

LES  
**VIES DES PÈRES**  
DES DÉSERTS D'ORIENT

LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR DISCIPLINE MONASTIQUE

**NOUVELLE ÉDITION**

D'APRÈS

**LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN**

DE L'ORDRE DES MINIMES

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS  
HISTORIQUES

**Par M. Eugène VEUILLOT**

Ornée de 60 gravures par M. CÉRONI

---

DEUXIÈME ÉDITION

**TOME VI**



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13.

1869

# Les vies des Pères des déserts d'orient

## Table des 6 volumes

### **Tome 1**

Avant propos, Introduction, Aperçu sur la situation de l'Eglise et de l'empire au IV<sup>e</sup> siècle

#### **La Thébaïde :**

Paul le premier ermite, Antoine le Grand, Paul le simple, Sisoès, Jean d'Egypte, Apollo, Ammon et Onurphe, Isidore, Paphnuce et Thaïs, Patermuce, Pacôme Théodore le Sanctifié, Les Tabennesiotes, Euphrasie

#### **Nitrie, les cellules et Phermé :**

Ammon, Pior, Or, Pambo, Macaire d'Alexandrie, Benjamin, Théodore

### **Tome 2**

Macaire l'Egyptien, Isaïe, Sérapion et Sérène, Agathon, Isidore, Paphnuce Céphale, Paphnuce Bubale, Daniel, Moïse l'Ethiopien, Moïse le Lybien, Isaac, Poemen, Bessarion, Jean le nain, Arsène, Romain, Achille et Senulphe

#### **Solitaires d'Egypte :**

Athanase, Draconce, Sérapion, Jean Cassien, Germain, Arquêbe et Chéméron, Nestéros, Joseph, Pynufe, Diolque, Paul et Jean, Maquète, Abraham l'Enfant, Euloge d'Alexandrie, Théodore, Luce, Cyr, Isidore l'Hospitalier, Dorothée le Thébain, Sérapion le Sindonite, Matoé, Motius et Isaac.

### **Tome 3**

Isidore de Péluse, Emile, André, Biarré, Nilamon, Mélas, Synclétique, Sara, Théodora, Piane et Alexandra.

#### **Solitaires de Palestine :**

Hilarion, Hésichius, Zénon, Porphyre, Epiphane, Cassien, Jérôme de Stridon, Paule, Eustochie, Mélanie l'Ancienne, Mélanie le Jeune et Pinien, Albine, Zozime et Marie l'Egyptienne, Martinien, Jacques, Euthyme le Grand, Gerasime, Gélase, Nonna et Pélagie, Sabbas.

### **Tome 4**

Cyriaque, Cyrille, Théodose le Cénobiarque, Jean et Barsanuphe, Dorothé de Gaza, Dosithé, Zozime le Cilicien, Jean de Sapsas, Jean de Chozeba, Zozime de Sinden, Jean le Sabaïte.

#### **Solitaire d'Arabie :**

Désert du Sināi et de Raïthou, anachorètes martyrs, Moïse

évêque des sarrasins, Sylvain et Zénon, Nil et Théodule, Nicon et Joseph de Péluse, Pierre et Epimaque.

### **Monastères de Syrie**

Lucien, Flavien, Diodore, Publia, Jean Chrysostome, Théodore, Démétrius, Stéléchiüs, Stagyre, Théodoret de Cyr, Macédonius, Pierre le Galate, Zénon, Romain, Eusèbe de Coryphe, Syméon d'Aman, Pallade et Abeaham, Syméon le Stylite.

### **Tome 5**

Baradat, Thalelé, Maisine, Acepsime, Maron, Jacques le Syrien, Eusèbe, Jean, Moïse, Antiochus, Marcien, Malch.

### **Solitaires de Syrie et Mésopotamie**

Marcel et Fébronie, Paul de Telmise, Publius, Salaman, Théodose l'Antiochien, Jacques de Nisibe, Julien, Ephrem le Syrien, Barses et Euloge, Abraham et Marie, Aphraate, Julien, Abraham, Alexandre d'Antioche, Théophane, Pansemne, Raboulla, Siméon Salus, Thomas d'Apamée, Théodule, Syméon le Jeune,

### **Moines d'Egypte et de Palestine**

Jean Climaque, Pallade, Hésychius, Etienne, Jean le Cilicien, André, Ménas, Daniel, Jean Moschus.

### **Tome 6**

Jean Moschus, Sophrone, Anastasie, Anastase le Sinaïte.

### **Solitaires d'Asie Mineure :**

Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Macrine le Jeune, Grégoire de Nysse, Pierre de Sébaste, Amphiloque d'Iconium, Ascole de Thessalonique, Leucade, Sacerdos.

### **Solitaires de Constantinople :**

Arsace, Hypace, Sylvain de Troade, Dalmace, Dominique et Pulchérie, Alexandre et les Acémètes, Raboula d'Edesse, Jean le Calybite, Marcel, Auxence, Daniel le Stylite.  
La Perse, l'Arménie, l'Inde

# LES VIES

## DES

# PÈRES DES DÉSERTS

---

### ÉTAT DES MONASTÈRES DE LA PALESTINE

#### DU TEMPS DE JEAN MOSCH<sup>1</sup>.

Il faut remonter dans ce chapitre un peu plus haut qu'au temps du pontificat de saint Sophrone, et considérer l'état des moines de la Palestine avant l'irruption des Perses dans ce pays sous leur roi Chosroës. C'est dans le *Pré spirituel* de Jean Mosch que nous puiserons ce que nous en allons dire. Il était sur le lieu ; il parle presque toujours en témoin oculaire ; et son ouvrage, cité dans le septième concile général et par saint Jean de Damas sous le nom de Sophrone, parce qu'il lui est dédié et qu'il y travailla avec lui, est regardé non-seulement comme très-édifiant, mais encore comme très-utile pour l'histoire monastique.

Jean Mosch commence par la fondation du monastère de Sapsas dont nous avons parlé dans un des chapitres précédents. Il parle ensuite de Conon, solitaire du monastère de Pentucle, situé près du Jourdain, et nous le représente comme un religieux parfait. Les Grecs lui donnent le même éloge dans leurs *Ménées*, mais ils le font originaire de Cilicie, au lieu que Jean dit qu'il était d'Alexandrie. Il entra jeune dans ce monastère et y fut élevé au sacerdoce. La réputation de sa vertu le fit connaître et estimer

<sup>1</sup> Jean Mosch, *Vit. PP.*, Photius, les Bollandistes.



particulièrement de Pierre, patriarche de Jérusalem, qui le commit pour conférer le sacrement de la régénération à ceux qui venaient se faire baptiser dans les eaux du Jourdain ; car c'était alors une dévotion assez ordinaire de choisir ce fleuve pour recevoir ce sacrement, en mémoire du baptême que Notre-Seigneur Jésus-Christ y avait voulu recevoir de son saint précurseur.

Conon exerça ce ministère pendant un temps, et il eut ensuite du scrupule de baptiser les femmes, dans la crainte d'être exposé à quelque tentation. Il se détermina là-dessus à chercher une retraite ailleurs ; mais saint Jean-Baptiste lui apparut, le rassura et lui promit qu'il n'aurait plus rien à craindre sur ce sujet. Il continua donc sa fonction pendant douze ans, et durant tout ce temps il ressentit les effets de la promesse de ce Saint.

Les Grecs disent qu'il vécut encore vingt ans, en y comprenant ces douze. Ils ajoutent qu'il parvint à un si haut degré de sainteté, qu'on eût dit qu'il était entièrement dégagé des sens. Jean Mosch dit qu'il fut supérieur de son monastère, apparemment pendant les huit ans qu'il vécut encore après qu'il en eut passé douze à conférer le baptême. Il dit aussi qu'allant un jour de Pentacle à Bétamarim, il fut rencontré par des Juifs qui tirèrent l'épée contre lui en haine de la religion, et que l'ayant levée pour le frapper, leurs bras demeurèrent immobiles ; mais cet homme sans fiel pria pour eux et les renvoya en liberté. Saint Conon doit être mort vers l'an 555. Jean Mosch n'en parle pas en témoin oculaire ; mais sur la relation que lui en fit l'abbé Athanase, qui avait passé du monastère de Pentacle à la laure de saint Sabas, quand il lui en faisait le récit. Il parle ailleurs d'un autre Conon de Cilicie que les Grecs ont apparemment confondu avec celui-ci. Conon de Cilicie demeurait au monastère de saint Théodose. Il fut recommandable par son abstinence et son don d'oraison ; car il ne mangeait qu'une fois en huit jours, et était presque toujours dans l'église.

L'abbé Polychrone racontait à Jean Mosch, qu'un religieux du monastère de Pentucle en étant sorti dans l'intention d'abandonner son état et de se livrer à ses passions, il se trouva tout à coup couvert de lèpre; et que se voyant dans cet état il rentra en lui-même et dit : « Dieu m'a frappé dans le corps pour sauver mon âme ; » ainsi il changea de sentiment et en rendit à Dieu des actions de grâces. Il y avait aussi au voisinage du même monastère un saint anachorète nommé Marc, qui, pendant soixante-trois ans, ne faisait qu'un repas par semaine. Il travaillait pourtant jour et nuit et donnait aux pauvres ce qu'il gagnait. Il ne recevait rien de personne, disant que ses mains le nourrissaient et ceux qui le venaient voir pour la gloire de Dieu.

Cet abbé Polychrone que nous venons de citer, avait demeuré dans le monastère des Tours du Jourdain, et dans celui de Constantin ou de Sainte-Marie la Neuve. Il fut prêtre de la nouvelle laure, et rapportait aussi à Jean Mosch, qu'étant dans le monastère des Tours, il s'aperçut qu'un frère, qui avait paru jusqu'alors fort négligent, était enfin entré dans de grands sentiments de ferveur, et s'acquittait avec beaucoup de fidélité et même de joie de tous ses devoirs de religieux. Il lui dit donc à ce sujet : « Je vois, mon frère, que vous avez à présent beaucoup plus de soin de votre âme que vous ne faisiez auparavant, et je ne puis que vous en louer beaucoup. » A quoi ce religieux répondit : « Croyez-le, mon Père, je ne tarderai pas de mourir. » En effet, il mourut trois jours après.

Il disait aussi que dans ce même monastère l'économe vint un jour le prier de l'aider à transporter les meubles de la cellule d'un religieux qui était mort, et qu'il s'aperçut qu'au moment qu'ils commencèrent de les porter, l'économe se mit à pleurer. Il lui en demanda le sujet, et il lui répondit : « Ce que je fais pour ce frère on le fera dans deux jours pour moi. » Ce qui arriva, car il mourut au troisième jour.

Il disait encore qu'étant à Sainte-Marie la Neuve, il apprit

qu'un religieux du monastère des Tours était mort à Jéricho. Les frères voulurent transporter son corps à son monastère pour l'y ensevelir, et comme ils le portaient il parut sur la tête du mort une étoile brillante qui l'accompagna jusqu'au lieu de la sépulture.

Ce monastère des Tours était un des principaux de la Palestine. Il y avait d'excellents religieux, dont Jean Mosch nous a donné quelques récits édifiants. Il dit que l'abbé étant mort, les moines voulurent remplir sa place par un ancien fort recommandable par sa vertu; mais il s'en défendit en leur disant : « Excusez-moi, mes Pères, je vous en conjure, laissez-moi plutôt pleurer mes péchés, car je ne suis pas capable d'avoir la conduite des âmes; cela n'appartient qu'à des hommes admirables, tels que saint Antoine, saint Pacôme, saint Théodose. » Les religieux ne se rendirent pas pour cela et continuèrent à le prier de se charger du gouvernement du monastère. Enfin, comme ils le pressaient beaucoup, il leur dit : « Donnez-moi au moins trois jours pour prier Dieu, afin de connaître sa volonté. » Ils y acquiescèrent; mais il leur parla ainsi le vendredi, et le dimanche au matin on le trouva mort.

Il y avait dans ce même monastère un religieux nommé Myrogène, que ses grandes austérités avaient fait tomber dans l'hydropisie. Bien loin d'en être affligé, il priait Dieu que son mal durât, afin de souffrir davantage pour son amour. Il disait aux anciens qui le venaient voir : « Demandez, mes Pères, au Seigneur que mon âme ne soit point hydropique. » Eustôche, patriarche de Constantinople, voulut lui envoyer quelque chose pour le soulager; mais il le remercia de sa bonne volonté, et le supplia seulement de lui donner part à ses prières, afin qu'il évitât la mort éternelle.

Un ancien du même monastère vivait dans un grand détachement de tout, et aimait à se priver de ce qu'il avait pour le donner aux nécessiteux. Un jour il s'en présenta un à sa cellule pour

implorer sa charité. Il n'avait qu'un pain et le lui présenta ; mais le pauvre lui répondit qu'il n'avait besoin que d'habits. Il le prit aussitôt par la main et le fit entrer dans sa cellule, dans le dessein de se dépouiller de son propre habit pour l'en revêtir. Mais le pauvre, considérant qu'il n'en avait point d'autre, que, s'il l'acceptait, ce bon vieillard resterait nu, il en fut si touché que, détachant un sac qu'il portait, il mit tout ce qu'il y avait dedans au milieu de la cellule et dit au vieillard : « Prenez ceci, mon Père, j'irai chercher ailleurs ce qui m'est nécessaire. »

Dans une des grottes du Jourdain il y avait un anachorète nommé Barnabé, dont la mortification était si grande, qu'étant entré un jour dans l'eau, il s'y rencontra la pointe d'un roseau qui s'enfonça bien avant dans son pied. Il négligea de la tirer et ne voulut pas même voir pour cela un médecin. Son pied s'enfla ; il s'y forma une inflammation, et il fut obligé de se transporter dans le monastère des Tours, peu éloigné de sa grotte. On lui donna une cellule, et son mal empira si fort, que son pied était pourri. Sa patience édifia tous les religieux ; et il leur disait : « Plus l'homme extérieur souffre, plus l'intérieur devient fort et vigoureux. »

La laure de l'abbé Pierre était aussi près du Jourdain. Un religieux de cette laure, nommé Macne, demeura cinquante ans dans une grotte, ne mangeant que du pain de son et ne buvant point de vin, et il communiait trois fois par semaine. Un autre solitaire de la même laure allait souvent vers le Jourdain, et dormait sans crainte dans les cavernes des lions. Il en prit une fois deux petits dans sa robe, et les ayant portés dans l'église de son monastère, il dit aux religieux : « Si nous gardions bien les divins préceptes de Jésus-Christ, ces bêtes nous craindraient ; mais parce que nous nous sommes rendus esclaves du péché, nous sommes réduits à trembler devant elles. » Ce n'est pas le seul exemple que Jean Mosch cite de ce courage animé par une foi vive dans les solitaires. Il dit aussi qu'il y avait un bon vieil-

lard au désert de Sapsas qui attirait des lions dans sa grotte et leur donnait à manger de ses propres mains. Un autre solitaire nommé Pæmen, dormait aussi avec les lions; mais c'était parce qu'il savait qu'il en serait un jour dévoré, et qu'il espérait d'expié par là une faute qu'il avait commise avant qu'il embrassât la vie monastique, n'ayant pas empêché, comme il l'aurait pu faire, qu'un homme ne fût tué par des chiens; et ce qu'il souhaitait lui arriva, car il fut mangé par ces bêtes.

La laure de Calamon était, comme celle de l'abbé Pierre, peu éloignée du Jourdain, de même que celle des Eliotes dont nous parlerons bientôt. Il y avait dans celle de Calamon un saint solitaire nommé Cyriaque, qu'un religieux nommé Théophanes de Dora vint voir pour lui demander conseil sur des tentations dont il était attaqué. Le saint vieillard le consola et le fortifia si bien par ses avis, que ce religieux extrêmement satisfait lui dit: « En vérité, mon Père, si je n'étais pas de la communion des nestoriens qu'on suit dans mon pays, je demeurerais volontiers avec vous. » Cyriaque, à qui il n'avait pas fait connaître jusqu'alors qu'il suivait les dogmes de Nestorius, en fut fort affligé. Il lui dit avec douleur qu'il ne devait pas attendre de salut tant qu'il suivrait cette doctrine hérétique, et qu'il ne croirait pas, comme il est très-certain, que la très-sainte Vierge est véritablement la Mère de Dieu.

Théophanes lui répondit que chacun, de quelque communion qu'il fût, disait aux autres qu'on ne pouvait se sauver que dans la sienne; que cela tourmentait beaucoup son esprit, ne sachant de quel parti il devait se ranger, et qu'il priât Dieu de lui faire connaître la vérité. Ce bon vieillard le voyant dans cette disposition lui dit: « Restez dans ma cellule et attendez-moi; je vais prier Dieu afin qu'il vous éclaire. » Il le quitta ainsi et se retira du côté de la mer Morte, où il adressa à Dieu de ferventes prières afin qu'il daignât manifester par sa miséricorde la vérité à ce nestorien.

Son oraison eut son effet; le lendemain Théophanes vit devant lui un homme d'un aspect redoutable qui lui dit: « Viens avec moi, et je te montrerai la vérité. » Il le conduisit dans un lieu ténébreux et infect, où il lui fit voir un gouffre enflammé au milieu duquel il vit Nestorius, Eutychès et plusieurs autres hérétiques, et il lui dit: « Voilà le lieu que Dieu a préparé pour les hérétiques et pour tous ceux qui suivent leurs dogmes impies. Si ce lieu te plaît, persévère dans la communion que tu as suivie jusqu'à présent; mais si tu veux éviter ces supplices, entre dans l'Église catholique et apostolique, comme ce vieillard t'a dit que tu devais faire. Saches que quand un homme aurait pratiqué toutes les autres vertus, s'il n'a pas la véritable foi, il ne sera pas moins tourmenté dans ce gouffre que tu vois. »

Théophanes, convaincu de la vérité catholique par cette vision, renonça aussitôt à son hérésie et en rendit compte à Cyriaque dès qu'il fut de retour. Il ne voulut plus retourner à son pays, mais il demeura auprès de lui encore quatre ans, au bout desquels il mourut en paix.

Cyriaque eut lui-même aussi une vision au sujet des blasphèmes de Nestorius. Il la racontait ainsi à Jean Mosch et à saint Sophrone. « Je crus, dit-il, une nuit en dormant, que j'étais sur la porte de ma cellule, et je vis devant moi une dame revêtue d'une robe de pourpre et qui avait un air de sainteté et de majesté. Elle était accompagnée de deux personnages vêtus également d'un habit de gloire, et leurs regards inspiraient beaucoup de respect. Je crus reconnaître dans cette dame la très-sainte Vierge, et dans ces deux personnages, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste, et je priai la dame avec beaucoup d'humilité de vouloir bien entrer dans ma cellule et de la sanctifier par sa présence; mais me regardant d'un air d'indignation, elle me dit: « Je n'entre point dans un lieu où est mon ennemi; » en disant cela elle disparut.

« Je m'éveillai là-dessus, et comme j'étais seul dans ma cellule,

je fus extrêmement affligé de ce qu'elle m'avait répondu, craignant que cet ennemi qui l'avait empêchée d'entrer, ne fût quelque péché secret que j'avais dans ma conscience sans le savoir ; de sorte que j'étais dans une peine extraordinaire. Je m'avisai dans ce trouble d'ouvrir un livre que le bienheureux Hésychius, prêtre de l'église de Jérusalem, m'avait prêté pour y trouver quelque remède à ma peine et quelque consolation ; et en le parcourant je vis qu'à la fin du volume il y avait deux traités de l'impie Nestorius. Je compris alors que c'était cela que la très-sainte Vierge avait voulu me faire entendre dans cette vision. Je rapportai aussitôt le livre à Hésychius, que j'avertis en lui disant : Je vous rends votre volume, qui m'a été plus nuisible qu'utile. Il m'en demanda la cause. Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, et ce bienheureux prêtre, qui ne s'était pas aperçu des deux traités de Nestorius, animé d'un saint zèle, déchira sur-le-champ le volume et en jeta les pièces dans le feu, en disant : « L'ennemi de Notre-Dame la très-sainte Mère de Dieu, ne demeurera pas un instant dans ma cellule. »

Jean Mosch rapporte, à la suite de cette vision, deux autres apparitions de la très-sainte Vierge, que nous omettons pour ne pas nous écarter trop de notre sujet, mais qu'on peut lire dans cet auteur comme fort édifiantes, et propres à inspirer une grande dévotion envers cette divine Mère.

Nous avons dit que la laure, ou l'ermitage des Éliodes, était près du Jourdain. Un solitaire nommé Antoine, en fut le fondateur et la gouverna avec beaucoup de sagesse. Jean Mosch et Sophrone apprirent de lui quelques traits de la vie de l'abbé Théodose, dont nous parlerons après. Il y avait eu dans cette même laure un religieux nommé Étienne, dont un ancien leur parla avec éloge. Il leur dit qu'il avait été le prêtre de l'ermitage ; que le démon l'avait souvent tenté de quitter sa cellule ; qu'il lui avait pour cela apparu différentes fois, et avait voulu le tromper par ses prestiges ; mais qu'Étienne l'avait toujours repoussé par la force de ses prières.

Ce saint religieux avait sans cesse présent dans l'esprit Jésus-Christ crucifié, et en faisait aussi le sujet ordinaire de ses oraisons. Trois anciens vinrent un jour le voir pour conférer avec lui de choses spirituelles. Comme ils en parlaient beaucoup, il gardait le silence, et paraissait ne prendre aucune part à leurs discours. Ils lui dirent-là dessus : « Mon Père, nous sommes venus pour profiter de vos instructions et vous ne nous dites rien. » Et il leur répondit : « Pardonnez-moi, mes Pères, si je n'ai pas fait attention à ce que vous avez dit jusqu'à présent ; mais je vous dirai dans la simplicité que je ne m'occupe nuit et jour que de Notre-Seigneur Jésus-Christ attaché à la croix. » Cette parole les édifia plus que tout ce qu'il aurait pu leur dire.

L'abbé Jean, surnommé Molbas, disait aussi de lui à Jean Mosch, que la rigueur de son abstinence lui ayant gâté le foie, ce qui le conduisit peu à peu au tombeau, les médecins lui ordonnèrent de manger de la chair. Il obéit ; mais son frère, qui était un séculier fort dévot, l'étant venu voir, en fut étonné, et parut affligé de ce qu'après avoir vécu dans la pénitence, il usait de cet adoucissement à la fin de ses jours. Dieu sut bientôt le justifier dans son esprit ; car étant tombé en extase durant son oraison, il crut voir quelqu'un devant lui qui lui dit : « Pourquoi t'es-tu scandalisé si légèrement de voir manger de la chair à ce prêtre ? Il ne l'a fait que dans la nécessité et par obéissance : et si tu veux connaître le mérite de ton frère et quelle gloire Dieu lui prépare, regarde derrière toi. » Il se tourna, et vit son frère crucifié avec Jésus-Christ.

Théodose demeurait aussi parmi les Éliotes, ou au moins dans leur voisinage. L'abbé Antoine parlant de lui à Jean Mosch et à son compagnon, dit que Dieu l'appela au combat de la vie religieuse par une vision qu'il eut dans l'oraison avant qu'il se retirât dans la solitude. Il vit des yeux de l'esprit un jeune homme qui avait le visage lumineux, dont l'éclat effaçait celui du soleil, qui le prit par la main, et lui dit : « Viens avec moi, parce qu'il faut que tu



t'engages dans le combat. » Il se trouva tout à coup transporté sur un théâtre, où il y avait un grand nombre d'assistants vêtus de blanc et d'autres couverts de robes noires, et il se présenta devant lui un Éthiopien d'une grandeur énorme, avec qui ce jeune homme qui l'avait conduit lui dit qu'il devait lutter.

Théodose, effrayé de voir ce terrible géant, répondit au jeune homme, que non-seulement il ne se sentait pas assez de force pour le combattre, mais que quand même tous les hommes ensemble voudraient l'attaquer, ils succomberaient sous ses coups ; car la tête de ce géant paraissait percer les nues. Le jeune homme lui répondit : « Ne crains point ; anime-toi de courage et de confiance, je serai avec toi pour te secourir, et je te couronnerai. » Il se mit donc à lutter contre ce géant, et le jeune homme, qui était le juge de ses efforts, l'assistant, il le vainquit et fut couronné. En même temps tous ceux qui lui avaient paru vêtus de noir, et qui ressemblaient à des Éthiopiens, s'enfuirent en faisant de grandes lamentations, et les autres qui avaient des robes blanches, le félicitèrent de sa victoire et rendirent grâce à celui qui l'avait aidé à la remporter.

Ce saint solitaire étant donc entré dans la solitude comme dans un lieu de combat, y passa trente-cinq ans dans le jeûne et le silence, ne mangeant que de deux jours l'un, et ne parlant que très-rarement ; car il le faisait ordinairement par des signes lorsqu'il était obligé de communiquer ses pensées aux autres. Il eut un disciple nommé Cyriaque, qui disait ceci à Jean Mosch ; mais celui-ci ajoute qu'il en avait été aussi témoin, ayant demeuré dix ans parmi les Éliotes.

On rapporte encore de Théodose, qu'Abraham, abbé de Sainte-Marie la Neuve, sachant qu'il n'avait point de manteau pour se couvrir dans l'hiver, lui en envoya un ; mais des voleurs étant entrés dans sa cellule durant qu'il dormait, le lui enlevèrent ; ce qu'il souffrit avec tant de patience lorsqu'il s'en aperçut à son réveil, qu'il ne dit pas un seul mot pour se plaindre.

Un saint anachorète nommé Théodore, qui demeurait auprès du Jourdain, vint voir Jean Mosch lorsqu'il était dans la laure des Éliotes, et le pria de lui procurer un Nouveau Testament qui fût tout entier. Jean apprenant que l'abbé Pierre, depuis évêque de Chalcédoine, en avait un fort bien écrit, alla le prier de le lui vendre et lui en demanda le prix. L'abbé Pierre lui dit qu'il valait trois écus ; mais il voulut savoir si c'était pour lui ou pour quelqu'autre. A quoi Jean répondit que c'était pour un bon anachorète. Pierre lui en fit le don, et Jean le lui porta tout de suite. Mais au bout de deux mois ce pieux anachorète revint trouver Jean, et lui avoua qu'il avait de la peine d'avoir reçu ce livre en pur don. Il eut beau l'assurer que l'abbé Pierre lui en faisait présent avec joie, il répondit qu'il ne serait pas en repos qu'il ne l'eût payé ; et comme il n'avait rien, il s'en alla travailler à un ouvrage que le patriarche de Jérusalem faisait faire, où on lui payait ses journées, et quand il eut épargné jusqu'à la valeur de trois écus, il apporta l'argent et le livre à Jean Mosch, et le pria de faire accepter l'un ou l'autre à l'abbé Pierre. Celui-ci persistait à le refuser ; mais Jean Mosch lui persuada de ne pas rejeter le fruit du travail de ce bon anachorète, auquel il remit le livre qu'il emporta avec joie dans son désert.

Le monastère de saint Gerasime, situé près du Jourdain, avait pour supérieur du temps de Jean Mosch, un abbé de grand mérite nommé Alexandre, et le prêtre de son église s'appelait Olympe, personnage aussi d'une rare vertu. Un solitaire s'ennuyant de rester dans la cellule, vint trouver Alexandre et lui dit qu'il voulait changer de demeure. Il lui répondit : « L'ennui que vous souffrez ne vient que de ce que vous ne pensez jamais à la récompense que Dieu promet aux religieux fervents, ni aux supplices éternels qui sont préparés à ceux qui ne vivent pas selon leur état. Si vous vous occupiez de ces deux grandes vérités, vous ne vous ennuierez plus dans votre cellule. »

Une grotte très-incommode à cause de la chaleur et des mouches.

dont elle était pleine, servait de demeure et d'exercice de patience au solitaire Olympe. Un autre religieux qui vint le voir lui demanda comment il pouvait subsister dans ce lieu ; mais il lui répondit : « Je me précautionne pour l'avenir, en souffrant de petits maux qui passent, pour en éviter de grands qui ne finiront jamais ; espérant que cette chaleur contribuera à me préserver du feu éternel qui brûle les damnés, et les mouches, du ver immortel qui les pique. »

Il y avait près du torrent de Bétasime, entre l'église de Saint-Elpide et le monastère qu'on appelait des Étrangers, une grotte où le solitaire Nicolas s'exerçait dans la pénitence et les pratiques de la vie monastique. L'abbé Jordain rapportait de lui à Jean Mosch cet acte merveilleux de charité : « Du temps de l'empereur Maurice, Namanes, chef d'une troupe de Sarrasins, faisant des courses dans le pays, trois de ces barbares prirent captif un jeune Tyrien, âgé d'environ vingt ans et très-bien fait, et ils l'allaient mettre entre les mains de leur sacrificateur pour l'immoler à leur fausse divinité. Nicolas les rencontra sur le chemin, et aussitôt ce jeune homme se mit à pleurer et à le prier de le délivrer.

« Il en fut touché de compassion et conjura ces barbares de le relâcher. Il leur proposa pour cela de prendre lui-même sa place, d'autant mieux que ce jeune homme étant fort délicat et abattu de fatigue, ils n'en pourraient tirer aucun service, et enfin il leur offrit de payer sa rançon. Mais ce fut toujours inutilement ; et bien loin de se rendre à ses offres, ils le menacèrent même de le tuer s'il les pressait davantage. Alors Nicolas s'étant prosterné la face contre terre, pria Notre-Seigneur Jésus-Christ de secourir ce pauvre captif. A peine eut-il fait cette prière, que le démon s'empara des trois Sarrasins et les porta à s'entretuer les uns les autres. Leur mort rendit libre ce jeune Tyrien qui, se voyant échappé d'un si grand danger, ne voulut plus retourner au siècle, mais se rendit le disciple de celui qui avait obtenu sa liberté par

ses prières, et vécut auprès de lui pendant sept ans dans la profession monastique, après quoi il mourut. »

Plusieurs anachorètes demeuraient aussi sur une montagne fort élevée, appelée Mardes, auprès de la mer Morte ; et ils avaient au pied de cette montagne un jardin fort considérable, qui fournissait des herbes pour leur entretien. Jean Mosch remarque que ces anachorètes ne descendaient point pour venir prendre les herbes ; mais ils avaient dressé un âne à qui ils disaient seulement d'y aller, et cet animal descendait aussitôt au jardin, où frappant de la tête contre la porte, le jardinier lui ouvrait, le chargeait des herbes dont il savait qu'ils avaient besoin, et il remontait avec son fardeau sans qu'il eût besoin qu'on le conduisit.

L'anachorète Serge demeura dans le désert de Ruban après avoir vécu dans la société des ermites du mont Sinaï. Dieu lui révélait souvent des choses cachées, et Jean Mosch nous en donne deux exemples bien sensibles. L'abbé Grégoire, supérieur d'un monastère du même désert, souhaitait d'avoir quelque entretien particulier avec lui, et pria pour cela son disciple, nommé Serge comme lui, et qui était d'Arménie, de lui procurer cette consolation ; ce qu'il fit. Dès que Serge vit Grégoire, il le salua avec un grand respect et lui lava les pieds avec beaucoup d'humilité. Il conversa avec lui tout le jour de choses spirituelles, et ne le congédia que le lendemain. Son disciple, surpris de l'accueil distingué qu'il lui avait fait, lui dit : « Mon Père, je vous avoue que j'ai été extrêmement surpris de la manière que vous avez reçu l'abbé Grégoire : vous n'en avez jamais tant fait pour des évêques, des prêtres et d'autres personnes de considération que je vous ai amenées. Il n'y a que lui à qui vous ayez lavé les pieds. » « Mon fils, lui répondit-il, je ne connais point cet abbé Grégoire dont vous me parlez ; je sais seulement que j'ai reçu un patriarche, qui en portait sur lui toutes les marques, et qui tenait le saint Évangile dans ses mains. » Ce fut là une prédiction de

ce saint anachorète, qui fut vérifiée six ans après ; car l'abbé Grégoire fut fait alors patriarche d'Antioche.

Un jeune homme vint se présenter à lui pour embrasser la vie monastique, et il dit à son disciple de l'examiner et de l'instruire des devoirs de l'état. Il le prit donc en particulier, lui représenta qu'il devait prendre garde de ne pas s'engager légèrement dans cette profession, et lui en fit connaître toutes les difficultés ; après quoi voyant qu'il persévérerait dans cette résolution, et qu'il montrait une bonne volonté de travailler à se sanctifier, il le ramena à ce saint abbé, et lui en rendit un bon témoignage. Alors Serge lui dit en particulier : « Prenez garde, mon frère, ce jeune homme n'est pas baptisé ; conduisez-le au monastère des Eunuques afin qu'il reçoive ce sacrement. » Le disciple tout étonné, prit à part le jeune homme et lui demanda d'où il était. A quoi il répondit qu'il venait d'Occident, que ses parents étaient païens et qu'il ne savait pas s'il avait reçu le saint baptême. Il le mena donc au monastère des Eunuques, où il fut instruit des mystères de la foi, puis baptisé dans le Jourdain, et enfin revêtu de l'habit monastique, qu'il reçut en rendant à Dieu de grandes actions de grâces.

On raconte aussi de l'abbé Serge, que quand il était à Sina, le supérieur l'avait chargé du soin des mulets du monastère, et qu'un jour qu'il les menait, il vit un lion couché sur le chemin. Les mulets en furent épouvantés, ainsi que les hommes qui étaient avec lui, et tous prirent la fuite ; mais lui sans s'effrayer, prit dans le sac qu'il portait un pain du monastère, et s'approchant de ce cruel animal le lui présenta et lui dit : « Reçois la bénédiction de nos Pères et laisse-nous passer ; » ce qu'il fit sans aucune résistance.

La laure de Pharan était aussi habitée par de saints solitaires. Jean Mosch parle en particulier de Cosme, de Paul et d'Anaxanon. Cosme joignait à une grande connaissance des saintes Écritures, un zèle ardent pour la foi catholique et une éminente piété. Il

était en usage de se tenir debout depuis le soir du samedi jusqu'au lever du soleil, récitant ainsi l'office, ou faisant quelque lecture dans sa cellule ou dans l'église ; ensuite il s'asseyait et lisait l'Évangile jusqu'à l'heure de la messe.

Ayant un jour quelque difficulté sur un passage de l'Écriture, il voulut aller prier l'abbé Théophile, qui était au monastère des Tours, de le lui expliquer. Lorsqu'il fut auprès de Calamon, il vit descendre du haut de la montagne un serpent d'une grandeur si énorme, qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Il se douta que c'était le démon qui voulait le détourner de son voyage ; et bien loin de témoigner la moindre frayeur, il suivit les traces de l'animal pendant un long espace de temps, et arriva enfin auprès de Théophile, qui lui donna l'interprétation de l'endroit de l'Écriture qu'il désirait savoir.

L'abbé Basile, prêtre du monastère des Byzantins, avait demeuré dix ans dans la laure de Pharan ; il rapportait de Cosme, que l'étant allé voir pour conférer ensemble des choses spirituelles, il lui cita un passage de saint Athanase et qu'à propos de ce saint docteur, il lui dit : « Quand vous trouverez quelque traité de ce Saint, si vous n'avez point de papier pour le transcrire, écrivez-le sur votre habit plutôt que de laisser échapper l'occasion d'en avoir une copie. » Il mourut à Antioche dans un voyage qu'il y fit, et fut enseveli dans le monastère du patriarche Grégoire. Un paralytique fut guéri en priant sur son tombeau.

Paul demeura cinquante ans dans la laure de Pharan, ne vivant que du pain qu'il recevait de la charité de l'église. Il ne parlait presque jamais. Il excellait par sa sobriété et sa douceur ; mais ce qu'on admirait encore plus en lui, c'était cet esprit de componction qui se manifestait par les larmes qui coulaient continuellement de ses yeux.

Anaxanon était d'Ancyre en Galatie. Il se rendit solitaire dans la laure de Pharan, où il pratiqua une si grande abstinence,

qu'en quatre jours il ne mangeait qu'un pain du poids de ceux dont on se servait pour le sacrifice. Il poussait même quelquefois son jeûne qu'à la fin de la semaine. Dans les derniers jours de sa vie il souffrit de si vives douleurs dans les entrailles, qu'on fut obligé de le porter à Jérusalem dans l'infirmierie, dont le patriarche prenait lui-même soin. L'abbé Conon, pour lors supérieur du monastère de saint Sabas, lui envoya six écus pour s'en secourir avec quelques petites provisions; mais il lui renvoya l'argent, disant qu'il n'avait plus que deux jours à vivre; ce qui arriva. On porta son corps à la laure de Pharan, où il fut enseveli.

L'abbé Ménas était du temps de Jean Mosch, supérieur du monastère de Sévérien. Dans les avis qu'il donnait à ses religieux, il recommandait particulièrement aux jeunes de fuir les entretiens du siècle comme pouvant leur nuire beaucoup; et il disait à tous en général, que la pratique de la pénitence était nécessaire; car les plus jeunes en avaient besoin pour dompter leurs passions, et les vieillards devaient s'y exercer par l'habitude de vertu qu'il fallait qu'ils eussent acquise. Il disait qu'il avait connu un solitaire qui était demeuré près de soixante-dix ans aux environs de la mer Morte sans se garantir de la rigueur des saisons, et ne vivant que d'herbes sauvages.

Le monastère de Xéropotame ou de saint Serge, près de Béthléem, était gouverné par le très-pieux abbé Eugène, qui fut fait ensuite évêque d'Hermopolis en Égypte. Il racontait à Jean Mosch et à Sophrone, qu'un solitaire nommé Alexandre de Cilicie, après avoir vécu jusqu'à sa vieillesse dans une des grottes voisines du Jourdain, vint se retirer dans son monastère, où il fut reçu avec beaucoup de charité. Il y tomba malade, et dix jours avant sa mort Dieu permit qu'il fût obsédé par le démon qui le tourmenta cruellement dans le corps; mais il souffrit cette affliction avec une grande patience; et pour confondre l'orgueil du malin esprit, il lui reprocha qu'il venait l'attaquer dans l'in-

fermité de la vieillesse, tandis qu'il n'avait osé le faire lorsqu'étant jeune, mais soutenu de la grâce de Jésus-Christ, il servait Dieu dans le désert.

Il y avait à vingt milles de Jérusalem, un anachorète nommé Jean, qui avait une dévotion particulière envers la très-sainte Vierge et les saints martyrs. Il conservait pour cela dans sa grotte une image qui représentait cette divine Mère avec l'Enfant-Jésus entre ses bras ; et comme sa piété le portait à faire de temps en temps des pèlerinages, tantôt à Jérusalem pour y adorer la sainte Croix, et tantôt au mont Sinaï, ou à d'autres endroits éloignés où l'on honorait les reliques des saints martyrs, avant que de se mettre en chemin il allumait un cierge devant cette image, et adressant sa prière à la très-sainte Vierge, il lui disait : « *Ma très-glorieuse Dame, ayez soin vous-même de ce cierge, et empêchez qu'il ne s'éteigne jusqu'à mon retour, bien que je sois peut-être pour longtemps dehors.* » Ensuite l'ayant suppliée de lui obtenir de Dieu un voyage heureux, il partait avec une entière confiance en sa protection ; et au retour il trouvait toujours le cierge allumé, quoiqu'il fût absent tantôt un mois et tantôt deux et trois.

On disait aussi de lui, et ceci fait bien voir qu'il voyageait sous les auspices de la très-sainte Vierge, que passant un jour par un chemin extrêmement étroit, un lion vint à sa rencontre ; de sorte qu'il fallait ou qu'il reculât, ou le lion. Il ne laissa pourtant pas d'avancer ; et cet animal le voyant venir, se dressa sur les jambes de derrière pour le laisser passer librement.

Un solitaire l'alla voir, et ne trouvant rien dans sa caverne, lui dit : « *Comment pouvez-vous demeurer ici, mon Père, sans rien avoir des choses nécessaires à la vie ?* » Et il lui fit cette belle réponse : « *Mon fils, cette grotte est un commerce spirituel, qui donne d'un côté et reçoit de l'autre.* »

Le monastère de Constantin était vers Jéricho ; on l'appelait ainsi parce qu'il fut fondé par un religieux de ce nom, qui eut



pour successeurs Eudoxe, Abraham et Serge. On donna aussi à ce monastère ou à son église, le titre de Sainte-Marie-la-Neuve. Nous ne savons rien de particulier d'Eudoxe ni de Serge ; mais Abraham fut célèbre. Il bâtit un monastère dans le territoire de Jérusalem vers le mont des Olives, qu'on appela le monastère d'Abraham, ou des Byzantins. Il fut ensuite fait archevêque d'Ephèse, et éclata dans cette dignité par sa douceur. Il fonda depuis un autre monastère à Constantinople, appelé des Abrahamites. Jean Mosch parle de lui à l'occasion d'une autre histoire assez extraordinaire. Il dit qu'il y avait dans le monastère de saint Théodose, deux religieux qui étaient si étroitement unis, qu'ils se promirent réciproquement de ne jamais se séparer, et ils se conduisaient si bien qu'ils étaient un sujet d'édification pour tous les autres frères. Mais l'un d'eux eut le malheur de se relâcher, et la tiédeur engendrant dans son cœur le dégoût de son état, il dit à l'autre qu'il allait retourner dans le monde.

Celui-ci, affligé de le voir dans une si mauvaise disposition, ne voulut pas l'abandonner, et le suivit, non pas pour imiter sa conduite, mais pour garder la promesse qu'il lui avait faite, et dans l'intention de le ramener à son premier état. Cependant, le premier se livra au désordre, et quoi que l'autre pût lui dire pour lui représenter les plaies qu'il faisait à son âme, il ne l'écoutait pas, et lui disait de le laisser suivre en liberté ses passions. Ce charitable ami ne se rebutait pas pour cela ; il ne se contentait pas de l'exhorter à quitter le péché et à retourner avec lui au monastère, il ajoutait à ces instances, des prières, des prosternations, des jeûnes et des larmes qu'il offrait à Dieu pour sa conversion.

Dans ce temps-là, l'abbé Abraham fit bâtir son monastère des Byzantins, et ils s'y louèrent tous les deux pour servir de manœuvres ; mais le libertin allait de temps en temps à la ville suivre sa mauvaise vie ; et l'autre, au contraire, quoiqu'il travaillât beaucoup, jeûnait rigoureusement et gardait un religieux

silence, qu'il n'interrompait que pour chanter des psaumes. Les ouvriers ne voyant jamais manger celui-ci, bien qu'il fût assidu au travail, et étant édifiés de son silence et de sa modestie, en avertirent l'abbé Abraham, qui l'appela dans sa cellule et lui demanda d'où il était et quelle était sa profession.

Il lui avoua ce que nous venons de rapporter, et que c'était pour sauver l'âme de ce frère qu'il s'était dévoué à ce pénible travail, espérant que Dieu se laisserait fléchir par son humiliation et sa pénitence, et lui accorderait la conversion de ce pécheur. Le grand Abraham (car c'est ainsi que Jean Mosch le qualifie) lui dit alors avec un esprit de foi et de confiance en Dieu : *Le Seigneur vous a donné l'âme de votre frère*. Il en vit la preuve sur-le-champ ; car étant sorti de la cellule de cet abbé, il vit venir ce frère au-devant de lui pénétré de regret de ses égarements, et qui lui dit en élevant la voix comme quelqu'un qui fait éclater les sentiments de sa douleur : « Mon frère, menez-moi au désert afin que je me sauve. » Il le prit aussitôt avec lui et ils allèrent ensemble s'enfermer dans une des cavernes voisines du Jourdain pour y vivre dans la pénitence.

Là, ce pécheur sincèrement converti, offrant continuellement à Dieu les vifs regrets d'un cœur contrit et humilié, s'éleva du profond abîme où il était tombé, à une grande vertu en peu de temps, et mourut enfin dans le baiser du Seigneur. Son charitable compagnon lui ayant donné la sépulture, continua dans la même grotte de mener une sainte vie. Dans la suite, un ancien du monastère de Calamon vint le voir, et lui demanda ce qu'il espérait d'avoir gagné auprès de Dieu depuis qu'il avait embrassé la vie solitaire et qu'il en pratiquait les exercices avec tant de fidélité. Il lui répondit que s'il voulait bien le venir voir dans dix jours il lui en rendrait compte. Le vieillard ne manqua pas de s'y rendre au bout de ce temps, mais il le trouva mort, et il vit seulement qu'il avait écrit ces paroles sur une brique : « Pardonnez-moi, mon Père, mais pour répondre à ce que vous

m-avez demandé, je vous dirai seulement que j'ai toujours tâché dans tous mes exercices, de tenir mon esprit dégagé des choses de la terre, sans lui permettre jamais de s'y arrêter. »

Le solitaire Zachée éclata par ses vertus au voisinage de Jérusalem. De son temps, la ville de Césarée en Palestine fut affligée de la peste. Un personnage de considération, nommé Procope, y avait ses deux fils, et en était beaucoup en peine. Il se détermina dans son affliction à venir prendre conseil de ce saint religieux ; et l'ayant trouvé qu'il pria à un coin de l'église de Notre-Dame, il lui déclara le sujet de sa peine. Zachée ne lui répondit rien, mais il se tourna vers l'orient, et l'esprit élevé au ciel il pria environ deux heures de temps, après quoi il lui dit : « Ne vous affligez pas, mais ayez confiance en Dieu, vos deux fils ne mourront point de cette maladie, qui cessera dans deux jours, » ce qui arriva. Dieu fit connaître en même temps que c'était à ses prières qu'il en avait accordé la cessation ; car l'abbé Cyprien, surnommé Cuculas, qui gouvernait un monastère hors de la porte de Césarée, et s'y tenait enfermé à cause du mal, suppliant le Seigneur avec beaucoup d'instances de délivrer la ville de ce terrible fléau, il entendit une voix d'en haut qui lui dit : « J'ai accordé cette grâce à Zachée. »

L'abbé Athanase fleurissait du temps de Jean Mosch dans le monastère de saint Sabas. Il disait à ses religieux : « Nos Pères ont vécu dans la pauvreté, le détachement et la mortification de leurs sens, et nous recherchons la sensualité et les biens de ce monde. Nos Pères se conservaient dans l'oubli des choses de la terre, ne pensant qu'aux spirituelles ; et nous n'occupons notre esprit que de la cuisine et du travail des mains. » Dieu lui fit connaître dans une vision comment les religieux fervents et les négligents seraient traités dans l'autre vie. Il crut voir dans son extase un personnage qui lui dit de le suivre, et le conduisit en un lieu dont les dehors étaient tout éclatants de lumière, et d'où il entendait un très-grand nombre de voix célestes qui louaient

le Seigneur. Il frappa à la porte pour y entrer; mais on lui répondit : « Les négligents et les paresseux n'entrent point ici. Allez, combattez, ne faites point de cas des vanités du siècle, après quoi vous y serez reçu. » Si cet Athanase est le même que celui qui eut soin du monastère ou de l'église appelée *Néas* ou *la Nouvelle*, il devait être supérieur de la nouvelle laure de saint Sabas, et non pas de celle qu'on appelait la grande laure; supposé, comme on le conjecture, que l'église de *Néas* ne fût autre que celle de la nouvelle laure que saint Sabas y avait fait bâtir. Il y a une lettre de saint Grégoire le Grand adressée à cet Athanase, abbé de *Néas*, où entre autres excellents avis qu'il lui donne, il lui dit ces belles paroles, qu'on a inscrites dans le droit canon comme très-remarquables : « *Ce n'est point par l'avantage des lieux ni par la dignité des professions et des emplois, mais par le mérite des bonnes œuvres que les hommes s'approchent de leur créateur.* »

Il y a encore dans le *Pré spirituel* de Jean Mosch, d'autres traits historiques fort édifiants, qui prouvent que l'observance régulière se conservait de son temps dans un grand nombre de monastères de la Palestine, et qu'il y avait dans cette province des cénobites et des anachorètes d'une grande sainteté, et que Dieu favorisait même de grâces extraordinaires; et l'on peut appliquer ici ce que Fleury a dit des monastères d'Égypte que Jean Mosch visita dans ses voyages : « La vie monastique s'y conservait alors avec la même ferveur que du temps de Cassien, deux cents ans auparavant. »

## JEAN MOSCH ET SAINT SOPHRONE, SON DISCIPLE <sup>1</sup>.

Jean Mosch et son disciple saint Sophrone furent trop étroitement unis pour les séparer dans cette histoire; et quoique Sophrone

<sup>1</sup> Vit. PP., les Bollandistes, Bulteau, Cotelier.

ait vécu plus de seize ans après Jean, et ait passé de l'état monastique au siège de Jérusalem, qu'il occupa jusqu'à la prise de cette ville par le calife Omar, nous les suivrons l'un et l'autre dans les voyages qu'ils entreprirent pour leur édification, et dans les travaux qu'ils soutinrent ensemble pour la foi de l'Église jusqu'à la mort de Jean, après quoi nous donnerons le reste des actes de saint Sophrone.

Nous avons remarqué ailleurs que Jean Mosch fut religieux du monastère de saint Théodose en Palestine, et qu'il fit deux voyages en Égypte, l'un vers l'an 580, par ordre de Grégoire son abbé, pour des affaires de son monastère, et le second vers l'an 606, en la compagnie de Sophrone. Celui-ci était de Damas, et avait si bien étudié les lettres humaines, qu'on lui donna le titre de sophiste, qui était alors honorable, et auquel on attachait toute autre idée que celle que nous en avons aujourd'hui. Sa vertu le rendit encore plus recommandable que sa science. Mais plus touché du désir de croître en piété, que de la réputation que sa doctrine lui avait acquise, il passa en Palestine pour y visiter les laures et les monastères, et y apprendre auprès des solitaires qui y demeuraient, la pratique des vertus dans lesquelles ils s'exerçaient avec tant de zèle et d'édification. Il en vit un grand nombre dont il admira la ferveur; mais il s'attacha particulièrement à Jean Mosch.

On ne sait positivement en quel endroit ni en quel temps il le connut et lia amitié avec lui. Les Grecs disent que ce fut à Alexandrie; mais d'autres pensent qu'ils s'étaient déjà vus dans le monastère de saint Théodose du temps de l'abbé Grégoire. Sophrone fut pourtant plusieurs années sans s'engager dans l'état religieux. Il se contenta de s'exercer sur l'exemple des solitaires dans les pratiques de leur état, et ce ne fut qu'après avoir été en Égypte qu'il quitta entièrement le monde pour l'embrasser.

Jean Mosch étant retourné en Palestine après son premier voyage, demeura dix ans dans la laure des Éliotes, dont nous

parlerons au chapitre suivant ; puis encore dans le monastère de saint Théodose ; et enfin il fut avec Sophrone dans la nouvelle laure de saint Sabas ; et depuis ce temps-là Sophrone, quoiqu'encore en habit séculier, voulut l'accompagner dans tous ses voyages, le considérant comme son père spirituel et son maître.

Le bruit des courses que faisaient les Perses les obligèrent de quitter la laure de saint Sabas pour passer en Syrie. Ils s'y retirèrent du côté d'Antioche ; de là ils passèrent à Séleucie sur l'Oronte, où ils virent l'abbé Théodore qui en était évêque. Ils visitèrent aussi le monastère de saint Théodose du Rocher, entre Séleucie et Rose de Cilicie ; puis ils revinrent en Palestine, d'où, sans s'arrêter, ils passèrent au mont Sinaï et à Raïthe, et enfin en Égypte, où ils s'arrêtèrent à Alexandrie. Ce fut dans ces solitudes qu'ils eurent le bonheur de converser avec un grand nombre de saints solitaires, dont Jean Mosch nous a appris des choses merveilleuses dans son ouvrage qui a pour titre le *Pré spirituel*. Nous en avons parlé ailleurs en marquant l'état des monastères d'Égypte du temps de cet auteur ; ainsi il est inutile de le répéter ici.

Mais pendant leur séjour en Égypte, ils eurent des occupations encore plus intéressantes pour le bien des fidèles, que celle de s'édifier eux seuls en parcourant les cellules des Pères de ces solitudes. Saint Jean l'Aumônier, si renommé dans l'*Histoire monastique* par l'estime singulière qu'il avait pour les religieux, avait été élevé au siège d'Alexandrie depuis peu d'années, et travaillait de toutes ses forces à purger le pays de l'hérésie des acéphales ou jacobites, qui, malgré les soins et les travaux de saint Euloge et des autres prélats orthodoxes, s'y était répandue et avait jeté de profondes racines. Entre les ministres qu'il employa pour seconder son zèle dans cette importante et difficile entreprise, Jean Mosch et saint Sophrone, dont il reconnut la piété et la doctrine, ne furent pas des moindres. Jean était déjà prêtre, et saint Sophrone embrassa alors tout à fait l'état religieux,

et entra presque en même temps dans la cléricature. Ils se mirent aussitôt à travailler sous les ordres du saint patriarche, pour déraciner l'hérésie dans les villes et les villages ; et Dieu répandit tant de bénédictions sur leurs courses évangéliques, qu'ils ramenèrent à la communion de l'Église catholique quantité de bourgs, d'églises et de monastères.

Des services si importants firent toujours mieux connaître leur mérite, et les rendirent l'un et l'autre encore plus chers au patriarche, qui les reçut au nombre de ses officiers et des ministres de son église. Il voulut même qu'ils logeassent dans sa maison et qu'ils fussent du conseil épiscopal, et il profita de leurs avis et de leurs travaux, tant pour les affaires de son diocèse que pour le service des pauvres.

Cependant les Perses, conduits par leur roi Cosroës, s'étant rendus maîtres de la Palestine, menaçaient aussi l'Égypte et y avaient répandu la terreur. Jean Mosch et Sophrone, épouvantés comme les autres, songèrent à leur sûreté, et profitèrent de la mort de saint Jean l'Aumônier, qui arriva peu de temps après, pour satisfaire le désir qu'ils avaient depuis longtemps de passer en Italie et de voir quelle était la discipline des monastères d'Occident.

Sur leur route ils abordèrent à l'île de Cypre et à celle de Samos. Dans la première, ils allèrent au monastère de Polixence à Dade, port de cette île, où ils virent un religieux nommé Isidore, qui soupirait et pleurait sans cesse. Ils voulurent entrer en conférence avec lui et le prièrent d'arrêter le cours de ses larmes pour quelques moments ; mais il leur répondit : « Vous ne devez pas exiger cela du plus grand pécheur qui ait jamais été sur la terre. » Ils lui dirent pour le consoler, que Dieu seul était sans péché ; et il ajouta : « A la vérité, mes frères, je n'ai jamais connu de pécheur tel que moi, ni de crime qui puisse égaler le mien, et vous en conviendrez dès que je vous l'aurai déclaré, afin que vous m'aidiez par vos prières à en obtenir le pardon.

« Lorsque j'étais dans le monde, nous suivions, ma femme et moi, car j'étais marié, l'impie erreur de Sévère (ou des acéphales). Un jour revenant à la maison et n'y ayant point trouvé ma femme, on me dit qu'elle était allée chez une de ses voisines qui était catholique, pour communier avec elle. Je courus aussitôt pour l'en empêcher, et les ayant trouvées qu'elles communiaient, je fus si transporté de colère, que je pris ma femme à la gorge et la contraignis de rejeter la sainte Eucharistie, que je pris et la jetai dans la boue; mais elle n'y fut pas plutôt tombée, qu'elle devint toute éclatante de lumière. Deux jours après, un homme aussi noir qu'un Éthiopien et à demi nu, m'apparut et me dit : « Nous sommes tous deux condamnés au même supplice. » Je lui demandai qui il était, et il me répondit : « Je suis celui qui ai frappé à la joue de Jésus-Christ, le Créateur du monde, au temps de sa passion. » Jugez par là, mes frères, si je n'ai pas sujet de pleurer sans cesse. »

A Samos ils virent l'abbé Isidore, supérieur du monastère de Carixène, qui, dans la conversation, leur raconta le miracle que Dieu avait fait dans un bourg voisin pour faire connaître l'innocence d'un bon prêtre accusé fausement. Il leur dit qu'un prêtre étant encore jeune, avait été contraint par ses parents de se marier ; mais que l'amour de la continence l'avait porté à persuader à sa femme de vivre ensemble comme frère et sœur ; que ce prêtre fut dans la suite calomnié auprès de son évêque, qui le fit mettre en prison, et qu'un ange l'en fit sortir, les portes restant fermées ; ce que l'évêque ayant reconnu, il rendit justice à son innocence.

Il apprit dans la même île d'une dame fort respectable et fort charitable, nommée Marie, femme d'un seigneur appelé Paul, le fait que nous allons raconter, quoiqu'il ne regarde pas l'histoire monastique, parce qu'il est d'ailleurs édifiant. Cette dame lui disait qu'étant dans la ville de Nisibe, il y avait une femme chrétienne dont le mari était païen, et qui n'avaient que cin-



quante pièces d'argent. Son mari lui proposa de mettre cet argent à la banque afin d'en retirer quelque intérêt ; mais sa femme, pleine d'une foi vive et de confiance en Jésus-Christ, lui répondit : « Donnez-le plutôt au Dieu des chrétiens, vous ne risquerez point de le perdre, et non-seulement il vous en paiera fidèlement l'intérêt, mais il vous rendra le principal au double. Sur cela elle le conduisit sous l'un des cinq portiques de l'église, et lui montrant les pauvres qui s'y trouvaient, il le leur fit distribuer.

Trois mois après se trouvant dans le besoin, le païen se plaignit à sa femme que le Dieu des chrétiens les laissait dans la nécessité, sans les secourir de l'argent qu'ils lui avaient donné ; et elle lui répondit qu'il ne craignît rien, qu'il n'avait qu'à aller à l'endroit où il avait distribué les cinquante pièces et qu'il y retirerait son intérêt. En effet, il y trouva à terre une de ces pièces qu'il lui apporta, et dont ils se procurèrent quelques petites provisions pour leur entretien. Il acheta aussi un poisson, qu'il lui donna pour le faire cuire ; mais sa femme en l'ouvrant trouva dans ses entrailles un très-beau diamant, qu'il alla présenter à un lapidaire, et qui lui en donna trois cents écus, ou grandes pièces d'argent. Ce païen, plus que content de cette somme à laquelle il ne s'attendait pas, vint aussitôt la remettre entre les mains de sa femme, qui, ne pouvant assez admirer la bonté paternelle de Dieu, lui dit : « Voyez quel est le Dieu des chrétiens, combien il est bon, combien il est riche, combien il est reconnaissant de ce qu'on lui fait ! Vous lui avez prêté cinquante écus, et il vous en rend six fois autant ; reconnaissez donc qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. » Cet homme, instruit par ce miracle de la Providence, renonça à l'heure même au culte des idoles et embrassa le christianisme.

Pour revenir à Jean Mosch et à saint Sophrone, ils arrivèrent enfin à Rome, et ce fut là le dernier voyage de Jean ; car il y mourut environ trois ans après, c'est-à-dire vers l'an 620. Les

disciples qui l'y avaient accompagné étaient au nombre de douze, sans y comprendre saint Sophrone. Ce fut pendant ces trois ans qu'il composa son livre du *Pré spirituel*, qu'il adressa à celui-ci comme à son principal disciple et le compagnon inséparable de ses pieuses courses. Lorsqu'il fut prêt de rendre l'esprit à Dieu, ayant tous ses disciples rassemblés autour de lui, il les pria de porter son corps au mont Sinaï, pour y être enterré avec les Saints qui y reposaient ; et en cas que les chemins ne fussent pas libres de ce côté-là à cause des incursions des barbares, de le déposer dans le monastère de saint Théodose. Ce qu'ils exécutèrent en passant en Orient ; car les Sarrasins, qui faisaient des courses sur les confins de la Palestine, ne leur permettant pas de porter son corps à Sinaï, ils le mirent dans le monastère de saint Théodose, avec la permission de George qui en était prieur, ou peut-être abbé en la place de l'abbé Modeste, qui était chargé, en l'absence du patriarche Zacharie, de l'administration de l'église de Jérusalem.

Il faut suivre à présent saint Sophrone, qui demeura seul par la mort de Jean Mosch. Il paraît qu'il ne tarda guère de retourner en Égypte, où la Providence le conduisit pour arrêter les progrès de l'hérésie naissante des monothélites, qui commençaient à s'y former sous l'appui du patriarche Cyrus, successeur de George, qui avait gouverné l'église d'Alexandrie après saint Jean l'Aumônier.

Il commença dès lors de démasquer cette hérésie, qui se couvrit du prétexte spécieux de réunir les esprits divisés, et qui, en ne reconnaissant qu'une opération et une volonté dans Jésus-Christ, ruinait les décisions du concile de Chalcédoine. Il la combattit puissamment de vive voix et par écrit, et on peut dire que les monothélites n'eurent point dans ce temps-là de plus terrible adversaire que lui, et qu'il les poursuivit vigoureusement toute sa vie.

Il passa dans la Palestine après que l'empereur Héraclius eut

fait la paix avec les Perses, et recouvré la sainte Croix, et que le patriarche Zacharie fut remonté sur son siège, et il rentra dans le monastère de saint Théodose. Mais Zacharie ayant peu vécu après son rétablissement, et l'abbé Modeste qui lui avait succédé étant mort trois ans après, il fut choisi pour prendre sa place.

Comme il avait travaillé utilement sous ces deux patriarches, pour rétablir dans cette église désolée la discipline ecclésiastique, tant pour l'ancienne liturgie et le service divin, que pour la réformation des mœurs, il continua les mêmes soins lorsqu'il fut revêtu de l'autorité épiscopale. Ses travaux, pour purger son diocèse des vices et des erreurs, répondirent à son zèle, et son zèle fut en quelque façon immense.

Nous ne détaillerons pas ici tout ce qu'il fit contre la nouvelle erreur dont nous avons parlé, et qui n'avait déjà trouvé que trop de défenseurs et d'appuis à Constantinople comme à Alexandrie ; cela ne regarde pas l'histoire monastique, mais celle de l'Église en général. Il suffira de dire à sa gloire qu'il assembla en 634 un concile des évêques de sa province, dont il envoya les actes au Pape et à Serge de Constantinople, avec une lettre synodique qui contenait une exacte réfutation des erreurs des monothélites ; qu'il recueillit ensuite en deux livres, six cents passages des Pères pour les confondre ou tâcher de les ramener ; et qu'enfin, voyant que le mal empirait, il envoya à Rome Étienne, évêque de Dore, et le premier de ses suffragants, pour plaider devant le Pape même la cause de la vérité, et l'instruire pleinement des artifices des hérétiques.

Avant qu'Étienne partît, il le mena au Calvaire ; et se servant de la juste impression que ce lieu si respectable, où Jésus-Christ avait versé tout son sang, devait faire sur son cœur, il lui fit cette conjuration : « Vous rendrez compte à celui qui a été crucifié en ce saint lieu, quand il viendra juger les vivants et les morts, si vous négligez le péril où la foi se trouve. Faites donc ce que je

ne puis faire en personne, à cause de l'incursion des Sarrasins. Allez promptement de cette extrémité de la terre vous présenter au Siège apostolique, où sont les fondements de la saine doctrine ; faites connaître aux saints personnages qui y sont, tout ce qui se passe ici ; et ne cessez point de les prier, jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle doctrine et la condamnent canoniquement.

Étienne arriva heureusement à Rome, malgré les traverses que les monothélites lui suscitèrent. Il trouva le pape Honorius mort ; mais il poursuivit l'affaire avec tant de persévérance auprès de ses successeurs, qu'enfin ces hérétiques furent condamnés par le pape saint Martin dans le concile de Latran tenu en 649 <sup>1</sup>.

Saint Sophrone n'eut pas la consolation de le voir ; car environ dix ans auparavant il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus. Nous en rapporterons les circonstances dans un autre chapitre.

### SAINTE ANASTASIE, PATRICIENNE.

Il y a eu deux Anastasie qui vivaient dans le même temps, et tenaient un grand rang à la cour de l'empereur Justinien, l'une qui épousa le patrice Pompée, parent de l'empereur, dont il est parlé dans la Vie de saint Sabas, et qui, après la mort de son mari, abandonna le monde et se retira auprès de Jérusalem à la montagne des Oliviers, où elle mena une vie sainte ; sur quoi on peut voir le cardinal Baronius dans ses *Annales*. L'autre dont nous avons à parler ici, et qui est surnommée la Patricienne,

<sup>1</sup> Les monothélites furent condamnés de nouveau au sixième concile œcuménique à Constantinople en 680-681. Ces hérétiques prétendaient qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule opération. Cette hérésie fut une suite du *nestorianisme* et de l'*eutychéisme*.

titre d'honneur qui lui est resté pour la distinguer des autres du même nom, et qui montre qu'elle était d'une haute condition. Sa beauté, sa vertu et son bon esprit, joints à sa naissance, lui conseillaient l'estime et l'affection de tout le monde. L'empereur aussi avait beaucoup de considération pour elle; mais ce fut précisément ce commencement de faveur qui lui suscita une persécution de la part de l'impératrice Théodora, et qui donna occasion à sa retraite du monde et à sa sanctification.

Théodora, qui du théâtre était montée sur le trône, avait conservé les défauts de sa première condition dans le sublime rang où elle avait été élevée <sup>1</sup>. Elle était susceptible de jalousie, sans parler des erreurs qu'elle protégea et des tragédies qu'elle causa dans l'église. Elle ne put donc voir le mérite d'Anastasie reconnu et applaudi par l'empereur sans en être alarmée, et conçut dès lors de funestes desseins contre elle.

Anastasie en fut avertie, et on lui conseilla de conjurer l'orage en s'éloignant de la cour pendant quelque temps; mais plus prudente encore et plus généreuse qu'on ne lui inspirait de l'être, et reconnaissant de plus près la fragilité des grandeurs humaines par les lumières de la foi, elle se dit à elle-même : *Anastasie, sauve ton âme; guéris pour toujours la princesse de son injuste jalousie, et tâche d'être toi-même princesse du ciel.*

Elle prit donc avec elle tout ce qu'elle put emporter de son argent, et passa en Égypte, où elle bâtit un monastère de filles environ à deux lieues d'Alexandrie, et se mit tout de bon à travailler à son salut. Il fut depuis appelé le monastère de la Patricienne. Elle demeura dans cette sainte maison jusqu'à la mort de l'impératrice Théodora, et alors il ne dépendit que d'elle de retourner à la cour pour y reprendre son rang et profiter des bonnes grâces de l'empereur; car ce prince, qui avait toujours conservé une estime particulière pour sa vertu et pour son mé-

<sup>1</sup> Justinien avait épousé Théodora avant d'être appelé à l'empire.

rite, ordonna qu'on la cherchât partout pour la ramener à Constantinople. Le bruit s'en répandit dans les lieux principaux de l'empire, et parvint conséquemment à Alexandrie, jusqu'au monastère d'Anastasie. Elle en fut effrayée, parce que depuis qu'elle avait goûté les avantages de la piété dans sa solitude, la cour ne lui paraissait plus que comme un séjour de trouble et le théâtre des passions.

La crainte d'être reconnue et d'être forcée d'y retourner l'obligea de s'éloigner davantage de la ville et de chercher dans le fond du désert un asile plus assuré. Elle se déroba à la faveur de la nuit de son monastère, et alla chercher dans la solitude de Scété, auprès de l'abbé Daniel, un moyen de se mettre en sûreté. Elle se jeta à ses pieds, lui exposa les motifs qui l'avaient portée à se retirer de Constantinople, les grâces dont Dieu l'avait favorisée dans son monastère, et le pria de lui dire ce qu'elle devait faire pour mieux assurer son salut. L'abbé Daniel lui donna un habit d'homme, l'enferma dans une caverne éloignée à une distance raisonnable de son ermitage, et lui prescrivit en même temps les règles qu'elle devait observer. Entre les autres, il lui défendit expressément de mettre le pied hors de sa cellule, ni de permettre à qui que ce fût d'y entrer. Il chargea aussi son disciple de lui porter toutes les semaines un seau d'eau qu'il déposait devant sa cellule, se retirant tout de suite sans dire un seul mot.

Anastasie y passa vingt-huit ans dans le jeûne et dans une oraison presque continuelle; et il est à présumer qu'elle eut des combats à soutenir de la part des ennemis invisibles, qu'elle remporta sur eux de grandes victoires, et que Dieu, toujours libéral envers les âmes qui lui sont fidèles, la dédommagea souvent de ses peines par des grâces particulières. Cela paraît assez par celle qu'il lui accorda, de lui faire connaître sa dernière heure. Elle en voulut donner avis à l'abbé Daniel; mais Dieu le lui révéla également. Il vint aussi à sa cellule accompagné de son dis-

ciple, lui donna le saint Viatique et reçut ses derniers soupirs. Sa cellule lui servit de sépulcre, et l'abbé Daniel apprit à son disciple et aux autres Pères du désert toute son histoire, pour les porter à reconnaître les merveilleuses opérations de la grâce divine sur les âmes, et les animer à l'en glorifier et à profiter de celles de leur état.

Nous avons déjà nommé d'autres saintes qui ont caché leur sexe en prenant des habits d'hommes. On en trouve d'autres exemples encore parmi les Orientaux ; mais on doit regarder ces actions comme au-dessus des règles, ayant été inspirées par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit. Conduite admirable ; mais qu'on ne peut proposer pour modèle, puisque dans la règle générale cela n'est point permis, et a été même expressément défendu par le concile de Gangre.

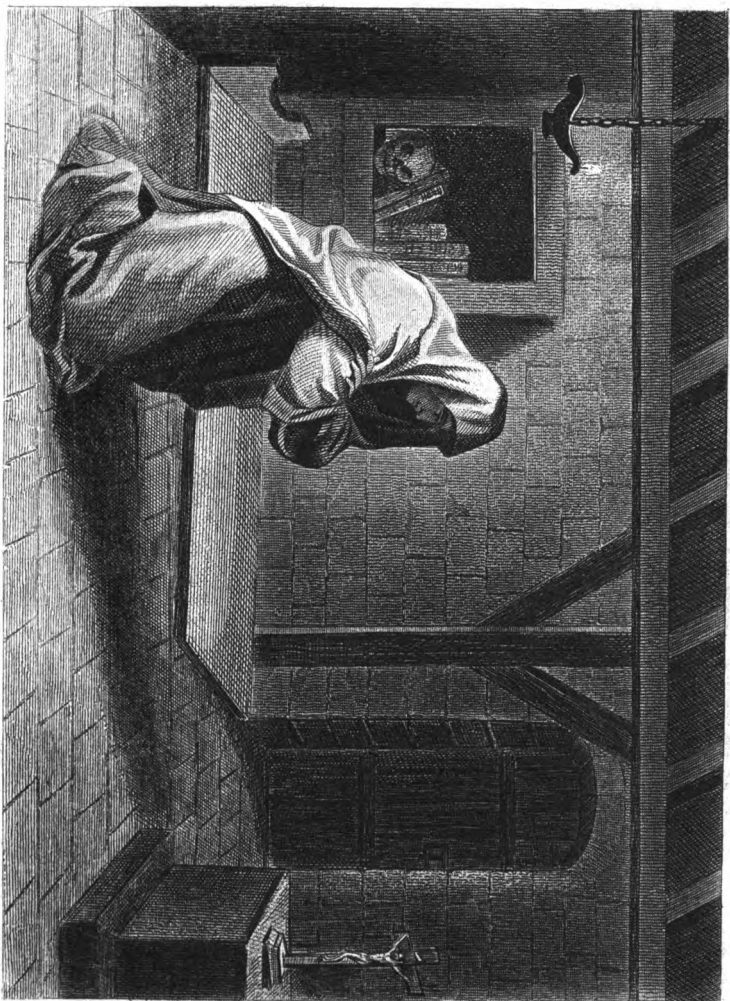
### SAINT ANASTASE LE SINAÏTE ET SA DOCTRINE SPIRITUELLE.

Il y a eu dans le sixième et le septième siècle trois célèbres personnages appelés Anastase. Le premier fut patriarche d'Antioche en 561, et mourut en 598 ou 599. Le second, surnommé le Jeune, lui succéda, et fut tué par les Juifs en 609 ou 610 dans une sédition qu'ils excitèrent contre les chrétiens ; il est honoré comme martyr le 24 de décembre. Le troisième est le Saint dont nous parlons ici, qui ne fut point évêque, mais prêtre seulement et moine du mont Sinaï, d'où lui est venu le surnom de Sinaïte.

Il peut être né en Syrie, ou en Palestine ; mais ce qui est plus certain, c'est qu'il reçut une excellente éducation ; on lui apprit dès son enfance, avec les premiers éléments de la doctrine chré-







*Jeune Anacréoniste, Paris.*

*Jeune Anacréoniste.*

*St. Anastasie.*

tienne, à adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ avec un profond respect, comme le Dieu tout-puissant, le créateur de l'univers et la splendeur du Père céleste. Quand il lisait ou entendait lire l'Évangile, c'était avec la même foi que s'il eût entendu la voix de ce divin Sauveur. Il recevait son sacré corps à la communion, avec les mêmes sentiments que s'il l'eût tenu et embrassé dans ses bras ; et il contemplait ses saintes images comme s'il l'eût vu lui-même.

Ces excellentes dispositions le portèrent à embrasser la vie religieuse. Il entra dans un monastère pour s'y consacrer avec plus de liberté et de perfection au service de Jésus-Christ ; et il y remplit si fidèlement tous les devoirs de la vie cénobitique, que sa piété en reçut de merveilleux accroissements. Sa ferveur le porta ensuite à aller visiter les saints lieux de Jérusalem ; ce qui prouve que son monastère n'était pas au voisinage de cette ville, puisque ce fut comme un pèlerinage qu'il y vint faire ; et de là, pressé du désir d'une vie plus austère que celle qu'il avait menée jusqu'alors, quoiqu'elle le fût déjà beaucoup, il passa en Arabie chez les solitaires du mont Sinaï, dont les vertus ravirent son cœur et le fixèrent dans leur solitude.

Il s'appliqua principalement à une obéissance aveugle et à servir tous les frères ; ce qu'il faisait avec tant d'humilité, que les religieux attribuèrent depuis à ces saintes pratiques les dons merveilleux de science et de sagesse qu'il reçut de Dieu avec abondance, et qui furent pour les autres une source d'instruction et d'édification.

En effet, l'esprit de Dieu qui résidait en lui, et qui le destinait pour confirmer ses frères dans la foi ; en un temps où les églises d'Orient étaient troublées par les hérétiques, ne le laissa pas oisif. Anastase devint par ses conseils particuliers, par ses vives exhortations et ses discussions publiques, et par sa plume, comme le fléau de l'erreur, le flambeau de la vérité, le ferme appui des orthodoxes et la consolation de l'Église affligée.

Le sacré caractère de prêtre, dont il fut alors revêtu, lui donna encore plus d'autorité et de crédit pour la défendre contre les acéphales, hérétiques venus des eutychiens, et divisés en différentes sectes, et qui s'étaient répandus dans la Palestine, la Syrie, l'Arabie et l'Égypte, où ils causaient de grands désordres et pervertissaient beaucoup d'âmes. Il fit pour les combattre plusieurs voyages dans ces provinces, et surtout à Alexandrie, où il fut appelé par saint Euloge, patriarche de ce siège.

Comme il avait une profonde connaissance des divines Écritures et des ouvrages des saints Pères, et que d'ailleurs il n'ignorait aucun des artifices des hérétiques, il ne les attaquait jamais qu'avec avantage, et aucun ne pouvait résister à la force de son zèle et de ses raisonnements. La première règle qu'il observait, et qu'il recommande aussi à tous ceux qui veulent réussir dans la dispute contre les ennemis de la foi, était de se conserver dans une vie pure et innocente, afin que son cœur servît de demeure au Saint-Esprit, et qu'il l'éclairât de ses lumières. Ensuite, ayant à disputer avec eux, il expliquait, par des définitions claires et distinctes, le sens des termes qu'il devait employer pour éviter toute équivoque, et convenait avec eux de ce qu'il pouvait leur accorder sans toucher à la foi, afin de se fixer uniquement au sujet de la controverse, et pour qu'ils n'éclatassent pas la force de ses raisons par des subtilités et des défaites, comme ils faisaient ordinairement quand ils ne pouvaient pas répondre. Il les tenait fortement dans le point de la question, sans souffrir qu'ils se jetassent sur d'autres, jusqu'à ce que celui-là fût pleinement vidé. Souvent il exigeait d'eux des aveux sur des points de doctrine, qu'ils ne pouvaient lui refuser sans trop manifester l'impiété de leurs dogmes; il les obligeait de les souscrire avec lui, et partant ensuite de là, il les poussait peu à peu et comme par degrés, et les menait si subtilement et si habilement, qu'il les faisait tomber en contradiction, les accablait de passages de l'Écriture et des Pères, les déroutait et les réduisait à ne pouvoir plus répliquer.

On voit sa méthode expliquée au long dans le livre qu'il a composé sur la manière de disputer contre les hérétiques, qui a pour titre : *Hodegos* ou le *Guide*, et il y marque combien elle lui réussit dans les différentes conférences qu'il eut avec eux. Il en eut plusieurs dans Alexandrie, tantôt en particulier et tantôt en public, en présence du patriarche, de tout le clergé, des personnages les plus qualifiés de la ville et de tout le peuple. Les acéphales, les sévériens et les théodosiens, tous supôts de l'hérésie d'Eutychès, mais divisés entre eux sur quelques points, se réunirent contre lui, et lui opposèrent ce qu'ils avaient dans leur secte de plus savant et de plus habile pour la dispute; entre autres, un certain Grégoire et un moine nommé Jean Zyga, qu'ils regardaient comme leurs Achilles; mais il les confondit avec tant d'éclat, que le peuple indigné de leurs erreurs par lesquelles ils avaient voulu le séduire, ajouta à la confusion qu'ils avaient de se voir vaincus, celle de les charger d'injures, et pensa les lapider.

Il nous apprend à ce sujet une anecdote des eutychiens, qui dut les couvrir de honte, et indigner contre eux toutes les personnes qui avaient quelque sentiment de probité. C'est qu'après la mort du patriarche saint Euloge, il vint à Alexandrie un préfet augustin de la secte des sévériens, qui amena et entretint longtemps chez lui quatorze écrivains ou copistes des plus habiles qu'il put avoir, pour falsifier les manuscrits des saints Pères, et principalement ceux de saint Cyrille; de sorte que le Saint ayant voulu ensuite se servir d'un de ces manuscrits pour l'opposer aux hérétiques, il eut la douleur de voir qu'on l'avait corrompu; mais l'imposture fut bientôt découverte, en le confrontant avec l'exemplaire qu'on gardait chez le patriarche, et que les hérétiques n'avaient pu avoir pour le corrompre comme les autres; car étant produit par Isidore, préfet de la bibliothèque, on y reconnut les véritables sentiments de saint Cyrille, que les hérétiques voulaient se rendre favorable aux yeux du peuple à la faveur de ces altérations.

On voit là jusqu'où va la malice des hérétiques, et combien leur aveuglement est volontaire et déplorable en même temps. Car que pouvaient-ils prétendre en altérant ainsi le texte des saints Pères? Ou ces saints docteurs avaient véritablement pensé comme eux, et dans ce cas, pourquoi toucher à leurs écrits? Ils n'avaient qu'à les produire tels qu'ils étaient : ou ils avaient pensé autrement qu'eux, et alors les changements qu'ils faisaient malicieusement dans leurs écrits les accusaient eux-mêmes devant Dieu et dans le tribunal de leur propre conscience, et leur reprochaient encore plus hautement l'impiété de leurs dogmes, qu'ils ne pouvaient soutenir qu'en se dépouillant de tout sentiment de probité et d'honneur. Nous remarquons ceci expressément, parce que ce n'est pas dans cette seule occasion que les hérétiques ont mis ces moyens diaboliques en usage. Ils ont dans tous les temps procédé par les mêmes voies pour attaquer la vérité ; et que peut-on attendre de ceux qui sont appelés les fils aînés du père de mensonge, que des déguisements et des impostures ?

Pour revenir à saint Anastase, les hérétiques se voyant vaincus, appelèrent à leurs secours quelques évêques de leur secte, qu'ils avaient en Égypte, et qu'ils croyaient être encore plus habiles que ceux qu'ils lui avaient déjà opposé. Cette ressource ne leur réussit pas mieux. Les évêques hérétiques se rendant aussitôt à Alexandrie, ils s'adressent au préfet pour conférer avec Anastase. Ce gouverneur cite le Saint, et lui dit l'intention des prélats. On s'assemble, et le début des hérétiques est d'accuser le Saint devant le préfet de ne causer que du trouble dans la ville, parmi le peuple et dans leurs églises. Anastase ne fut point ému de ces déclamations ; il leur dit avec beaucoup de douceur : « Mes vénérables Pères, vous ne m'aviez pas encore vu ; je n'ai jamais eu avec vous d'entretien particulier ; vous n'avez pas appris mes sentiments et ma doctrine par ma bouche ; pouvez-vous en disconvenir ? — Cela est vrai, dirent les évêques. — Faites-moi donc la grâce de m'entendre, ajouta-t-il, après quoi je me flatte que vos

accusations cesseront, et que vous me rendrez plus de justice que vous n'avez fait. »

Après ce prélude il demanda du papier et une plume aux notaires, qui étaient auprès du préfet, et écrivit ces paroles : *Moi Anastase, moine de la sainte montagne de Sinäi, confesse que le Verbe de Dieu engendré du Père avant tous les siècles, a été crucifié et enseveli, qu'il a souffert et qu'il est ressuscité.* « Je ne parlai, dit-il, dans cette formule, ni de la chair que le Verbe avait prise, ni de sa descente et de sa conversation parmi les hommes, ni en un mot de son incarnation, mais seulement de sa divinité, et je le fis à dessein pour les obliger à manifester l'impiété qu'ils cachaient dans leur âme avec tous ceux de leur secte. Je leur présentai ensuite le papier, et l'ayant lu ils le louèrent comme très-bon. Mais, leur dis-je, si vous convenez qu'il est dans les règles, il ne reste qu'à le souscrire, et nous voilà d'accord ; nous communiquerons avec vous sans peine. Ils le souscrivirent aussitôt. Je repris le papier, et m'adressant à celui d'entre eux qui passait pour le plus habile et le plus sage, je lui dis : Souvenez-vous du moins *que le Christ a souffert dans la chair*, comme le dit l'apôtre saint Pierre, et non pas dans sa divinité, sans quoi vous tombez dans l'impiété de Sévère, si vous avez souscrit le papier que je vous ai présenté en le prenant dans le sens que la divinité a souffert en elle-même : et c'est pour cela que dans cet écrit je n'ai point fait mention de tout ce qui concerne l'incarnation, n'ayant eu en vue par cette omission que de vous obliger à montrer votre impiété en vous déclarant sévérien, ou d'entendre ma proposition dans le sens que le Verbe a souffert dans la chair et non pas en lui-même, et que par conséquent il y a deux natures en Jésus-Christ, comme la foi orthodoxe nous l'enseigne.

« A ces paroles, ajoute-t-il, les hérétiques étonnés comme des hommes qui reviennent à eux après une longue ivresse, firent tout ce qu'ils purent afin que je leur rendisse l'écrit qu'ils avaient

signé; mais ce fut inutilement. Je leur répondis qu'ils ne l'auraient jamais, et que je le leur opposerais au jugement universel en présence de Jésus-Christ <sup>1</sup>. »

Il ne borna pas là ses victoires contre eux : il continua à les combattre par d'autres raisonnements puissants; et on peut dire que ces hérétiques eurent en lui un des plus redoutables adversaires qui ne leur laissa aucun repos, et qui les poursuivit non-seulement pendant sa vie, mais encore par les mémoires qu'il laissa après sa mort pour fournir des armes contre eux aux catholiques. Nous ne savons rien de plus du reste de sa vie, ni en quelle année il mourut et combien de temps il a vécu; mais il est établi par son explication du sixième psaume, qu'il était

<sup>1</sup> Les eutychiens n'admettaient qu'une nature en Jésus-Christ, qui était la nature divine, dans laquelle ils disaient que la nature humaine s'était confondue et perdue, et ils se servaient pour le faire entendre de la comparaison d'une goutte de vinaigre qu'on jetterait dans la mer. Comme ils étaient embarrassés pour expliquer et rendre plausible cette erreur, ils étaient divisés entre eux en plusieurs sectes. Les principales qui faisaient du bruit à Alexandrie, et contre lesquelles saint Anastase eut à disputer, furent celles des sévériens, sectateurs d'un eutychien appelé Sévère, et des théodosiens, ainsi appelés de Théodose leur chef. Les sévériens, appelés aussi fantasiastes et incorruptibles, tenaient que Jésus-Christ avait été incorruptible, de peur qu'en le disant corruptible ils n'eussent été obligés d'admettre de la distinction entre le corps de Jésus-Christ et le Verbe de Dieu, et par conséquent deux natures en Jésus-Christ. Les théodosiens, au contraire, disaient que le corps de Jésus-Christ était corruptible, sans quoi on aurait pu sauver la vérité de la passion. Ils s'accordaient pourtant les uns et les autres à n'admettre avec Eutychès qu'une nature en Jésus-Christ; mais ils étaient opposés entre eux sur la manière d'expliquer cette confusion de nature en une seule, et de sauver en même temps la passion de Jésus-Christ. Les évêques hérétiques contre qui saint Anastase disputait ici, étaient de la secte des théodosiens, voilà pourquoi après leur avoir fait souscrire la proposition qu'il leur présenta, qu'on peut entendre dans un sens catholique par la communication des idiomes, il les mit dans la nécessité ou de se déclarer catholiques en la prenant dans le sens orthodoxe qu'il voulait défendre, ou de reconnaître qu'en la prenant dans un autre sens ils tombaient dans l'impiété de Sévère, et c'est ce qui les déconcerta si fort, qu'ils eussent voulu retirer le papier qu'ils avaient signé, et qui resta entre les mains du Saint une pièce triomphante contre eux.

déjà né sous le règne de l'empereur Maurice, c'est-à-dire, au plus tard en 602, qui fut la dernière année de ce prince ; et dans son *Hodegos* il parle de Jean, qui fut patriarche d'Alexandrie pour les théodosiens depuis 677 jusqu'en 686 ; ainsi il a vécu au delà de soixante-dix ans, et peut-être au delà de quatre-vingts.

Il faut parler à présent de sa doctrine spirituelle. Ce grand Saint mit à profit les riches dons qu'il avait reçus de Dieu, non-seulement pour la défense de l'Église, mais aussi pour l'édification des fidèles. Il ne se contenta pas de les garantir de l'erreur et de les confirmer dans la foi orthodoxe ; il leur donna de saintes maximes pour régler leurs mœurs et nourrir leur piété, ce qu'il fit par des exemples et par des exhortations très-vives et très-élégantes.

Nous n'avons pas tous ses ouvrages ; plusieurs se sont perdus par l'injure du temps, et parmi ceux-ci nous avons sujet de regretter les *Vies des saints Pères* qu'il avait écrites ; c'est-à-dire, de plusieurs saints solitaires du mont Sinaï et des déserts voisins. Cet ouvrage nous aurait conservé de grands exemples de vertus qui sont demeurés ensevelis dans les ténèbres.

Le principal de ceux qui nous restent est son *Hodegos*, ou le *Guide du vrai chemin*. Nous n'en dirons rien ici, parce qu'il ne traite que du dogme, ce qui n'entre point dans notre plan. On doit pourtant remarquer que la première règle qu'il donne à ceux qui combattent les hérétiques, est de mener une vie pure et innocente, et de se rendre dignes de recevoir les lumières du Saint-Esprit, et d'en devenir l'organe pour défendre plus puissamment la vérité ; car quoique la science soit nécessaire, et qu'il ne soit pas permis de s'engager à disputer avec les ennemis de la foi sans être bien instruit des matières de controverse, et sans être en état de soutenir le dogme et de combattre l'erreur ; il est certain que la piété et l'innocence de la vie attirent de grandes lumières et de puissants secours pour confondre les hérétiques et même pour les convertir, et cela paraît assez par les bénédictions que



Dieu a répandues dans tous les temps sur le ministère des saints qu'il a employés à la conversion des âmes, comme on l'a vu en particulier dans saint Dominique, saint François Xavier, saint François de Sales et saint Vincent de Paul, sans parler de tant d'hommes apostoliques dans les siècles antérieurs, qui ont étendu le royaume de Jésus-Christ autant par la piété que par les lumières de leur zèle.

Nous avons encore de saint Anastase des considérations sur l'*Hexaméron*, ou l'ouvrage de six jours de la création ; mais il n'y a rien non plus de particulier qui serve à notre dessein. C'est une exposition des paroles de Moïse sur la création du monde, qu'il fait dans un sens mystique et allégorique, sans toutefois prétendre détruire le sens littéral, ni contredire les explications littérales que les Pères en ont données.

Nous avons aussi de lui un discours qui fut prêché le cinquième dimanche de Carême, et qui a pour titre : *De la sacrée Sinaxe*. Ce discours est plein d'excellentes instructions. Il le commence par un éloge des Psaumes de David qu'on chantait tous les jours dans les assemblées des fidèles. Il dit que dans ce sacré cantique le Prophète royal nous montre d'un côté ce que nous devons croire, et de l'autre ce que nous devons pratiquer ; qu'il nous apprend la tempérance ; qu'il nous excite à la crainte du Seigneur par la considération de la sévérité de sa justice ; qu'il nous inspire des sentiments de componction, de pénitence, de patience, de douceur, de chasteté, de mortification, de charité et d'amour de Dieu.

Il ajoute que l'assiduité à la prière et le goût qu'on y prend, ainsi qu'à la lecture des divines Écritures, est comme la mère des vertus ; car il ne peut pas se faire qu'une personne qui s'applique assidûment et avec piété à cet exercice, ne parvienne à connaître véritablement Dieu, et à obtenir de sa bonté les secours dont son âme a besoin. Il dit que si ceux qui veulent acquérir la connaissance des arts s'y appliquent pendant plusieurs années,

à combien plus forte raison ceux qui veulent parvenir à bien connaître Dieu et à le servir fidèlement doivent-ils s'y appliquer par l'exercice de la prière, qui est un moyen efficace pour les y conduire heureusement.

Mais ce qui est déplorable, continue-t-il, c'est que dans le monde on ne s'occupe que des richesses, des grandeurs temporelles, des dignités, et d'autres sujets d'ambition ; qu'on ne néglige aucune occasion pour y parvenir ; qu'on en est continuellement agité et comme obsédé, et qu'on ne pense point à son âme, ni à la mort, ni au jugement qui la doit suivre, ni aux terribles châtimens dont Dieu punit les méchants.

Eh ! plutôt à Dieu, dit-il, que tout fût là ! ce serait un moindre mal ; mais on va bien plus loin : on y ajoute la haine, les injures, les jalousies, les calomnies. On s'oublie soi-même ; on s'aveugle sur ses propres défauts, et on n'observe que ceux des autres. On est enfoncé jusqu'au cou dans le borbier du péché, et on n'y fait pas même attention. On ne s'occupe que du mal des autres, et ce n'est pas un jour, ni dans une occasion ; mais on vit et on vieillit dans cette indifférence pour soi-même et dans ces mauvaises dispositions contre le prochain.

Nous sommes accablés du poids de nos misères, et nous ne pensons qu'à celles d'autrui. Nous ne rougissons pas d'être foulés aux pieds par les ennemis de notre salut, et cependant nous n'épargnons personne dans nos satires malignes ; nous ne respectons personne ; nous voudrions, pour ainsi dire, tout dévorer, les petits, les grands, les coupables, les innocents, les prêtres, les docteurs, ceux qui nous gouvernent, ceux qui nous reprennent, qui nous corrigent, qui ne nous inspirent que le bien.

Hélas ! quel est donc notre aveuglement ? Il n'y a dans nous ni esprit de pénitence, ni crainte de Dieu, ni amendement. Tout notre cœur est tourné vers le mal. Nous n'aspirons qu'aux plaisirs, aux spectacles, aux conversations dangereuses, aux œuvres du démon ; et ce qui est plus déplorable, nous négligeons souvent

nos soins domestiques et les choses les plus nécessaires, pour courir à ces amusements frivoles ou criminels, et nous y passons les journées entières sans nous y ennuyer; et quand il faut rester dans l'église, nous ne pouvons y être une seule heure dans la prière ou la lecture; nous pensons aussitôt d'en sortir, et avec le même empressement que si nous étions au milieu des flammes.

Si la leçon de l'Évangile est plus longue qu'à l'ordinaire; si le prêtre prolonge ses prières; s'il célèbre les divins Mystères un peu trop lentement, on s'ennuie, on s'assoupit, on bâille, on laisse égarer ses yeux de côté et d'autre. Les uns, au lieu de purifier leur conscience par le regret sincère de leurs fautes, ne songent qu'à parer leur corps de riches habits; les autres s'informent avant que d'entrer dans l'église, si le moment de la communion approche, de peur d'y être trop de temps, et en sortent aussitôt qu'ils ont, pour ainsi dire, enlevé ce pain mystique. La plupart des femmes y viennent bien moins pour prier que pour être vues et pour séduire les simples.

Mais que peut-on concevoir encore de plus mauvais que d'approcher, comme plusieurs ne le font que trop pour leur malheur, et de recevoir ce sacré corps et ce sang adorable qui a été répandu pour le salut du monde, de le recevoir, dis-je, avec un cœur souillé de péchés, et de se contenter pour toute purification, de laver ses mains avec un peu d'eau, comme si cela suffisait, tandis qu'on a la conscience couverte des ordures du péché. Ignore-t-on que Judas, après avoir reçu indignement le corps de Jésus-Christ, devint coupable de sacrilège, et donna encore plus entrée au démon dans son âme? Comment ose-t-on approcher des saints Mystères avec la conscience si chargée? A quoi pense-t-on? Que se propose-t-on? Que prétend-on en y participant, tandis que la conscience reproche intérieurement les péchés dont on est coupable? Oserait-on toucher les habits du roi, ni même les siens propres, avec des mains pleines d'ordures? Cependant on ne craint pas de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans un cœur

enfoncé dans le borbier du péché : comment après cela présume-t-on d'obtenir de Dieu le pardon de ses fautes ?

Suffit-il pour cela d'entrer dans l'église, d'y révéler les saintes images, de baiser les croix, de laver ses mains ? Il faut laver ses fautes dans la confession et dans les larmes ; il faut fuir le péché ; il faut s'humilier et s'exciter à des sentiments de contrition, et n'approcher des saints mystères qu'après qu'on s'est mis dans ces saintes dispositions.

Mais, me direz-vous, il n'est pas à mon pouvoir d'avoir ces larmes et de pleurer mes péchés. Savez-vous d'où cela vient ? C'est que vous ne faites rien pour les obtenir de Dieu, ces larmes ; c'est que vous n'êtes pas touché ; que même vous ne pensez jamais à ce terrible jour où Dieu nous jugera. Mais si vous ne pouvez pleurer, gémissiez du moins dans le fond de votre cœur ; excitez-vous à une salutaire tristesse ; retranchez votre rire, baissez les yeux vers la terre, humiliez votre esprit et votre cœur, confessez que vous êtes pécheur, et présentez-vous ainsi devant Dieu tout pénétré de douleur de vos fautes et de respect pour sa redoutable majesté. Voyez avec quelle gravité, quelle décence, quel respect les courtisanes s'approchent de l'empereur de la terre, qui quelquefois est un prince impie ; ils ont tous les yeux tournés vers lui ; ils n'auraient garde de montrer la moindre légèreté en sa présence ; de laisser égarer leur vue, ni de faire le moindre geste, le moindre mouvement qui fût indécent : et nous, au contraire, nous agissons dans l'église comme nous ferions au théâtre ou au bain ; nous y rions, nous y badinons, nous y causons, nous ne pensons pas même que nous sommes dans le temple du Seigneur.

Ignorez-vous que l'église est pour votre âme comme une boutique de médicaments, et un port ? Si vous n'y prenez pas les remèdes dont vous avez besoin pour vous guérir de vos maux, en trouverez-vous ailleurs ? Et si dans ce port de salut vous êtes agités par la tempête, où trouverez-vous le calme ? Je vous con-

Cor. 11.

jure donc, mes frères, de vous y tenir dans un grand respect. Laissez-vous pénétrer d'une sainte frayeur dans le temps des sacrés mystères. Pensez qu'en vous présentant devant Dieu, l'offrande que vous lui faites de vous-même sera reçue selon les dispositions où vous vous trouverez. Assistez au sacrifice avec un cœur touché de regret. Confessez vos péchés à Jésus-Christ par le ministère des prêtres. Condamnez-vous et ne rougissez pas de vous reconnaître pécheur. Condamnez-vous devant les hommes, afin que le souverain Juge vous justifie en présence de ses anges et de tout le monde. Demandez miséricorde; demandez pardon; demandez la rémission de vos péchés passés et la grâce de n'en plus commettre à l'avenir, afin que vous puissiez participer dignement aux sacrements, et qu'en recevant le corps et le sang de Jésus-Christ avec une conscience pure, ce ne soit pas pour votre condamnation, mais plutôt pour votre sanctification. Vous savez ce que dit saint Paul, qu'il faut s'éprouver soi-même, et que celui qui mange ce pain et qui boit ce calice indignement, mange et boit sa condamnation, et que plusieurs étaient morts pour s'en être approchés dans de mauvaises dispositions.

Mais, vous me direz peut-être encore : Qui est-ce qui est digne d'en approcher ? J'en connais qui le sont, et vous le deviendrez vous-même pourvu que vous le veuillez bien ; pour cela reconnaissez humblement que vous êtes pécheur ; quittez le péché ; étouffez dans votre cœur tout sentiment de malice et de haine ; faites des œuvres de pénitence ; pratiquez la tempérance, la douceur, la bonté, des actes de justice et de charité ; ayez compassion des pauvres et soyez libéral envers eux, et vous serez digne d'approcher de Jésus-Christ. Répandez aussi votre cœur devant lui avec contrition, et il exaucera vos prières ; mais si vous agissez autrement, c'est inutilement que vous venez à l'église ; vous y perdez votre temps. Quoi donc, me direz-vous, faut-il que je cesse d'aller à l'église et de prier, parce que je suis lié par mes péchés ? Je ne prétends point vous dire cela ; vous

prenez mal ma pensée. Je vous avertis seulement des dispositions que vous devez y apporter.

Saint Anastase rapporte après cela une partie des prières que le prêtre disait alors à haute voix pour porter le peuple à s'unir à lui en esprit dans l'oblation des saints mystères, et il s'en sert pour exhorter les fidèles à le faire avec les sentiments convenables.

Le prêtre, dit-il, étant médiateur entre Dieu et les hommes, et priant pour les péchés du peuple, considérez ce que vous devez faire de votre côté, et que c'est comme s'il vous disait : Puisque dans cette table mystique j'ai été choisi pour être médiateur entre Dieu et vous, je vous avertis et je vous conjure en même temps d'y apporter l'attention, le respect et la ferveur que vous devez. Rejetez loin de votre esprit toute pensée du monde ; bannissez-en toute sollicitude des choses de la terre. Ce n'est pas le temps de vous occuper des choses vaines, mais de prier avec application et avec dévotion. Écoutez ce que dit le diacre : *Soyons dans un grand respect ; soyons pénétrés d'une respectueuse crainte ; donnons toute notre attention à l'oblation sainte ; baïssons la tête et humilions-nous.*

Faisons donc taire notre esprit et notre langue, et que notre âme prenant un saint effort, comme si on lui avait donné des ailes, s'élève en haut et monte jusqu'au ciel. Passons les chœurs des anges, passons les chœurs des chérubins, et pénétrons jusqu'au trône de Dieu ; là, prosternés devant Jésus-Christ, embrassons ses pieds sacrés ; arrosons-les de nos larmes et implorons sa miséricorde. C'est à quoi le prêtre nous exhorte quand il nous dit : *Élevons nos cœurs en haut ;* et que lui répondons-nous ? *Nous l'avons élevé au Seigneur.* Mais que dites-vous, ô homme ! et que faites-vous quand vous lui répondez ainsi ? Ne craignez-vous pas de mentir ? Le prêtre offre le sacrifice non sanglant pour vous, et vous n'y faites pas réflexion. Il est en sollicitude pour vous ; il est devant l'autel comme s'il était présent au tribunal

de Dieu ; il prie, il presse, il sollicite votre grâce ; il tâche par ses supplications de l'attirer sur votre âme ; et de votre côté vous ne pensez pas seulement à la mériter. Votre esprit dans ce temps-là n'est rempli que de vaines idées, que de pensées des richesses, des plaisirs, des affaires séculières, et cependant vous répondez, *que vous avez votre cœur élevé vers Dieu*. Eh ! prenez donc garde, je vous en prie, à ce que vous dites ; ce n'est pas vers Dieu que votre cœur est élevé ; il est au contraire tout incliné vers la terre, tout tourné vers les vanités, et livré à tout ce que le démon lui inspire.

Renoncez à cette mauvaise disposition ; unissez-vous au prêtre d'esprit et de cœur ; joignez votre prière à la sienne, puisque c'est pour vous, autant que pour lui-même, qu'il crie vers le Seigneur. Agissez de concert avec lui, puisque c'est pour vous qu'il traite avec Dieu de vos besoins. Intéressez-vous pour votre propre salut, car, comme dit saint Jacques, *la prière que le juste fait avec attention et avec ferveur est puissante auprès de Dieu*. Elle le sera pour vous si vous savez bien vous unir au prêtre, et vous en ressentirez les effets ; mais si dans cette divine collecte vous mentez à Jésus-Christ, en faisant toute autre chose que ce que vous répondez au prêtre, on pourra vous appliquer ce qui est dit dans l'Écriture : *Quand l'un détruit ce que l'autre bâtit, le travail de celui-ci devient inutile*.

Après ces pieuses instructions, saint Anastase parle de ceux qui conservent dans le cœur le ressentiment contre leurs frères, et s'élève contre eux avec un zèle véhément. Qu'y a-t-il de plus condamnable, dit-il, que d'assister à la collecte et de conserver le souvenir des injures et la haine dans son cœur, et d'oser dire en même temps à Dieu : *Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons aux autres* ? Comment, ô homme, avez-vous l'audace de parler ainsi à Dieu ? Vous avez le cœur plein de fiel contre votre frère ; vous vous préparez à la vengeance ; vous tramez de mauvais desseins ; et vous osez crier au Seigneur qu'il

Jac. 5.

Ecol. 34.

vous pardonne comme vous pardonnez ? Venez-vous donc à l'église pour le prier ou pour lui mentir ? Y venez-vous pour obtenir sa grâce, ou pour exciter sa juste colère ? Y venez-vous pour mériter le pardon de vos péchés, ou pour en augmenter le nombre ? Enfin, venez-vous pour votre salut, ou pour votre condamnation ? Ne voyez-vous pas que dans le temps de ces redoutables mystères, nous nous donnons mutuellement le baiser de paix, afin que rejetant par là toute injustice et toute dureté de notre cœur, nous le présentions à Dieu avec la pureté qu'il doit avoir pour approcher dignement de lui.

Tandis que les saints anges remplissent leur ministère, couvrent la table mystique de leurs ailes ; tandis que les Chérubins l'environnent, que les Séraphins chantent ; tandis que le prêtre, profondément incliné avec un saint respect, prie pour fléchir la miséricorde de Dieu et pour vous réconcilier avec lui, et que les ministres qui l'assistent tâchent de s'en acquitter avec une crainte respectueuse ; tandis que l'Agneau sans tache est immolé, que le Saint-Esprit descend sur cette sacrée victime, et que les esprits bienheureux, rangés autour des fidèles, observent invisiblement tous ceux qui sont invités dans ces divins mystères, vous n'êtes frappé d'aucune crainte, et imitant la trahison de Judas, vous osez présenter le baiser de paix à votre frère, et avoir en même temps du ressentiment contre lui ! Comment n'êtes-vous pas saisi de terreur quand vous considérez que le venin de ce serpent que vous gardez en votre âme, ne saurait être caché à un Dieu qui en voit les plus secrets replis à découvert ? Comment ne mourez-vous pas de frayeur en lui disant : Pardonnez-moi comme je pardonne à mon frère ? Cette prière n'est-elle pas une imprécation contre vous-même, par laquelle vous vous dévouez à sa redoutable vengeance ? Ne portez-vous pas vous-même la sentence contre vous ? N'est-ce pas comme si vous lui disiez : Si je pardonne, pardonnez-moi ; si je fais miséricorde, faites-la-moi ; si j'ai pitié de mon frère, ayez pitié de moi : mais aussi si j'ai du



ressentiment de ce qu'il m'a fait, traitez-moi de même ; si je suis en colère contre lui, soyez-le contre moi ; si le baiser de paix que je lui donne extérieurement n'est qu'une réconciliation feinte, agissez-en de même envers moi ; traitez-moi en tout comme je le traite ; je veux, Seigneur, prononcer moi-même la sentence contre moi ?

Le Saint, continuant ses instructions sur les autres parties du sacrifice, dit : Nous prions donc souvent Jésus-Christ qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à nos frères, et nous le faisons principalement dans la célébration de nos saints et redoutables mystères. Ainsi, après que le prêtre a prononcé les paroles de la consécration, il élève en haut ce pain de vie et le montre à tous les assistants ; ensuite le diacre dit tout haut : « *Soyez attentifs ; c'est-à-dire, faites attention, mes frères, sur vous-même.* » Vous avez dit, il n'y a qu'un moment, *Nous avons nos cœurs au Seigneur* ; ensuite vous avez ajouté : *Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, et en signe de réconciliation vous vous êtes embrassés mutuellement ; mais comme je suis homme, et que j'ignore ce qui se passe dans votre intérieur, je n'entreprends point de vous juger, et ne sachant pas qui sont ceux d'entre vous qui sont dignes de participer aux saints mystères, ou ceux qui en sont indignes, je vous avertis d'être attentifs sur vous-mêmes, et de considérer quel est celui devant qui vous allez vous présenter.

Après que le diacre vous a donné cet avertissement, le prêtre ajoute : Les choses saintes sont pour les Saints. Pourquoi dit-il cela, mes très-chers frères ? C'est afin que vous examiniez dans quelles dispositions vous approchez des divins mystères, de crainte que quelqu'un d'entre vous en y participant, n'entende dans le fond de sa conscience ces terribles paroles : *Ne me touchez pas ; retirez-vous de moi, ouvrier d'iniquité*, qui conservez le souvenir des injures, et qui ne voulez pas pardonner. *Laissez auparavant votre don devant l'autel et allez vous réconcilier avec votre frère ;*

Joan. 20.

Psal. 6.

Matth. 5.

*vous viendrez ensuite offrir votre don*, et vous mériterez de communier. Voilà, mes frères, ce que le prêtre veut vous faire entendre par ce peu de paroles, *les choses saintes sont pour les Saints*; c'est afin que, rejetant de notre cœur tout sentiment d'aversion, nous nous approchions avec une conscience pure, et que nous puissions dire à Dieu avec confiance: Je sais, Seigneur, que je suis redevable à votre justice, puisque j'ai commis un grand nombre de péchés; mais j'ai pardonné à mes frères, selon le commandement que vous nous en avez fait, afin que vous daigniez aussi m'accorder le pardon de mes crimes.

Après cette belle explication de quelques parties du saint sacrifice, selon le rite ancien, comme on le voit encore dans les liturgies qui nous restent, et qui portent le nom de saint Jacques et de saint Basile, saint Anastase propose l'exemple de saint Étienne et de saint Jacques, qui moururent en priant pour ceux qui les martyrisaient, et enfin l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il insiste encore beaucoup sur le pardon des ennemis, et prouve que le souvenir des injures dans le désir de se venger, est de tous les péchés celui qui met le plus d'obstacle à la miséricorde de Dieu, et qui cause plus tôt la perte éternelle du pécheur. Car, dit-il, celui qui a le malheur de tomber dans un péché d'impureté, ou qui commet un homicide, rentrant ensuite en lui-même, est saisi d'horreur de son crime, en conçoit un vif regret et entre dans des sentiments de pénitence; mais quand la haine et la vengeance se sont glissées dans le cœur d'un homme, il en est continuellement préoccupé; s'il se couche, il s'endort avec ce mauvais sentiment; s'il s'éveille, c'est la première pensée qui se présente à son esprit; s'il prie, s'il marche, en quelque endroit qu'il soit, et quoi que ce soit qu'il fasse, il porte ce venin dans son âme; et quand une fois ce vice y a jeté ses racines, tout lui devient inutile, le jeûne, la prière, les larmes, la confession, l'oraison, la virginité, l'aumône, et toutes les autres bonnes actions qu'il

Math. 5. fait; la haine contre son frère détruit tout. Remarquez, ajoutez-il, que Notre-Seigneur ne nous a pas dit : Si vous avez quelque chose contre votre frère, allez vous réconcilier avec lui ; mais qu'il a dit : *Si votre frère a quelque chose contre vous.* Si donc nous sommes obligés de guérir la malice de notre frère, quelle espérance de pardon peut avoir celui qui conserve la haine contre lui ? J'entends souvent des gens qui disent : Malheur à moi, je ne sais que faire pour me sauver ; je ne puis ni jeûner, ni veiller, ni garder la continence ; il m'est trop dur aussi de quitter le monde, comment me sauverai-je ? Vous me demandez comment ?

Marc. 11. En voici le moyen en deux mots : *Pardonnez, et on vous pardonnera.* Voilà une voie courte et sûre pour arriver au salut. En voici une autre encore : *Ne jugez point et vous ne serez point jugé.*

Matt. 7. Le Saint prend occasion de ces dernières paroles pour exhorter aussi à ne point juger mal de son prochain. « Quand même, dit-il, vous l'auriez vu de vos yeux tomber dans le péché, souvenez-vous qu'il n'y a qu'un seul juge, qu'un seul Seigneur qui rendra à chacun selon ses œuvres. » Le jugement est réservé à Jésus-Christ ; nous comparâtrons tous un jour devant lui pour le subir et recevoir la récompense ou le châtiment que nous aurons mérité. Celui qui juge avant l'avènement de Jésus-Christ, usurpe ses droits et est une espèce d'Antéchrist. Vous avez vu cet homme commettre un péché, mais vous ne savez pas s'il en fera pénitence, ni quelle sera la fin de sa vie. Le voleur qui avait été crucifié avec Jésus-Christ obtint en un moment son pardon, quoiqu'il eût été voleur et homicide ; et Judas devint dans un moment d'apôtre et de disciple de Jésus-Christ, un traître et un perfide. Celui-ci fut perdu et l'autre fut sauvé.

Mais allons encore plus loin. Je conviens avec vous que cet homme à qui vous avez vu commettre ce péché est condamnable ; mais êtes-vous témoin de toutes ses autres actions ? Peut-être qu'après avoir péché sous vos yeux, il fait en secret une grande pénitence et que tandis que vous le condamnez dans votre cœur comme un grand pécheur, il est déjà justifié devant Dieu.

Vous ne devez donc juger personne, et encore moins le prêtre, sur des fautes secrètes et incertaines dont on vous aura dit qu'il est coupable. Ne dites pas qu'il doit être jugé. Oui, il doit l'être; mais ce n'est pas par vous qu'il doit être examiné et jugé; c'est Dieu qui doit le juger ou son évêque. Pourquoi vous, qui n'êtes qu'au rang des brebis, oseriez-vous juger le Pasteur ? Pourquoi, à l'exemple des Pharisiens, vous attribuez-vous un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu ?

Enfin, saint Anastase termine son discours par une histoire fort édifiante, et qui fait très-bien à son sujet. « Il y avait, dit-il, dans un monastère, un religieux qui vivait dans son état avec beaucoup de tiédeur et de négligence. Étant tombé malade de la maladie dont il mourut, il n'en fut point effrayé; au contraire, il en rendait grâces à Dieu et envisageait d'un air riant le moment où il allait sortir du monde. » C'était l'usage, dans ce monastère, que quand quelqu'un des frères se trouvait près de la mort, tous les autres, avec le supérieur, s'assemblaient autour de lui pour l'assister dans ses derniers moments, et n'en bougeaient point jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. La sécurité du moribond étonna particulièrement un des Pères qui étaient présents. Il s'approcha de lui et lui dit avec confiance : « Mon frère, nous ne nous sommes jamais aperçus que vous ayez rempli vos devoirs avec beaucoup d'exactitude; au contraire nous n'avons vu dans vous qu'une grande négligence; dites-nous donc, je vous en prie, pourquoi vous êtes si tranquille, et que bien loin de craindre dans ce redoutable passage, vous ne témoigniez au contraire que de la joie ? Faites-nous connaître, pour la gloire du Seigneur, quelle grâce il vous a faite qui vous donne cette sécurité ? »

Alors le malade se levant doucement, autant que ses forces le lui permettaient, dit à l'assemblée : « Mes vénérables Pères, je ne saurais dissimuler les négligences de ma vie passée, et à cette heure les anges de Dieu m'ont présenté et ont lu devant moi un

Mat 7.

mémoire qui contenait tous les péchés que j'ai commis depuis que j'ai abandonné le siècle, et ils m'ont ensuite demandé si je les avouais. Je leur ai répondu que oui et que je n'en pouvais pas disconvenir; mais je leur ai dit en même temps, que depuis que j'avais le bonheur d'être moine, je n'avais jamais jugé personne, ni conservé le souvenir des injures que j'avais reçues, et qu'ainsi je conjurais Notre-Seigneur de me faire ressentir en me pardonnant, l'effet de la promesse qu'il nous a faite quand il a dit : *Ne jugez point et vous ne serez jugé; pardonnez et il vous sera pardonné.* A peine ai-je dit ces paroles, que les anges ont déchiré le mémorial de mes péchés; ce qui m'a ôté toute sollicitude sur ma vie passée : voilà donc que j'espère d'aller à Dieu avec cette joie dont vous êtes témoins. » Après qu'il eut parlé ainsi, il rendit en paix le dernier soupir, laissant à ses confrères un exemple également utile et édifiant.

## SUITE DE LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT ANASTASE LE SINAÏTE.

Nous avons quelques autres discours de saint Anastase, qui sont pleins d'instructions et de sentiments très-pieux. Entre les autres il y en a deux qu'il a fait en différents temps sur le sixième psaume. Nous rapporterons ici quelques morceaux du premier sans nous étendre trop; il pourra servir de modèle d'acte de contrition, puisqu'il roule tout entier sur le regret qu'on doit avoir de ses fautes, et il montrera en même temps comment on peut méditer sur les Psaumes, et former soi-même des sentiments intérieurs sur ceux que ces saints cantiques renferment.

On voit par l'exorde de ce discours, que le Saint le prêcha au commencement du jeûne du Carême; et le psaume qu'il y explique convenait à ce temps de pénitence, comme il le remarque

lui-même. Car, dit-il, le Saint-Esprit nous y apprend par son Prophète de quelle manière nous pouvons nous y prendre pour apaiser la colère de Dieu ; c'est-à-dire, par une humilité sincère, par la confession de nos péchés, par nos gémissements, par les justes reproches que nous nous faisons intérieurement ; par le regret que nous concevons du nombre infini de nos fautes, par notre assiduité aux veilles, par notre persévérance à conjurer la miséricorde de Dieu ; et enfin par les saintes larmes que l'Esprit du Seigneur, nous visitant par sa grâce, fait couler de nos yeux ; et ces sentiments, ainsi que ces larmes, ne sont pas seulement des marques de la sincérité de notre pénitence, mais encore du pardon que nous avons obtenu de la bonté infinie du Seigneur.

Le Prophète dit : *Ne me reprenez pas, Seigneur, dans votre fureur.* Il se représente comme s'il était devant le redoutable tribunal de Dieu, et là, prosterné à ses pieds, et la tête inclinée jusqu'à terre, craignant de lever les yeux dans la confusion que lui cause la vue des crimes dont il se sent coupable et qu'il ne saurait excuser, il n'ose rien demander à son juge, et ne dit que ces paroles : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur.*

Psal. 6, 1.

Je sais, mon Dieu, que je comparai un jour devant vous, et que vous manifesterez tous mes péchés en présence des esprits célestes et de toutes vos créatures ; et quand j'y pense j'en suis saisi d'une si grande frayeur, que je ne puis la soutenir. Que puis-je cependant vous dire et qu'oserai-je vous demander, me sentant coupable de tant de péchés, qu'il me semble que je ne mérite pas que vous me pardonniez ? Car je ne vous ai pas seulement offensé en secret, je l'ai même fait publiquement et avec scandale. J'ai irrité votre saint nom au delà de tout ce que je puis vous dire. J'ai surpassé dans ma vie licencieuse celle de l'enfant prodigue. Je vous ai été plus redevable que celui qui l'était de dix mille talents à son maître ; j'ai plus péché que le publicain, que la femme adultère, que les Ninivites, que le roi Manassés, que la Chananéenne. Je n'ai point obéi à vos com-

mandements ; j'ai dissipé les trésors de vos grâces ; j'ai fait servir au péché ce que j'avais reçu de votre bonté ; j'ai profané mon corps qui était votre temple ; j'ai défiguré mon âme que vous aviez formée à votre image ; j'ai perdu avec vos ennemis le temps que vous m'aviez donné pour l'employer à votre service ; j'ai couvert d'ordures la robe blanche dont vous m'aviez revêtu ; j'ai abusé de tous mes sens, de mes yeux, de ma langue, de mon visage, de tout ce que je suis. Hélas ! rien de tout cela ne vous est caché. Que vous dirai-je, ô mon Dieu, et quelle prière oserai-je vous faire, vous qui êtes plein de clémence et infiniment bon ! Toute la grâce que je vous demande, c'est de ne pas me reprendre dans votre fureur en ce jour redoutable, et de ne pas me confondre et me couvrir d'une nouvelle honte dans votre juste colère en présence de vos anges et de l'univers assemblé.

Saint Anastase montre d'abord ici le trouble et l'agitation qui se forme dans le cœur d'un pécheur, lorsqu'il commence d'entrer au dedans de lui-même, qu'il considère l'excès de ses crimes, leur nombre multiplié et le terrible compte qu'il en doit rendre au jugement de Dieu. Frappé de ces objets et confondu par les remords de sa conscience et par la juste crainte des reproches et des châtiments qu'il mérite, il semble que ce pécheur pense moins à demander à Dieu qu'il lui pardonne, qu'à le conjurer de ne point entrer en jugement avec lui dans toute la rigueur de sa justice ; et c'est là comme la première secousse, pour ainsi dire, que la grâce de conversion qui lui est donnée fait dans son cœur. Ensuite sortant peu à peu de cette frayeur, qui l'avait comme terrassé, et entrant dans des sentiments de confiance, il commence à demander à Dieu un pardon dont il sent bien qu'il est indigne ; mais qu'il ne laisse pas de conjurer le Seigneur de lui accorder, et qu'il tâche d'obtenir en avouant ses crimes et en s'humiliant plus profondément pour le fléchir.

*Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me corrigez pas dans votre colère.* Car, continue saint Anastase, si les

criminels ne peuvent soutenir la colère d'un prince irrité, comment votre créature, ô mon Dieu, pourra-t-elle soutenir la vôtre ? J'avoue que je ne mérite que des supplices et des châtimens ; mais corrigez-moi dans votre miséricorde et non pas dans votre redoutable colère. Le Larron vous a demandé grâce et il l'a obtenue ; la pécheresse ayant imploré votre miséricorde vous la lui avez accordée ; le publicain s'est humilié devant vous, et vous l'avez reçu favorablement. Je suis plus misérable que tous ceux-là ; je n'ai pas même toute la contrition que je devrais avoir ; je n'ai fait encore aucune œuvre de pénitence ; je n'ai ni charité, ni détachement, ni persévérance dans la prière, ni rien que je puisse vous présenter pour mériter grâce devant vous.

Comment oserai-je vous prier de me pardonner, moi qui vous ai si souvent promis de me convertir et qui n'ai jamais exécuté ma promesse ? Moi qui ai si souvent protesté dans l'église que je ne pécherais plus, et qui suis aussitôt retombé dans mes crimes ? Que n'ai-je pas à me reprocher de l'abus que j'ai fait de votre miséricorde ? Vous m'avez si souvent et si longtemps attendu à pénitence, et je ne me suis point amendé ; vous m'avez si souvent relevé de mes chutes, et presque aussitôt je suis retombé ; vous m'avez secouru si souvent, et je n'ai répondu à votre bonté que par mon ingratitude ; vous m'avez honoré de vos bienfaits, et bien loin de vous en rendre gloire, je n'ai eu aucun respect pour vous. Père infiniment bon, votre tendresse m'invitait à retourner à vous toutes les fois que je vous avais offensé ; vous m'appeliez comme votre enfant ; vous étendiez vos bras pour me recevoir ; vous me présentiez la main tandis que j'étais à terre ; vous me faisiez entendre au fond du cœur ces douces paroles : « Ne crains rien, mon enfant, relève-toi encore, reviens de nouveau à moi ; je ne veux pas que tu périsses ; je ne hais point mon ouvrage ; mes entrailles de père ne sont point fermées à mon enfant. Comment voudrais-je rejeter l'homme que j'ai formé de mes mains, pour lequel j'ai souffert tant d'opprobres et répandu mon sang ? Com-



ment voudrais-je à présent le rejeter de mon sein, lorsqu'il retourne et qu'il s'humilie devant moi ? »

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous m'invitez à la pénitence, et que vous m'exhortiez à me réconcilier avec vous par une sincère conversion. Cependant j'ai laissé appesantir mon cœur ; je l'ai laissé endurcir ; j'ai fait la sourde oreille à vos tendres invitations ; j'ai persisté dans mon impénitence. Mais, Seigneur, vous êtes un abîme immense de bonté, et votre miséricorde n'a point de bornes. C'est pour cela que je vous conjure *de ne point me reprendre dans votre fureur, et de ne point me corriger dans votre colère.* Ne me traitez pas dans votre juste indignation comme le figuier stérile que vous fîtes sécher et qui fut arraché. Que votre bonté m'accorde encore le loisir de faire une digne pénitence. Donnez-moi encore une année de temps ; ne vous lassez pas de ma lâcheté et de mes lenteurs ; ne me retirez pas de ce monde, tandis que je ne suis pas prêt à paraître devant vous, ne m'obligez pas de comparaitre devant votre tribunal, n'ayant rien fait pour satisfaire à votre justice ; mais ayez patience avec votre indigne serviteur ; attendez un peu de temps, et ayez pitié d'un misérable, chargé de toutes sortes de péchés, qui en ressent tout le poids, qui n'ose de honte et de confusion lever les yeux vers vous ; qui se reconnaît indigne non-seulement d'entrer dans le ciel, mais même de vivre sur la terre, et dont le sort, *si vous le corrigez dans votre colère*, serait d'être dévoué aux supplices éternels.

*Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible et infirme.* Infirme dans le corps, infirme dans l'âme ; mon esprit, ma raison, tout est affaibli dans moi. *Ma vigueur m'a abandonné*, et j'ai prodigué mon temps à des choses vaines. Cependant je me trouve à la fin de ma vie et j'ai recours à vous, ô mon Dieu ! afin que vous me tiriez par votre main puissante, de cet abîme de péchés où je me suis plongé. Ouvrez-moi, Seigneur, la porte de votre miséricorde tandis que j'y frappe ; ne me la fermez pas, je vous en conjure, quoique j'en sois indigne ; car, qui pourrait

jamais me l'ouvrir, si vous ne le faisiez vous-même ? Si vous ne m'aidez vous-même, qui pourra me secourir ? Tout ce que je pourrais entreprendre ne serait qu'un vain effort sans le secours de votre grâce. Je travaillerais inutilement, parce que je suis sans force et comme un homme malade. Ne différez donc pas, Seigneur, de venir à mon secours ; mais faites-moi entrer par une véritable conversion, dans la voie du salut, puisque vous avez dit vous-même, que *nous ne pouvons rien faire sans vous*.

Joan. 15.

Vous savez quels sont les ennemis qui s'opposent à mon changement, et la violence qu'ils me font pour m'empêcher de me convertir. Tout dans moi y met obstacle, et j'ai à combattre en même temps mon esprit, ma nature, ma mauvaise volonté, et plus que tout cela, la mauvaise habitude que j'ai contractée et qui a vieilli dans moi : voilà pourquoi *je vous prie, Seigneur, d'avoir pitié de moi étant aussi faible que je le suis*, et ayant été brisé par les coups de mes ennemis. Dans ce déplorable état je ne saurais m'aider moi-même, ni me soutenir, et, pour ainsi parler, me faire la miséricorde que je vous demande. Il ne me reste donc que de vous prier d'avoir pitié de moi, et de vous présenter ma faiblesse afin que vous y remédiez.

*Guérissez-moi, Seigneur, parce que mes os sont dans le trouble, et que mon âme est dans une extrême agitation.* Ainsi le trouble s'est emparé en même temps de mon corps et de mon âme ; l'un et l'autre sont agités violemment, parce que je me suis livré malheureusement aux mauvais penchants de l'un et de l'autre, et que je n'ai suivi que mes passions et mes affections dépravées. Tout ce qu'il y avait en moi qui pouvait faire ma force a été énérvé : la foi, la prudence, l'espérance, la charité, la tempérance, la continence, la justice, la piété, la mansuétude, l'humilité, tout a été affaibli, tout a été brisé comme on brise les os du corps. Ainsi je vois que toute ma force s'est évanouie ; je vois en même temps que mes jours ont coulé, que je suis à la fin de ma course. Je vois que le temps de la moisson est venu, que

le moissonneur paraît avec la faux à la main, et que la cognée est prête pour abattre l'arbre, et mon âme en est saisie de frayeur. Je vois que, bien loin d'avoir travaillé à m'amender, je n'ai fait qu'ajouter péchés sur péchés, et c'est ce qui trouble mon âme. Je vois qu'il y a un grand trajet à faire de cette vie à l'autre, et que je n'ai point préparé de viatique, et mon âme en souffre une violence extrême. Je vois que la mesure de mes jours est remplie, que le Juge va paraître et m'opposer en face tout le détail de ma vie ; que les ministres de sa justice sont tout prêts pour exécuter contre moi la sentence qu'il prononcera. Je vois que les témoins qui doivent m'accuser s'assemblent autour de lui, et que personne ne se présente pour me défendre, et mon âme en souffre une étrange peine. J'en suis consterné, terrassé et je ne sais ce que je dois faire. Si je demande du délai, peut-être qu'au lieu de profiter de celui qu'on me donnera pour m'amender, j'en abuserai encore ; que je me chargerai d'un nouveau compte, et que je serai aussi peu prêt après ce délai que je le suis à présent. Les ennemis invisibles de mon salut ne cessent de m'attaquer ; la chair ne cesse de se révolter et de me déclarer la guerre ; mon esprit est un piège pour moi par les mauvaises pensées dont je suis obsédé presque continuellement.

*Mais, Seigneur, jusques à quand?... Oui, mon Dieu ! vous à qui rien n'est caché, vous voyez que je souffre ; vous voyez les misères de mon âme ; vous voyez l'agitation où elle est ; vous voyez les ennemis qui m'environnent et les tentations qui m'assiègent ; vous voyez que le temps va me manquer et que mes forces diminuent toujours plus. Jusques à quand, Seigneur, me laisserez-vous dans cette incertitude qui me trouble ? Jusques à quand différerez-vous, ou de me faire miséricorde ou de me punir ; de me délivrer de ma peine par votre bonté, ou de me châtier comme je le mérite ? Mais non, Seigneur, quoique je ne mérite aucune grâce, j'espère que vous me pardonnerez, parce que votre miséricorde est infinie.*

*Tournez, Seigneur, vos yeux favorables sur moi ; tirez mon âme de ses peines, et sauvez-moi par un effet de votre miséricorde.* Ce n'est pas pour mes œuvres, qui ont été si mauvaises, que je vous demande cette grâce, ni pour les paroles que je vous adresse, car elles n'ont point assez de vertu pour la mériter ; mais je vous la demande par votre infinie miséricorde. Si vous entriez, ô mon Dieu ! en jugement avec moi, je serais le premier à me condamner ; mais c'est votre miséricorde que j'implore ; c'est elle qui est ma ressource : je ne puis rien vous présenter pour la mériter ; mais je vous la demande comme un pauvre demande l'aumône, et dont on n'exige pas qu'il l'achète, mais à qui on la fait gratuitement.

*Sauvez-moi par un effet de votre miséricorde.* Quelque grands que soient mes péchés, sont-ils au-dessus de votre miséricorde ? Votre clémence ne surpasse-t-elle pas mon iniquité ? Si vous ne consultez que votre justice ; si vous me jugez dans sa rigueur, je n'aurai rien à répliquer et je demeurerai sans excuse, parce que je ne trouverai dans moi que l'abus monstrueux que j'ai fait de vos grâces. Vous m'avez tiré du néant ; vous m'avez conservé l'être que vous m'aviez donné ; vous m'avez protégé ; vous m'avez élevé au-dessus des autres créatures en me douant de la raison et en me formant à votre image. Quand ensuite j'ai eu le malheur de m'égarer et de m'éloigner de vous par le péché, vous m'avez cherché, vous m'avez trouvé, vous m'avez pris entre vos bras, vous m'avez racheté par votre sang, vous m'avez revêtu de la robe de justice dont j'avais été dépouillé, vous m'avez enrichi après que j'avais tout perdu, vous m'avez élevé à la dignité de votre enfant adoptif, vous m'avez fait votre frère et votre co-héritier : et ayant eu le malheur d'abuser de tant de grâces, que pourrais-je répondre si vous me jugiez dans la rigueur ? Mais, je vous en conjure, n'entrez point en jugement avec votre serviteur ; *détournez vos yeux pour ne point voir mes offenses* ; faites pencher votre balance du côté de votre clémence,

Luc. 7.

et que le poids énorme de mes péchés ne la fasse pas tomber pour ma condamnation. Sauvez-moi par cette miséricorde qui a sauvé tous ceux qui ont eu le bonheur d'être sauvés ; car c'est par elle que tous vos Saints l'ont été. Moïse a péché, Aaron a péché, David a péché, que dis-je ? saint Pierre, que vous aviez établi le chef de vos Apôtres, a péché : aussi c'est avec confiance que je vous demande le salut de mon âme ; non par une confiance en mes œuvres, mais en votre seule clémence. Faites-moi donc entendre ces consolantes paroles : *Votre foi vous a sauvé, allez-vous-en en paix.* Car de tous ceux à qui vous avez fait miséricorde, il n'en est aucun à qui vous ayez dit : Ce sont vos œuvres qui vous ont sauvé ; voilà pourquoi je persiste à vous demander de me faire miséricorde. Cette miséricorde me rendra à vous, dont j'ai eu le malheur de m'éloigner ; elle vous ramènera cet esclave fugitif, qui n'a couru qu'après le péché. O Seigneur ! qui faites des prodiges admirables, signalez sur moi votre miséricorde, vous qui sauvez ceux qui ont mis en vous seul toute leur confiance ; vous qui surpassez, même dans vos bienfaits, toutes nos espérances, et qui nous accordez plus que nous ne vous demandons.

Saint Anastase continue de même l'explication de ce psaume jusqu'à la fin, et nous avons cru devoir en donner au moins une partie en substance pour servir de modèle de prière quand on veut s'exciter dans des sentiments de contrition et de pénitence. On y peut remarquer trois choses, qu'il propose : « Le souvenir des péchés et l'aveu qu'on en doit faire ; la considération des bienfaits qu'on a reçus de Dieu, et l'abus qu'on en a fait ; enfin, le recours à la seule miséricorde du Seigneur, que nous ne méritons point qu'il nous accorde que par son infinie bonté. » On y voit aussi trois degrés des dispositions du pécheur par lesquels il s'élève à Dieu. La vue de ses péchés le saisit d'abord de frayeur et de crainte, comme nous l'avons dit, et il conjure le Seigneur de ne point le juger dans la rigueur de sa justice ; ensuite la con-

sidération de la miséricorde infinie de Dieu tempère, par l'espérance du pardon, la terreur dont son âme était saisie ; enfin, repassant les bienfaits qu'il a reçus de Dieu, et quoiqu'il en ait abusé, considérant que la confiance que les pécheurs pénitents ont eue en lui leur a obtenu le salut, il passe de l'espérance du pardon à cette confiance tendre et amoureuse, et reconnaît que Dieu, infiniment riche en miséricorde, la lui fait sentir plus qu'il n'avait osé d'abord espérer, et lui accorde plus qu'il ne lui avait demandé. C'est pour cela qu'il distingue dans la suite de son discours plusieurs sortes de larmes ; les unes qui sont naturelles, qu'on répand à la mort d'un parent ou d'un ami, ou qui viennent de l'abondance des humeurs, ou qui naissent du chagrin de n'avoir pas réussi dans quelque projet ambitieux qu'on avait formé ; les autres qui viennent d'un meilleur principe, comme de la crainte de Dieu, de l'appréhension de la mort et des peines de l'enfer ; et celles-ci conduisent, lorsqu'on y persévère, à des larmes plus parfaites ; à ces larmes saintes que l'amour de Dieu et le désir de le posséder fait couler des yeux de l'âme pénitente ; et ce sont celles-là qu'il dit que le Prophète royal répandait dans l'amertume de son cœur, après avoir eu le malheur de pécher contre Dieu.

Mais pour exciter les pécheurs à retourner au Seigneur avec cette humble et tendre confiance, il termine son discours par deux exemples, dont l'un, qui est assez connu, est rapporté par saint Clément d'Alexandrie. C'est celui d'un jeune homme que saint Jean l'Évangéliste, après lui avoir inspiré les premiers sentiments de piété, avait confié à l'évêque d'Éphèse pour le soutenir dans la piété pendant son absence. Ce jeune homme s'étant ensuite soustrait à la conduite de cet évêque et ayant fréquenté de mauvais compagnons, s'était fait chef d'une bande de voleurs, et avait persévéré dans ces brigandages, jusqu'à ce que le saint Apôtre étant revenu à Éphèse et ayant appris ses désordres, alla lui-même le chercher, le ramena à l'église, lui fit concevoir

des sentiments d'une sincère pénitence, et le fit rentrer en grâce avec Dieu.

Le second exemple ne nous est connu que par le récit que saint Anastase en fait. Il dit que du temps de l'empereur Maurice, il y avait sur les frontières de la Thrace un insigne voleur, qui exerçait des cruautés horribles ; de sorte qu'il répandait la terreur partout, et que personne n'osait plus voyager dans ces contrées. On avait envoyé souvent des soldats pour se saisir de lui ; on lui avait dressé plusieurs pièges, mais rien n'avait réussi ; enfin l'empereur prit le parti de lui envoyer lui-même ses ordres par un jeune homme qu'il chargea de les lui porter. Le voleur ne les eut pas plutôt vus, que, comme s'il eût été frappé par une vertu divine, il quitta toute son humeur sanguinaire, et comme un doux agneau, il vint se jeter aux pieds de l'empereur, lui fit l'aveu de ses crimes, et s'abandonna à sa clémence.

Il obtint le pardon, et quelques jours après il tomba malade et fut conduit à l'hôpital, où son mal empira si fort, qu'il fut bientôt à l'extrémité. Se voyant près de mourir, et repassant dans la nuit ses péchés passés dans son esprit, il en conçut un très-vif regret, et adressa cette prière à Jésus-Christ : « Je ne vous demande rien de nouveau, ô très-débonnaire Sauveur, en implorant votre miséricorde. Comme vous l'avez exercée envers ce voleur qui était crucifié à votre côté, daignez de même l'exercer envers moi, et recevoir les larmes que je répands aux approches de la mort. Vous avez reçu favorablement ceux qui n'étaient venus au travail qu'à la onzième heure, quoiqu'ils n'eussent rien fait de considérable ; daignez aussi, par la même bonté, vous contenter de mes faibles larmes, et faites qu'elles me servent, par votre miséricorde, comme d'un second baptême, pour me purifier et m'obtenir l'indulgence et le pardon entier de mes crimes passés. Le temps me manque, puisque je vais bientôt rendre mon âme entre vos mains ; mais je vous conjure de ne point rejeter l'humble prière que je vous fais, et n'exigez pas de moi le compte des bonnes

œuvres que je n'ai pas faites. Mes crimes m'environnent de toute part, et je me trouve à la fin de ma vie, après l'avoir toute passée dans l'iniquité. Mais, ô mon Dieu ! vous qui avez accepté les larmes que votre Apôtre répandit après qu'il vous eut renié trois fois, acceptez les miennes, et versez-les sur le mémorial de votre justice, où mes crimes innombrables sont écrits, et que votre miséricorde infinie soit comme une éponge qui les efface tous. »

Il fit cette prière en présence de plusieurs personnes qui étaient autour de son lit, et qui en rendirent ensuite témoignage ; et il l'accompagna de tant de larmes, que son mouchoir en était tout trempé. Enfin, il expira dans ces vifs sentiments de contrition. Dans le même temps le médecin qui fréquentait l'hôpital, homme fort habile et de grande réputation, eut un songe, ou plutôt une vision en dormant, où il lui sembla de voir autour du lit de ce malade une troupe d'Éthiopiens, qui avaient chacun un papier où ses crimes étaient écrits ; et il vit aussi deux personnages éclatant de lumière qui se présentèrent pour examiner s'il n'avait point fait de bonnes œuvres. On apporta une balance, et les Éthiopiens ayant mis dans un des bassins tous les papiers où ses péchés étaient marqués, il tomba aussitôt et fit élever l'autre plat bien haut. Les deux anges qui étaient présents dirent : « Quoi ! nous n'aurons rien ici pour mettre dans l'autre bassin qui le fasse pencher plus que celui de ses crimes ? Mais que pourrions-nous trouver ? A peine cet homme a quitté ses brigandages, comment nous flatterions-nous qu'il eût fait depuis une bonne action ? Examinons pourtant encore mieux. » Ils fouillèrent dans le lit et trouvèrent le mouchoir avec lequel il avait essuyé ses larmes, et ils dirent : « Mettons-le dans le bassin vide, et Dieu y ajoutant le poids de sa clémence, nous aurons sans doute ce que nous désirons. » Ils ne l'eurent pas plutôt mis que le plat tomba, et les papiers qui étaient dans l'autre bassin disparurent. La miséricorde de Dieu, s'écrièrent les anges, a prévalu sur l'iniquité de ce pécheur. Ils enlevèrent aussitôt son âme, et les Éthiopiens couverts de confusion prirent la fuite.



Le médecin s'éveilla après cette vision et se rendit sur-le-champ à l'hôpital pour s'assurer de la vérité de ce qu'il avait vu en songe ; il trouva que le malade venait d'expirer, et qu'il avait encore sur ses yeux son mouchoir trempé de ses larmes. Il apprit aussi de ceux qui étaient présents à sa mort les marques de pénitence qu'il avait données, et prenant le mouchoir il alla tout droit à l'empereur pour le lui faire voir, lui raconta la vision qu'il avait eue et ce qu'il avait appris des autres, et ajouta : « Vous n'ignorez pas, ô très-pieux empereur, ce que l'Évangile a dit du voleur qui obtint de Jésus-Christ le pardon de ses crimes lorsqu'il était prêt de mourir ; en voici un à qui ce divin Sauveur vient d'accorder la même grâce sous votre empire. »

Nous avons rapporté ceci, conclut saint Anastase, comme très-véritable ; mais il ne faut pas en prendre occasion d'attendre à la dernière heure pour se préparer à ce terrible passage par la pénitence. Combien cette présomption n'en a-t-elle pas trompés ? Combien y en a-t-il eu qui ont été surpris d'une mort soudaine, sans avoir le temps de parler, de pleurer, ni de faire leur testament ? Qui nous est garant qu'à cette heure qui doit décider de notre sort éternel, nous aurons les larmes de ce voleur pénitent, pour les offrir à Dieu en expiation de nos crimes ? N'attendons pas jusqu'alors de les pleurer ; prévenons ce temps par une sincère pénitence. Aussi n'ai-je pas rapporté ces exemples pour favoriser la paresse des âmes lâches, mais plutôt pour les exciter à sortir de leur tiédeur, et pour les rendre plus ardentes à travailler à leur salut, afin qu'ayant fait des œuvres dignes de pénitence, et expié leurs fautes, elles soient trouvées dignes du royaume des cieux.

Nous avons encore du même Saint cent cinquante-quatre questions, qui regardent principalement l'explication de quelques passages de l'Écriture. Il y a dans quelques-unes plusieurs maximes de morale fort utiles. Par exemple, il dit que quoique l'on ne puisse être vrai chrétien sans la foi et les bonnes œuvres,

elles ne suffisent pas pour rendre un chrétien parfait, parce qu'il peut s'élever de ces œuvres ; mais qu'il est nécessaire qu'il les accompagne de l'humilité. Pour faire pénitence de ses fautes, il ne suffit pas de s'en abstenir dans la suite, il faut se punir du passé et faire servir à la justice ce qui a servi en nous à l'iniquité. Il est bon de découvrir ses fautes aux personnes spirituelles ; mais il faut qu'elles aient du savoir et de la prudence, en sorte qu'elles ne nous nuisent pas par la douceur ou par trop de sévérité. Les exemples d'Abraham, de Job, de David qui étaient mariés, qui avaient des enfants et des biens, et qui étaient par conséquent chargés de beaucoup de soins, ôtent aux gens du monde tout prétexte de négliger leur salut. Dieu donne quelquefois de mauvais princes pour punir les peuples : ainsi, quand Phocas fut parvenu à l'empire il répandit beaucoup de sang. Un saint solitaire de Constantinople gémissant devant Dieu de ses cruautés, et se plaignant à lui avec confiance de ce qu'il avait donné un si méchant prince à son peuple, le Seigneur lui fit entendre une voix qui lui dit : « Je l'ai donné parce que je n'en ai point trouvé de plus mauvais. » Le temps de la mort nous est caché par un effet de la Providence, parce que s'il nous était connu nous remettrions aux derniers jours à penser à notre salut.

Si les péchés dont nous sommes chargés en mourant sont légers, ils peuvent être pardonnés en considération des prières et des sacrifices que les vivants offriront pour nous ; mais s'ils sont considérables il n'y a point de rémission à espérer. Prenons donc un tel soin de notre âme pendant la vie, que nous ne fondions pas notre salut sur les oblations que l'on fera pour nous après la mort .

## PRISE DE JÉRUSALEM PAR CHOSROËS ET PAR OMAR.

ÉTAT DES MONASTÈRES DE LA PALESTINE,  
ET MORT DE SAINT SOPHRONE <sup>1</sup>.

L'empereur Maurice ayant été tué avec ses enfants par l'ordre de Phocas qui lui succéda, les Perses prirent le prétexte de venger sa mort pour rompre la paix ; et Phocas ayant eu à son tour la main et la tête coupées par Héraclius, qui prit sa place, les Perses, conduits par leur roi Chosroës, prirent Édesse et Apamée la première année de son règne et poursuivirent leurs conquêtes les années suivantes. La cinquième enfin, qui était l'an 614, au mois de juin, ils se rendirent maîtres de la Palestine et de Jérusalem. La prise de cette ville fut suivie de grands malheurs. On tua plusieurs milliers de clercs, de moines, de religieuses et de vierges ; les églises furent dépouillées et brûlées ; on emporta le bois de la vraie Croix ; le patriarche Zacharie fut emmené captif avec une grande partie de la population ; et, ce qui fait horreur, les Juifs achetèrent un nombre prodigieux de ces captifs pour avoir la cruelle satisfaction de les faire mourir en haine de Jésus-Christ, et on en compta jusqu'à quatre-vingt-dix mille qu'ils immolèrent à leur fureur.

Dans le même temps les Sarrasins firent des incursions dans le pays et y exercèrent leurs brigandages. Un de leur parti attaqua, sept ou huit jours avant la prise de Jérusalem, la laure de saint Sabas. Nous en avons la relation dans une lettre que le vénérable Antioque, dont nous parlerons bientôt, écrivit à Eustathe, abbé d'un monastère de Galatie. Il dit qu'une semaine avant que la ville sainte fût prise, les barbares vinrent à la laure,

<sup>1</sup> Antioque, les Bollandistes, *Bibliot. PP. Inq.*

que la plus grande partie des religieux abandonna à la première nouvelle qu'ils eurent de leur approche ; mais les autres, qui, par une longue et généreuse application à la vertu, avaient appris à mépriser la vie présente pour n'aspirer qu'à l'éternelle, ne voulurent point quitter leurs cellules, et s'y préparèrent à soutenir par leur patience, tout ce dont la fureur des Sarrasins les menaçait.

Ces barbares étant entrés dans le monastère sans trouver de résistance, pillèrent l'église ; et passant ensuite aux cellules, demandèrent de l'argent aux religieux, se persuadant qu'ils en avaient de caché. Ils les tourmentèrent impitoyablement pendant plusieurs jours pour les obliger de leur découvrir ces trésors imaginaires ; mais se voyant frustrés de leur espérance, ils entrèrent en fureur contre eux et les mirent en pièces. Étienne le Sabaïte, parlant de ces saints martyrs, dit qu'ils leur coupèrent les membres les uns après les autres sur une même pierre ; et c'était sans doute la tradition de son monastère, puisqu'on montrait encore cette pierre. Antioque a omis cette circonstance, mais elle n'est pas essentielle ; ce qui importe beaucoup plus, c'est la sainteté de ces grands religieux qu'ils consommèrent par un si glorieux triomphe ; car, dit le pieux Antioque, on ne pourrait rien dire d'eux qui ne soit au-dessous de ce qu'ils ont mérité qu'on en dit. C'étaient véritablement des hommes divins, si pourtant on peut appeler des hommes ceux qui menaient une vie plus angélique qu'humaine.

Ils avaient embrassé la vie monastique dès leur jeunesse, et avaient blanchi dans ses exercices ; en sorte qu'ils étaient plus respectables par leurs vertus que par leurs cheveux blancs. Ils éclataient par leur humilité et leur modestie ; ils étaient sincères, irréprochables dans leur conduite, justes, pieux, éloignés de tout vice ; ornés de biens spirituels, et excellaient surtout en amour de Dieu. Quelques-uns n'étaient point sortis du monastère depuis cinquante ou soixante ans ; il y en avait même qui, depuis

qu'ils y étaient entrés, n'avaient point vu la ville. Enfin, ils pratiquaient la piété si parfaitement, qu'on ne sait si on doit les appeler des hommes célestes ou des anges terrestres. Aussi furent-ils trouvés dignes d'une si heureuse mort, et ils la souffrirent avec une joie qui éclatait sur leur visage, désirant depuis longtemps d'être unis à Jésus-Christ et lui rendant dans ce moment des actions de grâces de ce qu'il daignait les appeler à lui par le martyre.

Leurs corps, ou plutôt leurs membres coupés en morceaux, demeurèrent plusieurs jours sans sépulture, jusqu'à ce que les religieux qui s'étaient enfuis du côté de l'Arabie, revinrent à la laure. Il paraît qu'Antioque fut du nombre de ceux qui s'y trouvèrent. Un d'entre eux nommé Nicodème, tomba en défaillance en voyant ce tragique spectacle, et il fallut l'enlever comme mort.

L'abbé Modeste les avait devancés, et avait déjà parcouru tout le monastère pour en connaître l'état par lui-même. Il baisa religieusement les sacrées dépouilles de ces saints martyrs en les arrosant de ses larmes, et les ayant toutes rassemblées et lavées, il les ensevelit dans le sépulcre de leurs Pères, faisant sur eux les prières ordinaires. Après quoi, élevant la voix, il s'écria avec le prophète Isaïe et le Sage : *Les justes périssent et personne n'y fait attention dans son cœur. Le juste a été enlevé pour être dégagé des maux de ce siècle. Celui qui a marché dans un cœur droit se repose enfin. L'espérance des justes est pleine de l'immortalité qui leur est promise. Leur affliction a été légère, leur récompense sera grande, parce que Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a reçus comme une hostie d'holocauste, et il les regardera favorablement quand leur temps sera venu. Ils brilleront alors et ils seront couverts de gloire.*

Ces saints martyrs étaient au nombre de quarante-quatre. L'Église en fait mémoire dans le *Martyrologe* au 16<sup>e</sup> de mai.

Après que l'abbé Modeste eut rendu à ces saints martyrs les

Isai. 57.

Sap. 3.

honneurs de la sépulture, il exhorta les moines à ne point quitter la laure, mais à y souffrir courageusement les persécutions, se souvenant de ce que dit Jésus-Christ : *Que la porte du ciel est étroite, ainsi que la voie qui y conduit* ; et de ces paroles aussi du saint Apôtre, qui dit : *Qu'il faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume des cieux*. Ils suivirent donc ce conseil ; mais deux mois après, sur le bruit d'une nouvelle incursion des barbares, ils se réfugièrent dans le monastère d'Anastase, qui n'était qu'à une lieue de Jérusalem, où il n'y avait alors personne, et ils y demeurèrent deux ans ou environ ; après quoi l'abbé Modeste les ayant de nouveau exhortés à retourner à la laure, il y en eut plusieurs qui s'y rendirent aussitôt ; d'autres y vinrent plus tard, retenus par la crainte des Sarrasins ; d'autres enfin, moins courageux, demeurèrent dans le monastère d'Anastase sous la conduite de l'abbé Justin.

Matth. 7

Act. 14.

La laure de saint Sabas eut pour supérieur le vénérable Thomas, qui, au rapport d'Antioque, dans la lettre que nous avons citée, s'étant renfermé dès sa jeunesse dans une cellule, y avait acquis un grand fond de doctrine et de piété ; de sorte que les moines qu'il eut sous sa conduite le regardèrent comme un don que la Providence divine leur fit dans sa miséricorde. En effet, bien qu'il eût vécu si longtemps dans le silence, il n'en fut pas moins doux ni moins affable envers tous les frères, quand on lui en confia le gouvernement. D'une part, il était plein de charité et de compassion pour tous, et les consolait dans leurs peines au delà de tout ce qu'on peut dire ; mais de l'autre, il veillait exactement sur l'observance régulière, se montrant le premier à tous les exercices, et animant les autres par son exemple ; ce qui était encore relevé en lui par une sincère humilité. Aussi la laure fleurit beaucoup par ses soins, et le nombre de ses disciples fut très-considérable.

On peut regarder comme l'effet de son bon gouvernement,

cette belle discipline qui y régna, et qui s'y soutint depuis malgré les malheurs des temps ; et il est étonnant que les musulmans s'étant rendus les maîtres de cette province, la nombreuse communauté de saint Sabas ait encore donné de si grands hommes à l'Église longtemps après ; car les quarante-quatre martyrs dont nous avons parlé, ne furent pas les seuls que la laure de ce Saint envoya au ciel ; il y en eut encore dans la suite qui les imitèrent dans leur courage et les suivirent dans leurs triomphes. Mais comme cela arriva à la fin du huitième siècle, et que nous ne conduisons pas notre histoire si loin, on en peut voir les actes dans les continuateurs de Bolland, au 20<sup>e</sup> de mars, ainsi que les Vies de saint Jean Damascène et de saint Étienne son neveu, qui ont aussi rendu cette laure célèbre, comme on peut voir dans les mêmes auteurs au 6<sup>e</sup> de mai et au 19<sup>e</sup> de juillet.

L'abbé Modeste, dont nous avons parlé, était supérieur du monastère de saint Théodose. Les Grecs, qui le révèrent comme un Saint, disent que son père avait souffert pour la foi sous l'empereur Maximilien ; mais c'est une erreur manifeste. Ils l'ont apparemment confondu avec un autre Saint du même nom. Ils ajoutent qu'il demeura chez un monnoyeur d'Athènes ; que les enfants de ce monnoyeur poussés d'envie, le menèrent en Égypte, où ils le vendirent comme un esclave ; qu'après la mort de son maître il s'en alla à Jérusalem, et ensuite au mont Sinaï ; mais tout cela est fort douteux.

Il faut puiser dans de meilleures sources ce qui le concerne, et la lettre du vénérable Antioque, auteur contemporain et témoin oculaire, est un plus sûr monument. Antioque nous le représente comme un homme d'un zèle et d'une sainteté éminente. Il gouverna l'église de Jérusalem en l'absence du patriarche Zacharie, et il y fit des choses incroyables. Sa sollicitude ne s'étendit pas seulement sur tous les monastères et tous les religieux des déserts de ce vaste diocèse ; ce qu'il fit pourtant avec tant de sollicitude et de charité, qu'Antioque avoue que, quoiqu'ils

fussent environnés des troupes des Perses et des Sarrasins, ils jouissaient pourtant par ses soins du repos et de la tranquillité de leur solitude.

Mais ce qu'on ne peut comprendre et ce qui est encore plus admirable, comme le remarque le cardinal Baronius, c'est que, quoique simple abbé d'un monastère, il ait trouvé le moyen de rétablir avec tant de dépense les églises du calvaire, de la résurrection, de la sainte Croix et de l'Ascension, qui avaient été brûlées par les Perses ; il rebâtit même de fond en comble cette dernière, que l'on nommait la mère des églises.

Il fut aidé considérablement dans ces excellentes œuvres par saint Jean l'Aumônier, qui était pour lors patriarche d'Alexandrie, où il faisait des prodiges de charité par ses immenses largesses envers les pauvres fugitifs, qui s'étaient retirés dans sa ville après avoir été dépouillés par les Perses. Ce Saint lui envoya mille pièces d'or, mille sacs de froment, mille de légumes, mille livres de fer, mille paquets de poissons secs, mille vaisseaux de vin et mille ouvriers Égyptiens, avec une lettre où il le pria de lui pardonner s'il ne lui envoyait rien qui fût digne des temples de Jésus-Christ, ajoutant qu'il aurait voulu qu'il eût été à son pouvoir d'aller lui-même travailler à la maison de sa sainte Résurrection.

Cependant Siroës, fils de Chosroës, et qui lui avait succédé après l'avoir fait mourir en prison, ayant fait la paix avec l'empereur Héraclius et rendu le bois de la vraie Croix avec tous les chrétiens qui étaient captifs en Perse, le patriarche Zacharie revint à Jérusalem, après quatorze ans de captivité. L'abbé Modeste continua à travailler sous ses ordres, et fut mis en sa place après sa mort, qui arriva dans peu de temps ; mais il ne gouverna ce siège que trois ans, et mourut vraisemblablement sur la fin de l'an 632. Tel était l'abbé Modeste, et tels furent les soins qu'il prit de Jérusalem, où durant la captivité de son prédécesseur il servit d'appui et de consolation aux fidèles de cette province dans



les malheurs dont elle se trouva accablée, et qu'on appela à juste titre le *Zorobabel* de son temps, parce qu'il répara les temples du Seigneur.

L'abbé Justin se rendit aussi de son côté digne des plus grands éloges dans le gouvernement de la nombreuse communauté qu'il avait formée dans le monastère d'Anastase, ainsi appelé du nom de son fondateur, qui en fut le premier abbé.

Le vénérable Antioque n'appelle pas Justin autrement que le très-saint abbé. Il dit qu'il avait vécu plusieurs années dans la laure de saint Sabas, où il avait été revêtu de l'habit monastique, et où la grande estime qu'il s'était acquise par sa régularité et ses autres vertus, le fit juger digne du sacerdoce. S'étant retiré au monastère d'Anastase, il s'assembla auprès de lui un grand nombre de solitaires, auxquels il fit observer exactement les règles et les usages de la laure de saint Sabas. Comme il avait pris parfaitement l'esprit de ce grand Saint, aussi son gouvernement fut des plus sages ; et par ses soins la discipline monastique fleurit si bien dans sa communauté, qu'on aurait eu de la peine à en trouver une dans la Palestine ou ailleurs, qui fût mieux réglée que la sienne. Le nombre de ses religieux fut aussi très-considérable et alla toujours en croissant. Enfin, dit Antioque, on ne pouvait considérer l'état florissant de son monastère sans en avoir le cœur comblé de consolation.

Il eut entre autres disciples le célèbre martyr de Perse saint Anastase, dont nous donnerons ici les actes en abrégé, et qu'on pourra voir plus au long dans les différents recueils des Vies des Saints. Ce Saint était du pays de Razech en Perse, et se nommait Magundat avant qu'il fût baptisé. Son père, qui faisait profession de magie, l'instruisit dans son art diabolique. Mais le bois sacré de la vraie Croix ayant été porté en Perse par Chosroës, il fut curieux de savoir pourquoi les chrétiens en avaient tant de vénération ; et ce qu'il en apprit lui fit concevoir la pensée d'embrasser la foi chrétienne. Il portait alors les armes, et il les quitta pour se retirer dans Hiéraple.

Un chrétien qui y travaillait à la monnaie, le reçut chez lui et lui apprit son art. Il le menait souvent aux églises, où considérant les peintures dont elles étaient ornées, il s'arrêtait surtout à celles qui représentaient le combat des martyrs, dont il était vivement touché, et c'était là comme un présage qu'il partagerait un jour avec eux la gloire de leur triomphe.

Il passa ensuite à Jérusalem et logea chez un autre monnoyeur, à qui il déclara le désir qu'il avait de se faire chrétien. Il fut conduit pour cela à un saint prêtre nommé Élie, qui le présenta à l'abbé Modeste, pour lors grand vicaire du siège de Jérusalem, et il fut baptisé avec un autre Persan, qui souffrit depuis le martyre à Édesse. On changea son nom en celui d'Anastase. Il demeura une semaine avec Élie, qui le regardait comme son fils spirituel ; après quoi ayant témoigné qu'il voulait renoncer entièrement au monde, il quitta l'habit blanc que les nouveaux baptisés portaient durant huit jours, et alla au monastère de l'abbé Justin, qui lui coupa les cheveux et le revêtit de l'habit monastique.

Il apprit la langue grecque et le psautier et on l'occupa à différents emplois, surtout à la cuisine et aux jardins. Cela n'empêchait pas qu'il ne s'appliquât avec beaucoup d'attention à l'office et à la lecture de l'Écriture sainte et des Vies des Saints ; mais il avait toujours un attrait pour celle des martyrs, qui nourrissait dans son âme une sainte ardeur de souffrir un jour comme eux.

Le démon s'efforça de traverser ses pieux progrès en rappelant en sa mémoire, durant ses exercices de piété, les paroles des enchantements qu'il avait apprises de son père. Il en était troublé ; mais ayant découvert sa peine à son abbé, il en fut délivré par ses prières et par celles de la communauté.

Le Seigneur, qui le destinait au martyre, lui fit connaître dans un songe qu'il boirait dans peu de temps ce calice ; ce qu'il découvrit en partie à l'abbé Justin, en lui disant qu'il mourrait bientôt. Cette révélation augmenta encore plus le désir qu'il en

avait. Ainsi, après avoir été fortifié par les saints avis de son abbé, il assista à l'office, participa aux divins Mystères, prit son repas avec la communauté et partit pour Césarée de Palestine, où il passa deux jours dans l'église de la très-sainte Vierge.

Cette ville était encore sous la domination des Perses. Quelques cavaliers l'ayant rencontré, dirent entre eux en langage persan : *Voici un espion et un traître.* Il leur répondit en la même langue, qu'il n'était pas ce qu'ils croyaient, mais qu'il était chrétien. Un officier qui l'entendit l'arrêta, et il fut présenté à Marzaban, gouverneur de Césarée.

Celui-ci l'ayant interrogé et trouvé ferme dans la confession de Jésus-Christ, le fit conduire en prison dans le château, où on le chargea de grosses pierres, et on l'enchaîna avec un autre prisonnier. Quelques Perses de sa province vinrent alors lui faire des insultes, lui reprochant qu'il déshonorait leur pays, et commencèrent par ces attaques les combats qu'il devait soutenir.

On le fit comparaître une seconde fois devant Marzaban, qui, le voyant toujours constant, le fit battre en sa présence à coups de bâton. Les bourreaux voulurent le lier, mais il leur dit que cela n'était pas nécessaire, et les pria seulement de lui ôter son habit monastique pour ne le pas profaner, tant il avait de respect pour ce saint habit : aussi avait-il dit à Marzaban, qui en avait témoigné du mépris, *que ce vêtement était sa gloire.*

Il fut de nouveau renvoyé en prison, où il pria Dieu la nuit et le jour, prenant garde seulement de ne pas troubler le repos de celui avec qui il était enchaîné.

Son abbé, qui fut informé de ses premières victoires, fit faire des prières pour lui dans sa communauté, pour lui obtenir la grâce de la persévérance, et lui envoya deux de ses religieux avec des lettres pour l'encourager. Il fut aussi consolé durant la nuit par la visite des saints anges, qui furent même aperçus par un des geoliers qui était Juif.

Cependant Marzaban avait écrit au roi Chosroës pour recevoir

ses ordres touchant Anastase. La réponse fut qu'on le laissât aller en liberté et vivre en moine, pourvu qu'il voulût dire seulement de bouche en présence de deux témoins, qu'il n'était pas chrétien; mais il rejeta avec horreur cette proposition. On le remit donc en prison, et cinq jours après on le mena en Perse pour y être jugé par le roi. Dans l'intervalle de ces cinq jours arriva la fête de la sainte Croix qu'on célébrait le 14 de septembre. Un receveur des tributs qui était chrétien et bien venu auprès de Marzaban, obtint de lui qu'il aurait la liberté d'entendre ce jour-là l'office dans une des églises de Césarée. Il y alla accompagné des deux religieux que l'abbé Justin lui avait envoyés. Sa présence fut un grand sujet de consolation pour les fidèles, et inspira du courage à quelques-uns que la prospérité des Perses et les malheurs de Jérusalem avaient abattus. Ils l'encouragèrent à persévérer; ils baisèrent ses chaînes; ils lui rendirent tous les honneurs possibles. Après la messe, le receveur à qui il était confié, le fit dîner chez lui avec ses deux religieux et le reconduisit en prison.

Il partit ensuite pour la Perse avec plusieurs autres chrétiens, et un des deux moines que l'abbé Justin lui avait envoyés l'y suivit, selon l'ordre qu'il avait reçu de l'accompagner en ce voyage pour lui rendre tous les services qu'il pourrait et pour rapporter ensuite une relation exacte de ce qui lui serait arrivé.

Le roi Chosroës était alors à Discartes. Quand le saint martyr fut arrivé à Balsaloé, petite ville à deux lieues de là, il y vint de la part de ce prince un officier pour l'examiner. Le Saint ne lui répondit que par interprète, ne voulant plus parler la langue persane; et sur la confession qu'il fit de Jésus-Christ, et le refus d'une grande fortune qu'on lui offrait s'il voulait renoncer à la foi, il fut couché sur le dos, et on lui écrasa les jambes en mettant dessus une grosse pièce de bois, sur les bouts de laquelle deux hommes robustes montèrent pour la presser davantage. On ajouta à ce tourment quantité de coups de bâton, qu'on réitéra

jusqu'à trois fois en divers jours. On le suspendit aussi par une main, ayant attaché une grosse pierre à un de ses pieds.

Dans l'intervalle de ces supplices il fut visité en prison par le religieux et d'autres fidèles, étant favorisés pour cela par le principal geôlier, qui était aussi chrétien. Enfin, on se lassa de le tourmenter, et le roi envoya ordre de le faire mourir avec d'autres chrétiens captifs, au nombre de soixante-dix. Ils furent menés pour cela hors de la ville, où, quand on eut étranglé ceux-ci, les uns après les autres, on le sollicita de nouveau d'obéir au roi, sans quoi il allait subir le sort des autres. Alors le Saint, après avoir levé les yeux au ciel, et rendu grâces au Seigneur de ce que le désir qu'il avait eu de mourir pour lui était accompli, dit aux officiers du prince : « J'espérais que vous me feriez mettre en pièces pour l'amour de Jésus-Christ, mais si c'est là cette mort dont vous me manacez, je remercie le Seigneur qui me rend participant de la gloire des martyrs par une peine si légère. » Enfin, on l'étrangla comme les autres, et ensuite on lui coupa la tête qu'on envoya à Chosroës. Ceci arriva le 22 de janvier de l'an 628.

La veille de son martyre il prédit aux chrétiens que la mort de Chosroës leur rendrait bientôt la liberté. « Sachez, leur dit-il, mes frères, que demain je finirai par la grâce de Dieu. Vous serez délivrés dans peu de jours, et ce roi injuste sera mis à mort. » Ce qui arriva un mois après, Chosroës ayant été tué par son fils Sisroës, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre.

Le corps de saint Anastase fut racheté et mis dans le monastère de saint Serge, à un mille de là, par le moine qui l'avait suivi. Ce religieux revint au bout d'un an au monastère de l'abbé Justin, rapportant la tunique du saint martyr. Il raconta toute son histoire à l'abbé, qu'on prit soin d'écrire dès lors comme nous l'avons. Ce même religieux fit depuis un second voyage en Perse, et ayant tiré le corps du Saint du monastère de saint Serge, le porta à Constantinople, d'où ensuite on le transféra à son mo-

nastère de Palestine ; mais on ne l'y laissa pas, car depuis il fut porté à Rome, ou du moins sa tête avec son image, et on le mit dans l'Église de la sainte Vierge *ad aquas Salvias*. Dieu fit éclater la gloire de ce Saint par plusieurs miracles, et sa vie est citée dans la quatrième séance du second concile de Nicée. On voit de plus dans les actes de ce concile, que son image avait fait un miracle.

Le saint Père Antioque, à qui nous sommes redevables de la relation du martyre des quarante-quatre moines massacrés par les Sarrasins dans la laure de saint Sabas, fut aussi religieux de la même laure. Nous avons de lui un *Traité spirituel* plein de piété et d'érudition, qui nous donne une grande idée de ses vertus et de sa doctrine. Les Perses ravageant l'Asie Mineure, s'emparèrent l'an 619 de la ville d'Ancyre, capitale de la Galatie, près de laquelle était le monastère d'Attalie. Les moines de ce monastère s'enfuirent pour éviter d'être pris ; et étant obligés de changer souvent de lieu, comme ils ne pouvaient pas, dans ces fréquents voyages, porter avec eux beaucoup de livres, leur abbé, nommé Eustathe, écrivit à Antioque de lui faire un abrégé de la sainte Écriture en un seul volume, qui pût contenir tout ce qui est nécessaire au salut. Il le pria en même temps de lui mander la vérité touchant la mort des moines tués par les Sarrasins cinq ans auparavant, et dont le bruit s'était répandu jusqu'à sa province.

Antioque satisfit à sa prière par la relation qu'il lui fit dans une lettre, du martyre de ces saints moines, et de ce que l'abbé Modeste et l'abbé Justin avaient fait depuis la prise de Jérusalem par Chosroës, comme nous l'avons rapporté. Il y ajouta le beau recueil qu'il désirait, des principales maximes de la morale chrétienne, divisé en cent trente chapitres ou homélies. Il commença par la foi, qui est le fondement sur lequel toutes les vertus chrétiennes sont établies, et sans laquelle on ne saurait plaire à Dieu.

Il y joint l'espérance chrétienne, et traite ensuite au long de l'abstinence, du jeûne, du renoncement aux biens de la terre et

à tout ce qui est de ce monde, et combien un religieux en doit dégager son cœur. Il recommande d'éviter toute communication dangereuse et d'être très-circonspect dans tous ses discours, s'accoutumant à parler peu et toujours avec une modestie religieuse.

Il veut encore qu'on se conserve dans une grande pureté d'esprit et de corps, et propose une prière à dire le soir avant que de s'endormir pour éviter les pièges du démon, et reposer dans le sein de cette vertu angélique. Voici en substance ce que cette prière contient :

*Préservez-nous, Seigneur, des illusions de l'ennemi de notre âme, tandis que nous donnons à notre corps le repos dont il a besoin. Réprimez en nous les passions et les pièges que la chair nous tend, et faites que le sommeil que nous prenons soit uniquement pour réparer nos forces, afin que nous puissions vous servir fidèlement. Ne souffrez pas que notre assoupissement soit si profond, que nous ayons plus de difficulté d'élever notre esprit vers vous, et de vous rendre dans les veilles de la nuit et du matin, le tribut des hommages que nous vous devons. Accordez-nous plutôt la grâce de pouvoir veiller sans cesse pour louer continuellement votre saint nom par des hymnes et des cantiques. O Trinité adorable, Père, Fils et Saint-Esprit qui réglez dans tous les siècles. Ainsi soit-il.*

Il combat ensuite la colère, le ressentiment, la tristesse, la paresse, le découragement, le murmure, la médisance, la liberté qu'on se donne de condamner le prochain ou de relever ses fautes, ou de le reprendre indiscretement. Il parle contre l'oisiveté, la résistance à l'autorité légitime, le déguisement, l'orgueil, la vaine gloire, et plusieurs autres vices, et exhorte aux vertus contraires. Tout ce qu'il dit là-dessus est non-seulement fort touchant, mais on peut le regarder comme un abrégé précieux de ce que les écrivains ascétiques qui l'avaient précédé, ont dit de plus pieux et de plus utile.

Il donne des règles pour le silence, les veilles, la psalmodie. Ce qu'il dit encore sur l'oraison et la componction du cœur est admirable. Il remarque que nous devrions vaquer sans cesse à la prière, non-seulement pour le besoin que nous en avons, mais encore pour les fruits que nous en retirons ; que nous devons demander au Seigneur cet esprit de prière continuelle ; qu'elle est la consolation et la force de l'âme dans les différentes dispositions où elle se trouve ; qu'il faut, avant que de commencer son oraison, savoir recueillir son esprit, afin qu'il ne s'égaré pas ensuite par de vaines pensées ; qu'il faut l'accompagner du regret de ses fautes, et que la sainte componction est une excellente disposition pour bien prier, rien ne contribuant davantage à faire du progrès dans ce saint exercice, que les saintes larmes. Il apprend par quels moyens on peut acquérir l'esprit de contrition ; et il dit entre autres choses ces belles paroles : « Dieu est si bon, qu'il fait sentir les effets de sa clémence et de sa miséricorde à une âme aussitôt qu'il la voit fondre en larmes à ses pieds. »

Il parle de l'amour de Dieu en des termes qui font sentir combien il en était pénétré ; et traitant ensuite des avantages de l'adoption par laquelle nous sommes rendus enfants de Dieu, il ne s'exprime que par une douce effusion de son cœur envers Jésus-Christ, pleine de reconnaissance et de louanges amoureuses. Enfin, ce traité est terminé par une prière à Dieu, où il déplore, comme un autre Jérémie, les malheurs de Jérusalem, et supplie sa divine bonté de la rétablir.

Nous avons vu que cette ville le fut en partie par les soins de l'abbé Modeste ; mais peu d'années après sa délivrance de l'oppression des Perses, elle fut replongée dans la désolation, sous la cruelle domination des Musulmans. Ils avaient déjà subjugué la Syrie et la Palestine. Jérusalem leur résista pendant deux ans, et durant ce temps-là saint Sophrone, qui occupait ce siège après la mort de Modeste, n'oublia rien pour exhorter son peuple à



profiter de cette calamité pour se convertir. Nous avons de lui un sermon qu'il fit en ce temps-là le jour de Noël, où il dit qu'il ne suffit pas de conserver la vraie foi ; car il défendait son troupeau des erreurs dont les monothélites et autres hérétiques avaient infecté ces provinces ; mais il ajoute qu'il faut l'accompagner des œuvres. Il se plaint amèrement de ce que l'incursion des barbares ne permettait pas d'aller rendre hommage à Jésus-Christ à Bethléem, si proche de Jérusalem, dans l'endroit où il était né.

« Les pasteurs, dit-il, eurent le bonheur d'aller à Bethléem adorer le Sauveur du monde, et ils n'eurent à craindre aucun obstacle. Les mages, conduits par l'étoile que Dieu leur avait envoyée, ne s'occupèrent en y allant, que de celui qu'ils cherchaient ; qu'ils eurent la consolation de trouver dans la crèche, enveloppé dans de pauvres langes, dans lesquels ils reconnurent le Dieu, le Seigneur et le Sauveur du monde, quoique sa divinité ne pût être vue des yeux du corps, étant cachée sous sa sainte humanité. Mais pour nous, nos péchés sans nombre nous empêchent de participer à leur bonheur, étant forcés de nous tenir enfermés dans l'enceinte de nos murs, et quoique nous ne soyons point liés par des chaînes, la crainte des Sarrasins en est une bien forte pour nous arrêter. Ce sont nos péchés sans doute qui en sont la cause ; car si nous avions mérité de participer à la consolation des pasteurs et des mages, nous pourrions comme eux, aller en liberté à cette chère Bethléem, que nous ne voyons à présent que de loin, quoiqu'elle soit à notre voisinage, et nous y chanterions le cantique des saints anges : *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* »

Luo. 2.

« Il est vrai que nous pouvons le chanter ici ; mais nous n'avons pas la consolation d'aller voir la sainte crèche et cette caverne admirable et toute céleste, parce que nous nous en sommes rendus indignes par nos péchés. Il en est de nous comme de notre premier père quand il fut chassé du paradis terrestre.

Il demeura aux environs ; mais le glaive de l'ange lui en ferma l'entrée. Nous n'avons pas à craindre l'épée de feu qui brillait à la porte de ce lieu de délices, mais nous craignons celle des barbares ; et placés à deux pas de Bethléem, elle nous empêche d'y aller. Rentrons en nous-mêmes ; convertissons-nous au Seigneur ; quittons les œuvres d'iniquité que ce divin Enfant a en horreur, et nous aurons le bonheur d'aller encore au lieu où il a voulu naître, pour lui rendre nos adorations, etc. » C'est ainsi que saint Sophrone exhortait à la pénitence son peuple affligé.

Enfin, l'an 636, la ville de Jérusalem se rendit par capitulation au calife Omar, qui commandait l'armée en personne. Une des conditions que saint Sophrone avait demandée, était que l'exercice de la religion chrétienne demeurerait libre sous sa domination dans toute la Palestine. Omar y consentit, et donna une lettre de sauve-garde à Jérusalem conçue en ces termes : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux. De par Omar, fils de Hittab, sûreté est accordée au peuple de la ville d'*Elia* (Jérusalem), tant pour leurs personnes que pour leurs enfants, leurs femmes, leurs biens et pour toutes leurs églises. Elles ne seront ni abattues ni fermées. » Mais ce perfide, aussi méchant par son hypocrisie que redoutable par son glaive, garda mal sa parole ; et bien qu'il ne fût pas sanguinaire, la brutalité de ses soldats, qu'il ne voulut pas contenir, réduisit le pays dans un déplorable état.

Dans ces tristes conjonctures saint Sophrone donna des preuves d'un courage et d'une charité héroïque. Il empêcha la dispersion de son troupeau ; il le consola et le fortifia par ses discours ; il l'assista par ses libéralités ; il exposa sa vie pour lui ; il parla à Omar avec une liberté digne d'un pontife de Jésus-Christ ; mais voyant que les maux croissaient de plus en plus, il en fut si vivement touché par le zèle de la religion et le tendre amour qu'il avait pour ses ouailles, que succombant sous le poids de son affliction et de son âge, il mourut en 638 ou 639 pour le plus tard, dans sa quatre-vingt-septième année.

Ce fut, dit Baronius, une très-grande perte pour l'Église; car outre qu'il la défendit avec une fermeté inébranlable contre les erreurs des monothélites, et qu'il l'édifia par la sainteté de sa vie; si l'on juge de la profondeur de sa doctrine par le peu qui nous reste de ses écrits, il mérite d'être considéré comme une des plus éclatantes lumières de l'Orient, et tient un rang distingué entre les plus grands évêques de l'antiquité dont on respecte la mémoire.

## HUITIÈME PARTIE

### SOLITAIRES DE L'ASIE MINEURE ET DES PROVINCES VOISINES

---

#### SAINT BASILE LE GRAND ET SAINT GRÉGOIRE

##### DE NAZIANZE <sup>1</sup>.

Ces deux illustres Saints ont tant fait d'honneur à l'ordre monastique, que nous ne saurions nous dispenser d'en parler au long au commencement de ce livre. Nous abrègerons sur ce qui ne sera pas de notre sujet, pour donner plus d'étendue à leurs exercices ascétiques. Nous n'avons pas cru devoir les séparer ici, puisque leur liaison a été si étroite, et qu'ils ont agi d'un accord merveilleux pour donner dans leurs provinces le même éclat à l'état monastique, qu'il avait dans la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte.

Le cardinal Baronius croit que saint Basile fut le fondateur des moines dans le Pont et la Cappadoce. Cela n'est pourtant pas tout à fait certain. Il est vrai que nous n'avons pas de preuves contraires; mais il est difficile de concevoir comment les solitaires

<sup>1</sup> Saint Basile le Grand, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, Rufin, Sozomène, Théodoret, Socrate, Baronius.

s'étant répandus de la Syrie et de la Mésopotamie jusque dans la Perse, ils ne se seraient pas aussi établis dans l'Asie Mineure où ils avaient moins de difficulté de pénétrer. Ce serait pourtant une discussion fort inutile à faire ici, puisque d'une part le sentiment de Baronius n'étant fondé que sur des conjectures, et que de l'autre les historiens ne nous apprenant rien des solitaires du Pont avant saint Basile, supposé qu'il y en ait eu, nous ne pouvons rien dire qui puisse satisfaire la pieuse curiosité des lecteurs, quelque opinion que nous adoptions. Enfin, si nous ne pouvons pas donner à saint Basile le titre de premier fondateur de l'ordre monastique dans le Pont, on ne peut douter qu'il n'en ait été le zélé propagateur, et qu'il ne soit devenu depuis le père des moines d'Orient par les règles qu'il a données, et qui ont été presque universellement suivies.

La ville de Césarée en Cappadoce fut la patrie de ce Saint. On met sa naissance vers l'an 328 ou 329. Il trouva dans sa famille la noblesse, les richesses et la sainteté. Nous en parlerons en particulier pour ne pas interrompre ici le fil de son histoire. Il fut élevé dans son enfance par son aïeule sainte Macrine, et reçut de son père les premières connaissances des lettres humaines, et apparemment de la rhétorique. Il alla ensuite successivement à Césarée de Palestine, à Constantinople et à Athènes pour faire ses autres études; et ce fut dans cette dernière ville qu'il contracta une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze, qui était à peu près de son âge, et avait les mêmes inclinations que lui pour la vertu.

La conduite qu'il garda dans ces différentes villes, répondit à l'éducation toute sainte qu'il avait reçue, et aux excellentes dispositions qu'il avait naturellement pour les hautes sciences. Saint Grégoire de Nazianze décrit de cette sorte la vie qu'il menait à Césarée de Palestine. « Ce serait à ceux qui l'ont instruit et qui ont profité en l'instruisant, à représenter combien il parut, et auprès de ses maîtres et parmi ses condisciples. Il égalait ceux-là,

il surpassait ceux-ci en toutes sortes de sciences. Il s'acquît en peu de temps une gloire tout extraordinaire parmi le commun du peuple et parmi les premiers de la ville. On admirait en lui une science et une érudition qui surpassaient la capacité de son âge. Il faisait paraître une gravité et une égalité dans sa conduite encore plus admirables que cette science. L'étude de l'éloquence ne lui tenait lieu que d'accessoire. Il n'y recherchait que l'avantage de s'en servir pour la philosophie chrétienne, parce qu'on en a besoin pour bien expliquer ses pensées. Mais son étude capitale était d'apprendre à se détacher du monde pour s'unir à Dieu ; à gagner les biens immuables et éternels par le moyen des biens passagers et fragiles ; et à acquérir le ciel aux dépens de toutes les choses de la terre. »

Basile continua de se conduire de même à Constantinople, où il étudia sous le célèbre Libanius, qui le respectait dès lors, quoique jeune, à cause de la gravité de ses mœurs, et qui était transporté d'admiration de son éloquence. La Providence divine et la louable avidité qu'il avait pour les sciences le conduisirent ensuite à Athènes. Saint Grégoire de Nazianze, qu'il avait connu à Césarée, y était arrivé avant lui. Ce Saint était né vers l'an 329, dans le bourg d'Ariauze du territoire de Nazianze, ce qui fait que cette ville est regardée comme sa patrie. Il eut pour père Grégoire, depuis évêque de la même ville, et pour mère la bienheureuse Nonne, tous les deux reconnus pour saints, ainsi que saint Césaire son frère et sainte Gorgonie sa sœur : nous parlerons de cette sainte famille après celle de saint Basile. Sa mère l'obtint de Dieu par la ferveur de ses prières ; et son enfance se passa dans cette belle innocence, qui fut nourrie et soutenue par la piété de ses parents. On remarqua en lui dès la tendresse de l'âge une certaine maturité qui donna les plus belles espérances pour la suite. L'inclination de son cœur pour la vertu croissait avec son âge ; il aimait à lire les Livres sacrés, et trouvait son divertissement dans la conversation des personnes les plus saintes. Un

songe qu'il eut, où il crut voir la chasteté se présenter à lui avec ses attraits célestes, remplit son cœur d'amour pour cette vertu, et le lui dévoua pour toujours. Il renonça en conséquence à tous les divertissements de la jeunesse, et à tout ce qui pouvait le tenter du côté du monde, et ne mit sa satisfaction qu'au service de Jésus-Christ.

Après qu'il eut profité dans sa maison des soins que son père avait pris pour son éducation, il alla à Césarée de Cappadoce et ensuite à Césarée de Palestine, où il prit les leçons de Thespèse, célèbre professeur d'éloquence. Mais en y cultivant les lettres profanes, il donna toujours la préférence aux lettres saintes, qu'il considérait comme la seule étude digne d'un chrétien. Il demeura aussi quelque temps à Alexandrie, et alla ensuite à Athènes pour se perfectionner dans l'éloquence. Son passage fut pour lui une époque de la protection particulière de Dieu, qui le destinait au soutien de l'Église et au salut de plusieurs. Le vaisseau qui le portait fut battu pendant vingt jours d'un violent orage, durant lequel il se vit à tout moment sur le point de périr. Il passa presque tout ce temps prosterné sur le tillac pour implorer le secours de Dieu, à qui il renouvela l'oblation que sa sainte mère avait faite de lui en le mettant au monde. Son père et sa mère eurent dans le même temps un sentiment intérieur du danger où il se trouvait, et joignirent leurs prières aux siennes. Dieu les écouta favorablement : la mer devint calme, et tous ceux qui étaient dans le vaisseau furent si persuadés qu'ils devaient leur salut à ses prières, qu'ils embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Enfin il aborda à Égine, d'où il se rendit à Athènes. Ce fut vers l'an 350, et il pouvait avoir vingt-un ou vingt-deux ans au plus.

Saint Basile, dont nous reprenons l'histoire, y arriva vers l'an 351. Ce fut sans doute pour lui un sujet de consolation de l'y rencontrer ; mais n'ayant pas trouvé qu'Athènes répondit à l'idée qu'il s'en était formée, il commença à se repentir d'y être

venu. Grégoire releva son courage presque abattu, et lui rendit la tranquillité en lui représentant que comme on ne connaît les mœurs des hommes que par une longue expérience, il fallait aussi du temps pour juger équitablement de leur doctrine.

Leur amitié, qui n'était d'abord qu'une amitié naturelle, fut plus étroite et plus solide lorsqu'ils eurent pris assez de confiance l'un avec l'autre pour se découvrir les sentiments de leur cœur ; et reconnaissant qu'ils n'avaient point d'autres desseins que de se consacrer entièrement à Dieu, ils n'eurent plus qu'un logis et une table commune, comme ils n'avaient qu'une même volonté de servir Dieu parfaitement. « Hélas ! dit saint Grégoire en parlant de cette belle union, comment pourrai-je rapporter ceci sans répandre des larmes ? La science, si fort sujette à la jalousie, était le but auquel nous tendions, sans être jaloux l'un de l'autre : au contraire, l'émulation ne nous excitait qu'à bien étudier, et nous combattions, non à qui l'emporterait, mais à qui céderait à son ami. Chacun de nous regardait la gloire de l'autre comme la sienne propre. Notre seul ouvrage et notre seule prétention était d'acquérir la vertu. Nous ne voulions vivre que pour nous rendre dignes du siècle à venir. Nous travaillions à nous détacher de cette vie avant que de la quitter : c'est à quoi nous rapportions toute notre conduite. La loi de Dieu nous guidait, et nous nous portions mutuellement à la pratique de la vertu. Nous n'avions point de relation avec les écoliers libertins ; les plus chastes étaient ceux que nous fréquentions. Nous évitions les esprits turbulents et nous nous joignions aux pacifiques, parce qu'il est plus facile de contracter le vice que de communiquer la vertu. Nous nous plaisions plus dans les sciences utiles que dans celles qui sont seulement agréables. Nous ne savions que deux chemins, celui de l'église que nous aimions beaucoup, et celui qui nous menait chez nos maîtres de littérature que nous estimions moins. Nous laissions aux autres la voie qui conduisait aux fêtes profanes, aux spectacles, aux assemblées et aux festins ; car on



ne doit faire cas que de ce qui contribue à bien régler la vie. Il y en a qui prennent des noms, ou de leurs parents, ou selon leurs inclinations ; mais nous mettions notre gloire à être appelés chrétiens et à l'être véritablement. »

C'est ainsi que parle saint Grégoire ; et nous avons cru devoir rapporter leur conduite si édifiante dans le cours de leurs études, pour la présenter comme un modèle aux écoliers, sans qu'ils puissent s'excuser sur leur jeunesse, ni sur les mauvais exemples ; puisque ces saints étaient alors dans un âge où les passions se font sentir quelquefois fortement, et qu'il ne manquait pas dans la ville où ils étudiaient d'écoliers libertins qui, en cultivant leur esprit par les sciences, abandonnaient malheureusement leurs cœurs à leur mauvais penchant.

Julien, depuis empereur et apostat, vint à Athènes pendant que les deux Saints y étudiaient. Ils reconnurent bientôt les mauvais sentiments qu'il avait dans l'âme, quoiqu'il n'osât pas les manifester. Ce qui fit dire à saint Grégoire avec douleur : « O que l'empire romain nourrit un grand mal en la personne de ce jeune homme ! Plût à Dieu qu'en cela je sois un faux prophète ? » Ils demeurèrent peu dans cette ville après l'arrivée de ce prince, et saint Basile en partit le premier vers l'an 355, malgré les efforts qu'on fit pour le retenir. Saint Grégoire le suivit bientôt après. Ils furent l'un et l'autre à Constantinople et se réunirent enfin dans la Cappadoce.

Saint Basile avait perdu son père ; et étant arrivé à Césarée sa patrie, il donna quelque chose à l'air du monde et à la scène du siècle, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze, ce qui peut signifier qu'il enseigna la rhétorique, non point par ostentation, mais pour satisfaire au désir de ses concitoyens. Mais sa sœur sainte Macrine ajoutant ses avis aux mouvements intérieurs qu'il avait de renoncer tout à fait au monde, elle acheva de l'y déterminer. Il commença donc, dit saint Grégoire de Nazianze, à vivre pour lui-même, à devenir homme, d'enfant qu'il

était auparavant, et à faire des efforts plus généreux pour s'élever à la divine philosophie. Il méprisa, dit aussi saint Grégoire de Nysse, tout le vain éclat d'une science profane, et aima mieux embrasser une vie humble, comme Moïse avait préféré les Hébreux aux trésors des Égyptiens.

Mais il faut entendre saint Basile qui décrit lui-même en ces termes l'état où il se trouvait alors : « Après avoir, dit-il, donné beaucoup de temps à la vanité, et avoir employé presque toute ma jeunesse pour acquérir par un long et inutile travail les sciences de cette sagesse réprouvée de Dieu, je me réveillai enfin comme d'un profond sommeil. Dans cet état je désirais un guide qui me conduisît et me fit entrer dans les principes de la piété. Mon plus grand soin fut de réformer mes mœurs. Je lus donc l'Évangile, et je remarquai qu'il n'y a pas de moyen plus propre pour arriver à la perfection que de vendre son bien, d'en faire part à ceux de nos frères qui sont pauvres, de se dégager de tous les soins de cette vie, de telle sorte que l'âme ne se laisse troubler par aucune attache aux choses présentes. »

Rufin dit que ce fut saint Grégoire de Nazianze, qui, usant de la liberté que l'amitié lui donnait, le fit descendre de la chaire pour lui faire embrasser la vie monastique et la retraite ; mais il est sûr que sainte Macrine y contribua tout au moins autant que lui. Saint Grégoire, qui avait différé de recevoir le saint baptême jusqu'à son retour dans son pays, entreprit après l'avoir reçu la même perfection qu'il avait voulu inspirer à son ami. Il se donna dès lors à Dieu d'une façon à ne vouloir posséder que lui seul. Il méprisa absolument les richesses, la noblesse, la réputation, la puissance et toutes les voluptés basses et périssables de la terre. « J'ai tout donné, dit-il en un endroit, à celui qui m'a reçu et conservé pour son partage. Je lui ai consacré mes biens, ma gloire, ma santé, et le talent de la parole que je pouvais avoir ; et tout le fruit que j'ai tiré de ces avantages a été de les mépriser, et d'avoir quelque chose à quoi je pusse préférer

Jésus-Christ. » Il n'aima plus rien dès lors de toutes les grandeurs et les douceurs de la terre. L'assaisonnement de sa table était de gros pain, un peu de sel et de l'eau, et il estimait plus cette vie pauvre et pénitente, que toutes les délices et l'abondance des personnes les plus élevées dans le monde.

Ceci nous montre que, tant lui que saint Basile, embrassèrent alors la vie des ascètes; mais ils ne demeuraient pas ensemble, quoiqu'ils l'eussent bien désiré, parce que saint Grégoire était obligé de remplir auprès de son père et de sa mère les devoirs que la nature l'obligeait de leur rendre. Ainsi saint Basile entreprit quelques voyages, qu'il jugea conformes au but qu'il s'était proposé de se consacrer à Dieu sans réserve, et parcourut pour cela la Mésopotamie, la Céléstyrie, la Palestine et l'Égypte. Il visita les saints solitaires de ces contrées, et admira leur vie austère et laborieuse, ainsi que leur ferveur et leur application à la prière. Il était étonné de voir qu'invincibles au sommeil et aux autres nécessités de la nature, dans la faim, la soif, le froid, la nudité, sans vouloir recevoir le moindre soulagement, comme si leur corps leur fût étranger, ils tenaient pourtant toujours leur esprit libre et élevé vers Dieu, montrant par leur conduite comment on peut sur la terre se regarder comme citoyen du ciel.

Il y a apparence que saint Basile se trouva dans Alexandrie quand l'impie George, cet arien furieux, y persécutait si étrangement les catholiques et les disciples de saint Athanase, comme nous l'avons rapporté ailleurs. Ce fut aussi dans ces voyages et vers l'an 357 ou 358, qu'il eut la douleur de voir partout les plus considérables et les plus vertueux d'entre les évêques et les autres ecclésiastiques, bannis et maltraités par les ariens, qui avaient rempli l'Église de troubles et de schismes. Il en eut le cœur percé, considérant que tandis que dans les différents états de la vie, l'union régnait entre ceux qui en faisaient profession, on voyait au contraire dans l'église de Dieu pour laquelle Jésus-Christ est mort, et sur laquelle il a répandu l'abondance des

grâces du Saint-Esprit, que la plupart des peuples étaient opposés entre eux et aux règles de l'Écriture. Mais ce qui lui paraissait encore plus horrible était de voir les prêtres divisés de sentiment et de croyance, et si contraires dans leur conduite aux préceptes que Jésus-Christ nous a donnés, déchirant sans compassion l'église de Dieu, troublant son troupeau sans respect pour ceux qui lui appartiennent, et vérifiant ce que saint Paul avait dit, que quelques-uns d'entre eux enseigneraient une doctrine corrompue pour s'attirer des disciples. Il voulut examiner en lui-même quelle pouvait être la cause de ces désordres, et connut après avoir consulté les Livres saints, que ces divisions, et la témérité de ceux qui se donnaient la liberté d'inventer de nouveaux dogmes, et d'aimer mieux former un parti contre Jésus-Christ que de se soumettre à lui, ne pouvait venir que de ce qu'ils avaient abandonné Dieu et ne voulaient plus le reconnaître pour leur roi.

Dianée était évêque de Césarée depuis plusieurs années lorsqu'il revint de ses voyages, et il avait reçu de lui le saint baptême ; ce prélat craignant que quelqu'autre Église ne le lui ravît pour le mettre dans son clergé, lui donna l'ordre de lecteur ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne tâchât d'imiter la vie des solitaires qu'il avait vus. Il se lia pour cela avec Eustathe et ses disciples qui y professaient la vie monastique. Eustathe était son compatriote et son ami depuis le bas âge. Il avait bâti un monastère où il avait rassemblé plusieurs disciples qui gardaient une fort exacte discipline ; et saint Basile crut devoir leur donner son estime, en voyant leur extérieur si régulier et qui approchait de la conduite des moines qu'il avait vus dans les autres provinces.

Cependant diverses personnes tâchèrent de le détourner d'avoir aucun commerce avec eux, parce qu'on publiait qu'ils n'avaient pas de bons sentiments touchant la divinité de Jésus-Christ. Mais le Saint rejetait ces conseils, ne pouvant se persuader qu'ils fussent intérieurement tout autres que leur extérieur modeste et

pénitent le montrait. Il comprit bientôt qu'il s'était trompé dans le jugement trop favorable qu'il en avait porté, et il suffit de lire l'*Histoire ecclésiastique* pour reconnaître dans Eustathe un élève d'Arius, un protégé qui n'avait d'autre foi que celle qui s'accordait mieux avec sa fortune, et enfin le plus grand persécuteur que saint Basile lui-même ait eu.

Le Saint ne fut pas longtemps dans Césarée : il y attendait saint Grégoire de Nazianze pour se retirer avec lui dans le Pont; mais celui-ci en étant empêché, il prit occasion de faire une visite à sa mère qui y demeurait avec sa fille sainte Macrine, et où elles avaient établi un monastère de vierges, et y trouva une solitude très-propre à seconder ses désirs. Le monastère de sa mère était auprès de la rivière d'Iris, à peu de distance d'Ibore, petite ville épiscopale du Pont, et à sept ou huit stades de l'église des quarante martyrs. La solitude que choisit Basile était de l'autre côté de l'Iris, et il en fait une description fort agréable à saint Grégoire pour l'encourager à l'y venir joindre; mais le temps n'en était pas encore venu.

On peut mettre cette première retraite vers l'an 358. La vie qu'il y mena fut très-pauvre et très-austère; du pain, du sel et de l'eau faisaient sa nourriture, comme nous l'avons dit de saint Grégoire : quand il y ajoutait quelques herbes ou quelques légumes, c'était pour lui un festin. Ce fut de là qu'il écrivit à saint Grégoire de Nazianze cette excellente lettre qu'on a mise à la tête des autres, où il traite au long de la conduite des solitaires et qui est pleine d'instructions. Il y entre dans un détail qui peut servir aux personnes religieuses pour diriger toutes leurs actions et en faire des modèles parfaits de sainteté dans leur état; et dans les règles qu'il y donne il ne fait qu'exprimer sa propre conduite.

Il ne faut pour en être convaincu que lire ce que saint Grégoire de Nysse son frère et saint Grégoire de Nazianze ont écrit de lui. Ils disent qu'ayant eu dessein d'embrasser la pauvreté évangé-

lique, cette résolution avait été aussi ferme dans son âme, qu'un rocher est inébranlable au milieu des flots : que ses richesses étaient de n'avoir rien et de suivre nu la croix de son Sauveur : qu'il ne possédait que son corps, employant tout ce qui lui restait au soulagement des pauvres. Et enfin son abstinence était si grande, que ceux qui l'ont loué après sa mort, comme ayant été les témoins de ses austérités durant sa vie, ont dit qu'il donnait à son corps, non ce que la nature lui demandait pour le soutenir, mais ce que la loi de son abstinence lui avait prescrit.

Saint Grégoire de Nizianze se rendit enfin à ses invitations, et le vint joindre dans sa solitude. Nous avons de lui une lettre qu'il lui écrivit dans la suite, dans laquelle, en lui rappelant les jours si consolants qu'ils y avaient passés ensemble dans les exercices de la vie religieuse, il nous apprend de quelle manière ils y vivaient : « Qui pourrait, disait-il, être assez heureux pour jouir pendant un mois seulement de ces jours si désirables que j'ai passés avec vous, lorsque nous faisons nos délices de nos travaux même et des maux que nous souffrions ? Tant il est vrai que les choses les plus pénibles nous deviennent agréables lorsque nous les faisons volontairement, comme celles qui sont agréables d'elles-mêmes nous deviennent fâcheuses lorsque nous les faisons par contrainte. Qui me rendra ces chants, ces veilles, ces prières qui nous transportaient de la terre au ciel ; cette vie qui était presque dégagée de la matière ; cette émulation que nous avions pour les pratiques de la vertu, et ce zèle que nous faisons paraître en conformant nos actions aux règles de la solide piété ? Quelle satisfaction n'avais-je pas alors en m'appliquant à l'étude des divines Écritures ? et pour parler des moindres choses, ne verrai-je plus ce temps que nous passions à travailler des mains, à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à conduire de l'eau par des canaux ? »

C'est ainsi que saint Grégoire rappelle à saint Basile les innocentes délices de leur retraite, et il paraît qu'elles consistaient

toutes dans le goût de la prière, dans l'exercice des vertus, dans les travaux de la pénitence, dans la méditation des saintes Lettres, à laquelle ils ajoutaient la lecture des Pères qui les avaient expliquées avant eux, pour puiser dans leurs interprétations leur véritable sens et la tradition de l'Église.

Les habitants de Néocésarée députèrent vers ce temps-là à saint Basile leurs principaux magistrats, pour le prier de venir se charger dans leur ville de l'instruction de la jeunesse ; mais l'amour de sa solitude prévalut dans son cœur sur leurs sollicitations, quelques instances qu'ils lui pussent faire, aimant mieux le remplir de Dieu dans le silence que d'enseigner aux autres l'art de parler avec éloquence. Mais quoiqu'il se fût retiré dans le Pont pour ne vaquer qu'à Dieu et à lui-même loin du tumulte des villes, il ne put empêcher qu'on ne vînt à lui de toutes parts pour lui demander des règles de conduite, d'autant plus, qu'outre le rare talent qu'il avait de développer les saintes maximes de la religion dont il était parfaitement instruit, il en montrait la pratique par son exemple.

Ce fut ce qui donna occasion à l'établissement d'un grand monastère, et ensuite de plusieurs, dont la charité l'obligea de prendre soin avec toute l'attention que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes pouvaient lui inspirer. Nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, qui en était témoin oculaire, que les religieux y vivaient sous la conduite du Saint dans une union merveilleuse, et dans une ardeur extraordinaire pour la pratique des vertus, s'y animant les uns les autres, en telle sorte qu'on pouvait dire qu'ils se rendaient par leur ferveur des hommes supérieurs à eux-mêmes et tout célestes. Le Saint voulut qu'ils vécussent en commun, et qu'ils joignissent ainsi la société avec la retraite, ce qui fait qu'il les appelle ordinairement des communautés de frères, et s'il est permis d'user de ce terme, *des fraternités*.

Pour mieux établir parmi eux une observance exacte et uni-

forme, il les instruisit des maximes des Pères et des premiers maîtres de la vie religieuse, et leur prescrivit aussi des règles pour se conduire et se sanctifier dans leur état. C'est ce qui nous a procuré le précieux trésor des règles que nous avons dans ses ouvrages ; savoir : les grandes règles qui contiennent cinquante-cinq questions et autant de réponses, et les petites règles qui sont au nombre de trois cent treize, où les choses sont traitées avec moins d'étendue : nous en parlerons dans un chapitre particulier. Il écrivit aussi dans sa solitude diverses lettres, soit à des moines, soit à des vierges, et à d'autres personnes dont nous aurons également occasion de parler. Mais tandis qu'il travaillait à inspirer aux hommes l'amour de la retraite par l'expérience qu'il avait des avantages qu'elle procure à l'âme, il ne témoignait pas moins de zèle pour remplir le monastère de sa sœur sainte Macrine de chastes colombes, dont le principal exercice était de soupirer sans cesse après le ciel. C'est ce qu'il marque expressément à une dame nommée Julitte qui était veuve et sa parente, en l'assurant que s'il a la consolation de la voir un jour embrasser un genre de vie si saint et si sublime, il aura besoin d'avoir avec lui un grand nombre de personnes pour en rendre de dignes actions de grâces à Dieu.

Son zèle ne se borna pas à ces premières fondations ; Rufin nous apprend qu'il allait aussi par toutes les villes et les villages du Pont, animant les habitants de cette province par de puissantes exhortations à sortir de la lâcheté qui leur était naturelle, pour servir Dieu fidèlement : qu'il en porta plusieurs à renoncer au siècle pour ne penser qu'à leurs âmes, et à s'unir pour le service de Dieu : qu'il leur apprit à bâtir des monastères, à y établir des communautés, à prendre soin les uns des autres afin qu'aucun ne manquât du nécessaire, à s'occuper à la prière, à chanter des hymnes et des psaumes, à prendre soin des pauvres, à leur bâtir des logements honnêtes et à leur fournir les choses nécessaires à la vie. Il prit aussi soin des filles comme



il faisait des hommes, et apprit à ces peuples à élever des vierges pour les rendre de dignes épouses de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il changea en peu de temps la face de cette province, où presque tout le monde commença à mener une vie pure et chaste, et où plusieurs personnes apportaient leurs biens à ses pieds pour les distribuer aux pauvres.

Sozomène dit, après Rufin, que le Saint établit beaucoup de monastères dans le Pont ; qu'il en parcourait les villes pour y instruire les peuples, et qu'il y fit partout embrasser la foi de Nicée dont il faisait une profession ouverte sans craindre le courroux des ariens, dont le crédit n'était que trop puissant dans ces malheureux temps. Tout ceci est confirmé par ce que dit saint Grégoire de Nysse, du concours des peuples qui venaient aussi à lui de toute la province. Ce qui fait dire à saint Grégoire de Nazianze, qu'il était comme une lampe, qui, avant que d'être mise sur le chandelier par l'élévation du sacerdoce, avait déjà fait éclater sa lumière en beaucoup d'occasions, et avait paru de jour en jour plus brillante et plus lumineuse.

Le même saint Grégoire de Nazianze travaillait aussi de son côté pour la gloire de Dieu ; et ces deux grands personnages, que le Seigneur avait donnés à son Église pour le soutenir dans le temps orageux de l'arianisme, faisaient dès lors les essais de leur zèle avec un merveilleux succès, mettant à profit leurs talents et leurs études pour confondre les pécheurs, conserver et encourager les justes, et défendre la pureté de la foi contre les assauts de l'erreur. Ce qui fait dire à Rufin, en comparant l'un avec l'autre, que Basile, plein de tendresse et de compassion pour les pécheurs, travaillait avec douceur à les relever de leur chute, et que Grégoire allait au-devant de ce qui pouvait les porter au péché, en les empêchant de s'y précipiter ; l'un était pur dans sa foi, l'autre l'annonçait avec liberté ; l'un était humble devant Dieu, l'autre l'était aussi devant les hommes ; l'un s'élevait au-dessus des superbes en les méprisant, l'autre les atterrissait par la force de ses

raisons, et que c'est ainsi que par diverses grâces ils arrivaient tous deux à une même perfection, et que Dieu les destinait au gouvernement des peuples.

Saint Grégoire ne put pas goûter longtemps la consolation de tenir compagnie à saint Basile dans sa solitude. Son père, qui était évêque de Nazianze, le rappela, et il en avait un besoin essentiel, surtout depuis qu'il s'était malheureusement laissé surprendre par les artifices des ariens en signant le formulaire captieux de Rimini qui causa tant de désordre dans l'Église. Depuis cette signature les moines du diocèse de Nazianze s'étaient séparés de lui, et ce fut ce qui obligea Grégoire à venir au plus tôt à son secours pour les lui réunir et remédier aux troubles que sa chute avait causés.

D'autre part, Dianée, évêque de Césarée, comme nous l'avons dit, était tombé dans la même faute que le père de saint Grégoire, et saint Basile, quoiqu'il le chérît tendrement comme son père spirituel, puisqu'il avait reçu de lui le saint Baptême, se crut obligé de se séparer aussi de sa communion, sa foi lui étant plus chère que l'affection filiale qu'il avait pour ce prélat. La simplicité du père de saint Grégoire et sa droiture naturelle jointe à son grand âge, l'avaient empêché de se défier des déguisements des ariens et du venin caché dans la formule de foi de Rimini, et le caractère trop doux de Dianée, qui ne savait point prendre sur lui-même d'user de fermeté comme il l'aurait dû contre l'hérésie, avait donné occasion à sa faute.

Saint Grégoire étant arrivé à Nazianze auprès de son père, travailla de tout son pouvoir pour lui réunir ceux qui s'étaient séparés de sa communion, et il eut enfin la consolation d'en venir à bout. Les moines qui avaient été les derniers à s'en séparer, étant plus affligés qu'aigris de la chute de leur évêque, furent les premiers à donner l'exemple de la paix. Ceci arriva au plus tard vers l'an 364, et ils souhaitèrent que saint Grégoire célébrât cette réunion par un discours public, ce qu'il fit ; car il avait dé

reçu le sacerdoce des mains de son père, qui le lui avait conféré malgré ses résistances, et il s'était ensuite retiré auprès de saint Basile pour adoucir en quelque façon la douleur qu'il en avait eue, sa modestie lui faisant redouter un si haut ministère.

Saint Basile fut aussi fait prêtre dans Césarée fort peu de temps après saint Grégoire, et vers l'an 362. Il avait été appelé dans cette ville par l'évêque Dianée, qui, se voyant au lit de la mort, voulut se réconcilier avec lui, et lui protesta que, quoiqu'il eût signé le formulaire de Rimini, n'en connaissant pas le mal, il n'avait point prétendu rien faire contre la foi de Nicée, et le Saint crut devoir se satisfaire de cette assurance. Dianée étant mort on élut Eusèbe en sa place, lequel se hâta, après sa consécration, d'élever saint Basile au sacerdoce pour l'arrêter par là dans son clergé, ce qui fit autant de peine à ce Saint qu'en avait eu saint Grégoire. Il fut donc obligé de s'arrêter dans Césarée, quelque désir qu'il eût eu de retourner à sa chère solitude du Pont, et il s'en plaignit à saint Grégoire par une lettre à laquelle ce Saint, pour le consoler, lui répondit en ces termes : « Vous avez donc vous-même été pris aussi bien que nous, et nous sommes tombés tous deux dans le piège. Mais enfin on nous a contraints d'être prêtres, quoique ce ne fût nullement notre dessein ; car nous nous pouvons rendre l'un à l'autre un témoignage très-certain, que nous avons toujours aimé la vie la plus humble et la plus basse, et il nous eût peut-être été, en effet, plus avantageux de n'être pas élevés à la prêtrise ; au moins je n'oserais dire autre chose, jusqu'à ce que je connaisse quel est le dessein et la conduite de Dieu sur nous. Mais puisque c'est une chose faite, je crois pour moi qu'il faut s'y soumettre, principalement à cause du temps où nous sommes, où les langues des hérétiques nous attaquent de tous côtés, et ne rien faire d'indigne de l'espérance que l'on a conçue de nous, ni de la vie que nous avons menée jusqu'ici. »

Quoique ces deux saints fussent affligés de leur ordination,

parce qu'ils étaient pénétrés de bas sentiments d'eux-mêmes et qu'ils redoutaient la dignité du sacerdoce, l'Église eut sujet de s'en réjouir pour les grands biens qui lui en revinrent dans ces temps orageux, où la foi des fidèles avait besoin d'être puissamment soutenue par des ministres sûrs et intrépides contre les violences de Julien l'Apostat et celles des ariens. Ils résistèrent en effet à Julien avec une fermeté héroïque en 362, qui fut l'année où la persécution de ce prince se fit sentir plus vivement dans la Cappadoce : ce qu'on peut voir au long dans l'*Histoire ecclésiastique*; il suffit de dire ici que quelques promesses que Julien leur fit pour se les attirer, et de quelques menaces qu'il usât ensuite, ils méprisèrent souverainement et son amitié et son indignation, et que ce prince, qui redoutait leur érudition et leur éloquence comme un des plus grands obstacles au dessein qu'il avait de rétablir l'idolâtrie sur les ruines du christianisme, se proposa enfin de les immoler des premiers aux démons à son retour de la guerre de Perse, comme les plus belles victimes qu'il pût leur offrir. Mais Dieu y pourvut par sa mort, qui arriva l'an d'après comme tout le monde sait.

Elle fut, cette mort, une espèce de triomphe pour saint Basile, à qui Dieu la fit connaître au milieu de ses prières au moment même qu'elle arriva. Mais en même temps Dieu permit que sa patience fût exercée par une espèce de persécution, à laquelle il devait d'autant moins s'attendre qu'elle lui vint de la part d'Eusèbe son nouvel évêque. Car, qui devait en effet être plus uni à lui pour toutes sortes de raisons que ce prélat? Mais, comme dit saint Grégoire de Nazianze, il se ressentit contre lui de la faiblesse humaine, et on conjecture que la gloire que saint Basile s'acquerrait toujours plus par ses talents et par ses vertus, et que l'amour extrême que la ville de Césarée avait pour lui, blessèrent ses yeux et lui donnèrent des sentiments de jalousie.

Il les manifesta par la manière injurieuse dont il le traita en plus d'une rencontre, et par là il irrita contre lui ce qu'il y avait

de plus saint et de plus sage dans son église, les moines en particulier, qui ne purent souffrir qu'on maltraitât ainsi un homme qui faisait tant d'honneur à leur profession. Enfin la chose alla si loin, que le Saint, craignant quelque division entre le pasteur et les ouailles, prit le parti de quitter secrètement la ville et de retourner dans sa chère solitude du Pont, où saint Grégoire le suivit, et où il continua de gouverner les monastères qu'il y avait établis. Le peuple de Césarée voyant qu'il ne paraissait plus, lui témoigna par lettre, ou par quelque autre voie, le regret qu'il avait de son absence, lui représentant, pour l'engager à y revenir, que Césarée était sa patrie qui le chérissait uniquement. Mais il les pria avec beaucoup de modestie, en leur rendant raison de sa retraite, de lui accorder encore un peu de temps pour jouir des délices qu'il trouvait en la compagnie des saints, c'est-à-dire, saint Grégoire et les religieux de ses monastères; et il leur témoigne l'amour et le zèle qu'il avait pour eux, en leur recommandant de se donner de garde que les ariens qu'il appelle les Philistins, ne troublassent la pureté de leur foi par leurs blasphèmes, dont il fait un abrégé, et par leurs calomnies qu'il réfute.

Nous ne savons rien de particulier de ses occupations dans cette seconde retraite. On croit qu'il y travailla avec saint Grégoire aux deux discours que celui-ci publia vers ce temps-là contre Julien. Mais il n'y a pas d'apparence qu'il soit demeuré longtemps auprès de saint Basile, à cause du besoin que son père avait de lui pour l'aider dans le gouvernement de son diocèse. Eusèbe lui faisait beaucoup d'honneur et le conviait à venir aux assemblées; mais Grégoire lui témoigna par une lettre, qu'il lui en était obligé, et qu'il était contraint de lui dire avec la liberté dont il faisait profession, et dont un amateur de la vérité comme Eusèbe ne devait pas s'offenser, que l'injure qu'il avait faite et qu'il continuait de faire à Basile le touchait très-sensiblement : que l'ayant choisi pour compagnon, honorer l'un et maltraiter l'autre,

c'était caresser une personne d'une main et de l'autre lui donner un soufflet; qu'il le conjurait donc de remédier au tort qu'il faisait à Basile, l'assurant que Basile de son côté ne manquerait pas de le satisfaire. Il amena enfin Eusèbe à la réconciliation avec ce Saint; et ayant été envoyé vers lui de sa part pour se rendre au plus tôt à Césarée, il consumma cette paix que toute la ville désirait avec empressement.

Elle ne pouvait être plus nécessaire à cette église que dans ce temps-là; car Jovien ayant peu vécu, et Valens, grand fauteur des ariens, lui ayant succédé, les hérétiques osèrent tout sous la protection de ce prince, et entrèrent en nombre dans Césarée pour y répandre le trouble avec leurs erreurs. Mais saint Basile les y combattit avec tant de courage, de force et de sagesse, que Valens et les évêques ariens qui étaient venus avec lui à Césarée, furent obligés de se retirer sans avoir rien pu gagner pour leur secte, et ils ne remportèrent de leur entreprise que la honte d'avoir succombé sous le zèle de Basile.

Ceci se passa vers l'an 366, après que notre Saint eut habité trois ans dans sa retraite du Pont. On ne saurait exprimer tous les biens qu'il fit dans Césarée depuis la défaite et la fuite des hérétiques. Son soin fut d'abord de ménager avec tant de sagesse l'esprit d'Eusèbe, qu'il en effaça toute sorte de méfiance et de soupçon. Il était continuellement auprès de lui; il l'instruisait, lui obéissait, l'avertissait; il lui rendait enfin tous les services d'un excellent conseiller, d'un assistant toujours prêt au besoin, d'un interprète des divins oracles: de sorte qu'on pouvait dire que de tous les ministres que l'évêque employait, Basile était le plus fidèle et le plus propre à exécuter toutes choses. Cela suffira pour ce que nous pourrions dire de sa conduite dans Césarée, parce qu'un plus grand détail nous écarterait de notre principal objet, qui est de parler du rapport que les actions de ce grand Saint ont avec l'histoire monastique.

Eusèbe mourut vers le milieu de l'an 370, et ce fut pour lui

un grand sujet de consolation d'expirer entre les bras de saint Basile, qui lui succéda dans le gouvernement de son église, malgré les ressorts que les gens mal intentionnés et ambitieux, et même des évêques jaloux de son mérite, firent agir pour l'empêcher. L'église de Césarée était des plus considérables : saint Grégoire l'appelle la mère de presque toutes les églises. Elle était la métropole de toute la Cappadoce, et il y a des savants qui tiennent qu'elle était la capitale de tout ce que les Romains comprenaient sous le diocèse de Pont, c'est-à-dire la Cappadoce, la Galatie, la petite Arménie, toute la côte du Pont, la Paphlagonie, la Bithynie; ce qui, du temps de Théodoret, comprenait onze provinces et plus de la moitié de l'Asie Mineure. Il ne faut donc pas s'étonner si elle fut un objet d'ambition pour plusieurs; mais personne n'était plus digne de la gouverner que le grand Basile, soit qu'on eût égard à son mérite personnel, soit qu'on se réglât sur les circonstances critiques du temps, où il ne fallait pas moins, pour soutenir la foi contre les violences des hérétiques, qu'un homme aussi éminent en science, en talent, en fermeté et en sainteté que lui.

Il ne trompa point l'espérance de ceux qui l'y placèrent, dont les principaux furent le vieux Grégoire, père de saint Grégoire de Nazianze, et saint Eusèbe de Samosate, que celui-là y appela pour appuyer son choix de l'autorité que lui donnaient sa réputation et son mérite éminent. Basile se surpassa alors autant lui-même, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'il avait auparavant surpassé les autres, et les grandes occasions où sa charge l'engagea, servirent à mettre dans un jour admirable toute la grandeur de sa foi, de son zèle et de sa piété. L'histoire de son épiscopat fournirait matière à plus d'un volume : on peut la voir au long dans Hermant et Tillemont, qui l'ont recueillie des monuments les plus sûrs de l'*Histoire ecclésiastique*; nous n'en rapporterons ici que ce qui est nécessaire pour la lier avec notre principal objet.

On peut considérer la conduite de saint Basile dans l'épiscopat ou par rapport au gouvernement de son peuple, ou dans ce qu'il fit pour les provinces voisines, ou enfin dans ses travaux pour l'Église universelle, soit pour soutenir la pureté de la foi, soit pour réformer les mœurs, soit pour inspirer, encourager et perfectionner la piété. Il ne croyait pas que le soin de sa personne dût entrer dans sa sollicitude pastorale : rien ne l'occupait que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Sa famille était peu nombreuse. Les revenus de son église ne l'empêchaient pas d'être pauvre, et il aimait de sentir les inconvénients de la pauvreté, en manquant de ce qu'on peut dire être nécessaire à un évêque, chargé comme il l'était de beaucoup de soins et d'affaires. Il observa toute sa vie un jeûne rigoureux, et on ne peut se représenter les maladies qu'il essuya, la faiblesse à laquelle il réduisit son corps par la mortification, et en même temps les travaux qu'il soutint pour remplir dignement sa charge, sans reconnaître la main puissante du Seigneur qui le fortifiait par sa grâce et le soutenait par une espèce de miracle pour le bien de l'Église. On ne pouvait mettre de différence entre saint Basile dans sa retraite et saint Basile dans l'épiscopat, que celle de la différence du rang et des occupations ecclésiastiques : d'ailleurs, c'étaient les mêmes austérités et les mêmes vertus.

On connaît le soin qu'il prenait de son peuple par les fréquentes instructions qu'il lui donnait. Il ne lui suffisait pas de le faire aux jours de dimanche et des fêtes, il le faisait quelquefois en des jours ouvriers le matin et le soir, et l'on voyait les artisans même courir en foule à l'église pour l'entendre avec une sainte avidité. Il avait établi des pratiques pour entretenir la piété du peuple : « Il vient, dit-il dans une de ses épîtres, à la maison de prières avant que le point du jour paraisse. Il fait sa confession avec une vive douleur, une grande componction et des torrents de larmes. De la prière il passe à la psalmodie, et se partage en deux chœurs pour chanter alternativement : par ce moyen il se fortifie dans



la méditation de la parole de Dieu et conserve son âme dans le recueillement. Un d'entre eux est chargé de commencer ce que l'on doit chanter, les autres continuent et lui répondent, etc. Quand le jour est venu tous offrent à Dieu le psaume de la confession, comme d'une même bouche et d'un même cœur, et chacun témoigne le regret de ses fautes par des paroles qui lui sont propres et particulières. »

Il remarque dans un autre endroit, que son peuple était allé prier dans une église des martyrs depuis minuit jusqu'à midi, occupé à adorer Dieu et à chanter ses louanges, et que lui, étant allé dans ce temps-là à une église plus éloignée y accomplir la liturgie, il vint le rejoindre à midi dans celle-là où il l'attendait, et lui expliqua le psaume 114. Il nous apprend dans une de ses lettres, qu'on communiait fréquemment dans son église. « Il est bon, dit-il, et utile de communier tous les jours, puisque Jésus-Christ a dit en termes exprès, que celui qui mange sa chair et boit son sang aura la vie éternelle. Et par conséquent qui peut douter que plus on participe à ce pain de vie, plus on participera à sa vie. Voilà pourquoi on communie ici quatre fois dans la semaine, le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, et à d'autres jours aussi quand on célèbre la fête de quelque martyr. »

A ces soins particuliers de sa ville épiscopale, saint Basile ajoutait les visites qu'il faisait des paroisses de la campagne, sans consulter son extrême faiblesse qui ne le lui permettait qu'avec beaucoup de peine ; mais Dieu l'en dédommageait par les bénédictions qu'il répandait sur ses travaux. A quoi il faut ajouter le nombre prodigieux des lettres qu'il écrivait, tantôt pour consoler les uns dans leurs afflictions, tantôt pour exhorter les autres à se conserver dans la piété, et tantôt pour d'autres sujets relatifs au bien de leurs âmes. Il en écrivait aussi pour les affaires temporelles de ses diocésains selon que la charité l'exigeait de lui. Aussi se regardait-il en qualité d'évêque comme leur père et leur pasteur, et il en remplissait les fonctions par la tendresse avec laquelle il en prenait soin.

Elle parut avec éclat dans le magnifique hôpital qu'il fit bâtir pour les pauvres, les malades, et principalement pour les lépreux. C'était un édifice, ou plutôt plusieurs édifices, que saint Grégoire ne fait pas difficulté d'appeler une nouvelle ville. Il dit qu'il était un peu hors de la ville, qu'il était un commun trésor des riches, où les exhortations de saint Basile avaient fait répandre, non-seulement ce qui servait à la superfluité et à l'abondance, mais même ce qui était employé pour quelques nécessités de la vie. C'est là, ajoute ce Saint, où la maladie se souffre avec joie, où la misère même paraît heureuse, et où la charité est éprouvée et se reconnaît pour véritable. En effet, selon le plan que saint Basile en avait formé, cet hôpital était pour tous ceux à qui leur faiblesse et leurs incommodités rendaient nécessaire le secours des autres, et même pour y recevoir les étrangers. Il y avait de quoi loger toutes les personnes nécessaires pour le soulagement des malades ; des médecins, des gardes, des gens pour porter les fardeaux, d'autres pour conduire les infirmes, tous les métiers nécessaires pour la vie et des bâtiments pour les exercer. Théodoret remarque que le Saint, qui le visitait fréquemment, prenait un soin particulier des lépreux, et que sa charité pour eux allait si loin, que sans considérer sa naissance et sa dignité, il ne dédaignait pas de les embrasser et de les baiser comme ses frères. Cet hôpital fut célèbre longtemps depuis, et on l'appela *la Basilade* du nom de son fondateur. Il dut être commencé dès l'an 371 ou 372. Outre celui-là il y en avait d'autres petits dans la campagne, pour les malades des bourgs et des villages, dont les chorévêques avaient l'inspection.

S'il avait tant d'attention pour les pauvres et les malades, il n'en avait pas moins pour fournir à l'Église de bons ministres, et pour conserver son clergé dans une régularité édifiante. Il avait plusieurs chorévêques pour gouverner sous lui son diocèse, et il les assemblait quelquefois à la fête de saint Eupsyque. Il renouvela les canons des Pères, par lesquels les chorévêques devaient

avertir l'évêque de ceux qu'on voulait admettre au rang des ecclésiastiques, ce qui avait été négligé depuis quelque temps, et il ordonna à ses chorévêques de lui envoyer les noms de tous les clercs, de quel village ils étaient, par qui ils avaient été admis, quelle était leur profession, et voulut que ceux qui auraient été admis seulement par des prêtres depuis la première indiction, c'est-à-dire depuis l'an 358, seraient exclus du clergé par les chorévêques, qui pourraient néanmoins les y recevoir s'ils les en trouvaient dignes après les avoir bien examinés. L'on peut juger par cette exactitude à faire bon choix des ministres inférieurs, avec quelle précaution il agissait dans l'ordination des diacres et des prêtres.

Ce fut cette attention qui remplit son clergé d'excellents sujets, et qui donna à ce clergé une réputation digne de l'évêque qui le gouvernait. Cela parut dans une occasion où Innocent, évêque d'une grande ville qu'on ne nomme pas, éloignée de Césarée, mais dans l'Orient, désirant de connaître avant sa mort celui qui gouvernerait son église après lui, car il était âgé, s'adressa au Saint et lui demanda un ecclésiastique qu'il lui marqua pour le faire son successeur. Saint Basile, qui connaissait l'importance d'un choix convenable, lui écrivit qu'à la vérité celui qu'il lui indiquait avait de bonnes qualités, mais qu'il n'en avait pas autant qu'il en fallait pour remplir son siège. Il jeta donc les yeux sur le collège des prêtres de sa ville, et en choisit un fort ancien, qu'il appelle un vase précieux et un enfant du bienheureux Hermogène, homme capable de soutenir le poids de l'épiscopat, d'un abord vénérable, propre à instruire avec douceur ceux qui s'opposaient à la vérité, grave dans ses mœurs, savant dans les canons, pur dans sa foi, qui observait les règles de la continence et des exercices religieux, et dénué des biens de la terre, et il s'offre de le lui envoyer quand il le voudra. Sur quoi on a remarqué fort judicieusement qu'il ne l'aurait pas fait aisément s'il n'eût eu d'autres prêtres d'une vertu et d'un mérite pareil à celui-là.

On nomme en effet parmi ces prêtres Méléce, que le Saint appelle son coopérateur dans les travaux de l'Évangile; Pémène son parent, dont il relève la vertu dans une de ses lettres; Philorome, dont Pallade parle dans sa *Lausique*, qui avait généreusement confessé la foi en présence de Julien l'Apostat.

Nous n'entreprendrons pas de suivre saint Basile dans tout ce qu'il fit durant son épiscopat; mais la victoire qu'il remporta sur l'empereur Valens lui fait trop d'honneur pour ne pas la rapporter au long, puisqu'elle seule suffirait pour rendre immortelle la mémoire d'un évêque. Nous suivrons dans ce que nous allons dire, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse qui en furent parfaitement instruits.

L'empereur Valens ayant donc entrepris la ruine de l'Église catholique en faveur des ariens qui possédaient son esprit et son cœur, crut que la chute ou l'exil des autres évêques ne suffirait pas pour remplir son dessein, tant qu'il ne pourrait pas gagner saint Basile. Il partit de Constantinople dans cette intention, faisant marcher devant lui Modeste, préfet du Prétoire <sup>1</sup>, pour préparer les voies à son impiété; et après avoir infligé des maux étonnants aux catholiques de la Bithynie et de la Galatie, il entra dans la Cappadoce et arriva à Césarée sur la fin de l'an 371. Lorsqu'il fut proche de la ville il s'arrêta, et envoya le préfet à saint Basile pour l'obliger à se soumettre à ses volontés. Modeste le fit donc appeler et lui parla d'abord avec beaucoup de civilité et de douceur, s'il en faut croire Théodoret, et lui représenta qu'il devait céder au temps, et ne pas troubler les églises pour des questions qu'il appelait de peu d'importance, lui promettant d'ailleurs l'amitié de l'empereur s'il lui obéissait, avec tous les

<sup>1</sup> Le titre de préfet du Prétoire avait été donné par Auguste au commandant des cohortes prétoriennes; mais au temps de Valens et depuis Constantin, le préfet du prétoire n'avait plus qu'une autorité purement civile. Ce haut fonctionnaire gouvernait les quatre préfectures d'Orient, d'Illyrie, d'Italie et des Gaules.

avantages qu'il pouvait s'en promettre tant pour lui que pour ses amis. Mais saint Basile lui répondit que ces discours n'étaient bons que pour des enfants, et que les personnes nourries de la parole de Dieu étaient prêtes de souffrir plutôt mille morts que d'abandonner une seule syllabe de la doctrine de l'église ; qu'il estimait d'ailleurs beaucoup la faveur du prince, pourvu qu'elle ne fit pas tort à la piété et à la foi ; mais que quand elle la blessait il fallait la tenir pour pernicieuse. Saint Grégoire de Nysse confirme ce que dit Théodoret, que le préfet mêla ensemble les promesses avec les menaces ; mais saint Grégoire de Nazianze, sans s'arrêter au prélude de douceur de Modeste, rapporte ainsi ce célèbre entretien.

« On amène, dit-il, le généreux Basile devant le préfet, qui était si animé de colère que bien de gens n'osaient l'aborder, et Basile se présenta devant lui avec autant de confiance que s'il eût été invité à une fête, et non point obligé de comparaître devant le tribunal d'un juge. Il était également difficile d'exprimer ou la fierté du préfet, ou la fermeté et la sagesse de Basile. « Quoi donc, Basile, lui dit le préfet, qui ne daignait pas lui donner le nom d'évêque, que prétendez-vous, pour avoir la hardiesse de vous opposer à un empereur si puissant et oser être le seul à lui résister avec opiniâtreté et avec insolence ? » — « D'où vient que vous me parlez de la sorte ? lui répondit Basile. Je ne vois pas sur quoi vous fondez ce reproche. » — « C'est, lui répliqua le préfet, que vous refusez d'embrasser la religion de l'empereur après que tous les autres s'y sont soumis. » — « Mon empereur, dit Basile, ne veut pas que je m'y rende. Je ne puis rien adorer de créé, moi qui suis créé de Dieu. » — « Pour qui nous prenez-vous donc, repartit le préfet ? » — « Je ne vous compte pour rien, dit Basile, quand vous faites de pareils commandements. » — « Quoi, reprit le préfet, ne regarderiez-vous pas comme un grand honneur d'être élevé au même rang que moi ? » — « Vous êtes préfet, dit Basile, votre rang est éminent ; mais il ne vous élève pas au-dessus de Dieu. »

« Le préfet transporté de colère se leva de son siège, et prenant un ton plus véhément lui dit : « Ne craignez-vous donc point ma puissance ? » — « Et pourquoi la craidrai-je ? répondit le Saint, quel mal me ferez-vous ? » — « La confiscation de vos biens, dit le préfet, l'exil, les tourments, la mort. » — « Cherchez, répondit Basile, d'autres menaces, celles-là ne me touchent pas. Un homme qui n'a rien ne craint point la confiscation, à moins que vous ne veuilliez profiter de ces haillons tout déchirés et de quelques livres que j'ai. Quant à l'exil, je n'en connais point ; je ne suis attaché à aucun lieu : celui que j'habite n'est point à moi, et je me regarderai comme chez moi en quelque endroit qu'on me relègue. Pour ce qui est des supplices, où les appliquerez-vous ? je n'ai pas un corps capable d'en supporter, à moins que vous n'appeliez des supplices le premier coup que vous me donnerez ; car c'est le seul que toute votre puissance me puisse faire souffrir. A l'égard de la mort je la recevrai comme un bienfait ; elle me conduira plus tôt à Dieu, pour qui je vis, pour qui j'agis, pour qui je soupire depuis longtemps. »

« Le préfet, surpris de ce discours, dit en se nommant lui-même : « Jamais personne n'a parlé à Modeste avec tant de liberté. » — « C'est peut-être, répondit le Saint, que vous n'avez jamais eu affaire à aucun évêque ; car il vous aurait tenu le même langage s'il avait eu la même cause à défendre. Quand il est question de toute autre chose nous parlons avec modération ; nous sommes les plus humbles de tous les hommes, comme Dieu nous l'ordonne, et nous ne voudrions pas nous élever, non-seulement contre un si grand empereur, mais même contre le dernier des hommes. Mais lorsqu'il s'agit de Dieu et de ses intérêts, nous n'envisageons que lui seul, nous méprisons tout le reste ; le feu, les épées, les bêtes, les ongles de fer nous sont plutôt des délices que des supplices. Après cela traitez-nous de la manière la plus outrageante ; usez de menaces tant qu'il vous plaira ; employez tout votre pouvoir contre nous ; rapportez à l'empereur

même tout ce que je dis, vous ne nous persuaderez jamais de consentir à l'impiété, quand même vous nous menaceriez de traitements encore plus effroyables. »

Le préfet frappé de la fermeté inébranlable de saint Basile, cessa de le menacer, et le congédia même avec respect et quelque espèce de soumission. Nous pouvons ajouter à ce récit de saint Grégoire de Nazianze, ce que saint Grégoire de Nysse remarque aussi, savoir : que le préfet lui dit qu'il devait être bien aise de voir un empereur dans son église au nombre de ses auditeurs, et que le seul mot de *consubstantiel* qu'il fallait ôter n'était pas considérable pour cela. A quoi le Saint répondit qu'il souhaitait de voir l'empereur dans la véritable foi de l'Église, parce qu'il désirait son salut et celui des autres ; mais que pour ôter ou / ajouter quelque chose au Symbole, il en était si éloigné, qu'il n'eût pas seulement osé changer l'ordre des paroles. Enfin il reprit le préfet des maux qu'il avait déjà faits et l'exhorta à se corriger. Cependant le préfet, au rapport de Rufin, lui donna le reste de la nuit, qui était déjà à moitié passée, pour délibérer sur ce qu'il avait à faire ; mais le Saint lui répliqua : « Je serai demain ce que je suis présentement, et je souhaite que de votre côté vous ne changiez point : » c'est-à-dire à son égard.

Le préfet ne manqua pas d'aller faire au plus tôt le récit de tout ce qui s'était passé à l'empereur, qu'il rencontra lorsqu'il était prêt d'entrer dans la ville ; et ce prince, irrité de ce que ce premier effort avait si mal réussi, voulut lui-même assister au combat dont il chargea Démosthène, intendant de sa table et de sa cuisine, homme très-impudent et par là plus propre à son dessein. Démosthène fit en effet beaucoup de bruit. Le préfet, qui fut aussi présent, parut plus animé qu'auparavant. La colère de l'empereur inspirait la même passion aux assistants, qui croyaient devoir à son autorité cette lâche complaisance. Mais on vit dans cette occasion en saint Basile la vertu et la générosité chrétiennes, dit saint Grégoire de Nysse, surmonter l'éclat de la puissance armée de toute sa fureur.

La honte qui revenait au préfet de la résistance de saint Basile le piqua plus vivement, et par un malheureux point d'honneur il voulut revenir à la charge. Il rassembla les ministres de la justice, hérauts, sergents, licteurs, comme un appareil formidable pour lui inspirer de la terreur, et il se présenta à lui plus terrible que jamais ; mais ce ne fut que pour ajouter de nouveaux degrés de gloire à celle que le Saint s'était déjà acquise.

Après ce dernier effort le préfet se trouva forcé de céder. Il vint trouver l'empereur et lui dit en l'abordant : « Nous sommes vaincus par celui qui gouverne cette Église. C'est un homme au-dessus des menaces, invincible à tous les discours, inébranlable à toutes les persécutions. On peut tenter d'abattre ceux qui ont moins de courage ; mais pour lui il le faut chasser par une violence ouverte, et ne pas s'attendre à le faire céder par des menaces. » Valens ne voulut point suivre alors ce conseil ; et quoiqu'il fût ennemi du Saint, il ne put s'empêcher de changer sa haine contre lui en admiration de son courage. Il fit cesser les menaces et ne voulut plus qu'on lui fit violence. Mais, dit saint Grégoire de Nazianze, s'il fut dans ce moment comme un fer amolli par le feu, il ne cessa pas d'être de fer. Il estima le Saint, mais il ne voulut pas embrasser sa communion, ayant honte de changer. Il fut pourtant bien aise de trouver quelque voie honnête de réparer ce qu'il avait fait contre lui.

Celle qu'il prit pour cela fut d'aller à l'église avec toute sa cour le jour de l'Épiphanie ou de la Théophanie, qui était apparemment le 6 de janvier de l'an 372. Il s'y mêla avec le peuple ; il y écouta le discours du Saint et témoigna vouloir se réconcilier avec lui. Mais il faut rapporter là-dessus les propres paroles de saint Grégoire de Nazianze : « Étant entré, dit-il, dans l'église, les psaumes qu'il ouït chanter furent comme autant de coups de tonnerre dont ses oreilles furent frappées. Il vit avec étonnement la grande affluence du peuple qui lui paraissait comme une mer. Il considéra avec admiration tout l'ordre et tout l'ornement qui



éclatait autour du sanctuaire, et qui avait plutôt quelque chose d'angélique que d'humain. Il regarda d'une part avec une attention particulière cet archevêque qui était debout devant son peuple, et dans la même posture que Samuel est représenté dans l'Écriture sainte, c'est-à-dire ayant le corps, les yeux et l'esprit aussi immobiles que s'il ne lui fût rien arrivé de nouveau, et étroitement uni à Dieu et à l'autel : et de l'autre côté il envisagea ceux qui étaient autour de lui (c'est-à-dire les ecclésiastiques), droits sur leurs pieds, saisis d'une sainte frayeur et remplis d'une vénération profonde. Comme il n'avait jamais rien vu de pareil, un spectacle si auguste le frappa si vivement, que sa vue s'obscurcit, sa tête tourna, et son âme fut saisie d'étonnement et d'horreur. Il n'y eut pourtant d'abord que peu de personnes qui s'en aperçurent ; mais quand il voulut offrir ses dons à la sainte table, et qu'au lieu de les recevoir selon l'usage, personne ne se présenta pour cela, parce que l'on ne savait pas si Basile les accepterait, ce fut alors que tout le monde reconnut le trouble où était l'empereur ; car il commença à trembler, et si un des ministres qui étaient autour de l'autel ne lui eût présenté la main pour le soutenir, il serait infailliblement tombé. »

Rien n'était plus glorieux pour le grand Basile que le triomphe qu'il venait de remporter, mais il n'en perdit rien de son humilité ; et écrivant à Eustathe, évêque de Sébaste, qui devint depuis son persécuteur, après l'avoir remercié avec beaucoup de modestie de lui avoir envoyé Eleusine comme un secours pour l'encourager dans les combats qu'il avait eu à soutenir, il ajoute que ses combats avaient été grands, ayant eu contre lui les principaux officiers de la cour impériale et surtout le préfet du Prétoire ; mais qu'il ne devait attribuer qu'à la miséricorde de Dieu de n'avoir point été ébranlé, Dieu lui ayant accordé l'assistance du Saint-Esprit qui avait fortifié sa faiblesse.

Quoique Valens eût résolu de laisser saint Basile en repos, comme il s'était rendu l'esclave des ariens qui l'obsédaient sans

cesse et le trompaient, il voulut faire une nouvelle tentative en leur faveur, et étant revenu à l'église, il pressa de nouveau le Saint de se ranger de leur parti ; mais il fut aussi peu obéi qu'auparavant. Alors il changea sa première résolution, et se détermina à l'envoyer en exil. Tout fut bientôt disposé pour l'exécution de cet ordre, qui combla de joie les hérétiques et répandit la consternation parmi les catholiques. La nuit était venue, le char était prêt ; mais tandis, dit saint Grégoire, que Valens donnait un arrêt contre le Saint, Dieu en donnait un autre contre son fils unique nommé Galate, âgé d'environ six ans, qui fut tout à coup saisi d'une fièvre si violente, que quelque remède qu'on employât on désespéra de sa vie. L'impératrice Dominique fut agitée dans la même nuit de frayeurs terribles et tourmentée de divers maux, dont elle ne manqua pas de faire le récit dès le matin à son mari. Ils reconnurent l'un et l'autre la vengeance que Dieu préparait contre eux pour l'injure qui était faite au Saint, et Valens recourut à la foi de celui qu'il venait de condamner. Il eut pourtant honte, après l'indigne procédé dont il avait usé, de l'aller trouver lui-même ; mais il lui envoya ceux de sa cour qu'il considérait le plus, pour le conjurer de se rendre au palais et de visiter l'enfant. Saint Basile, également humble et charitable, ne voulut pas insulter à son malheur par un refus. Il se rendit aussitôt au palais, et à peine parut-il que le jeune prince se trouva mieux. Le Saint assura l'empereur qu'il serait entièrement guéri si on lui permettait de l'instruire dans la foi catholique, si on voulait qu'il reçût le baptême des mains des orthodoxes, et si lui Valens embrassait la vraie foi et procurait la réunion de l'Église. Nous apprenons par saint Éphrem que Valens le lui ayant promis, il se mit en prière et obtint la guérison de l'enfant. Mais Valens l'ayant laissé baptiser contre sa promesse par les ariens, l'enfant eut une rechute et mourut. Les autres auteurs rapportent ceci différemment ; mais tous sont d'accord que Galate mourut dès qu'il reçut le baptême des ariens.

Ce fut pour Valens et pour toute sa cour une plaie dont ils furent extrêmement humiliés et affligés. Elle arrêta l'exil de saint Basile, chacun jugeant que Dieu avait frappé l'enfant pour punir le père et la mère. Aussi, dit Rufin, l'un et l'autre craignant pour eux-mêmes, envoyèrent en diligence prier le Saint d'intercéder pour eux, de peur qu'ils ne mourussent comme leur fils. Mais, ce qu'on ne pourrait concevoir si l'on ne savait combien l'esprit de l'hérésie est opposé à celui de Dieu, après ces marques de la protection du Seigneur sur Basile et de sa colère contre la maison de l'empereur, ce prince se laissa encore persuader par les ariens d'exiler cet homme incomparable, sa constance le leur rendant toujours plus odieux, et ses prodiges les irritant davantage au lieu de les convertir.

Il fit donc dresser l'ordre de son bannissement; mais quand il voulut le signer la plume refusa de servir à son iniquité, et se rompit d'elle-même avant qu'il en eût pu former un seul trait. Le tyran plus insensible, dit saint Éphrem, que la plume même, ne s'étonna point de la voir rompue. Il en prit une seconde qui se rompit de même. « Prenez-en une troisième, ô empereur ! s'écrie ce Saint, vous la verrez se rompre comme les autres, plutôt que de coopérer à votre malheureux dessein. » En effet, la troisième se rompit aussi. Théodoret ajoute que Valens s'obstinant malgré tout cela à signer son ordonnance impie, il sentit sa main extraordinairement agitée et toute tremblante, fut saisi de frayeur et déchira le papier en deux.

Valens se trouva à l'église une seconde fois et entendit l'instruction que saint Basile fit au peuple. Après que l'office fut achevé, il entra au dedans des voiles sacrés, c'est-à-dire dans le lieu le plus proche de l'autel, où saint Basile qui y était assis l'avait appelé, et ils s'y entretinrent touchant la foi; ce que Valens souhaitait depuis longtemps. Saint Grégoire de Nazianze, qui se trouvait présent, dit que le Saint y parla divinement. Démosthène, intendant de la cuisine de l'empereur, dont nous

avons parlé, y fut aussi avec plusieurs personnes de la cour. Il voulut contredire le Saint et fit un barbarisme. Sur quoi le prélat souriant un peu, dit : « Quoi ! voici donc Démosthène qui ne sait pas parler ? » Celui-ci, piqué, lui dit en colère qu'il emploierait contre lui le fer et le feu qui étaient les instruments de son métier. Mais saint Basile se contenta de lui répondre, qu'il prit soin que les viandes et les sauces de la table de l'empereur fussent bien apprêtées, que c'était là son affaire ; mais que pour les choses de Dieu, il avait les oreilles trop bouchées pour les entendre. « Ainsi, dit saint Grégoire de Nazianze, il renvoya ce nouveau Nabuzardan aux feux de sa cuisine. »

L'empereur fut si ravi de son entretien avec saint Basile, qu'il donna à l'hôpital des lépreux, dont nous avons dit qu'il avait tant de soin, les plus belles terres qu'il eût en ce quartier là ; et saint Grégoire assure que ce fut là le commencement de la douceur dont il usa depuis envers les catholiques de la Cappadoce et du Pont ; ce qui rompit en partie l'impétuosité du torrent qui ravageait alors l'Orient. Mais ce qui doit encore plus étonner, et qui montre combien la fermeté de saint Basile fut alors d'un grand secours pour les fidèles, c'est que Valens lui donna la commission de mettre des évêques dans les églises d'Arménie, et on pense bien qu'il ne les choisit pas chez les ariens. Voici, de plus, un nouveau triomphe de cet incomparable Saint. Modeste, le préfet Modeste, fut forcé de reconnaître sa vertu et son puissant crédit auprès de Dieu. Il tomba malade, et sa maladie lui servant d'instruction, il recourut avec beaucoup d'humilité à Basile, le pria de le venir voir, lui demanda pardon de la manière dont il l'avait traité, et lui fit de grandes instances pour obtenir de Dieu le rétablissement de sa santé. Le Saint pria pour lui : il fut guéri. Il le publia lui-même à tout le monde ; ne cessa depuis d'admirer et de louer ses vertus, et l'exhorta à lui écrire avec toute sorte de liberté pour ses amis. Ce que le Saint fit selon que l'occasion s'en présenta.

Quoiqu'il semblât n'avoir plus rien à craindre de la part de l'empereur et du préfet Modeste, il eut pourtant encore à soutenir la persécution du vicaire du Pont, qu'on croit avoir été Eusèbe, oncle maternel de l'impératrice Dominique, homme butté contre la foi orthodoxe et la piété, et en conséquence contre celui qui en était un si zélé défenseur. Ce vicaire du préfet prit occasion de le maltraiter au sujet d'une veuve de grande qualité, laquelle était poursuivie par l'assesseur d'un magistrat qui voulait l'obliger à l'épouser malgré elle ; ce qui fit que, pour se mettre à couvert de sa violence, elle se réfugia au saint autel. En conséquence saint Basile se trouva dans la nécessité de la prendre sous sa protection ; mais Eusèbe voulut qu'il lui remît cette dame entre les mains, et sur son refus, après avoir envoyé des officiers à sa chambre pour y faire une recherche injurieuse et inutile, comme s'il eût voulu rendre sa vertu suspecte, il ordonna qu'il comparût en personne devant lui pour se justifier.

Basile se présente donc devant son tribunal, et se tient debout devant ce juge enflé d'orgueil et animé de colère, qui commande qu'on lui ôte le manteau et qu'on le mette en pièces. Basile offre de se dépouiller aussi de sa tunique. Eusèbe le menace de le faire battre. Basile lui présente son corps décharné. Eusèbe lui dit qu'il le fera déchirer avec les ongles de fer, et qu'il lui arrachera le foie des entrailles. Basile répond que ce foie lui fait bien du mal, et qu'en le lui arrachant il le délivrera d'une partie de son corps bien douloureuse. Ils en étaient là lorsqu'on apprit dans la ville ce qui se passait. La crainte que Basile ne fût maltraité arma tout le monde contre son persécuteur qui, dans le danger où il se trouva, n'eut d'autre moyen d'échapper à la colère du peuple qu'en quittant sa place de juge pour prendre celle de suppliant. Il s'humilia comme le dernier des hommes pour tâcher d'exciter la compassion des habitants ; et Basile paraissant devant eux, les apaisa et sauva la vie à son persécuteur.

Ces traits de zèle, de courage et de charité suffisent pour nous

donner une juste idée de l'épiscopat de cet invincible défenseur de la foi orthodoxe et de la piété chrétienne, sans que nous détaillions davantage tous les autres services qu'il a rendus à l'Église, et les vertus épiscopales par lesquelles il a éclaté. On en peut voir le détail dans saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, les historiens de l'Église, et en dernier lieu dans Hermant et Tillemont. Enfin, après une longue suite de soins, de sollicitudes épiscopales, d'instructions, d'écrits dogmatiques, de combats contre les hérétiques, de travaux et de persécutions soutenus avec une patience héroïque ; après une vie toujours pure, toujours pourtant pénitente, toujours traversée de contradictions et toujours ornée de vertus, les fréquentes maladies qu'il avait souffertes le conduisirent à la dernière heure, qui devait terminer la carrière de sainteté qu'il avait si glorieusement fournie.

L'an 377, les Goths, que l'empereur Valens avait reçus comme amis dans la Thrace, et avait rendus ariens, de catholiques qu'ils étaient, ayant pris les armes contre lui, Dieu voulut le punir par ceux mêmes dont il avait corrompu la foi ; ils le défirent près d'Andrinople, le 9 d'août de l'année suivante, et le brûlèrent dans une cabane où il s'était retiré. Sa mort apporta un grand changement dans les affaires de l'Église. Gratien, neveu de Valens, prince très-zélé pour la foi catholique, qui était déjà empereur d'Occident, le fut en même temps de l'Orient. Il rappela tous les évêques orthodoxes que son oncle avait exilés, et fit cesser, autant que l'état des choses put le permettre, les troubles que les ariens avaient causés. Saint Basile vit alors ses vœux accomplis, et comme le saint vieillard Siméon, il lui sembla qu'il pouvait demander à Dieu qu'il le laissât aller en paix, puisqu'il avait eu la consolation de voir le commencement de celle de l'Église. Il reçut en effet cette grâce dès le premier jour de l'an 379 ; mais ce fut en ajoutant un nouveau miracle égal à tous ceux qu'il avait faits jusqu'alors : car ayant à peine quelque reste de vie, il

voulut aller dire à son église le dernier adieu, et prêter encore ses mains et ses prières pour la consécration de ses plus fidèles disciples, afin, dit saint Grégoire de Nazianze, que l'autel possédât ceux qu'il avait instruits dans son école, et qui avaient été les aides et les coopérateurs de son sacerdoce. Ce qui montre qu'il ordonna plusieurs de ses ecclésiastiques, évêques des lieux de sa juridiction, profitant de la paix que la mort de Valens donnait à l'Église pour remplir d'évêques catholiques les lieux qui n'en avaient point.

Sa dernière heure arriva enfin ; toute la ville l'entourait comblée de douleur, chacun sentant la perte qu'elle allait faire. Vous eussiez dit qu'elle aurait voulu pouvoir faire violence à son âme pour l'arrêter encore dans son corps ; mais il était attendu par le chœur des anges, lui qui soupirait depuis un si long temps après leur compagnie. Ainsi, ayant encore donné quelques instructions de piété, il acheva sa vie par ces paroles de Notre-Seigneur à son Père céleste : « Je remets mon esprit entre vos mains ; » et rendit son âme avec joie, âgé d'environ cinquante ans.

Mais voici un des plus beaux éloges qu'on puisse donner à sa vertu, et que saint Grégoire nous dit en deux mots : c'est qu'en mourant il emporta avec lui tout ce qu'il possédait des biens de la terre ; car il ne laissa pas même des richesses dont on pût lui dresser un monument qui déshonorât l'estime de sa piété. Cela n'empêcha pas que ses funérailles ne fussent des plus magnifiques. La foule qui avançait et qui suivait son cercueil était prodigieuse : chacun s'empressait de toucher son corps, ou d'enlever quelque peu du bord de ses habits ; les places publiques, les galeries, les maisons jusqu'au second et troisième étages étaient pleines de monde. Les pleurs et les gémissements étouffaient le chant des psaumes ; toute la ville fondait en larmes : les païens, les Juifs et les étrangers se mêlaient parmi les catholiques, et disputaient en quelque façon avec eux à qui donnerait au Saint plus de marques d'affection ; enfin, après de grands efforts

pour percer la foule, on le mit dans le tombeau des évêques ses prédécesseurs.

Il faut revenir à présent à saint Grégoire de Nazianze, dont nous avons interrompu l'histoire pour suivre celle de saint Basile. Nous l'avions laissé dans la solitude du Pont avec Césaire. Il n'y put demeurer longtemps, parce que son père le rappela. Il ne manqua pas de sollicitudes et de peines. Il était obligé d'une part d'aider son père dans le gouvernement de son église, d'autant plus qu'il était fort vieux, et sa mère aussi dans les affaires domestiques, et surtout pour la succession de son frère Césaire qui mourut à la fin de 368 ou au commencement de 369. Il faut ajouter à cela la faiblesse de sa santé et ses fréquentes maladies, de sorte qu'il n'était pas exempt de croix ; mais elles sont l'apanage des amis de Dieu. Il les portait avec une soumission digne de sa piété, quand il lui en survint une à laquelle il se fût d'autant moins attendu, que ce fut saint Basile lui-même qui en fut l'occasion innocente, puisqu'il n'envisageait que la gloire de Dieu. La Cappadoce, qui jusqu'en 370 n'avait fait qu'une province ecclésiastique et civile, fut divisée alors en deux pour le civil. Césarée demeura métropole de la première, et la ville de Tyanes acquit la même dignité pour la seconde. Anthyme, qui était évêque de Tyanes, prétendit que la province était aussi bien divisée pour l'ecclésiastique que pour le civil, et s'attribua les droits de métropolitain sur les églises de ce qu'on appela par la division la seconde Cappadoce.

Saint Basile s'y opposa, et pour maintenir sa possession telle qu'il l'avait reçue de ses prédécesseurs, il érigea quelques nouveaux évêchés, entre autres celui de Sasimes, qui était un petit bourg situé sur une grande route de la Cappadoce, et y voulut mettre saint Grégoire de Nazianze, pour le défendre contre Anthyme qui voulait s'en emparer. Saint Grégoire, qui aimait la paix et la tranquillité, et qui ne soupirait qu'après la solitude, fut fort affligé de ce dessein, et ne se rendit que malgré lui aux in-



stances de saint Basile, et après que son père l'y eut obligé ; ce qui arriva vers le milieu de l'an 372. Mais quand il voulut aller gouverner sa nouvelle église, il trouva qu'Anthyme s'en était saisi ; peut-être même qu'il y mit un évêque comme le croit Baronius ; et ne voulant point s'y établir par une espèce de guerre, telle qu'Anthyme l'exerçait, il prit le parti de se retirer sur une montagne.

Il n'y put pas longtemps jouir du repos. Son père le conjura de revenir ; mais il se soumit à condition qu'il n'irait point à Sasimes, et s'engagea seulement à gouverner sous lui l'église de Nazianze, sans que cela l'obligeât pour l'avenir. Il tâcha de s'en acquitter avec le zèle qu'on pouvait se promettre de sa piété, et enfin l'an 374 il perdit son père qui avait vécu près de cent ans, et presque en même temps sainte None sa mère qui n'était pas moins âgée. Quoiqu'il fût dans le dessein de retourner dans la solitude aussitôt après leur mort, l'importunité de beaucoup de gens, et en particulier de Bosphore, évêque de Colonie, l'emporta encore une fois sur sa résolution. Mais il ne consentit à gouverner l'église de Nazianze que comme étranger et non comme titulaire, ce qui n'était pas sans exemple, et en attendant que les évêques eussent donné un pasteur à ce troupeau, comme il les en suppliait instamment.

Enfin après les avoir pressés pendant près de trois ans, donnant pour raison que ses incommodités le rendaient incapable de s'acquitter de ses fonctions, comme il le croyait, car il avait été très-dangereusement malade ; voyant que ses sollicitations étaient sans effet, il se retira inopinément en Séleucie ; et il ne paraît pas que Nazianze ait eu depuis aucun évêque jusqu'en 384, quand le Saint y retourna après le concile de Constantinople, comme nous le dirons bientôt. Séleucie était métropole de l'Isaurie ; les reliques de l'illustre sainte Thècle y étaient conservées religieusement dans une église de son nom, d'où vient que le Saint l'appelle Séleucie de sainte Thècle. Il y demeura assez longtemps, et

apparemment jusqu'en 379. Ce fut là qu'ayant abandonné la gloire, les biens, les espérances du monde, la science même, se contentant pour toute nourriture d'un peu de pain, il tâchait de s'élever au-dessus des choses visibles pour ne s'occuper que de la contemplation des choses célestes, et qu'il goûtait les délices innocentes d'une vie éloignée du trouble du siècle. Il ne laissa pourtant pas d'y trouver la croix, soit par les attaques des hérétiques, soit par la douleur que son cœur souffrait des maux que les ariens causèrent en 376 à l'église de Cappadoce; sur quoi il écrivit plusieurs lettres à saint Grégoire de Nysse, dans lesquelles pourtant il lui promet la fin de la persécution, comme elle arriva en effet par la mort de Valens. Gratien, qui lui succéda, comme nous l'avons dit, ayant commencé de donner la paix à l'église, notre Saint commença aussi de respirer; mais la mort de saint Basile qui arriva bientôt après le replongea dans la douleur, sans qu'il pût même l'adoucir par la consolation d'aller baiser ses précieuses reliques, n'étant pas tout à fait rétabli d'une maladie qu'il avait eue.

Gratien, ayant donc donné la paix à l'Église, remit le 19 janvier de l'an 379 l'empire d'Orient au grand Théodose, prince très-catholique et plein d'ardeur pour la foi de Nicée. Il s'agissait de rétablir cette foi dans Constantinople, où les ariens avaient fait depuis longtemps des maux inconcevables. Ils y étaient maîtres absolus et y usaient de leur pouvoir au gré de leur fureur contre les orthodoxes. Il n'y avait point d'opprobres dont ils ne les chargeassent. Ils les accablaient d'injures et de menaces; ils leur ravissaient leur argent; ils confisquaient leurs biens; ils les exilaient; ils massacraient publiquement des évêques et des vieillards. Il n'y avait que les catholiques auxquels on ôtât la liberté, et ils se trouvaient exposés à tous les maux imaginables. Saint Grégoire dit encore que l'église de Sainte-Sophie, qui était la grande église, se pouvait appeler la citadelle du démon, qui en avait fait sa retraite et y avait campé ses soldats. C'était là

que s'assemblaient toute l'armée du mensonge et les légions des esprits impurs, et que se trouvait aussi la compagnie des furies; car on pouvait appeler ainsi les femmes ariennes, que l'ardeur qu'elles avaient pour leur secte rendait plus emportées que des Jézabel.

Ce n'était pas le seul mal qui infectât la ville impériale. Les novatiens y avaient plusieurs églises; l'hérésie des macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit, y faisait de grands progrès; les apollinaristes commençaient à la menacer, et les eunomiens y avaient leur évêque; mais les ariens étaient les plus puissants. Ainsi la vraie foi y paraissait ensevelie dans la mort de l'infidélité et de l'hérésie; néanmoins elle conservait un reste de vie dans un petit nombre de personnes fidèles; mais c'était comme un petit troupeau sans ordre, sans pasteur, sans bornes, sans clôture. La réputation de la science et de la vertu de Grégoire, qui avait passé au delà des mers de l'Asie, et que saint Eusèbe de Samosate n'avait pas manqué de relever, le fit appeler à Constantinople par les catholiques qui y étaient, par les évêques d'alentour, par ceux de Thrace, auxquels se joignirent saint Méléce, Bosphore de Colonie, un autre évêque de Cappadoce nommé Théodore, et saint Basile l'en avait aussi sollicité avant qu'il mourût. On lui reprochait même de différer de s'y rendre, ce qui paraît par les raisons qui l'obligèrent à se justifier, comme on peut voir dans ses différentes lettres.

Il arriva donc à Constantinople en 379, et le don de miracles l'y suivit; mais son principal appui fut le secours de Jésus-Christ, pour la gloire duquel il allait combattre. La manière dont il explique son entrée dans cette seconde Rome nous le prouve, ainsi que son humilité. Il dit que son dessein ne devait pas moins paraître extraordinaire, que de voir marcher David comme Goliath. Qu'il n'y avait rien de plus méprisable, selon le monde, qu'un homme tel que lui; que non-seulement il était étranger, mais même natif d'une méchante bicoque; qu'il était tout courbé

de vieillesse et de maladie ; qu'il avait toujours la tête en bas ; qu'il était chauve, assez mal fait de visage, desséché par les larmes, les austérités et la crainte des jugements de Dieu ; que son parler était rude et champêtre, qu'il était fort mal vêtu et n'avait non plus d'argent que d'ailes.

Il fut reçu en arrivant dans une maison de ses parents, qui ne lui étaient pas moins unis par l'esprit et la piété que par le sang. Baronius croit que c'était Nicobule, mari de sa nièce. Les catholiques n'ayant point de lieu pour s'assembler, on dressa dans cette maison une petite église, qui devint dans la suite très-célèbre, par la grandeur et la magnificence des bâtiments que les empereurs y ajoutèrent. On l'appela l'*Anastasie* ou la *Résurrection*, à cause que la vraie foi, qui était comme morte dans Constantinople, avait commencé d'y revivre. Ce fut là que ce grand docteur combattit puissamment leurs hérésies par ses discours, préserva les catholiques contre les erreurs, expliqua la doctrine de l'Église, et dirigea les mœurs selon les lois de l'Évangile.

Il prémunit surtout les fidèles contre un piège très-dangereux que les hérétiques leur tendaient, et qui était de vouloir pénétrer par leur propre esprit la sublimité de nos mystères, et de juger de leur vérité par la raison humaine. Par là ils se piquaient d'en parler d'une manière captieuse et sophistique, sous prétexte d'élévation d'esprit, et en tâchant d'éblouir les faibles ils les enveloppaient dans leurs erreurs. On parlait aussi de la religion dans les assemblées familières, dans les tables au milieu des repas, dans les parties de plaisir. Rien n'était plus indécent et plus hors de propos ; ce qui était également dangereux, à cause des hérétiques qui se trouvaient partout, et s'efforçaient partout d'insinuer leur venin.

Le Saint redressa là-dessus les fidèles en leur recommandant de ne pas s'entretenir sur les disputes de la religion, et en leur montrant qu'il n'appartient pas à tout le monde de parler de ces

choses, et qu'on ne devait pas le faire en tous les temps, en tous les lieux, ni devant toutes sortes de personnes, ni s'efforcer de pénétrer ce qui est au-dessus de notre portée ; et là-dessus il donne cette belle maxime : « Il y a, dit-il, des occasions où l'on peut écouter ; il y en a où l'on peut parler ; mais il y en a où la crainte doit nous tenir en suspens et nous empêcher également de parler et d'entendre. Il est vrai qu'il y a bien moins de danger à écouter qu'à parler ; mais aussi il est bien moins sûr d'écouter que de se retirer tout à fait. » C'était là un excellent préservatif qu'il donnait contre les entretiens avec les hérétiques ; mais de peur qu'on ne pensât qu'il parlait ainsi, comme s'il n'eût pas été capable de défendre les vérités de la foi qu'il voulait qu'on crût, il fit quatre discours excellents où il expliqua à fond la doctrine de l'Église sur la Trinité, et où il ruina absolument tous les faux raisonnements des hérétiques. Ce sont ces oraisons qui lui ont acquis le surnom de Théologien.

Le principal sujet de ses prédications était la défense de la foi et la réfutation des hérétiques. L'état de la ville l'exigeait ; mais il ne s'y arrêta pas tellement qu'il négligeât de former les mœurs de ses auditeurs. Il leur donnait pour règle que la véritable piété ne consistait pas à parler sans cesse et sans discernement des choses de la religion, mais à observer les commandements de Dieu, à donner l'aumône, à exercer l'hospitalité, visiter les malades, prier, pleurer ses péchés, mortifier les sens, réprimer la colère, modérer les ris, veiller sur la langue, assujettir le corps à l'esprit, etc. Si l'éloquence qu'il employait dans ses discours était le fruit des études qu'il avait faites des auteurs profanes, il l'avait ennoblie par la lecture des Livres sacrés, et comme il dit, par le bois vivifiant, qui est celui de la croix.

On accourait en foule pour l'écouter, et l'on forçait même quelquefois les balustres du chœur pour l'entendre de plus près. Il n'y eut point d'hérétiques, de quelque secte qu'ils fussent, ni même les païens, qui ne vinssent l'écouter avec plaisir, les uns

pour apprendre sa doctrine, les autres attirés par son éloquence, et enfin il était écouté avec une admiration universelle.

Mais la prédication la plus efficace était celle de son exemple. On le voyait très-rarement dans les places publiques ; il ne s'arrêta pas à discourir indifféremment avec toutes sortes de personnes ; sa conversation était grave et sérieuse. Quoiqu'il ne manquât pas de personnes qui le priaient d'aller chez eux, il aimait mieux leur être à charge en le refusant, qu'en usant librement de leurs offres. Il retranchait toute visite inutile, et demeurait ordinairement chez lui, n'ayant d'autre conversation qu'avec lui-même. C'est là qu'il passait les nuits ou à converser seul à seul avec Jésus-Christ, ou à chanter des psaumes et des cantiques alternativement avec d'autres. Il mettait aussi sa joie à se prosterner devant Dieu, et à arroser en sa présence son visage de ses larmes. Il macérait son corps par ses autérités, et dans l'oblation du sacrifice auguste de nos autels, il s'offrait lui-même à Dieu en s'unissant à Jésus-Christ.

Ce qui lui gagna aussi beaucoup l'affection du peuple de Constantinople, c'est qu'on ne remarquait en lui ni précipitation, ni importunité, ni violence, ni ostentation, ni vanité, et qu'on le voyait au contraire modeste, humble, retiré en son particulier, et comme solitaire au milieu des hommes, menant la vie d'un philosophe, mais d'un philosophe vraiment chrétien. Aussi l'exemple d'une si éminente piété joint à la force de son éloquence, réduisit les hérétiques au silence, et fit des effets merveilleux en faveur de la foi ; ce qui était d'autant plus intéressant pour la religion, que Constantinople était regardée comme le lien qui unissait l'Orient avec l'Occident, et comme la source d'où la foi se répandait de tous les côtés.

Il ne faut pourtant pas croire que ces heureux succès fussent les suites des applaudissements qu'il recevait. Ils furent les fruits de sa patience et de ses travaux, et Dieu voulut qu'ils couronnassent les persécutions qu'il eut à souffrir de la part des hérés-

tiques. En effet, à peine avait-il paru dans la ville, que toutes les sectes qui la divisaient se réunirent pour le combattre. Ils le déchirèrent par des discours et des diffamations publiques ; et après l'avoir attaqué personnellement par la calomnie, ils exercèrent comme des loups leur rage sur son troupeau. Le fanatisme arma même des moines apostats, des femmes sans pudeur, des vierges folles, et des gueux que leur fureur rendait indignes de compassion. Toutes ces troupes vinrent droit à l'Anastasie au temps que l'on célébrait le baptême, ce qui pouvait être la nuit de Pâques, qui en l'an 379 était le 21 d'avril, et pénétrant jusque dans l'enceinte du chœur, ils profanèrent l'autel par leurs sacrilèges, renversèrent les mystères, et portèrent sur la chaire leur idole, c'est-à-dire apparemment leur évêque Démophile. A ces excès succédèrent le vin, les danses et des œuvres de ténèbres qu'on n'oserait nommer. On en voulait principalement au Saint et aux ministres de l'Église ; on leur jetait des pierres ; on blessa les uns et on en tua d'autres, et un catholique zélé fut assommé à coups de massue au milieu de la ville. La persécution ne finit pas là ; ils firent tous les outrages qu'ils purent imaginer aux fidèles ; ils les chassèrent de leurs maisons et même des solitudes où ils s'étaient réfugiés. Saint Grégoire fut mis en justice comme un meurtrier, et mené devant les préfets <sup>1</sup>, qui joignaient leurs mauvais traitements à ceux du deuple, quoique ce fût contre les intentions des empereurs ; mais Jésus-Christ le protégea et le fit sortir glorieux du tribunal.

Rien n'est plus admirable que la patience et la modération qu'il fit paraître dans cette persécution. Il n'était touché que de l'injure que les hérétiques faisaient à Dieu en maltraitant ses serviteurs, et de leur obstination dans l'impiété. « Lorsque je suis venu dans la ville, disait-il dans un de ses discours à ses persécuteurs mêmes, j'y suis venu avec une puissance qui certaine-

<sup>1</sup> Le titre de préfet était donné à un grand nombre de chefs civils, militaires ou financiers.

ment n'était pas méprisable (il entendait l'autorité des empereurs), en ai-je néanmoins tiré aucun avantage, quoique j'eusse devant moi des exemples qui me portaient à en profiter ? Vous avous-nous disputé ou des églises ou de l'argent, quoique vous eussiez des richesses en abondance, et plus d'églises qu'il ne vous en fallait, dans le temps même où nous en avions un besoin extrême ? Quel édit de l'empereur avous-nous soutenu avec chaleur, lorsque vous les méprisiez avec insolence ? Quel préfet avous-nous sollicité contre vous ? Quelle plainte avous-nous portée contre qui que ce soit pour ses cruautés ? Pour ce qui est de moi en particulier, je disais alors et je le dis encore avec saint Etienne : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, etc. » Ce qu'il écrit sur le même sujet à Théodore, depuis évêque de Thyanes, est si édifiant que nous voudrions rapporter sa lettre en entier, si nous n'étions obligé d'abrégé : « Surmontons par la douceur, dit-il entre autres choses, ceux qui nous ont offensés ; gagnons-les par une action de piété ; laissons-les punir à leur conscience et non à notre colère. Ne séchons pas un figuier qui peut encore porter du fruit, ne ruinons pas en un moment une œuvre si glorieuse et si importante, pour un accident que la malice et l'envie du diable a peut-être produit. »

C'est ainsi que saint Grégoire partagea avec son illustre ami saint Basile la gloire d'avoir été persécuté par les ariens, et d'en avoir triomphé par sa vertu. Il eut encore beaucoup à souffrir de la part de quelques envieux, et en particulier d'un prêtre barbare de nation et encore plus d'esprit, qui n'ayant reçu aucun tort de lui, fit éclater tout à coup sa haine, causée par le seul mouvement de sa jalousie, et se rendit chef d'une division qui arriva dans son troupeau, en favorisant la témérité de Maxime le Cynique, qui osa se faire élire furtivement évêque de Constantinople par des évêques venus secrètement d'Égypte et envoyés par Pierre, patriarche d'Alexandrie, que ce Maxime avait trompé. C'est là un point d'histoire ecclésiastique qu'il serait trop long



de rapporter ici. Il suffit de dire que cet usurpateur fut bientôt en exécution au peuple, qui demeura fidèle à notre Saint, et qu'ayant osé s'aller présenter à l'empereur Théodose à Thessalonique, il fut rejeté et chassé : ainsi la paix fut rendue aux catholiques de Constantinople.

Ce prince y étant enfin arrivé de Macédoine le 24 novembre de l'année 380, fit à saint Grégoire un accueil des plus favorables. Socrate dit que le Saint lui demanda dans ce premier entretien la permission de se retirer de Constantinople, et cela s'accorde bien avec ces paroles que l'empereur lui dit : « Dieu se sert de moi pour vous accorder cette église. La ville le demande avec tant de chaleur, qu'elle ne s'en départirait pas, ce semble, quelque chose qui lui en pût arriver : elle paraît même dans la disposition de me faire violence pour m'y obliger ; mais elle sait qu'il ne m'en faut pas faire une bien grande pour m'y faire consentir. »

L'empereur fit dire dès le même jour à Démophile, évêque des ariens, s'il voulait accepter la foi de Nicée et réunir tout le peuple dans la même croyance ; et sur le refus qu'il en fit, il lui commanda de quitter toutes les églises, qui furent rendues aux catholiques. Les ariens s'en étaient emparés quarante ans auparavant, lorsque Eusèbe avait usurpé le siège de l'évêque saint Paul en 339. Le peuple fidèle témoigna sa joie à Théodose par ses acclamations, et crut pouvoir lui demander qu'il leur donnât saint Grégoire pour évêque, protestant que nulle grâce ne leur serait plus sensible. Le Saint saisi de crainte ne pouvait presque parler, tant il appréhendait que ces clameurs n'eussent leur effet. Il fit dire au peuple de cesser, qu'il ne s'agissait alors que de rendre grâces à Dieu, et que les autres affaires auraient leur temps. Le peuple admira sa modestie, et Théodose ne la releva pas moins. Il le rendit maître de la maison épiscopale, des revenus ecclésiastiques et de toutes les églises de la ville. Grégoire ne voulut pourtant pas monter le premier jour sur le trône des évêques, mais il paraît qu'on l'y força quelques jours après. Les

hérétiques en furent dans une si étrange colère, qu'ils voulurent lui ôter la vie. Un jeune homme fut assez hardi pour l'entreprendre, mais Dieu ne permit pas qu'il l'exécutât; au contraire, il fut lui-même son propre dénonciateur, et vint se jeter à ses pieds pour lui avouer le funeste dessein qu'il avait eu. Le Saint le lui pardonna, et le mit au nombre de ses amis, ce qui accrut encore plus dans la ville la haute estime qu'on avait de sa charité et de sa générosité. Quoiqu'il eût pu poursuivre les hérétiques à la rigueur, comme il lui eût été aisé de faire par la faveur de Théodose, il ne voulut employer que des remèdes doux pour les guérir, espérant que sa modération les rendrait eux-mêmes plus modérés et plus aisés à convertir. Telle fut sa conduite dans ces circonstances si favorables aux catholiques et si humiliantes pour les ariens.

Celle qu'il garda dans le peu de temps qu'il gouverna l'église de Constantinople, peut bien être proposée pour modèle à former les plus grands prélats. Son désintéressement dans l'administration des revenus de son église était tel qu'il n'en voulut jamais profiter, quoiqu'ils fussent très-grands. Il prit un soin particulier des pauvres, des moines, des vierges, des étrangers, des prisonniers, des citoyens et de toutes les personnes qui faisaient profession particulière de piété. Il commit des gens pour veiller sur leurs besoins. Il fit fleurir le chant des psaumes et les veilles dans la prière et les larmes. Enfin par ses soins, ses exhortations, ses discours pleins d'une force apostolique, sa vigilance, ses vœux et ses gémissements devant Dieu, il attira tant de bénédiction sur son peuple, qu'il fit triompher la foi pure et la piété solide dans tous les états. Des services si essentiels méritaient d'être mieux reconnus de la part des évêques, qu'ils ne le furent dans le second concile œcuménique qui y fut assemblé; mais Dieu en réservait au Saint toute la récompense dans le ciel. L'empereur Théodose ayant mis les catholiques en possession des églises de Constantinople, ordonna par ses lettres à tous les évêques de ses États de se

trouver en cette ville pour y confirmer la foi de Nicée, y établir un évêque, et y faire des règlements pour affermir la paix qu'elle commençait de goûter. Il s'y assembla donc cent cinquante évêques, en y comprenant ceux d'Égypte et de Macédoine qui n'y vinrent pas au commencement. On y établit dans toutes les formes saint Grégoire, évêque de Constantinople, au grand contentement de l'empereur, des plus saints évêques du concile, et des autres aussi, dont quelques-uns le témoignèrent du moins en apparence. Il n'y eut que lui qui résistât ; mais il fut placé sur le trône épiscopal malgré ses gémissements et ses cris. Cependant il survint des affaires entre les évêques qui dégoûtèrent si fort le Saint de sa nouvelle dignité, qu'il demanda absolument de s'en démettre et de se retirer. On peut voir dans les écrivains ecclésiastiques les raisons qu'il en eut, et dont le détail serait ici une digression inutile. On mit donc Nectaire en sa place ; et comme un daim échappé des toiles, ainsi Grégoire se sauva de Constantinople pour se délasser dans la retraite des travaux qu'il avait soufferts et des sujets de peine que les évêques envieux de son mérite lui avaient donnés. Il vint donc à Nazianze ; mais il n'y goûta pas sitôt le repos qu'il désirait. Au contraire, il eut la douleur de trouver cette église semblable à un vaisseau qui erre au milieu de la mer sans pilote, n'ayant point d'évêque, et livrée presque aux apollinaristes, qui s'efforçaient de s'en rendre maîtres. Il tâcha en vain d'y mettre un évêque, et n'en pouvant pas prendre soin lui-même à cause de ses maladies, il se retira à la terre d'Arianze qu'il avait héritée de son père, pour y rétablir sa santé. Ce fut vers l'année 381 ou 382 ; mais il n'y demeura pas tout à fait oisif, car il écrivit plusieurs lettres, et en particulier pour le soutien de la foi dans Nazianze, où les apollinaristes avaient osé mettre un évêque de leur secte. Cela fit que les chefs et le peuple de cette ville le forcèrent en quelque façon d'y venir, tant pour l'amour qu'ils avaient pour lui que pour la crainte de ces hérétiques.

Son humilité qui le suivait partout jointe à ses infirmités, lui faisait regarder le poids de cette église comme au-dessus de ses forces; et il obtint enfin qu'on lui substituât un évêque, qui fut Eulale son cousin et son disciple. Alors se voyant libre et en état de ne plus penser qu'à Dieu et à son salut, il se retira à la campagne pour tout le reste de ses jours. Il y mena la vie d'un moine avec divers solitaires. « Je vis, dit-il, parmi les rochers et avec les bêtes farouches; ma demeure est une caverne où je passe ma vie tout seul; je n'ai qu'un seul habit, et je n'ai ni souliers ni feu; je ne vis que de l'espérance; je suis le rebut et l'opprobre des hommes; je ne couche que sur la paille; je me couvre d'un sac; mon plancher est tout trempé de larmes que je répands continuellement. » Cela n'empêcha pas que quelques personnes du caractère de Maxime le Cynique, qui avaient un extérieur de philosophe et qui se moquaient des austérités des véritables religieux, ne lui osassent faire un crime de sa vie, comme si elle eût été trop molle et trop délicate, auxquels il répondit par un petit poëme qu'il composa.

Il en a composé plusieurs, car il excellait en poésie, et son éloquence est admirée dans ses vers comme dans sa prose; mais il n'employa ce double talent que pour porter les âmes à Dieu à qui il avait consacré ses affections et ses œuvres. Il y aurait beaucoup encore à parler des actions et des écrits de ce grand Saint; mais nous le laissons à ceux qui nous ont donné sa vie au long, et qui ont parlé des écrivains ecclésiastiques, pour venir à son bienheureux décès. Dieu l'y avait préparé insensiblement par de fréquentes maladies, et il l'attendait en paix et confiance dans sa solitude. Nous n'en savons point les circonstances. Et comme saint Jérôme dit qu'il était mort près de trois ans avant qu'il fit son Catalogue des auteurs ecclésiastiques l'an 392, il faut que cela soit arrivé en 389 ou au commencement de 390, dans la soixante ou soixante-unième année de son âge, s'il est né, comme on le croit, en 329.

L'Église latine fait sa fête le 9 de mai. Les Grecs l'honorent le 30 de janvier, avec saint Basile et saint Jean Chrysostome, et en particulier le 25 du même mois. Son corps fut transféré de Nazianze à Constantinople par l'ordre de Constantin Porphyrogénète, et déposé dans l'église des Apôtres, près de l'autel et du corps de saint Jean Chrysostome. Il fut apporté de là à Rome, selon le cardinal Baronius, et placé sous l'autel de l'église de la Vierge au champ de Mars en 1505, d'où le pape Grégoire XIII le fit porter solennellement en 1582 le 11 de juin, dans une grande chapelle qu'il avait fait faire sous le nom de ce Saint dans l'église de Saint-Pierre au Vatican, et le lendemain il le fit enfermer sous l'autel. La fête de cette translation est marquée dans le *Martyrologe romain* le 11 de juin.

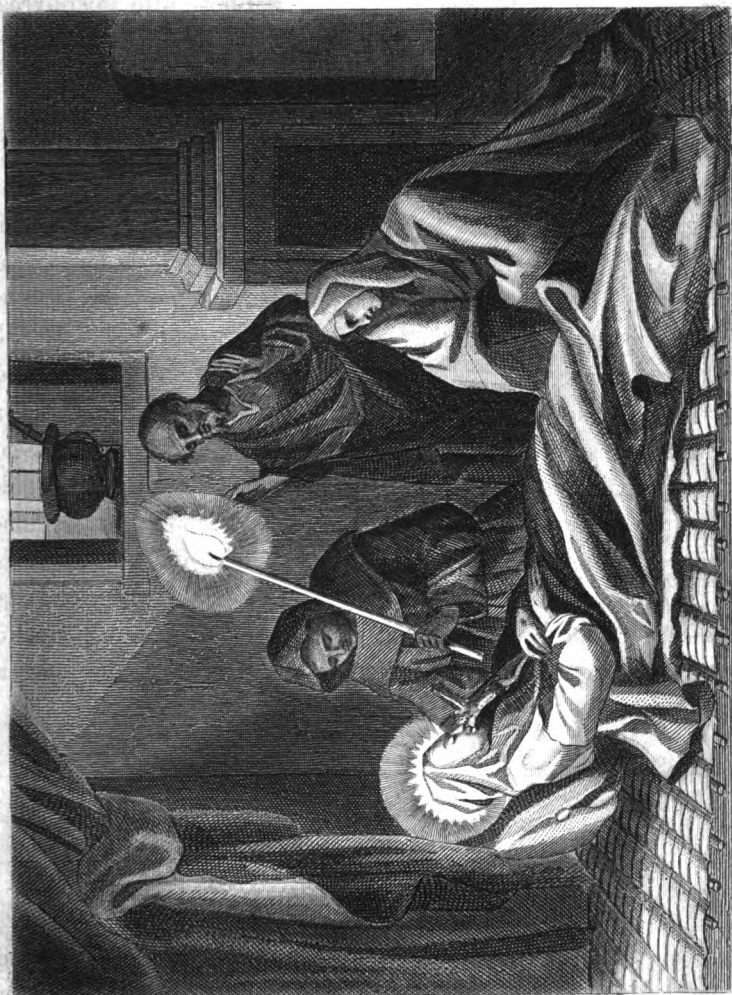
Le cardinal Baronius rapporte une description du corps et du visage du Saint, qu'il dit avoir tirée d'un manuscrit grec du Vatican, et les Grecs la répètent deux fois dans leurs *Ménées*. Selon cette peinture le Saint était d'une taille médiocre, un peu pâle, mais d'une manière qui n'effaçait pas sa beauté; il avait le nez baissé, les sourcils droits et élevés, le regard doux et agréable, l'œil droit un peu triste et raccourci par une cicatrice qui lui était restée; la barbe épaisse, mais peu longue et comme noircie de fumée à l'extrémité; la tête chauve et ornée de beaux cheveux blancs aux endroits où il les avait conservés.

#### PARENTS DE SAINT BASILE.

##### SAINTE MACRINE LA JEUNE ET SON MONASTÈRE <sup>1</sup>.

Quoique tous les parents de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze n'aient pas professé la vie monastique, nous croyons devoir donner ici une idée de leurs vertus, puisqu'elles peuvent

<sup>1</sup> Saint Grégoire de Nysse.



*Imp. de la Couronne à Paris.*

*Grand tirage.*

*S<sup>te</sup> Macrine.*



contribuer à relever la gloire de ces deux Saints, comme ceux-ci ont rendu la leur plus célèbre. Nous commencerons par les parents de saint Basile.

Ce Saint était noble du côté de son père et de sa mère, et s'il avait voulu se prévaloir de l'éclat de sa race par les honneurs qui frappent les yeux du monde, il lui eût suffi de montrer que les offices, soit de judicature, soit de police, l'autorité dans les cours des princes, les grands biens, les dignités les plus élevées, les honneurs publics, la réputation de l'éloquence, étaient des choses communes dans sa famille; mais il avait dans ses ancêtres d'autres sujets de gloire plus solides, puisque leur vertu les rend encore aujourd'hui l'objet de la vénération de toute l'Eglise.

Son aïeule paternelle sainte Macrine, dont le nom est marqué dans le *Martyrologe romain* au 14 de janvier, se rendit célèbre en son temps par son insigne piété. Elle était de Néocésarée dans le Pont, et fut instruite dans la doctrine de saint Grégoire le Thaumaturge par ses disciples : doctrine que son cœur conserva précieusement, et dans laquelle elle ne manqua pas d'élever saint Basile dès son enfance. Son mari, dont nous ignorons le nom, marcha aussi bien qu'elle dans la pratique de toutes sortes de vertus. Ils furent du temps de la persécution de Dioclétien, continuée par Maximien Galère et par Maximin, du nombre de ces saints fugitifs, qui aimèrent mieux se priver de leurs biens, souffrir toutes les inconvénients d'un exil volontaire, et s'exposer à la mort même, plutôt que de se mettre en danger de perdre leur âme en perdant la foi. Ils se retirèrent vers l'an 305 avec peu de suite dans une des forêts qui couvrent le Pont; ce qui ne pouvait être que très-pénible à des personnes de leur qualité, et ils y persévérèrent environ sept ans.

Dieu fit voir par un miracle célèbre, que c'était par le mouvement de son Saint-Esprit qu'ils avaient médité cette retraite : car y étant privés de tout secours humain, il leur envoya pour les nourrir, de grands cerfs qui descendaient du haut de la mon-



tagne, et qui se laissaient prendre d'eux-mêmes au moindre signal qu'ils leur faisaient. Cette merveille de la Providence les fortifia dans le combat, en faveur duquel Dieu la leur accordait. Il y a apparence qu'ils sortirent de cette retraite après l'édit que Maximien Galère fut contraint par la puissance de Dieu de publier en faveur des chrétiens le 30 d'avril de l'an 311, comme on peut le voir dans l'histoire de l'Église ; mais comme saint Grégoire de Nazianze, et encore plus expressément saint Grégoire de Nysse, disent que sainte Macrine avait soutenu de grands combats en confessant la foi de Jésus-Christ, et que ses biens et ceux de son mari avaient été confisqués, ils peuvent avoir ensuite confessé Jésus-Christ ou sous Maximin, qui renouvela peu de mois après la persécution, ou vers l'an 320, sous Licinius. Il y a apparence que sainte Macrine mourut dans le Pont vers l'an 340.

Sa piété et celle de son mari passa dans Basile leur fils, père de notre Saint, qui enseigna l'éloquence avec tant de réputation, qu'il devint le maître des autres et s'acquit une estime universelle. Sa vertu ne céda qu'à celle de son fils. Il fut regardé comme le maître commun de la piété dans le Pont, autant qu'il l'était par son éloquence ; et ce fut sa prudence, ainsi que son excellente conduite dans toutes ses actions, qui lui méritèrent le bonheur d'avoir sainte Emmélie pour épouse.

Cette illustre sainte, dont le nom marquait l'harmonie et l'accord de toutes les perfections qu'elle possédait, avait un amour extrême pour la virginité ; mais ayant perdu son père à qui la colère de l'empereur païen (on croit que c'était Licinius) avait ôté les biens et la vie, et ayant aussi perdu sa mère lorsqu'elle était encore jeune, elle fut obligée de se marier, parce que son extrême beauté la faisait rechercher de beaucoup de gens, et que même quelques-uns avaient résolu de l'enlever ; de sorte que la crainte d'un pareil accident la fit résoudre à se mettre en sûreté par le mariage, et la réputation de Basile le lui fit préférer à tous les autres.

Leur piété les unit autant que le nœud du mariage. Ils s'accordaient parfaitement dans la pratique des bonnes œuvres ; ils nourrissaient les pauvres, ils recevaient les étrangers, ils consacraient ainsi à Dieu une partie de leurs biens dans la persécution. Dieu avait pourtant depuis si fort multiplié ce qu'ils avaient, que personne dans le pays ne les surpassait en opulence. Ils avaient des possessions dans trois provinces différentes, dans le Pont, dans la Cappadoce et dans la petite Arménie ; ce qui fit que leur nombreuse famille en fut pourvue avantageusement. Saint Grégoire de Nysse assure que par les bénédictions dont Dieu les favorisa, chacun de leurs enfants dans la suite eut davantage de biens qu'ils ne leur en avaient laissés à tous ensemble. Ces enfants étaient au nombre de dix ; mais il y en eut un qui mourut en bas-âge, puisque quand Basile le père mourut on divisa le bien en neuf parts pour quatre fils et cinq filles.

L'aînée de tous ces enfants fut Macrine la Jeune ; saint Basile fut le premier des garçons, Naucrèce le second, saint Grégoire de Nysse le troisième ou le quatrième, et saint Pierre, évêque de Sébaste, le dernier de la famille. Nous n'avons point de connaissance particulière des quatre autres filles, sinon que leur mère les pourvut honnêtement selon que chacune le désira. Nous parlerons ailleurs des nièces de saint Basile, filles d'une de ses sœurs qui gouvernèrent un monastère de vierges dans Césarée.

Pour parler à présent de chacun en particulier, nous ne savons rien de plus du père de saint Basile que ce que nous avons dit en général de ses vertus : à quoi il faut ajouter que saint Basile étant tombé dangereusement malade dans son enfance, son père priant pour sa guérison, Dieu lui apparut dans la nuit et lui dit comme à ce Seigneur de Capharnaüm : *Allez, votre fils se porte bien.* Ce qui fait voir que la foi de ce saint homme était vive, et qu'il était favorisé d'une haute communication avec Dieu. Le soin qu'il prit aussi d'instruire notre Saint par lui-même des premiers éléments de la rhétorique, prouve son attention à remplir ses devoirs

Joan. 4, 5.

de père de famille. Il fournit heureusement et saintement sa carrière, ayant inspiré à ses enfants par ses leçons et par ses exemples, tous les bons sentiments que la religion nous recommande, et il mourut enfin plein de mérites vers l'an 349 au plus tard, peu de temps après la naissance de saint Pierre de Sébaste.

Quant à sainte Emmélie son épouse, nous ne la séparerons point ici de sa fille sainte Macrine la jeune, qui fut sa fidèle compagne jusqu'à sa mort, et qui lui fut d'un grand secours pour arriver à cette haute perfection qu'elle consumma par une mort sainte, et qui lui a mérité une place, ainsi qu'à son saint époux, dans les fastes de l'Eglise au 30 de mai. Son intention en s'engageant dans le mariage, fut plutôt, comme nous l'avons vu, de se dérober aux pièges du monde que d'en suivre les folles vanités. Toute occupée des soins domestiques, qui sont un des plus essentiels devoirs des mères de famille, Dieu lui donna dans le premier fruit de son mariage une aide plutôt qu'une fille pour le soutien des autres enfants qu'il lui préparait dans sa miséricorde; et cette fille la seconda en tout, soit pour les affaires de la maison, soit pour la pieuse éducation de ses frères et de ses sœurs.

Dieu voulut la lui annoncer lorsqu'elle la portait dans son sein comme un fruit de sa grâce, et lui fit connaître la haute sainteté à laquelle il la destinait: car étant sur le point d'accoucher, elle s'endormit, et durant ce temps-là il lui sembla qu'elle portait entre ses bras cette bienheureuse fille, et qu'un homme d'une taille et d'une majesté plus qu'humaine lui donna le nom de Thècle, ce qu'il répéta par trois fois, après quoi il disparut. Elle s'éveilla dans ce moment, et accoucha avec tant de facilité, qu'à peine le songe eut cessé qu'elle en vit l'effet. On regarda dès lors ce nom comme un signe de la conformité de sentiments qu'il y aurait entre sainte Thècle et cette sainte fille.

On la confia à une nourrice dans la maison, mais elle était presque toujours entre les bras de sa mère. L'éducation que cette excellente dame lui donna, quand elle fut en âge d'en rece-

voir une, fut des plus pieuses. Bien loin de lui présenter rien qui pût lui inspirer l'esprit du monde, Emmélie lui fit apprendre les endroits de l'Écriture sainte les plus aisés à comprendre et les plus convenables à son âge. Elle commença par la sagesse de Salomon, dont elle choisit les sentences les plus propres pour régler les mouvements de son cœur et la conduite de sa vie. Elle lui fit aussi apprendre les psaumes, et l'accoutuma à entretenir son âme des saintes affections qui sont renfermées dans ces divins cantiques ; en sorte que l'on pouvait dire, selon la remarque de saint Grégoire de Nysse, de qui nous apprenons tout ce que nous rapportons ici, qu'en quelque endroit que la jeune Macrine allât, ou quelque chose qu'elle fit, ces sacrés cantiques lui tenaient lieu d'une fidèle compagne qui ne la quittait jamais.

Si c'étaient là les fruits des soins de la pieuse mère, c'étaient aussi ceux de la docilité de la fille ; et par cette même docilité elle apprit tous les ouvrages de l'aiguille propre à son sexe et dans lesquels elle excella. Dieu ajouta à ces belles dispositions de l'âme de la jeune Macrine, une beauté de corps si parfaite, qu'il n'y en avait point dans tout le pays qui en approchât, ce qui fut pour ses parents un sujet plus particulier de la tenir cachée ; mais quelques soins qu'ils prissent pour cela, et quelque attention qu'elle-même y donnât pour empêcher d'être vue, elle ne put se dérober entièrement aux yeux de beaucoup de gens, qui ne manquèrent pas de la rechercher en mariage. Son père jugea par sa prudence, que pour se délivrer des importunités de ceux qui l'assiégeaient sans cesse pour avoir la préférence, il devait choisir un homme de très-bonne maison et fort sage, auquel il la fit épouser, en différant pourtant l'accomplissement du mariage, parce que Macrine était encore trop jeune.

Mais Dieu, qui s'était réservé cette chaste colombe pour se la consacrer par la virginité, fit que tandis que cet homme tâchait de mériter de ses parents la bonne opinion qu'ils avaient de lui,

par des actions publiques où il prenait la défense des innocents faussement accusés, il fut surpris d'une maladie qui l'enleva en peu de temps, ce qui fit évanouir toutes les belles espérances qu'on en avait conçues.

Cette mort précipitée fixa pour toujours le sort de Macrine dans l'état de vierge, qu'elle désirait tant de garder pour être toute à Jésus-Christ; ce qui fit que ses parents lui proposant d'autres partis qui se présentaient, elle leur répondit: *Que son époux n'était pas mort, qu'il vivait à l'égard de Dieu, et même à son égard par l'espérance de la résurrection; qu'il était allé seulement faire un voyage, et qu'elle se croyait obligée de lui garder une entière fidélité.*

Elle s'affermir toujours plus par ces raisons dans le dessein de demeurer vierge, et elle résolut encore de ne perdre jamais sa mère de vue; ce qui faisait dire à celle-ci, que n'ayant porté ses autres enfants dans son sein que durant quelque temps, elle la portait en quelque façon continuellement avec elle. Mais bien loin que cette assiduité lui fût pénible, elle lui était d'autant plus agréable, qu'outre ce que la tendresse lui inspirait pour sa fille, les services qu'elle en recevait étaient plus grands que ceux qu'elle eût pu recevoir de plusieurs servantes. Les avantages de cette étroite union leur étaient communs, dit saint Grégoire de Nysse, la mère conduisant l'esprit de la fille, et celle-ci ayant un si grand soin des besoins corporels de sa mère, qu'elle lui faisait cuire de ses propres mains le pain qu'elle mangeait. Macrine employait également tout son travail pour elle; et quand après la mort de son père, Emmélie se trouva chargée de quatre fils et cinq filles, qui étaient répandus dans les trois provinces du Pont, de la Capadoce et de la petite Arménie, Macrine partageait avec elle tous les soins que lui donnaient tous ces enfants; et enfin elle la porta par son exemple à s'élever peu à peu à une vertu encore plus parfaite que celle qu'elle pratiquait auparavant, quoiqu'elle fût déjà bien grande.

Nous avons vu dans la Vie de saint Basile, comment elle le porta au mépris de la sagesse du siècle pour embrasser la pratique de la sagesse évangélique ; elle éleva de même son frère saint Pierre, évêque de Sébaste, et lui fut comme une seconde mère et un précepteur par le soin qu'elle prit de le former dans la piété. Enfin voyant que ses frères et ses sœurs étaient tous grands et qu'ils n'avaient plus besoin des soins de leur mère, elle lui persuada de se retirer ensemble dans un monastère.

Ce fut dans cette vue qu'elles en bâtirent un dans le Pont le long de la rivière d'Iris, à peu de distance de la ville d'Ibore. Là sainte Macrine avec sa mère ayant retranché toutes les occasions qui les pouvaient engager dans les embarras du siècle, elles quittèrent leur manière ordinaire de vivre pour en prendre une plus parfaite, et firent de leurs servantes leurs compagnes pour passer ensemble le reste de leurs jours dans la profession religieuse. D'autres personnes de son sexe vinrent s'y joindre aussi, et sainte Macrine gouverna après sa mère cette communauté dans une très-sainte et très-exacte discipline. Elle avait donné aux pauvres tout ce qui lui était revenu de la succession de ses parents, pour suivre à la lettre le conseil de Jésus-Christ, et elle subsistait du travail de ses mains. Les autres religieuses en faisaient de même, ainsi le travail était un des principaux points de leur règle.

Saint Grégoire de Nysse nous trace en ces termes le plan de leur conduite et de leurs observances régulières : « Il y avait entre elles une entière égalité à l'égard de la nourriture, des meubles, des cellules et des autres nécessités, sans qu'il leur restât aucune marque des rangs différents qu'elles tenaient dans le monde. La vie qu'elles menaient était si sainte et leur vertu si éminente, qu'on n'a point de paroles qui puissent bien l'exprimer. Leur exactitude de jour et de nuit dans l'observance de leur sainte discipline répondait à la grandeur de leur vertu et à la ferveur dont leur âme était embrasée. On pouvait les comparer

à ces âmes bienheureuses qui prennent leur essor vers le ciel après qu'elles sont sorties de la prison de leur corps, tant leur cœur était dégagé des choses de la terre, et l'on peut dire qu'elles vivaient presque comme des anges.

« On ne voyait parmi elles ni marque de colère et d'envie, ni de soupçons, ni de haine. Elles avaient banni de leur cœur le faste de la vanité, le désir des honneurs et de l'estime des créatures et autres vices semblables. Elles mettaient leurs délices dans la tempérance, leur gloire à n'être connues de personne, leurs richesses à ne rien posséder, ayant abandonné toutes les commodités de la vie comme on secoue la poussière : aussi regardaient-elles comme un temps perdu, celui que l'on n'emploie qu'à ce qui regarde cette vie périssable. Toutes leurs occupations et leur repos était la prière continuelle et le chant des psaumes, qu'elles n'interrompaient jamais ni de jour ni de nuit. Enfin leur vie était si parfaite, qu'on peut dire qu'elle tenait comme un milieu entre la nature humaine et l'angélique, parce qu'elle participait de l'une et de l'autre. » Telle est l'idée que saint Grégoire nous donne des vertus de ces ferventes vierges de Jésus-Christ.

Mais si elles étaient si parfaites, combien la bienheureuse Macrine, qui les conduisait avec tant de sagesse et de piété, ne le devait-elle pas être ? Le même Saint assure que n'étant jamais satisfaite de ce qu'elle avait acquis de mérite devant Dieu, toute son attention était de se purifier sans cesse de ses moindres imperfections, et d'aspirer par de nouveaux progrès à la haute perfection à laquelle la grâce du Seigneur l'appelait dans les desseins de sa miséricorde. Saint Pierre son frère, que nous avons dit qu'elle avait formé dans la piété dès son enfance, lui rendait alors les soins qu'il en avait reçus, ainsi qu'à sa communauté. Il était retiré dans la même solitude, comme nous le dirons plus bas, et saint Basile dans le séjour qu'il fit auprès de lui, leur fut également d'un grand secours.

Dieu voulut dans une rencontre faire éclater par une guérison miraculeuse sa grâce sur sainte Macrine, et montrer en même temps combien ses prières étaient efficaces auprès de sa divine majesté. Il se forma sous le cou de la Sainte une tumeur extraordinaire, à laquelle on jugea qu'il fallait faire une incision pour empêcher que le mal n'agît en dedans et ne pénétrât jusqu'au cœur, ce qui lui aurait causé la mort. Sa mère la pressait de souffrir qu'on appelât le médecin pour y apporter remède, lui représentant que la science de la médecine a été enseignée de Dieu pour le bien des hommes : mais cette fille souverainement modeste trouvait son mal plus supportable que de montrer quelque partie de son corps à des personnes inconnues. Un jour donc, après avoir servi jusqu'à Vêpres selon son usage sa pieuse mère, qui l'exhortait toujours à voir un médecin pour remédier à son mal, elle se retira dans une chapelle qui était dans l'intérieur du monastère, et y passa la nuit en prières et en larmes, conjurant le Seigneur, qui est le souverain médecin, de la guérir plutôt que de permettre qu'elle fît voir son mal à un homme. Ensuite elle prit un peu de la terre qu'elle avait trempée de ses larmes, et l'appliqua sur la partie malade comme un remède qu'elle espérait que Dieu bénirait, ce qui arriva; car après sa prière étant retournée à sa mère, elle lui dit qu'il lui suffisait qu'elle voulût bien faire le signe de la croix sur son mal; mais en y mettant la main elle trouva qu'elle en était parfaitement guérie. Il ne resta qu'une petite marque comme d'une piqûre d'aiguille, qui demeura jusqu'à sa mort, Dieu l'ayant ainsi permis, comme le remarque saint Grégoire de Nysse, afin que ce fût un témoignage continuel du miracle qu'il avait fait en sa faveur, et pour l'obliger d'en conserver toujours le souvenir avec une humble reconnaissance.

Sainte Emmélie, qui était fort avancée en âge, paya enfin le tribut commun à la nature. Ses enfants étaient absents, excepté sainte Macrine et saint Pierre qui demeuraient auprès d'elle.



Lors donc qu'elle sentit les approches de la mort, les ayant tous les deux à ses côtés, elle parla des autres avec une extrême tendresse, leur donnant sa bénédiction, quoiqu'éloignés ; puis prenant ces deux-ci chacun d'une main, elle adressa à Dieu en leur faveur cette belle prière : « Seigneur, je vous offre les prémices et la dîme du fruit qui est sorti de mon sein ; car celle de mes filles qui est ici, étant née la première, peut bien être appelée les prémices, et ce dernier de mes fils étant le dernier de tous peut aussi être regardé comme la dîme de mes enfants. Ainsi, outre que je les tiens de votre libéralité, ils vous appartiennent par un droit particulier. Daignez donc, ô mon Dieu, répandre la sainteté sur le cœur de l'un et de l'autre. » Cette bénédiction et sa vie finirent en même temps : ce fut sur la fin de l'an 373. On l'enterra auprès de son mari à sept ou huit stades de son monastère, dans l'église des Quarante-Martyrs. L'Église l'honore le 30 de mai.

On peut juger de la douleur de sainte Macrine et de celle de son frère saint Pierre, par le mérite de la sainte mère qu'ils perdirent : mais leur piété changea cette douleur en un sacrifice de bonne odeur devant Dieu par leur résignation à ses ordres. C'est ce que saint Grégoire de Nysse nous donne à entendre quand il dit, qu'après l'avoir fait ensevelir comme elle l'avait ordonné, ils tâchèrent de se surmonter eux-mêmes en rendant leurs dernières actions encore plus parfaites que les précédentes, s'efforçant d'arriver au comble de la vertu. Celle de sainte Macrine avait été mise auparavant à une très-rude épreuve par la perte de son frère Naucrèce, qu'on apporta mort de la campagne avec Chrisaphe son domestique, sans qu'on pût savoir comment cela était arrivé. « Macrine, dit saint Grégoire de Nysse, parut d'autant plus admirable dans cette rencontre, qu'étant touchée jusqu'au fond du cœur de ce qu'elle perdait son frère par un accident si déplorable, et celui même de ses frères qu'elle aimait davantage, son âme s'éleva pourtant si fort au-dessus de ses

sentiments, que son exemple et ses raisons rendirent sa mère, qui vivait encore alors, capable de consolation ; en sorte que dans la violence d'un coup si frappant, elle ne jeta point de grands cris, elle ne déchira point ses habits, elle ne s'abandonna point aux transports de douleur que l'on voit ordinairement dans les autres mères, et elle ne fit rien qui fût indigne de sa piété, ni qui pût la faire passer pour femme. » Enfin le même saint Grégoire ajoute que Macrine était parvenue à un si haut degré de vertu, que dans tous les sujets de déplaisir qui arrivaient à sa mère, elle ne souffrait jamais que le sentiment qu'elle en avait fût plus grand que sa joie des grâces dont elle était redevable à la bonté divine.

Après ce double sacrifice de la mort de Naucrèce et de sainte Emmélie, Dieu en exigea un troisième de sainte Macrine avant qu'il la couronnât de ses travaux dans le ciel. Ce fut celui du grand saint Basile qui mourut en 379, comme nous l'avons dit au chapitre précédent. Si ce grand docteur en quittant la terre laissa toute l'Église dans l'affliction, quelle dut être celle de sainte Macrine quand le bruit d'une si triste nouvelle parvint jusqu'à son monastère ? Mais, ajoute saint Grégoire de Nysse, comme on éprouve l'or en divers fourneaux afin qu'on juge meilleur celui qui a passé par trois creusets différents, ainsi l'âme de cette vierge ayant passé par les trois épreuves de la mort de Naucrèce, de sa mère et de saint Basile, elle parut si pure et si forte, qu'on n'y remarqua jamais rien de faible ni de défectueux.

Saint Grégoire de Nysse se trouva au mois de septembre ou d'octobre de l'année de la mort de saint Basile au grand concile que les Orientaux tinrent à Antioche, et tous les évêques qui le composaient s'étant ensuite séparés pour retourner chacun chez soi, il désira d'aller visiter sainte Macrine, qu'il n'avait point vue depuis près de huit ans. Il la considérait moins comme sa sœur que comme sa maîtresse ; car c'est le nom qu'il lui donne ordinairement. Outre la consolation qu'il se proposait en la voyant,

il voulait aussi se décharger de la douleur qu'il avait de la mort de saint Basile en s'en entretenant avec elle. Mais au lieu de la consolation qu'il espérait, Dieu voulut que sa visite fût pour lui un surcroît d'affliction par la mort de cette Sainte, pour accomplir aussi le désir qu'elle avait eu de le voir encore une fois avant que de monter au ciel, et afin qu'il lui rendît les derniers devoirs.

Nous emprunterons pour raconter ce qui se passa dans cette visite, les propres paroles de saint Grégoire dans la relation qu'il fait de la mort de la Sainte, parce qu'elle est bien plus touchante que celle que nous en pourrions donner. « Après avoir fait, dit-il, un long chemin, n'ayant plus qu'une journée, j'eus en dormant une vision qui m'annonça par avance ce qui devait m'arriver ; car il me sembla que je portais entre mes mains des reliques des martyrs, qui jetaient une si grande lumière, que mes yeux n'en pouvaient soutenir l'éclat. Cela me parut ainsi par trois diverses fois sans que je pusse comprendre ce qu'il pouvait signifier : j'en fus en peine et j'en attendis l'événement.

« Je rencontrai ensuite un domestique à mesure que j'approchai de la retraite où ma sœur menait une vie céleste, et je lui demandai si mon frère s'y trouvait. Il me répondit qu'il en était parti depuis quatre jours et que ma sœur était malade. Cela fit que je me hâtai, et mon cœur fut saisi de tristesse. Mes frères (c'est-à-dire les moines) avaient appris ma prochaine arrivée, et lorsque je fus près du monastère de ma sœur ils vinrent à ma rencontre, ainsi qu'on a coutume de faire pour rendre honneur à ses amis. D'un autre côté, la bienheureuse troupe de vierges était assemblée dans l'église, où elles attendaient ma venue avec une grande modestie.

« Quand j'y fus entré, je fis les prières et leur donnai la bénédiction, qu'elles reçurent avec une profonde humilité et la tête inclinée, après quoi elles se retirèrent en silence pour vaquer chacune à son office ; ce qui me fit juger que ma sœur, qui était

leur supérieure, ne s'y trouvait point. Une personne qui se rencontra là m'ouvrit la porte et me conduisit à sa cellule. Je l'y trouvai couchée, non sur un lit ni sur un matelas, mais par terre, sur un ais couvert d'un cilice, et au lieu d'oreiller elle avait un autre ais coupé de façon qu'il lui soutenait la tête. Elle était très-malade, et aussitôt qu'elle m'aperçut, ne pouvant s'avancer vers moi à cause de l'extrême faiblesse où la fièvre l'avait réduite, elle se leva sur son coude, et mettant une main en terre elle se souleva sur sa pauvre couche autant qu'il fut à son pouvoir, afin de me recevoir avec honneur. Je courus à elle, je la relevai et la fis remettre comme elle était auparavant. Alors elle leva les mains vers le ciel et dit : « Je vous rends grâces, mon Seigneur et mon Dieu, de m'avoir accordé l'accomplissement de mon désir, en inspirant à votre serviteur de venir visiter votre servante. »

« Elle tâchait de nous cacher la difficulté qu'elle avait de respirer, pour adoucir la peine que nous sentions de sa situation, et nous montrait un visage gai, nous entretenant des choses qu'elle jugeait agréables. Mais la suite du discours nous ayant porté à parler du grand Basile, je ne pus empêcher ma douleur de paraître sur mon visage. Bien loin de m'imiter, elle en prit sujet d'entrer dans les sentiments de la plus haute piété, et tout animée de l'esprit de Dieu, elle nous parla avec tant d'élévation de la conduite secrète de Dieu, dans tout ce qui arrive sur la terre, et dans les afflictions qu'il nous envoie, que mon âme se sentit comme emportée au-dessus des sentiments de la nature, et transportée avec elle dans le ciel.

« Je ne pouvais trop admirer comment, dans l'ardeur de la fièvre qui avait épuisé ses forces et répandu sur son corps abattu une sueur froide qui annonçait sa fin, elle conservait toute la liberté de son esprit, ainsi que l'Écriture nous l'apprend du saint homme Job couvert d'ulcères et de pourriture, et avec quelle facilité et quelle sublimité de pensée elle parlait de l'état de l'âme,

de la vie que nous passons sur la terre, de la fin pour laquelle nous sommes créés, de l'immortalité dont ce corps mortel sera un jour revêtu, et pourquoi il faut qu'il cesse de vivre ici-bas pour entrer dans une autre vie. Les paroles sortaient de sa bouche comme l'eau d'une source que rien n'empêche de couler, et si je n'eusse craint de l'engager dans un trop long discours, je l'aurais volontiers priée de nous expliquer de même tout le reste de la religion.

« Après qu'elle eut fini de parler de ces matières, elle me dit : Il est temps, mon frère, qu'étant fatigué par le long chemin que vous avez fait, vous preniez un peu de repos ; mais c'en était un bien doux pour moi de l'entendre. Je lui obéis pourtant, et j'allai dans un jardin proche de là, où je trouvai un couvert fort agréable sous l'ombre de quelques arbres. Rien n'était capable de me réjouir, ayant le cœur serré de tristesse dans la crainte de ce qui devait bientôt arriver. La vision que j'avais eue des reliques des saints Martyrs ne me parut plus une énigme, et j'en parlai à quelqu'un de ceux qui étaient présents.

« La Sainte, qui pénétrait dans mes pensées, nous envoya dire de cesser de nous affliger, parce qu'elle espérait bien de son mal ; mais elle entendait par là que sa fin, après laquelle son âme soupirait pour aller jouir de la vue de son Dieu, était toujours plus proche. Nous nous levons à cette nouvelle pour l'aller joindre, et quand elle nous vit, ne voulant point perdre le temps en discours inutiles, elle commença à nous raconter tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance, avec autant de suite et de présence d'esprit que si elle l'avait lu dans un livre, détaillant tous les bienfaits dont Dieu avait favorisé mon père, ma mère et toute notre famille, pour lui en rendre de dignes actions de grâces.

« Je voulus lui parler de ce que j'avais souffert lorsque l'empereur Valens m'envoya en exil à cause de la foi, et des autres travaux auxquels les troubles arrivés dans l'Église m'avaient en-

gagé ; mais elle me répondit : Ne cesserez-vous jamais de perdre de vue les obligations que vous avez à Dieu ? Craignez de tomber dans l'ingratitude, en oubliant les avantages que vous avez reçus de lui au-dessus même de ceux dont vous tenez la vie. Car si mon père s'est rendu célèbre depuis sa jeunesse par des actions publiques qui lui ont mérité l'estime de ses concitoyens, sa réputation ne passa pas la province du Pont ; au lieu que la vôtre s'est étendue si loin, que les églises vous appellent à leur secours et s'adressent à vous pour le rétablissement de leur discipline. Reconnaissez en tout cela la faveur que Dieu vous a faite, et l'effet des prières de nos parents.

« J'aurais voulu en l'entendant parler ainsi, que le jour eût duré davantage. Mais le chant de ces saintes vierges m'appelant à Vêpres, elle me dit de me rendre à l'église tandis qu'elle recommença de prier Dieu. La nuit se passa ainsi, et quand le jour commença de paraître, il me fut aisé de juger par l'état où je la trouvai, que c'était le dernier de sa vie, la fièvre ayant consumé tout ce qui lui restait de force. Mon âme était alors agitée de deux mouvements différents ; l'un de douleur, car la nature me faisait sentir sa tendresse, considérant que c'étaient les dernières paroles d'une personne qui m'était si chère ; l'autre d'admiration, en voyant avec quelle tranquillité et quelle confiance elle attendait la mort, ou plutôt avec quel désir elle soupirait après ce moment par cet ardent amour pour son Époux céleste qu'elle avait toujours nourri dans son cœur, et qui lui faisait souhaiter d'être bientôt affranchie des liens du corps, pour aller jouir dans le ciel de sa divine présence.

« Le soleil était prêt à se coucher sans qu'elle perdît rien de la vigueur de son esprit. Elle cessa de nous adresser la parole, et ayant les mains jointes et les yeux arrêtés sur son céleste Époux ; car son petit lit était tourné vers l'Orient, elle s'entretenait avec lui, mais d'une voix si basse que nous avions peine à l'entendre. Nous comprîmes pourtant qu'elle lui parlait ainsi :

Vous nous délivrez, Seigneur, de la crainte de la mort ; vous faites que la fin de cette vie est pour nous le commencement d'une véritable vie ; vous nous laissez dormir pour un temps, et vous nous réveillerez par le son de la trompette à la fin des siècles. Vous confiez à la terre comme un dépôt, la terre de notre corps que vous avez formée de vos mains, et vous le lui redemanderez en le revêtant d'immortalité et de gloire ; vous nous avez délivrés de la malédiction et du péché, ayant voulu en être chargé vous-même pour l'amour de nous ; vous avez brisé la tête du serpent qui avait rendu l'homme esclave en le rendant désobéissant ; vous avez brisé les portes de l'enfer, vous avez ouvert le chemin de la résurrection en terrassant le maître de la mort ; vous avez donné à ceux qui vous craignent le signe de votre croix sainte, pour confondre cet ennemi irréconciliable et mettre notre vie en assurance. Dieu éternel, auquel j'ai appartenu dès le ventre de ma mère, que j'ai toujours aimé de toute l'étendue de mon cœur, et auquel depuis mon enfance j'ai consacré mon corps et mon âme ; donnez-moi, Seigneur, un ange de lumière, qui me conduise avec les saints Pères dans le lieu de rafraîchissement et de repos. Vous, mon Dieu, qui avez pardonné à l'un de ceux qui ont été crucifiés avec vous, dès qu'il a eu recours à votre miséricorde ; souvenez-vous, je vous en prie, de moi dans votre royaume, puisque j'ai crucifié aussi ma chair avec vous, ayant été percée comme avec des clous par la crainte que j'ai eue de vos jugements. Que ce chaos épouvantable ne me sépare point de vos élus ; que l'esprit envieux du bien des hommes ne m'empêche pas d'aller à vous ; que mes fautes disparaissent devant vos yeux ; et puisque vous avez la souveraine puissance de pardonner les péchés des hommes, pardonnez-moi ceux que l'infirmité de la nature m'a fait commettre dans mes actions, dans mes paroles et dans mes pensées, afin qu'en abandonnant ce corps je me trouve purifiée de mes taches, et que vous receviez mon âme entre vos mains comme un parfum précieux répandu en votre présence.

« Après cet entretien amoureux avec Jésus-Christ, elle fit le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur, et l'ardeur de la fièvre lui ayant desséché la langue, nous ne pûmes plus comprendre qu'elle continuait de prier que par le mouvement de ses mains et de ses lèvres. Elle fermait les yeux, et sur le soir qu'on apporta de la lumière, elle les ouvrit et témoigna qu'elle désirait de dire Vêpres; mais la voix lui manquant, elle s'en acquitta d'esprit, remuant les lèvres et les mains comme auparavant, et nous comprîmes qu'elle les avait finies, parce qu'elle porta la main sur son visage pour faire le signe de la croix. Enfin, jetant un grand et profond soupir, elle finit sa vie avec sa prière. Voyant qu'elle était passée, et me souvenant qu'elle m'avait témoigné dans notre premier entretien désirer que je lui rendisse les derniers devoirs en lui fermant les yeux et la bouche, je portai ma main languissante de douleur sur son saint visage; mais ce ne fut que pour lui tenir ma parole, car elle n'en avait pas besoin, parce que ses yeux et ses lèvres étaient fermés de façon qu'elle paraissait plutôt endormie que morte. Elle avait ses mains sur son estomac, et le reste du corps dans l'assiette convenable à une vierge. » Telle est la relation que saint Grégoire de Nysse a donnée de la mort de sa sainte sœur en témoin oculaire.

Ses religieuses, qui jusqu'alors avaient étouffé leur douleur dans leur cœur par respect pour leur respectable supérieure, comme si elles avaient appréhendé qu'au défaut de sa voix son visage ne les eût reprises de s'y livrer trop, ses religieuses, dis-je, la firent éclater par leurs pleurs, par leurs sanglots et par des cris redoublés. Saint Grégoire en fut lui-même entraîné en quelque façon, et ne put s'empêcher de joindre ses larmes aux leurs, quelque résolution qu'il eût prise de montrer plus de fermeté. Enfin ayant repris ses esprits, il cria à haute voix en s'adressant à cette assemblée de vierges : « Tournez la tête vers celle qui est le sujet de votre douleur, et souvenez-vous des in-



structions qu'elle vous a données, pour vous porter à une vertu parfaite. Elle ne vous a permis de pleurer que dans le temps de la prière, et c'est ce que vous pouvez faire maintenant, en cessant ces cris inutiles pour chanter des psaumes. » Il les pria ensuite de passer dans le lieu le plus proche, et de laisser seulement auprès du corps quelques-unes de celles dont la Sainte durant sa vie était plus ordinairement assistée.

Vestiane, dame très-respectable, qui, après avoir perdu son mari peu de temps après qu'elle l'eut épousé, avait choisi la Sainte pour guide dans les voies de la perfection, et qui passait la plupart du temps avec ces vierges, fut du nombre de celles qui restèrent auprès du corps de la Sainte. Saint Grégoire s'adressa à elle pour savoir si on ne trouverait pas hors de propos de le parer de quelques habits précieux. Elle lui répondit qu'il fallait savoir quel eût été là-dessus le sentiment de la Sainte. Sur quoi saint Grégoire s'adressa à une vierge nommée Lampadie, qui avait la charge de chanter et qu'on disait en être bien instruite. Elle n'a point recherché, lui répondit celle-ci en pleurant, d'autres ornements pour se parer durant sa vie et pour orner sa sépulture après sa mort que la pureté de ses actions ; car elle a toujours méprisé les ornements du corps : d'ailleurs quand nous le voudrions, nous ne pouvons lui en donner d'autres que ceux que vous avez sous vos yeux.

« Mais, lui dit saint Grégoire, n'avez-vous rien en réserve qui puisse nous servir pour cela ? » — « Voilà, répondit Lampadie, son manteau, son voile, ses souliers tout usés : ce sont là toutes ses richesses et tous ses meubles, il n'y a rien de plus qui soit renfermé dans des coffres ou des armoires. Elle avait choisi le ciel pour y renfermer ses trésors en sûreté et n'en avait rien laissé sur la terre. »

On voit ici quelle était la pauvreté et le détachement de cette sainte vierge : exemple bien touchant et bien instructif pour les âmes religieuses. Un voile, un manteau, un habit, des souliers

usés, c'était là tout l'ameublement de cette épouse de Jésus-Christ. Mais autant qu'elle s'était dépouillée de tous les biens de la terre, autant était-elle riche des biens du ciel. Cependant saint Grégoire demanda à Lampadie, si elle croyait qu'elle eût trouvé mauvais qu'il fît servir quelqu'un de ses ornements pour parer son corps dans ses funérailles. « Je pense, lui répondit-elle, que si elle vivait, deux raisons l'empêcheraient de s'y opposer, dont l'une est votre dignité d'évêque pour laquelle elle a toujours conservé un très-grand respect ; l'autre est la proximité du sang qui ne lui permettrait pas de discerner ce qui serait à elle et ce qui serait à son frère. »

Ces deux raisons décidèrent l'évêque Grégoire, qui ordonna à l'un de ses domestiques de lui apporter une de ses tuniques pour en couvrir le saint corps. La pieuse dame Vestiane qui l'aidait à l'en revêtir, mit la main sous sa tête et en tira un cordon auquel étaient attachés une croix et un petit anneau de fer qui pendaient toujours sur son cœur, et le présenta à saint Grégoire. « Partageons ceci, lui dit le saint évêque, vous aurez la croix et moi l'anneau. » — « Vous avez bien choisi, lui dit Vestiane ; car il y a dans cet anneau un petit morceau de la vraie croix. »

La vierge Lampadie, dont nous avons parlé plus haut, représenta au saint évêque, après qu'on eut revêtu le corps de la Sainte, qu'elle avait un manteau noir de sa mère, et que s'il le trouvait bon elle le jetterait sur son corps, afin qu'il ne fût pas exposé aux yeux de toutes ces vierges paré d'ornements étrangers. Le Saint l'approuva ; mais par un effet de la Providence, la noirceur du manteau releva davantage la beauté de la vierge. Son visage, dit saint Grégoire de Nysse, parut si éclatant de lumière, qu'il semblait, comme je l'avais vu dans mon songe, qu'il en sortait de véritables rayons.

Le bruit de la mort de la Sainte attira une quantité prodigieuse de monde à son monastère. Saint Grégoire fit ranger ce peuple nombreux, les femmes avec les religieuses, et les hommes

avec les solitaires, et choisit dans ces deux troupes une personne qui réglât le chant et que les autres pussent suivre.

Araxe, évêque du diocèse, y vint avec son clergé. Il porta le cercueil avec saint Grégoire de Nysse et deux des principaux ecclésiastiques, les autres marchant par ordre avec des cierges allumés. La presse était si grande, qu'on employa presque tout le jour dans la marche, quoiqu'on fût parti dès le matin et qu'il n'y eût que mille pas du monastère à l'église des Martyrs où l'on se rendit. On accompagna le saint corps autant par des larmes que par le chant des psaumes, et on le plaça dans le sépulcre de ses parents à côté de sa mère.

Saint Grégoire de Nysse assure en général qu'elle avait reçu le don de miracle, comme de chasser les démons des corps des énergumènes, de guérir les maladies et de prédire avec certitude les choses futures. Il remarque en particulier la guérison miraculeuse de la fille d'un de ses parents qui commandait les troupes dans la ville de Sébaste, et en fait une relation détaillée. On met la mort de sainte Macrine près d'un an après celle de saint Basile, c'est-à-dire à la fin de 379. Sa fête est marquée chez les Grecs au 19 de juillet, ainsi que dans le *Martyrologe romain*, quoiqu'elle soit morte au mois de novembre ou de décembre. Saint Grégoire de Nysse son frère a écrit sa vie. Il l'adressa à Olympe, solitaire, qui l'en avait prié.

Nous avons dit que nous ne savions rien de particulier des autres sœurs de sainte Macrine, mais saint Grégoire de Nazianze dit en général, que tous les enfants de sainte Emmélie arrivèrent à une vertu éminente, aussi bien ceux qui entrèrent dans le mariage, que ceux qui furent élevés au sacerdoce, ou qui embrassèrent la virginité.

## NAUCRACE, SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

ET SAINT PIERRE DE SÉBASTE, FRÈRES DE SAINT BASILE <sup>1</sup>.

Le premier des fils de sainte Emmélie après saint Basile fut Naucrâce : il peut être né vers l'an 330. Sainte Macrine sa sœur le chérissait particulièrement. Il méritait de l'être de tout le monde, parce qu'il était orné des plus avantageuses qualités d'esprit et de corps qui puissent rendre un homme estimable et propre à soutenir de grands emplois. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il ravit d'admiration tous ceux qui l'entendirent dans une harangue publique ; et ce début dans l'éloquence pouvait le conduire loin. Mais plus touché par le mouvement de la grâce que de tous les avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde, il le quitta et embrassa une vie pauvre et solitaire, sans rien porter avec soi que soi-même.

Chrisaphe, l'un de ses domestiques, qui n'avait pas moins d'attrait que lui pour ce genre de vie, voulut le suivre. Il se retira donc avec lui à trois journées du monastère de sa mère et de sa sœur, sur une colline qu'il trouva le long de l'Iris, proche d'une forêt fort épaisse et couverte d'une longue chaîne de montagnes. Ce lieu lui parut plus propre pour vivre, dit saint Grégoire de Nysse, loin du bruit de la guerre, du tumulte des villes, des agitations de la cour, des inquiétudes et du vain éclat du barreau. Il joignit l'exercice de la charité avec le doux repos de la solitude ; car ayant rencontré dans cet endroit deux bons vieillards également incommodés de pauvreté et de maladie, il voulut les assister et les servir de ses propres mains. Il les nourrissait de ce qu'il prenait à la chasse ; car il était excellent

<sup>1</sup> Saint Grégoire de Nysse, Pallade, Rufin, Théodore, Tillemont.

chasseur, et il domptait sa chair par ce travail, de sorte qu'il pratiquait en même temps la charité et la pénitence. Saint Grégoire de Nysse ajoute à cette double vertu celle d'une parfaite soumission à toutes les volontés de sa mère, accomplissant avec joie, autant pour observer le commandement de Dieu que pour l'amour que la nature lui inspirait, tout ce qu'elle lui commandait.

Il passa cinq ans de la sorte, jusqu'à ce qu'un jour qu'il avait été à la chasse, on le rapporta mort avec son cher Chrisaphe, par quelque accident. que saint Grégoire ne nous apprend point. Bulteau dit qu'ils furent tués par des scélérats. Sainte Emmélie sa mère eut besoin de toute la force de sa vertu pour soutenir ce coup imprévu et si terrible. Elle tomba d'abord en défaillance et perdit la parole et la connaissance ; mais sa sainte fille Macrine la fortifia, s'élevant elle-même au-dessus de son affliction avec une constance héroïque. La mort de Naucrèce peut être arrivée vers l'an 357.

Saint Grégoire de Nysse, ainsi appelé parce qu'il fut évêque de cette ville, peut moins occuper ici une place comme solitaire, que comme frère de saint Basile ; car on ne peut pas dire qu'il embrassa la vie monastique, mais seulement qu'il en pratiqua quelque temps les exercices dans le monastère de ce saint docteur. Comme il était plus jeune que Naucrèce, il ne peut pas être né avant l'an 331. Ses talents pour l'éloquence le rendirent digne de ses frères, qui tous excellèrent dans cet art. Ce qui fait que Rufin l'égale à saint Basile pour la parole et pour la doctrine, et que saint Sophrone de Jérusalem l'appelle un fleuve de paroles, et que d'autres écrivains ecclésiastiques lui ont donné de grands éloges.

Il vécut d'abord dans le monde ; et cela paraît assez par ce qu'il écrit dans son livre *de la Virginité*, où il avoue avec regret que la vie commune et séculière qu'il avait menée le séparait comme un mur de cette vertu. On croit qu'il épousa Théosobie,

dont saint Grégoire de Nazianze a fait l'éloge. Il était peut-être encore jeune et engagé dans les affaires du siècle, lorsqu'il lui arriva un accident que son humilité a voulu nous apprendre. Sa mère sainte Emmélie s'étant retirée proche d'Ibore, comme nous l'avons dit, avait fait mettre dans une église voisinè, où elle fut depuis enterrée, des reliques des quarante Martyrs de Sébaste, pour la réception desquelles elle fit faire une grande solennité. Elle voulut que son fils Grégoire s'y trouvât; mais comme il était jeune, laïque, et qu'il se trouvait alors pressé de quelques affaires, il en eut de la peine et se plaignit de ce que sa mère n'avait pas remis sa fête à un autre temps. Il s'y rendit pourtant, mais ce ne fut que la veille; et tandis que les autres passaient la nuit à prier et à chanter des psaumes, il alla se coucher dans une maison qui était proche. Les saints Martyrs ne le laissèrent pas dormir tranquillement. Il songea qu'il voulait entrer dans un jardin où l'on faisait la veille, et qu'étant arrivé à la porte, il y avait trouvé des soldats qui l'en empêchaient, menaçant de le frapper avec les baguettes qu'ils tenaient en la main; mais qu'un d'eux témoignant plus de douceur à son égard, pria les autres de lui pardonner. Il s'éveilla là-dessus, et reconnut que c'était un reproche tacite des saints Martyrs, ces généreux soldats de Jésus-Christ, de la froideur avec laquelle il s'était rendu à leur fête. Il en fondit en larmes, et alla aussitôt arroser leurs reliques de ses pleurs, pour fléchir la miséricorde de Dieu par leur intercession. Le Saint racontait lui-même ceci dans un discours devant tout le peuple, pour montrer que les martyrs vivent véritablement devant le trône de Dieu.

Cette vision peut avoir contribué à le faire renoncer aux espérances du monde, car il est certain qu'il passa à l'état ecclésiastique; mais par un effet de la tentation du démon qu'il écouta, il abandonna l'autel et la lecture des Livres saints pour reprendre les livres de la rhétorique, qu'il enseigna à des jeunes gens. On en murmura comme d'une désertion injurieuse à son état, et qui

était d'un mauvais exemple. Saint Grégoire de Nazianze lui en écrivit avec douceur et charité, mais en même temps avec force : son zèle et son amitié lui faisant sentir davantage sa faute ; et cette lettre eut tout l'effet qu'il put souhaiter. Depuis ce temps-là on ne vit plus de variation en lui : on n'y vit que des progrès dans les études saintes et dans les vertus.

Il se retira auprès de sa sœur sainte Macrine dans le Pont, où il jouit sans doute de la compagnie de saint Basile dans le monastère qu'il avait établi. Le reste de sa vie ne regarde que son épiscopat, dont il remplit les fonctions avec autant de vertu qu'aucun des plus grands et des plus saints évêques de son temps. Nysse, petite ville de la Cappadoce, éloignée de trente-cinq lieues de Césarée du côté d'Ancyre, et assez près de Com-mène, fut le siège qu'il occupa. Il y monta au commencement de l'an 372. Il ne faut point confondre cette ville avec une autre du même nom dans l'Asie proconsulaire. Il fut consacré par les mains de saint Basile même en qualité de métropolitain.

Saint Eusèbe de Samosate écrivit à ce saint docteur pour lui marquer la joie qu'il avait de cette promotion ; mais il lui témoigne en même temps ses regrets de ce qu'on ne lui avait pas donné à gouverner une église plus considérable. Saint Basile lui répondit <sup>1</sup> : « Qu'il aurait bien voulu que son frère eût une église proportionnée à sa capacité, c'est-à-dire, toute celle qui est sous le soleil ; mais la chose étant impossible, il fallait qu'il fût évêque de telle façon qu'il honorât l'église qu'on lui confiait au lieu d'en être honoré ; parce qu'il est d'un grand homme, non-seulement d'être capable de grandes choses, mais encore de savoir faire paraître grandes les plus petites. »

Saint Grégoire méritait cet éloge ; car il fallut lui faire une

<sup>1</sup> On a signalé dans une traduction française des lettres de saint Basile ces paroles, comme une raillerie agréable que ce saint faisait de son frère. Tillemont, que nous avons suivi, les a prises au sérieux, comme un juste éloge qu'il faisait de ses talents.

grande violence pour l'obliger d'accepter l'épiscopat ; et s'il en fut honoré, il l'honora aussi à son tour par la sainteté de sa conduite, par ses travaux, par ses écrits et par ses souffrances. La pureté de sa foi parut dans les persécutions qu'il souffrit de la part des ariens, qui le déposèrent et le bannirent ; ce qui lui a mérité le glorieux titre de confesseur. Il fut aussi poursuivi par Démosthène, vicaire du Pont, grand ennemi des catholiques. Il fut rétabli dans son église à la mort de Valens avec les autres prélats qui avaient été exilés pour la foi de Nicée. Il assista au concile que les Orientaux tinrent à Antioche en 379, et y reçut la commission d'aller visiter les églises d'Arabie pour y régler bien des affaires ecclésiastiques. Il se trouva en 381 au grand concile de Constantinople, qui est reconnu pour le second œcuménique, et il y fut nommé par la loi célèbre du 30 de juillet 381, pour être avec Hellade de Césarée et Otrée de Mélitine, le centre de la communion catholique dans le diocèse du Pont. Il assista aussi aux deux conciles tenus dans la même ville en 382 et 383, et prononça dans ce dernier son discours sur la divinité du Fils et du Saint-Esprit et sur Abraham. Il y fut encore en 394 pour la dédicace de l'église que Rufin, préfet du prétoire, avait fait bâtir au faubourg de Chalcédoine appelé le Chêne, et qui porta depuis le nom de ce ministre. On y mit auprès des moines pour la servir et y tenir la place du clergé.

Pour dire quelque chose de ses vertus, saint Basile nous assure qu'étant évêque, il pratiquait une grande pauvreté. La vie qu'il menait était très-austère ; il ne se dispensait pas de jeûner, même dans les plus longs voyages, et de chanter les louanges de Dieu comme s'il eût été dans une église ou dans un monastère. Son esprit et son cœur étaient presque continuellement occupés à la prière. La crainte des jugements de Dieu avait pénétré son âme et la tenait habituellement dans une sainte appréhension. Son humilité était sincère et solide. Il n'osait presque nommer le grand saint Basile son frère, tant il se croyait au-dessous de lui. Il se



défiait toujours de ses propres lumières dans l'explication des saintes Écritures, ce qui lui faisait dire que le sens qu'il lui donnait n'était que des conjectures vraisemblables, qu'il soumettait au jugement de ses lecteurs. « Notre pauvreté, dit-il dans une homélie sur les *Cantiques*, n'est nullement capable de comprendre les trésors renfermés dans ces paroles; néanmoins afin qu'on ne nous condamne pas de paresse, nous nous mettrons en devoir de satisfaire à la loi qui nous oblige d'étudier les Écritures, et nous ferons tous nos efforts pour en approfondir quelque chose. »

Il ne pouvait s'empêcher de témoigner son contentement quand il voyait son peuple rassemblé dans l'église pour écouter la parole de Dieu. « C'est maintenant, leur disait-il dans un de ses discours, que je reconnais mon troupeau. Je vois aujourd'hui ce qu'on peut appeler une assemblée et une église. Vous avez négligé le soin des choses temporelles pour venir en foule rendre vos hommages à Dieu : continuez, mes chers frères, et que votre zèle ne se ralentisse jamais. Je me trouve à votre égard dans la disposition où sont les bergers envers les brebis, et je suis ravi de les voir de cette chaire rassemblés de toutes parts autour de moi. La joie que j'en ressens est extrême; elle anime mes discours comme les bergers manifestent les leurs par leurs airs champêtres. Au contraire, quand je vois que vous vous laissez aller aux égarements des païens, comme il vous arriva dimanche dernier, j'en suis sensiblement affligé, je ne puis me résoudre à parler, je ne pense qu'à m'enfuir, et je cherche le Carmel du prophète Élie, ou quelque rocher inhabité. »

Nous avons dit qu'il fut en Arabie pour les affaires des églises de ces contrées et de la Palestine. Il passa en y allant par Antioche, où il trouva le solitaire Olympe son ami, avec lequel il s'entretint des vertus de sainte Macrine, dont ce solitaire l'engagea d'écrire l'histoire. Il lui avait aussi demandé comment on pouvait arriver à la perfection, à quoi le Saint répondit par un excellent traité, où il lui fit voir que pour l'obtenir il faut s'ap-

plier fortement à l'imitation des vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il visita dans Jérusalem et aux environs les lieux que Jésus-Christ avait honorés de sa présence ; il alla à Bethléem, au mont des Olives, au Calvaire, au saint Sépulcre, et ressentit dans son âme une joie sainte d'y voir les marques de la miséricorde infinie que Jésus-Christ a exercée envers nous. Mais la consolation qu'il goûta dans ces visites de dévotion fut bien mêlée d'amertume, à cause du mauvais état où se trouvait cette église par un schisme qui s'y était formé, et qu'il ne put faire cesser, à cause que les mœurs des chrétiens y étaient plus dépravées qu'ailleurs.

Il vit pourtant malgré ces troubles et cette dépravation, des âmes bien saintes et agréables à Jésus-Christ, entre lesquelles il nomme Eustathie, Ambroisie, et Basilisse, auxquelles il écrivit peu de temps après son départ, une lettre que nous avons encore. Les deux premières étaient sœurs, et il appelle Basilisse sa très-vertueuse et très-vénérable fille. Cette lettre ne contient rien qui regarde notre sujet ; mais il a fait deux autres traités, dont le premier est adressé selon les apparences, à une nouvelle communauté de religieux qu'il avait établis dans son diocèse. Il leur marque que le but qu'ils devaient se proposer dans leurs exercices était la pureté de cœur ; et nous avons vu dans plusieurs endroits de cette histoire, que c'était principalement ce que les anciens Pères de la solitude proposaient à leurs religieux. Il ajoute qu'il fallait qu'ils vécussent dans une entière pauvreté, et que tant ceux qui gouvernaient, que ceux qui étaient dans la dépendance, devaient concourir tous à accomplir la volonté de Dieu par la pratique de la charité et de l'humilité, et par un continuel progrès dans la voie de la grâce. Il veut qu'ils joignent à l'austérité du jeûne l'assiduité à la prière, et les avertit de ne pas regarder la prière comme une obligation fâcheuse, dont on ne s'acquitte que par contrainte ; mais plutôt comme un saint et doux emploi auquel ils se doivent porter par l'attrait de l'amour

divin. Il exhorte aussi ceux qui n'ont pas encore acquis le don d'une oraison parfaite, d'y suppléer par une grande exactitude à remplir les devoirs de l'obéissance et à rendre service à leurs confrères.

L'autre traité est adressé à un abbé de Cappadoce, qui l'avait consulté sur des religieux qui voulaient visiter les Lieux saints. Il lui conseille de les porter à sortir plutôt de leurs corps par le détachement de tout pour s'élever à Jésus-Christ, que de sortir de Cappadoce pour aller à Jérusalem. Il remarque que les pèlerinages ne sont point nécessaires en soi. Ce n'est pas qu'il les improuvât, puisqu'il en avait donné l'exemple, mais c'est qu'ils étaient quelquefois dangereux pour certaines personnes, comme l'expérience le prouvait en plusieurs ; et que quant aux religieux, il ne leur était pas avantageux d'entreprendre de longs voyages, pendant lesquels ils étaient obligés de se mêler parmi toutes sortes de personnes, et de loger dans des hôtelleries où ils voyaient des désordres et des choses scandaleuses.

Saint Grégoire de Nysse ayant fourni sa carrière si utilement pour l'Église et pour son âme, la termina enfin dans un âge avancé ; mais nous ne savons point en quelle année. Celle de 394 est la dernière où il soit parlé de lui dans les monuments ecclésiastiques. C'était au plus la soixante-quatrième de son âge ; mais il n'y a nulle apparence qu'il ait vu les troubles excités en 403 et 404 par Théophile d'Alexandrie contre saint Jean Chrysostome. Les Grecs honorent sa mémoire le 14 d'octobre, et les Latins le 9 de mars, jour de la fête des quarante Martyrs. Il serait trop long de rapporter ici les éloges qu'on lui a donnés. On peut les voir dans les historiens de l'Église, et dans ceux qui ont donné la liste des écrivains ecclésiastiques. Il suffit de dire que nous apprenons du second concile de Nicée en 787, que tout le monde lui donnait le titre magnifique de *Père des Pères*.

Saint Pierre de Sébaste fut le dernier des enfants de sainte Emmélie, et la dîme qu'elle présenta à Dieu de la fécondité dont

il avait béni son mariage. Il naquit avant l'an 349, et perdit son père bientôt après. Sa sœur sainte Macrine prit soin de l'élever aussitôt qu'il fut sorti d'entre les bras de sa nourrice, et l'instruisit dès l'enfance dans les choses saintes, sans lui permettre de s'amuser à des études vaines et inutiles. Elle lui servit ainsi de père, de mère et de précepteur, comme nous l'avons dit dans la vie de cette grande Sainte. Le cœur du jeune Pierre fut comme une cire molle qui reçut facilement les empreintes d'une tendre et solide piété. Il brûlait d'amour pour la vertu, et on pouvait l'appeler un vieillard dans sa jeunesse même, par la haute sagesse qu'il avait acquise sous les soins de cette excellente sœur. D'ailleurs il avait l'esprit extrêmement ouvert pour toutes choses, jusqu'aux ouvrages des mains pour lesquels il semblait être né, faisant de lui-même parfaitement beaucoup de choses que d'autres ne pouvaient apprendre que sous des maîtres, avec beaucoup de temps et de travail.

La connaissance que son riche naturel lui donna des sciences, autant qu'il en avait besoin, lui suffit, sans qu'il s'appliquât plus sérieusement à des études stériles et dissipantes. Toute son attention se tourna du côté de la vertu, et pour s'y perfectionner toujours plus, il l'étudia dans sa sainte sœur et se forma sur ses exemples. Il menait ainsi auprès de sa mère et de sa sœur une vie toute angélique, et leur tenait lieu de toutes choses. Il était alors avec elles à Annès, proche de l'Iris.

Saint Basile y avait fondé un monastère d'hommes séparé de celui de sa sœur par cette rivière. Il le gouverna jusqu'en l'année 386, qu'il fut obligé d'aller faire les fonctions de prêtre à Césarée ; et alors saint Pierre en prit le soin, aussi bien que de celui des vierges, dont sa sœur était supérieure. Saint Grégoire de Nysse, dans une histoire qu'il rapporte, nous apprend avec quelle civilité, ou plutôt quelle charité il recevait les hôtes ; car il ne s'en reposait pas toujours sur les soins des autres, mais il préparait quelquefois de ses propres mains ce qu'il leur présentait à table.

et c'était avec tant de marques de bonté, qu'on lui en était doublement redevable. La réputation de sa charité était si connue et si répandue, que dans une famine dont le pays fut affligé, elle attira de tous côtés une quantité prodigieuse de pauvres à son monastère. On eût dit que le désert était plutôt une ville qu'une solitude : et le Saint trouva le moyen par son industrie de leur faire à tous de larges aumônes.

La dignité du sacerdoce à laquelle saint Basile l'éleva quand il eut été fait évêque de Césarée en 378, fut pour lui un nouveau motif de vivre dans une plus grande perfection. L'amour qu'il avait déjà pour la vertu se trouvant joint à l'obligation de remplir dignement ce saint ministère, prit dans son cœur de nouveaux accroissements. Il demeurerait encore dans le monastère lorsque sa sœur sainte Macrine mourut. Mais à la fin de l'an 380, il fut fait évêque de Sébaste en la petite Arménie, et on a remarqué à ce sujet comme un ordre particulier de la Providence, que le frère de saint Basile ait été assis par là sur le trône d'Eustathe, le plus dangereux ennemi que ce Saint ait eu.

Nous ne savons rien de l'épiscopat de saint Pierre, sinon qu'il assista en 381 au concile œcuménique de Constantinople ; mais nous ne pouvons douter qu'il n'ait été aussi digne évêque qu'il avait fait paraître de vertu étant solitaire et abbé. Nous avons une lettre de lui à son frère saint Grégoire, qui est l'unique monument qui nous en reste. Et on peut être justement surpris, dit un docte écrivain de notre temps, de ce que n'ayant pas étudié il paraît par cette lettre avoir eu toute l'éloquence, toute la beauté et la pureté du style que de longues études avaient pu donner à ses frères. Aussi saint Grégoire de Nysse en faisait un si grand cas, qu'il lui dédia quelques-uns de ses ouvrages, et remit à sa prudence d'y ajouter ce qu'il jugerait y manquer. Pallade le met au nombre des évêques à qui sainte Olympiade avait donné des sommes d'argent et des terres pour leurs églises et pour les pauvres. Théodoret le marque entre les plus illustres défenseurs

de la vraie foi, et entre les évêques les plus remplis de zèle et de sagesse.

Nous ignorons en quelle année il est mort ; mais il est certain que ce fut après 391 et avant saint Grégoire de Nysse. Sa fête est marquée au *Martyrologe romain* au 9 janvier.

### FAMILLE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE <sup>1</sup>.

Ce que nous allons dire de la famille de saint Grégoire de Nazianze n'a de rapport qu'indirectement à notre sujet. Mais puisque nous avons parlé de la famille de saint Basile, si étroitement uni avec saint Grégoire, il convient que nous parlions aussi de celle de ce Saint. On y trouvera, d'ailleurs, de quoi s'instruire et s'édifier.

La famille de saint Grégoire fut composée de saints et de saintes, puisque son père, que l'on nommait aussi Grégoire, est marqué dans les *Ménées* des Grecs au 1<sup>er</sup> de janvier ; que sa mère, sainte Nonne, est honorée dans l'Église grecque et dans la latine le 5 du mois d'août ; que son frère saint Césaire l'est aussi chez les Grecs le 9 de mars, et chez les Latins le 25 de février ; et qu'enfin sa sœur sainte Gorgonie est marquée dans le *Martyrologe romain* au 9 de décembre.

Grégoire, père de notre Saint, était né dans l'égarement de ses ancêtres qui avaient adoré des idoles, et s'il ne leur rendit pas un culte sacrilège comme eux, il fut pourtant de la secte de ceux qu'on appelait Hypsistaires, parce qu'en adorant le Très-Haut et le Tout-Puissant, ils joignaient à cette vérité un mélange confus d'impiétés du paganisme et des superstitions légales, révéran

<sup>1</sup> Saint Grégoire de Nazianze.

feu avec les païens tandis qu'ils méprisaient les idoles, et rejetant la circoncision tandis qu'ils observaient avec les Juifs le sabbat et la distinction des animaux. Ses mœurs étaient pourtant très-bonnes et très-réglées. Il était chaste et modeste ; il se piquait de droiture et avait une grande prudence ; et l'on remarque qu'ayant eu la principale part aux affaires de la ville, il n'avait point pour cela augmenté son bien, tandis que d'autres s'enrichissaient par des gains injustes.

Le Seigneur lui fit enfin la grâce d'ouvrir les yeux à la foi, et de reconnaître à la faveur de sa lumière le mensonge qui l'avait séduit. Son épouse saint Nonne eut après Dieu la principale part à sa conversion, soit par les vœux qu'elle offrit continuellement à Dieu, soit par ses exhortations, et soit aussi par l'exemple de ses vertus qui étaient éminentes. Son changement fut remarquable par deux événements, qu'on peut regarder comme miraculeux. Sainte Nonne lui faisait souvent des instances pour le porter à chanter des psaumes, espérant que les sentiments exprimés dans ces divins cantiques feraient impression sur son cœur ; mais il n'avait jamais pu s'y résoudre. Cependant il lui sembla une nuit qu'il chantait en songe ce verset du psaume 121 : *Je me suis réjoui de ce que l'on m'a dit, que nous irons dans la maison du Seigneur* : c'était un chant bien nouveau pour lui. Il le dit à sa pieuse femme, qui profita de cette occasion pour lui expliquer ce songe mystérieux d'une manière conforme au désir qu'elle avait de le convertir ; et depuis ce temps-là Grégoire conçut le dessein d'embrasser la foi chrétienne.

Ceci arriva en 325, dans le temps que les évêques s'assemblaient à Nicée pour la condamnation de l'hérésie d'Arius. Grégoire fit connaître sa bonne volonté à quelques-uns d'entre eux qui passèrent par la Cappadoce, parmi lesquels était saint Léonce, métropolitain de Césarée, et se remit entre leurs mains pour se donner entièrement à Dieu. C'était l'usage que les catéchumènes se tenaient debout pour recevoir les instructions qu'on

leur donnait pour les disposer au baptême. Cependant les prélats qui instruisirent Grégoire le firent mettre à genoux sans y penser, comme on fait au sacre des évêques, ce qui fit augurer qu'il serait un jour élevé à cette dignité. Mais lorsqu'on le baptisa, Dieu ajouta un miracle à cette circonstance ; car à mesure qu'il sortait de l'eau, il fut environné d'une lumière qui fut vue de plusieurs personnes, et l'évêque de Nazianze, qui faisait la cérémonie, en fut si frappé, qu'il s'écria devant tout le monde, qu'assurément Grégoire serait un jour son successeur.

La vie qu'il mena depuis montra bien qu'il était devenu un enfant de lumière en Jésus-Christ. Les ténèbres de son esprit se dissipèrent, sa foi fut vive, il courut avec ardeur dans la voie des vertus ; et, comme dit saint Grégoire de Nazianze son fils, s'il était entré tard dans la vigne du Seigneur, il surpassa bientôt par ses travaux ceux qui le précédaient par le temps. Il ne tarda pas de passer du rang des ouailles à celui des pasteurs, pour y tenir une des premières places. Ce fut, selon les apparences, en l'année 329 qu'il fut chargé de l'église de Nazianze, et il avait au moins cinquante ans. Ce diocèse avait souffert par la négligence ou le défaut de talents de ses prédécesseurs. Il était comme un champ en friche qui demandait du zèle et du travail. Grégoire n'en manqua pas. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude des Écritures, et en acquit en peu de temps une grande connaissance ; et dans un temps où tant de prélats entraînés par l'arianisme dévoraient leurs troupeaux comme des loups, il nourrit le sien de la vraie foi, et l'y conserva avec tant de soin, qu'on disait que son église était comme une arche élevée au-dessus des flots de l'hérésie, et de ce déluge universel qui faisait périr tant d'âmes. Il est vrai que dans la suite il eut le malheur de signer le formulaire de Rimini, comme nous l'avons dit dans la Vie de son fils ; mais ce ne fut que pour s'être laissé tromper aux artifices des ariens, et parce qu'étant plein de droiture, il ne crut pas ceux qui l'engagèrent à cette signature capables d'une si noire dupli-



cité, que de cacher le poison de l'hérésie sous les paroles artificieuses qui le couvraient.

Il répara bientôt sa faute, étant assisté de son fils qui vint à son secours, et lui réunit les moines et ceux de son peuple qui s'étaient séparés de lui pour ce sujet. Il montra tant de fermeté sous l'empereur Julien l'Apostat, lorsque le gouverneur de Capadoce vint à Nazianze pour ruiner ses églises, que cet officier fut obligé d'abandonner son entreprise. Cela ne suffit pourtant pas à son zèle; mais durant près d'un an il ne couchait que sur le plancher qu'il arrosait de ses larmes, pour obtenir de Dieu sa protection sur son église et la fin de la persécution.

Saint Grégoire son fils, qui a fait son éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages, se réjouit d'avoir eu en lui pour père un homme excellent, simple dans sa conduite, en qui l'on voyait le modèle d'une vie sainte, et qu'on pouvait appeler un second Abraham autant par sa vertu que par son grand âge. Il dit qu'il était doux, d'un visage ordinairement tranquille, mais d'un cœur plein de feu et de zèle; que si quelquefois il se fâchait, sa colère n'avait rien de dangereux; qu'il pardonnait aussitôt, et qu'il était le premier à excuser celui contre lequel il s'était ému. Il montra toujours une probité à toute épreuve dans les affaires publiques; une sagesse et une générosité sans égale dans la conduite de sa maison et du bien médiocre que la Providence lui avait donné. Il avait le cœur extrêmement compatissant pour les pauvres et la main toujours ouverte pour les secourir: il employait en leur faveur non-seulement son superflu, mais quelquefois même son nécessaire: il n'examinait pas scrupuleusement qui étaient ceux qui ne le méritaient point; mais il jugeait devoir donner à tous, de peur qu'en refusant à quelques-uns il ne s'en trouvât dans le nombre qui en avaient plus besoin que les autres.

Telles étaient les vertus qu'il pratiquait avant son épiscopat: cette dignité les développa davantage et les fit paraître dans un

éclat brillant. Il avait un amour extrême pour la maison du Seigneur. Il n'élevait personne à la cléricature que selon les règles de Dieu. Comme il était d'une humeur franche et sincère, incapable de malignité et de déguisement, il ne souffrait pas impunément les injures faites à l'Église, et bannissait les méchants de la sainte table avec une vigueur qui les faisait trembler. Il alliait si bien la bonté avec la fermeté, que sa bonté ne l'exposa jamais à être méprisé des méchants, ni sa fermeté ne dégénéra jamais en zèle impitoyable, ni en dureté. Il vainquit la résistance de plusieurs pécheurs par ses prières auprès de Dieu, qui, en attirant sur eux des châtimens temporels et passagers, les firent rentrer en eux-mêmes, et les obligèrent de venir se jeter à ses genoux pour lui demander pardon et lui témoigner le regret qu'ils avaient de n'avoir pas profité de ses remontrances. Jamais homme plus inébranlable à suivre les règles de la justice, soit pour juger les différends, soit pour haïr le vice, soit pour honorer la vertu. Il aimait l'humilité, mais l'humilité sincère. Il ne la faisait pas consister à avoir des habits pauvres, un cou penché, une voix faible, des yeux baissés, une longue barbe, des cheveux coupés de près, une démarche lente, et d'autres marques qui ne sont que l'extérieur de cette vertu, et que l'hypocrisie peut emprunter pour mieux tromper ; mais son humilité consistait à être très-élevé par sa vertu, et très-rabaissé par les sentiments qu'il avait de lui-même. Ainsi il évitait dans son vêtement ce qui pouvait sentir ou le luxe ou une bassesse affectée. Il domptait sa bouche, mais sans qu'il y parût, évitant par là la vanité, et réprimant ce qui pouvait faire tort à la pureté. Il ne cherchait que la gloire de Dieu, et laissait ceux qui ont mis leur félicité en ce monde courir après la vaine estime des créatures. Comme il n'attendait sa récompense que de Dieu, il donnait toute son application à enrichir son âme de mérites. Il n'avait d'autre vue que de se sanctifier et de sanctifier les autres, après quoi tout le reste ne lui était rien. Il acquit ainsi une vertu solide dont il était difficile

d'approcher, et c'était cette grande vertu qui lui tenait lieu d'éloquence dans ses discours et leur faisait produire beaucoup de fruits.

Grégoire termina en 374 sa vie chargée de mérites après quarante-cinq ans d'épiscopat, et étant âgé de près de cent ans. La vigueur de son esprit avait soutenu son corps et ses sens : elle l'élevait au-dessus des forces de la nature. Son mal fut long et fâcheux ; mais quelques douleurs qu'il ressentit, souvent chaque jour, et quelquefois à chaque heure, il ne laissait pas d'offrir encore le saint sacrifice, et la sainte Eucharistie servait seule d'adoucissement à ses maux. Il rendit son âme en priant, et en la posture d'un homme qui prie. Il laissa tout son peuple dans une telle affliction de sa perte, qu'il ne fallut pas moins que la présence du grand saint Basile pour le consoler. Ce Saint y vint dans cette intention, autant que pour rendre ce devoir à la mémoire du mort et prendre part à la douleur de son fils saint Grégoire, qui prononça son oraison funèbre.

Sainte Nonne, qui était présente, ne lui survécut pas de beaucoup de temps, car elle n'était pas moins âgée que lui. Saint Grégoire, son fils, lui donne de grandes louanges, et elle les méritait pour ses rares qualités et les vertus dont son âme était ornée. Voici ce qu'il en rapporte en divers endroits de ses ouvrages. Elle était sortie d'une race sainte, et surpassa encore la piété de ses ancêtres. Elle n'avait que le corps d'une femme, et son âme s'élevait même au-dessus de la force et du courage des hommes. Elle laissait aux comédiennes les beautés empruntées, n'en connaissant et n'en cherchant point d'autres que de conserver ou de rétablir autant qu'il lui était possible l'image divine imprimée dans son âme. Elle n'estimait point d'autre noblesse que celle de la piété, et de connaître que nous venons de Dieu et que nous devons retourner à Dieu. Elle ne connaissait point d'autres richesses que celles qu'on ne lui pouvait ravir, c'est-à-dire, le mérite d'avoir offert à Dieu celles dont elle s'était dépouillée pour

les distribuer aux pauvres. Son mari se reposait entièrement sur elle du soin de cette distribution, connaissant sa prudence et sa charité. Elle était la protectrice et comme la mère des veuves et des orphelins; et personne n'avait plus de charité qu'elle à essuyer les larmes des affligés : elle exerçait particulièrement cette vertu envers ses proches quand ils étaient dans le besoin, et agissait noblement et généreusement avec eux pour mieux les consoler dans leurs maux.

Les exercices de piété dont elle s'acquittait, ne l'empêchaient pas de vaquer au soin de sa maison. Semblable à la femme forte, dont Salomon loue si fort la conduite, elle ménageait et augmentait son bien par sa vigilance et sa sage économie; et ce qui est admirable, elle le faisait avec autant d'application que si elle n'eût point pensé à Dieu, et elle était aussi appliquée à Dieu que si elle ne se fût point du tout occupée de son domestique, ces deux devoirs s'aidant en elle mutuellement. La prière était tous les jours sa première occupation; et elle la faisait avec tant de confiance en la bonté de Dieu, que son cœur se tenait plus assuré de ce qu'elle en espérait, que les autres de ce qu'ils possédaient déjà.

Quoiqu'elle fût engagée dans les liens du mariage, elle pratiquait les principaux exercices des vierges dont elle respectait extrêmement l'état : ainsi, elle affligeait sa chair par les veilles et par les jeûnes, et passait une grande partie du jour et de la nuit dans le chant des psaumes. Les sollicitudes inséparables de son état ne l'empêchaient pas d'avoir l'esprit libre et le cœur élevé vers Dieu. Elle ne se rabaissait au soin des choses du monde que pour les lui consacrer par la pureté de ses intentions, ne se proposant jamais que d'accomplir sa sainte volonté et d'agir sous la conduite de sa grâce.

Son zèle pour la foi lui faisait fuir tout commerce avec les païens. Elle ne souffrait point que sa langue, consacrée par la réception des saints Mystères et par les louanges de Dieu, ni ses

oreilles non plus, fussent souillées par les contes que les idolâtres faisaient de leurs dieux, ni par les airs des chansons de théâtre, persuadée que rien de profane ne convient à des personnes qui sont consacrées à Dieu par le baptême et la profession de la foi chrétienne.

Elle portait un grand respect aux prêtres, et quand on parlait de la religion elle gardait un respectueux silence. Jamais elle ne parlait dans l'église, ni ne tournait le dos à la table sacrée : elle n'osait pas même y cracher sur le pavé, montrant par cette attention la grandeur de sa foi, de son zèle et de son respect pour Dieu.

Sa vie, comme celle de tous les élus de Dieu, fut traversée de beaucoup d'afflictions, qu'elle supporta avec un courage admirable. Ses larmes, dans ces rencontres fâcheuses, se séchaient dès qu'elle avait fait le signe de la croix sur ses yeux. Saint Grégoire de Nazianze, qui détaille encore plus ses vertus que nous ne le faisons ici pour abrégér, assure qu'il en passe beaucoup d'autres, et qui n'avaient pour témoins que Dieu et quelques-unes de ses domestiques en qui elle avait plus de confiance. Nous ne répétons pas ici ce qu'elle fit pour amener son mari à la vraie foi, et tous les moyens qu'elle employa pour cela. L'éducation sainte qu'elle donna également à ses fils Grégoire et Césaire, et à sa fille sainte Gorgonie dont nous parlerons bientôt, ne prouve pas moins son zèle et sa sainteté que ce que nous venons de raconter de ses autres vertus. Enfin saint Grégoire joignant les louanges de cette si digne mère à celles qu'il donne à son père, nous les représente l'un et l'autre comme étant inviolablement attachés à la loi de Dieu, qui était le principe et la fin de toutes leurs actions. Il dit qu'ils ne pouvaient disputer du prix de la vertu qu'entre eux deux, et qu'ils la pratiquaient avec autant d'union que d'ardeur; qu'ils étaient en ce point un sujet d'admiration pour tous les autres; qu'ils semblaient avoir passé les bornes de la faiblesse humaine même dans leur vieillesse, puisque leurs corps étant ac-

cablé d'années, leurs âmes conservaient une vigueur tout entière, n'étant pas moins arrivés à la plénitude des années éternelles par leurs bonnes œuvres, qu'à celle des années qui passent si rapidement; qu'ils aimaient tendrement leurs enfants, mais qu'ils aimaient encore plus Jésus-Christ, puisque toute la joie qu'ils trouvaient dans leurs enfants était de voir que Jésus-Christ parût en eux, et de savoir qu'ils avançaient dans la vertu.

Sainte Nonne était fort robuste, et on ne la voyait jamais malade. Elle le fut néanmoins en l'année 371, et outre les autres accidents de son mal, elle fut durant plusieurs jours sans pouvoir prendre aucune nourriture, ce qui ne cessa que par une espèce de miracle; mais en 374 elle mourut quelque temps après son mari et aussi âgée que lui, c'est-à-dire de près d'un siècle. Les Grecs disent que son fils saint Grégoire fit son éloge après sa mort, comme il avait fait celui de son père; mais s'il l'a fait nous ne l'avons point.

Dieu donna trois enfants à cette grande Sainte, qui furent saint Grégoire, saint Césaire et sainte Gorgonie. Césaire fut le dernier; mais nous ne savons point si saint Grégoire fut le premier, ou s'il ne vint qu'après sainte Gorgonie. Nous ignorons aussi en quelle année Césaire naquit et les particularités de son enfance; mais nous ne saurions douter qu'il n'ait reçu dans sa maison une éducation digne de ses parents, et telle qu'ils la donnèrent à saint Grégoire. Après qu'ils furent suffisamment instruits l'un et l'autre dans les écoles de leur pays, pour pouvoir étudier les autres sciences chez les plus habiles maîtres des différentes provinces, ils partirent ensemble de Cappadoce; mais saint Grégoire s'arrêta à Césarée de Palestine pour y étudier la rhétorique, et Césaire alla jusqu'à Alexandrie. Cette ville était alors comme une célèbre académie de toutes les sciences. Il sut mettre à profit le temps qu'il y passa; il apprit la géométrie et l'astronomie, se rendit très-habile dans l'arithmétique, mais il réussit surtout si bien dans l'étude de la médecine, qu'il y excella, et se fit ad-

mirer dans l'Occident même aussi bien que dans l'Orient. Il ne réussit pas seulement dans ces sciences, mais encore dans l'art de la parole et dans la philosophie dont il possédait les plus célèbres auteurs.

Quoique la grandeur d'Alexandrie y rendit presque tout le monde inconnu, son mérite le fit connaître des magistrats et de toute la ville, et il y fut généralement estimé, soit pour son esprit, soit pour sa sagesse ; car en cultivant son esprit par les sciences, il se conserva fidèlement du côté des mœurs ; et ce qui y contribua beaucoup, ce fut qu'il était docile à ses maîtres et qu'il se lia uniquement avec les meilleurs de ses compagnons, fuyant absolument la conversation des autres.

Il vint ensuite, avant que de s'en retourner à son pays, passer quelque temps à Constantinople. Comme il était fort beau de visage, d'une taille avantageuse et agréable en toutes choses, ces belles qualités de corps, jointes à sa sagesse et à ses talents, lui attirèrent bientôt dans cette ville impériale l'estime et l'affection de tout le monde, jusque-là que pour l'arrêter on lui offrit des honneurs publics, une alliance très-noble, et la dignité de sénateur. La ville en corps députa vers l'empereur Constance qui était alors à Milan, pour le supplier d'ajouter à ses autres ornements l'honneur d'avoir Césaire pour habitant et pour médecin, ce que ce prince lui accorda ; mais les instances que son frère lui fit de retourner avec lui chez ses parents furent plus fortes sur son esprit que toutes ces considérations.

Ils se rendirent donc ensemble à leur pays, où Césaire fit admirer sa capacité dans les sciences qu'il avait acquises, et surtout dans la médecine. Le séjour pourtant qu'il y fit ne fut pas long ; car le désir de la gloire et de se rendre le protecteur de sa patrie auprès de l'empereur, le porta à aller à la cour. Ce voyage ne fut pas du goût de ses parents et de son frère ; on ne pouvait pourtant pas tout à fait condamner son dessein, tout le monde n'étant pas appelé à la retraite, qui était le grand attrait de son

frère. Il n'eut pas de peine à obtenir le rang de premier médecin et même de favori de l'empereur, et ceux même qui étaient au-dessus de lui par le rang, étaient au-dessous de la réputation qu'il s'était acquise en ne voulant rien recevoir des personnes de qualité qu'il soulageait par son art. Cette générosité ne contribuait pas peu à l'avancement de sa fortune, et on avait conçu une si haute estime de son mérite, que, quoique l'empereur l'honorât de grandes charges, il l'estima toujours, ainsi que les principaux de la cour, digne d'un degré plus haut que celui où il était monté.

Cependant sa prospérité ne l'éblouit point et ne corrompit point la grandeur de son âme. Quelque considérable que fussent les avantages dont il jouissait, celui qu'il estimait le plus était d'être chrétien et de le paraître, tout le reste en comparaison ne lui semblait qu'un jeu et qu'un songe. Il était éloigné du luxe et des délicatesses de la cour, et sa modestie et sa pudeur étaient si connues et si estimées, qu'on ne craignait point de lui confier les choses les plus secrètes. Son cœur n'était nullement attaché aux biens de la terre. Il donnait libéralement aux pauvres, et en tirait même plusieurs par ses largesses de la pauvreté. Il ne savait rien refuser à personne, et la facilité avec laquelle il donnait, faisait souvent qu'on se repentait de ne lui avoir pas assez demandé.

Il conserva toujours intérieurement à la vue de Dieu une piété plus que commune; elle paraissait aussi dans ses entretiens, où il montrait également beaucoup d'esprit et de délicatesse. Mais sa droiture lui inspirait aussi du zèle pour la vérité; et s'il eut divers combats à soutenir pour elle, il montra dans ces occasions qu'il l'aimait par préférence, et qu'il savait la défendre. Telle fut la conduite que Césaire garda à la cour. Des courtisans de cette espèce la rendraient le séjour des vertus, et non pas le théâtre des passions humaines.

Cependant quelque digne d'éloges que Césaire parût, saint Grégoire n'en pouvait être satisfait; il ne cessait de lui écrire



pour le rappeler, craignant que l'air de la cour ne fût aussi contagieux à son âme qu'il l'est à tant d'autres qui n'y cherchent que leur fortune ; mais ses alarmes furent bien plus vives quand il vit que Constance étant mort, il s'arrêta au service de Julien l'Apostat.

Ce prince, qui s'était si ouvertement déclaré pour l'idolâtrie, eut à peine pris possession de l'empire qu'il cassa les officiers de sa cour qui faisaient profession du christianisme. Ce retranchement regardait autant Césaire que les autres, puisqu'il était médecin de l'empereur. Il fut pourtant bien aise de l'avoir auprès de lui à cause de son habileté. Césaire consentit de demeurer. Tout le monde fut scandalisé de sa résolution ; ses ennemis même le blâmèrent aussi bien que ses amis, chacun trouvant étrange que le fils d'un évêque demeurât à la cour d'un apostat au milieu des profanations et des sacrilèges dont elle était pleine.

Son père en fut si pénétré de douleur qu'il avait peine à supporter la vie. Grégoire, qui n'en était pas moins affligé, tâchait de le consoler en l'assurant de la fermeté de sa foi, et en lui faisant espérer qu'il quitterait bientôt un lieu où il était trop exposé à la perdre. L'un et l'autre eurent grand soin de le cacher à sainte Nonne, qui en aurait été inconsolable. Enfin saint Grégoire résolut de faire un effort pour l'arracher de ce lieu de perdition, et lui écrivit une lettre dans laquelle il lui représente d'une part tout ce que le monde disait de lui et l'affliction qu'il causait à sa famille ; et de l'autre, qu'il trouverait chez son père ce qu'un homme sage et modéré pouvait désirer, et que s'il cherchait un temps pour s'établir dans une solide piété, il n'en trouverait point de plus favorable. Il finit en lui déclarant que s'il prétend conserver à la cour de Julien la pureté de sa foi, il doit se résoudre à n'y tenir qu'un rang bas et indigne de lui, ou que s'il y veut faire sa fortune, il ne peut éviter d'y recevoir des blessures mortelles dans son âme.

Césaire éprouva bientôt la vérité de ce que Grégoire lui avait

écrit ; car il se trouva engagé dans le combat avec le prince, qui l'attaqua sur sa religion en présence de beaucoup de personnes. Julien pensait de l'embarrasser par ses discours artificieux, mais Césaire, qui était très-bien instruit, et que la grâce du Seigneur assista dans ce danger, lui répondit avec la même facilité qu'il eût fait à un enfant, et s'écria enfin qu'il était chrétien et qu'il voulait toujours l'être. Julien le voyant si ferme dans sa foi laissa échapper tout haut cette parole, qui fut remarquée de tout le monde : *O l'heureux père ! ô les malheureux enfants !* Want faire comprendre par là que Grégoire le père était bienheureux d'avoir de si généreux enfants, et que ceux-ci étaient malheureux de perdre leur fortune par leur constance dans leur religion ; car il parlait non-seulement de Césaire, mais encore de son frère dont il connaissait le mérite et l'aversion pour l'idolâtrie.

Il ne voulut pas pousser la chose plus loin, et il le remit à une seconde audience qu'il différa à un autre temps, parce qu'il était alors très-occupé aux préparatifs de guerre qu'il faisait contre les Perses. Mais Césaire n'attendit pas cette seconde audience pour se retirer ; et suivant la loi de l'Évangile qui défend de s'exposer au péril, il se bannit volontairement de la cour, et revint chez son père avec la gloire du triomphe, quoiqu'il n'eût pas répandu du sang. Il y demeura jusqu'à la mort de Julien, et y fit une ample provision de nouvelles forces pour se prémunir contre la corruption de la cour, où il reparut encore avec éclat.

La mort de Julien arriva la nuit du 26 au 27 juin de l'an 363. Césaire parut de nouveau à la cour sous Jovien, prince très-religieux, et ce fut avec tant d'honneur et de gloire, que l'empereur semblait moins lui faire une grâce en le rappelant que de la recevoir lui-même. Les changements qui arrivèrent après son règne, qui ne dura que peu de mois, ne diminuèrent point le crédit de Césaire. Les empereurs Valentinien et Valens semblaient se disputer à qui l'aurait. Il demeura auprès de ce dernier, qui lui donna d'abord un important emploi dans les finances. On

croit que c'était celui de trésorier de la Bithynie, ce qui l'obligeait de résider dans cette province ; mais comme il n'était pas loin de Constantinople, il y paraissait souvent et toujours avec éclat.

Une fortune si brillante ne flattait point son frère saint Grégoire, qui jugeait des choses de la terre selon les maximes de l'Évangile. Il avait du regret qu'un naturel si excellent s'amusât à la bassesse des soins du monde, et qu'une âme si noble s'embarrassât dans les affaires du siècle. Il ne cessait de lui donner des avis dans toutes les occasions qui se présentaient. Saint Basile son ami en faisait de même quand il pouvait l'entretenir, et Césaire recevait toujours très-bien ce qu'il lui disait, comme ce Saint le reconnaît dans une de ses lettres. Mais comme il différerait d'exécuter ce qu'ils désiraient de lui avec tant de zèle, il se trouva le 11 d'octobre de l'année 368 enveloppé à Nicée dans cet horrible tremblement de terre, qui acheva de ruiner cette grande ville déjà très-ébranlée par les secousses précédentes, et où presque tous les habitants périrent sous les ruines des maisons. Césaire en demeura couvert et avec quelques blessures ; il y perdit une partie de son bien, et ne se sauva que par une espèce de miracle. Saint Grégoire saisit cette occasion pour l'exhorter à remercier Dieu de l'avoir tiré d'un si grand péril, et à exécuter les pensées qu'il avait eues dans cette extrémité de se donner entièrement à son service.

Saint Basile lui écrivit pour le même sujet une lettre aussi pressante qu'édifiante, où il lui parle ainsi : « Rendons grâces au Seigneur qui a fait éclater ses merveilles sur vous, en vous délivrant du danger évident où vous vous êtes trouvé. Il vous a rendu par sa protection à votre patrie et à vos amis. Gardons-nous d'être ingrats, et publions sa puissance et sa bonté avec une vive reconnaissance. Mais il ne suffit pas de la témoigner par des paroles, il faut que ce soit par des effets réels, et tels que je présume qu'ils paraissent maintenant en vous. Je ne puis trop,

vous exhorter à servir Dieu avec plus de fidélité que jamais, et d'ajouter la crainte salutaire de la justice à la reconnaissance que vous devez à sa miséricorde, afin d'arriver à la perfection. Usez de la vie qu'il vous a conservée comme un sage dispensateur ; car si, selon les Livres saints, nous devons vivre comme des personnes ressuscitées, à combien plus forte raison y sommes-nous obligés quand nous avons été comme arrachés des bras de la mort. Je pense que nous ne saurions mieux faire que de nous entretenir dans les mêmes sentiments que nous aurons quand nous serons sur le point de quitter cette vie : car alors nous connaissons mieux la vanité et l'inconstance des choses humaines, et comme le souvenir de notre vie passée nous cause des remords, nous promettons à Dieu de mieux vivre s'il nous délivre du péril. Vous vous êtes trouvé dans le cas ; regardez-vous à présent comme chargé d'une dette qu'il faut que vous payiez un jour. La joie que j'ai d'une grâce que Dieu vous a faite me fait prendre la liberté de vous écrire ceci : je me flatte que vous la recevrez avec la même docilité que vous m'avez témoignée dans nos entretiens familiers. »

Césaire sut mettre à profit les avis de cet excellent ami et de son frère. Il écrivit à celui-ci, qu'il avait résolu de quitter le service du roi de la terre pour s'attacher entièrement à celui du ciel. Comme il n'était que catéchumène, il reçut le saint baptême ; mais il n'eut pas le temps d'exécuter le dessein qu'il avait formé, parce qu'il fut surpris d'une maladie qui l'emporta dans fort peu de temps après le tremblement de terre dont nous avons parlé ; c'est-à-dire, ou tout à fait à la fin de l'an 368, ou au commencement de l'an 369. Il voulut que les pauvres fussent ses héritiers, car il n'avait ni femme ni enfants. On l'enterra à Nazianze dans le tombeau qui était préparé pour son père et sa mère. Il y fut même déposé par les mains toutes saintes de ses parents ; et sa mère, par un esprit de piété qui l'emporta sur sa douleur, assista à ses funérailles avec un habit de joie et non pas de deuil,

ne doutant point que si son corps était mis dans la terre, le ciel n'eût reçu son âme comme les prémices qu'elle offrait à Dieu de sa famille, quoiqu'il fût le dernier dans l'ordre de sa naissance.

Son frère saint Grégoire honora sa pompe funèbre par un excellent discours qu'il prononça devant son tombeau en présence de son père et de sa mère. Il eut un extrême regret de sa mort, et dix ans après sa tendresse pour lui se réveillait encore, jusqu'à baiser les choses qui lui en rappelaient le souvenir comme s'il eût été présent. Il le voyait souvent en songe élevé en haut et environné de gloire, soit que ce fût une véritable apparition, soit que son amour pour lui le lui représentât tel qu'il espérait de le voir à la résurrection. L'Église en effet l'honore comme Saint ; la Latine le 25 de février et la Grecque le 9 de mars.

Il nous reste à parler de sainte Gorgonie. Nous avons dit qu'on ne sait pas si elle fut l'aînée de ses frères, ou si elle naquit après saint Grégoire ; mais il est certain que ce fut avant saint Césaire, qui a été le dernier des enfants de sainte Nonne. Cette pieuse mère n'oublia rien pour la former dans la piété par ses instructions et par ses exemples, et il y parut par les vertus qu'elle pratiqua le reste de sa vie. On la maria à un homme de la province de Pisidie, et qui, selon les apparences, était païen, ce qui n'était pas extraordinaire dans ce temps-là comme nous l'avons vu dans sainte Nonne. Elle fut obligée par son nouvel état de demeurer à Icone, métropole de la seconde Pisidie, où son mari demeurait ordinairement, et elle s'y mit sous la direction de l'évêque pour sa conduite spirituelle. On croit que c'était Faustin, prédécesseur de saint Amphiloque. Ce fut sous ce sage directeur, qui la guida jusqu'à la mort, qu'elle parvint à ce degré de sainteté qui lui mérita un culte public dans l'Église. Soit qu'on la considérât dans les exercices de la religion, ou le gouvernement de sa maison, ou par rapport au commerce du monde, elle montrait partout une vertu non-seulement peu commune, mais même excellente.

La prière faisait une de ses principales occupations ; elle l'accompagnait d'une attention respectueuse et d'une ferveur toujours nouvelle. Les larmes qu'elle y répandait étaient abondantes, et ses génuflexions étaient longues et fréquentes. On ne pouvait voir son assiduité à l'Église et son application à la psalmodie sans en être édifié. Elle mortifiait son corps par les jeûnes et les veilles, et tous ses sens jusqu'à leur refuser les satisfactions les plus innocentes.

Quoiqu'elle fût mariée, elle se conservait dans une grande modestie, ne faisant aucun cas des vaines parures dont les jeunes femmes sont si curieuses, et ayant dans tout son extérieur une retenue qui aurait fait honneur à une vierge consacrée à Dieu. Elle était sérieuse, non point par fierté ni par caractère, mais parce qu'elle aimait le silence et le recueillement. Sa vigilance sur ses paroles et sur ses actions la préservait de quantité de fautes que l'on commet ordinairement par défaut d'attention sur soi-même et de circonspection.

Elle se tenait ordinairement retirée dans sa maison, donnant son attention à son domestique et à l'éducation de ses enfants en mère de famille qui veut remplir selon Dieu les devoirs de son état. D'ailleurs, quelque goût qu'elle eût pour la retraite, qu'elle gardait autant qu'il était à son pouvoir, sa maison était ouverte à toutes les personnes qui faisaient profession de piété, et elle recevait aussi avec affection celles qui avaient recours à sa charité, soit pour avoir ses avis dans certaines affaires, soit aussi pour profiter de ses libéralités : car comme d'une part elle avait un grand esprit et beaucoup de sagesse et de prudence, on la regardait comme le conseil du pays, et d'autre part, comme on connaissait sa compassion pour les misères des autres, on ne manquait pas de recourir à sa charité, et ce n'était jamais sans en être secouru.

Elle possédait son âme par sa patience et par une parfaite soumission aux ordres de Dieu dans l'adversité et les événements

fâcheux dont la vie est traversée : car la sienne le fut ; mais elle s'y conserva toujours dans la même égalité d'esprit. Ses intentions dans tout ce qu'elle faisait étaient pures, ne se proposant que la gloire de Dieu ; ce qui la portait à cacher avec grand soin ses bonnes œuvres, n'en laissant rien voir que ce qu'elle était obligée pour l'exemple qu'elle devait aux autres.

Sa confiance en Dieu était si grande, que dans une chute qu'elle fit de son chariot, dont les mules en furie et échappées au cocher lui avaient brisé le corps, elle ne voulut recourir qu'à Dieu, parce que sa pudeur lui fit craindre les yeux et les mains des hommes, et le Seigneur récompensa sa modestie par une guérison miraculeuse. Dans une autre maladie qu'elle eut où les médecins désespéraient de sa vie, elle se fit porter à l'église, se mit la tête sur l'autel, et priant avec gémissement elle se fit comme une onction en mêlant avec l'eau de ses larmes ce qu'elle avait pu réserver des antitypes du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire de la sainte Eucharistie, et elle se trouva parfaitement guérie.

Elle eut plusieurs enfants, mais nous ne savons que le nom de ses trois filles, dont l'aînée se nommait Alipienne et les deux autres Eugénie et Nonne. Alipienne renfermait dans un petit corps une très-grande vertu. Elle ne s'employait qu'aux occupations propres à son sexe. Son âme était continuellement attachée à Dieu, et dans sa prière elle baissait souvent par respect sa tête jusqu'à terre. « Voyez, disait saint Grégoire en parlant d'elle, quelle est la sagesse de ses paroles, son mépris pour tous les ajustements des femmes, sa générosité qui surpasse son sexe, le soin qu'elle prend de son ménage, son amour pour son mari. » Ce mari était Nicobule, dont saint Grégoire fait l'éloge en plus d'un endroit, et dont il avoue qu'il reçut le plus de consolation et d'assistance. Il mourut trop tôt pour son épouse qu'il laissa chargée de plusieurs enfants : ce fut vers l'an 385. L'aîné portait le même nom que lui, et une de ses filles nommée Alipienne comme sa mère,

embrassa la virginité avec un esprit et une résolution qui surprit saint Grégoire même.

Les deux autres nièces de ce Saint, Eugénie et Nonne, ne profitèrent pas autant qu'Alipienne des instructions de leur pieuse mère. Elles parurent d'abord vouloir se consacrer particulièrement à Dieu dans l'état de virginité, mais elles ne persévérèrent pas dans leur sainte résolution. Ce qui fit que saint Grégoire leur oncle ne leur donna pas dans son testament les marques de bienveillance qu'il donna à Alipienne.

Pour revenir à sainte Gorgonie, elle eut avant de mourir la consolation d'avoir acquis au Saint-Esprit par le baptême, son mari avec ses enfants et ses petits-enfants. Ainsi après avoir mis toute sa maison dans la voie du salut par cette sainte régénération, elle n'aspira plus qu'au bonheur d'aller posséder Dieu dans l'éternité. Elle prévit sa mort et s'y prépara par un redoublement de ferveur. Enfin elle mourut vers l'an 379, dans les sentiments de piété dont son cœur avait toujours été pénétré durant sa vie. Ce fut quelque temps après saint Césaire, son frère, et avant l'épiscopat de saint Grégoire. Ce saint assista à sa mort avec la bienheureuse Nonne, sa mère, son mari Nicobule et ses enfants, et fit son oraison funèbre, qui est une excellente peinture de ses vertus. Les Grecs honorent sa mémoire le 23 de février et le 9 décembre. Les Latins ont choisi ce dernier jour pour lui rendre les mêmes honneurs.

---

## MONASTÈRES ET DOCTRINE DE SAINT BASILE <sup>1</sup>.

Nous avons vu dans la vie de saint Basile, que ce Saint voulant embrasser la vie monastique, fit divers voyages en Syrie, en

<sup>1</sup> Saint Basile, saint Grégoire de Naziance, Sozomène.



Palestine et en Égypte pour en apprendre les devoirs auprès des solitaires de ces provinces. Il en revint chargé de trésors spirituels dont il s'était enrichi auprès d'eux, et il se retira dans le Pont auprès du monastère de sa mère et de sa sœur sainte Marcrine, pour former une communauté d'hommes, et les conduire dans la voie de la perfection selon les règles qu'il avait acquises des saints moines qu'il avait vus, comme ces saintes dames y conduisaient aussi leurs religieuses.

Le monastère qu'il établit était séparé de celui de ces religieuses par la rivière d'Iris, et il gouverna l'un et l'autre pendant quelques années dans les deux différentes retraites qu'il y fit, après quoi son frère saint Pierre en prit soin jusqu'à ce qu'il fût chargé de l'église de Sébaste. Il ne désirait rien tant, lorsqu'il s'y retira, que d'attirer auprès de lui saint Grégoire de Nazianze, qui faisait son séjour à Tibérine, quartier du diocèse de Nazianze, où était le village d'Arianze dont il était natif, et il lui fait dans une de ses lettres une description très-agréable de sa solitude, que nous rapporterons ici en entier parce qu'elle convient au sujet que nous traitons.

« Vous avez si souvent manqué à votre promesse, lui dit-il, que je n'ose plus me flatter que vous ayez envie de venir ici, comme mon frère me le mande. Mes affaires ne m'ont pas permis de vous attendre. Je me suis donc retiré dans le Pont pour y jouir de moi-même, et Dieu m'y a fait trouver une demeure conforme à mes désirs, et telle que nous nous l'imaginions pour nous divertir quand nous n'avions rien à faire. C'est une haute montagne couverte d'un bois fort épais, et arrosée au pied du côté du Septentrion d'une eau fraîche et transparente. Il y a au bas une plaine qui tire sa fécondité des ruisseaux qui coulent continuellement d'en haut. Cette plaine est environnée d'une quantité prodigieuse d'arbres de toutes les espèces, qui croissent d'eux-mêmes, et qui lui servent comme de murs de défense. Les charmes de l'île de Calipso qu'Homère a tant vantés, ne sont rien en comparaison.

de ceci. On peut même appeler cette plaine une île, puisqu'elle est isolée et défendue en quelque façon de toutes parts. Car outre que des vallées profondes la coupent en deux, un fleuve qui tombe du haut d'un précipice, l'arrose d'un côté et lui sert de rempart; et de l'autre côté la montagne ne se joignant insensiblement à la plaine que par des obliquités et des détours impraticables, ces détours sont comme une forteresse qui empêche qu'on ne l'aborde. Il n'y a qu'une seule ouverture par où l'on y peut entrer, et nous en sommes les maîtres.

« Nous habitons sur une éminence d'où l'on découvre toute la plaine et le cours du fleuve qui l'arrose; ce qui n'est pas moins agréable à la vue, que ce qu'on rapporte du fleuve Strimon, qui fait les délices des habitants d'Amphipole dans la Macédoine; car au lieu que celui-ci coule si lentement qu'à peine on peut l'appeler un fleuve, celui dont je parle étant le plus rapide de ceux que je connais, fait un peu de bruit en se brisant contre quelques rochers, et se décharge ensuite avec une impétuosité dans un gouffre profond, ce qui forme un spectacle qui plaît beaucoup à ceux qui le considèrent. Il nourrit dans ce gouffre une grande quantité de poissons comme dans un réservoir, et fournit d'ailleurs aux habitants du pays toute sorte de commodités pour l'usage de la vie.

« Je ne vous parle point des douces vapeurs qui en sortent, ni du bon air qu'on y respire, non plus que de la variété des fleurs qui réjouissent la vue et du chant mélodieux des oiseaux qui charme l'ouïe. Quelqu'autre pourrait admirer ces choses; mais je ne m'y arrête point. Ce pays produit par sa belle situation toutes sortes de fruits en abondance. Le plus doux à mon sens, est le repos qu'on y goûte; non-seulement parce qu'on est éloigné du tumulte des villes, mais aussi parce qu'on n'y voit pas même des passants, et qu'il n'y paraît que quelques chasseurs qui viennent se joindre à nous de temps en temps. Il n'y a ici ni ours, ni loups, ni d'autres bêtes féroces; on trouve seulement

des cerfs, des chèvres sauvages, des lièvres et d'autres animaux de cette nature. Après ce récit ne direz-vous pas que je suis dépourvu de bon sens d'avoir préféré ce séjour à votre Tibérine, qui est la fondrière du monde? Vous me pardonnerez sans doute de m'être hâté d'y venir. Alcméon mit fin à ses courses depuis qu'il eut rencontré les Echinades. »

Quoique saint Basile relève si fort dans cette lettre les charmes du désert qu'il habitait, on peut dire que ces charmes n'étaient ni pour lui ni pour ses religieux, puisqu'ils y menaient une vie pauvre, laborieuse et très-mortifiée. Nous l'apprenons de saint Grégoire de Nazianze dans une lettre qu'il lui écrivit, où il le raille beaucoup sur les beautés de cette solitude qu'il lui avait tant vantée. Car comme saint Basile avait déprimé sur ce ton sa Tibérine en l'appelant la fondrière du monde, parce que le lieu était fort bas et plein de boue, il combat agréablement à son tour ce qu'il lui avait dit d'avantageux de sa demeure ; et quoiqu'il ne le fasse que pour s'égayer par un effet de cette amitié innocente qui les unissait si familièrement, et qu'on sente même qu'il use d'hyperbole, on reconnaît pourtant dans ces railleries, que saint Basile et les siens vivaient très-austèrement.

Voici en substance ce que saint Grégoire lui rappelle, après que sur ses invitations il était venu passer quelque temps auprès de lui et était ensuite retourné à Nazianze. Il lui dit donc que sa maison n'avait ni couverture ni porte : qu'on n'y voyait ni feu ni fumée, si ce n'était pour sécher les murailles qui étaient de boue ; qu'on y mourait de soif au milieu des eaux, qu'au lieu des délices d'Alcinoüs qu'il lui avait fait espérer pour le tirer de la Cappadoce, il y avait trouvé une table plus pauvre que celle des Lotophages et un festin où l'on ne pouvait rien manger ; qu'il se souviendrait toujours de ses pains et de ses panades ; que ses pains étaient si durs, que les dents y glissaient au lieu de les entamer, et qu'ils étaient si mal cuits, qu'après y être entrées à force, elles s'y trouvaient engagées comme dans un bourbier,

dont elles pouvaient à peine se retirer ; qu'enfin il serait mort de misère si sa mère, cette illustre nourrice des pauvres (sainte Emmélie) ne fût promptement venue à leur secours et ne les eût sauvés de cette tempête.

Saint Grégoire renchérit encore sur cette raillerie en lui parlant de son jardin, qui, dit-il, n'en avait pas même la forme, puisqu'on n'y trouvait pas seulement des herbes. Il lui rappela ce fumier, aussi puant que celui d'Augias, qu'ils tiraient de la maison pour le porter dans ce jardin prétendu, et comment, pour combler un précipice, Basile et lui étaient obligés de traîner un chariot fort pesant avec le cou et avec les mains, qui en portaient encore les marques longtemps après.

Ces railleries nous montrent avec quelle austérité on vivait dans le monastère de saint Basile. On y pratiquait une rigoureuse abstinence, un dépouillement parfait, et on domptait le corps par le travail des mains sans qu'on y recherchât trop de soulagement.

Mais quand saint Grégoire écrivait plus sérieusement dans la suite à son illustre ami, il ne le faisait qu'en regrettant les heureux jours qu'il avait passés dans son monastère, où le chant des psaumes, les veilles, les prières les transportaient par leur ferveur de la terre au ciel, et où il regardaient comme des délices de travailler des mains, de porter du bois, de tailler des pierres, de planter des arbres, et de conduire de l'eau par des canaux pour arroser les arbres, ou pour les différents usages du monastère. Nous apprenons par là quelles étaient les pratiques que saint Basile faisait observer à ses religieux, et nous ne doutons point qu'il ne les eût introduites dans les autres monastères qu'il fonda dans les différents endroits de cette province, aussi bien que dans Césarée. Mais ce grand Saint nous donne un plus grand détail de leurs saintes observances dans une célèbre lettre qu'il adresse au même saint Grégoire sur les devoirs de la vie religieuse. Nous la rapporterons ici en partie : elle nous mettra sous les yeux leur discipline monastique.

« L'unique moyen, dit-il, pour goûter tous les avantages de la solitude, est de renoncer absolument au monde; je ne dis pas qu'il faille s'en séparer de corps, mais je dis qu'il ne faut point y attacher son cœur. N'ayons ni ville, ni maison, ni famille, ni rien en propre, ni ami, ni champ, ni biens. Renonçons à toutes sortes d'affaires, aux contrats, aux procès; et vidons tellement notre cœur des choses humaines, qu'il puisse recevoir les maximes de la doctrine céleste, et renoncer à toutes les fausses maximes qu'on apprend dans le commerce du monde.

« Il faut donc choisir pour cela une solitude semblable à celle où nous vivons, éloignés du monde, où la méditation ne puisse pas être interrompue par l'abord des étrangers. Les saintes méditations nourrissent l'âme et la remplissent de bonnes pensées. Peut-il arriver un plus grand bonheur à un homme que de mener sur la terre une vie angélique? de commencer sa prière avec le jour, d'adorer le Créateur par des hymnes et par des cantiques, de travailler quand le soleil luit, sans interrompre sa prière par le travail? »

« Les cantiques remplissent l'âme de joie et adoucissent la peine des autres actions. Le repos de la solitude dispose l'âme à se purifier; la langue ne profère plus des discours profanes; les yeux ne se repaissent plus de la beauté des objets; l'activité de l'âme n'est point affaiblie par la distraction de l'ouïe: cette âme n'étant point dissipée par les objets extérieurs, ni par des plaisirs des sens, rentre aisément en elle-même pour s'appliquer à la contemplation de Dieu. L'esprit pénétré de ses divines lumières oublie tout le reste; à peine peut-il s'abaisser au soin de nourrir et de vêtir le corps. Les choses temporelles ne lui causent plus d'inquiétude; il ne soupire que pour les biens éternels: voilà pourquoi il s'applique tout entier à acquérir la vertu de force et de tempérance, la prudence, la justice et les autres vertus qui rendent l'homme vigilant, qui le disposent à remplir parfaitement tous ses devoirs.

« La méditation de la sainte Écriture est le meilleur moyen qu'on puisse employer pour connaître la vérité et son devoir. On y trouve les règles des actions qu'on est obligé de pratiquer, et les Vies des Saints qui y sont décrites servent comme de flambeau pour nous conduire à Dieu. Comme ceux qui copient un tableau jettent de temps en temps un coup d'œil sur l'original pour en exprimer tous les traits dans leur copie, ainsi ceux qui veulent acquérir les vertus doivent se former sur les exemples des Saints, et se rendre leurs actions de sainteté comme propres en les imitant. L'oraison succédant à la lecture, trouve l'âme plus disposée, et comme embrasée de l'amour de Dieu. C'est une prière bien salutaire que celle qui imprime dans l'âme une connaissance nouvelle de la divinité. C'est posséder Dieu que de nous souvenir qu'il habite en nous.

« Nous devons nous appliquer avec grand soin à parler à propos, proposant nos questions avec douceur, et répondant d'une manière honnête et respectueuse, sans s'opiniâtrer contre ceux qui sont d'un avis contraire, sans témoigner du mépris pour ce qu'ils disent, sans faire paraître ni faste ni ostentation, prenant aussi son temps pour répondre après avoir écouté. Il ne faut point avoir honte d'apprendre, ni refuser malignement de faire part aux autres des lumières qu'on a.

« Il faut quand on parle donner une juste étendue à la voix, qu'elle ne soit point si basse que les assistants ne puissent entendre qu'avec beaucoup de peine ce que vous dites, ni si forte qu'elle les étourdisse. Soyez doux et complaisant dans le commerce; mais ne cherchez point à plaire par des plaisanteries outrées. Tâchez d'acquérir par votre douceur la réputation d'homme commode, humble et pacifique. Ne faites jamais paraître d'aigreur, quand même il est nécessaire de reprendre.

« L'œil doit être triste et modeste pour se conformer aux sentiments d'humilité qu'on doit avoir. Il faut que les habits et les cheveux soient négligés; que la robe soit ceinte et serrée près du

corps ; que la démarche ne soit point lâche ni trop précipitée ; qu'en s'habillant on ne songe qu'à se couvrir et à se précautionner contre les injures de l'air ; que la robe soit tellement épaisse, qu'on n'ait pas besoin d'autre chose pour entretenir la chaleur ; que la chaussure soit commode, mais d'un prix médiocre ; que dans la nourriture le pain suffise pour apaiser la faim, et l'eau pour éteindre la soif d'un homme qui se porte bien.

« On ne doit point manger avec avidité, ni témoigner du dégoût en s'appliquant aux choses divines. Il est juste de bénir Dieu avant le repas de la nourriture qu'il nous donne, et de lui rendre grâces aussi quand on a mangé. L'heure du repas doit être fixe, et on ne doit point la changer. C'est assez d'employer une heure par jour aux besoins du corps, on donnera à l'esprit le reste du temps. Que le sommeil soit léger et qu'on l'interrompe aisément ; qu'on le proportionne aux besoins de la nature. Ceux qui se sont dévoués à la piété trouvent l'aurore au milieu de la nuit ; l'âme alors dégagée des soins et des impressions des sens, s'élève plus aisément à Dieu, songe à ses péchés pour s'en corriger, cherche des moyens pour les éviter, demande à Dieu des grâces pour venir à bout de ce qu'elle désire avec plus d'ardeur. »

C'est ainsi que saint Basile, en marquant les devoirs des solitaires, nous apprend ceux qu'il pratiquait dans son monastère d'auprès d'Iris. Nous le verrons encore plus amplement en parlant de ses ascétiques. Ce monastère étant le premier qu'il avait fondé, avait aussi sa prédilection ; car quoiqu'il eût des moines sous sa direction quand il était dans Césarée, il ne laissait pas de soupirer toujours après les délices spirituelles qu'il avait goûtées dans cette solitude. C'est pour cela qu'en l'année 375, ayant trouvé quelque peu de loisir pour se dérober aux affaires dont il était assiégé, il vint avec joie passer quelque temps auprès de son frère saint Pierre de Sébaste qui s'y trouvait alors, et que

l'année d'après il écrivit à ses religieux qu'il espérait que Dieu lui ferait la grâce de les aller encore visiter, n'ayant rien tant à cœur que d'être avec eux, ou de recevoir de leurs nouvelles.

« Car, leur dit-il, la plus grande consolation que je puisse avoir, est d'apprendre que vous faites des progrès dans la perfection de votre état, et que vous vous appliquez inviolablement à l'accomplissement des préceptes de Jésus-Christ. Aussi, me trouvant privé de l'avantage d'être avec vous, j'ai cru que je ne pouvais mieux m'en dédommager, qu'en vous envoyant quelqu'un de nos frères, et de m'entretenir avec vous par lettres ; et c'est dans cette vue que nous vous avons envoyé le prêtre Méléce, notre très-cher et très-religieux frère, et qui est le coopérateur de mes travaux évangéliques. Il vous témoignera de ma part l'empressement que j'ai de vous aller voir, et ma sollicitude pour le bien de vos âmes. »

Rufin assure que saint Basile ne se contenta pas de bâtir ce premier monastère, et qu'il allait par toutes les villes et les villages du Pont, où non-seulement il réveilla les peuples de cette province de l'assoupissement dans lequel ils vivaient pour les choses de Dieu et pour leur salut ; mais il y fit connaître aussi les avantages de la vie religieuse, et y établit plusieurs monastères tant d'hommes que de filles. Nous ne savons rien de plus particulier de ces établissements monastiques ; mais nous ne pouvons douter qu'il n'y ait eu les mêmes règles que dans son monastère d'auprès de l'Iris. Il les visitait de temps en temps, même depuis qu'il était évêque de Césarée, et il faisait ses délices de se trouver parmi les saints religieux qu'il y avait élevés et nourris dans la piété par ses exhortations, par les sages constitutions qu'il leur avait données, et par les lettres qu'il leur écrivait toutes les fois qu'il en avait occasion.

Ce fut apparemment dans une de ces visites qu'il lui arriva ce que nous lisons dans Cassien, d'un sénateur qui, ayant quitté les emplois du monde et distribué une partie de ses biens aux



pauvres, s'en était réservé le reste, parce qu'il ne pouvait se résoudre à vivre dans un entier dépouillement, ni pratiquer l'obéissance qu'on rend au supérieur dans un monastère, ni vivre du travail des mains pour mater le corps. Cependant comme il prétendait avoir renoncé au monde, saint Basile lui dit : « Vous avez perdu la qualité de sénateur ; mais vous n'avez pas acquis celle de religieux. »

Les fruits de vie que ces différentes fondations de monastères produisirent dans le Pont et dans les provinces voisines, ne furent pas seulement pour la sanctification des religieux qui les habitaient, ils y servirent aussi avantageusement pour la conservation de la foi catholique contre les efforts des hérétiques qui infectaient l'Orient. « Car, dit Sozomène, si les erreurs d'Apollinaire et d'Eunome n'y firent pas de fort grands progrès et ne trouvèrent pas un si grand nombre de sectateurs, il faut reconnaître qu'on en est redevable à la vertu et au zèle des saints solitaires. Tous ceux qui habitaient dans la Syrie, dans la Cappadoce, et dans les provinces circonvoisines, étaient inviolablement attachés à la doctrine du concile de Nicée ; sans cela l'Orient, depuis la Cilicie jusqu'à la Phénicie, eût été entièrement infecté des erreurs d'Apollinaire, et l'hérésie d'Eunome se serait répandue depuis la Cilicie et le mont Taurus jusqu'à l'Hellespont et Constantinople ; car ces deux hérésiarques n'eurent pas de peine à faire recevoir leurs mauvais sentiments dans les lieux où ils habitaient : mais il leur arriva quelque chose de semblable à ce qui était arrivé aux ariens. Le peuple, qui avait une grande estime de la vertu et de la sainteté de ces solitaires, ne pouvait se persuader que leurs sentiments ne fussent conformes à la vérité, et ils avaient une extrême horreur pour ceux qui s'en écartaient. On avait vu la même chose en Égypte, où les peuples attachés à la foi des saints moines, détestèrent comme eux la doctrine impie des sectateurs d'Arius. »

Saint Basile gouvernait aussi des moines dans Césarée, soit

qu'il les eût appelés du Pont, soit qu'il les eût trouvés établis dans cette ville. Comme il avait une très-grande affection pour leur état, et qu'il en conservait l'esprit dans l'épiscopat, il voulut avoir des religieux avec lui ; et il paraît par une de ses épltres qu'un nommé Héraclides, qui avait résolu de se retirer dans la solitude avec saint Amphiloque, l'étant venu voir de la part de ce Saint pour lui demander quelques avis, il le retint auprès de lui pour l'instruire et le conduire comme les autres dans la piété. On sait que son zèle pour la saine doctrine et pour la vertu lui attira des ennemis, qui répandirent des faux bruits et des impostures pour rendre sa foi suspecte, même dans l'esprit des moines orthodoxes. Il dissipa facilement ces bruits, soit par ses leçons, soit par les évêques qui lui étaient attachés. Mais comme on lui reprochait de favoriser et d'étendre l'état monastique, il répondit que ce reproche lui était glorieux, et qu'il eût seulement souhaité qu'il eût été plus véritable ; c'est-à-dire que la vertu de ses religieux eût égalé celle des Pères de l'Égypte, de la Palestine et de la Mésopotamie, en comparaison desquels, dit-il avec humilité, nous ne sommes que des enfants.

Il y avait aussi dans Césarée un monastère de religieuses qui était gouverné par deux nièces de saint Basile, et dont l'église était dédiée sous le nom des Quarante Martyrs, desquels il y avait mis des reliques. Saint Gaudance, évêque de Bresse, ayant passé par cette ville dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, alla voir ces saintes religieuses, et leur témoigna le désir qu'il avait qu'elles lui fissent part de ce précieux trésor, ce qu'elles lui accordèrent sans difficulté. Il dit des deux nièces de saint Basile, qu'elles n'étaient pas seulement sœurs par les liens du sang, mais qu'elles l'étaient aussi par leur foi vive, par leur ardeur pour les choses saintes, et par leur excellente chasteté. Il ajoute qu'elles imitaient parfaitement dans leur charge Marthe et Marie, et qu'elles méritaient par là d'être regardées comme des âmes très-chères à Jésus-Christ. Ce qui fait voir qu'elles savaient unir la vie active

avec la vie contemplative, et que les sollicitudes de leur charge n'empêchaient pas qu'elles ne vécussent dans un grand recueillement, et ne fussent des personnes bien intérieures.

Le soin que saint Basile prenait de ces épouses de Jésus-Christ, ne lui faisait pas négliger celles qui faisaient profession de la même piété en d'autres lieux, et surtout des religieuses du monastère de sa sœur sainte Macrine. Nous avons de lui une lettre à Théodore, chanoinesse ; et Tillemont incline à croire qu'elle était dans ce monastère, ce qui est pourtant fort incertain. Théodore était une personne d'une naissance illustre, et faisait profession particulière d'observer exactement les règles de l'Évangile jusque dans les moindres choses. Nous rapporterons ici ce que le Saint lui écrit, parce qu'il peut servir de règle de conduite aux personnes qui aspirent à la perfection évangélique.

« L'incertitude où je suis, dit-il, si mes lettres sont parvenues jusqu'à vous me rend paresseux à vous écrire. La malice des messagers les fait quelquefois tomber en d'autres mains, parce que les affaires sont maintenant dans un état pitoyable : voilà pourquoi j'attendais que vous me fissiez quelque reproche, et que vous m'obligeassiez à vous écrire, parce que j'aurais été guéri de mon doute. Mais soit que je vous écrive, ou que je garde le silence, je conserve toujours un vif souvenir de votre personne, et je demande tous les jours à Dieu la grâce pour vous, afin que vous puissiez bien finir votre carrière, et arriver au but où vous aspirez.

« Ce n'est pas une petite entreprise que de s'acquitter fidèlement de toutes les promesses qu'on a faites. Tout le monde peut embrasser un état de vie conforme aux maximes évangéliques ; mais je connais peu de personnes qui remplissent exactement tous les devoirs de leur profession, et qui ne se démentent en plusieurs rencontres. Parler avec sobriété, avoir les yeux purs comme l'Évangile le recommande, travailler pour plaire à Dieu, composer son extérieur et tous les mouvements de son corps selon

l'ordre que le Seigneur a établi, être modeste dans ses habits, circonspect devant les hommes, manger pour la pure nécessité, retrancher le superflu dans ce que l'on possède ; toutes ces choses considérées en elles-mêmes paraissent légères, mais il faut se faire de grands efforts pour les pratiquer et pour s'y rendre parfait, comme je le sais par expérience.

« L'humilité demande qu'on ne se laisse point éblouir par l'éclat de la naissance, ni par les autres avantages naturels du corps ou de l'esprit, et que l'opinion que les hommes ont de notre mérite ne serve point de matière à nourrir notre orgueil et notre vanité. Toutes ces maximes regardent la profession de la vie évangélique, aussi bien que la continence, l'assiduité et la ferveur dans la prière, la compassion pour ceux qui souffrent, la charité pour leur fournir les choses dont ils ont besoin, les sentiments humbles, la componction du cœur, la sincérité dans la foi, l'égalité dans la mauvaise fortune, un souvenir perpétuel des jugements de Dieu et de son tribunal, devant lequel nous serons bientôt présentés. Peu de gens y pensent sérieusement, et l'on ne se met guère en peine du succès de cette grande affaire. »

Nous avons une autre lettre du même Saint adressée à des chanoinesses, à qui les hérétiques, pour le leur rendre odieux et mieux insinuer par là leurs erreurs, avaient donné de mauvaises impressions contre lui en rendant sa foi suspecte, tandis que d'un autre côté ils lui avaient donné à lui-même une fâcheuse idée d'elles, pour répandre la division entre les personnes qui suivaient la véritable foi. Mais l'évêque de Bosphore ayant vu les uns et les autres, dissipa tous ces soupçons et en montra la fausseté.

Du reste, ces chanoinesses étaient véritablement religieuses, car du temps de saint Basile les religieuses étaient appelées en grec *chanoinesses*, c'est-à-dire régulières et soumises à la règle, que les Grecs désignent par le mot de *canon*, ou catalogue

de la communauté ; et l'on en voit la preuve dans l'inscription du *Traité des pénitences régulières*, qui est à la fin des petites règles dressées pour des filles qui vivaient en commun dans un monastère, et qui suivaient l'observance des réguliers ou moines de communauté.

Ce saint docteur parle aussi dans quelques autres endroits de ses ouvrages, du gouvernement des monastères des religieuses. Voici ce qu'il en dit dans un *Traité spirituel* pour la conduite des solitaires. Après avoir parlé des avantages de la vie religieuse, de la nécessité d'être gouverné par un supérieur, de l'obéissance qu'on lui doit rendre, de la charité fraternelle, des entretiens entre les frères et de la sortie du monastère, il dit en parlant des religieuses : « Mais parce que ce ne sont pas seulement les hommes qui forment les communautés, et qu'il y en a aussi qui sont composées de vierges, ce que nous venons de dire doit être commun aux uns et aux autres ; mais il est à propos de remarquer que la conduite des vierges demande une plus grande attention et une discipline plus exacte, parce que leur état les oblige à une plus grande pauvreté, à un silence plus rigoureux, à une plus parfaite obéissance, à une plus ardente charité pour les sœurs, à une plus sévère précaution pour sortir du monastère, à une plus particulière vigilance sur elles-mêmes dans les conversations, à une plus grande ouverture de cœur les unes pour les autres, et à un éloignement extraordinaire de toute sorte de partialité et de division ; car c'est dans le zèle et l'application à toutes ces choses que consiste la principale perfection des vierges.

« Celle à qui on aura confié la conduite du monastère ne recherchera point ce qui sera plus agréable aux sœurs pour flatter leurs passions par sa complaisance, mais elle conservera la gravité et l'autorité en toutes choses, et à se faire craindre et respecter par les personnes qui lui sont soumises ; car elle doit être persuadée que Dieu lui demandera un compte rigoureux des fautes qui se commettront dans sa communauté. » Nous devons

remarquer ici en passant, que les supérieures ne doivent pas prendre si fort à la lettre les paroles de saint Basile, que sous prétexte de garder la gravité et l'autorité, elles manquent à la douceur et à la condescendance que la charité chrétienne inspire. Elles ne doivent jamais oublier qu'elles sont autant leurs mères spirituelles que leurs supérieures, et la qualité de mère dicte autant la tendresse que l'autorité.

« Que chaque sœur aussi, de son côté, poursuit saint Basile, ne demande point à sa supérieure les choses qui lui sont agréables, et qu'elle ne l'oblige point à rendre raison de ses commandements, puisque cette habitude serait un projet de révolte, et que l'affectation de l'indépendance en serait une suite naturelle. Mais comme nous nous soumettons aux commandements de Dieu, sans exiger de lui qu'il nous rende compte des motifs de sa conduite, ainsi toutes les sœurs doivent recevoir sans discernement les ordres de la supérieure, et les exécuter avec joie, sans chagrin et sans contrainte, afin de mériter devant Dieu la récompense de cette soumission.

« Elles ne doivent point aussi se soumettre seulement à leur supérieure quand ce qu'elle leur ordonne est conforme à la plus exacte discipline; mais quand même elle leur défendrait de jeûner, ou qu'elle leur commanderait de prendre des nourritures plus solides, ou qu'elle les porterait à user de quelqu'autre chose qui tendrait à quelque espèce d'adoucissement de la rigueur de l'observance, elles doivent lui rendre une parfaite obéissance, étant persuadées que chacune de ses paroles est une loi. » Nous remarquerons encore sur ces paroles de saint Basile, que ce Saint ne prétend point par là donner aux supérieures l'autorité d'altérer la vigueur de l'observance dans le monastère par des dispenses données sans nécessité et par goût pour le relâchement. Mais il nous fait entendre seulement que quand une supérieure qui aime le bon ordre et la régularité, juge à propos de dispenser pour sujet d'infirmité ou de travail, des religieuses de quelques

austérités de la règle, comme du jeûne, des veilles et autres pratiques semblables, la religieuse doit recevoir cet ordre avec respect et humble soumission, et ne point contester sous prétexte de zèle ou de ferveur, et qu'elle doit soumettre son propre jugement à celui de la supérieure.

Le Saint dit ensuite que quand il faudra parler à quelque homme pour les choses que l'usage de la vie rend nécessaires, ce sera la supérieure qui le fera en présence d'une ou deux sœurs anciennes et respectables par leur vertu. Il confirme ceci dans le recueil de ses règles, qu'on nomme communément les *Ascétiques*, où expliquant dans une question qu'il propose, comment les religieux doivent converser avec les sœurs, il dit : 1° Qu'on doit s'abstenir de le faire par un motif de complaisance, et que la seule nécessité doit nous y engager ; 2° qu'on ne doit point donner cette liberté indifféremment à tout le monde ; 3° qu'on doit avoir égard au temps, à l'utilité des choses et à la différence des lieux, et faire un juste discernement de ces circonstances, afin d'ôter toute ombre de soupçon qui pourrait mal édifier ; 4° que les personnes qui seront choisies pour conférer ensemble de ce qui sera agréable à Dieu, tant pour les nécessités du corps que pour l'avantage et l'utilité de l'âme, fassent paraître dans leur conduite toute la sainteté, la retenue et la sagesse que l'on peut attendre des personnes de leur profession ; 5° qu'il ne faut pas que dans ces entretiens avec les sœurs il y ait moins que deux personnes de chaque part, ni plus de trois personnes de part et d'autre, de peur que le trop grand nombre ne soit un obstacle à ce que l'on doit à Dieu. Qu'on use aussi d'une grande sagesse dans les questions et les réponses qu'on fera de part et d'autre, afin que tout se passe avec édification et pour le plus grand avantage des âmes. Le Saint répète la même chose dans les petites règles.

Mais voici une recommandation particulière qu'il fait, et qui montre son attention à conserver le bon ordre dans les monas-

tères des religieuses; car pour éviter toute occasion de murmure ou de division, il veut que 1° le supérieur n'ait pas des entretiens trop fréquents avec la supérieure, mais qu'il les retranche ou qu'il les abrège autant qu'il se pourra, et qu'il n'y consente que rarement; 2° proposant la question si un supérieur doit parler à une sœur des choses qui concernent l'édification de la foi, c'est-à-dire des choses spirituelles sans que la supérieure y soit présente; il répond que ce ne serait pas garder ce que l'Apôtre recommande, *que tout se fasse dans la bienséance et avec ordre*; 3° il demande encore si la supérieure aurait droit de se plaindre au cas que le supérieur donnât quelque ordre à l'une des sœurs sans sa participation; et il répond qu'elle aurait très-grande raison de le faire.

Nous devons faire observer ici que ces articles ne regardent pas les évêques, mais seulement les supérieurs que l'évêque diocésain nommait pour conduire les monastères sous ses ordres: et comme l'évêque choisissait souvent pour cela des religieux que leur âge rendait vénérables et leur vertu encore plus recommandables, ils devaient, ces supérieurs délégués par l'évêque, n'agir que de concert avec la supérieure du monastère, afin que cet accord cimentât celui qui devait régner dans le monastère.

Enfin nous ajouterons ici, qu'il paraît par une règle encore de saint Basile, que les religieuses s'occupaient à faire des ouvrages de laine, et qu'il y avait dans le monastère une sœur proposée pour en faire la distribution aux autres sœurs: sur quoi il dit que cette sœur doit regarder ces laines comme un dépôt que Dieu même lui avait confié, en distribuant les ouvrages et marquant la tâche de chaque sœur, sans esprit de contention et sans acceptation des personnes.

Personne ne pouvait mieux instruire les religieux de leurs devoirs que le grand saint Basile, et on peut dire aussi que personne ne le fit avec plus de zèle et de charité. Cela paraît assez par ce que nous avons déjà dit, et les extraits que nous allons



faire de quelques-unes de ses lettres et de ses *Ascétiques*, le confirmera davantage. Nous marquerons d'abord ici ce qu'il a écrit à un supérieur en lui adressant un prosélyte, ensuite les leçons qu'il donne aux jeunes religieux en général.

« Un homme, dit-il au supérieur d'un de ses monastères, est venu ici, me témoignant un grand mépris pour les vanités de ce monde, et paraissant convaincu que les plaisirs de cette vie sont courts et souvent traversés par de grandes peines, et qu'ils servent après la mort de matière aux flammes éternelles. Il m'a ajouté qu'il avait résolu d'y renoncer pour entrer tout de bon dans la voie du salut. S'il est donc touché, comme il le dit, d'embrasser une vie sainte; si son cœur est véritablement pénétré d'amour de Dieu, et si, comme il nous est recommandé dans les divines Écritures, il aime le Seigneur de tout son cœur, de toutes ses forces et de toute son âme, ayez soin de l'instruire des difficultés et des peines qu'il aura à surmonter dans l'état qu'il veut embrasser; mais fortifiez-le en même temps par l'espérance des biens invisibles que Dieu réserve à ceux qui s'en rendront dignes par leur fidélité. Je vous prie de l'examiner, et de le recevoir en votre compagnie selon la volonté de Dieu. Formez-le selon les règles que les saints Pères nous ont prescrites, mettez-lui devant les yeux tout ce que doivent faire ceux qui embrassent la vie religieuse, afin qu'en étant pleinement instruit, s'il persévère à vouloir la pratiquer, s'il conste que c'est de son plein gré qu'il se soumet à porter le joug de Jésus-Christ, dont il doit se proposer de suivre l'exemple, pour mériter par sa fidélité les récompenses qui sont promises à ceux qui remplissent bien leur vocation. Il avait envie de commencer ici ce nouveau genre de vie; mais j'ai mieux aimé vous l'envoyer, afin que vos bons exemples l'encouragent et l'animent au combat spirituel. Donnez-lui un directeur, selon la volonté de Dieu, qui le dresse à ses devoirs, et en fasse un bon sujet par ses soins. Faites sans moi ce que je désirerais de faire de concert avec vous. »

Cette lettre apprend aux supérieurs des maisons religieuses, comment ils doivent examiner ceux qui se présentent pour y être reçus ; comment ils doivent sonder leurs intentions et leurs dispositions ; ne leur laisser rien ignorer des difficultés de l'état qu'ils veulent embrasser, ni des austérités des règles, les encourageant pourtant par la vue des récompenses éternelles ; et enfin leur donner un père-maître qui en prenne un soin tout particulier, et qui par sa vigilance, ses avis et son attention les mettent en état de devenir de bons religieux.

On trouve aussi parmi les lettres de ce Saint, une exhortation à de jeunes religieux, qui paraît avoir été plutôt la fin d'un discours qu'une lettre entière. Voici ce qu'il leur dit : « Vous qui avez embrassé la vie solitaire pour vous conduire selon les règles de la foi et de la piété, instruisez-vous avec beaucoup de soin des maximes évangéliques ; apprenez à dompter votre corps, à humilier l'orgueil de votre esprit, à purifier vos pensées, à résister aux saillies de la colère. Si l'on vous a fait quelque injustice, pardonnez-la pour l'amour de Dieu, souffrez avec patience le dépouillement, les persécutions, les injures ; n'ayez plus de commerce avec les vices ; attachez-vous à la croix de Jésus-Christ, ne vous souciez que de plaire à Dieu, pour mériter d'être admis en la compagnie des anges et des saints. Désirez ardemment d'avoir part à ce bonheur par la grâce de Jésus-Christ, à qui la gloire appartient dans tous les siècles. »

Nous avons dans une autre lettre qu'il adresse au solitaire Chilon, d'excellents avis pour ceux qui sont encore nouveaux dans la vie religieuse. « Ma peine, lui dit-il, ne vous sera pas inutile, mon cher frère, si vous écoutez avec docilité les avis que j'ai résolu de vous donner sur l'importance de vos devoirs, que vous m'avez demandés vous-même avec beaucoup d'empressement. Plusieurs commencent avec assez de ferveur ; mais il y en a peu qui finissent de même. Il ne suffit pourtant pas de témoigner d'abord du courage, on n'est récompensé qu'à la fin de la

carrière ; il faut donc que vous fassiez des efforts au commencement pour arriver au but que vous vous proposez. On n'est pas parfait pour avoir bien commencé ; il faut attendre le jugement que Dieu fera de vous au bout de votre course. »

« Tenez-vous sur vos gardes, de peur que l'ennemi de votre âme ne vous enferme dans ses toiles, comme on enferme un daim. Souvenez-vous que vous êtes environné de pièges et que vous marchez sur le penchant d'un précipice. Ne vous flattez pas de pouvoir en commençant atteindre au plus haut point de la perfection religieuse. Marchez pas à pas dans ce chemin, ne vous conduisez point par vos propres conseils, faites mourir peu à peu vos mauvaises habitudes ; ne vous en laissez point accabler : quand vous aurez entièrement déraciné une de ces passions, attaquez-en une autre, vous en triompherez par là plus aisément.

« La patience est un des meilleurs moyens que vous puissiez employer contre les tentations qui assiègent en tant de manières les serviteurs de Dieu. Soyez doux et paisible ; ne parlez point étourdiment ; ne contestez point, ne vous laissez point entêter par la vaine gloire. Gardez le secret, aimez la bonne foi, parlez peu, ne vous ingérez point à faire le maître. Soyez toujours prêt à écouter ; n'ayez point la curiosité de savoir des nouvelles du monde. Aimez la retraite ; ne vous montrez point trop dans les bourgs, ni dans les maisons particulières. Si quelqu'un vous prie d'aller chez lui sous prétexte de piété, excusez-vous-en. N'ayez pas plus d'empressement pour vos parents et pour vos amis, que pour Dieu. Combattez le désir de faire des voyages ; affectionnez-vous à votre solitude ; contentez-vous de vous-même, sans vous attacher à toutes sortes d'objets.

« Persuadez-vous bien que la prière et la psalmodie doivent être votre principale occupation : faites grand cas de la lecture, surtout du Nouveau Testament ; ménagez l'esprit de ceux avec qui vous êtes obligé de vivre, et prenez garde de les scandaliser : recevez-les toujours avec douceur et amitié fraternelle. Ne passez

pourtant pas les règles de l'hospitalité par une profusion et une affectation de mets exquis. Craignez l'argent comme un très-dangereux ennemi ; ne vous chargez pas de la distribution des aumônes d'autrui ; domptez votre corps par le travail ; occupez-vous souvent de la pensée de la mort ; opposez cette pensée, ou d'autres aussi pieuses, aux malignes suggestions de l'ennemi qui tâche de vous détourner de votre profession.

« Il vous dira peut-être : Vous voyez combien votre solitude est affreuse ; vous n'y avez nul commerce avec les hommes ; vous y êtes privé de toutes sortes de secours et d'instructions, séparé de vos frères, n'ayant ni zèle ni ferveur pour les commandements de Dieu. La vie que vous menez est une vie sauvage. Ne voyez-vous pas que les évêques qui sont établis de Dieu, rassemblent les fidèles dans les églises pour y traiter des choses spirituelles. On ne peut exprimer le fruit que l'on retire de ces conférences, et la joie qu'on y goûte ; tandis que vous renoncez à ces avantages, et que vous vivez dans ce désert comme une bête. Tels sont les artifices de l'ennemi, qui, pour vous mieux tromper, vous propose des motifs de piété. Mais répondez-lui : On m'a dit que le monde est plein de charmes, c'est pour les fuir que je me suis caché dans la solitude. Je me suis réfugié sur cette montagne, comme le passereau qui vole bien loin pour éviter les filets des chasseurs. Je veux imiter dans cette solitude la manière de vie dont mon Maître m'a donné l'exemple. Je ne veux point me ménager, je veux vivre attaché avec lui sur la croix. Je n'ai point été fait pour le monde ; mais le monde entier a été créé pour moi.

« Voilà, mon cher frère, comment vous devez donner le change au démon, en opposant de bonnes pensées aux raisonnements artificieux par lesquels il veut vous séduire. Voilà à quoi vous devez vous appliquer sérieusement selon les règles que je vous ai prescrites. Travaillez jusqu'à la mort pour la défense de la vérité et pour vous conformer à Jésus-Christ. Si vous le faites,

vous aurez le bonheur de vous sauver, vous nous comblerez de joie, vous glorifierez Dieu dans tous les siècles. »

Les jeunes religieux, qui après le temps de leur probation sont appliqués par les supérieurs aux études propres à leur état, trouveront dans la lettre de saint Basile à Feste et Magne, tous les deux ses disciples, qu'il avait élevés avec soin dans les vertus religieuses, comment ils doivent allier la piété avec la science, et donner toujours la préférence à la piété.

« C'est le devoir des pères, leur dit-il, d'avoir soin de leurs propres enfants, et les maîtres doivent veiller sur leurs disciples. Les enfants qui croissent en vertus, les disciples qui profitent dans les sciences, sont la consolation des pères et des maîtres. J'ai d'autant plus de soin de votre éducation, et j'en conçois des espérances d'autant meilleures, que la piété est au-dessus de tout le reste. Je souhaite de la voir bien enracinée par mes soins dans vos esprits encore tendres, et que le vice n'a point gâtés, jusqu'à ce qu'elle arrive à sa perfection par l'ardeur que vous faites paraître et par nos prières. Vous êtes convaincus de la bonté que j'ai pour vous, et vous ne doutez nullement que le secours de Dieu ne manque jamais de seconder vos desseins dans les besoins que vous en avez. Dieu coopérera toujours avec nous, soit qu'on l'appelle ou qu'on ne l'appelle pas. Tout homme qui aime Dieu a naturellement de l'inclination pour les sciences. Le désir d'enseigner quelque chose est insatiable dans les maîtres, pourvu qu'ils rencontrent des disciples dociles, et qui n'aiment point à contredire. Notre éloignement n'empêchera point que je ne vous conduise à la perfection de la sagesse, parce que l'activité de l'esprit ne se borne point au corps, et l'on n'a pas toujours besoin de la langue pour se faire entendre. Ainsi quoique nos corps soient éloignés, nous sommes toujours présents en esprit. Si vous avez soin de vous-mêmes, nous nous entretiendrons de doctrine, sans qu'un si grand espace de terre et de mer nous en puisse empêcher. »

Nous terminerons ce chapitre par l'abrégé d'une lettre assez longue que saint Basile écrit aux religieux sur la perfection de la vie monastique, qui contient non-seulement d'excellents avis pour les personnes religieuses à qui elle est particulièrement adressée; mais qui peut servir aussi à tout le monde, parce qu'elle renferme les plus beaux préceptes de la morale chrétienne. Il semble même que ce Saint ait voulu avoir cette intention, puisqu'il y adresse la parole au chrétien, quoiqu'il paraisse évidemment qu'il parle aux religieux.

« Un chrétien, dit-il, doit toujours avoir des pensées convenables à sa vocation, et vivre conformément à l'Évangile. Qu'il ne perde point Dieu de vue, sa volonté, ses jugements. Il est appelé à plus de perfection que ce que porte la loi, qui défend de jurer, de mentir, de blasphémer, etc. Il faut qu'il soit patient, qu'il supporte les défauts d'autrui, qu'il prenne son temps pour corriger ceux qui lui font quelque tort, et qu'il ne le fasse point par un motif de vengeance, mais seulement pour redresser son frère selon l'ordonnance du Seigneur. Il ne doit point médire des absents pour les décrier, quoique ce qu'il dit soit véritable, parce que c'est toujours médire.

Ceux qui travaillent le doivent faire avec zèle, et en même temps avec tranquillité. Personne ne doit s'ingérer de parler avec autorité à quelqu'un des frères sans en avoir l'ordre du supérieur, qui le donnera selon sa prudence pour le bien commun. Il faut s'abstenir du vin, et ne point se livrer au désir immodéré de manger de la viande, ni chercher le plaisir en buvant et en mangeant. Il ne faut rien posséder en particulier de ce qu'on a pour son usage. Il faut faire toutes ses actions comme si l'on était sous les yeux du maître. Personne ne doit disposer de soi, mais il faut se regarder comme le serviteur de tous, et faire chaque chose en sa place. Il ne faut point murmurer, ni se plaindre quand on est surchargé de travail : c'est au supérieur à en décider. On ne doit point quitter un ouvrage sans sa permission pour

en prendre un autre, à moins d'un cas pressant; comme, par exemple, d'aller aider quelqu'un qui succombe sous le faix. Chacun doit demeurer où on l'a placé; nul ne doit passer les bornes qu'on lui a prescrites, ni s'ingérer à faire ce qu'on ne lui a pas commandé.

« Qu'on ne fasse point de bruit ni aucun autre mouvement qui montre de la vanité, de la colère ou de la dissipation. Qu'on proportionne le ton de la voix au besoin qu'on a de se faire entendre. Qu'on ne réponde point d'un ton de hauteur ni de mépris, et qu'au contraire on témoigne aux autres de la complaisance et une déférence respectueuse. Qu'on s'abstienne de ces clins d'yeux, et d'autres mouvements semblables qui puissent causer du chagrin aux frères. Qu'on évite l'affectation et le faste dans les habits et les souliers, et qu'on se contente de ce qui suffit pour le besoin, sans rechercher la délicatesse.

« Qu'on n'ambitionne point les honneurs ni les places distinguées, et qu'on préfère toujours les autres à soi. Il faut se régler en toutes choses sur la volonté des supérieurs, et assujettir sa raison à la leur pour la gloire de Dieu. On ne doit point quitter sa cellule pour aller dans celle d'un autre. Il ne faut jamais agir dans un esprit d'aigreur ni de jalousie, ni insulter à ceux qui ont fait quelque faute; il faut au contraire en témoigner de la douleur, et se réjouir quand ils font bien. Celui qui reprend, le doit faire avec des entrailles de compassion et dans la crainte de Dieu. Celui qui est repris doit recevoir la correction avec docilité, et se persuader qu'on la lui fait pour son bien. Lorsqu'on reprend quelque frère, il n'est pas à propos qu'un autre prenne le parti de ce frère devant les autres, et qu'il résiste en face à celui qui fait la correction; mais si elle lui paraît déraisonnable, il peut s'en expliquer en particulier avec lui, ou se persuader qu'il a raison.

« Un homme qui a péché et qui fait pénitence, ne doit point conserver le souvenir des injures qu'on lui a faites; il faut qu'il

pardonne de bon cœur, car il doit faire des fruits de pénitence. Quand, après avoir commis quelque faute, on est rentré en soi-même et qu'on en a obtenu le pardon, si on retombe dans le péché, la récidive rendant plus coupable, on subira un jugement plus rigoureux. Le soleil ne doit point se coucher sur la colère qu'on a contre son frère ; il ne faut point mettre entre l'un et l'autre l'intervalle de la nuit. On ne doit point attendre à un autre temps à se corriger, parce qu'on n'est pas assuré de vivre jusqu'au lendemain ; plusieurs ont été surpris en différant de la sorte.

« Il ne faut point se tourmenter par un exercice immodéré, pour amasser au delà du nécessaire. *Contentons-nous*, comme dit l'Apôtre, *d'avoir de quoi vivre et de quoi nous vêtir*. Il ne faut point aimer l'argent, ni amasser des trésors inutiles. Celui qui veut marcher dans la voie de Dieu, doit aimer la pauvreté et craindre les jugements de Dieu. Je voudrais de tout mon cœur que vous fussiez bien pénétrés de ces maximes, et qu'elles vous aidassent à fructifier pour la gloire de Dieu, par la coopération de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

### ASCÉTIQUES DE SAINT BASILE.

Saint Basile, donnant des instructions à ses religieux, les désigne par divers noms. Il les appelle *Chrétiens*, à cause de leur religion et de la perfection évangélique à laquelle ils doivent tendre ; *Moines*, à cause de leur vie retirée et solitaire ; *Frères*, en vue de leur liaison et de leur société ; *Ascètes*, à cause de leurs exercices, et principalement de ceux de la pénitence ; et même *Chanoines*, en vue de leur assujettissement à une règle, ou bien du catalogue du lieu saint où leurs noms étaient marqués comme des personnes destinées à le desservir. Mais pour l'ordinaire il les appelle *Frères* ou *Ascètes*, et c'est pour cette raison qu'on appelle les *Ascétiques* de saint Basile les ouvrages qu'il a



composés pour leur servir de règle de conduite ; mais on donne plus particulièrement ce titre à quelques traités qu'il a fait, et entre les autres aux grandes et petites règles et à ses constitutions monastiques.

Du temps de Photius, le corps des *Ascétiques* de saint Basile était divisé en deux livres. Le premier contenait le traité du *Jugement de Dieu* et celui de la foi : le second comprenait les *Morales* avec les règles grandes et petites ; mais comme les deux premiers traités et les *Morales* ne sont pas proprement des règles de discipline, mais seulement des instructions, nous ne parlerons ici que des grandes et petites règles, des constitutions monastiques, et de quelques discours préliminaires qui s'y trouvent, pour donner aux lecteurs une véritable idée de l'observance que ce Saint faisait pratiquer à ses religieux, et nous le réduirons à certains articles principaux pour le faire avec plus d'ordre.

Nous devons d'abord remarquer ici deux choses. La première, qu'il y a apparence qu'avant que saint Basile donnât ses règles, il en avait apporté quelqu'une des monastères qu'il avait vus, ou en Syrie, ou en Palestine, ou en Égypte, et qu'il la faisait observer dans son monastère d'auprès d'Iris et dans les autres qu'il avait fondés dans le Pont, puisque, comme nous avons vu dans le chapitre précédent, en adressant un jeune homme à un supérieur de ses monastères, et peut-être à celui d'Iris, il lui recommande de l'instruire et de le former *selon les règles que les saints Pères leur avaient prescrites*. Or ces règles ne pouvaient point être les siennes. Elles étaient donc plus anciennes ; et il faut ou qu'il les eût apportées des monastères qu'il avait parcourus dans les autres provinces, ou bien qu'il y eût dans le Pont d'autres établissements plus anciens que les siens, où l'on observait des règles déjà établies depuis assez de temps ; ce qui pourtant n'est pas tout à fait certain, comme nous l'avons dit dans la Vie du Saint.

La seconde chose qu'il faut encore remarquer, c'est que bien

que saint Basile estimât beaucoup l'état des anachorètes, il aimait mieux pourtant qu'on embrassât celui des cénobites, pour la raison que celui-ci lui paraissait plus sûr et plus avantageux à l'âme, soit à cause de l'obéissance qu'on y pratiquait, soit à cause des secours spirituels et temporels qu'on y recevait les uns des autres. Nous avons là-dessus une lettre qu'il écrivit à des moines auxquels il avait conseillé de s'unir en communauté, où il leur parle en ces termes : « Je crois que vous n'avez plus besoin d'exhortation, par la grâce de Dieu, après les discours que je vous ai faits pour vous encourager à régler votre vie sur le modèle de la vie apostolique. Vous avez suivi un conseil si salutaire, et vous en avez rendu grâces à Dieu. Je ne ne vous débitais point des paroles perdues ; je vous donnais des préceptes qu'il fallait réduire en pratique pour votre utilité, pour ma consolation et pour la gloire de Jésus-Christ. Voilà pourquoi je vous envoie notre bien-aimé frère : il fera connaître les fervents ; il ranimera les paresseux, il nous découvrira ceux qui s'opposent à nos maximes. Je souhaite fort de vous voir rassemblés, afin qu'on sache que vous ne craignez point d'avoir des témoins de votre vie, et que vous désirez tous de vous animer mutuellement par vos bons exemples, et d'être les spectateurs des bonnes œuvres qui se pratiquent parmi vous ; car par ce moyen chacun aura la récompense qu'il mérite en son particulier, et pour les bons exemples de son frère. Vous devez tâcher de vous édifier les uns les autres par vos actions et par vos paroles, dans les entretiens que vous avez ensemble chaque jour. »

L'abbé Piammon que Cassien fait parler dans une de ses conférences, disait qu'ayant été dans le Pont et dans l'Arménie porter des aumônes aux solitaires d'Égypte que l'empereur Valens y avait relégués, il y avait vu la discipline des cénobites établie dans quelques villes, mais qu'il n'avait pas remarqué que le nom des anachorètes y fût seulement connu. Sozomène dit de même que la plupart des moines de Galatie et de Cappadoce vivaient

en communauté dans les villes et dans les villages, ceux qui les avaient précédés ne les ayant point instruits d'une autre manière, outre que les grands froids de ces pays ne permettent presque pas qu'on s'y retire dans les déserts. Mais nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze qu'il y avait quelques anachorètes dans ce diocèse auxquels il donne de grands éloges ; et si l'abbé Piammon n'eut pas occasion d'en voir, c'est qu'il y en avait fort peu. D'ailleurs, quoique saint Basile parle plus dans ses règles pour les solitaires qui vivaient en commun, il ne laisse pas que d'y donner des avis aux anachorètes, ce qui prouve qu'il y en avait dans la Cappadoce et dans le Pont.

Les grandes et les petites règles sont par demandes et par réponses ; d'où l'on peut conclure qu'il les composa sur les questions que ses religieux lui faisaient pour leur instruction et leur édification. On peut les regarder comme le résultat des conférences spirituelles qu'il avait avec eux dans son monastère d'auprès d'Iris, et dont il fit ensuite un corps d'ouvrage ascétique, auquel il mit la dernière main à Césarée, depuis qu'il fut élevé au sacerdoce. Il paraît que saint Grégoire de Nazianze eut quelque part à cet ouvrage, quand il était avec le Saint dans son monastère. Nous ne nous arrêterons pas à ce que dit Sozomène, que quelques-uns ont attribué les *Ascétiques* à Eustathe de Sébaste. Mais il n'a pu y avoir que quelques sectateurs des erreurs de cet évêque qui aient pu imaginer cette fable, contredite par toute l'antiquité ; et il est étonnant que Scultet ait voulu, à l'occasion de ce passage de Sozomène, ôter cet excellent ouvrage à saint Basile ; ce qu'il fait, dit Tillemont, sans aucune preuve qui mérite d'être examinée.

Nous devons avertir ici qu'outre les grandes et les petites règles de saint Basile et ses constitutions, il y a aussi quatre petits traités sur la même matière, dont deux dans l'édition de Paris de 1618, que nous suivons, sont placés immédiatement avant ces règles, et les deux autres sont avant les discours sur la foi et le

jugement, qui précèdent les morales du Saint. Nous puiserons donc aussi dans ces quatre traités ce que nous allons dire, et dans les citations nous les désignerons seulement par le rang qu'ils tiennent dans cette édition de premier, second, troisième et quatrième traités. Le premier a pour titre dans cette édition : *De Abdicacione rerum* ; le second : *de Askesi, seu exercitatione monastica* ; le troisième et le quatrième : *de Institutionibus monachorum*.

§ 1. — *Excellence de la vie monastique, et ses devoirs en général.*

1<sup>o</sup> Saint Basile voulant nous faire comprendre quelle est l'excellence de la vie religieuse, y applique ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* « Ces paroles, dit-il, nous exhortent d'une part à nous décharger du pesant fardeau des biens de ce monde, et de l'autre elles nous portent à embrasser avec ardeur la vie religieuse et solitaire, qui fait profession de porter la croix. Quiconque a donc formé le dessein d'obéir à Jésus-Christ et brûle du saint désir d'embrasser ce genre de vie si pauvre, et parfaitement dégagé des soins et des inquiétudes de la vie, est véritablement un homme admirable, et on doit l'estimer heureux. » Il parle encore ailleurs de l'excellence de cet état, et il dit qu'on en doit concevoir une haute estime, et qu'on se doit proposer d'y mener une vie toute céleste, d'entrer par une négociation spirituelle dans le commerce des anges, et de combattre généreusement avec les disciples de Jésus-Christ.

21. 28

2<sup>o</sup> Il renferme en abrégé dans un autre traité tous les devoirs d'un solitaire et d'un religieux, et c'est comme en substance tout ce qu'il dit dans l'ouvrage entier des *Ascétiques*. « Il faut, dit-il, qu'un solitaire avant toutes choses fasse profession de ne rien posséder et mène une vie pauvre : que son corps soit modeste,

ses vêtements honnêtes, sa voix modérée, son discours réglé, qu'il mange et boive sans trouble et avec gravité, qu'il garde le silence devant les anciens, qu'il ait de la charité pour ses égaux et de la condescendance pour ses inférieurs, qu'il se sépare des méchants, qu'il parle peu et sans ostentation, qu'il ne soit point sujet à rire, qu'il baisse la vue en terre et élève son esprit au ciel, qu'il n'aime point à contredire, mais qu'il soit humble et soumis, qu'il travaille des mains, qu'il occupe son esprit des fins dernières, qu'il souffre avec patience et en rende grâces à Dieu, qu'il prie sans cesse, qu'il s'abaisse devant tout le monde, qu'il amasse des trésors dans le ciel par ses bonnes œuvres, qu'il examine tous les jours ses pensées et ses actions, qu'il ne s'embarrasse point dans les affaires de cette vie, qu'il ne soit point curieux des défauts des imparfaits, et qu'il tâche d'imiter les Saints. Il faut aussi qu'il se réjouisse de la vertu des autres, qu'il compatisse aux faiblesses d'autrui, et qu'il se reconnaisse lui-même comme le plus grand pécheur.

## § 2. — *Des novices.*

1<sup>o</sup> Le saint Docteur ne veut pas qu'on s'engage légèrement dans la vie religieuse, ni qu'on s'imagine qu'elle n'a que des douceurs. « Je donne avis, dit-il, à celui qui veut embrasser l'état monastique, de ne pas le faire sans épreuve, et de ne pas se figurer dans son esprit que le poids de cette vie si parfaite est facile à supporter, et que l'on s'y peut sauver sans combat ; mais au contraire, je l'exhorte de s'exercer par avance dans ce combat, de peur que n'ayant pas ensuite la force de le faire, il ne retourne au monde qu'il avait abandonné. »

2<sup>o</sup> Comme le Saint ne veut pas qu'on s'engage dans la religion sans s'être éprouvé, il ne veut pas non plus qu'on y admette indifféremment et sans examen ceux qui se présentent. « Dieu, dit-il, qui a tant d'amour pour les hommes, et Jésus-Christ notre Sauveur, nous ayant dit à haute voix d'aller à lui et qu'il nous

soulagera, il est dangereux de rejeter ceux qui demandent à s'approcher de lui par notre moyen. Néanmoins il faut considérer quelle est la conduite qu'ils ont menée auparavant. Si nous connaissons qu'ils ont fait du progrès dans la vertu, il faut leur donner pour leçon de plus parfaits commandements. Si au contraire ils ont mal vécu, nous devons nous informer s'ils ne sont point légers, inconstants et emportés avec précipitation à toutes sortes de desseins : car ceux qui changent facilement sont suspects ; et outre qu'ils ne tirent aucun avantage de notre profession, ils la déshonorent et nuisent aux autres.

« Mais comme il n'y a point de désordre que l'on ne puisse corriger, quand on s'y applique avec soin et crainte de Dieu, il n'en faut pas désespérer ; mais il faut prendre tout le temps nécessaire à les éprouver par de pénibles travaux, afin que s'ils les soutiennent constamment nous les recevions, et que s'ils ne les soutiennent pas, nous les congédions lorsqu'ils ne sont point encore engagés. Il faut aussi observer dans cet examen, si ceux qui étaient tombés dans de grandes fautes cachées, s'en accusent d'eux-mêmes et renoncent aux complices de leurs péchés, par la honte qu'ils ont de les avoir commis ; car alors il faut espérer qu'ils ne tomberont plus à l'avenir.

« Mais la manière d'éprouver généralement toute sorte de personne, c'est de voir s'ils sont dans la résolution d'accepter sans répugnance la pratique des humiliations, sans refuser même l'exercice des arts les plus vils, si l'on juge que cela leur soit utile ; et lorsqu'après que ceux qui sont assez éclairés pour faire cette recherche auront reconnu qu'ils peuvent être reçus, on les mettra au nombre de ceux qui se sont consacrés à Dieu. »

3° Il était défendu par la règle 12° entre les grandes, de recevoir un homme marié sans le consentement de sa femme, ni de recevoir une femme dans les monastères des filles sans le consentement de son mari. Voici pourtant une remarque que fait saint Basile à ce sujet : « Nous avons, dit-il, reconnu par expérience

à l'égard de plusieurs personnes, qu'il est souvent arrivé qu'à force de prier continuellement avec ferveur et de jeûner exactement, plusieurs ont atteint le but qu'ils s'étaient proposé de mener à l'avenir une vie tout à fait chaste, Dieu s'étant servi de la nécessité du corps pour toucher le cœur de celle des deux parties qui jusqu'à ce temps-là avait résisté avec obstination à la sainte résolution de l'autre, et pour la porter enfin à consentir à un choix si juste et si raisonnable. »

4° On n'admettait point ceux qui étaient en pouvoir de maître, comme les esclaves, ni ceux qui avaient eu l'administration des deniers publics, à moins qu'ils n'en eussent rendu compte auparavant ; afin qu'étant engagés dans leur profession, on ne pût plus rechercher ni troubler le monastère à leur occasion. « Car, dit le Saint, il est visible que ceux qui se trouvent chargés de ce qui appartient à César, doivent se soumettre aux ordres de César. »

5° Le supérieur ne devait recevoir personne sans en prendre l'avis des frères ; « parce que, dit le Saint, si Notre-Seigneur nous apprend que lorsqu'un pécheur fait pénitence, il faut appeler ses voisins et ses amis pour prendre part à cette joie, il est encore beaucoup plus nécessaire de ne recevoir personne dans une communauté religieuse, qu'avec le consentement et la participation des frères qui la composent, afin qu'ils partagent entre eux ce sujet de joie, et qu'ils prient les uns pour les autres. »

6° Il ne voulait point qu'on refusât ceux qui disaient ne vouloir se retirer dans le monastère que pour quelque temps ; car après avoir rapporté ce que dit Jésus-Christ : *Je ne jeterai pas dehors celui qui vient à moi*, il dit ces paroles bien remarquables : « Il est juste de leur accorder cette permission, parce que nous ne savons pas quel en sera le succès, étant souvent arrivé que ceux qui étaient entrés pour un temps dans le monastère, y sont demeurés tout le reste de leurs jours, pour goûter les consola-

tions dont ce genre de vie les avait comblés : et de plus, il est très-utile de leur faire voir l'exactitude de la discipline qui s'observe parmi nous, et de leur lever par là tous les soupçons désavantageux qu'ils pourraient avoir conçus de notre conduite. »

7° Il exhorte beaucoup dans un chapitre particulier, les novices à surmonter avec courage les premiers obstacles qu'ils rencontrent en entrant dans la religion, qui sont le sacrifice de leurs biens et la séparation de leurs parents. « Entrez courageusement, leur dit-il, dans la société des frères, et faites paraître une vigueur mâle dès le commencement de votre renoncement au monde, de peur que la tendresse de vos proches ne vous entraîne vers la terre. Que les biens que vous quittez ne vous causent point non plus de trouble ; mais soyez persuadés que vous les envoyez au ciel devant vous. Après ce double renoncement, regardez-vous comme un vase consacré à Jésus-Christ. »

§ 3. — *Du directeur ou maître des novices.*

1° Saint Basile était trop bien convaincu de la nécessité qu'il y a de bien élever ceux qui sont encore nouveaux dans la religion, pour oublier de marquer dans ses règles quelles doivent être les qualités de celui qui est préposé pour les former dans les devoirs de l'état qu'ils veulent embrasser. « Le directeur, dit-il, qu'on choisira, doit être bien instruit dans la manière de mener à Dieu ceux qui le cherchent. Il doit être rempli de toutes les vertus ; il doit avoir dans ses propres œuvres le témoignage de l'amour qu'il a pour Dieu. Il doit posséder l'Écriture sainte. Il ne doit point laisser égarer son esprit à de vaines distractions. Il ne doit point avoir d'affection pour les biens du monde, ni s'embarrasser de nulles affaires temporelles. Il doit aimer Dieu sincèrement ; il doit affectionner les pauvres et la pauvreté. Il ne doit point être sujet à la colère, ni au ressentiment des injures. Il doit travailler avec grand soin à l'édification de ceux dont il est chargé. Il doit bannir de son cœur toute vanité et toute éléva-



tion d'orgueil. Il doit être éloigné de toutes sortes de flatteries. Il doit être ferme et inflexible dans le bien et préférer Dieu à toutes choses. »

2° Le Saint veut que les novices s'abandonnent sans réserve à ce directeur ou père-maître par un parfait dépouillement de leur volonté propre, afin que leur cœur soit comme un vase très-pur pour recevoir les biens célestes que Dieu y versera par son moyen, et pour conserver les biens précieux qui lui seront comme une semence de gloire. Que s'ils s'abandonnent ainsi à la conduite d'un homme sage et vertueux, ils hériteront de ses biens et de ses avantages spirituels. Si au contraire, par un amour trop tendre pour eux-mêmes, ils préfèrent un Directeur qui use de condescendance et flatte leurs défauts, ou, pour ainsi dire, s'y laisse tomber avec eux, c'est en vain qu'ils ont embrassé le combat spirituel en renonçant au monde, puisqu'ils y prennent pour guide un aveugle qui les conduira à la fosse en y tombant le premier.

3° Le Saint recommande encore aux novices de ne rien faire sans la participation de leur directeur, quand même il s'agirait d'une action qui leur parût bonne. « Car, dit-il, si elle est véritablement bonne, pourquoi la feriez-vous en cachette? Examinez sérieusement là dessus votre esprit, et vous verrez qu'il vous dresse, pour ainsi dire, des embûches à la main droite pour vous ravir les richesses spirituelles, en vous détournant de la simplicité de l'obéissance que vous devez à votre directeur. »

#### § 4. — *Des enfants qu'on élevait dans les monastères.*

C'est ici un point très-instructif et très-édifiant de l'ancienne discipline des monastères, et qui montre que le zèle de leurs saints fondateurs s'étendait sur tous les âges pour porter toutes les âmes à Dieu. Saint Basile l'avait sans doute appris des monastères d'Égypte, et surtout de Tabenne, et il l'établit dans ceux qu'il fonda, et saint Benoît l'imita dans l'Occident.

Ce saint Docteur demande dans ses grandes règles, à quel âge

il faut permettre à ceux qui se présentent de se consacrer à Dieu, et quand est-ce que la profession de la virginité doit passer pour une obligation inviolable. Cette question en renferme deux, dont l'une regarde l'âge qu'on doit avoir pour entrer dans le monastère ; l'autre, à quel âge on doit s'y engager pour toujours par la profession religieuse. Nous parlerons de cette dernière dans l'article suivant.

1° Saint Basile, répondant donc d'abord à la première question, s'explique en ces termes : « Jésus-Christ ayant dit dans l'Évangile : *Laissez venir à moi les petits enfants*, nous approuvons qu'on reçoive les enfants en quelque âge que ce soit, et nous croyons qu'ils peuvent être admis lorsqu'ils se présentent à nous dès leur première jeunesse, afin que nous prenions sous notre conduite ceux qui ont perdu leurs pères, et qu'à l'exemple de Job, nous soyons les pères des orphelins. Quant à ceux qui sont encore sous la puissance de leurs pères, nous ne devons les recevoir qu'en présence de plusieurs témoins, pour fermer les bouches injustes des médisans. » On recevait aussi au même âge les filles dans les monastères des religieuses ; ce que nous avons vu ailleurs qu'il se pratiquait dans les monastères d'Égypte et de Palestine.

2° Tant les garçons que les filles dans leurs monastères respectifs, étaient séparés de demeure du reste de la communauté ; et saint Basile en donne plusieurs raisons, dont l'une était afin qu'ils ne fussent pas trop familiers avec les anciens, et qu'ils ne les abordassent pas avec trop de hardiesse. La seconde, afin que quand on mettait quelque religieux en pénitence, ils n'en fussent pas témoins, et ne s'autorisassent pas à commettre des fautes, en voyant que les religieux n'en étaient pas exempts. La troisième, afin qu'ils n'eussent pas la témérité de faire ce qu'on ne souffrait que dans les vieillards à cause de leur grand âge. La quatrième, afin que le monastère ne fût pas troublé par le bruit, qui est une suite nécessaire de l'instruction des enfants.

3° Le Saint voulait pourtant que ces enfants assistassent avec les religieux aux prières qui se faisaient en commun durant le jour aux heures réglées. « Car, dit le Saint, c'est le véritable moyen d'accoutumer les enfants à la componction, et de procurer aux plus âgés un grand secours par les prières de ces enfants. »

4° Il dit qu'il fallait régler les exercices et la conduite de ces enfants pour ce qui concerne le veiller, le dormir et le manger, et garder en tout cela le temps, la modération, la qualité et la bienséance qui sont nécessaires à leur âge. Qu'il fallait de plus leur donner pour directeur un homme âgé et plus expérimenté que les autres, et à qui tous rendissent un juste témoignage de son extrême patience; afin que, par sa douceur paternelle et par la sagesse de ses discours, il pût corriger ces enfants et appliquer à leurs défauts les remèdes convenables. Il veut que ces moyens qu'on emploiera pour les corriger ne consistent pas seulement à les punir de leurs fautes, mais encore à combattre leurs passions naissantes par la pratique des vertus contraires. « Comme par exemple, dit-il, si quelqu'un d'eux s'est emporté de colère contre son frère, il faut l'obliger de s'humilier devant lui et de lui rendre quelque service à proportion de la grandeur de la faute; car la pratique de l'humilité est propre à apaiser les fougues de l'âme, qui sont souvent une suite naturelle de l'élévement de cœur. De même, si quelque enfant mange furtivement hors le temps prescrit, il faut le faire jeûner jusqu'au soir. S'il mange avec excès et contre la bienséance, il demeurera sans manger durant le repas des autres, et observera comment les autres mangent avec honnêteté et bienséance. S'il se répand en discours inutiles, ou dit quelque injure au prochain, ou fait un mensonge, ou quelque autre chose que la loi défend, il faut que le ventre en souffre la punition, ou le condamner au silence pour le mieux faire rentrer dans son devoir. »

« 5° Il faut aussi, ajoute le même Saint, prendre garde en leur enseignant les belles-lettres, à ne les instruire que des choses

conformes au but que nous devons toujours avoir devant les yeux ; de sorte qu'ils ne se servent que des termes qui sont en usage dans les saintes Écritures, et qu'au lieu de les entretenir de fables profanes, on ne leur raconte que des histoires et des ornements merveilleux qui y sont représentés, et qu'on les forme à la vertu en leur apprenant les sentences du livre des *Proverbes* de Salomon.

« 6° Il sera aussi très-avantageux, pour exercer leur mémoire, de leur proposer des prix et des récompenses, tant pour les mots que pour les choses qu'ils auront apprises ; c'est le moyen de les faire entrer plus agréablement et plus facilement dans leur esprit, sans violence et sans chagrin. Comme donc l'âme de ces enfants est encore tendre, susceptible de toutes sortes d'impressions, et maniable comme la cire qui prend facilement toutes sortes de figures, il faut de bonne heure la former au bien, et l'exercer à la pratique de la vertu, afin que quand elle aura fait un plus grand progrès dans l'usage de la raison, et que l'âge lui aura donné le moyen d'acquérir un plus solide et plus judicieux discernement des choses, elle fournisse la carrière de la piété, selon les principes qu'elle aura appris d'abord, et selon les règles qu'on lui aura données ; sa raison lui représentant ce qui est à propos de faire, et l'habitude qu'elle aura contractée la mettant en état de s'acquitter de son devoir avec facilité. »

Enfin, saint Basile dit que comme il fallait enseigner à ces enfants qu'on élevait, de certains arts dès leurs premières années, lorsqu'on remarquait qu'ils y avaient de la disposition, il fallait leur permettre de s'y exercer pendant le jour sous la conduite de quelques maîtres habiles, après quoi ils se rendaient pour le repas et pour le dormir près de leurs autres compagnons au quartier qui leur était destiné. Ces maîtres avaient droit de les reprendre quand ils ne travaillaient pas bien ; mais s'ils manquaient du côté des mœurs, ils devaient en avertir le supérieur.

§ 5. — *Du temps de la profession religieuse.*

Saint Basile, après ce que nous venons de rapporter du soin qu'on doit avoir de former de bonne heure les enfants à la vertu, répond à la seconde partie de la question qu'il s'était proposée, et qui consiste à savoir en quel temps ils peuvent s'engager pour toute leur vie par la profession religieuse, et il demande pour cela trois conditions. La première, qu'ils soient en état de faire un solide discernement des choses, et qu'ils aient contracté plus de facilité pour le bien par la pratique des règles qu'on leur a données; la seconde, que ce soit avec une entière liberté, et non par l'inspiration de personne; la troisième enfin, qu'ils soient examinés par l'évêque, afin qu'il juge de la vérité de leur vocation. Ce que ce Saint dit là dessus est si sage, si pieux et si conforme aux règles de la prudence, s'agissant d'un engagement de toute la vie, que nous croyons devoir le rapporter ici pour l'instruction et l'édification des lecteurs.

« Ce n'est, dit-il, qu'après que ceux qui veulent se consacrer à Dieu par la profession religieuse auront la raison tout à fait formée, et seront en état de porter un jugement stable et solide de l'engagement qu'ils doivent contracter, qu'on pourra le leur accorder. Il faut qu'ils le fassent par leur propre choix, et qu'on prenne pour témoins de leurs résolutions les évêques des églises, afin d'offrir à Dieu par leur moyen la sanctification des corps par la virginité, comme une chose toute sainte, et que leur autorité donne du poids et de la fermeté à une action de cette importance; et comme d'une part cette précaution empêchera que le zèle des frères ne soit exposé à la médisance, aussi de l'autre ceux qui, s'étant consacrés à Dieu, voudraient changer de dessein, ne pourraient, après cette précaution, trouver le moindre prétexte de se porter à cet excès d'impudence.

« Que si quelqu'un n'est pas dans la résolution de passer sa vie dans cet état, il faut le congédier en présence des mêmes

témoins. Mais après que les personnes qui veulent embrasser la vie religieuse se seront consacrées à Dieu par cette profession sainte, ensuite d'un examen rigoureux et d'une délibération de plusieurs jours, comme on leur en doit donner tout le loisir, de peur qu'ils ne s'imaginent qu'on les veuille enlever du monde par artifice, il faut enfin les recevoir, les admettre au rang des frères, et leur accorder la permission de demeurer dans le même lieu, et de manger à la même table où sont reçus et nourris les religieux les plus âgés et les plus parfaits. »

On voit par ces paroles que ce n'était que dans un âge où la raison des jeunes gens est pleinement formée et capable de connaître toute l'importance d'un engagement irrévocable dans la religion, et après une pleine délibération et examen bien mûr qu'on les admettait à la profession. Mais quand une fois on avait fait cette profession, c'était pour toute la vie : il n'était plus permis aux religieux d'abandonner leur état ; parce qu'ils étaient consacrés et liés à Dieu par des véritables vœux, et qu'ils ne pouvaient les rompre sans se rendre coupables. Cela se justifie par une lettre que le Saint écrivit à un moine apostat, qui, après avoir d'abord mené dans un monastère une vie fort édifiante, était tombé dans la tentation, et s'était enfui avec quelque argent qu'il avait dérobé. Car entre plusieurs raisons qu'il lui donne pour le presser de retourner dans son cloître et de faire pénitence, il lui représente la promesse qu'il a faite à Dieu en présence de plusieurs témoins, et qu'il appelle pour cela un traité qu'il avait fait publiquement avec Dieu. Il écrit dans le même sens à un ermite et aussi à une religieuse, qui étaient tombés dans un pareil malheur. Enfin on peut voir là dessus ce qu'il écrit dans la seconde épître canonique à saint Amphiloque et ailleurs.

#### § 6. — *Des supérieurs*

1° La conduite des âmes demande qu'on ne s'y ingère pas de

soi-même, mais qu'on y soit appelé de Dieu, sans quoi on s'y perd et on en perd beaucoup d'autres avec soi. Aussi saint Basile s'élève avec un zèle étonnant contre ceux qui osent aspirer au gouvernement de leurs frères, et qui font des démarches tendant à cette fin. « Ce désir de la domination, dit-il, est une maladie diabolique, et une marque certaine de la malice qui a précipité le diable du haut du ciel. Il ne peut se faire autrement que ceux qui sont esclaves de cette malheureuse passion ne soient envieux, querelleurs, accusateurs de leurs frères, impudents, calomnieux, flatteurs ; qu'ils n'aient l'âme basse, qu'ils ne rendent aux autres des soumissions serviles, qu'ils ne soient glorieux, insolents, et enfin que leur esprit ne soit troublé par une infinité de tempêtes.

« Quand un religieux, ajoute-t-il, se trouve dans ce malheureux état, il regarde avec un œil d'envie ceux qui ont plus de mérite que lui, et les déchire par des médisances et des calomnies. Il lui arrivera même assez souvent de leur souhaiter la mort, afin que le monastère étant destitué de personnes capables de remplir les charges, les suffrages tombent sur lui. Il flattera aussi ceux qui peuvent lui donner leur voix ; et comme cette espérance le portera à se rendre leur esclave par mille soumissions basses et honteuses, au contraire il s'élèvera avec orgueil contre ceux qui sont au-dessus de lui s'ils s'opposent à ses desseins. Il inventera des mensonges et des fourberies ; il excitera une infinité de troubles ; il nourrira dans son âme mille défiances et mille soupçons ; il en ruinera entièrement la tranquillité et le calme, et le Dieu de paix en sera banni, n'ayant plus de place où il puisse se reposer. »

2<sup>o</sup> Les qualités que saint Basile exige d'un religieux pour mériter d'être placé à la tête de ses frères et pour les gouverner selon l'esprit de Jésus-Christ, sont des vertus directement opposées aux vices des ambitieux, qui sont vains, superbes, turbulents, sans prudence, sans charité, sans paix ni avec eux-mêmes

ni avec les autres. « Un supérieur, dit-il, doit se souvenir de ce que l'Apôtre a dit à son disciple Timothée : *Soyez l'exemple et le modèle des fidèles* ; et qu'il fasse en sorte que toute sa conduite devienne un exemple visible et plein d'efficace de la pratique des commandements de Dieu. » 1 Tim. 4, 12.

« Il faut donc premièrement qu'il remplisse si parfaitement tous les devoirs de l'humilité chrétienne dans la charité de Jésus-Christ, comme en effet c'est le premier de ses divins commandements, que sans qu'il ouvre la bouche son exemple ait plus de force et ses actions plus d'efficace pour instruire toute la communauté, que ne pourraient avoir les discours les plus éloquents. Ainsi la douceur et l'humilité du cœur doit être comme le caractère qui distingue le supérieur de tous ses religieux. »

« Il doit aussi être plein de compassion et de tendresse, et supporter avec une patience extrême ceux qui, n'ayant point l'expérience de la vie spirituelle, commettent des fautes contre ce qu'elle prescrit. Ce n'est pas qu'il soit obligé de dissimuler leurs péchés en les couvrant du silence, mais il faut qu'il traite avec douceur les plus timides, et qu'il applique des remèdes aux maladies de leur âme avec toute la tendresse et la modération possible. Il faut de plus qu'il ait l'industrie d'inventer des remèdes particuliers, proportionnés aux maux de ceux qu'il conduit : telles sont les qualités qu'il doit avoir pour se charger de la conduite des autres, et établir l'ordre et la discipline dans la communauté des frères. »

3° Quand saint Basile veut que les supérieurs donnent un grand exemple d'humilité à leurs inférieurs, et qu'ils les traitent avec beaucoup de douceur, il ne prétend pas qu'ils s'humilient hors de propos, ni que leur douceur dégénère en faiblesse, ce qui serait plus nuisible qu'avantageux aux communautés qu'ils gouvernent. Ainsi, il dit dans une de ses petites règles : « Salomon nous apprend *que toutes choses ont leur temps*. Il y a donc un temps destiné à la pratique de l'humilité, et un autre à



l'exercice de l'autorité et de la puissance, un autre à la correction et à l'exhortation ; et en un mot, il n'y a rien dans le monde qui ne doive se faire ou s'omettre selon l'occasion ou le temps. Ainsi, il faut quelquefois nous abaisser comme si nous étions des enfants, surtout quand il s'agit de nous rendre les uns aux autres des devoirs réciproques, ou des secours pour les nécessités du corps. Nous devons aussi quelquefois user de la puissance que Dieu nous a donnée pour édifier et non pour détruire, lorsque nous connaissons qu'il est nécessaire de parler avec liberté contre les défauts des autres. Il y a des rencontres où nous devons faire paraître de la douceur dans nos remontrances, et il y en a d'autres qui nous obligent de témoigner de l'indignation et du zèle quand il en faut venir jusqu'à la punition. »

4° Le Saint avertit les supérieurs que s'ils ne corrigent pas ceux qui pèchent, ils seront jugés très-rigoureusement. « Celui, dit-il, qui est chargé de la conduite du monastère, doit agir comme étant obligé d'en rendre un compte très-exact jusqu'au moindre détail, et il faut qu'il soit persuadé que si quelqu'un des frères commet un péché pour ne l'avoir point averti auparavant de la loi de Dieu, ou si, après y être tombé, il y persévère pour ne lui avoir pas montré à se relever, *Dieu le rendra responsable de son sang*, selon la menace qu'il fait par le Prophète.

Eséch. 20.

Afin donc qu'un si grand mal n'arrive jamais, il faut observer la règle que l'Apôtre nous prescrit en ces termes : *Nous n'avons usé d'aucune parole de flatterie comme vous le savez, et notre ministère n'a point servi de prétexte à notre avarice. Dieu m'en est témoin ; et nous n'avons pas aussi recherché aucune gloire de la part des hommes, ni de vous ni d'aucun autre.* Il ne faut donc point que le supérieur se laisse toucher du désir du monde, et que la crainte d'offenser les hommes ne le porte point à se rendre doux et agréable aux pécheurs ; mais il doit annoncer la parole de Dieu avec beaucoup de charité et de liberté chrétiennes, sans déguisement et sans en corrompre la pureté, et il ne doit trahir la vérité en quoi que ce soit. »

II Thess. 2,  
v. 5, 6.

5° Comme les supérieurs ne cessent pas d'être hommes, parce qu'ils sont chargés de la conduite des autres, et que par conséquent ils peuvent faire des fautes, saint Basile dit qu'on doit l'avertir quand il tombe dans quelqu'une. Mais que pour ne point troubler l'ordre et la discipline de la maison, il faut que ceux qui y tiennent le premier rang par la considération de leur âge et de leur prudence, soient chargés de lui donner ces avertissements ; parce que ce sera le véritable moyen de les secourir spirituellement. Mais si le trouble et le soupçon que l'on a conçu de lui se trouve sans fondement solide, ceux qui seront pleinement éclaircis de la vérité, supprimeront ces jugements téméraires qu'on avait formés.

6° Il devait y avoir des assemblées de temps en temps des supérieurs des différents monastères pour remédier aux abus et pour soutenir la discipline régulière dans sa vigueur. « Il est à propos, dit le Saint, que les supérieurs des monastères s'assemblent en de certains temps et de certains lieux dont on conviendra, afin de conférer entre eux des désordres qui seront arrivés, des difficultés qu'ils auront trouvées à régler les mœurs de quelques-uns des frères, et de la manière dont ils les auront gouvernés ; de sorte que s'ils y ont commis des fautes, on les découvre avec plus de lumière et d'autorité par le jugement qu'en porteront plusieurs personnes assemblées, et que ce qui s'est fait en cela selon les règles, soit appuyé de l'approbation de plusieurs. » On voit là l'usage des chapitres ou assemblées composées de plusieurs supérieurs d'un même institut, et quels en étaient les sujets et les motifs.

7° Comme il arrivait quelquefois que des religieux, ou mécontents de leurs supérieurs, ou inconstants et ennuyés de demeurer dans le monastère où ils avaient été reçus, passaient dans un autre et y étaient admis, saint Basile blâme et les religieux qui changeaient ainsi de maison et les supérieurs qui les admettaient dans la leur. « Les supérieurs, dit-il, doivent observer

entre eux une charité réciproque, ce qui les oblige mutuellement de ne pas renverser les lois de leur société, ni recevoir indifféremment et sans épreuve les frères qui ont abandonné la maison où ils étaient établis; puisque cette manière d'agir serait une étrange confusion, un horrible désordre, et un renversement général de tout l'ouvrage spirituel. Car ce ne sont pas ceux qui ont de la sagesse et de la prudence, et qui se conduisent par la crainte de Dieu, qui quittent leurs monastères; mais ce sont les plus lâches et les plus négligents. Ainsi on doit leur faire honte de leur changement et les rejeter avec indignation, afin que cette confusion les oblige de rentrer dans leur monastère. Il n'y a qu'une seule occasion dans laquelle la sortie d'un religieux est innocente; savoir, quand elle se fait par l'ordre du supérieur, qui la permet par de bonnes considérations. »

8° Saint Basile désapprouvait qu'il y eût deux communautés du même ordre dans un même bourg. Il en parle fort au long et en donne des raisons très-solides. Il marque même que cela divise quelquefois les esprits pour des motifs d'intérêt, et quelquefois aussi il y entre de la jalousie, et que comme il n'est pas aisé de trouver facilement des supérieurs qui aient toutes les qualités requises pour bien gouverner, s'il est difficile d'en avoir pour un monastère, il doit l'être encore plus pour deux et trois dans un même lieu, surtout quand il n'est pas considérable.

9° Le saint Docteur recommande aux religieux de découvrir leur cœur et leurs plus secrètes pensées au supérieur, ou à ceux qui sont destinés pour cela dans le monastère; et il remarque en même temps comment ceux-ci doivent s'y conduire. « Il faut, dit-il, que les inférieurs qui veulent donner par leur conduite des preuves du progrès qu'ils tâchent de faire dans la piété, et qui aspirent à la perfection d'une vie sainte, ne retiennent aucune secrète pensée au fond de leur âme, et ne laissent échapper aucune parole de leur bouche sans l'avoir examinée sérieusement; mais qu'ils découvrent les secrets de leur cœur à ceux des frères

qui sont chargés de prendre un soin charitable de la faiblesse des autres, et qui doivent s'y appliquer avec beaucoup de compassion et de tendresse. Cette communication nous fera monter sans beaucoup de peine jusqu'au comble de la perfection. »

10° Enfin ce grand Saint voulant marquer de quel esprit les supérieurs doivent être animés dans leur gouvernement, leur donne ces avis, qu'on ne saurait trop suivre quand on veut conduire les autres selon les maximes de l'Évangile : « Il faut, dit-il, qu'à l'égard de Dieu, le supérieur se conduise comme le ministre de Jésus-Christ et comme le dispensateur des mystères de Dieu, de peur qu'en disant ou ordonnant quelque chose de contraire à la volonté de Dieu qui nous est déclarée dans les saintes Écritures, il ne soit convaincu d'être un faux témoin devant Dieu et un sacrilège : et pour ce qui concerne ses frères, il doit se conduire envers eux comme une mère qui aime tendrement ses propres enfants, étant prêt de donner avec joie pour chacun d'eux, non-seulement la peine et la fatigue attachée à la prédication de l'Évangile, mais encore sa vie à l'imitation de Jésus-Christ. »

#### § 7. — *Des officiers et des emplois du monastère.*

Les supérieurs ne pouvant tout faire par eux-mêmes, il faut nécessairement qu'ils aient sous eux des religieux capables qui partagent la sollicitude, et qu'ils soient employés pour les différents besoins de la communauté en général et des particuliers. Ces emplois regardaient ou le spirituel ou le temporel, et ils étaient ou pour les affaires du dehors, ou pour les fonctions de l'intérieur de la maison. Le supérieur distribuait à chacun ces différents emplois selon leurs vertus, leurs forces, leur probité et leur capacité.

Le supérieur avait un substitut, ou vicaire, qui tenait sa place et gouvernait les frères quand il était obligé de s'absenter pour des affaires indispensables. « Comme il arrive de temps en

temps, dit le Saint, que le supérieur est absent, ou à cause de quelque maladie corporelle, ou par l'obligation de faire un voyage, ou pour quelqu'autre considération, il faut qu'il y en ait un autre, qui, ayant été choisi par son approbation et par celle des autres frères capables d'en porter un solide jugement, soit en état de tenir sa place et de suppléer à son absence, afin que les frères aient toujours quelqu'un qui les instruisse, et que la communauté, faute de chef, ne soit pas une espèce de corps populaire et démocratique ; ce qui détruirait la bonne discipline qui y doit régner. »

Nous pouvons mettre après ce substitut ou vicaire du supérieur, le directeur des novices comme le plus essentiel pour la religion, et nous avons vu ci-dessus les qualités que saint Basile marque qu'il devait avoir, et combien il l'estimait de conséquence pour le soutien de l'observance régulière. Nous venons aussi de voir qu'il y avait des religieux préposés par les supérieurs pour entendre les fautes des frères, et à qui ils rendaient compte de leurs plus secrètes pensées, de leurs peines intérieures, de leurs tentations et de tout ce qui concernait leur conscience ; c'étaient donc les officiers établis pour la conduite spirituelle des frères.

Quant au temporel, on comprend assez quels devaient être les emplois dont on chargeait les particuliers pour les besoins des frères. Il fallait des économes, des portiers, des cuisiniers, des infirmiers, et tout cela était réglé par le supérieur.

Mais saint Basile recommande aux supérieurs par une loi expresse, de veiller avec soin sur les besoins non-seulement spirituels, mais encore temporels des frères. « Étant, dit-il, le père de tous et les regardant comme ses véritables enfants, il pourvoira à ce qui concernera les nécessités de chaque frère. Il s'y appliquera avec grande attention et toute la vigilance possible, et il supportera avec une charité paternelle les infirmités corporelles et spirituelles de tous les membres de la communauté. »

Il remarque encore au sujet des offices qui obligeaient les re-

ligieux de sortir, qu'il ne fallait les confier qu'à ceux des frères qui pouvaient s'en acquitter sans blesser leur âme et avec édification au dehors : « Sans quoi, dit-il, il vaudrait mieux souffrir l'indigence que de s'exposer à la perte de son âme.

Quant à ceux qui étaient destinés à pourvoir aux besoins des frères dans l'intérieur du monastère, saint Basile a donné pour eux cette règle : « Il y aura, dit-il, au dedans de la maison, des personnes de chaque ordre, qui seront chargées de distribuer toutes les choses dont les frères auront besoin pour leur usage, et ils tâcheront d'imiter ce qui est dit dans les actes : que *les apôtres distribuassent à chacun selon leurs besoins les choses qui leur étaient nécessaires*. Leur principale occupation doit être de faire ressentir à tout le monde les effets d'une compassion tendre et d'une douceur infatigable, de sorte qu'on ne puisse pas les soupçonner de donner plutôt aux uns qu'aux autres par une affection particulière; ne donnant jamais moins aux uns par aversion, ni plus aux autres par inclination; et évitant les extrémités comme la ruine de l'union sainte que la charité doit former dans la société des frères. »

Act. 4, 35.

Enfin il donne ces excellents avis à ceux qui sont dans les différents emplois du monastère. « 1° Dans les différents offices qu'on vous donnera, outre le travail du corps, employez encore des paroles de consolation et de douceur pour témoigner cette charité envers ceux que vous servez, afin que votre ministère leur soit plus agréable; 2° ne souffrez pas qu'un autre vous décharge du ministère qui vous sera échu, de peur qu'il ne vous en enlève la récompense; 3° acquittez-vous-en avec toute sorte de modestie et de soin, comme le rendant à Jésus-Christ même; 4° craignez l'abus que vous y pouvez commettre par la superfluité et l'orgueil, et considérez que Dieu vous regarde. C'est une grande action que de rendre service aux autres, elle est capable de nous faire posséder le royaume du ciel. »

§ 8. — *Du travail des mains et des métiers.*

Nous avons vu en plusieurs endroits de cette histoire, que le travail des mains a toujours été recommandé aux moines comme un de leurs principaux exercices. Saint Basile n'oublie pas ce point de leur discipline. C'est pour cela qu'il insiste beaucoup là-dessus dans ses *Ascétiques*, et particulièrement dans le chapitre 37<sup>e</sup> de ses grandes règles, où il prouve par plusieurs endroits de l'Écriture, que nous devons nous appliquer au travail.

« Car, dit-il, Jésus-Christ n'a pas dit indifféremment de tout le monde, mais seulement de ceux qui travaillent, qu'ils méritent qu'on les nourrisse : et saint Paul dit aussi la même chose dans les *Actes des Apôtres* et dans ses *Épîtres*. Comme donc il est nécessaire de manger tous les jours pour la conservation de la vie, il est aussi nécessaire de travailler, chacun selon son pouvoir. »

Act. 23, 35.

I Cor. 14, 27.

Ephes. 4, 28.

II Thess. 3, 10.

Matth. 25, 34.

2° Cependant le Saint ne veut pas tant qu'on travaille pour soi-même que pour le service de ses frères, afin qu'on puisse entendre un jour de la bouche de Jésus-Christ ces consolantes paroles : *Venez à moi, vous qui êtes bénis par mon Père, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, etc.* C'est pour cela que dans une de ses règles, expliquant ce que dit Notre-Seigneur, que nous ne devons point travailler pour avoir la nourriture qui périt, dit qu'il nous est défendu par là d'avoir trop d'inquiétude pour les nécessités de la vie, et qu'il faut premièrement chercher le royaume de Dieu et sa justice, mais qu'il ne défend pas de travailler, et qu'au contraire, selon la recommandation qu'il nous a faite, nous devons prendre soin de notre prochain et travailler pour lui avec zèle et application. Il dit la même chose et d'une manière plus étendue dans la 42<sup>e</sup> règle entre les grandes.

3° Saint Basile nous apprend quels devaient être les métiers auxquels on s'appliquait dans ses monastères. « Il est difficile, dit-il d'abord, en répondant à la question qu'il se propose là-

dessus, de marquer précisément ces métiers et ces exercices, parce que les personnes de notre profession en ont fait un choix différent selon la différence des pays où ils sont établis, et la diversité du trafic que l'on y fait ; néanmoins pour en faire un juste discernement, cela se réduit aux métiers qui conservent l'état paisible et tranquille de la vie religieuse ; parce qu'on n'a pas le soin de chercher bien loin la matière nécessaire, ni avec trop de sollicitude, et que le débit en est plus aisé. Il faut aussi éviter les métiers qui nous engageraient dans la compagnie des hommes et des femmes, ce qui serait contraire à notre profession. Nous devons aussi rechercher dans nos ouvrages, non ce qui flatte les passions des hommes et leur curiosité, mais la simplicité et l'utilité. Ainsi, lorsque nous faisons de la toile, il n'y faut travailler qu'en la manière qui est en usage pour les nécessités de la vie, et non point pour flatter le luxe et la licence des jeunes gens ; et il en doit être de même quand nous faisons des souliers, l'architecture, la menuiserie, l'art de ceux qui travaillent en cuivre, l'agriculture, qui sont des choses nécessaires à la vie. Il faut donc préférer ces métiers, qui ne nous détournent ni de la prière, ni des autres exercices de notre profession, et qui n'en troublent point la tranquillité, à ceux qui peuvent nuire à notre genre de vie. »

4° Le Saint recommande de ne point faire de longs voyages pour la vente des ouvrages du monastère, mais de les vendre autant qu'on le pourra dans les lieux les plus voisins, soit pour éviter la dissipation, soit pour une plus grande édification : « Que si on ne peut faire mieux, il faut alors que les frères des différents monastères qui sont destinés pour aller vendre ces ouvrages, conviennent ensemble du jour qu'ils se doivent mettre en chemin ; et allant ainsi de compagnie, ils doivent faire leurs prières, loger dans la même hôtellerie, se conserver les uns les autres par une conduite régulière, et s'adresser particulièrement pour leur vente aux personnes de piété, afin qu'ils n'aient rien à discuter avec



les gens violents et trop intéressés. » Il défend aussi de se trouver pour cela aux foires qu'on tient dans les lieux où l'on honore les martyrs : « Car, dit-il, les religieux ne doivent se trouver dans ces lieux que pour y offrir à Dieu des prières et le souvenir de la générosité de ces Saints, et non point pour y exposer leurs ouvrages en vente. »

« 5° On ne doit point apprendre, dit-il encore, par son propre mouvement quelqu'un des métiers qui sont permis ; mais on ne s'appliquera qu'à ceux pour lesquels d'autres auront jugé que l'on a de la disposition ; et ce sera aux supérieurs à le régler. » Il défend aussi de quitter un métier auquel on est appliqué par la communauté, pour en choisir un autre, parce que ce serait la marque d'un esprit léger et inconstant, et qui a de l'attachement à sa propre volonté. « Car, dit-il, un solitaire ne peut disposer de lui-même en quoi que ce soit, et il ne lui est nullement permis de s'appliquer à ses affaires particulières par sa propre autorité. Que s'il croit que la faiblesse de son corps soit une raison suffisante pour le dispenser de l'exécution des ordres du supérieur, il doit lui découvrir cette infirmité et faire ensuite ce qui lui sera prescrit. »

« 6° Il faut encore, dit le même Saint, que le solitaire s'acquitte des ouvrages les plus vils avec beaucoup de zèle et d'ardeur, étant persuadé qu'il n'y a rien de petit dans tout ce qu'on fait pour Dieu : de sorte que quand on l'emploierait à suivre les bêtes dont on se sert pour les ouvrages communs du monastère, il ne s'en devrait point excuser, mais considérer que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de rendre les services les plus bas à ses apôtres, et que c'est pour lui un très-grand honneur d'être serviteur d'un Dieu. »

7° Saint Basile donne encore en plusieurs endroits de ses *Ascétiques* d'excellentes règles sur le travail des mains, qui peuvent servir d'instruction aux religieux et aux religieuses pour les différents emplois auxquels on les applique, et que nous marque-

rons ici en peu de mots : 1° Il dit qu'il n'est pas permis au religieux de refuser le travail dont on le charge, ni d'en demander un autre, parce qu'on viole l'obéissance, qu'on montre par là qu'on n'a pas renoncé à soi-même, qu'on ouvre la porte à la résistance, qu'on est d'un fort mauvais exemple aux autres, et qu'on a de l'empressement, non pour plaire à Dieu, mais pour l'ouvrage qu'on veut faire, ou pour ceux avec qui on doit le faire ; 2° il dit qu'on ne doit jamais croire en travaillant d'avoir assez fait, mais qu'on doit toujours se regarder comme des serviteurs inutiles, ainsi que Notre-Seigneur nous le recommande dans l'Évangile ; 3° que si un religieux chargé de quelque travail, va au delà de ce qui lui a été ordonné par le supérieur, on doit lui ôter l'ouvrage et le regarder comme un désobéissant. Il en est de même de celui qui porte avec impatience qu'on ne lui permette pas de faire un ouvrage auquel il n'est nullement propre ; 4° qu'un religieux qui ne mange pas moins que les autres, qui n'est pas faible de corps, et ne paraît nullement malade, doit être regardé comme coupable de paresse, s'il dit qu'il ne peut pas travailler.

Luc. 17, 1.

8° Le Saint fait une question très-propre à combattre l'illusion de ceux qui, sous prétexte de prier, négligent le travail. Il y répond donc en ces termes : Parce qu'il y en a quelques-uns qui se dispensent du travail sous prétexte de la prière et de la psalmodie, il faut savoir qu'il y a des temps particulièrement destinés à de certains emplois, selon la parole de l'*Ecclésiaste*, qui dit que *chaque chose a son temps* ; mais que pour ce qui regarde la prière et la psalmodie, toute sorte de temps est propre pour s'en acquitter, de sorte que quand même nous travaillons, nous pouvons aussi prier même de bouche, et que cela est très-édifiant ; mais que si cela ne se peut pas, il faut du moins le faire de cœur, afin d'empêcher l'égarement des pensées et la dissipation ; ce que saint Paul appelle prier sans cesse et travailler nuit et jour. Néanmoins il doit y avoir des heures destinées particulièrement

Ecol. 8, 1.

47<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Thess. 5.

à la cessation de l'ouvrage pour ne s'occuper que de la prière.

9° Les religieux destinés par le supérieur pour veiller sur ceux qui travaillaient, avaient seuls le droit d'entrer dans le logement des ouvriers ; aucun autre n'y devait entrer, et il était défendu d'y introduire des étrangers. Il était recommandé aux religieux d'avoir un grand soin des instruments dont ils se servaient, parce que, dit le Saint, on doit les regarder comme des choses consacrées à Dieu, et que c'était se rendre comme coupable de sacrilège de n'en point faire de cas et de les perdre par sa faute. Aucun religieux n'avait droit de se servir de ces instruments de sa propre autorité ; c'était à celui qui présidait aux ouvrages à en faire la distribution.

#### § 9. — *De la prière et de la psalmodie.*

1° Saint Basile dit des choses admirables sur la nécessité de la prière et la manière de la bien faire. Il s'étend surtout là-dessus dans le premier chapitre de ses *Constitutions*, qui mérite d'être lu en entier, et dont nous ne pouvons donner ici qu'un abrégé. « Nous devons préférer, dit-il, la prière comme plus noble et plus élevée aux occupations extérieures, même du service du prochain, comme nous voyons que Jésus-Christ l'assure à Marthe, en lui disant que sa sœur Marie avait choisi la meilleure part. Cependant elles sont toutes les deux bonnes et auront leur récompense, puisque Jésus-Christ, en donnant la préférence à Marie, ne dit pas à Marthe de cesser de travailler. Que si l'on veut imiter ces deux sœurs à la fois, on recueillera de deux côtés le fruit du salut. »

« 2° Il y a deux manières de prier. La première consiste à glorifier Dieu avec une profonde humilité ; la seconde à lui faire des demandes. Ne commencez pas la prière par les demandes, de peur que vous ne priiez que par un principe d'intérêt ; mais tâchez d'oublier tout ce qui est de la terre et commencez par glorifier Dieu, en vous humiliant devant lui. Dites-lui du fond

du cœur : Je vous rends grâces, mon Dieu, de la douceur et de la patience avec laquelle vous me souffrez, quoique je vous offense si souvent ; je vous rends grâces pour le soin que vous prenez de mon salut, tantôt en me ramenant à vous par la crainte, et tantôt en m'animant par vos exhortations. J'avoue que je suis indigne de vous parler, étant comme je suis un très-grand pécheur. C'est ainsi qu'il faut commencer la prière par l'humiliation, quand même la conscience ne nous reprocherait rien. Demandez ensuite à Dieu ce qui est à propos que vous lui demandiez. Ne dites point : Je suis un pécheur, Dieu ne m'écouterait pas ; ce serait une défiance condamnable. Quand il passerait un an entier, et même trois et quatre ans et davantage sans vous exaucer, ne vous rebutez point et continuez à le lui demander avec foi, et faites pendant ce temps-là tout le bien que vous pourrez.

« Il faut, quand nous sommes 'attaqués par la tentation, faire de notre côté tout ce qui est en nous pour la surmonter ; mais il faut demander aussi la grâce à Dieu par de grands cris, afin qu'il combatte avec nous. Il ne faut point l'invoquer lâchement et avec un esprit dissipé ; mais tenons-nous en sa présence avec une sainte frayeur, sans penser à d'autres choses ; car Dieu ne voit pas seulement ce qui paraît au dehors, mais il pénètre dans ce que nous avons de plus secret et de plus intérieur.

« Autrefois les saints Pères attendaient l'effet de leurs prières et l'accomplissement des promesses de Dieu avec patience, sans tomber dans l'abattement du cœur. Proposons-nous leur exemple. Nous avons prié une année, ne quittons point après cela ce saint exercice. Nous avons jeûné deux ans, n'abandonnons pas notre jeûne, espérons toujours que Dieu accomplira ses promesses. Celui qui promit à Abraham de multiplier sa postérité, nous a aussi promis de nous accorder ce que nous lui demanderons. Ne dites point : J'ai souvent demandé à Dieu une telle grâce et je ne l'ai point obtenue ; c'est sans doute parce que vous la lui avez

mal demandée, que vous l'avez fait avec défiance, ou avec dissipation, ou que ce que vous désiriez qu'il vous accordât ne vous était pas utile, ou enfin que vous n'avez point persévéré dans la prière.

« Dieu prévient même nos demandes dans les choses qui sont nécessaires pour la vie, puisqu'il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes : mais quant aux vertus et au royaume du ciel, si nous ne les lui demandons avec beaucoup de travail et de patience, nous ne les recevrons point : car il faut d'abord en avoir un grand désir, ensuite les chercher sincèrement, les attendre avec foi et patience, contribuer de notre part à tout ce que nous pourrons, n'avoir pas à nous reprocher d'avoir prié avec beaucoup de négligence et de lâcheté, et après cela recevoir ce qu'il lui plaira de nous donner. Il ne diffère peut-être à nous accorder nos demandes que pour éprouver notre foi et notre ferveur, et afin que nous comprenions que comme ce qu'il nous donne est un pur effet de sa libéralité, aussi sommes-nous obligés de conserver avec crainte ce qu'il nous aura donné. »

3° Le saint Docteur se proposant comme il faut faire pour prier sans distraction, répond que c'est en nous persuadant bien que nous sommes devant Dieu. « Car, dit-il, si lorsqu'on parle à un prince, ou même à un magistrat, on ne tourne pas la vue ailleurs, à combien plus forte raison devons-nous arrêter fixement la vue de notre âme sur celui qui, selon la parole de David, *sonde les cœurs et les reins*. Le même prophète nous apprend par son exemple à demeurer dans la prière fortement attachés à Dieu. quand il dit : *J'ai toujours les yeux élevés vers le Seigneur*. Et ailleurs : *J'ai toujours le Seigneur présent devant moi*. »

4° Le même Saint marque dans ses *Ascétiques* à quelles heures du jour et de la nuit les religieux de ses monastères s'assemblaient pour célébrer l'office divin, et avec quelle ferveur et quel goût on devait s'acquitter de ce saint exercice. « Il n'y a point de temps dans la vie, dit-il, qui ne doive être destiné à la prière ; mais

Psal. 7, 10.

Psal. 24, 16.

Psal. 15, 8.

parce qu'il est besoin quelquefois de faire des poses pour interrompre l'application à la psalmodie et la fatigue des génuflexions, il faut observer les heures que les saints nous ont prescrites pour l'oraison. David disait : *Je me levais au milieu de la nuit pour vous louer, ô mon Dieu !* Il dit aussi : *Le soir, le matin, le midi, je méditerai et je prierai avec empressement.* Il est dit dans les *Actes des Apôtres*, que le Saint-Esprit leur parut sur la troisième heure du jour. L'heure de None est un monument de la Passion que notre Sauveur a souffert pour nous donner la vie. Mais parce que David a dit qu'il offrait à Dieu des louanges sept fois le jour, et que les temps dont nous venons de parler ne montent point jusqu'à ce nombre, il faut pour l'égaliser, ce nombre mystérieux, que nous divisions en deux parties la prière du midi, et que nous en fassions une avant le repas et l'autre en sortant de table. »

Psalm. 118, 62.

Psalm. 54, 19.

Cette distribution du temps de la récitation des Heures canonicales, est marquée plus au long dans les grandes règles du Saint : « 1° Nous prions Dieu le matin, dit-il, afin de consacrer à Dieu les premiers mouvements de notre âme, et de ne nous occuper de quoi que ce soit qu'après avoir trouvé nos délices en pensant à Dieu. 2° Nous reprenons la prière à l'heure de Tierce, et nous assemblons pour cela tous les frères, quoiqu'ils se trouvent en plusieurs différents endroits pour vaquer à leurs emplois, afin de retracer dans notre mémoire les dons du Saint-Esprit que les Apôtres reçurent à cette troisième heure, et pour nous rendre dignes d'y participer. 3° Nous allons ensuite au travail, et nous nous rassemblons à la sixième heure pour prier, et nous y récitons le psaume 90 de David, afin que Dieu nous délivre de la chute et des embûches du démon du midi. 4° Nous apprenons par la lecture des *Actes des Apôtres*, que saint Pierre et saint Jean montaient au temple pour la prière qui se faisait à la neuvième heure ; nous nous y conformons en priant à la même heure. 5° Après que la journée est finie, nous rendons grâces au Seigneur des bienfaits que nous avons reçus de sa bonté dans le jour ; nous

examinons notre conscience pour reconnaître les péchés que nous avons commis, et nous prions le Seigneur de nous les pardonner ; et cet examen bien mis en pratique, est un moyen très-avantageux pour nous empêcher de commettre d'autres fautes ; ce qui a fait dire à David : *Parlez du fond de vos cœurs et soyez touchés de regret sur vos lits.* 6° Lorsque la nuit commence à tomber, nous demandons encore à Dieu qu'il nous préserve des illusions du démon, et que le repos que nous allons prendre soit sans tentation et sans scandale, et nous répétons pour cela le psaume 90 que nous avons récité à la sixième heure ; et comme nous apprenons de saint Paul et de Silas, que minuit est aussi une heure de prière, nous y vaquons à leur exemple : et enfin le matin nous prévenons le point du jour et nous nous levons promptement pour prier, de peur que le jour ne nous trouve endormis et ne nous surprenne dans le lit, ainsi que dit le Psalmiste : *Mes yeux vous ont prévenu avant le jour, afin de méditer votre loi.* »

Psal. 4, 5.

Psal. 118, 118.

Hermant remarque avec raison dans ses notes sur les *Ascétiques* de saint Basile, que ce que nous venons de rapporter de ce Saint est un des plus illustres monuments de l'antiquité pour la distinction des Heures canoniales et de l'office de l'Église. Nous en avons parlé ailleurs en rapportant ce que Cassien en a dit au long dans ses *Institutions* ; mais nous devons faire observer que quoique saint Basile parle de la prière qu'on faisait le matin avant l'aurore, cette prière était différente de celle de Prime, qui n'était point encore en usage dans les monastères du Pont, et qui prit commencement dans celui de la Palestine, où Cassien avait été élevé, d'où l'usage ne fut reçu que dans la suite dans les autres monastères.

L'excellente pratique de se lever à minuit pour chanter les louanges de Dieu, était commune parmi les religieux et les religieuses. Saint Grégoire de Nazianze en parle comme d'une chose connue de tout le monde. « Ne voyez-vous pas, dit-il, que les

hommes et les femmes passent les nuits dans les veilles et la divine psalmodie, sans avoir égard aux besoins de la nature? Remarquez cette troupe composée de tant de saints et de saintes, cette assemblée de tant de personnes consacrées à Dieu, ces chœurs angéliques qui chantent tantôt ensemble et tantôt les uns après les autres, et qui, étant rangés en haut ou en bas, relèvent par de continuels cantiques la grandeur de Dieu. »

4° On trouve encore dans les Règles de saint Basile quelques instructions touchant l'office divin, qui méritent d'être rapportées ici, savoir : 1° Qu'il est utile de diversifier les prières et les psaumes, parce que la trop-grande uniformité fait souvent que l'âme s'attédie et se dissipe, au lieu que le changement et la variété de la psalmodie inspire une nouvelle ardeur de réciter chaque heure avec un plus grand recueillement; 2° que si quelques-uns des frères, dans le temps qu'on s'assemblait dans le monastère pour prier et pour la psalmodie, en étaient absents, ou par la qualité de leurs ouvrages, ou par la distance des lieux, et ne pouvaient se joindre à l'assemblée des frères, ils étaient obligés partout où ils pouvaient être, de s'acquitter en leur particulier des prières que les autres faisaient en commun sans pouvoir s'en dispenser par aucun prétexte ; ce qui montre l'obligation de réciter l'office en particulier, quoiqu'on ne se trouve pas au chœur; 3° que quand on se trouvait avec les frères dans la prière commune, on devait y persévérer jusqu'à la fin, et qu'on devait être persuadé qu'on n'en devait sortir plus tôt sans porter préjudice à son âme, et qu'il ne fallait pas faire attention à certaines petites incommodités qu'on y pouvait souffrir ; 4° qu'on devait garder le silence dans le monastère durant le temps de la psalmodie, et que même ceux qui étaient chargés des emplois qui ne leur permettaient pas d'assister à l'office, ne devaient parler dans ce temps-là que dans une nécessité pressante, et toujours avec discrétion, ayant égard au lieu et au bon ordre; 5° le Saint demande si l'on doit obliger une religieuse de chanter



Psalm. 146, 7.

les louanges de Dieu, quand elle ne le veut point, et il répond en ces termes : « Si elle ne se porte avec zèle à la psalmodie, si elle ne fait paraître la même disposition dans laquelle était David quand il disait : *Que vos oracles me sont doux ! ils le sont plus à mon âme, que le miel ne l'est à ma bouche ;* et si elle n'est persuadée qu'elle ne peut interrompre cet exercice de piété sans se porter un très-grand préjudice, il faut ou la corriger, ou la séparer de la communauté. » Enfin ce grand Saint voulant nous apprendre dans quel esprit de piété nous devons chanter l'office divin, demande ce que signifient ces paroles de David : *Chantez avec sagesse.* Et il répond : La sagesse et l'intelligence est à l'égard des divines Écritures, ce qu'est le goût pour faire le discernement de la qualité des viandes. Quiconque donc sent son âme aussi vivement touchée par la force de chaque parole, que ceux qui goûtent la qualité des viandes y prennent de satisfaction et de plaisir, il satisfait à ce que nous commande David quand il dit : *Chantez avec intelligence et avec sagesse.*

Psalm. 7.

#### § 10. — De la très-sainte Eucharistie.

Matt. 12, 6.

1° Saint Basile se faisant la demande s'il faut tenir les assemblées ecclésiastiques, c'est-à-dire, célébrer les saints Mystères dans les maisons particulières, y répond ainsi : « La même raison qui ne permet point d'apporter dans le sanctuaire des vases profanes, défend aussi de célébrer les saints Mystères dans les maisons des particuliers. Car, si Dieu ne permettait pas dans l'Ancien Testament d'en user ainsi, Jésus-Christ a dit dans l'Évangile, que *celui qui est ici est quelque chose de plus grand que le temple de Salomon ;* ce qui nous apprend à ne point déshonorer la Cène du Seigneur en le mangeant dans nos maisons, si ce n'est dans une nécessité pressante, et dans ce cas il faut choisir un lieu décent et propre qui convienne à la sainteté de ce mystère. »

2° Le Saint demande encore avec combien de plénitude de foi et de zèle nous devons recevoir le corps et le sang de Jésus-

Christ; à quoi il répond : « 1° Que l'Apôtre nous enseigne la crainte que nous y devons apporter quand il dit : *Quiconque le mange et le boit indignement, mange et boit sa propre condamnation.* 2° Notre esprit doit être pleinement convaincu de la vérité de ce mystère en croyant fermement aux paroles de Jésus-Christ même, qui a dit : *Ceci est mon corps, qui est livré pour vous, faites ceci en mémoire de moi.* 3° Lors donc que l'âme croyant à ces paroles et aux autres semblables dans les Écritures, connaît d'une part la grandeur et la majesté de la gloire de Dieu, et admire de l'autre l'excès de l'humilité et de l'obéissance que Jésus-Christ a rendue à son Père jusqu'à la mort, afin de nous donner la vie; je me persuade que cette considération le porte à s'embraser de charité envers Dieu le Père, qui a livré son propre Fils à la mort pour nous tous, et à brûler d'amour pour Jésus-Christ son Fils unique qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort afin de nous délivrer et de nous sauver. Voilà quelle doit être la disposition et la préparation de celui qui veut participer au pain et à la coupe du Seigneur. »

1 Cor. 2, 29.

---

### SUITE DU MÊME SUJET.

Nous allons renfermer dans ce chapitre quelques autres points de la discipline des monastères de saint Basile, et nous donneront ensuite une idée des vertus religieuses dont le Saint a traité au long en plusieurs endroits de ses *Ascétiques*.

1° *De l'habit religieux.* « Nous devons, dit-il, pratiquer l'humilité dans la manière de nous vêtir, comme elle nous inspire d'être sobres et mortifiés dans la nourriture. L'état que nous avons embrassé nous apprend à nous abaisser au-dessous des autres. Il faut donc mettre notre gloire à être plus pauvrement vêtus que les autres : ainsi, celui qui se réduit au dernier rang par

l'humilité dont il fait profession, doit être le dernier de tous dans la manière de se vêtir. Saint Paul dit : *Accommodez-vous à ce qui est de plus bas et de plus humble*. A qui donc aimons-nous mieux ressembler, ou à ceux qui sont dans les maisons des rois et dans les palais, et qui s'habillent avec luxe et avec mollesse, ou au précurseur de Jésus-Christ? Les anciens prophètes étaient couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres. Saint Paul nous dit, *qu'ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir nous devons être contents*; nous faisant voir par là que nous n'avons besoin que d'être couverts, et que la diversité des habits et des ornements qu'on recherche n'est que pour contenter le luxe. On voit quels ont été dès le commencement les habits que Dieu donna aux hommes, c'étaient des habits de peaux de bêtes qui suffisaient pour les couvrir. Mais comme on a aussi en vue, en s'habillant, de se garantir des incommodités du froid, il faut que la qualité de nos habits soit capable de satisfaire à cette double nécessité, et que d'une part ils nous couvrent, et de l'autre ils nous défendent des injures de l'air. »

« Comme il y a des habits qui servent à plusieurs usages, et d'autres qui ne sont point d'une si grande commodité, il est juste que nous préférions ceux qui sont plus utiles à ceux qui le sont moins pour pratiquer une plus rigoureuse pauvreté. Car, pourquoi avoir des habits pour la seule ostentation et d'autres pour notre usage domestique? Et pourquoi de ceux-ci les uns ne serviraient que pour le jour et les autres que pour la nuit? Il faut donc faire en sorte d'en avoir de tels qu'ils puissent nous servir à toutes sortes d'usages, et que nous ayant couverts durant le jour, nous y trouvions durant la nuit le soulagement à nos besoins.

« Nous devons être tous vêtus de la même sorte, et dans la même simplicité et pauvreté, afin qu'on connaisse par la forme de nos habits la profession que nous avons embrassée. Outre l'avantage de l'uniformité, cela servira aussi de témoignage public

de la vie sainte que nous professons : et ce sera même une instruction à l'égard des faibles, pour les empêcher, malgré qu'ils en aient, de scandaliser par leurs actions.

« Ce que je dis des habits, je le dis aussi des souliers, de sorte qu'on se doit réduire à cet égard au seul usage et à la nécessité, sans nulle curiosité et sans dépense. Les saints qui nous ont précédés dans la vie religieuse, nous ont aussi montré par leur exemple l'usage de la ceinture. Élie s'en était servi ; saint Jean-Baptiste aussi ; les Apôtres de même. Enfin, il n'est pas nécessaire de parler du nombre des habits, puisqu'il est écrit que celui qui en a deux en doit donner un à celui qui n'en a point.

2° *Des austérités corporelles.* « La vie des religieux est une vie laborieuse et mortifiée. Les jeûnes, les veilles, le travail des mains, et bien des pratiques qu'ils employaient pour mater la chair et la soumettre à l'esprit, étaient leurs exercices journaliers. Un solitaire était un homme de pénitence qui ne donnait qu'à regret à son corps ce qu'il ne pouvait lui refuser sans le détruire, et qui ne vivait, pour ainsi dire, que de l'esprit. » Cependant saint Basile voulait qu'on usât de discrétion dans les macérations corporelles, de peur qu'en se livrant trop à son zèle, on ne passât les bornes d'une juste modération. « Pour garder, dit-il, la véritable règle de la tempérance, il ne faut se proposer ni la recherche des délices, ni d'abattre le corps par de trop grandes mortifications. Évitions l'excès dans ces deux choses, afin qu'une part la chair trop flattée ne cause point de trouble à l'âme, et que de l'autre, nous ne nous réduisions point à l'impuissance d'exécuter les commandements de Dieu ; car l'âme souffre un égal préjudice, et lorsque la chair ne lui est point soumise, et lorsque le corps est si fort accablé par les austérités, qu'il devient comme sans mouvement et sans action ; la douleur qu'il souffre obligeant l'âme à se courber vers la terre pour le secourir, et l'empêchant de s'élever à la contemplation des choses célestes. »

Les solitaires d'Orient n'usaient pas partout des mêmes ali-

ments. Il y en avait un grand nombre qui ne vivaient que de pain et d'eau ; d'autres y ajoutaient du sel et des herbes salées ; d'autres des fruits ou de petits poissons. Saint Basile ne détermine pas la qualité dans ces aliments pour ses religieux ; mais il insiste particulièrement sur la quantité. Ainsi pour la qualité, il dit dans ses *Constitutions* que les véritables solitaires ne se nourrissent que d'aliments secs et qui n'ont que très-peu de force pour les soutenir. Il parle pourtant ailleurs de l'usage de l'huile et du poisson salé ; mais c'était toujours en très-petite quantité, et il ne voulait point qu'aucun religieux se privât d'en manger quand on en présentait à table aux autres, de peur que sous prétexte de se mortifier, il ne troublât, par sa singularité, le bon ordre de la communauté. « Que l'on ne fasse, dit-il, nulle difficulté de tremper son pain dans le bouillon de ce petit morceau de poisson salé, et que l'on en use avec actions de grâces, puisqu'étant jeté dans une si grande quantité d'eau ou de légumes, bien loin d'avoir rien qu'on puisse accuser de délicatesse, il doit être regardé comme une des grandes austérités des solitaires : agir autrement, ce serait renverser la discipline commune de ce monastère et donner occasion au scandale. »

Saint Basile donne encore sur la qualité des aliments dont on devait se nourrir dans ses monastères, un avis qui montre combien il avait à cœur que ses religieux y pratiquassent la tempérance et la pauvreté. « Nous ne devons point, dit-il, nous proposer en prenant notre nourriture, de contenter la bouche ; mais seulement de conserver la vie : et il faut pour cela user des aliments que nous pouvons nous procurer sans beaucoup de peine et de soin ; puisque Jésus-Christ nous en a donné l'exemple en ne faisant distribuer au peuple qui l'avait suivi dans le désert, que des pains d'orge et des poissons qu'il multiplia miraculeusement. Il faut donc faire plus d'état des aliments que l'on peut trouver avec moins de peine, qui sont plus communs en chaque pays, qui coûtent moins et qui sont d'un plus grand usage pour

plusieurs personnes, ne faisant provision que de ce qui est nécessaire à la vie, comme d'huile et d'autres choses semblables, ou de ce qui est nécessaire pour la consolation des malades : mais l'usage même de ces choses doit exclure tout empressement, toute curiosité et tout trouble. »

Le même Saint veut que le supérieur règle la quantité de la nourriture par la discrétion et la charité ; c'est dans la même règle que nous venons de rapporter. « Comme l'on peut faire, dit-il, différents usages des aliments, selon la diversité de l'âge et des professions et selon la différente disposition du corps, la mesure que l'on y doit garder ne peut être uniforme à l'égard de tout le monde. Nous laissons à la discrétion des supérieurs de régler la quantité des aliments selon les différents besoins de ceux qu'ils ont sous leur conduite. Ils ordonneront donc de quels aliments on doit nourrir les malades, ou ceux qui sont fatigués par de pénibles travaux, ou ceux qui sont sur le point de faire un voyage, ou de commencer quelque emploi laborieux. Ils régleront donc toutes ces choses selon la nécessité de chaque personne. »

Le Saint dit dans ses règles : 1° Que ceux qui recherchent plus la qualité des aliments par délicatesse que la quantité, et ceux qui préfèrent la quantité à la qualité afin de se rassasier, sont les uns et les autres malades spirituellement, les uns par un trop grand amour du plaisir, et les autres par une avidité excessive. 2° Il dit qu'on doit regarder ceux qui murmurent à l'occasion du boire et du manger, comme coupables du péché de ceux qui murmuraient dans le désert du temps de Moïse. 3° Que tout religieux qui demande en colère les choses dont il a besoin, en doit être privé jusqu'à ce que le supérieur juge qu'il soit guéri de sa colère, qui met son âme dans un plus grand besoin de vertu. 4° Que si un religieux qui a beaucoup travaillé demande quelque chose au delà de l'ordinaire, il doit par vertu attendre plutôt de Dieu la récompense de son travail que des créatures,

puisqu'il ne doit agir que pour lui. « Cela n'empêche pourtant pas, ajoute-t-il, que celui qui, par sa charge, est tenu de pourvoir aux nécessités des frères, ne soit obligé de faire une attention particulière aux besoins de ceux qui sont fatigués du travail, et d'y pourvoir à proportion de leur fatigue. » 5° Le Saint blâme beaucoup ceux qui recherchent des aliments différents de ceux dont les frères usent ; et quant à ceux qui disent que ce qu'on leur donne est contraire à leur santé et s'affligent de ce qu'on ne leur donne pas autre chose, il dit qu'ils ne paraissent pas assez pénétrés de la charité de celui à qui on a confié le soin de pourvoir aux besoins de la communauté en général et des siens en particulier, et qu'ils doivent se confier à son attention puisqu'il est établi expressément pour veiller à la santé des frères.

On lisait à table durant le repas, et le saint docteur voulant apprendre à ses religieux avec quel esprit de piété ils devaient écouter la lecture, disait qu'ils y devaient prendre beaucoup plus de plaisir qu'on n'en pourrait trouver à boire et à manger, afin qu'il parût que l'âme ne se dissipait point pour goûter les satisfactions du corps. C'était sans doute une des raisons pour lesquelles le Saint voulait que tous les religieux prissent leur repas ensemble, outre que le bon ordre l'exigeait ainsi. Sur quoi demandant comment on devait traiter ceux qui manquaient de s'y trouver, il répond que si quelque frère s'y rendait tard pour une raison légitime, comme par exemple par l'éloignement du lieu où il était occupé, ou parce qu'il n'avait pu quitter le travail qu'il faisait, on y aurait égard ; mais que si, se pouvant trouver avec les autres, il ne s'en était pas mis en peine, il fallait le faire jeûner jusqu'au lendemain.

Il y a une règle parmi les grandes sur la manière de recevoir les étrangers à table, qui mérite d'être rapportée. On ne peut douter que saint Basile ne voulût qu'on reçût les hôtes avec beaucoup de charité ; mais comme il était ennemi de l'ostentation et de la superfluité, il recommandait qu'on ne les reçût que

comme il convenait à des personnes qui faisaient profession de pauvreté et de tempérance.

« Lorsque quelqu'un se présente du dehors pour être reçu chez nous, dit-il, si c'est un de nos frères et un homme de notre profession, il reconnaîtra chez nous la même table qu'il a dans son monastère, et trouvera ainsi dans notre maison ce qu'il avait laissé dans la sienne : mais s'il est fatigué du chemin, il faut lui donner autant de rafraîchissement qu'il en a besoin pour sa lassitude. Mais si c'est un homme du monde, il faut qu'il apprenne par nos œuvres, ce que les discours ne lui ont pas peut-être appris, et que notre sobriété lui soit un modèle de la modération qu'on doit garder dans le boire et dans le manger : il faut qu'il sorte édifié de notre pauvreté et de notre mortification. Que s'il arrive qu'au lieu d'en être touché, il en fasse des railleries, il ne nous importunera point une autre fois. » Ces dernières paroles sont remarquables, et cette règle mérite d'être lue tout entière.

On peut dire que les solitaires jeûnaient toujours, puisqu'ils ne faisaient qu'un repas par jour sur le soir, et que c'était avec tant de frugalité, qu'il paraissait que leur intention était seulement de soutenir le corps et nullement de le flatter. Saint Basile recommande beaucoup la tempérance et le jeûne à ses religieux, et leur propose pour cela l'exemple des justes de la loi ancienne, celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de tous les Saints, « qui ont, dit-il, reçu un témoignage glorieux de leur tempérance, et dont la vie mortifiée qu'ils ont menée sur la terre, doit nous porter à l'exercice de cette excellente vertu. » Il ne recommande pas moins les veilles comme une des principales pratiques des religieux ; et en effet, non-seulement ils interrompaient leur sommeil au milieu de la nuit pour chanter les louanges de Dieu, mais ils se levaient aussi avant le point du jour pour remplir le même devoir, et jamais l'aurore ne les trouvait dans leur lit, comme nous l'avons dit ailleurs.

Cependant le Saint, qui était un modèle de discrétion et qui



n'ignorait point combien cette vertu est nécessaire dans les exercices laborieux du corps, ne voulait point qu'aucun de ses religieux entreprît de jeûner et de veiller plus que les autres par son propre conseil ; « car, dit-il, tout ce qu'un homme fait par le mouvement de sa propre volonté, est une action qui lui est particulière et qui est éloignée de la solide piété. Que si quelqu'un croit devoir faire plus que les autres, soit dans le jeûne, soit dans les veilles, soit dans quelque autre action de piété que ce puisse être, qu'il découvre son désir à ceux qui sont obligés par leur charge de prendre soin de la communauté, qu'il leur représente les raisons qu'il en a, et qu'il se conforme ensuite à ce qu'ils auront décidé. »

Le Saint veut que les religieux jeûnent de bon cœur et non par crainte ; mais il blâme en même temps ceux qui, pour avoir jeûné avec excès, se sont réduits par leur trop longue abstinence à la nécessité d'user d'aliments différents de ceux qu'on donne aux autres frères ; parce qu'il convient mieux de suivre la règle commune, que d'être obligé d'en avoir une particulière, sous prétexte d'une plus rigoureuse mortification.

3° *De la correction et des pénitences.* Saint Basile, après avoir instruit les supérieurs de ses monastères de l'obligation qu'ils ont de reprendre ceux qui manquent à leur devoir, s'ils ne veulent point se rendre complices de leurs fautes par une lâche complaisance et par leur silence, explique comment ils doivent user de correction. « Que le supérieur, dit-il, n'agisse jamais avec passion et avec chaleur quand il est obligé de corriger ses frères, puisqu'en agissant par colère, bien loin de les guérir de leurs fautes, il en commet lui-même une très-grande.

« Le supérieur, dit-il encore, imitera dans ses corrections les médecins, en ne s'emportant point de colère contre les malades, mais en faisant la guerre à leur maladie, en se servant des choses toutes contraires aux maux dont il les voit affligés, et en appliquant, s'il en est besoin, des remèdes forts et entièrement opposés

à leurs mauvaises dispositions. Par exemple, s'il s'agit de guérir la vaine gloire, il leur prescrira les actions d'une profonde humilité ; s'ils ont tenu des discours inutiles, il leur ordonnera le silence ; s'ils ont dormi avec excès, il leur commandera de passer la nuit dans les veilles et dans la prière ; si leur corps est tombé dans la paresse, il les fera beaucoup travailler ; s'ils ont trop mangé, il leur prescrira des jeûnes ; s'ils se sont emportés au murmure, il les séparera de la compagnie de leurs frères, sans leur permettre de travailler avec aucun d'eux, ni même de mêler leurs ouvrages avec ceux des autres, jusqu'à ce qu'il paraisse qu'ils se sont corrigés. »

Le Saint marque après cette règle dans quelle disposition il faut recevoir la correction et la pénitence. C'est ici une instruction qui doit être profondément gravée dans le cœur des personnes religieuses, et dont la pratique sert efficacement et pour l'amendement de leurs fautes et pour le soutien de l'observance régulière. « Comme nous avons montré, dit-il, que le supérieur doit entreprendre la guérison spirituelle des malades, sans aucun mouvement de passion, aussi il est du devoir de ces malades spirituels de ne pas recevoir la correction comme si c'était un acte d'hostilité qu'on exerçât contre eux, et de ne point attribuer à une domination tyrannique ce qui n'est l'effet que d'une compassion tendre qui porte le supérieur à prendre beaucoup de soin de leur salut. Car ne serait-il pas honteux que tandis que ceux qui sont affligés d'une maladie corporelle, ont tant de confiance en leurs médecins et les honorent comme leurs bienfaiteurs, quoiqu'ils emploient des remèdes violents pour les guérir, nous eussions une disposition d'esprit toute contraire à l'égard de nos médecins spirituels ! Saint Paul a dit : *Si je vous attriste, qui est-ce qui me réjouira, sinon celui qui aura été attristé pour moi ?* Et il dit encore : *Cette tristesse selon Dieu que vous avez ressentie, produit en vous un soin et une vigilance très-grandes.* Ainsi un religieux qui considère la fin des choses, doit regarder

II Cor. 9.

comme son véritable bienfaiteur celui qui excite dans son cœur une douleur sainte et salutaire. »

4° *De la conduite qu'on doit garder envers les autres.* Saint Basile donne ces règles : « Ne prêtez pas l'oreille indifféremment à tous ceux qui vous parleront, et à ceux dont les entretiens inutiles ne serviraient qu'à vous détourner de la résolution que vous avez prise de passer vos jours dans les exercices spirituels de la vie religieuse. Écoutez avec attention les bons avis qu'on vous donnera et nourrissez-en votre âme. N'écoutez point ceux qui parlent des choses du monde, ni ne soyez pas curieux de savoir ce que les autres disent, et ne portez point votre tête au milieu de ceux qui s'entretiennent ensemble, de peur ou qu'on ne se moque de vous, ou qu'on ne murmure. Regardez pour votre utilité, écoutez pour votre utilité, parlez pour votre utilité, répondez pour votre utilité. Ne vous hâtez pas de vous asseoir devant un plus grand que vous, et s'il vous oblige de le faire, regardez de tous côtés si vous ne trouverez pas un siège plus bas que le sien. Si on vous interroge, répondez d'une voix basse et avec modestie ; si on ne vous demande rien, tenez-vous en paix. Lorsque vous serez assis ne mettez jamais une de vos deux jambes sur l'autre, car cette posture est la marque d'un défaut d'attention et d'un esprit égaré. Si vous parlez à quelqu'un qui soit audessous de vous et qu'il vous propose quelque question, ne lui répondez pas avec négligence, en déshonorant Dieu par le mépris que vous feriez de votre frère. N'ayez jamais que des paroles de consolation pour le prochain dans vos entretiens, et faites paraître un air de gaieté qui inspire une joie religieuse à celui avec qui vous conversez. Réjouissez-vous des bonnes actions que fait votre prochain, comme si c'étaient les vôtres. Prenez toujours le dernier rang ; et lorsque vous serez à table ne remuez point impoliment votre main gauche, et ne vous en servez que pour prêter, selon le besoin, son ministère à la droite. »

5° *Des entretiens entre les religieux.* Voici ce que le Saint en

dit dans un de ses traités spirituels : « Il faut bannir les discours inutiles, et toutes les dissipations qui arrivent par de vaines conversations, et ne parler que de ce qui peut contribuer à l'édification des âmes. Les choses mêmes utiles et édifiantes ne doivent être dites qu'avec ordre et en temps et lieu, et par ceux qui ont l'autorité de parler. Quant aux inférieurs, ils doivent attendre à parler jusqu'à ce que leurs supérieurs leur en donnent la permission. Il doit être défendu de parler aux autres à l'oreille, ou par quelque signe de tête ; et quand on parle il faut modérer le ton de la voix, en sorte qu'il suffise qu'on soit entendu de ceux à qui l'on parle. »

6° *De l'entrée dans le monastère.* « Il faut absolument, dit saint Basile, exclure les femmes de l'entrée des monastères, et il ne faut point aussi laisser entrer indifféremment tous les hommes, mais ceux-là seulement à qui le supérieur l'aura permis ; parce qu'il arrive souvent que la liberté qu'on donne généralement à toutes sortes de personnes, est une occasion de dire et d'entendre une infinité de discours inutiles, dont le cœur étant rempli s'égaré ensuite en vaines pensées. » Le Saint donne encore d'autres raisons de cette sage précaution dans ses *Constitutions monastiques*, dont la principale est que les gens du monde sont quelquefois assez injustes pour voir les religieux dans le dessein de censurer leur conduite, au lieu de chercher à s'édifier auprès d'eux, et qu'ils relèvent les moindres défauts qu'ils reconnaissent en eux, tandis qu'ils se pardonnent tout à eux-mêmes.

Si quelque personne du dehors venait dans le monastère et s'adressait à un religieux particulier pour lui proposer des questions, le Saint ordonne dans sa règle que ce religieux l'adresse au supérieur, ou à celui qui gouverne la maison en son absence, et qu'il ne se donne pas la liberté de les résoudre lui-même. Le Saint veut aussi que quand les religieux reçoivent quelque visite des gens du monde, ils les exhortent d'abord à prier. Il ne veut pas qu'ils quittent leur ouvrage à l'occasion de ces visites, à

moins qu'il n'y ait quelque raison essentielle qui oblige à l'interrompre pour le plus grand bien de l'âme de ceux qui viennent les voir.

Comme parmi le grand nombre des solitaires il s'en trouvait quelquefois qui ne gardaient pas leur retraite par dégoût de leur état, ou par la légèreté de leur esprit, et qui roulaient d'un monastère à l'autre, saint Basile dit qu'il fallait s'en donner de garde; « parce qu'il n'y a, dit-il, rien de solide, rien de ferme, rien de réglé, rien de prudent et de sage dans l'âme de ces sortes de personnes; au contraire, il n'y a en eux que curiosité d'esprit et corruption de mœurs. Ils sont légers, inconsiderés, trompeurs, hypocrites, menteurs, adulateurs; ils ne savent point retenir leur langue, ni commander à leur ventre; leur esprit prend toujours un fol essor et est continuellement évaporé. « Le Saint s'étend beaucoup encore sur leurs défauts, et conclut qu'il ne faut pas leur permettre de parler aux religieux du monastère, soit pour empêcher qu'ils ne les pervertissent, soit afin que cette séparation les fasse rentrer en eux-mêmes par la confusion salutaire qu'on leur a faite.

Puisque les religieux ont renoncé à tout en quittant le monde, le Saint ne voulait point que ceux de ses monastères désirassent et recherchassent les visites de leurs parents, ni qu'ils s'engageassent dans leurs affaires temporelles; c'est ce qu'il marque expressément en différents endroits de ses *Ascétiques*, qu'il serait trop long de rapporter ici.

7° *De la sortie du monastère et des voyages.* Saint Basile donne là-dessus d'excellentes instructions à ses religieux. « Dispensez-vous, dit-il, tant que vous pourrez, d'aller dehors, ce sera le moyen de vous défendre de la dissipation de l'esprit : Que si vous êtes absolument obligé de sortir de votre cellule, munissez-vous de la crainte de Dieu, armez votre main de la charité de Jésus-Christ, et après avoir terminé ce que vous avez à faire, retirez-vous promptement sans vous arrêter dans le commerce

du monde. Il ne faut point sortir souvent du monastère, dit-il encore dans ses *Constitutions*, sous prétexte de visiter les autres frères; car cette imagination est souvent un artifice dont l'ennemi du salut se sert pour ruiner la stabilité et l'ordre du genre de vie que nous avons embrassé. Ce n'est pas que nous exigeons d'un religieux qu'il se tienne toujours enfermé dans sa cellule comme dans une prison, et qu'il ne puisse raisonnablement faire des voyages quand la nécessité le demande et que la conscience ne reproche rien. Il peut donc dans ces occasions visiter ceux d'entre ses frères qui sont d'une vertu plus reconnue, et dont l'exemple leur sera utile; pourvu néanmoins que ces voyages se fassent avec modération.

« Les visites de charité, dit encore le Saint dans une de ses règles, sont une chose agréable à Dieu. Mais celui qui veut s'acquitter de ce devoir doit y pratiquer ce que dit l'Apôtre : *Que* Coloss. 4, 6.  
*votre entretien, étant toujours accompagné d'une douceur édifiante, soit assaisonné du sel de la discrétion, en sorte que vous sachiez comment vous devez répondre à chaque personne* : mais il ne convient pas à notre profession de faire des visites par la seule considération de la parenté ou de l'amitié. »

Il n'était permis à aucun religieux de sortir de la communauté sans la permission du supérieur, à plus forte raison d'entreprendre aucun voyage; et le supérieur ne devait le permettre qu'à ceux qu'il jugeait pouvoir le faire sans blesser leur âme, et dont la conversation pouvait édifier au dehors. Les religieux étaient obligés, au retour de leurs voyages, de rendre compte de leur conduite au supérieur, et l'examen qu'on en faisait était rigoureux. « Lorsque celui qui aura été député pour ce voyage, dit saint Basile, sera revenu au monastère, on lui fera rendre compte de tout ce qu'il aura fait, avec quelles personnes il aura traité, quels entretiens il aura eus avec eux, quelles auront été ses pensées en ce temps-là; s'il aura passé le jour et la nuit dans une continuelle crainte de Dieu; s'il se sera éloigné en quelque

chose des instructions qu'il avait reçues dans le monastère, soit que l'agitation des affaires lui ait fait commettre cette faute, soit qu'il y soit tombé par sa propre négligence, etc. »

8° *Des malades et des hôpitaux.* La charité des principaux Pères de l'état monastique les portait quelquefois à fonder des hôpitaux pour les pauvres auprès de leurs monastères, où leurs religieux les servaient avec une très-grande piété. Il en est parlé en peu de mots dans les *Ascétiques* de saint Basile; mais comme ce Saint n'avait pas seulement en vue le soulagement du corps dans les malades, et que son principal but était de guérir aussi les âmes des maladies spirituelles, il recommande très-expressément d'en prendre un soin particulier, et surtout de ceux qui ont le malheur d'être engagés dans le péché, et de ne rien négliger pour les convertir entièrement à Dieu. Mais si, au lieu d'y réussir ils trouvaient qu'ils travaillaient en vain par l'obstination du malade dans le péché, il ordonne qu'on le congédie.

Les religieux malades étaient servis par leurs frères avec toute sorte d'attention, de patience et de zèle. Saint Basile le recommande en plusieurs endroits de ses *Ascétiques*, que nous ne rapporterons point pour abréger. Mais dans une de ses grandes règles, il demande si les religieux peuvent sans s'éloigner de leur institut, se servir, lorsqu'ils sont malades, des remèdes que prescrit la médecine, et il répond ainsi : « Comme chaque art est établi par une bonté particulière de Dieu pour soulager la faiblesse de notre nature, et que l'agriculture, par exemple, a été inventée pour faire porter à la terre ce qui est nécessaire pour notre nourriture, et l'art de faire des toiles pour nous couvrir, il en faut dire de même de la médecine. Si Adam n'avait point péché nous n'aurions eu besoin ni d'agriculture, ni de toilerie; mais l'un et l'autre nous étant devenus nécessaires après son péché pour nos différents besoins, la médecine l'est aussi parce que nous sommes sujets à des maladies. D'ailleurs, ce n'est point par hasard que la terre produit des herbes qui ont

des vertus particulières pour guérir nos maux ; c'est la volonté du Créateur qui les fait naître pour nous procurer nos besoins. Ce qu'il y a donc de qualités naturelles dans les racines, dans les fleurs, dans les feuilles, dans les fruits, dans le suc des herbes et des plantes, ou ce que l'on tire des métaux, ou de la mer pour l'utilité de nos corps, se rapporte aux choses dont nous avons inventé l'usage pour le boire et pour le manger. Mais nous devons renoncer aux remèdes dont la recherche demande beaucoup de curiosité, d'empressement et d'inquiétude, et qui nous obligeraient de passer toute notre vie dans un continuel embarras pour ne nous occuper que du soin du corps.

« Lorsque nous sommes obligés d'avoir recours à la médecine, ne lui attribuons pas toute la cause de notre santé, comme si nous faisons de cet art notre unique confiance ; et si nous sommes privés de ce secours, espérons que Dieu, *qui ne permet pas que nous soyons tentés au delà de nos forces*, nous assistera par sa bonté. Du reste, la médecine établie pour la santé du corps, nous sert d'instruction pour travailler à guérir les maladies de notre âme : car comme pour guérir le corps des maux qu'il a contractés, il est nécessaire de le purger de tout ce qui lui est étranger et superflu, pensons aussi que pour la santé de nos âmes, il en faut retrancher les superfluités et y ajouter tout ce qui convient à leur état primitif d'innocence, car *Dieu avait formé l'homme dans la rectitude et dans la justice*. » 1 Cor. 10, 13.

Saint Basile s'étend encore beaucoup là-dessus, et finit par ces paroles, qui font l'éloge de la médecine et nous instruisent admirablement pour la conduite de l'âme : « Cet art, dit-il, me paraît tout à fait utile pour nous porter à la continence, quand je considère qu'il retranche les délices, qu'il condamne les excès de la bouche, qu'il rejette la diversité des viandes et le trop grand soin de les assaisonner comme des choses nuisibles et pernicieuses, et qu'il relève l'indigence comme la mère de la santé. »

La discipline régulière est le soutien, la nourricière et la con-



servatrice des vertus. Il faut donc, après avoir recueilli des *Ascétiques* de saint Basile les différents points d'observance qu'il avait établis dans ses monastères sur les règles des saints solitaires qui l'avaient précédé, que nous donnions ici l'abrégé des saintes maximes qu'il a répandues dans son ouvrage sur la pratique des vertus chrétiennes et religieuses.

1° *Sur l'amour de Dieu.* Le Saint en traite fort au long dans la seconde question de ses grandes règles; et il en parle avec cette élévation de pensées qui partait d'un cœur embrasé d'un feu divin. Ce n'est qu'à regret que nous n'en pouvons rapporter qu'une moindre partie. « La charité, dit-il, que nous devons avoir envers Dieu n'est point une chose qui s'enseigne; car nous n'avons jamais eu besoin de l'instruction des autres pour nous apprendre à nous réjouir de la lumière, à aimer la vie, à chérir ceux qui nous ont donné la naissance, ou qui ont pris soin de notre éducation. Ayant donc reçu un commandement de Dieu de l'aimer, nous avons reçu dès l'instant de notre première création la faculté de l'aimer, et nous le sentons en nous-mêmes, puisque nous sommes portés à aimer ce qui est beau, et que nous n'avons pas besoin qu'on nous instruisse pour aimer ce qui nous intéresse. »

« Or, qu'y a-t-il de plus admirable que la beauté de Dieu? Quelle idée plus agréable pouvons-nous former dans nos esprits que celle de sa magnificence? Quels désirs plus impétueux peut-on concevoir que ceux que Dieu fait naître dans une âme qui est purifiée de malice, et qui peut dire avec vérité comme l'Épouse du Cantique : *Je suis blessée de la divine charité*? Les brillants éclairs de la divine beauté sont ineffables; il n'y a point de discours qui en puisse faire la peinture, ni d'oreille qui en puisse faire entrer l'intelligence dans l'esprit. Servez-vous pour vous la représenter de l'éclat de l'étoile du matin, de la clarté de la lune, de la lumière du soleil; rien de tout cela n'est capable de vous donner la véritable idée de la splendeur de la gloire de Dieu. Il

y a plus de distance entre ces choses et la véritable lumière, qu'il n'y a d'éloignement entre les ténèbres d'une nuit profonde et la clarté du soleil dans son midi.

« Cette beauté divine n'est pas visible aux yeux de la chair ; c'est l'esprit seul qui est capable de la comprendre ; et lorsqu'il est arrivé que quelqu'un des Saints a été environné de cette splendeur, elle a laissé au fond de son cœur un aiguillon si pénétrant, et y a excité un désir si violent de l'autre vie, que celle-ci a commencé à lui être insupportable. L'amour envers Dieu est donc une dette que nous sommes obligés de lui payer ; et le plus intolérable de tous les maux qui puissent arriver à une âme, c'est d'en être privée, et c'est là aussi le plus terrible tourment qu'on souffre en enfer. »

Saint Basile fait trois questions sur l'amour de Dieu dans ses petites règles : 1° Quelle mesure on doit garder dans cet amour ; à quoi il répond : qu'il faut s'élever au-dessus de soi pour faire sa volonté, sans se proposer d'autre but, ni former d'autre désir que celui d'agir toujours pour sa gloire ; 2° comment on remplit les devoirs de cet amour, et il répond que c'est par une exacte considération de ses bienfaits accompagnée d'une juste reconnaissance ; 3° quelles sont les marques de notre amour envers Dieu ; et il dit que Notre-Seigneur nous les a enseignées, lorsqu'il a dit : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements.*

Joan. 14.

2° *Du zèle et de la ferveur.* Saint Basile en parle dans plusieurs endroits de ses règles : 1° Il dit que celui qui est lâche et négligent dans le service de Dieu pourra acquérir une sainte ardeur, s'il considère d'une part que Jésus-Christ regarde et voit toutes choses, et si de l'autre il fait réflexion sur la menace que nous lisons dans l'Évangile contre le serviteur paresseux, et sur l'espérance de cette inestimable récompense que saint Paul promet de la part de Dieu, qui s'est engagé de récompenser chacun selon son travail ; 2° il dit que la disposition sainte avec laquelle nous devons servir Dieu, doit être un désir ardent, insatiable, ferme

1 Cor. 3.

et constant de lui plaire, et qu'on l'acquiert par une sage et continuelle contemplation de sa gloire, par des sentiments de reconnaissance, et par le souvenir perpétuel des biens qu'on en a reçus; 3° il dit que le religieux qui agit avec ferveur d'esprit, est celui qui fait la volonté de Dieu avec un ardent désir, et un zèle insatiable dans la charité de Jésus-Christ, et qui peut dire avec le Prophète, *qu'il met toute sa joie dans ses ordonnances*; 4° il dit qu'une âme à qui Dieu a fait la grâce d'être tout occupée à son œuvre et à son service, doit entrer dans les sentiments d'admiration de celui qui disait : Qui suis-je, mon Dieu, et quelle est la maison de mon père, pour m'avoir aimé ainsi que vous avait fait ! et qu'elle doit pratiquer ce que dit saint Paul : *Rendons grâces à Dieu le Père, qui en nous éclairant de sa lumière, nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des Saints, qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé.*

3° Du recueillement et du silence. 1° L'égarement et la dissipation de l'âme, dit saint Basile, vient du peu de soin qu'elle prend de s'occuper des choses nécessaires, et elle tombe dans la lâcheté et dans la paresse, quand elle est assez infidèle pour ne pas faire de réflexion sur la présence de Dieu, *qui sonde les cœurs et les reins*; 2° il dit que le moyen de se conserver dans le recueillement, est d'entrer dans les sentiments de David, quand il disait : *J'avais toujours le Seigneur présent devant moi ; je ne serai point ébranlé, parce qu'il est à ma droite.* Et ailleurs : *J'ai toujours les yeux élevés vers le Seigneur*; 3° il dit aussi qu'on perd facilement le souvenir de Dieu, parce qu'on oublie ses bienfaits et qu'on tombe dans l'ingratitude; 4° le Saint marquant les occasions dans lesquelles on doit parler, dit que nos discours ne doivent être que de la vertu; que même nous ne devons le faire qu'à propos et dans les rencontres favorables, que nous devons ajuster nos discours aux besoins, et ne rien dire que pour l'édification des auditeurs, rejetant les autres entretiens

l'sal. 111

Col. 1, 12, 13.

Psal. 5, 8.

Psal. 15, 3  
et Psal. 34, 16.

comme superflus. Il condamne généralement toutes sortes de railleries, et dit ensuite que si l'occasion nous oblige quelquefois de nous relâcher d'une austère gravité, pour dire quelque chose d'agréable, il faut que notre discours soit rempli de grâces et d'une gaieté spirituelle, et assaisonné du sel évangélique. Enfin, demandant quelles paroles doivent passer pour inutiles, il répond que c'est quand elles ne servent de rien pour le but que l'on s'est proposé dans le service de Dieu ; et que c'est ce que saint Paul a voulu nous apprendre quand il a dit : *Qu'il ne sorte de votre bouche que des discours bons et édifiants, selon les divers besoins, afin qu'ils inspirent la piété à ceux qui les écoutent.*

Eph. 4, 23

4<sup>e</sup> De l'humilité. Saint Basile dit que l'humilité consiste à croire, selon la règle de l'Apôtre, que tous les autres sont au-dessus de nous, et qu'un homme acquiert cette vertu en se souvenant de ce que Jésus-Christ a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* ; et de ces autres paroles du Sauveur : *Quiconque s'abaisse sera élevé*. Il faut aussi, dit-il, pour acquérir l'humilité, s'humilier d'esprit et de cœur en toutes rencontres. De tout ce que nous faisons de bien, dit-il encore, notre âme en doit attribuer à Dieu les causes et le principe, et cette disposition d'esprit produira en nous l'humilité : or, l'humilité est le trésor de toutes les vertus.

Philip. 2, 3.

Math. 11, 29

Luc. 14, 11.

Le Saint emploie un chapitre entier de ses *Constitutions* pour apprendre à combattre la vaine gloire, qui est si opposée à l'esprit d'humilité. « Car, dit-il, elle nous fait perdre nos couronnes après nos travaux ; elle dresse des pièges à notre salut ; elle abat les plus solides vertus, dont les branches s'élèvent jusqu'au ciel ; car lorsqu'elle voit qu'un homme qui s'est engagé dans le commerce de la pénitence, a chargé son vaisseau de l'abondance de toutes sortes de vertus, elle tâche d'exciter de si violentes tempêtes, qu'elle le renverse et le fait couler à fond. Comme elle s'aperçoit que ce solitaire se propose le ciel pour terme de sa

navigation, elle en détourne son esprit par la représentation des choses d'ici-bas et par la vue de la gloire humaine. Fuyons donc la vaine gloire, qui est comme un agréable voleur qui nous dépouille de nos richesses spirituelles, comme un cher ennemi de nos âmes, un ver qui ronge toutes les vertus, etc. »

Saint Basile demande, au sujet de l'humilité, si un inférieur doit souffrir que son supérieur lui rende service, et il répond que la même humilité qui porte quelquefois les supérieurs à servir les autres, sert aussi de règle aux inférieurs pour souffrir que dans ces rencontres leurs supérieurs leur rendent service ; à quoi nous porte l'exemple de Jésus-Christ et de ses disciples, et que dans ce cas les frères signalent leur humilité par leur obéissance : « Car toute contradiction, ajoute le Saint, renferme visiblement quelque sorte d'indépendance. » Mais le saint Docteur demandant dans un autre endroit, avec combien d'humilité il faut recevoir l'assistance qu'on reçoit des frères ; il répond : « Qu'on doit entrer dans la disposition d'un serviteur envers son maître, et dans celle où était saint Pierre lorsque Jésus-Christ le servait ; ce qui montre aussi le péril auquel s'exposent ceux qui ne veulent point qu'on les serve. »

5° *Sur la charité envers le prochain.* Après que saint Basile a parlé au commencement de ses grandes règles de l'amour de Dieu, il vient aussitôt à l'amour envers le prochain, qui est le second commandement que Dieu nous a fait, et que Jésus-Christ a dit être semblable au premier. « Qui ne sait point, dit le saint Docteur, que l'homme est un animal doux et sociable, et qu'il n'est naturellement ni sauvage ni solitaire ? Il n'y a rien donc qui convienne mieux à notre nature que la communication réciproque, le besoin que nous avons les uns des autres, et la charité pour nos semblables. Mais Jésus-Christ demande de nous cette charité envers le prochain par le commandement nouveau qu'il nous a fait de nous aimer les uns les autres, et il dit que c'est en cela qu'on connaîtra que nous sommes ses disciples. Il allie donc

Joan. 14, 4,  
5, 6.

Joan. 13, 34  
et 35.

ainsi ces deux commandements, en s'attribuant comme fait à lui-même le bien que l'on fait aux autres ; de sorte qu'il est visible que l'on s'acquitte du second commandement quand on accomplit le premier, et que l'on retourne au premier en satisfaisant au second, et que quiconque aime Dieu aime aussi le prochain par une suite nécessaire.

« Nous devons avoir les uns pour les autres la même charité que notre divin Sauveur a fait paraître et qu'il nous a enseignée quand il a dit : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*. Que s'il faut donner sa vie, avec combien plus de raison faut-il témoigner du zèle dans les moindres choses, non pour rendre des devoirs purement humains à nos frères, mais par le motif de plaire à Dieu et de procurer leur avantage. Nous serons portés à nous acquitter de ce devoir si nous craignons de violer le commandement que Jésus-Christ nous a fait, et si nous considérons la récompense qui y est attachée. Si nous pensons aussi que nous devons même humainement pratiquer la charité, puisque les païens la pratiquent quelquefois, comme Jésus-Christ l'a dit, et qu'étant chrétiens nous y sommes bien plus engagés pour l'amour de lui. Enfin, faisons attention que si notre prochain nous a désobligé, nous ne devons pas cesser pour cela de l'aimer, soit en vertu du commandement de la charité, soit parce que c'est un moyen très-avantageux pour obtenir de Dieu de plus grandes grâces. »

Joan. 15, 12.

Luc. 6, 32.

« Nous connaissons que nous aimons le prochain, selon le commandement de Jésus-Christ, si nous nous affligeons quand nous voyons pécher notre frère, à cause du péril auquel il expose son âme, et si nous nous réjouissons quand nous le voyons pratiquer de bonnes œuvres, à cause des récompenses qui lui sont préparées ; et si nous ne sommes point dans ces dispositions, il est visible que nous n'aimons point notre prochain. »

6° *De la douceur et de la patience.* Sur toutes choses, il faut qu'un solitaire soit plein de douceur et de modestie, parce qu'il

en possède déjà l'esprit ou qu'il désire de le posséder, et qu'il doit y avoir un grand rapport entre l'hôte que l'on loge en sa maison et celui qui le reçoit. Si, étant en autorité, nous sommes obligés de témoigner quelque mouvement d'indignation contre la négligence de nos inférieurs, il faut que cette émotion soit accompagnée de raison, et il ne faut point que ce soit une colère ; parce qu'une indignation raisonnable est utile à la personne qu'on corrige, au lieu qu'il ne faut rien attendre de bon de la colère.

« Il y a une liaison étroite entre la douceur et la patience ; car la patience est la mère de la douceur. Il y a aussi une espèce de bonté, qui paraît dans l'esprit et dans la conduite de ceux dont la douceur est véritable : on voit qu'ils n'ont rien de trop austère et de trop dur dans leur manière d'agir. Enfin ces bonnes qualités étant jointes et confondues ensemble, produisent la charité, qui est la plus excellente des vertus. »

7° *Des amitiés particulières.* Saint Basile les défend absolument en plusieurs endroits de ses *Ascétiques*. « La loi de la charité, dit-il, ne permet pas qu'il y ait des amitiés et des liaisons particulières dans cette société commune, n'étant nullement possible que ces partialités et ces inclinations particulières ne nuisent beaucoup à l'union et à la concorde de la communauté. Il faut que les frères se considèrent les uns les autres avec un même sentiment d'affection, et qu'une même mesure de charité se répande dans toute leur société. Que s'il se trouve quelqu'un qui soit porté d'une plus grande inclination d'amitié envers quelqu'un de ses frères de religion, il mérite d'être puni comme faisant un outrage à la charité commune. »

« Il faut, dit-il encore dans un autre chapitre, que tous ceux qui vivent dans la communauté aient les mêmes sentiments de compassion et une égale affection les uns pour les autres ; car lorsqu'un des frères en aime quelqu'un au-dessus des autres, il s'accuse et se condamne lui-même de n'avoir point une parfaite charité pour les autres. » Le Saint en parle encore plus au long

dans le chapitre vingt-neuvième de ses *Constitutions monastiques* et dit que ceux qui se séparent les uns des autres pour faire à part une petite société dans la société générale, doivent en être repris par le supérieur, et que s'ils ne se corrigent pas, il faut les séparer de la bergerie comme des brebis contagieuses, de peur qu'ils n'infectent tout le reste du troupeau; leurs liaisons particulières étant tout à fait contraires à l'institut général du monastère, et tendant au renversement de l'ordre et de la discipline.

8° *De la pauvreté religieuse.* Saint Basile établit comme un des principaux fondements de la vie religieuse, la pratique d'une exacte pauvreté évangélique. Il veut que ceux qui font profession de cette sainte vie, commencent par le renoncement aux biens de ce monde, afin d'être plus libres à travailler pour acquérir les richesses éternelles d'une vertu parfaite. Il cite à ce propos cette leçon de Jésus-Christ : *Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple.* « Ainsi, dit-il, ce renoncement doit commencer par un entier retranchement des choses extérieures, telles que sont les richesses, la vaine gloire, etc. Enfin il ne suffit pas, dit-il, de quitter le monde, mais il faut aussi renoncer à toutes les affections des choses du monde, qui sont capables de nous empêcher d'atteindre au but de la véritable piété. Luc. 14, 33

« Quand nous nous réservons, dit-il aussi, quelque possession temporelle et quelque bien corruptible, notre esprit y étant plongé comme dans une espèce de bourbier, notre âme se trouve presque sans mouvement à l'égard des désirs des choses du ciel et des biens éternels qui nous sont promis. Au contraire, le renoncement à ces choses passagères est une rupture des liens de cette vie terrestre, un affranchissement des affaires humaines, qui nous rend plus disposés à entrer dans la voie de Dieu, une occasion favorable de posséder sans obstacle ce qu'il y a de plus précieux; et pour comprendre son mérite en peu de paroles, c'est un admirable transport qui fait passer le cœur de l'homme



à une conversation toute céleste, et qui le met en état de pouvoir dire comme l'Apôtre : *Nous vivons déjà dans le ciel, comme en étant citoyens.*

« Un religieux, dit-il encore, qui a fait profession de vivre en commun, doit être exempt de toute propriété des biens temporels ; autrement il détruit la discipline commune de tout le monastère : il donne de plus grandes marques d'infidélité en manquant de confiance en Dieu, et il se sépare par là de ses frères, et abandonne son salut pour quelques oboles. » Le Saint appelle ensuite cette propriété, un larcin qu'on fait à la communauté, et il compare au traître Judas celui qui en est coupable. Il dit dans une de ses petites règles, que celui qui veut avoir quelque chose de particulier dans la société des frères, s'éloigne de l'église de Dieu, et de la charité de Notre-Seigneur.

Il y avait dans le monastère, selon la règle du Saint, un endroit destiné pour y garder les habits et les petits meubles des religieux, et un d'entre eux était préposé par le supérieur pour en avoir soin et en donner aux frères selon leur besoin. Aucun particulier n'avait droit d'y toucher par sa propre autorité. Il ne lui était point permis non plus de donner à quelqu'autre ses vieux habits, ni ses vieux souliers, ou autres choses de semblable. Celui qui était chargé des habits retirait ceux qui étaient hors d'usage, et en donnait de neufs selon la nécessité d'un chacun et les occurrences particulières. Le Saint ne voulait point que les religieux choisissent les meilleurs habits, ni les meilleurs souliers ; mais plutôt les plus méchants et les plus vils, pour pratiquer l'humilité, et de peur de passer pour des personnes qui affectent une trop grande propreté, qui s'aiment eux-mêmes et qui n'aiment point leurs frères. « S'il arrive, dit-il dans une des petites règles, que les habits ou les souliers qu'on nous donne soient trop petits ou trop grands, il faut en avertir avec modestie celui de qui on les a reçus. Mais si celui-ci n'y trouve rien à redire, sinon parce qu'ils ne sont ni assez beaux, ni assez neufs, il doit se contenter de ce qu'on lui donne. »

9° *De la chasteté.* Saint Basile recommande très-particulièrement aux religieux cette exacte modestie, qui règle tous les sens extérieurs par la modestie religieuse. Mais il en parle plus expressément dans deux chapitres de ses *Constitutions monastiques*, où il nous apprend comment nous devons veiller sur nos pensées et sur les affections de nos cœurs ; et ensuite il insiste sur la fuite des occasions qui pourraient nous être un sujet de scandale et de chute. « Il ne suffit pas, dit-il, de modérer les pensées de notre esprit, et d'arrêter comme avec un frein les passions du corps ; il faut de plus nous éloigner autant qu'il nous sera possible de la rencontre des objets dont la vue et les approches réveilleraient en nous les passions, troubleraient notre raison, et exciteraient en nous des guerres intérieures et des combats qui nous arrivent malgré nous ; mais il n'y a rien de plus déraisonnable que de les exciter nous-mêmes en les recherchant et d'en être ainsi les auteurs ; c'est pour cela qu'il faut éviter surtout la conversation et la rencontre des femmes, à moins que d'y être engagés par une nécessité indispensable ; et en ce cas là même, il s'en faut garder comme du feu, et s'en retirer le plus promptement qu'il est possible. »

10°. *De l'obéissance.* Saint Basile traite amplement dans ses *Constitutions monastiques* de l'obéissance, comme d'une vertu fondamentale de la vie religieuse, et sans laquelle nulle institution ne peut se soutenir. Après avoir montré dans un chapitre particulier que les religieux ne doivent jamais se séparer de la société de leurs frères, il montre dans le chapitre suivant, par le témoignage des Écritures, et par l'exemple des saints, la nécessité et la fidélité avec laquelle ils doivent pratiquer cette grande vertu.

« L'Apôtre, dit-il, veut que l'on soit soumis à toutes les puissances supérieures ; et il parle pourtant là des puissances du siècle, comme il résulte de la suite de son discours. Si donc la loi de Dieu nous oblige de rendre une si grande soumission aux

Rom. 13.

puissances, qui n'ont leur autorité qu'en vertu d'une loi humaine, quelle soumission un religieux ne doit-il pas rendre à celui que Dieu a établi son supérieur, et qui tient son autorité de ses lois toutes divines ? Et comment pourrait-on lui résister, sans résister à l'ordre de Dieu même, le saint Apôtre nous ayant expressément recommandé d'obéir à nos supérieurs spirituels, quand il a dit : *Obéissez à vos conducteurs, et demeurez soumis à leurs ordres ?*

Hcb. 13, 17.

« Ce ne sera pas de ma part une témérité de comparer l'obéissance que les solitaires doivent à leur supérieur, à cette obéissance si parfaite que l'on doit à Dieu ; car je ne dis pas ceci de moi-même, mais ce sont les divines Écritures qui nous en fournissent les preuves. Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : *Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise.* Et il est aisé de prouver par plusieurs endroits des Livres saints, que ce qu'il a dit ici à ses Apôtres, il l'a établi aussi comme une loi qu'il faut observer envers ceux qui devaient après eux être les conducteurs et les supérieurs des autres ; de sorte que nous n'avons rien dit qui ne soit conforme aux lois divines, lorsque nous avons avancé que l'obéissance que les saints ont rendue à Dieu, est le modèle de la soumission que nous devons rendre à nos supérieurs.

Matth. 10, 40

« Quand Jésus-Christ dit à saint Pierre : *Pierre, m'aimez-vous plus que tous ceux-ci ?* *paissez mes brebis*, il a donné la même puissance à tous les pasteurs et à tous les maîtres. Comme donc les brebis obéissent à leur pasteur, et marchent dans le chemin par lequel il les conduit, ainsi il est juste que ceux qui font une profession particulière de piété obéissent à leur supérieur, sans rechercher avec trop d'empressement les motifs des commandements qu'ils leur font, lorsqu'il n'y a point de péché dans les choses qu'on leur commande, et ils les doivent exécuter avec beaucoup d'ardeur et de zèle.

Ioan, 21, 16.

« Comme un ouvrier se sert à son gré des instruments de son métier, et qu'il n'y en a aucun qui ne suive les mouvements de

sa main, ainsi il faut qu'un solitaire obéisse à son supérieur dans toutes les choses où il jugera à propos d'employer son ministère. Il ne doit donc jamais résister à ses ordres ; mais il doit être persuadé, que comme il est trop difficile de nous connaître et de nous conduire nous-mêmes, parce que l'amour-propre et la trop grande inclination que nous avons pour nous-même nous empêche de discerner la vérité ; au contraire, il est bien plus aisé de nous faire connaître et de nous conduire par les supérieurs, parce que l'amour-propre n'obscurcit pas en eux la lumière de la vérité à notre égard, et ne trouble pas leur jugement. Tant donc que cette union d'esprit et de cœur subsistera dans une communauté religieuse, la paix s'y entretiendra sans peine, et on s'y appliquera à son salut avec l'amour et la concorde de tout le monde. » On peut voir encore là-dessus ce qu'il dit contre les désobéissants dans ses grandes et petites règles, et contre ceux qui murmurent dans leur cœur des ordres de leurs supérieurs.

---

### SOLITAIRES DU DIOCÈSE DE NAZIANZE.

C'est de saint Grégoire de Nazianze que nous apprenons les vertus des solitaires de ce diocèse ; et ce que nous en allons rapporter d'après lui, est d'autant plus sûr, qu'il en parle en témoin oculaire, et en juste appréciateur de leur mérite. Nous avons vu dans sa Vie, que quand son père, qui était évêque de Nazianze, eut le malheur de souscrire à la formule du concile de Rimini, ils se séparèrent de sa communion, ce qui montrait en eux un zèle ardent pour la foi orthodoxe ; mais comme ce zèle était pur et accompagné de charité et de respect pour leur prélat, ils furent les derniers à s'en séparer et se réunirent à lui les premiers.

Saint Grégoire nous apprend particulièrement la haute estime qu'il avait de leur profession et de leur sainteté, dans un poème qu'il adressa en leur faveur à Hellène, intendant des subsides en 372, son ancien ami, pour les en faire exempter. « Car, lui dit-il, ils ne prennent presque aucune part aux choses de la terre, et ne s'occupent jour et nuit qu'à chanter les louanges de Dieu. Ils ne possèdent rien des biens fragiles du monde, l'espérance de ceux du ciel leur tenant lieu de toutes les richesses. Ils ont renoncé au mariage, et par conséquent au désir d'avoir des enfants qui fussent le soutien et la consolation de leur vieillesse. Ils sont entièrement détachés de la chair et du sang. Ils ne recherchent point dans les villes les magistratures pour paraître avec faste parmi leurs concitoyens; et ils ne font pas plus de cas des grandeurs humaines, que du plaisir qu'on sent dans quelque songe agréable et qui se dissipe au moment où l'on s'éveille. Dieu seul est le terme où tendent leurs désirs. Ils mènent une vie cachée, mais toute céleste, dans l'obscurité et la poussière, pour mériter d'être élevés à la gloire et y contempler avec les anges l'adorable Trinité. »

Le Saint passe ensuite à leurs différentes pratiques de pénitence, et dit : « Plusieurs d'entre eux demeurent dans des cavernes, évitant la vue des hommes et ne recherchant que la tranquillité amie de la sagesse. D'autres s'enferment dans d'étroites cellules, où ils ne voient jamais personne. Quelques-uns se chargent de chaînes pour mortifier leur corps et dompter leurs passions. On en a vu d'autres passer vingt jours sans prendre aucune nourriture, et qui, dans le reste du temps, n'usaient pas même du poisson. Il y en a qui se condamnent au plus rigoureux silence. On en voit qui passent toute l'année à prier dans l'église, et ce qui paraîtra incroyable, ils se tiennent devant Jésus-Christ comme des pierres vivantes, ne fermant pas même l'œil pour dormir. Un de ces solitaires ne vivait que de ce qu'un corbeau lui apportait. »

Parlant dans un endroit des vertus des chrétiens au-dessus de celles des philosophes, il nous apprend encore combien la vie de ces solitaires était sainte et pénitente. « On les voit, dit-il, occupés à purifier leur corps et à le rendre un temple agréable à Dieu. Ils passent les nuits entières dans les veilles et dans le chant des hymnes; ils s'élèvent en esprit vers l'Esprit suprême; ils ne se servent des choses sensibles que pour parvenir à la connaissance des choses invisibles et spirituelles. Il y en a qui, à force de se charger de chaînes, ont su dompter les mouvements rebelles de leur concupiscence. Quelques-uns, pour réparer les fautes qu'ils ont commises par les égarements de leurs sens, se sont condamnés à des prisons étroites et impénétrables aux rayons du soleil, ou se sont enfermés et comme ensevelis dans des cavernes et dans des trous des rochers. D'autres, pour fuir les occasions du péché, se confinent dans les bois avec les bêtes, où ils sont comme une espèce particulière d'hommes, qui ne connaissent de ce monde que ce qu'ils voient autour d'eux. Quelques autres, pour attirer la miséricorde du Seigneur, sont couverts de sacs et de cendres, fondent en larmes, couchent sur la terre nue, ou se tiennent debout durant des jours, des mois et même des années entières, leur foi et la crainte de Dieu les rendant immobiles, et tenant avant le temps leur esprit comme séparé du corps. Cela paraîtra incroyable; mais c'est ce que je sais aussi bien que plusieurs autres témoins oculaires de ces prodiges. Que, dis-je, il y en a que leur zèle a portés à une vie si extraordinaire, qu'ils mangeaient des cendres pétries avec leurs larmes, ou qui même ont vécu sans pain et sans eau, contre les lois de la nature. »

Il dit enfin qu'il n'était pas possible de faire l'énumération de tous ces grands hommes, qui se distinguaient chacun par quelque vertu singulière; que cette troupe sainte, dont Dieu même était le conducteur, touchait à peine la terre; que c'étaient les grandes pierres du temple de Dieu, que Jésus-Christ avait unies par la charité de l'Esprit-Saint; qu'ils n'accordaient presque rien

à leur corps ; qu'ils étaient tout appliqués à calmer les agitations de leur âme, à peser leurs paroles, à régler leur silence, à modérer leurs joies, à retenir leurs yeux, à réprimer la curiosité d'entendre ; qu'ils marchaient pieds nus, vêtus d'une simple robe, défaits, pâles, languissants, et comme morts sur la terre, en même temps qu'ils vivaient en esprit dans le ciel.

Le Saint parle aussi de quelques-uns de ces solitaires en particulier ; savoir, Clédone, Eulale, Cartère, Nicomède, Théogne, Evandre, Astère, Philadelphie, Rhegin, Léonce, Héliodore.

Clédone avait figuré avec distinction dans la cour de l'empereur ; mais voulant renoncer au monde, il distribua tous ses biens aux pauvres, et se consacra à Jésus-Christ par la profession monastique. Saint Grégoire le nomme le premier, ce qui fait présumer qu'il tenait un grand rang par sa piété parmi les solitaires. Il y a toute apparence que Clédone ne mourut point dans le désert ; mais qu'il fut mis dans le clergé et ordonné prêtre, car on croit que c'est ce Clédone qui signa dans le testament de saint Grégoire de Nazianze avec plusieurs autres, et qui y prit le titre de prêtre d'Icone. Peut-être qu'Amphiloque, étant fait évêque d'Icone en 374, l'emmena avec lui de Cappadoce, et le rendit ensuite à saint Grégoire dans le besoin qu'il en avait pour l'église de Nazianze, tandis que lui travaillait à rétablir sa santé dans sa retraite d'Arianze.

Si c'est donc ici Clédone le solitaire, il n'éclata pas moins dans le clergé qu'il l'avait fait dans le désert. Il prit soin de l'église de Nazianze en l'absence du Saint, qui le représente comme un prêtre insigne par sa piété et par sa foi, qui avait autorité d'enseigner et de reprendre dans cette église, qui était chargé des maux qui y arrivaient, et à qui beaucoup de personnes s'adressaient pour être instruites de la vraie foi. Le Saint dit aussi qu'il était cet aide excellent par lequel il conduisait ses brebis, et empêchait qu'en son absence elles ne fussent ravagées des loups ; enfin il assure qu'il éclatait entre les fidèles comme un diamant entre les

pierres. Il lui adressa de sa retraite d'Arianze deux célèbres lettres, ou deux discours contre l'hérésie d'Apollinaire, qui disait que Jésus-Christ n'avait point d'autre âme que sa divinité.

Eulale était cousin de saint Grégoire ; il avait un frère nommé Hellade, avec qui il embrassa la vie solitaire. Leur mère excellait tellement en piété, qu'on ne pouvait expliquer ses vertus en peu de paroles ; mais c'était assez les exprimer que de dire qu'elle était digne de ses enfants.

Eulale demeurait à Lamis avec plusieurs autres frères, quand saint Grégoire vint le visiter durant le carême de 382. Il n'interrompit point leur silence, qu'ils gardaient rigoureusement dans ce saint temps, et il le garda aussi de son côté. Le jeûne qu'ils observaient était si austère, que le Saint le qualifiait excessif. Eulale passa du rang des solitaires à celui des prêtres, et le Saint l'établit chorévêque, et l'envoya à Théodore de Tyanes pour l'informer des entreprises des apollinaristes. Enfin il le choisit pour lui succéder dans le gouvernement de l'église de Nazianze, dont il fut fait évêque par ceux de la province de la seconde Cappadoce. Il ne faut point confondre Hellade, frère d'Eulale, avec celui qui succéda à saint Basile dans la chaire de Césarée, puisqu'il mourut avant ce Saint.

Saint Grégoire représente Cartère comme un solitaire des plus intérieurs, et qui se mettait au-dessus des affections de la chair par l'élévation de son esprit à Dieu ; ainsi sa gloire était grande dans les cieux, parce qu'il ne tenait presque plus à la terre. Comme ce Saint dit que Dieu l'avait donné à un autre, cela fait présumer que c'est le même qui, selon Socrate et Sozomène, fut depuis chef des monastères d'Antioche et père spirituel de saint Jean Chrysostome.

Nicomède avait été marié avant que de se retirer du monde. Il n'avait qu'un fils et une fille, qu'il prit grand soin de former dans la vie spirituelle, leur donnant d'excellentes leçons ; mais la plus efficace était celle de son exemple. Il mit le garçon dans



un monastère, et sa fille dans une communauté de vierges ; ce qui fait que saint Grégoire le compare au patriarche Abraham. Il fut surtout recommandable par son parfait détachement. Le saint évêque l'appelle la gloire de son troupeau, c'est-à-dire de son monastère, ou de son diocèse.

Théogne entra des derniers dans le chemin de la perfection ; mais il y marcha avec tant d'ardeur, qu'il y fut bientôt des plus avancés. Il manifestait la tranquillité de son âme par la gaieté de son visage et la douceur de ses paroles ; et son cœur était pénétré de la crainte de Dieu.

Saint Grégoire loue ensuite les autres plus brièvement. Il dit d'Évandré, qu'il était riche des dons de Dieu, et que son âme était plus blanche que ses cheveux ne l'étaient par son grand âge ; qu'Astère et ses deux frères vivaient en commun dans une société très-parfaite et très-édifiante ; que Philadelphie, homme de qualité, lui était très-cher ; que Rhégin, Léonce et Héliodore, étaient montés au comble de la sagesse évangélique. On croit que Léonce est celui qui fut depuis évêque d'Ancyre en Galatie ; car celui-ci passa de la vie religieuse à l'épiscopat.

Enfin le saint Docteur parle des vierges de Nazianze, dont les unes vivaient en communauté et les autres chez leurs parents, et il assure qu'elles ne cédaient point aux solitaires en courage et en ferveur dans les pratiques des vertus et dans les exercices de la mortification religieuse, ne faisant aucun cas de leur beauté, ni des vains ornements dont les femmes mondaines tâchent de relever la leur, n'ayant aucun égard pour la délicatesse de leur corps, portant le cilice, couchant sur la terre nue, passant les nuits dans la prière, les soupirs, les gémissements, les larmes d'une sainte componction, et égalant par leurs vertus celles qui faisaient la gloire de l'Arménie, où on en voyait un grand nombre qui vivaient d'une manière parfaite.

## SAINT AMPHILOQUE, ÉVÊQUE D'ICONE ;

SAINT ASCOLE, ÉVÊQUE DE THESSALONIQUE ; LE BIEN-HEUREUX LEUCADE ET LE PRÊTRE SACERDOS, AMIS DE SAINT BASILE ET DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE <sup>1</sup>.

Théodoret donne de magnifiques éloges à saint Amphiloque, et il a mérité ceux de toute l'Église par les grands services qu'il lui a rendus ; car, comme dit cet historien, et comme il paraît par l'étroite liaison qu'il eut avec saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il fut un des plus illustres prélats de son siècle, et l'un des plus généreux défenseurs de la foi ancienne contre les attaques des hérétiques.

Il était de la Cappadoce, et fit quelque temps profession de la rhétorique. Il hanta aussi le barreau et y exerça la fonction d'avocat et de juge. Quoiqu'il fût alors encore fort jeune, il s'était acquis une grande réputation de sagesse et de probité ; car il ne se laissait jamais prévenir contre personne, et il était inouï qu'il eût jamais fait aucune lâcheté pour de l'argent. Cependant il fut inquiété sur quelque assistance qu'il avait rendue à un criminel, que l'amitié et l'éloignement qu'il avait du mal lui avait fait croire innocent, et il eut besoin que saint Grégoire s'employât pour lui dans cette affaire disgracieuse, auprès de ses plus puissants amis.

Nous ne savons point si Dieu fit servir cette traverse pour le dégoûter du monde, et il paraît que saint Grégoire de Nazianze aida à s'y déterminer ; d'où vient qu'il l'appelle sa gloire comme ayant été sa conquête à Dieu.

Il se retira dans la Cappadoce, et demeura dans une contrée nommée Ozizale, où il prenait soin de son père déjà fort âgé. Ce

<sup>1</sup> Saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, Théodoret, Socrôme.

canton était riche en prairies, en jardins et en herbages ; mais il ne portait point de blé, ce qui était pour lui un sujet de sollicitude et de mortification. La vie qu'il menait dans cette retraite le faisait si fort estimer de saint Grégoire, qu'il le considérait comme son appui, son fidèle conseiller et son compagnon dans la piété ; mais nous ne savons rien de plus particulier là-dessus, et nous avons sujet de regretter d'en avoir si peu de connaissance. Le reste de son histoire regarde son épiscopat.

Quoiqu'il fût très-uni à saint Basile, et que ce Saint l'appelât son cher fils, il s'éloigna de lui dès qu'il fut élevé à la chaire de Césarée, de peur qu'il ne l'appelât au ministère de l'Église. Mais Dieu, qui sait choisir en tout temps, comme dit ce saint Docteur, les vases d'élection qui lui sont agréables, l'enferma dans les filets de sa grâce, et l'emmena au milieu de la Pisidie, où l'estime de sa vertu le fit ravir de force pour lui confier le gouvernement du diocèse d'Icone, et en même temps de toute la Licaonie <sup>1</sup>. Ceci se passa vers l'an 374. Il se plaignit à saint Basile de la pesanteur de sa dignité, comme d'un fardeau qui surpassait ses forces ; mais saint Basile lui répondit en bénissant le Seigneur du choix qu'il avait fait de lui, et en lui en témoignant une grande joie. Il l'exhorte à gouverner son peuple avec courage et avec prudence, l'assurant qu'il a assez de force pour soutenir le poids de son ministère, et que de plus Dieu le porterait avec lui.

Saint Amphiloque l'éprouva, et on en vit les effets par les biens infinis qu'il fit dans la Licaonie, qu'il régla, dit ce saint Docteur en parlant de lui, d'une manière apostolique. Il est un de ceux auxquels le Saint a écrit le plus de lettres ; car quoiqu'il fût dans la dignité d'évêque et destiné à enseigner, il était ravi de se rendre le disciple du grand Basile et de puiser dans ses lumières la science de l'Église, ce qui prouve la pureté de son zèle et sa grande humilité.

<sup>1</sup> Ancienne région de l'Asie-Mineure dans les montagnes du Taurus.

Il assista à divers conciles, entre autres au second œcuménique assemblé à Constantinople en 381, dont il fut un des principaux ornements. L'estime générale qu'on y eut de sa vertu et de la pureté de sa foi, fit que dans ce même concile, et ensuite par la loi que l'empereur Théodose publia le 30 de juillet, il fut choisi pour un des centres de la communion catholique dans le diocèse d'Asie.

Il combattit puissamment l'hérésie des Messaliens, purgea son troupeau de la peste qu'ils y avaient apportée, les fit condamner dans le concile de Side en Pamphylie où il présida, et les réfuta par deux livres en les jugeant sur leurs propres paroles. Saint Grégoire de Nazianze témoigne qu'il guérissait les malades par ses prières, par l'invocation de la très-sainte Trinité, et par l'oblation du saint Sacrifice. Il y a apparence qu'il mourut avant les troubles que la déposition de saint Jean Chrysostome excita dans l'Orient dès l'an 403. Les Grecs et les Latins honorent sa mémoire le 23 de novembre.

Saint Ascole a été un des plus célèbres prélats de l'Eglise, comme l'on en peut juger par le grand cas qu'en faisaient saint Basile, saint Ambroise, le pape Innocent, et tous ceux qui ont eu occasion d'en parler. Ce que saint Ambroise écrivit aux prêtres de Thessalonique pour les consoler de sa mort et les féliciter du successeur qu'ils lui avaient donné, est une éloge funèbre, que nous placerions volontiers ici pour faire mieux connaître ses vertus, si nous n'étions obligés d'abréger. C'est principalement de ce saint Docteur que nous apprenons la piété, qu'il fit paraître dans sa jeunesse, le détachement qu'il montra pour tout ce qu'il avait de plus cher sur la terre, le sacrifice qu'il fit de lui-même à Jésus-Christ dans la vie solitaire, et enfin les importants services qu'il rendit à son diocèse et à l'Eglise lorsqu'il fut élevé à la dignité épiscopale.

Il était originaire de Cappadoce, comme nous l'apprenons de saint Basile; mais il abandonna sa patrie étant encore presque

enfant, et se retira dans un monastère de l'Achaïe <sup>1</sup>, où il passa sa jeunesse. Il y vivait dans un si parfait détachement de la chair et du sang que, quand ses parents l'y venaient chercher, il répondait avec Jésus-Christ qu'il n'avait pour parents que ceux qui faisaient la volonté de Dieu. Sa ferveur le porta à s'enfermer dans une petite cellule pour y vaquer uniquement, dans l'oubli entier du monde, à la contemplation des choses célestes. Mais quoiqu'il ne cherchât qu'à se cacher aux yeux des hommes, sa vertu le fit connaître, et le bruit s'en répandant dans les pays voisins, les peuples de Macédoine vinrent le conjurer de se charger de leur conduite spirituelle en qualité d'évêque de Thessalonique qui en était la métropole. Les évêques de la province n'eurent point d'égard à son âge, car il était encore assez jeune; mais ils se décidèrent sur la grande vertu qu'il avait pratiquée jusqu'alors, et qui le rendait à leurs yeux très-capable d'un poste de cette importance.

La chute d'Erème, son prédécesseur, qui avait succombé sous la violence de Constance vers l'an 355, demandait en effet un homme comme lui pour réparer les maux que la faute de cet évêque avait causés dans ce diocèse; c'est ce qui fait dire à saint Ambroise, qu'il y vint comme David pour rétablir la paix parmi les peuples, et comme un vaisseau chargé de toutes les richesses spirituelles. Le même Saint l'appelait aussi le mur de la foi, de la grâce et de la sainteté; et écrivant après sa mort à Anyse, son successeur et son disciple, il lui dit ces belles paroles qui font tant d'honneur à l'un et à l'autre : « Je vous congratulate, mon frère, de ce qu'on a trouvé en vous tant de mérite, qu'on n'a pas délibéré un seul moment à vous choisir pour succéder à un si grand homme; mais ce vous est aussi une très-grande charge d'avoir à soutenir une si haute réputation. On veut voir

<sup>1</sup> Petite contrée de l'ancienne Grèce, au nord du Péloponèse. Cette contrée a aujourd'hui Patras pour chef-lieu.

revivre en vous Ascole, sa vertu, sa régularité et son courage invincible. »

Le même saint Docteur dit, comme un effet de ce grand courage, qu'il se portait partout selon les besoins de l'Eglise, à Constantinople, en Achaïe, en Epire, en Italie, et que c'était avec tant de promptitude que ceux qui étaient plus jeunes et plus robustes que lui avaient de la peine à le suivre, parce qu'il avait tellement assujetti son corps, qu'on eût dit qu'il n'en dépendait point.

Il contracta dès l'an 371 une étroite amitié en Cappadoce avec saint Basile, qui lui donna dès lors toute son estime. Il lui envoya ensuite le corps de saint Sabas, qui avait souffert le martyre en Gothie en 372, avec la relation de ce qu'il avait souffert, et qui était écrite sous le nom de l'Eglise des Goths. Il semble même de la manière que saint Basile lui parle en le remerciant qu'il eut quelque part aux souffrances des martyrs d'alors dans ce pays.

Il était dans Thessalonique en 380, d'où il gouvernait toute la Macédoine dans l'union de la charité et dans la vérité de la foi, comme le remarque Sozomène, quand le grand Théodose, qui y était tombé malade, voulut recevoir le saint Baptême. Ce prince s'informa auparavant avec soin quel était l'évêque du lieu et quelle était sa doctrine, car il craignait de tomber entre les mains de quelque arien ; mais on lui apprit qu'Ascole était très-pur dans la foi et excellent dans ses œuvres : ce qui fit qu'il reçut de lui avec joie le sceau sacré de la régénération.

Il se trouva au concile de Constantinople en 384, et sur la fin de l'année d'après au concile de Rome, d'où il alla voir saint Ambroise qui était alors malade. Ce Saint ne l'avait jamais vu, et désirait ardemment sur sa grande réputation d'avoir ce bonheur. Il n'est rien de plus touchant que ce qu'il écrit à Anyse, son successeur, de cette consolante entrevue. « La maladie, dit-il, dont j'étais accablé lorsqu'il vint en Italie, ne me permettant

point de venir à lui, il me prévint lui-même. Et avec quelle tendresse et avec quelle affection nous nous embrassâmes-nous réciproquement ! Nous déplorâmes ensemble les malheurs de notre temps, et dans la douleur dont nos cœurs étaient pénétrés, nous les soulageâmes par nos larmes, qui furent si abondantes de part et d'autre, que nos habits, à mesure que nous nous tenions embrassés, en furent arrosés.

Les Goths et divers autres peuples barbares firent durant son épiscopat des irruptions dans la Thrace et dans l'Illyrie, depuis 377 jusqu'en 382 ; mais tandis qu'ils pillaient et ravageaient impunément les villes et les bourgs, ils étaient arrêtés et contraints de demander la paix lorsqu'ils venaient à Thessalonique. Enfin il les chassa de toute la Macédoine, où il n'y avait alors point de troupes pour leur résister ; et ce fut en obtenant de Dieu par la ferveur de ses prières qu'il envoyât la peste dans leur armée, ce qui les contraignit de prendre la fuite et ensuite de demander de nouveau la paix. Ainsi leur retraite la rendit à cette province, et enfin Ascole alla jouir dans le ciel de la paix de Dieu, qu'il avait méritée par ses grandes vertus et par ses travaux pour son peuple et pour toute l'Eglise : ce fut durant l'hiver, et vers le commencement de l'an 384.

Saint Ambroise, qui, comme il le marque dans la lettre qu'il adresse au sujet de cette mort à tout le clergé de Thessalonique, avait toujours dans l'esprit l'image de ce saint évêque, apprit la nouvelle de sa mort lorsqu'il était appliqué à considérer ses grandes actions. Il paraît, par la manière dont il s'exprime, que ce fut par une voie extraordinaire, et peut-être par l'apparition de ce Saint même, les chemins étant alors fermés par mer et par terre. « Car, dit-il, vous me demanderiez inutilement de qui j'ai appris la mort de ce saint homme avant que j'eusse reçu vos lettres, puisque personne de chez vous ne pouvait venir me l'apprendre, tous les passages étant interdits. Je l'ai pourtant apprise et je ne puis guère douter que ce ne soit

le Saint qui s'est annoncé lui-même à moi, comme étant dégagé des liens du corps et jouissant du fruit de ses travaux parmi les chœurs des anges.

« Il n'est donc point mort, ajoute-il, mais il n'a fait que s'en aller à Jésus-Christ, en quittant la terre pour passer au ciel porté sur les ailes spirituelles de ses mérites. Il soupirait depuis longtemps, comme l'Apôtre, après ce bienheureux séjour; mais il était détenu sur la terre comme le même Apôtre par les vœux des peuples, étant encore nécessaire à l'Église; car il ne vivait point pour lui-même, mais plutôt pour tous les autres auxquels son ministère était comme une source de salut. A présent il est devenu habitant du ciel, et de cette céleste Jérusalem dont il a pris possession. Là, il contemple sans voile l'étendue immense de cette cité bienheureuse, cet or si pur et ces pierres précieuses dont elle est bâtie; ce soleil de justice qui l'éclaire, tout différent de celui que nous voyons ici-bas. Enfin, voyant à découvert ces inestimables beautés, il dit : « Nous voyons à présent dans la cité du Dieu des vertus, dans la cité de notre Dieu, ce qu'on nous en avait annoncé dans notre vie mortelle, et nous y vérifions ce que la foi nous en avait appris. »

Son peuple fut plus affligé de sa mort qu'il ne l'avait été de la guerre des barbares, et rien ne put mieux le consoler que le choix qu'on fit de saint Anyse, son disciple et l'héritier de ses vertus, comme il paraît par la lettre que saint Ambroise lui adressa pour le féliciter de son élection.

Saint Grégoire de Nazianze parle, dans une de ses lettres, d'un abbé d'un grand mérite nommé Leucade, qui gouvernait, dans un lieu appelé Sarmabade, un monastère double, c'est-à-dire qui était composé de deux communautés, l'une d'hommes, l'autre de vierges : ce qui n'était point alors sans exemple; car ce Saint parle dans plus d'un endroit de ses ouvrages de ces sortes de monastères, et dit qu'il était bon que les deux sexes conspirassent à servir Dieu dans une sainte société : mais c'était avec la sage



précaution que leurs demeures fussent entièrement séparées, pour éviter tout soupçon et retrancher tout sujet de médisance.

Nous ne savons point de quel pays était l'abbé Leucade; mais il mérita, par ses vertus et la sagesse de son gouvernement, d'être extrêmement regretté des religieux et des vierges sacrées, dont il avait eu la conduite durant sa vie. Saint Grégoire leur écrivit quand il fut mort une lettre de consolation, dans laquelle il leur marque qu'il ne faut point pleurer un athlète qui sort victorieux de la lice pour aller recevoir la couronne; mais qu'il fallait tâcher d'imiter les vertus qu'ils avaient aimées en lui, afin de le faire revivre dans chacun d'eux. Il leur représente là-dessus sa pureté, sa douceur, son humilité, sa ferveur dans l'observance régulière et ses autres vertus, et il désire qu'ils travaillent si bien à les imiter, qu'en se regardant les uns les autres, ils croient voir leur père et leur supérieur comme s'il était encore vivant. Le bienheureux Leucade peut être mort vers l'an 386.

Le prêtre Sacerdos tint dans son temps un rang particulier parmi les amis de saint Grégoire, qui lui donna de grandes louanges. Sa piété devança son âge, et il fut élevé à la prêtrise par saint Basile. Nous avons parlé dans la vie de ce saint docteur du célèbre hôpital qu'il bâtit à Césarée. Il lui en donna l'administration, ainsi que le gouvernement du monastère qui vraisemblablement devait y être joint. Sacerdos s'acquitta pendant longtemps de ce double emploi avec toute la charité et la prudence qu'on pouvait désirer; ce qui lui acquit l'affection de tous les moines.

Mais il fallait que sa vertu fût éprouvée par les armes que la justice tient à sa gauche, selon l'expression de saint Grégoire, c'est-à-dire par les tribulations et les traverses; ce qui lui arriva sous l'épiscopat d'Hellade, successeur de saint Basile. Sacerdos remplissait trop bien son ministère pour ne pas avoir des jaloux. ils le calomnièrent auprès de lui, et formèrent leur accusation

avec tant d'artifice et de malice, que le prélat s'y laissa surprendre et lui ôta le gouvernement des moines et des pauvres. La manière même donc il se conduisit dans cette affaire fit soupçonner que c'était lui-même qui avait suscité l'accusateur.

Saint Grégoire, qui chérissait beaucoup Sacerdos, lui écrivit plus d'une lettre pour le fortifier dans cette tentation ; et comme il connaissait qu'il était assez bien établi dans la vertu pour porter les vérités les plus fortes, il lui dit sans user de ménagement, qu'il ne devait pas s'imaginer de n'avoir rien à souffrir en entrant dans la vie religieuse ; que s'il l'avait pensé ainsi, il n'y était point entré en vrai religieux, et ne faisait pas honneur à ceux qui l'avaient instruit ; que si au contraire il s'était attendu à être persécuté, il le devait souffrir généreusement.

Il lui donne ces belles leçons dans une autre lettre : « Qu'y a-t-il de fâcheux pour nous ? Rien que de perdre Dieu et la vertu. Que tout le reste aille comme il plaira à Dieu de le faire aller, il est le maître de notre vie et il sait bien la raison de tout ce qui nous arrive. Craignons seulement de faire quelque chose d'indigne de notre piété. Nous avons nourri les pauvres, nous avons eu soin de nos frères, nous avons chanté des psaumes avec plaisir autant qu'il nous a été possible. On ne veut plus nous le permettre ; employons notre piété d'une autre manière. La grâce n'est pas stérile en moyens de nous sauver. Demeurons donc dans la solitude ; occupons-nous à la contemplation ; purifions notre esprit par la lumière de Dieu ; ce qui n'est peut-être pas moins relevé que tout ce que nous pourrions faire. »

Il paraît par une lettre du même Saint à Homophrone, qui était apparemment un des principaux du monastère de Sacerdos, qu'il était touché de la persécution qu'on lui avait suscitée, et il le prie de l'exhorter à ne point se décourager, mais au contraire à profiter de cette tribulation et à tâcher d'apaiser son évêque et de fortifier les frères. Il écrivit aussi à cet évêque en sa faveur, n'y étant pas seulement porté par son amitié pour Sa-

cerdos, mais aussi pour défendre son innocence; d'autant plus qu'on était scandalisé dans le monde qu'il eût si maltraité un personnage d'un si grand mérite, et que divers moines lui en avaient porté leurs plaintes. Mais il n'eut pas lieu d'être satisfait des réponses de ce prélat; ce qui n'empêcha pas qu'il ne conservât toujours la même estime pour ce prêtre injustement accusé et qui mourut dans cette persécution. Ce qui fait dire à saint Grégoire, qu'il s'en était allé à Dieu, cédant sans beaucoup de peine à l'envie et aux attaques du démon.

Sacerdos avait une sœur mariée nommée Thècle, que saint Grégoire appelle une servante de Dieu et les *prémices* des gens de bien. Dieu avait béni son mariage par la naissance de quelques enfants, qu'elle lui offrait comme des hosties vivantes qui lui étaient agréables. Son amour pour la retraite la porta, étant devenue veuve, à se retirer dans un monastère, ou dans une maison voisine d'une Église dédiée en l'honneur de quelques saints martyrs. C'était là que, séparée du siècle, elle ne s'occupait que du soin de plaire à Dieu.

Sa piété ne se démentit point dans la mort de son frère, ni dans les persécutions qu'il avait souffertes, et dont elle éprouva aussi les effets, parce que Hellade, prétendant que Sacerdos avait mal administré les biens des pauvres, voulait l'inquiéter elle comme son héritière. Dieu lui réservait cette épreuve pour purifier sa vertu et la rendre plus parfaite par la pratique d'une humble patience. Saint Grégoire l'était allé voir et avait été très-édifié de sa piété : il avait admiré la fermeté de sa foi et son amour pour la retraite. Il lui écrivit pour la consoler après la mort de son frère, et il paraît par sa lettre qu'elle avait promis à Dieu de garder les règles de la perfection évangélique. Il se sert de cet engagement pour lui faire entendre qu'elle était plus obligée de souffrir les tribulations et les disgrâces de cette misérable vie. Il lui donne là-dessus d'excellentes instructions, et lui dit, au sujet de ce qu'elle souffrait pour les morts, qu'elle ne





Goussier delin.

Imp. A. Chardon aîné, Paris.

St. Philomena.

pouvait leur plaire davantage qu'en le portant avec patience : car, ajoute-t-il, je suis persuadé que les âmes des saints connaissent ce que nous faisons ici.

---

## PHILOROME ET ÉLÉMON SOLITAIRES.

### ET SAINTE EUSÉBIE L'ÉTRANGÈRE.

C'est sur le témoignage de Pallade que nous allons parler de deux solitaires qu'il connut dans la Galatie.

Philorome était fils d'une mère esclave, mais son père était libre. S'il n'eut rien de distingué du côté de la naissance, sa vertu l'ennoblit aux yeux de Dieu. Il renonça au monde du temps de Julien l'Apostat, dont il s'attira la colère pour lui avoir parlé avec une sainte liberté; ce qui fit que ce prince le fit raser par ignominie et souffleter par de jeunes gens. Bien loin que cet affront lui fût sensible, il le souffrit avec la générosité d'un vrai disciple de Jésus-Christ, et en remercia même ce prince. Il vécut pendant quarante ans dans un monastère, où il s'exerça fidèlement dans tous les devoirs de la vie religieuse, gardant une conduite si sainte, que tous ceux qui en étaient témoins le regardaient comme l'ange de la terre. Ce ne fut pourtant pas sans avoir des combats bien violents à soutenir. Le démon le tenta de plus d'une façon; mais il lui résista toujours avec le glaive de la foi et de la mortification. Il se chargea d'une grosse chaîne; il s'enferma dans une étroite cellule; il jeûnait rigoureusement; il ne mangeait rien de cuit, et durant trente-deux ans il ne toucha pas même à un seul fruit.

Jugeant qu'une vaine frayeur qui le saisissait souvent, même durant le jour, était un artifice du démon qui voulait le troubler, il s'enferma pendant six ans dans un tombeau. Sa princi-

pale occupation était de transcrire des livres, et après avoir pris sur le gain qu'il en retirait ce qu'il lui fallait pour son entretien, qu'il réduisit au pur nécessaire, il donnait le reste aux pauvres. Sa vieillesse ne l'empêcha pas de gagner sa vie par le travail de ses mains. Il persévéra ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, qui, selon les apparences, furent la durée de sa vie. Saint Basile faisait un grand cas de sa vertu et l'avait en singulière estime. Il avait fait à pied le voyage de Rome pour prier au tombeau de saint Pierre et saint Paul, de même que les pèlerinages d'Alexandrie et de Jérusalem; et dans ces différentes courses il se tint toujours en la présence de Dieu, comme s'il eût été dans sa cellule : c'était là sa pratique favorite et le don qui caractérisait sa piété.

Il y avait aussi du temps de Pallade, à Ancyre, capitale de la Galatie, un saint moine, père des monastères, qui éclata particulièrement par sa grande charité envers les pauvres et les affligés. Cet historien ne nous a point appris son véritable nom, et il l'appelle Elémon, c'est-à-dire l'aumônier, en le faisant connaître par la charité à laquelle il s'exerça avec tant de zèle. L'évêque du lieu le prit auprès de soi et voulut l'ordonner prêtre; mais cet homme souverainement humble le pria de ne point le faire, et se livra tout entieraux œuvres de miséricorde envers les pauvres du diocèse.

On ne pourrait jamais exprimer les soins infatigables qu'il prit pour leur fournir des habits, des aliments, des remèdes et tout ce qui était nécessaire pour les faire subsister, ou les soulager dans leurs maux. Il les visitait dans les hôpitaux et dans les maisons particulières, et il allait aussi dans celles des riches pour les exhorter à les secourir. Quant à lui, il était si pauvrement vêtu, qu'on n'eût pas donné, dit Pallade, une obole de l'habit qu'il portait. La nourriture qu'il prenait répondait à la pauvreté de ses vêtements, et si on lui faisait présent de quelque livre de piété, quand même c'eût été celui de l'Evangile, il le vendait pour

en distribuer le prix aux personnes indigentes, donnant pour raison que le meilleur usage qu'il en pouvait faire était de pratiquer la charité qui y est si fort recommandée. Ce fut par ces excellentes œuvres que ce grand aumônier s'acquittait un trésor de mérites dans le ciel.

Il ne manquait pas d'autres monastères dans les autres provinces de l'Asie Mineure; mais nous n'avons point des mémoires de leur discipline ni des vertus des religieux qui les habitaient. Surius et Bollandus nous ont donné la Vie d'une Sainte appelée Xené, c'est-à-dire l'Étrangère, dont le véritable nom était Eusébie, et qu'on dit avoir été écrite par un auteur contemporain. Nous en allons donner l'abrégé avec Bulteau, qui l'a inséré dans son *Histoire monastique*. Elle était Romaine et d'une maison riche. Ses parents, qui n'avaient qu'elle d'enfant, voulurent la marier lorsqu'elle en eut l'âge, et lui choisirent une personne de sa qualité. Le jour des noces fut arrêté; mais elle préféra l'Époux céleste à celui de la terre, et s'enfuit secrètement par une inspiration intérieure, que la suite de sa vie prouva bien être plutôt un effet de l'amour divin que de son imagination.

Après avoir donné aux pauvres son argent et ses bijoux, elle se cacha sous un habit d'homme, accompagnée de deux servantes qui s'étaient dévouées à la suivre sous un semblable habit, et monta sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Égypte. Elle arriva à Alexandrie, et sans s'y arrêter elle passa à l'île de Cos, qui est dans l'archipel, où elle reprit les habits de son sexe, ne craignant point d'y être reconnue.

La Providence qui guidait ses pas lui fit heureusement rencontrer dans cette île un vénérable vieillard nommé Paul, qu'elle prit d'abord pour l'évêque du lieu, mais qui était supérieur du monastère de Saint-André de Mylasse, dans la province de Carie. Il revenait de la Terre-Sainte et se hâtait d'aller joindre sa communauté. Eusébie lui déclara le dessein qu'elle avait de se consacrer entièrement à Dieu, et le conjura de lui en faciliter les



moyens, et Paul lui proposa de le suivre à Mylasse, où il tâcherait de la servir; ce qu'elle fit.

Il la logea auprès de l'église cathédrale de cette ville, où elle bâtit un monastère dont elle eut la direction. Plusieurs filles se joignirent à elle, et il s'y forma une communauté édifiante. Cyrille, évêque de Mylasse, mourut peu de temps après, et l'abbé Paul, qui fut mis en sa place par le commun suffrage du clergé et du peuple, établit Eusébie dans le ministère de diaconesse. La sainteté de sa vie la rendait très-digne de cet emploi. Son abstinence était incroyable; car elle passait quelquefois une semaine entière sans manger; et quand elle prenait quelque nourriture, ce n'était qu'un morceau de pain qu'elle trempait souvent de ses larmes, et sur lequel elle jetait de la cendre prise dans l'encensoir de la chapelle : elle passait aussi les nuits entières en oraison.

Malstandis qu'elle exerçait ces saintes rigueurs sur elle-même, sa charité pour ses sœurs la rendait douce, bienfaisante, toujours attentive à les secourir dans tous leurs besoins. D'ailleurs, quelques progrès qu'elle eût faits dans les vertus religieuses, cela n'empêchait pas qu'elle ne se regardât comme la dernière et la plus imparfaite de toutes. Enfin l'heure de sa délivrance lui étant manifestée par une maladie mortelle dont elle fut atteinte, elle appela toutes ses filles dans la chapelle du monastère dédiée à saint Étienne; et là, sentant que sa dernière heure approchait, elle les exhorta à imiter fidèlement les Vierges sages de l'Évangile, qui tiennent dans leur cœur la lampe de l'amour divin allumée dans l'attente du divin Époux; pria pour elles, se recommanda à leurs prières; et les ayant congédiées, elle se mit à genoux pour continuer son oraison, durant laquelle son âme sortit de son corps pour s'unir à Dieu dans l'éternité. Ses deux servantes qui l'avaient suivie de Rome moururent peu de temps après et furent enterrées à ses pieds. L'évêque Paul ne tarda pas non plus de mourir, et il fut enseveli dans son monastère de

Saint-André. Ses reliques, ainsi que celles de sainte Eusébie, furent regardées comme la gloire et la défense de Mylasse.

On appela la sainte Xené ou l'Étrangère, parce qu'elle l'était par rapport à cette ville; mais on pouvait également l'appeler ainsi, parce qu'elle se regardait comme étrangère sur la terre, tous ses désirs tendant au Ciel.

**NEUVIÈME PARTIE**  
**SOLITAIRES DE CONSTANTINOPLE**  
**ET DES PROVINCES VOISINES**

---

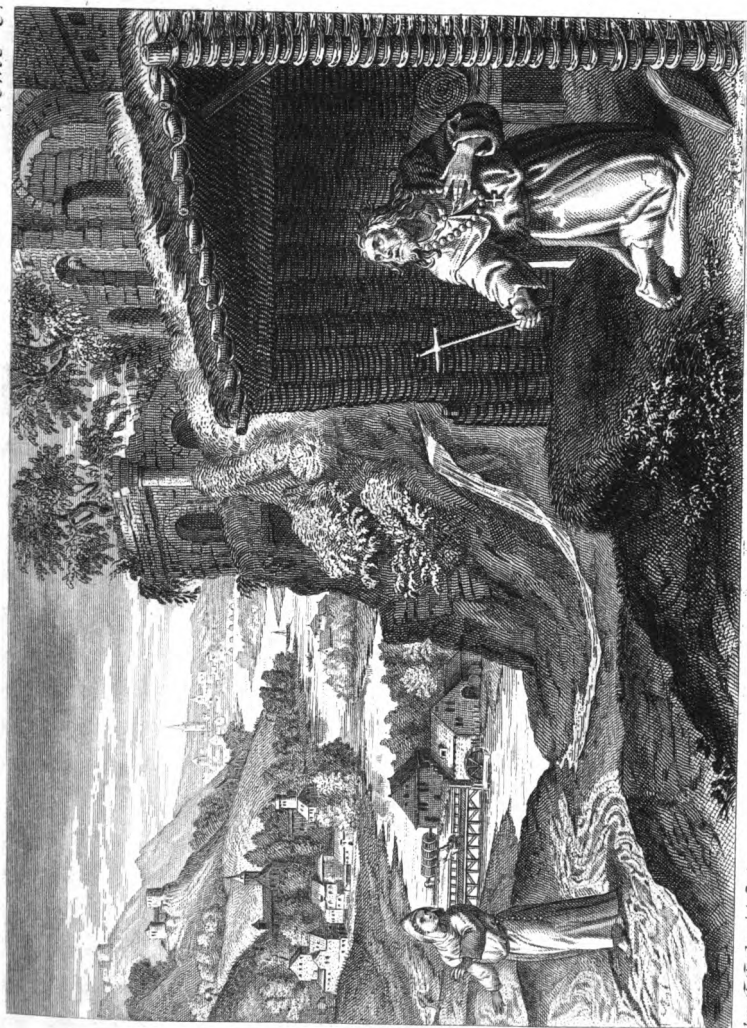
**DES MONASTÈRES DE NICOMÉDIE ET DE CHALCEDOINE**

SAINT ARSACE ET SAINT HYPACÉ <sup>1</sup>

L'histoire des solitaires dont nous allons parler dans ce livre fait partie de celle de l'Église, et nous oblige d'y recourir. On n'y trouvera point cette vie tranquille et entièrement éloignée du monde dans le repos du désert, que nous avons fait remarquer dans les solitaires des livres précédents. Mais on y pourra admirer la fermeté dans la foi orthodoxe, et le zèle pour la conserver que plusieurs ont montré dans ces temps orageux, où l'Église, affligée par les hérésies, les a vus sortir de leur retraite pour la consoler dans sa douleur, et l'aider de leurs travaux, de leurs prières, et les dons célestes dont Dieu les avait favorisés.

On verra donc d'une part, ces grands personnages envoyés de Dieu dans les pressants besoins de son Église, combattre pour elle, tant par leur ardeur à en soutenir les décisions, que

<sup>1</sup> Sozomène, les Bollandistes, Tillemont, Bulteau.





par l'exemple de leurs vertus. Mais d'autre part, nous ne saurions taire la désertion de plusieurs faux moines entraînés par les évêques hérétiques, et attachés à les servir avec autant d'obstination dans leurs erreurs, que les bons ont concouru avec les orthodoxes pour conserver le précieux dépôt de la foi dans la même pureté qu'ils l'avaient reçue des apôtres. Nous tâcherons pourtant d'abrégé dans ce qui appartient à l'histoire de l'Église, et nous ne perdrons point de vue celle qui fait ici notre principal objet, évitant toute digression étrangère à notre sujet.

L'état monastique qui fleurissait dans la Syrie, la Mésopotamie et le Pont, s'étendit aussi dans la Bythinie, où la célèbre ville de Nicomédie, que l'empereur Dioclétien avait arrosée auparavant du sang de tant de saints Martyrs, fut illustrée par les vertus des solitaires. On y remarqua principalement saint Arsace, qui eut la gloire de confesser le nom de Jésus-Christ dans la persécution de Licinius. Il était Perse de nation et officier de l'empereur ; mais ayant quitté le service, soit que ce fût volontairement, soit qu'on l'eût chassé à cause de sa religion, il embrassa la vie monastique, et se retira dans une tour de Nicomédie. Ce fut là qu'étant occupé des exercices de sa profession, il s'éleva à une vertu si éminente, que Dieu le favorisa des dons de miracles et de prophétie : il délivra plusieurs possédés des malins esprits, et un entre les autres qui courait les rues avec l'épée à la main, et obligeait tout le monde de se cacher ; car il le terrassa en prononçant seulement le nom de Jésus-Christ et força le démon de l'abandonner. Une autre fois il parut dans la campagne un énorme dragon, dont l'haleine était si meurtrière qu'elle faisait mourir les gens avant même qu'on l'eût pu voir. Il se tenait ordinairement dans une caverne près du grand chemin, d'où il sortait dès qu'il apercevait quelque passant, et le dévorait. Il avait déjà fait périr plusieurs personnes, et le bruit en vint aux oreilles d'Arsace, qui se transporta sur le lieu et pria le Seigneur de faire périr ce cruel animal : ses vœux furent

exaucés sur-le-champ, le dragon sortit de son antre, et se tua lui-même en s'écrasant la tête contre une pierre.

Sozomène, qui rapporte ceci sur des témoins sûrs, ajoute qu'il avait fait d'autres merveilles qu'on ne pouvait attribuer qu'à une vertu céleste ; mais celle qui mérite plus d'attention fut la révélation qu'il eut de la ruine de Nicomédie. Dieu lui fit connaître que cette ville allait être renversée par un tremblement de terre, et qu'il en devait sortir au plus tôt, s'il ne voulait pas être enveloppé dans le malheur de ses habitants. Arsace, à cet avertissement du ciel, quitte sa cellule, vient à l'église, assemble les prêtres et les clercs, leur déclare ce que Dieu lui fait avoir connaître, et les exhorte à prier pour apaiser sa justice et détourner le fléau qui les menaçait : mais au lieu d'y ajouter foi, ils se moquèrent de sa prédiction. Voyant qu'il n'était point écouté, il retourne dans sa tour, et prosterné le visage contre terre, il conjure le Seigneur de le retirer de ce monde pour n'avoir pas la douleur de voir la ruine d'une ville qu'il regardait comme sa patrie, parce qu'il y avait appris à connaître Jésus-Christ, et à vivre selon les lois de son Évangile. C'est ce qu'on disait de lui après sa mort, soit qu'on l'eût présumé ainsi, soit qu'il l'eût fait entendre par quelque discours qu'il avait tenu.

Cependant sa prédiction fut accomplie le 24 août de l'an 358. Sur les six ou sept heures du matin, un tremblement de terre des plus terribles qu'on ait jamais sentis, renversa la ville, et fut suivi d'un embrasement qui dura cinquante jours. Cet accident fut si subit que personne n'eut le loisir de fuir pour chercher un lieu de sûreté. Ainsi tout y périt à la réserve de quelques personnes qui furent pourtant blessées. Tous les historiens, soit ecclésiastiques, soit profanes, ont parlé de cet horrible accident. Cependant, la tour où saint Arsace était enfermé ne fut point endommagée, et on l'y trouva mort après que le tremblement eut cessé, au même état où il s'était mis pour prier.

Rufin, préfet du prétoire, qui gouvernait l'Orient sous le grand

**Théodose**, bâtit à trois milles de Chalcédoine un superbe palais avec une très-belle église dans le faubourg appelé Chène, et à qui on donna depuis, à cause de lui, le nom de Ruffinien. L'église fut nommée *Apostoléon*, parce qu'elle était bâtie à l'honneur de saint Pierre et de saint Paul. Il y eut un grand nombre de prélats qui y furent invités en 394 pour en faire la dédicace, et plusieurs moines aussi y assistèrent. On tint à cette occasion un concile à Constantinople. Rufin mit des moines à cette église pour en être le clergé et y chanter l'office divin, et y bâtit un monastère. Il s'y fit baptiser et voulut <sup>1</sup> qu'Ammonius, l'un *des grands frères* dont nous avons parlé dans un autre volume, le levât des fonts. Cet Ammonius mourut quelque temps après, et fut enseveli dans cette église.

Il est parlé dans plus d'un endroit de l'*Histoire monastique* du monastère de Rufin ; mais nous apprenons des Actes de saint Hypace que nous allons donner, que les moines d'Égypte qu'on y avait appelés pour l'habiter, l'abandonnèrent après la mort de son fondateur, et se retirèrent dans leur province. On dit aussi que d'autres l'ayant voulu habiter, furent obligés d'en sortir, à cause qu'il était infesté des malins esprits, de sorte qu'il fut inhabité jusqu'à ce que saint Hypace, plus courageux que les autres, y vint établir sa demeure, et forma une nouvelle communauté.

Les Bollandistes nous ont donné la Vie de ce Saint, écrite par un de ses disciples nommé Callinice, par conséquent témoin oculaire de ses vertus. Il était de Phrygie, et ses parents joignaient à la noblesse les œuvres chrétiennes et la crainte de Dieu. Son

<sup>1</sup> Fleury dit que ce fut Evagre du Pont qui servit de parrain à Rufin ; mais Tillemont et Bulteau, que nous avons suivis, tiennent que ce fut Ammonius Till., t. x, p. 795; Bult., liv. III, c. 13, n. 2. Il y a aussi quelque difficulté touchant ce Rufin qui fonda ce monastère, qu'il serait inutile d'examiner ici. On peut voir là-dessus les continuateurs de Bollandus dans la Vie de saint Hypace au 17 de juin, page 303.



père, qui était homme de lettres, prit soin de cultiver son esprit par les sciences humaines, et nourrit son cœur des plus salutaires instructions. Hypace, de son côté, y répondit par sa docilité et par son heureux penchant pour le bien. Il avait horreur du péché, et concevait un vif regret de ses moindres fautes; tous ses désirs tendaient à servir Dieu fidèlement, et il n'était jamais plus content que quand il pouvait aller à l'église, ou dans quelque monastère pour y converser avec les serviteurs de Dieu.

Matth. 19, 29.

Il se déroba de ses parents à l'âge de dix-huit ans, et après trois journées de chemin étant entré dans une église, il entendit qu'on y lisait ces paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile : *Celui qui quittera son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, et tout ce qu'il possède, pour l'amour de moi, recevra le centuple et possèdera la vie éternelle.* Il s'en fit l'application, et les regarda comme un avis qui lui était donné du ciel pour suivre le désir qu'il avait eu jusqu'alors d'embrasser une vie parfaite. Ainsi ayant rencontré au sortir de là des gens qui allaient en Thrace, il se joignit à eux et les suivit. Le défaut de logement en entrant dans cette province, les obligea de se retirer sur une montagne couverte d'une forêt fort épaisse; et comme ils voulurent s'endormir, une foule de démons, qui infestaient ce lieu, vinrent les troubler par des fantômes. Mais ils entendirent en même temps que ces esprits de ténèbres disaient entre eux : « Nous ne saurions nuire à ceux-ci, parce qu'ils ont avec eux un jeune homme qui a reçu de Dieu trop de pouvoir contre nous. » -

Ils se levèrent tout effrayés, et entendant les bruits que ces spectres faisaient en fuyant à travers les arbres, ils éveillèrent Hypace qui dormait tranquillement, et lui demandèrent s'il n'avait rien entendu. Il leur répondit que non : ce qui les confirma dans la persuasion que Dieu le protégeait particulièrement, d'autant plus qu'ils avaient déjà remarqué en lui de grands sentiments de piété et une singulière modestie. Ils rendirent grâces à Dieu de le leur avoir donné pour compagnon de leur voyage, et le con-

fièrent à un habitant du voisinage, pour le prendre sous sa garde. Celui-ci lui donna le soin de ses troupeaux, dont il se chargea volontiers, comme plus conforme à ses inclinations pour la vie solitaire.

L'endroit où il faisait paître ses brebis n'était pas fort éloigné de l'église ; et comme il chantait un jour en les gardant, et que sa voix était belle et éclatante, le prêtre qui desservait cette église l'entendit, et voulut l'avoir pour chantre. Il le proposa à son maître en sa présence, lui promettant de lui montrer à chanter les psaumes, et de le placer dans un monastère s'il le désirait ainsi. C'était précisément à quoi son cœur aspirait : ainsi il suivit le prêtre ; et profita si bien en peu de temps de ses leçons, que tout le monde était étonné de sa facilité à apprendre les psaumes, et de la beauté de sa voix.

Il ne buvait point de vin, et ne voyait qu'avec douleur que quelques clercs de cette église en usaient plus qu'ils n'auraient dû dans le repas, et ne donnaient pas assez bon exemple aux séculiers. Cela le faisait soupirer avec plus d'ardeur après la vie religieuse, et il ne cessait de demander à Dieu, avec larmes, de lui en accorder la grâce. Dieu exauça ses vœux par l'occasion que nous allons rapporter.

Un soldat arménien, nommé Jonas, se sentait fortement inspiré de Dieu depuis longtemps de quitter la milice, pour ne plus combattre que dans la vie monastique sous les enseignes de Jésus-Christ. Il avait demandé plusieurs fois pour cela son congé au tribun de sa cohorte, sans avoir pu l'obtenir. Enfin il s'adressa à l'empereur à Constantinople, portant avec soi du bois et du feu, et il lui dit devant tout le monde, avec cette ardeur qui est propre à un militaire : « Prince, jusqu'à présent j'ai servi fidèlement Votre Majesté : je la supplie de permettre que je me retire pour ne plus servir que Jésus-Christ, ou bien, si vous l'aimez mieux, voici du bois et du feu, ordonnez que votre serviteur soit brûlé. » L'empereur, touché d'un sentiment si ardent de piété, ordonna

qu'il fût congédié, et qu'on lui laissât la liberté de suivre son dessein.

Jonas, après avoir obtenu ce qu'il désirait, sortit de la ville, et vint se retirer dans une cahute à la montagne voisine de l'église où était Hypace. Les gens de la campagne l'ayant découvert, et voulant l'y fixer comme un serviteur de Dieu qui leur serait favorable par ses prières, vinrent en troupe, et s'empressèrent à l'envi de lui bâtir une cellule dans les formes, avec un petit réduit où il pût vaquer au jeûne, aux veilles, à la psalmodie, et aux autres excercices des solitaires.

Il n'y fut pas longtemps seul : d'autres vinrent se joindre à lui pour vivre sous sa conduite ; et Hypace l'ayant su, pria le prêtre et les autres ecclésiastiques de son église de lui permettre de s'y retirer aussi ; ce qu'ils ne lui accordèrent qu'à regret, tant à cause de sa vie édifiante, que parce qu'on le voyait plus que personne persévérer en prière dans l'église. Il avait vingt ans quand il se mit sous la direction de Jonas ; et son exemple en attira tant d'autres, qu'il se forma une communauté de quatre-vingts religieux pour laquelle il fallut planter un jardin, ensemercer des terres et construire un monastère, auprès duquel on bâtit aussi un château pour se défendre contre les Huns, qui, dans ce temps-là, avaient fait une irruption dans la Thrace, et y désolaient le pays.

Jonas dirigeait ces travaux, comme étant à la tête de tous ; et Hypace le secondait si bien dans tous les devoirs réguliers, qu'il surpassait tous ses confrères dans les jeûnes, les veilles, les prières, la psalmodie, ainsi que dans l'obéissance, le silence, l'humilité, la pauvreté et toutes les autres vertus religieuses ; ce qui lui conciliait leur admiration et leur estime, et le rendait plus cher à son supérieur, qui prenait souvent un singulier plaisir à l'entretenir.

La bonne odeur que ses vertus répandaient ainsi dans le monastère, faisait désirer quelquefois aux frères de l'entendre parler

de Dieu, ne doutant point qu'il ne le fît avec une onction dont son âme était remplie ; mais son humilité le portait plutôt à se taire : et comme on le pressait un jour de rompre le silence pour les édifier par quelques bons avis, il s'en excusa modestement, en disant qu'il n'avait été qu'un pauvre serviteur dans le monde, faisant sans doute allusion à la profession de berger qu'il avait exercée, et qu'il n'était venu dans le monastère que pour être le serviteur de tous. En disant ceci il se jeta aux pieds du supérieur, et le pria de lui confier les malades, promettant d'en prendre tout le soin possible, afin de recevoir au jour du jugement la récompense que Jésus-Christ promet à ceux qui auront exercé les œuvres de miséricorde.

Matth 25, 34.

Le supérieur acquiesça à sa prière, et Hypace se porta avec tant d'ardeur à cet emploi de charité, que prenant quelquefois le prétexte d'aller visiter les terres, quand il trouvait quelque pauvre malade, il le conduisait au monastère, et le chargeait même sur ses épaules, lorsqu'il n'était pas en état de se transporter lui-même, et le laissant à la porte, il allait donner avis simplement au supérieur qu'on avait amené un malade, et le supérieur lui ordonnait alors de l'introduire dans la maison pour le secourir. Aussitôt Hypace lui dressait un lit, pansait ses plaies lorsqu'il en avait, lui préparait la nourriture dont il avait besoin, et le traitait avec toute l'attention d'un cœur plein de charité. Que s'il arrivait que le malade fût en danger de mort, il avertissait le supérieur, qui était prêtre, pour lui donner le sacrement de l'Extrême-Onction, et il arrivait souvent que le malade était rétabli en santé.

L'auteur de sa Vie ajoute que, quand il apprenait que quelque frère était affligé de la fièvre, il allait le visiter, faisait sur lui le signe de la croix sans qu'il s'en aperçût, afin de cacher le don de miracles qu'il avait reçu, et le prenant par la main, il lui disait : « Le mal a cessé, vous pouvez aller vaquer sans crainte à votre emploi ; » et il se trouvait parfaitement guéri.

Le démon, jaloux de sa ferveur, l'attaqua par des tentations très-violentes, mais il lui opposa les armes de la prière et du jeûne, et sortit toujours victorieux du combat. Il passait souvent cinq jours sans prendre aucun aliment : il couchait sur une simple natte. Étant pressé dans une rencontre plus fortement par la tentation, il se priva de boire pendant cinquante jours ; ce qui lui causa des douleurs d'entrailles fort aiguës ; et ses lèvres brûlées par l'ardeur de la soif, en furent toutes coupées. Ses confrères s'en aperçurent et en avertirent leur abbé, qui l'appela après l'office de la nuit en leur présence, et lui fit prendre une bouchée de pain trempée dans du vin, à quoi il obéit, quoiqu'il n'eût jamais goûté de vin de sa vie, persuadé que son obéissance serait plus agréable à Dieu.

Dieu fit sentir dans ce temps-là sa protection d'une manière particulière sur le monastère. Les barbares qui couraient la Thrace, y vinrent pour s'en rendre les maîtres : mais une pierre qu'on jeta par un trou du mur du château en ayant blessé un, ils prirent tous la fuite. Tandis que ces religieux se flattaient de jouir du repos par leur retraite, ils se virent tout à coup assiégés par quantité de pauvres gens de la campagne que les barbares avaient dépouillés, et qui vinrent chercher dans leur charité une ressource pour ne point mourir de faim.

L'abbé Jonas, supérieur du monastère, comme nous l'avons déjà dit, n'ayant pas assez de moyen pour les faire subsister, se rendit à Constantinople, et représenta aux principaux de la ville l'état déplorable où ces infortunés étaient réduits, et l'impuissance où ils étaient de les secourir selon leurs besoins. Ses représentations furent bien reçues : on lui envoya des vaisseaux chargés de blé et de légumes pour en faire la distribution selon sa prudence.

Le zèle de l'abbé Jonas ne se borna point à cette action de charité. Il avertit plusieurs, même des plus puissants et des plus accrédités de la ville, qui commettaient des vexations, de les ré-

parer au plus tôt de peur d'attirer sur eux la vengeance divine. Il se rendit le défenseur de ceux qui étaient injustement persécutés, sans craindre d'être accablés sous la puissance des grands qui les opprimaient, et sa vertu inspirait à tous tant de vénération, qu'on le regardait comme un père respectable, dont on devait recevoir en bonne part et les recommandations et les justes reproches.

Tel était le crédit de l'abbé Jonas dans la ville impériale que sa grande vertu lui avait acquis. Tandis qu'il y était détenu par quelque maladie, le père de saint Hypace y arriva pour une affaire litigieuse, et passa le Bosphore pour aller voir son fils dans son monastère. Il s'annonça à celui qui tenait la place du supérieur et à ses religieux comme étant le père d'Hypace, ce qui fut pour eux un sujet d'étonnement et de joie, parce qu'ils reconnurent à cette ouverture qu'il leur fit, l'humilité d'Hypace, qui l'avait porté à cacher pour l'amour de Dieu sa véritable condition, n'ayant voulu passer, comme nous l'avons dit, que pour le valet d'un riche berger. Ils l'avertirent donc de l'arrivée de son père ; mais ce parfait religieux, qui était dégagé de la chair et du sang, s'excusa d'abord de le voir, et il fallut lui faire une espèce de violence pour l'y déterminer. Il le fit par obéissance, l'embrassa tendrement, demanda des nouvelles de sa mère dont son père lui apprit la mort, et étant instruit de l'affaire qui l'avait appelé à Constantinople, il s'y rendit avec lui, ayant reçu la bénédiction de son supérieur, pour le recommander à l'abbé Jonas qui s'y trouvait encore. Il se logea avec son père au faubourg d'Éleuthère, comme on l'appelait alors, pour y vivre en plus grand recueillement ; et ayant rendu à son père, en vue de Dieu, tous les services qui furent à son pouvoir, il le renvoya dans sa patrie, après néanmoins lui avoir donné des avis salutaires pour le bien de son âme.

Dieu, dont la Providence dirige tout à ses fins, fit voir dans cette rencontre qu'il avait conduit Hypace à Constantinople pour

une affaire plus intéressante que celle de son père. Il y avait à Constantinople un ascète nommé Timothée, fort estimé pour sa vertu, qui, attiré par celle d'Hypace, vint le visiter dans le faubourg où il était logé, et lui proposa de le recevoir en sa compagnie. Un autre religieux nommé Moschion y vint aussi à même fin ; mais comme Hypace n'avait jamais eu la pensée de se fixer dans Constantinople, quoiqu'il y eût d'autres religieux, il représenta à ces deux-ci qu'il n'avait point accoutumé de demeurer dans les villes, mais plutôt sur les montagnes. Ils lui répondirent qu'ils étaient prêts de le suivre partout où il voudrait aller, et là-dessus ils traversèrent la mer et se rendirent à Chalcédoine, d'où s'étant avancés vers l'Orient pour trouver quelque caverne propre à leur dessein, ils découvrirent à trois milles de là l'église et le monastère que Rufin avait bâtis, dont nous avons parlé plus haut : mais depuis que les moines d'Égypte qu'on y avait mis au commencement, l'avaient quitté pour retourner dans leur province, on n'y voyait que des débris auxquels on pouvait à peine reconnaître les vestiges d'une maison religieuse.

Hypace ne s'arrêta point au bruit qui courait, que les démons infestaient ce lieu : il s'y établit avec ses compagnons s'étant armés du signe de la croix, et quelque vacarme que le malin esprit y fît de temps en temps pour leur donner l'épouvante et les forcer à se retirer, ils y persévérèrent fidèlement dans leurs observances monastiques. De toutes les anciennes cellules, il n'en restait plus qu'une qui pût leur servir, avec un petit oratoire. Ils se logèrent dans cette cellule, et l'oratoire leur servit pour la psalmodie et les autres exercices de piété. Ils vivaient du travail de leurs mains, l'un s'appliquant à faire des cilices, l'autre des nattes, et l'autre cultivait un petit jardin. Il y avait aussi entre Hypace et Timothée une pieuse émulation, à qui jeûnerait, veillerait, prierait davantage, et ferait plus de progrès dans l'humilité et la charité.

Le démon, qui n'avait pu réussir par ses prestiges à chasser

de ce lieu les serviteurs de Dieu, tâcha de mettre la division parmi eux en excitant au delà des bornes le zèle de Timothée naturellement ardent. Plusieurs s'étaient venus joindre à eux, et la petite communauté s'était insensiblement accrue. Là-dessus le zèle de Timothée se croisa avec celui de notre Saint, plus doux et plus modéré que lui. Celui-ci voulait qu'il prît le soin du monastère et supportait son humeur avec beaucoup de modération ; mais celui-là refusant constamment de s'en charger, voulait pourtant tout régler selon ses idées. Hypace prit le parti de lui céder et de se retirer dans son premier monastère de Thrace. Il trouva tout à propos un frère qui en était et se joignit à lui. Comme ils allaient de compagnie, ils virent sur le chemin un homme possédé du démon et perclus de ses membres qui les supplia de le secourir. Hypace, touché de compassion, proposa à son compagnon de le porter sur leurs bras à l'église, ce qu'ils firent, et l'ayant frotté de l'huile de la lampe, après avoir prié pour lui, il se trouva guéri.-

Les habitants du lieu, frappés de ce prodige, les conjurèrent en les tenant par la robe, de s'arrêter chez eux pour guérir aussi leurs malades ; mais ils leur répondirent qu'ils étaient des hommes pécheurs, et qu'on ne devait attribuer qu'à la puissance de Dieu la guérison du paralytique. Celui-ci ne voulut plus les quitter et il les suivit jusqu'au monastère, où l'abbé Jonas et ses religieux le reçurent avec de grands témoignages de joie et de tendresse, d'autant plus que le paralytique leur raconta comment il avait été guéri par les prières d'Hypace. Ils en rendirent avec lui des actions de grâces au Seigneur, et n'oublièrent pas de rappeler que le Saint avait reçu, avant qu'il sortît de leur maison pour aller à Constantinople, le don céleste de rendre miraculeusement la santé à plusieurs. Quant au paralytique guéri, il renonça au monde et se fit moine dans cette maison.

Hypace pria l'abbé Jonas de lui accorder une cellule, où il pût vivre seul dans une entière retraite. Cependant Timothée



et les autres frères de son monastère, extrêmement affligés de ce qu'il les avait quittés, ne cessèrent de le chercher jusqu'à ce qu'ayant appris qu'il était dans celui de Jonas, ils profitèrent d'un voyage que cet abbé fit à la ville et vinrent se jeter à ses pieds, le conjurant avec beaucoup de larmes de leur rendre Hypace. Jonas tomba malade dans ce temps-là, et fit dire à ceux de son monastère de le lui envoyer, ayant appris par révélation qu'il ne guérirait point de son mal qu'Hypace ne fût venu sur le lieu prier pour lui.

Il aurait bien désiré de faire révoquer cet ordre, pour n'être pas obligé de quitter sa retraite ; mais on l'obligea de partir avec un frère qu'on lui donna pour l'accompagner. Dieu lui fit connaître sa volonté dans le chemin, par une voix céleste qui lui dit, lorsqu'il s'était arrêté pour prier à l'heure de Tierce, que la volonté de Dieu était qu'il retournât au monastère de Rufin, où il le destinait à de grandes choses pour sa gloire. Cette voix fut aussi entendue de son compagnon, qui se prosterna, saisi de frayeur, la face contre terre.

Ils trouvèrent l'abbé Jonas si malade qu'il avait perdu la parole. Hypace pria pour lui, le tenant par la main et le fit manger, car il y avait quelque temps qu'il n'avait point pris de nourriture ; aussitôt ses forces revinrent et dans peu de jours il se trouva parfaitement rétabli. Alors il lui dit que Dieu voulait qu'il allât au monastère de Rufin pour remplir les desseins qu'il avait sur lui, et il fit appeler Timothée. Quand il les eut tous les deux devant lui, il leur dit avec beaucoup de douceur, qu'il n'était point étonnant qu'il y eût eu entre eux quelque légère contestation, puisque cela était arrivé même entre les apôtres ; mais qu'il les exhortait à vivre désormais dans une union des plus étroites. A ces mots Timothée, se jeta aux pieds d'Hypace, qui le fit aussi de son côté. Ils se demandèrent pardon réciproquement, et leurs religieux se mirent entièrement sous la conduite d'Hypace, selon la volonté de Dieu qui lui avait été manifestée dans le chemin,

et qui leur fut rapportée; et il s'appliqua avec tout le zèle dont il était capable, à les conduire dans la voie de la perfection religieuse. Il avait alors quarante ans.

Quoiqu'il y eût un grand nombre de monastères, soit dans Constantinople, soit à Nicomédie, soit dehors, ils n'avaient point de liaison ensemble : chacun suivait ses lois particulières et se gouvernait sous l'inspection de son abbé. On trouva à propos de les unir par les mêmes règles et le même esprit de conduite; et saint Isaac, prêtre et abbé de Constantinople, qui vivait encore du temps de notre Saint, et dont nous parlerons en son lieu, fut choisi pour en être le visiteur; ainsi par les soins de ce grand Saint l'on vit tous ces différents monastères ne former qu'un même corps, composé de plusieurs maisons religieuses, où les moines, au nombre de cinquante et même de cent, étaient tous appliqués à glorifier Dieu, soit par leurs vertus, soit par la psalmodie, ce qui était un grand sujet d'édification pour tout le monde.

Saint Isaac venait voir souvent Hypace, et ne cessait de bénir le Seigneur qui l'avait choisi pour rétablir le monastère de Rufin. Il le regardait comme son fils, car il était reconnu pour le père spirituel de tous les moines de ces contrées. Entre les avis qu'il lui donnait pour la gloire de Dieu et le gouvernement de ses frères, il lui parla un jour ainsi : « Je veux, mon fils, vous confier un secret de charité, et je désire que vous le reteniez bien. Soit que votre monastère soit pauvre, soit qu'il soit mieux à son aise, ne refusez jamais l'hospitalité; mais ouvrez votre porte à tous les étrangers qui ont besoin de votre secours, et Dieu vous couronnera de gloire. » Hypace reçut cet avis avec un grand respect et un cœur préparé par la charité chrétienne, et s'étant mis à genoux pour recevoir la bénédiction de ce vénérable vieillard, non-seulement il recevait les pauvres, mais il les prenait et les allait souvent chercher pour avoir l'occasion de les secourir.

Le nombre de ces religieux monta jusqu'à trente, qui s'exerçaient de concert sous sa conduite, dans la psalmodie, l'oraison et la charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Leur union était parfaite et le monastère d'Hypace était le séjour de toutes les vertus. Le don que ce Saint avait reçu de Dieu de guérir les malades éclatait toujours plus, et sa charité envers toutes sortes d'affligés n'éclatait pas moins. Il pouvait dire comme

Hebr. 13, 3.

Rom. 12, 15

saint Paul, qu'il partageait les peines avec eux, qu'il était prisonnier avec ceux qu'on avait chargés de chaînes, qu'il souffrait avec ceux qu'on accablait de travail, comme s'il eût été à leur place, qu'il répandait des larmes avec ceux qui pleuraient, et qu'il se réjouissait avec ceux qui sont dans la joie. Cette conduite si digne d'un parfait chrétien lui conciliait l'estime et l'affection de tout le monde.

Un cubiculaire ou valet de chambre de l'empereur, nommé Urbice, lui avait donné son estime et lui était très-attaché. Convaincu de sa charité et de la grâce des miracles qu'il avait reçue de Dieu, il fit enlever un misérable accablé de maux et devenu imbécile, que son propre frère tenait enfermé et voulait faire périr pour profiter plus tôt de son bien. Mais un domestique de cet officier lui ayant fait observer que si ce malade venait à mourir dans le monastère, les religieux voudraient sans doute être indemnisés de son entretien et retiendraient ses effets, et qu'alors le frère du malade aurait action sur lui et l'obligerait à tout payer, il vint tout alarmé au monastère et voulut qu'on lui rendit le malade pour le remettre entre les mains de son frère.

Saint Hypace lui représenta qu'il ne pouvait le relâcher qu'après son entière guérison, et que s'il craignait pour ses propres intérêts, il était prêt de lui donner un papier signé de sa main, par lequel il se chargeait lui-même de la dépense et de rendre tout ce qui appartenait au malade. Urbice ne laissa pas d'en avoir de la peine, et le Saint continua ses charitables soins et de prier Dieu pour sa guérison. Elle lui fut accordée ; et le

malade ainsi rétabli, demeura dans le monastère, où on le forma à la piété par de salutaires instructions ; ce qui le portait à rendre à Dieu de grandes actions de grâces de l'avoir conduit dans une si sainte maison. Il retomba malade quelque temps après, et se reposa enfin en paix par sa mort, qui fut accompagnée de sentiments de religion très-édifiants.

Saint Hypace en fit avertir Urbice, qui se rendit au monastère et offrit poliment de l'indemniser de toute la dépense ; mais le Saint s'excusa de l'accepter, et lui rendit tout ce qui avait appartenu au mort. Cette générosité toucha Urbice jusqu'au fond de l'âme : il embrassa le Saint avec beaucoup d'amitié, et le pria au moins d'agréer qu'il fit dans son monastère toutes les réparations nécessaires pour le rendre entièrement habitable. Là-dessus il fit venir grand nombre d'ouvriers, les religieux travaillèrent aussi, et on rétablit entièrement l'église, l'oratoire, les cellules, en sorte que tout fut en bon état comme du temps de la fondation, et qu'il y eut des logements pour une communauté considérable. Il ajouta dans la suite un tombeau commun pour la sépulture des religieux, à quoi l'empereur voulut contribuer.

Le Saint fit construire pour lui une cellule, dans laquelle il s'enfermait depuis durant le carême, faisant boucher la porte et ne laissant qu'une petite fenêtre d'où il recevait du pain tous les deux jours, et parlait aux frères quand il était nécessaire. Mais quoiqu'il ne manquât pas de prendre le pain qu'on lui apportait, on découvrit qu'il n'en mangeait que très-peu, parce qu'il lui en restait après la sainte quarantaine, et cependant on le voyait le jour de Pâques sortir de cette retraite avec un air si vénérable, qu'on eût dit de voir un ange de Dieu.

Il avait été fait prêtre par Philotée, qui, selon la conjecture des continuateurs de Bollandus, était évêque de Chalcédoine : et quand il célébrait les saints Mystères, son cœur était pénétré d'un si grand respect et d'une si vive componction, que poussant des gémissements profonds devant Dieu, tous les assistants en

étaient touchés jusqu'aux larmes. Aussi lorsqu'il se rendait à l'église, chacun se sentait saisi d'une pieuse crainte, soit pour les divins mystères qu'il traitait avec tant de piété, soit pour les paroles de vie et les puissantes exhortations qu'il faisait, et on voyait alors tous ceux qui l'assistaient à l'autel rangés autour de lui dans une contenance respectueuse, comme des enfants qui sont sous les yeux d'un père qu'ils craignent et qu'ils aiment.

La cellule qu'il s'était réservée était aussi pour lui un lieu d'oraison et de contemplation, où Dieu l'instruisait et lui révélait souvent les secrets des cœurs ; de quoi plusieurs de ses religieux firent l'expérience : car quelques-uns étant tentés, qui d'une façon qui d'une autre, tandis qu'ils croyaient que leurs tentations n'étaient connues que d'eux seuls, il venait à leur secours pour les aider par ses bons avis à les combattre avec force, et à remporter dans ce saint combat la victoire sur l'ennemi de leurs âmes.

L'abbé Jonas qui tendait à la fin, vint le voir pour la dernière fois, et après avoir fait la prière et lui avoir donné sa bénédiction comme son ancien supérieur, il lui dit avec tendresse : « J'ai voulu, mon fils, vous voir encore une fois, étant sur le point d'entrer dans la voie de mes pères. Mais je voudrais presque me plaindre à vous, de ce qu'étant comme mon bras droit dans mon monastère, vous m'avez abandonné. » On voit que c'était la tendresse paternelle qui faisait parler ainsi ce vénérable vieillard, qui retourna après ce dernier entretien à son monastère, et y reposa dans la paix du Seigneur.

Mais quelque regret qu'eût Jonas de ce qu'il l'avait quitté, Dieu manifesta toujours plus qu'il l'avait destiné pour le monastère de Rufin, par les nouveaux miracles qu'il y opéra et par l'augmentation du nombre de ses religieux, qui alla jusqu'à cinquante. Hypace éprouva dans plus d'une rencontre les effets de sa providence sur eux, soit en lui procurant miraculeusement de

quoi les nourrir, soit en multipliant les grains en leur faveur, soit en purgeant, contre toute attente, leur blé d'une quantité prodigieuse de vers qui s'y étaient mis et qui en avaient déjà dévoré la plus grande partie : c'est ce que son historien détaille au long dans sa vie. Il y ajoute aussi plusieurs miracles qu'il fit pour la guérison de quantité de malades, et principalement pour le salut des âmes : car outre la gloire de Dieu qu'il avait toujours en vue, sa charité envers le prochain le pressait si fort, qu'il ne trouvait jamais rien de difficile pourvu qu'il pût réussir, ou à le soulager dans ses besoins temporels, ou à l'aider dans ses besoins spirituels. L'énumération des prodiges qu'il fit pour cela serait trop longue, et on peut la voir dans l'écrivain de sa vie. Nous dirons en général qu'il n'est guère de genre de maladie dont il n'ait guéri par la prière et le signe de la croix quantité de personnes qui en étaient affligées, et qu'il avait surtout un tel empire sur les malins esprits, qu'ils étaient forcés par la vertu de ses oraisons d'abandonner les corps de tous les possédés qu'on lui amenait, sans qu'aucun pût lui résister. On voit entre les autres dans son histoire, un exemple plus frappant de son autorité sur les esprits des ténèbres : voici comment il y est rapporté :

« Il y avait à trois milles de son monastère une communauté d'autres moines qui était conduite par un supérieur nommé Eumathe, homme d'une vertu admirable, et qui excellait surtout en amour de Dieu. Le démon voulut jeter le trouble dans cette assemblée de fervents religieux, et leur envoya un magicien qui feignait de vouloir renoncer au monde et embrasser leur institut. Il avait un enfant avec lui, et le supérieur ne pénétrant point ses mauvaises intentions, le reçut avec beaucoup de charité. Il ne tarda pas de se faire connaître par sa mauvaise conduite et scandalisa tout le monastère. Il eut même une fois un si violent transport de colère contre l'enfant qu'il avait amené, qu'il le frappa cruellement avec un bâton et le couvrit de sang. Eumathe

et ses religieux troublés et affligés de ces excès, envoyèrent prier saint Hypace de venir les aider de ses conseils. Il s'y rendit aussitôt, et à peine eut-il vu l'auteur du trouble, qu'il comprit que c'était un suppôt du prince des ténèbres, et le frappa du même bâton dont il s'était servi contre l'enfant, en lui disant : « Es-tu donc venu ici, misérable, pour y commettre un meurtre ? »

Loin de profiter de la correction, ce malheureux s'irrita furieusement, et dit au Saint que la semaine ne passerait point qu'il n'éprouvât ce qu'il savait faire. En effet, Hypace étant retourné à son monastère, il lui envoya quatre démons sous des figures monstrueuses, et qui parurent vouloir le dévorer ; mais un ange l'en délivra, et Hypace pria Dieu que le mal que ce magicien avait projeté de lui faire, retombât sur lui-même, afin qu'il portât la peine de son péché. Il fut exaucé dans le moment ; les mêmes esprits d'enfer se saisirent de lui, et on le vit tout à coup entrer en fureur, se déchirer avec les dents comme un forcené, et implorer le secours d'Hypace. Les religieux vinrent l'en avertir, afin qu'il daignât retourner à leur monastère et prier pour lui. Il s'y rendit et lui dit en le voyant : « Osez-vous dire que Dieu est injuste de se venger de ceux qui l'offensent ? Apprenez au contraire à présent qu'il prend soin de ses serviteurs. » Il pria ensuite pour lui, le frotta d'huile bénite et le délivra des démons dont il était tourmenté. Il ne lui resta qu'une grande faiblesse aux jambes, sur quoi le Saint dit à Eumathe : « Ayez soin de lui par charité encore quelques jours jusqu'à ce qu'il soit tout à fait guéri, après quoi vous le congédierez. Il eut le bonheur de profiter de cette juste punition.

Un homme vint aussi se présenter à lui affligé d'une tumeur à la tête, qui la rendait d'une grosseur monstrueuse. Le Saint la lui nettoya d'abord avec beaucoup de charité, quoiqu'elle fût couverte d'ulcères et de pus, et le traita avec grand soin en y appliquant quelques petits remèdes dont il faisait usage en certaines rencontres, et il pria aussi pour sa guérison. Mais après

avoir persévéré quelques jours à lui rendre tous ces services, il s'aperçut que le mal empirait au lieu de diminuer. Il en fut surpris et soupçonna qu'il y avait quelque crime caché dans la conscience de cet homme, qui empêchait les effets de sa prière et de ses remèdes. « N'auriez-vous point, mon fils, lui dit-il, commis quelque crime contre Dieu, qui empêche qu'il ne bénisse nos soins ? » La honte l'empêcha de l'avouer, et il répondit qu'il ne se sentait point coupable. Le Saint eut de nouveau recours à la prière, et dans la nuit il vit cinq démons qui lui dirent : « Tu perds ton temps avec cet homme : jamais tu n'y réussiras ; car il nous appartient pour le crime dont il s'est rendu coupable. » — « Et quel crime ? » demanda le Saint. « Il a trompé sa légitime épouse, et il a joint à son crime de se parjurer sur les saints Évangiles. » Hypace ainsi instruit dit au malade : « Vous avez donc commis un tel et un tel crime, et vous n'avez pas voulu le confesser. Si vous en aviez fait l'aveu sincère, et vous en étiez humilié devant Dieu avec une véritable contrition, vous auriez éprouvé les effets de sa miséricorde ; mais votre obstination à nier votre péché mérite d'être punie : bien loin de guérir comme vous le désirez, vous mourrez dans trois jours, et vous porterez la peine que vous méritez. » L'historien du Saint semble faire entendre qu'il mourut dans l'impénitence.

On peut voir aussi par ce trait de sa vie, que Dieu avait ajouté au don de miracles celui de prophétie, et il y parut dans plusieurs occasions. Il fut averti par un ange de faire des provisions pour l'entretien de ses religieux et le soulagement des pauvres, parce qu'il devait y avoir une grande famine dans le pays, Il prit donc ses précautions sur cet avis céleste. Il emprunta de l'argent de quelques personnes qui lui étaient attachées et en état de lui en prêter. Il fit un grand amas de blé et de légumes, et dix jours après on éprouva par la cherté extraordinaire des denrées, qui alla toujours en augmentant, qu'il ne s'était point trompé. La famine dura trois ans, et pendant ce temps-là il ne cessa de sou-



lager de ses provisions les pauvres gens de la campagne qui souffraient de la faim ; ordonnant qu'on fit cuire des légumes, qu'il leur distribuait à l'heure de None ; mais en même temps il les obligeait de chanter *Kyrie eleison*, et de rendre grâces à Dieu de la nourriture qu'il leur envoyait : car il ne voulait point qu'on le louât lui-même de sa charité ; mais si quelqu'un le faisait en sa présence, on le voyait rougir, comme ne le méritant point, et il disait : « Vous vous trompez, mon frère, ce que vous voyez ici de bien vient de Dieu, et si quelque chose y manque, c'est moi seul qui en suis la cause. Rendez à Dieu la gloire et la reconnaissance qui lui sont dues, et ne louez personne avant sa mort, parce que tant que nous sommes dans ce corps mortel, nous sommes exposés à tomber, étant des hommes fragiles, et nous devons vivre dans une juste défiance de nous-mêmes et opérer notre salut avec crainte et circonspection.

Un comte nommé Elpide, architecte de l'empereur, souffrait de violentes douleurs dans tout le corps par la vexation du démon et poussait des cris extraordinaires. Il se fit conduire dans une litière au Saint, qui pria pour lui. Mais ses douleurs étant un peu apaisées, le Saint l'avertit de ne point s'en aller sitôt, pressentant sans doute ce qui lui devait arriver. En effet, dès qu'il voulait se mettre en état de partir, ses douleurs le reprenaient, et le démon parlant par sa bouche, il s'écriait : « Je possède des richesses innombrables. » Cela ne fut pas sans mystère : à peu de jours de là, Hypace vit venir au monastère quantité de pauvres ouvriers, qui se plaignirent des injustices qu'Elpide leur faisait, et qu'il n'était devenu riche que par les concussions que son avidité l'avait porté à faire. Le Saint lui dit alors : « Vous mourrez indubitablement bientôt, parce que Dieu veut vous punir de vos vexations ; ainsi retournez-vous-en chez vous, mettez ordre à vos affaires, rendez le bien que vous avez acquis injustement à ceux à qui il est dû, afin que Dieu vous pardonne vos péchés. » Ce fut une fâcheuse nouvelle pour ce riche avare et concussionnaire.

La crainte pourtant de mourir bientôt le détermina à faire les restitutions que le Saint lui avait recommandées; mais à son retour les médecins, aussi avides que lui, ayant voulu lui persuader qu'il n'était point en danger de mort, comme Hypace le lui avait dit, il les crut trop légèrement. Cependant la parole du Saint se vérifia : Elpide fut dans trois jours à l'extrémité, et mourut en s'écriant : « O abbé Hypace, où êtes-vous à présent ? »

Mais une des plus remarquables prophéties du Saint fut celle qu'il fit au sujet de l'hérésiarque Nestorius, et que nous allons rapporter comme son historien nous l'a apprise. Lorsque Denis, qui commandait la milice d'Orient, conduisit Nestorius en 428, pour prendre possession de la chaire de Constantinople, et qu'il approchait de la ville, saint Hypace eut une révélation dans laquelle il lui sembla de voir que plusieurs séculiers plaçaient ce nouvel évêque sur le trône pontifical, et en même temps il entendit une voix qui dit : « Encore trois ans et demi, et ces ivraies seront arrachées. » Il comprit aisément le sens de ces paroles, et dit à ses religieux et à quelques personnes de confiance : « Je crains que ce nouveau prélat ne tombe dans l'erreur ; mais son gouvernement ne durera que trois ans et demi. »

Cela parvint aux oreilles de Nestorius, qui en fut piqué : ce qui fit qu'en visitant les monastères qui étaient sur son passage, il ne voulut point entrer dans le sien ; et après qu'il fut installé sur sa chaire, il lui envoya dire par ses clercs : « Vous n'êtes qu'un rêveur ; sachez que je gouvernerai vingt ans mon église, et alors qu'en sera-t-il de vos visions ? » Hypace leur répondit : « Si ce que j'ai vu se vérifie par l'événement, la révélation aura donc été vraie ; au contraire, s'il en arrive tout autrement, c'est mon imagination qui m'a trompé, comme il peut arriver à un autre homme. » Le patriarche ne se borna pas là : il lui envoya peu de temps après d'autres gens pour le surprendre dans ses paroles, et avoir occasion de lui faire de la peine. Ils lui firent plusieurs questions ou inutiles ou frivoles, qui ne servirent qu'à manifester

sa prudence par les réponses qu'il y fit ; de sorte que ceux qui étaient venus pour lui tendre des pièges, ne purent s'empêcher d'admirer sa sagesse. Ils en firent le rapport à Nestorius, qui n'osa plus lui envoyer personne.

Au bout de trois ans, cet hérésiarque commença à manifester ses erreurs ; ce que saint Hypace ayant appris, il effaça son nom des sacrés dyptiques dans son église, et n'en fit plus mémoire dans la célébration des saints Mystères. Eulale, évêque de Chalcédoine, qui ne l'aimait point, lui en fit des reproches menaçants ; mais il lui répondit avec fermeté, que depuis que Nestorius avait commencé de publier sa doctrine impie, il s'était séparé de sa communion : et que quant aux menaces qu'il lui faisait, il pouvait les exécuter, parce qu'il était prêt de tout souffrir pour le soutien de la foi. On ne tarda pas de tenir le concile œcuménique d'Éphèse, et Nestorius y fut déposé précisément au temps qui avait été révélé à notre Saint. C'est ainsi que la vision qu'il avait eue se vérifia sans qu'on pût le soupçonner d'illusion, comme l'impie Nestorius avait voulu le faire croire.

Mais ce qui pouvait justifier davantage en lui la vérité de ces dons surnaturels, c'était la sainteté de sa conduite et les vertus dont son âme était ornée ; et nous avons vu par plus d'un exemple, quelle était sa compassion pour tous les affligés, et avec quelle profusion il soulageait tous ceux qu'il voyait dans le besoin. On pouvait, dit son historien, l'appeler le père de tous ceux qui étaient privés de tout secours humain. Telle était donc sa charité envers le prochain : mais quel était son amour pour Dieu, et le zèle qu'il avait pour sa gloire et le salut des âmes ? Ce fut par ce grand zèle qu'il purgea une partie de la Bithynie des erreurs de l'idolâtrie ; et dès qu'il savait que les païens s'assemblaient sous de grands arbres pour leur rendre leur culte sacrilège, il prenait son temps avec ses disciples, les allait arracher et les jetait au feu : ce qui désabusa insensiblement ces peuples de leur superstition et les rendit chrétiens. Il imitait en ceci l'ardeur de l'abbé

Jonas, son père spirituel, qui avait adouci les mœurs d'un grand nombre d'idolâtres dans la Thrace en les amenant à la vraie foi.

Ce fut aussi par ce même zèle qu'il s'opposa avec la fermeté d'un homme apostolique, au rétablissement des jeux olympiques dans la ville de Chalcédoine. Ils avaient été abolis par l'empereur Constantin et ses successeurs, comme un reste de l'idolâtrie ; mais le préfet Léonce voulut entreprendre de les rétablir. Saint Hypace en fut si affligé, que dans la juste douleur dont son âme fut saisie, il dit au Seigneur : « Souffrirez-vous, mon Dieu, qu'on fasse revivre les superstitions du paganisme, et faut-il que je sois témoin d'un si grand malheur ? »

Là-dessus il alla à l'évêque Eulale accompagné de vingt de ses religieux, et lui représenta qu'il ne devait point permettre une impiété si éclatante. Eulale ne fit point cas de sa remontrance, parce qu'il le méprisait, et lui répondit en courroux que cela le regardait, et que lui, en qualité de moine, devait se tenir en silence dans sa solitude. « Puis donc que vous qui en êtes chargé, lui dit Hypace, refusez de le faire, je vous déclare que je mourrai, ou que je l'empêcherai. » Eulale ne fit pas plus de cas de sa résolution ; et Hypace rassembla tous les archimandrites des divers monastères qui le respectaient comme leur père, et leur dit qu'il s'agissait d'empêcher les jeux olympiques ou d'y périr. Ils s'offrirent tous avec joie de le suivre ; mais Léonce, qui en fut averti, n'osa exécuter son dessein ; et feignant d'être malade, il se fit transporter à Constantinople, et on ne parla plus de ces jeux profanes.

Eulale ouvrit alors les yeux sur la pureté du zèle et sur le mérite d'Hypace. Il comprit que c'était un homme crucifié au monde, et toujours prêt à se sacrifier pour la gloire de Dieu. Il le respecta autant qu'il l'avait méprisé auparavant, et ne le considéra plus que comme son père. Aussi ce zèle n'avait d'autre principe dans le Saint qu'une foi vive, et animée d'un ardent amour pour Dieu ; et il ne pouvait souffrir qu'on s'éloignât de la doctrine

que l'Église avait reçue des apôtres, comme eux l'avaient apprise de Jésus-Christ.

Après que Nestorius eut été déposé et envoyé en exil, plusieurs ecclésiastiques et solitaires, ainsi que d'autres personnes constituées en dignité, vinrent lui en parler, et lui demandèrent s'il croyait qu'il serait rappelé à Constantinople. Il y reviendra, dit-il, si c'est le temps de l'Antéchrist; car il en est l'avant-coureur par sa doctrine impie. Mais si l'Antéchrist ne doit point paraître encore, soyez assurés que Nestorius ne sera point rétabli. » Je rougis, ajouta-t-il, mes frères, de l'impiété de ceux qui osent le soutenir, et qui parlent comme lui. Pensent-ils échapper à la colère de Dieu qui les menace, s'ils ne changent de sentiment et ne font pénitence, ces esprits vains qui se complaisent tant en leurs fausses lumières? »

Pour nous, mes frères, suivons les lumières de la foi, ne nous écartons jamais de la voie de la vérité qui nous a été marquée par les apôtres; croyons constamment en la très-sainte et adorable Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Croyons fermement que le Fils, le Verbe divin, Fils unique du Père, s'est incarné dans le sein de la vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit; qu'il est né d'elle, selon la tradition des Pères; qu'il nous a apparu dans sa chair; qu'il a opéré tant d'œuvres divines et de miracles; qu'il a daigné souffrir dans cette même chair le supplice de la croix et y mourir; qu'il est ressuscité, et qu'il veut que nous ressuscitions nous-mêmes de la mort du péché pour nous remettre dans notre première innocence.

Tandis qu'il parlait ainsi des dogmes sacrés de l'Église opposés aux erreurs de Nestorius, on l'écoutait avec admiration; on lui témoignait la joie qu'on avait de l'entendre; on s'instruisait auprès de lui avec une sainte avidité des vérités catholiques. Mais ce n'était pas seulement par ses paroles qu'il touchait les cœurs et leur faisait goûter la vérité; son exemple seul parlait puissamment et faisait des impressions vives, dont il était diffi-

cile de se défendre. Combien, dit l'historien de sa vie, y a-t-il eu de païens qui, en le voyant, se sont sentis embrasés d'un désir ardent de recevoir le saint baptême ? Combien d'hérétiques ont aussi abjuré leurs erreurs ? Combien de pécheurs ont quitté leurs désordres, et combien de gens livrés auparavant aux affaires tumultueuses du siècle, ont tout abandonné pour ne s'occuper dans la retraite que du soin de leur âme ?

Il attirait à lui des personnes de tous les pays. Sa réputation s'étendait tant en Orient qu'en Occident. On lui écrivait aussi de toute part ; on lui envoyait des eulogies de Syrie, de Jérusalem, d'Égypte, de Thessalonique, de l'Asie, de Rome. Les archimandrites les plus célèbres d'entre les solitaires, lui écrivaient pour se recommander à ses prières et pour participer par ses saints avis à la bénédiction qu'il avait reçue du ciel pour le salut des âmes. Il répondait aussi à tous avec une charité et une humilité qui les confirmait dans la haute estime qu'ils avaient de sa piété, et les conjurait de lui obtenir de Dieu la grâce de ne s'écarter jamais de la voie des vertus dans le pèlerinage de cette vie.

L'empereur Théodose le Jeune vint le visiter plus d'une fois dans son monastère ; et admirant toujours plus sa vertu, il l'embrassait en lui disant : « Je n'ai point été trompé dans ce qu'on m'a rapporté de vous ; j'en juge par moi-même, et je vois qu'on m'a dit vrai. » Il lui écrivait aussi fort souvent, et il recevait ses réponses avec beaucoup de satisfaction. Le Saint lui disait quelquefois : « Je prie le Seigneur qu'il vous accorde la grâce de garder ses commandements avec un cœur droit et entièrement tourné vers lui.

Les trois princesses, sœurs de cet empereur, qui étaient des personnes très-pieuses, venaient de temps en temps dans un palais voisin de l'église des saints Apôtres (c'était celle de son monastère, comme nous l'avons remarqué au commencement de ce chapitre), et le faisaient appeler, s'il ne voulait point qu'elles allassent le voir chez lui. Il s'y rendait aussitôt par respect pour

leur rang et leur piété; et après les avoir édifiées par un entretien plein d'admirables instructions, il priaït pour elles, leur donnait sa bénédiction et se retirait dans sa retraite.

C'est ainsi que se vérifiait ce que Dieu lui avait fait connaître, lorsqu'il lui ordonna de venir habiter le monastère de Rufin, où il lui promit qu'il travaillerait pour la gloire de son nom, et que ses bonnes œuvres éclateraient jusqu'aux pays les plus éloignés. Mais il n'y avait qu'à faire attention à la sainteté de sa vie pour cesser de s'étonner que le respect et l'estime qu'on avait pour lui fût si général et s'étendît si loin.

Des herbes, ou des légumes avec un peu de pain, étaient sa nourriture; il n'usa de vin que dans sa vieillesse, et toujours en très-petite quantité. Il ne prenait ses repas qu'après l'heure de None, et poussait quelquefois son jeûne plus loin. En carême il était deux jours sans manger. Cependant cette grande abstinence ne l'abattait point : il avait même toujours le teint frais et vermeil, comme s'il se fût nourri de viandes délicates.

Il priaït Dieu sept fois le jour à l'exemple du Prophète royal : il se levait assidûment après le premier sommeil, et au milieu de la nuit pour chanter les psaumes : il en chantait cent en tout, soit dans le jour, soit dans la nuit, et autant d'oraisons ; ce qu'il observa religieusement jusqu'à la mort, et laissa pour règle à ses disciples. Il lisait assidûment les saintes Écritures, et en faisait les délices de son âme. Il goûtait aussi beaucoup les livres de piété, ceux principalement qui renfermaient des maximes pratiques pour l'exercice des vertus. Il ne sortait de son monastère que pour assister au saint sacrifice dans l'église des saints Apôtres, ou quand les intérêts de Dieu l'y obligeaient. Hors ces occasions, qui se rencontraient rarement, il se tenait renfermé dans sa retraite comme dans l'asile de son âme, où il ne s'occupait que de la contemplation des choses célestes et du gouvernement de sa communauté. Son application à Dieu ne l'empêchait point de surveiller ses religieux, et de tenir tout en bon ordre

dans son monastère, tant pour le temporel que pour le spirituel ; et quant au temporel, quoiqu'il n'eût pas l'usage du monde qui est nécessaire pour la conduite des affaires, Dieu lui en donnait l'intelligence par un effet particulier de sa grâce, en telle sorte qu'ayant reçu au nombre de ses religieux, quelques personnages qui avaient fréquenté le barreau dans le monde, ils étaient étonnés de l'entendre traiter des affaires avec autant d'intelligence qu'ils en pouvaient avoir eux-mêmes.

Son oraison était ardente et accompagnée de grands sentiments de componction. Il n'y pouvait pas toujours retenir les transports d'amour et de contrition dont son cœur était rempli, et il les manifestait souvent malgré lui par des gémissements et des larmes qui en faisaient couler des yeux des autres. Cela venait de ce qu'il aimait Dieu avec une extrême tendresse, et de toute l'affection dont il était capable ; et cet amour lui donnait une telle confiance en la bonté de Dieu et en sa protection, que dès qu'il s'agissait de l'intérêt de sa gloire, il ne trouvait rien d'impossible, il ne craignait rien, il n'écoutait aucune considération humaine.

Alexandre, fondateur des Ascémètes, dont nous parlerons dans son lieu, ayant encouru la disgrâce de l'empereur, fut chassé de son monastère avec ses disciples, et envoyé en exil, après qu'on lui eut couvert le corps de plaies à coups de verges. Ses religieux furent obligés de le porter, parce qu'il n'était point en état de marcher. Saint Hypace, qui connaissait sa vertu, en fut si touché, qu'il vint au-devant de lui, et le reçut dans son monastère avec les siens, jusqu'à ce qu'il fût entièrement guéri. L'évêque de Chalcédoine, qui craignait apparemment qu'on ne le trouvât mauvais à la cour, lui envoya dire, que puisqu'il avait reçu chez lui Alexandre, il le chasserait lui-même dès le lendemain de son monastère ; et le Saint lui fit répondre qu'il connaissait la vertu d'Alexandre, et qu'il croyait que celui qui le maltraiterait, toucherait Dieu, pour ainsi dire, à la prune de



l'œil. Cela n'empêcha pas que le jour suivant l'évêque n'envoyât des officiers de sa maison, et d'autres gens pour le chasser avec Alexandre. Le bruit qui s'en répandit avant qu'ils arrivassent au monastère, alarma tous les paysans de la campagne qui l'avaient en vénération. Ils vinrent lui offrir leurs secours contre les officiers de l'évêque ; mais Hypace, qui était très-éloigné d'user de la moindre violence, leur répondit qu'il ne voulait point qu'on le défendît ; et que si c'était la volonté de Dieu qu'il demeurât, ce divin Maître était assez puissant pour empêcher qu'on lui fit violence. En effet, comme il se préparait avec Alexandre et tous les religieux de l'une et l'autre communauté à se retirer, et qu'ils priaient les officiers de l'évêque de leur permettre du moins de porter un de leurs livres pour leur consolation dans le chemin, voilà qu'un officier de l'empereur nommé Ephippe se présenta, et dit tout haut : « Qu'on appelle un écrivain qui marque les noms de tous ceux qui sont ici ; l'empereur veut savoir qui sont ceux qui viennent maltraiter ainsi les serviteurs de Dieu. » A ces paroles, tous se couvrirent le visage pour n'être point connus, et se retirèrent. Ainsi saint Hypace demeura tranquille dans son monastère, et Alexandre se retira avec ses disciples à quinze milles de là, dans une solitude où il bâtit un monastère très-considérable qui fut habité par trois cents religieux.

Saint Hypace voulant faire la visite des frères qui étaient dans le pays de Bithynie arrosé par le fleuve Rhiba, choisit l'époque où les païens y célébraient la fête de Diane, qu'on nommait *Kalathi*. Cette fête se faisait avec beaucoup de tumulte, comme les Bacchanales ; en sorte qu'il y avait à craindre pour ceux qui se trouvaient en route dans ce temps-là, ce qui durait une cinquantaine de jours. On représenta donc au Saint qu'il risquait trop de se mettre en chemin, et qu'assurément il trouverait le diable sur ses pas, comme il était arrivé à plusieurs autres. Sur quoi le Saint en souriant leur répondit : « Dieu sera avec moi dans mon voyage, ainsi je ne crains rien. » Il se sentit en effet animé d'une foi vive qui redoubla son courage.

Il éprouva ce qu'on lui avait dit, mais ce ne fut qu'à la honte du malin esprit. Tandis qu'il marchait sans crainte, il vit devant lui un spectre qui avait la figure d'une femme, mais aussi haute que dix hommes, avec un troupeau de cochons autour. Il ne lui fallut qu'un signe de croix pour dissiper ce prestige. Le fantôme s'évanouit, et ces cochons fantastiques, qui n'étaient que des esprits impurs, auxquels les aveugles idolâtres rendaient un culte sacrilège dans cette fête, se dissipèrent en faisant des grognements horribles, et ne parurent plus.

Il éprouva aussi une autre fois la protection de Dieu d'une manière également miraculeuse. Il allait visiter avec quelques-uns de ses religieux, ceux qui habitaient au mont Olympe, qui est à cent milles de Chalcédoine. Quand ils furent arrivés à la montagne, le ciel fut couvert de nuages obscurs, et il se leva une horrible tempête. C'était en automne : ceux qui l'accompagnaient le prièrent de demander à Dieu qu'il ne tombât point de grêle, dont ils auraient été fort incommodés. Il leva les mains au ciel, et par un prodige qu'on ne peut trop admirer, la pluie mêlée de grêles qui tomba avec abondance, et qui s'étendit à une lieue, ne les toucha point, et ils arrivèrent tous au monastère où ils allaient, aussi secs que s'ils étaient venus par un temps serein, au grand étonnement des religieux qui les reçurent.

L'historien de sa vie, en racontant ces merveilles, et beaucoup d'autres que nous supprimons pour abréger, proteste qu'il ne dit rien que de très-véritable, et que le zèle pour la gloire du Saint ne le porte point à user d'hyperbole ; qu'enfin ce n'était point tant Hypace que Jésus-Christ en lui qui opérait ces choses extraordinaires, parce que ce Saint l'aimait de toute l'étendue de son cœur, et qu'il exécutait ses divines volontés avec une ferveur qui avait peu d'exemples.

Le temps de sa mort approcha, et Dieu lui donna la consolation avant qu'elle arrivât, de donner la sépulture à un excellent solitaire appelé Zénon, natif d'Alexandrie, qui vint d'un mona-

stère situé sur le bord de la mer Rouge pour mourir entre ses bras. Ce parfait religieux était économe de son monastère, composé de cinquante religieux. C'était apparemment celui de Raïthe, qui avait été ravagé autrefois par les Blémiens, et qui le fut encore dans ce temps-là. Zénon fut averti par une voix céleste de se rendre auprès de saint Hypace, que Dieu avait choisi pour lui fermer les yeux ; et il lui fut aussi révélé que ce Saint ne lui survivrait que fort peu de temps. Il obéit donc à cet ordre, et étant arrivé au voisinage du monastère, il le rencontra allant à une vigne, qu'il s'était chargé nonobstant son grand âge de cultiver pour le service des malades : sa barbe et ses cheveux blancs comme de la neige, et son air vénérable qui inspiraient du respect à tous ceux qui le voyaient, lui firent présumer qu'il était Hypace : il le pria de le lui dire. Sur sa réponse, il lui déclara que Dieu l'envoyait à lui afin qu'il lui donnât la sépulture. Zénon n'avait rien en apparence qui prévînt en sa faveur. Au contraire, il était couvert d'un pauvre habit de paysan, et cachait son mérite sous un extérieur bas et humiliant. Hypace, que la seule charité guidait, l'introduisit dans le monastère, et on s'aperçut que durant dix jours qu'il y fut, il travaillait plus qu'aucun autre.

Au bout de ce temps il vit qu'on allait enterrer un religieux, et dit à Dieu : « Accordez-moi aussi, Seigneur, cette grâce. » Il tomba malade le même jour et mourut au sixième. On trouva sur lui après sa mort un témoignage authentique qu'il avait été élevé au sacerdoce ; ce qu'il avait pris soin de cacher par humilité, et qui fut confirmé peu de temps après par un de ses confrères qui vint au monastère de Rufin.

Pour saint Hypace, après avoir gouverné quarante ans ses frères et honoré son sacerdoce par la sainteté de sa vie ; après avoir aussi envoyé devant lui cinquante de ses religieux dans l'éternité, il ne survécut que trois mois au solitaire Zénon, et se trouva mûr pour le ciel, non pour son âge de quatre-vingts ans qu'il avait

alors, mais pour la haute perfection à laquelle il était heureusement arrivé. Sentant donc que sa fin approchait, il rassembla ses religieux et leur parla ainsi : « Mes enfants, dans moins de trois mois, la colère de Dieu va éclater sur la terre ; c'est pourquoi il est plus consolant pour moi de m'en aller à lui que d'être témoin de ces tribulations. Pensez donc à vous, car j'ai fini ma course, et soyez fidèles à Dieu ; opérez votre salut avec crainte et suivez exactement les règles que je vous ai prescrites, et dont j'ai tâché de vous montrer la pratique par mon exemple. J'espère que si vous accomplissez l'œuvre de Dieu avec fidélité, il ne vous abandonnera point, et que vous éprouverez sa miséricorde comme je l'ai éprouvée moi-même, et qu'enfin il couronnera votre patience par une gloire qui ne finira point. Ce sera à ces conditions que je vous reconnaitrai pour mes véritables enfants, et nous habiterons tous ensemble dans les tabernacles éternels du Seigneur.

Excellente instruction pour les religieux, qui doivent penser que les saints fondateurs de leurs ordres ne reconnaissent devant Dieu pour leurs enfants que ceux qui auront été de fidèles observateurs de leurs règles. Cependant ceux de saint Hypace ne purent l'entendre parler ainsi sans fondre tous en larmes ; car ils voyaient bien qu'il ne désirait rien tant que de mourir. Sa maladie dura cinq jours, et au sixième, qui était le dimanche, il dit : « Appelez les frères afin que je leur donne pour la dernière fois la sainte communion. Il fut ravi en extase tandis qu'il leur donnait sa bénédiction à chacun en particulier avant que de les communier, et on entendit qu'il dit ces paroles : Venez, réjouissons-nous dans le Seigneur, » et les frères chantèrent aussi des psaumes en recevant la sainte Eucharistie de sa main, les uns après les autres ; mais les larmes qu'ils répandaient étouffaient presque leurs voix.

Il leur parut dans ce même temps que les anges venaient recevoir son âme, et il se fit en eux un changement subit de tris-

tesse en joie sainte, qui leur fit chanter avec ferveur les paroles du psaume : *Venez, réjouissons-nous dans le Seigneur*. Il retomba dans son extase, et comme s'il avait vu des évêques qui venaient le mener avec eux, il les pria de le bénir, ce que l'un d'eux lui accorda. Sa pauvre couche était environnée de clercs, de moines et de plusieurs de ses amis qui étaient accourus au monastère pour recevoir sa bénédiction. Il la leur donna comme leur père vénérable, et rendit son esprit à Dieu, laissant cinquante religieux après soi, qu'il recommanda à celui qui devait lui succéder.

Plusieurs prélats et un grand nombre de serviteurs de Dieu qui l'avaient connu plus particulièrement, s'assemblèrent pour faire ses obsèques. La foule du peuple fut extraordinaire. On y vint de tous les endroits circonvoisins et de différents monastères avec des torches allumées, et on le conduisit en chantant des psaumes et des cantiques à l'oratoire où les religieux faisaient leurs prières, et on le déposa dans un sépulcre de pierre, en attendant qu'on eût travaillé celui que le cubiculaire Urbice fit faire à ses dépens : mais quand on voulut le mettre dans le sépulcre, le peuple se jeta sur son corps, chacun s'efforçant d'enlever quelque pièce de son habit, ou même de ses cheveux, de sorte qu'on eut bien de la peine à l'ensevelir.

Trente jours n'étaient pas encore écoulés que les malheurs qu'il avait prédits devoir arriver après sa mort, se firent sentir. Ce fut d'abord une grêle dont les grains étaient aussi gros que des cailloux, et qui ruinèrent entièrement la récolte des raisins. En considérant ces grains, on croyait y voir comme deux yeux d'hommes qui menaçaient de plus grands maux ; et en effet, cinq mois après on sentit un grand tremblement de terre, et les Huns, qui avaient fait différentes irruptions dans la Thrace, devinrent si puissants, qu'ils se rendirent maîtres de plus de cent villes. Peu s'en fallut qu'ils ne vinssent jusqu'à Constantinople, d'où plusieurs habitants s'étaient retirés. La plupart aussi des moines songeaient de se réfugier à Jérusalem pour être plus éloignés de ces barbares.

On ne peut exprimer les excès de cruauté qu'ils commirent dans cette province. Ils l'inondèrent partout de sang; ils pillèrent les églises et les monastères; ils massacrèrent les moines et les religieuses, et dévastèrent tout le pays. Nous nous souvînmes alors, dit l'historien de la Vie du Saint, ce qui montre qu'il était un de ses disciples, nous nous souvînmes qu'il nous l'avait prédit un peu avant sa mort; et comment ce saint homme l'aurait-il su, si Dieu ne le lui avait fait connaître?

Saint Hypace avait une sœur mariée, qui, étant devenue veuve, se sanctifia dans son état, en suivant fidèlement les règles de piété que saint Paul prescrit aux veuves. Elle mourut trois jours avant lui, et laissa une fille qui fut mariée, et qui, après avoir eu aussi une fille, embrassa avec son mari la vie religieuse. Celui-ci fut élevé au diaconat, et l'autre parvint à une grande perfection dans le monastère où elle s'était retirée. Ainsi, selon la remarque de son historien, ce Saint, qui avait imité si fidèlement les vertus de saint Antoine, eut comme lui une sœur unique qui se consacra à Dieu, et il eut même le bonheur de voir ce saint patriarche dans une vision au milieu des Apôtres, et de recevoir sa sainte bénédiction. On conjecture que saint Hypace mourut l'an 446, sur quoi l'on peut voir les Bollandistes.

---

## DISCIPLES ET DOCTRINE SPIRITUELLE

### DE SAINT HYPACE <sup>1</sup>.

Saint Hypace eut cent disciples dont la moitié vivait au moment de sa mort. Ils restèrent très-unis entre eux et continuèrent de se conduire comme si leur père eût été toujours présent, se rappelant sans cesse les excellentes instructions qu'il leur

<sup>1</sup> Vit. PP., les Bollandistes.

avait données. Ainsi leur monastère fut un grand sujet d'édification et rendit beaucoup de gloire à Dieu, par l'exactitude qu'on y gardait à chanter l'office divin la nuit et le jour, et par la fidèle observation des règles.

Ce fut l'exemple de ses vertus, ou les puissantes exhortations, ou les miracles qu'il fit qui peuplèrent son monastère. Son historien marque entre ses disciples un nommé Aquila, qui avait été marié, et vint se présenter à lui pour se mettre sous sa discipline. Il lui amena aussi ses cinq fils, qui voulurent suivre son exemple, avec une affranchie qu'on mit dans une cellule séparée du monastère, où elle se sanctifia dans les exercices de piété. On distingua parmi ses enfants un des plus jeunes nommé Benjamin, qui fit en peu de temps de grands progrès dans la vertu et fut bientôt mûr pour le ciel. Le Saint étant tombé malade, et son mal empirant, ce jeune religieux en fut si affligé, qu'il pria le Seigneur avec de grands sentiments de ferveur, de le retirer de ce monde à la place de son abbé, qu'il voyait si utile à ses religieux et aux pauvres. Dieu exauça sa prière, car il mourut après avoir été malade trois jours seulement. Quant à Aquila, il parvint à un âge fort avancé, et se rendit digne d'éloge par la régularité de sa conduite.

Monaxe, homme consulaire et fort puissant, avait quatre hommes de sa suite qui le quittèrent pour se faire moines sous la discipline du Saint. Il envoya aussitôt des coureurs partout pour savoir où ils étaient allés, surtout parce que l'un d'eux était son parent et qu'il le chérissait beaucoup. Ils en saisirent un nommé Paul qu'ils rencontrèrent en chemin et le lui amenèrent. Monaxe le fit battre à coups de verges et l'enferma dans une prison sous la garde d'un soldat ; mais dans la nuit un ange le mit en liberté, et il vint joindre les autres auprès de saint Hypace. Monaxe apprit enfin où ils étaient, et envoya dire au Saint de les lui rendre. Hypace lui fit répondre qu'il n'était pas juste qu'il les ôtât à Dieu pour les lui donner : que s'il voulait user de violence pour les

avoir, il pouvait venir au monastère les enlever lui-même : mais qu'ils étaient venus se réfugier auprès de Dieu.

Cette réponse embarrassa ce seigneur ; la délivrance miraculeuse de Paul et la sainteté d'Hypace lui donnaient trop à penser pour ne point craindre. Il prit donc le parti d'envoyer des prêtres au Saint pour le prier de sa part de se rendre chez lui. Il s'en excusa d'abord, et même on lui conseilla de ne pas le faire, de peur que, s'il l'avait à son pouvoir, il ne le retînt en prison jusqu'à ce qu'il lui eût rendu ses quatre serviteurs. Cela ne l'empêcha pourtant pas d'y aller, et Monaxe le reçut en lui témoignant beaucoup d'empressement de le voir ; parce que dans la nuit, dit-il, il avait eu un songe dans lequel il avait cru le voir entrer chez lui et y avoir fait oraison. Cependant il persista dans sa demande, et lui parla beaucoup en homme éloquent et qui avait été trois fois préfet de la ville.

Saint Hypace, le voyant si obstiné à vouloir ses serviteurs, en fut affligé, et lui dit d'un air triste : « Si vous ne jugez de ceci que selon l'esprit du monde, ces hommes que j'ai reçus étant vos serviteurs, ils doivent revenir sous vos ordres ; mais si vous en jugez selon l'esprit de Dieu, ils sont devenus avec vous les serviteurs d'un même maître. Que si vous voulez les retirer du service de ce souverain Maître pour vous les approprier, prenez garde que vous n'attiriez sur votre tête les traits de sa juste colère. » Monaxe, également touché de cette réponse, et saisi de crainte de ces menaces, lui dit : « Mon père, je ne veux plus m'opposer à leurs desseins ; je suis bien aise qu'ils se soient consacrés au service de Dieu. Bénissez ma maison et mes enfants, et priez pour nous : je ne vous presserai plus sur cette affaire. » Le Saint après lui avoir donné la bénédiction qu'il lui demandait, se retira en paix dans son monastère.

Nous pouvons placer ici au nombre de ses disciples quatre personnages qu'il gagna à Dieu par ses exhortations, et qui, sans avoir pris l'habit monastique dans son monastère, vécurent en-



semble sous sa direction dans les exercices et la ferveur des saints moines. Voici comment son historien le rapporte : « Un avocat, excellent chrétien, avait formé une étroite liaison avec le Saint à cause de son insigne piété, et parlait souvent de lui à trois frères qu'il avait et qui fréquentaient le barreau comme lui. Deux de ceux-là n'étaient point baptisés et désiraient de voir le Saint. Leur frère les lui amena et ils furent fort touchés de l'entendre parler avec tant d'onction des choses saintes. L'un d'eux pourtant, comme pour voir ce qu'il lui répondrait, lui dit : « Mon Père, il y a une vierge fort vertueuse qui désire beaucoup que vous lui fassiez un petit présent, et que nous le lui portions aujourd'hui même. »

Le Saint, éclairé comme il était d'une lumière céleste, lui répondit : « Ce n'est point mon usage de faire des présents aux vierges ; mais j'en veux recevoir un de votre part. » Ils pénétrèrent sa pensée, et lui demandèrent le baptême. C'était ce que le Saint prétendait. Il en rendit à Dieu de très-humbles actions de grâces, et leur donna tous les livres nécessaires pour s'instruire des devoirs d'un bon chrétien, et se disposer au sacrement de la régénération. Il leur disait aussi, faisant allusion aux grands biens qu'ils possédaient, car ils étaient riches et vivaient fort splendidement : « Travaillez tous les jours au salut de votre âme ; c'est ce qui vous restera après la vie, et les trésors que vous possédez à présent, vous les laisserez sur la terre en la quittant. »

Il leur conféra le saint baptême, et l'un d'entre eux y reçut une telle abondance de grâces, qu'au lieu qu'auparavant il était tout livré aux affaires du siècle, dès le moment qu'il fut baptisé il sentit dans son cœur un détachement entier de la terre, et on eût dit qu'il était ravi dans le ciel. Il ne savait presque faire autre chose que prier, gémir et pleurer devant Dieu. L'esprit de componction dont il était pénétré édifiait admirablement tout le monastère.

Le Saint aurait bien désiré de l'y retenir ; mais il lui dit qu'il voulait retourner chez lui pour convertir aussi sa femme. Sur quoi le Saint lui prédit que s'il s'en allait, il pouvait être assuré qu'on l'ordonnerait prêtre aussitôt ; ce qui arriva. Ainsi revêtu du caractère sacré du sacerdoce, il ne regarda plus sa femme que comme sa sœur. Il se forma sur les vertus du Saint ; et pour mieux se rendre son imitateur, il le pria de lui mettre par écrit sa règle de conduite pour y confirmer la sienne : ce qu'il pratiqua si fidèlement, que chacun l'admirait et était édifié de sa piété ; et son frère ayant été aussi élevé peu de temps après au sacerdoce, ils demeurèrent ensemble, servant Dieu avec une grande fidélité.

Un secrétaire du préfet nommé Égertie, encore païen, perdit des papiers de conséquence, et dans le trouble où il était, ayant ouï parler de saint Hypace, il vint se jeter à ses pieds et lui dit : « Priez, mon Père, que je retrouve mes papiers, et je vous promets que je me ferai chrétien, sans quoi me voilà perdu sans ressource ; il faut que je prenne la fuite, ou peut-être qu'il m'arrivera pire, car le prince pourrait me faire mourir. » Le Saint l'exhorta beaucoup à espérer en Dieu, et fit oraison pour lui. A l'issue de la prière il lui dit : « Retournez-vous-en, et vous trouverez dans le chemin un homme qui vous donnera la bonne nouvelle que vos papiers se sont trouvés ; mais souvenez-vous que vous avez promis à Dieu de vous faire chrétien, et gardez votre promesse. » Il n'eut pas fait une lieue qu'il vit venir à lui son domestique en grande diligence, par lequel il apprit que ses papiers avaient été trouvés. La joie qu'il en eut le fit retourner au Saint pour l'en remercier. Non-seulement il voulut être baptisé, mais il le pria de le revêtir de l'habit de moine, et se défit de sa charge. Il fut depuis destiné par le Saint pour recevoir dans le monastère les religieux étrangers et les pauvres, de quoi il s'acquitta avec beaucoup de charité.

On compte encore parmi ses disciples un homme nommé Ma-

caire, qui, ayant reçu le saint baptême, le pria de l'admettre dans sa communauté. Il montra d'abord beaucoup de zèle et de bonne volonté, car il faisait lui seul autant de travail que quatre autres. Il suppléait dans tous les emplois au défaut des autres ; et cela n'empêchait point qu'il ne récitât deux fois par jour tout le psautier. Sa charité était telle, qu'il s'oubliait lui-même en tout pour ne chercher que l'utilité de ses frères. Mais après avoir persévéré dans cet état de ferveur pendant dix-huit ans, le démon, qui trouva en lui une funeste disposition à la vanité, lui mit dans l'esprit qu'il avait acquis plus de vertus que les autres, et qu'il était parvenu à une haute perfection. Cette vaine présomption ne l'occupa que trop : il la nourrit dans son âme, et il donna dans des illusions qui allèrent jusqu'à la folie.

Les remontrances de saint Hypace ne firent plus d'impression sur son cœur, non plus que celles de ses confrères, et enfin il voulut quitter le monastère, quoique ses frères, qui le voyaient courir à sa perte, l'accompagnaient avec larmes en le conjurant de rentrer en lui-même. Il fut quatre ans dans ce malheureux état, et dans ce temps-là saint Hypace mourut ; mais un an après il fut atteint d'une maladie dangereuse qui le fit revenir de son égarement. Les frères le reçurent de nouveau et le traitèrent avec charité jusqu'à ce qu'il se dessécha entièrement. Il fut quatre-vingts jours sans pouvoir prendre aucun aliment, pendant lesquels il sentait comme si quelqu'un lui déchirait tout le corps à coups de fouet ; et il criait continuellement : « Malheur à moi, misérable que je suis, qui ai méprisé mon saint père Hypace. » Il rendit son esprit dans ces vives douleurs, laissant après soi aux autres frères un exemple mémorable de la nécessité qu'il y a d'être humble, quelques progrès qu'on ait faits dans la vertu.

La vocation d'Elpide, autre disciple du Saint, fut merveilleuse. Il était idolâtre, et demeurait avec quarante autres idolâtres comme lui dans une maison à trois journées du monastère, où ils pratiquaient toutes leurs cérémonies superstitieuses, malgré les

défenses des empereurs. Mais Elpide, qui désirait de se faire chrétien, ne voulait point participer à leurs sacrilèges. Son refus les irrita si fort, qu'ils le rouèrent de coups, en lui disant avec insulte : « Regarde à présent de quoi le Christ des chrétiens t'a servi ? » Saint Hypace le sut et envoya des gens avec un cheval pour le lui amener, parce que les coups qu'il avait reçus l'avaient mis hors d'état de marcher. Il l'accueillit avec sa charité ordinaire, pansa ses plaies, les guérit, et ensuite il lui donna le saint baptême et l'habit religieux. Elpide persévéra trois ans dans son état avec beaucoup de piété, après quoi il mourut de la mort des justes. Quant aux autres idolâtres, saint Hypace les fit avertir de se convertir et de faire pénitence, s'ils ne voulaient éprouver dans peu les effets de la justice divine ; mais s'étant obstinés dans leur idolâtrie, l'an ne fut pas écoulé sans qu'ils en fussent punis. La maison qu'ils habitaient croula d'elle-même ; quelques-uns d'entre eux furent livrés au démon, qui les fit périr d'une mort cruelle ; les autres furent dispersés, et tous subirent le malheureux sort que le Saint leur avait prédit.

Antiochus, personnage très-estimé de tout ce qu'il y avait de gens de considération dans le pays, causa pour ce sujet de la jalousie à quelqu'un, qui usa de maléfice pour le perdre, et le démon le faisait souffrir depuis si horriblement, qu'on ne pouvait le voir sans en être touché de compassion. Il fut cinquante jours sans pouvoir reposer un instant, poussant continuellement des cris lamentables. On le conduisit inutilement à plusieurs oratoires, Dieu voulait se servir de saint Hypace pour le guérir. Il lui fut enfin amené et sa prière le délivra. Antiochus ne se borna pas à lui rendre des actions de grâces : il voulut recevoir l'habit monastique, et il en embrassa les saintes observances avec tant de zèle, qu'il fit de très-grands progrès dans la vertu et fut un des plus chers disciples du Saint.

Il en fut de même d'un autre appelé Denis, que le Saint délivra du démon dont il était possédé. Sa guérison le détermina

aussitôt à quitter le monde pour embrasser la vie religieuse, dans laquelle il passa le reste de sa vie sous la conduite du saint abbé. Mais un autre que l'historien ne nomme point, et qui était maçon de profession, porta la peine de son infidélité par un accident funeste. Il avait promis à Dieu de se faire moine, étant extrêmement touché des vertus de saint Hypace : mais il oublia ensuite sa promesse, et Dieu pour l'en punir le priva de la vue. Il revint ensuite au Saint, avoua sa faute et le conjura de le guérir. Le saint abbé pria pour lui et fut exaucé. Cette grâce miraculeuse aurait dû l'obliger à accomplir son vœu ; mais il se rendit ingrat, et peu de jours après il fut écrasé sous les ruines de l'édifice qu'il bâtissait, sans qu'on pût trouver parmi les débris aucun de ses os, tant ils furent brisés.

L'historien du Saint loue un autre de ses disciples nommé Polychrone, qui, étant encore séculier, faisait beaucoup de bonnes œuvres. Il eut dans ce temps-là un ulcère au pied droit qui paraissait incurable, et en vint chercher auprès du Saint la guérison, étant résolu de se faire religieux si Dieu exauçait ses vœux. Saint Hypace, qui n'ignorait point le bien qu'il faisait dans le monde, avait de la peine à le recevoir, de peur de priver le public de ses œuvres de charité. Il lui dit donc, qu'il connaîtrait que sa vocation à l'état monastique venait de Dieu, s'il exauçait la prière qu'il allait faire pour la guérison de son pied. Dieu manifesta sa volonté sur lui en écoutant favorablement sa prière. Polychrone fut guéri, et admis au nombre des moines, parmi lesquels il vécut en très-bon religieux.

Les Grecs font mémoire dans leurs *Ménées* d'un ascète ou religieux nommé Jean, qui vécut saintement dans le monastère de Rufin ; mais nous ignorons dans quel temps il a vécu, et nous ne pouvons point le mettre au nombre des disciples de saint Hypace, dont il faut rapporter à présent quelques-unes des instructions qu'il donnait à ses religieux.

Il leur disait un jour : « Sachez, mes frères, qu'un moine doit

s'appliquer principalement à trois vertus, qui sont fondamentales dans la vie religieuse. La première est le renoncement à sa volonté propre ; la seconde, une parfaite soumission à celle de son père spirituel ; la troisième, un abandon entier de soi-même à Dieu, parce qu'il prend de nous un soin particulier, et qu'il ne rejette jamais ceux qui ont mis leur espérance en lui. Vous avez renoncé au monde, ajouta-t-il, vous avez quitté ce que vous y aviez de plus cher ; vous êtes venu à moi qui ne suis rien, et vous vous êtes mis sous ma conduite. Comme donc je m'applique tant que je puis à vous instruire de ce qui plaît davantage à Dieu, il est nécessaire que vous l'exécutiez, afin que nous lui soyons tous agréables, et qu'au jour du jugement je puisse dire à Jésus-Christ avec confiance : « Me voici, Seigneur, avec tous mes enfants spirituels que vous m'avez donnés. »

Voyant que quelques religieux se négligeaient dans leurs devoirs, il leur dit avec zèle : « Prenez garde, mes enfants, que votre lâcheté ne me porte à me fâcher contre vous, parce que cela m'empêcherait de prier avec l'attention d'esprit et de cœur que je dois avoir. Je suis obligé de vous instruire et de vous corriger, puisque Dieu m'a chargé du soin de vous conduire, de peur qu'en y manquant je ne me rende coupable comme le grand prêtre Héli, qui fut puni avec ses enfants pour ne les avoir pas corrigés comme il aurait dû. Aussi le saint Apôtre écrivant à son disciple Timothée lui recommande de reprendre, d'exhorter, etc. ; et celui qui aime bien son enfant ne manque point de le redresser quand il s'écarte de son devoir. Efforcez-vous donc, mes enfants, de pratiquer la vertu avec le secours de la grâce, que Dieu ne manquera pas de vous accorder. Soutenez-vous dans le bien que vous avez commencé ; persévérez-y : portez-vous à le faire, non point par force, mais par inclination de cœur. Abstenez-vous de tout ce qui a apparence du mal. Exercez-vous dans la longanimité et la patience ; car la patience nous est nécessaire, afin qu'en accomplissant la volonté de Dieu, nous nous rendions dignes de

la récompense. N'oubliez jamais qu'on n'acquiert le royaume du ciel qu'en se faisant violence. »

Il leur répétait souvent ces importantes maximes : « Mes chers enfants, ce n'est pas une petite affaire que de remplir les devoirs du christianisme. Nous avons besoin de combattre beaucoup : mais animons-nous à soutenir ce saint combat. Considérons que le travail durera peu, et que la récompense sera éternelle : faisons tous nos efforts pour obtenir cette vie bienheureuse qui ne finira jamais. Courons pour y gagner la couronne à laquelle Dieu nous appelle. Apprenons à bien faire ; fortifions-nous dans le Seigneur. Nous avons à combattre contre les démons et contre nos passions ; prenons les armes spirituelles, le bouclier de la foi, le casque du salut, le glaive tranchant de la parole de Dieu. Ceignons nos reins, et chaussons nos pieds pour marcher dans la voie de l'Évangile de la paix. Présentez-nous à nos ennemis comme des soldats de Jésus-Christ ; combattons vaillamment, et n'épargnons point notre sang dès qu'il s'agit de résister aux puissances des ténèbres et au péché. La solide vertu consiste à renoncer aux satisfactions des sens, à s'éloigner du mal, à pratiquer le bien et à imiter le saint Apôtre, qui servait Dieu dans les fatigues, dans les veilles, dans les jeûnes, dans le froid, dans la nudité, dans les coups, dans les prisons et dans tant d'autres travaux qu'il eut à soutenir.

« Ne nous arrêtons point, leur disait-il encore, à ceux qui ne font que discourir <sup>1</sup> comme les philosophes, même en parlant des choses de Dieu, et qui se bornent à former de grands raisonnements sans en venir à la pratique. Attachons-nous plutôt à ceux qui nous montrent autant par leurs œuvres que par leurs paroles à pratiquer le bien : car le royaume de Dieu ne consiste point dans les paroles, ni dans les apparences, quand même on aurait celle de brebis ; et Jésus-Christ nous a avertis que nous connaî-

<sup>1</sup> Le Saint parle là contre les hérétiques, grands parleurs autant que grands hypocrites.

trons l'arbre par ses fruits. Que si quelqu'un garde de tout son cœur ce que Dieu commande, et si ses œuvres sont conformes à ses discours, s'il a la componction du cœur, s'il travaille nuit et jour à se rendre parfait, regardons-le comme notre maître, notre père, notre frère dans la foi, notre ami de confiance ; car celui qui fréquente les saints, se sanctifiera avec eux. »

Il leur disait aussi : « Mes chers enfants, secouons la paresse ; le travail n'est pas long, et on nous promet de grandes récompenses. Hâtons-nous d'entrer dans le royaume céleste, en passant par les peines de cette vie qui sont de si peu de durée, et rendons-nous dignes de partager avec les saints le riche héritage qu'ils ont acquis. Il n'y a point de comparaison entre les peines de ce monde et la gloire future qui nous est préparée si nous sommes fidèles. »

Enfin il leur disait : « Mettons, mes chers enfants, mettons bien à profit le temps de la vie. Veillons sur nous-mêmes, et persévérons dans le service du Seigneur ; de peur que si nous ne travaillons pas à présent, nous ne nous en repentions inutilement dans l'éternité ; car alors nos regrets ne nous serviront de rien, parce qu'il ne sera plus temps de pratiquer le bien, et qu'il aurait fallu l'avoir fait ici. La lâcheté et les vaines sollicitudes de ce monde portent un grand préjudice à notre âme ; c'est pour cela que nous devons être attentifs à nous éloigner de tout mal, et nous attacher inviolablement à Dieu. Jamais un homme qui n'est point réglé dans sa conduite, et qui suit l'attrait des sens ne deviendra intérieur, et n'éprouvera cette abondance de lumière et de consolation dont Dieu favorise les âmes réglées et mortifiées. Au contraire, ceux qui combattent courageusement leurs passions, qui veillent sur eux-mêmes pour en réprimer les mouvements, qui se détachent de la terre pour ne s'attacher qu'à Dieu, qui l'aiment sincèrement, qui le servent la nuit et le jour ; ceux-là, dis-je, ont la consolation de recevoir dans leur âme des illustrations divines, se rendent toujours plus intérieurs,



et sont dirigés par l'Esprit-Saint qui les mène au salut par la voie droite. Nous devons pourtant passer par beaucoup de tentations avant que d'arriver à cet état, et quand même, après y avoir fait du progrès, les tentations et les tribulations reviennent, nous ne devons pas nous laisser abattre par la paresse et la lâcheté ; mais persévérons constamment dans le bien, recourons à Dieu par l'oraison, ne cessons de prier ; souffrons généreusement, parce que la charité souffre tout : Dieu reviendra à nous, et sa paix se fera sentir de nouveau à notre cœur.

« Je suis forcé pour votre avantage, mes chers enfants, de vous dire ici ce que je devrais tenir caché ; mais comme je ne cherche que la gloire de Jésus-Christ et votre utilité, je vous le dirai avec simplicité. Il y a soixante ans que j'ai embrassé la vie solitaire ; et depuis ce temps-là je ne me souviens point d'avoir dormi autant que je l'aurais voulu, ni de m'être jamais rassasié dans mes repas. Je me faisais ainsi violence, afin de me rendre fidèle à Dieu, et de mériter qu'il me dise un jour : Courage, serviteur bon et fidèle, entrez dans la joie de votre Seigneur. Cependant je reconnais que bien loin d'oser me présenter à aucun serviteur de Dieu, je ne suis que le moindre de tous ; car depuis que j'ai été chargé du gouvernement du monastère et obligé d'entrer dans la discussion et la conduite de chacun de vous en particulier, je sens que mon esprit est rempli de mille soucis et qu'il ne s'élève pas à Dieu avec la même pureté qu'auparavant ; parce qu'alors je n'avais point de sollicitude, que j'étais tout occupé de Dieu, et que je me portais à lui avec une confiance toute filiale. » Saint Hypace disait ceci avec un air doux, mais mêlé de tristesse. Un de ses religieux qui l'écoutait attentivement lui dit : « Mon père, alors vous ne travailliez que pour vous, et à présent vous travaillez pour plusieurs ; croyez-vous donc avoir perdu, tandis que vous gagnez au double ? Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu pour sauver tout le monde. » La réflexion de ce religieux consola le Saint et changea sa tristesse en joie dans le Seigneur.

**MONASTÈRES DE CONSTANTINOPLE ET DE LA GOTHIE <sup>1</sup>.**

L'histoire des grands hommes qui ont professé la vie monastique à Constantinople, ne peut pas être traitée dans un seul chapitre. Nous ne donnerons dans celui-ci qu'une idée générale de leurs monastères et de ceux de la Gothie qui n'en étaient pas éloignés <sup>2</sup>; après quoi nous parlerons dans différents chapitres de saint Isaac, de saint Dalmace, du bienheureux Dius, de saint Alexandre, de saint Daniel Stylite, et de plusieurs autres qui y ont éclaté par leur sainteté et par les services qu'ils ont rendus à l'Église.

Il y avait des monastères d'hommes et des communautés de vierges à Constantinople dès le temps du grand Constantin. Eusèbe dit de lui, qu'il avait de la vénération pour ceux qui s'étaient consacrés aux exercices de la vie religieuse, et qu'il honorait aussi les communautés de filles qui avaient promis à Dieu de passer leurs jours dans le saint état de la virginité. Suidas et Rufin attribuent les mêmes sentiments à sainte Hélène, mère de cet empereur.

On dit que cette princesse fit bâtir dans Constantinople les monastères de Bethléem et de Castrie, et un troisième sous l'invocation de saint Carpe et de saint Babyas; mais cela est fort incertain. Flore et Callistrate y bâtirent deux maisons qui furent changées en monastères du temps du même empereur. Zotique, officier de Constance, empereur arien, établit aussi une communauté de moines, auxquels il fournit tout ce qui était nécessaire pour leur entretien. Ce prince s'en fâcha contre lui et le fit mourir; ce qui fait juger que Zotique était bon catholique, ainsi que les moines qu'il fonda.

<sup>1</sup> Eusèbe, Rufin, saint Ephrem, Théodoret, Sozomène.

<sup>2</sup> L'empire des Goths s'étendait alors jusqu'à la mer Noire.

Nous avons vu dans la vie de saint Grégoire de Nazianze, que l'arianisme ayant prévalu sous Constance dans la ville impériale, elle fut presque toute infectée de l'erreur : ainsi les monastères du grand Constantin furent ou détruits, ou donnés à de méchants moines, qui avaient embrassé la religion du prince.

L'hérésiarque Macédonius, qui monta sur le siège épiscopal de Constantinople en 351, y fonda aussi des monastères. Marathon, son disciple favori, prit l'habit religieux, et en bâtit un qui porta son nom. Les novatiens y eurent aussi un évêque nommé Paul, qui forma une société de religieux, dont l'observance était fort exacte, mais pour leur malheur ils ne vivaient point dans la communion de la véritable Église. Eutychien de la même secte, fit profession de la vie monastique aux environs du Mont Olympe. Si les hérétiques eurent leurs faux moines dans ces temps, comme il y avait eu de faux martyrs dans les précédents, l'Église catholique eut ses véritables moines, qu'elle opposa à ces enfants de perdition.

Saint Grégoire de Nazianze étant venu à Constantinople, et y ayant fait revivre la vraie foi par ses travaux, les moines catholiques eurent toute liberté de s'y établir, et l'état monastique y fleurit avec elle. Le siège patriarcal vint ensuite à vaquer par la retraite de ce Saint, et Nectarius, qui fut mis en sa place, tint un concile où se trouvèrent grand nombre de prélats, qu'on croit avoir été assemblés à l'instance du préfet Rufin, qui les pria de dédier solennellement l'église de Chalcedoine, où il mit des religieux, comme nous l'avons dit dans la vie de saint Hypace.

Saint Ephrem voulant nous faire voir dans un de ses traités, que les fléaux dont nous sommes quelquefois affligés, nous sont envoyés de Dieu pour notre amendement, parle d'un religieux nommé Macédoine, qu'on peut mettre entre les plus anciens de Constantinople. Il dit que cette ville étant affligée d'un mal contagieux, ceux qui demeuraient dans les lieux bas, où l'on ne respirait qu'un air étouffé, en étaient plutôt attaqués. Ce fut du

moins l'idée qu'un célèbre médecin nommé Domne s'était formée, et il se crut hors d'atteinte du mal, parce qu'il habitait une maison fort commode et située sur une éminence où l'air était plus pur. Ainsi rassuré contre le danger, il se laissa aveugler jusqu'au point de se livrer aux folles superstitions du paganisme, et d'en donner des leçons à ses confidents. Macédoine, médecin comme lui, était de ce nombre, et écoutait volontiers ce qu'il débitait comme des secrets importants ; mais après un long entretien qu'ils eurent ensemble, Domne fut attaqué de la maladie contagieuse et mourut. Cet accident rendit sage Macédoine ; il se rendit à lui-même : Celui-ci a cru que sa belle maison et l'air qu'il humait le préserverait du mal, et le voilà mort ; de quoi lui ont servi ses sornettes ? Il reconnut que ni les richesses, ni les commodités de la vie ne nous garantissent point de la mort, et cette réflexion fit de si profondes impressions dans son cœur, qu'il renonça au monde et embrassa la vie religieuse.

Les Goths, qu'on tient être originaires de Scandinavie, dont le nom se conserve encore dans la partie la plus méridionale du royaume de Suède, après avoir laissé diverses colonies dans l'Allemagne et vers les Palus Méotides, vinrent dès le second siècle de l'Église au plus tard, se rendre maîtres du pays des anciens Gètes, et des terres qui sont au nord du Danube vis-à-vis de la basse Mésie.

On ne sait point précisément quand est-ce qu'ils reçurent la foi de Jésus-Christ. Saint Basile en parle comme d'une chose ancienne. Théophile, leur évêque, assista au concile général de Nicée en 325, et signa comme métropolitain de la Gothie, ce qui y supposait d'autres évêques dont il était le chef ; et saint Cyrille de Jérusalem mettait en 347 les Goths et les Sarmates parmi les peuples chrétiens qui avaient des évêques, des prêtres, des diacres, des moines et des vierges.

Saint Épiphane paraît attribuer, du moins en partie, la conversion des Goths au moine Audius, hérétique antropomorphite.

et chef de la secte des audiens. Il était originaire de Mésopotamie, fort zélé pour le règlement des mœurs ; mais son zèle était ardent et sans science ; et il portait les fidèles au schisme sous prétexte de fuir la conversation des méchants. Il célébrait la fête de Pâques au même temps que les Juifs, et il attribuait à Dieu une figure humaine. L'empereur le bannit de ses États et le relégua en Scythie. Il pénétra fort avant dans le pays des Goths ; y forma des disciples et y bâtit des monastères, et c'est de là, dit saint Épiphane, que l'on trouve des maisons religieuses parmi ces peuples, que l'on y voit fleurir la virginité et la vie solitaire. Mais Tillemont a fort bien remarqué que s'il y avait des moines audiens chez les Goths, il y en avait aussi de catholiques ; n'y ayant nulle apparence que saint Cyrille, que nous avons cité, ait voulu parler des disciples d'Audius, qui portaient le nom de leur chef et non point celui des vrais moines. Après la mort de cet hérétique, ceux d'entre les Goths qui étaient païens chassèrent ses disciples, qui se retirèrent dans la Syrie vers Chalcis, où ils bâtirent encore quelques monastères ; mais leur secte s'affaiblit et fut dissipée dans le cinquième siècle.

Ulphilas, qui succéda à l'évêque Théophile, civilisa un peu les Goths. Il leur apprit l'art d'écrire et leur donna une version des Livres saints ; de sorte qu'ils le révérent comme leur docteur et la lumière de leur pays. Mais l'autorité qu'il acquit parmi eux leur devint funeste, parce que s'étant laissé entraîner dans l'arianisme lorsqu'il dominait en Orient, il les y engagea avec lui. Quelques prélats catholiques tâchèrent depuis de les convertir, mais ce fut inutilement. Saint Jean Chrysostome y envoya un excellent évêque nommé Urilas, et il apprit de quelques religieux Marses ou Goths qui le vinrent trouver, qu'il y fit de grandes choses. On ne peut douter que ces religieux ne fussent catholiques et qu'il y en avait encore dans cette nation.

L'Église grecque fait mémoire le 26 mars, d'un Arpylas, solitaire, qui souffrit le martyre avec deux prêtres et vingt-trois

autres hommes et femmes, sous un prince des Goths nommé Jongéric. Saint Brétannion', évêque de Tomis dans la petite Scythie, y maintint constamment la foi orthodoxe du temps de Valens, empereur arien, et nous ne doutons point qu'il n'y eût des solitaires, puisqu'il y en avait chez les Goths qui en étaient si voisins. Mais l'exemple qu'en donne Bulteau, parlant de saint Théotime, qui succéda à saint Brétannion dans son évêché, ne le prouve point. Sozomène, qui en a fait un grand éloge, dit qu'il fit profession de la philosophie, ce qui peut au plus signifier qu'il pratiquait la vie des ascètes, et non pas celle des moines : car si les écrivains ecclésiastiques appellent quelquefois la vie des moines une philosophie sainte, on voit assez que c'est pour en relever l'excellence, mais non pas comme une dénomination qui les distingue absolument de ceux d'entre les chrétiens qui, sans être moines, menaient une vie retirée et mortifiée ; et c'est de ce nombre que nous croyons qu'était saint Théotime, plutôt que de celui des moines. Cependant ce que Sozomène en dit est si édifiant, que nous ne croyons pas faire une digression inutile en le rapportant ici.

Saint Théotime avait été élevé dans la philosophie des Grecs, mais il la releva par la pratique des vertus évangéliques ; ainsi on peut l'appeler, non point simplement philosophe, mais philosophe chrétien. Tout répondait en lui à ce glorieux titre ; l'intérieur par la pureté de sa vie, l'extérieur par sa mortification. Outre l'habit et les longs cheveux qu'il portait, il se privait de tous les plaisirs de la vie, et sans s'assujettir à des heures réglées pour le manger et pour le boire, il ne prenait de nourriture que quand il y était forcé par la faim et par la soif. Son mérite le fit élever à la chaire de Tomis après la mort de Brétannion ; et il ne fallait pas moins qu'un homme aussi saint que lui pour le remplacer dignement. Son zèle ne se borna pas au soin de son diocèse ; il passa le Danube pour porter les lumières de la foi chez les Huns, qui occupaient alors le pays des Daces et des Gètes, voisin

de la petite Scythie. Il s'attira si fort leur vénération par ses vertus et par les prodiges qu'il fit parmi eux, qu'ils l'appelaient communément *le Dieu des Romains*. Un jour qu'il était en chemin avec quelques-uns de ses compagnons, ceux-ci aperçurent plusieurs de ces barbares qui faisaient des courses pour piller selon leur coutume. Ils se crurent perdus et se lamentèrent beaucoup; mais le Saint descendit de son cheval et se mit en oraison, et Dieu les rendit invisibles à ces barbares.

Il s'acquitt ainsi par de semblables merveilles un grand crédit dans leur esprit, et en profita pour les détourner de faire des irruptions dans la petite Scythie dont il était métropolitain. Il les humanisa aussi, quoiqu'ils fussent cruels par caractère, en leur faisant de petits festins et des présents. Ces libéralités firent croire à l'un d'entre eux qu'il devait être riche, et il lui tendit un piège pour le voler. Il avait pour cela attaché une corde à son bouclier; mais quand il voulut lever la main pour lui jeter la corde dessus et l'attirer à lui, comme ils faisaient quelquefois aux ennemis pour les arrêter et les mener, son bras demeura comme pris en l'air sans aucun mouvement; et il ne put être délivré de ce lien invisible, qu'il n'eût reconnu sa faute, et que ses compagnons n'eussent supplié le Saint de prier Dieu pour lui.

Saint Théotime était étroitement uni à saint Jean Chrysostome, et il prit hautement sa défense dans un synode qui se tint contre lui à Constantinople. On ne sait point en quel temps il mourut, ni l'âge qu'il avait alors. Sa mémoire est marquée avec honneur dans le *Martyrologe romain* au 20 d'avril.

Un grand seigneur nommé Promote, qui fut consul en 389, fonda dans la Thrace, du côté de l'Asie, un monastère qui fut habité par les Goths; au moins ils composaient la plus grande partie de la communauté. Ce lieu n'était pas beaucoup éloigné de Constantinople. Ces moines Goths demeurèrent attachés à saint Jean Chrysostome autant que saint Théotime dont nous venons de parler, quand ce saint docteur fut envoyé en exil par

les intrigues de ses ennemis ; et ils furent enveloppés dans la persécution que ses amis souffrirent dans cette occasion. Le saint docteur reproche, entre plusieurs violences que ses ennemis commirent à son sujet, qu'ils avaient fait souffrir la faim à des troupes de moines et de vierges ; mais il dit particulièrement des moines Goths de Promote, qu'ils avaient souffert beaucoup d'embûches, de tentations, d'attaques et d'afflictions. Il leur écrivit pour les fortifier, et il les exhorta à soutenir la persécution avec autant de courage et de patience qu'ils avaient commencé de le faire.

---

## SAINT SILVAIN, ÉVÊQUE DE TROADE,

### SAINT ISAAC ET SAINT DALMACE <sup>1</sup>.

Le nom de saint Silvain se trouve dans le *Martyrologe romain* au 2 de décembre. Nous tenons son histoire de Socrate. Voici en substance ce qu'il en dit : Silvain étudia la rhétorique sous le sophiste Troïle, grand orateur et grand homme d'état. Mais aspirant à la perfection évangélique, il ne voulut point prendre le manteau que portaient les orateurs, et embrassa la vie monastique. Saint Attique, patriarche de Constantinople, l'ordonna évêque de Philippopolis, métropole de la Thrace proprement dite. Il y demeura trois ans, après quoi ne pouvant plus supporter le froid du pays à cause de la délicatesse de son tempérament, il pria Attique de mettre un autre évêque en sa place ; ce qu'il lui accorda.

Il revint donc à Constantinople et y reprit les exercices de la vie monastique. Son éloignement pour le faste et pour les plaisirs paraissait assez dans son extérieur ; car on le voyait souvent

<sup>1</sup> Socrate, Pallade, Théodoret, Sozomène, Tillemont, les Bollandistes.



marcher au milieu de cette grande ville avec des sandales de paille. Le siège de Troade étant venu à vaquer, les habitants du lieu vinrent aussitôt à Attique pour lui demander un nouvel évêque. Comme Attique pensait en lui-même sur qui il pourrait jeter les yeux, Silvain le tira d'embarras en venant dans ce moment lui rendre une visite. Dès qu'il le vit il ne pensa plus à d'autres, et lui adressa ces paroles : « Vous n'avez plus d'excuse pour refuser le gouvernement d'une église. Il ne fait point trop froid à Troade ; Dieu vous présente là un lieu convenable à la faiblesse de votre santé. Allez-y donc, mon frère, sans aucun retardement. » Silvain s'y rendit en effet, et il parut par le miracle que nous allons rapporter que Dieu était avec lui. On avait construit un vaisseau au port de Troade pour porter de grandes colonnes ; mais quand on voulut le lancer à l'eau, on n'en put jamais venir à bout, quelques efforts qu'on fit pour cela : chacun jugea qu'il était retenu par quelque enchantement, et on supplia le Saint d'y venir faire sa prière. Il s'en excusa d'abord par humilité, protestant qu'il n'était qu'un pécheur, et qu'il fallait être saint pour obtenir de Dieu ces grâces extraordinaires. Enfin, pressé par les vives instances qu'on lui faisait, il se rendit sur le lieu, prit un cable et ordonna aux autres d'y mettre la main. A peine y eut-on touché légèrement, que le vaisseau fut porté en mer. Ce prodige joint à la sainteté de sa vie, le rendit célèbre dans toute la province, et inspira un grand amour pour la piété.

Silvain ayant remarqué que ses ecclésiastiques tiraient de l'argent des procès qu'ils jugeaient, il n'en nomma plus pour être juges, mais il prit les papiers des parties, les mit entre les mains d'un laïque dont il connaissait la probité, et le chargea du jugement des affaires. On voit par cet exemple, dit Tillemont, que non-seulement les évêques jugeaient alors les affaires des particuliers ; mais qu'ils pouvaient même commettre d'autres personnes pour les juger.

Il ne faut point confondre ce saint Silvain avec un autre évêque

du même nom, dont parle Pallade, qui fut persécuté à cause de saint Chrysostome, et réduit à vivre à Troade de ce qu'il pouvait gagner en pêchant.

Saint Isaac est célèbre dans l'*Histoire ecclésiastique* par une action d'éclat qu'il fit pour la défense de la foi orthodoxe du temps des ariens, et par la prison qu'il souffrit pour ce sujet ; ce qui lui a fait donner chez les Grecs le titre de Confesseur. Nous puiserons ce que nous en allons dire dans Théodoret et dans Sozomène, préférablement aux deux Vies que les continuateurs de Bollandus en ont données.

Les Goths que Valens, empereur arien, avait reçus dans la Thrace, et que ses généraux tenaient éloignés le plus qu'ils pouvaient au delà du Danube, pour être mieux maîtres d'eux et du fleuve ; les Goths, dis-je, se plaignant de quelques injustices que les Romains leur faisaient, leur déclarèrent la guerre, les battirent en plusieurs rencontres, et vinrent même jusqu'aux environs de Constantinople. C'était un effet visible de la colère de Dieu contre Valens qui persécutait l'Église, et le comte Trajan, bon catholique, à qui il avait ôté le commandement de l'infanterie parce qu'il avait perdu la bataille, le lui reprocha en lui disant : « Ce n'est pas moi, Seigneur, qui ai été vaincu ; c'est vous-même qui avez livré la victoire aux barbares, et qui leur avez procuré le secours de Dieu en vous armant contre lui. Parce que vous lui avez fait la guerre, il s'est mis du côté des ennemis, et la victoire qui le suit toujours, a été pour ceux dont il a pris le parti. »

Les affaires étant dans ce mauvais état, Valens voulut marcher en personne contre les barbares. Saint Isaac était alors au voisinage de Constantinople et y vivait en solitude. Son historien, cité par les Bollandistes, dit qu'il avait embrassé, dès sa jeunesse, cette profession en Orient, et qu'il s'était rendu dans la ville impériale par une inspiration divine. Lors donc que ce prince sortait de la ville, Isaac vint au-devant de lui et lui dit : « Où

allez-vous, Seigneur, vous qui avez fait la guerre contre Dieu, et qui êtes abandonné de son secours? C'est lui qui a soulevé les barbares contre vous, parce que vous avez armé contre lui les langues de beaucoup de blasphémateurs, et que vous avez chassé des maisons sacrées ceux qui chantaient ses louanges. Cessez de lui faire la guerre, et il fera cesser celle qu'on vous fait : rendez aux troupeaux leurs saints pasteurs, et vous remporterez la victoire sans aucune peine. Que si vous donnez la bataille sans l'avoir fait, vous apprendrez combien *il est dur de régimber contre l'aiguillon* ; car vous perdrez votre armée et vous n'en reviendrez pas. » — « Je reviendrai, dit Valens en colère, et je te ferai mourir comme tu le mérites par ta fausse prédiction. » — « Oui, répliqua le Saint avec intrépidité, faites-moi mourir si tout ce que je vous dis ne se trouve véritable. »

L'empereur commanda qu'on le gardât en prison jusqu'à son retour ; mais sa prédiction ne se vérifia que trop. On sait que Valens perdit la bataille, et qu'il fut brûlé dans une cabane où il s'était caché pour se dérober aux barbares qui poursuivaient son armée. Théophane, Zonare et Cédrene, disent qu'Isaac connut dans sa prison la mort tragique de ce prince au moment qu'elle arriva.

Il est dit dans les *Vies des Bollandistes*, que la mort de Valens ayant rendu la liberté au Saint, Théodose le Grand, qui prit le gouvernement de l'empire et qu'on informa de sa prédiction, lui donna de grandes marques d'estime et d'affection ; qu'Isaac voulait retourner à sa première solitude d'Orient ; mais qu'on lui bâtit une cellule auprès de la ville, où plusieurs, attirés par ses instructions et ses prodiges, se rendirent ses disciples ; de sorte qu'il bâtit un monastère, qui devint ensuite le chef de tous ceux de Constantinople.

Isaac étant prêt de mourir, assembla tous ses disciples, auxquels, après avoir donné ses derniers avis, il désigna saint Dalmace pour son successeur. On l'enterra après sa mort dans

une église de Saint-Étienne, bâtie près de son monastère par Aurélien, l'un des premiers de la cour de Théodose, et on le transféra de cette église dans celle de tous les Saints, sous l'empereur Léon le Sage.

Son monastère prit depuis le nom de Dalmace, ou par corruption, des Dalmates ; d'où vient que le Saint est quelquefois appelé dans l'histoire, abbé des Dalmates. Il paraît par là que saint Dalmace lui succéda bien dignement, et qu'il fut même plus célèbre que lui, surtout à l'occasion de Nestorius et du concile général d'Éphèse qu'on assembla contre cet hérésiarque.

Saint Dalmace, que les Grecs, dans leur *Ménologe*, appellent Dalmat, était d'une famille distinguée dans l'empire d'Orient. Il suivit dans sa jeunesse la profession des armes, et servit sous le grand Théodose en qualité d'officier, dans la seconde compagnie des gardes du palais. La contagion du monde dans cet emploi tout séculier, ne gâta point son cœur. Il se soutint dans la vertu qu'on lui avait inspirée dès l'enfance, et vécut dans son état d'une manière très-édifiante. Il était marié dès le temps de l'empereur Valens, et il parut par la suite que la piété régnait aussi dans sa famille qui était nombreuse. Saint Isaac étant venu d'Orient à Constantinople, comme nous l'avons dit, il fit sa connaissance ; et dans une occasion, il demeura sept jours dans son monastère pour profiter plus à loisir de ses instructions. Le Saint lui fit connaître, après cette espèce de retraite, que Dieu le voulait auprès de lui ; en quoi Dalmace, qui y était déjà porté par sa piété, n'apporta d'autre délai que celui dont il avait besoin pour y disposer sa femme, et pour mettre ordre à sa famille et à ses affaires domestiques. Comme sa maison était une maison de vertus, il n'eut pas de peine à obtenir de son épouse le sacrifice que Dieu voulait de lui, et il trouva la même soumission dans ses enfants.

Il vint donc se rendre auprès de saint Isaac, et amena avec lui

un de ses fils nommé Fauste, qui voulut l'imiter dans sa retraite. Il devint bientôt le principal disciple de son père spirituel, par l'ardeur qu'il témoigna pour la pénitence, par sa charité envers les pauvres, par son amour pour la retraite, et par les progrès qu'il fit dans la perfection. Ses jeûnes étaient rigoureux et fréquents, et on assure qu'il passa tout un carême sans rien prendre. Sa vie, rapportée par les Bollandistes, ajoute qu'il fut ensuite jusqu'à l'Ascension dans une espèce d'extase, durant laquelle il fut transporté en esprit dans l'église des Saints-Machabées, tandis que le patriarche Attique y célébrait la messe; et qu'en le déclarant à son saint abbé Isaac, il lui assura qu'il y avait vu trois religieux de son monastère qui y avaient assisté, dont l'un était auprès du sanctuaire, l'autre dans l'ambon, et le troisième à la grande porte, ce qu'Isaac trouva véritable, quand il s'en informa de ces religieux à leur retour.

Ce Saint étant allé recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux et de son zèle, et ayant laissé Dalmace pour son successeur dans le gouvernement du monastère, il s'appliqua avec une attention incroyable à y faire fleurir les vertus religieuses. On le peut juger par la retraite qu'il garda constamment; car il ne sortit point de son cloître durant l'espace de quarante-huit ans. Pendant ce temps la ville de Constantinople fut secouée par des tremblements de terre; et comme on faisait des processions pour apaiser la colère de Dieu, l'empereur fit des instances au Saint pour l'engager à y venir; mais il le supplia de trouver bon qu'il priât dans sa cellule. Le prince, qui l'avait en grande vénération, ne le pressa pas davantage.

La manière dont Dieu punit sous ses yeux un méchant homme, donna de nouveaux degrés à la haute estime qu'on avait de lui à la cour. Deux plaideurs avaient porté leur affaire par-devant l'empereur; et le demandeur, qui le faisait très-injustement, avait donné par ses chicanes et ses paroles artificieuses, une tournure si favorable à sa cause, que l'autre se vit sur le point

de succomber. Dans cette extrémité il se jeta aux pieds de l'empereur et lui dit : « Prince, ayez pitié de moi, renvoyez-nous l'un et l'autre à l'abbé Dalmace afin qu'il en décide : vous ne pourriez nous donner un juge plus équitable, et j'espère que Dieu manifestera la vérité par son organe. » L'empereur répondit qu'il le voulait bien, et ils se rendirent auprès du Saint. « Expliquez-moi donc, leur dit-il, le sujet qui vous amène. » Alors le demandeur inique voulant faire valoir son prétendu droit, commença à bredouiller, sa langue se trouva liée et il tomba mort aux pieds de Dalmace. Le Saint en envoya le rapport à l'empereur en ces termes : « Dieu a jugé lui-même cette cause en faveur de celui qui était lésé. » Ce qui remplit d'admiration ce prince et tous les grands de sa cour.

Mais la vertu et le zèle de saint Dalmace n'éclata jamais mieux que dans le service qu'il rendit à l'Église contre Nestorius, qui était venu d'Antioche pour occuper la chaire de Constantinople après Attique. Dieu lui fit connaître les sentiments que cet hérésiarque avait dans l'âme avant qu'il les manifestât. Quand il voulut le visiter dans sa cellule, il lui dit avec fermeté : « Vous pouvez vous en aller ; car je ne vous recevrai point que vous n'ayez renoncé à vos erreurs. » Nestorius se vit forcé de se retirer ; et le Saint dit à ses religieux : *Prenez garde à vous, mes Frères ; il est venu dans cette ville une méchante bête, qui va blesser bien du monde par sa doctrine.*

Le scandale éclata bientôt. Nestorius, comme nous l'avons dit dans la Vie de saint Hypace, mit enfin au jour ses dogmes impies, et l'on assembla le concile d'Éphèse pour les condamner. Tous les hérésiarques ont eu leurs suppôts, Nestorius n'en eut que trop qui firent à l'Église des maux inconcevables. Avant le concile d'Éphèse, l'impie Nestorius, qui était d'un caractère haut, vain et méprisant, ne put souffrir que l'on contredît les erreurs qu'il voulait établir, et tint un concile où il déposa et excommunia les prêtres, les diacres et les laïques qui s'opposaient

à son impiété. Il semble même qu'il poussa la témérité jusqu'à déposer quelques évêques.

Enfin, s'obstinant toujours plus dans son impiété, malgré tout ce que le pape Célestin et saint Cyrille lui avaient écrit pour tâcher de le faire revenir, on assembla en 431 le concile œcuménique d'Éphèse, où il se trouva plus de deux cents évêques, et auquel saint Cyrille d'Alexandrie présida comme légat du pape Célestin. Cette sainte assemblée condamna Nestorius et le déposa de sa dignité. Mais on ne peut exprimer ce que cet hérésiarque et ses partisans firent par leurs intrigues pour en empêcher l'exécution. Jean, patriarche d'Antioche, ami de Nestorius, qui avait été tiré de son clergé, arriva au concile quatre jours après que la sentence eut été donnée. Il était accompagné des évêques d'Orient, c'est-à-dire de la Syrie, dont on soupçonne que plusieurs avaient des sentiments qui approchaient de ceux de Nestorius. Ils se plaignirent qu'on s'était trop précipité dans ce jugement, et leur passion les porta jusqu'à assembler un faux synode, où ils osèrent déposer saint Cyrille et Mennon, évêque d'Éphèse.

Le comte Candidien, que Théodose le Jeune, alors empereur, avait envoyé au concile pour y maintenir la paix, se rangea du côté de Jean d'Antioche et de ses adhérents, et par de faux rapports qu'il fit au prince, qui estimait Nestorius, le croyant catholique, il le porta à casser ce qui s'était fait contre lui. Mais trois nouveaux légats qui arrivèrent alors de la part du Pape, confirmèrent la sentence du concile par leurs souscriptions. Cependant les amis des orientaux continuèrent d'agir pour eux et pour la cause de Nestorius. La cour se trouva partagée, et Théodose, qui agissait sur les rapports qu'on lui faisait, confondit les innocents avec les coupables, envoya à Éphèse le comte Jean pour arrêter en même temps saint Cyrille, Mennon et Nestorius. Les deux premiers furent mis entre les mains de Candidien, et il ne fut point permis aux prélats du concile de sortir de la ville. Ils y

étaient brûlés par les chaleurs ardentes de l'été, et plusieurs en moururent. On publia contre eux des calomnies, on les chargea d'injures et de malédictions; et tandis que les partisans de Nestorius avaient la liberté d'envoyer à la cour tout ce qu'ils voulaient, les Pères du concile n'avaient pas la liberté d'écrire, ou on interceptait par mer et par terre tout ce qui venait de leur part. Enfin, pour faire tenir leurs lettres, ils furent obligés de se servir d'un homme fidèle déguisé en mendiant, qui les cacha dans une grosse canne qui lui servait de bâton.

Les affaires de la religion étaient dans ce triste état à Éphèse, et saint Dalmace, à qui les Pères du concile en firent part, ainsi qu'au clergé et aux abbés de Constantinople; saint Dalmace, dis-je, leur répondit en les assurant des efforts qu'il allait faire pour y remédier. Il prit pour cela un moyen d'éclat qui lui réussit, et on dit qu'il y fut porté par une voix du ciel : ce qui est assez bien attesté.

Théodose ne rendait point la justice qu'il devait au concile, parce qu'il était trompé par les fausses relations que lui en faisaient les amis de Nestorius, et que les bonnes ne parvenaient point jusqu'à lui. Alors saint Dalmace qui, depuis quarante-huit ans, se tenait renfermé dans son monastère, et que l'empereur allait visiter dans sa cellule quand il voulait le voir, en sortit pour la gloire de Dieu, accompagné d'une partie de ses religieux, auxquels se joignirent plusieurs autres avec leurs abbés, et tous ensemble, suivis d'une foule de peuple, allèrent en procession jusqu'au palais de l'empereur, ayant des cierges allumés à la main et chantant des psaumes.

L'empereur entendant chanter, demanda ce que c'était : on lui répondit que c'était l'abbé Dalmace qui venait au palais avec ses religieux. Il en fut étonné et fut au-devant de lui. Ses religieux s'arrêtèrent hors du palais, et Dalmace y entra seul avec le prince. Il lui présenta alors les lettres du concile, dont il fut extrêmement surpris et même troublé, voyant que ce qu'elles contenaient



était tout différent de ce qu'on lui avait rapporté. Il lui dit de les faire lire devant tout le monde, afin que chacun fût instruit de la vérité, et lui fit entendre qu'il donnait toute liberté au concile de lui envoyer des députés, et qu'il emploierait son autorité pour soutenir ce qu'on lui avait fait.

Saint Dalmace dit au sortir de l'audience, à tous ceux qui en attendaient le résultat hors du palais, qu'on se rendit au monastère de saint Mocie, martyr ; et là, étant monté à la tribune, il lut devant tout le monde la lettre du concile qui contenait la véritable relation de ce qui s'était passé dans le jugement rendu contre Nestorius, et déclara tout ce que l'empereur lui avait dit là-dessus pour le soutien de la foi orthodoxe. Il finit son rapport en assurant le peuple, autant par prudence que par humilité, que si les choses avaient si bien réussi, il ne fallait point l'attribuer à ses persuasions ni à ses prières, mais à la piété du prince, qui faisait profession de suivre la foi de ses ancêtres, et recommanda de prier pour lui. Alors le peuple, qui avait déjà prononcé anathème contre Nestorius, l'anathématisa de nouveau.

Saint Dalmace, Samson, Maximien et d'autres du clergé de Constantinople, se hâtèrent de marquer au concile tout ce qui s'était passé, et le prièrent de donner à leur église un pasteur en la place de Nestorius. Saint Dalmace se qualifie dans cette lettre, prêtre, archimandrite et père des monastères, et se recommande humblement aux prières du concile. Ce titre lui est donné aussi dans la réponse que les évêques de cette assemblée lui envoyèrent, et qui est très-glorieuse à la mémoire de ce Saint. « Nous avons rendu grâces à Dieu, lui disent-ils, qui vous a suscité pour soutenir la foi orthodoxe, et pour faire connaître aux très-pieux empereurs Théodose et Valentinien, ainsi qu'aux saints archimandrites, à tout l'aimable clergé et au peuple, ce que nous avons souffert de peines et de travail pour la conserver : car vous êtes l'unique qui nous ayez secourus ; aussi nous levons de bon cœur les mains au ciel, et nous prions le Père céleste pour

la conservation de nos très-pieux empereurs, et pour Votre Sainteté. »

« Nous vous exhortons de vous unir toujours plus à nous, et d'agir en notre nom dans tout ce qui concerne la foi ; mais vous n'avez pas besoin que nous vous le recommandions ; car nous n'ignorons point que Dieu vous avait fait connaître le poison que Nestorius avait dans son âme, avant qu'il arrivât à Constantinople. »

Les Grecs donnent au Saint dans leur office le titre glorieux d'*Avocat du Concile d'Éphèse*, en mémoire de ce que nous venons de rapporter. Ils disent que le Concile établit son monastère le chef de tous ceux de Constantinople, et cela est marqué dans sa vie <sup>1</sup>. Le pape saint Célestin lui donne la même prérogative en écrivant au concile, et confirme que le Saint avait connu par une lumière céleste, que quand Nestorius vint à Constantinople il avait l'âme infectée de l'erreur.

Saint Dalmace était déjà fort vieux dans ce temps-là ; on croit qu'il avait environ quatre-vingts ans. Maximien, religieux et ensuite prêtre du clergé de Constantinople, fut mis en place de Nestorius, le 25 d'octobre de l'an 431 ; mais il ne tint sur ce siège que deux ans cinq mois et dix-neuf jours ; car il mourut le 12 avril de l'an 434, et saint Procle lui succéda. Ce fut sous l'épiscopat de celui-ci que saint Dalmace, après avoir gouverné saintement ses disciples et tous les monastères de la ville impériale, alla recueillir dans le ciel les fruits de ses saintes œuvres. Son corps fut d'abord porté solennellement à la grande église, précédé de l'évêque Procle, de tout son clergé et du peuple, chacun portant des cierges allumés et chantant des hymnes et des cantiques spirituels. On le reporta ensuite dans son monastère, où il fut enseveli. L'historien de sa vie assure qu'il coulait de temps en temps de son tombeau une liqueur qui servait à

<sup>1</sup> Il faut voir là-dessus les continuateurs de Bollandus, *Comment. prav.*, § 2.

guérir les malades qui s'en faisaient oindre avec foi. Il est difficile de savoir en quelle année mourut saint Dalmace, parce que l'épiscopat de saint Procle dura depuis l'an 434 jusqu'à 446 ou 447. Cependant comme il vivait encore quand saint Procle écrivit à Jean d'Antioche, où il en parle comme d'un homme vivant, la mort du Saint ne peut être arrivée que de 438 à 446.

---

### L'HÉRÉSIE DE NESTORIUS DANS LES MONASTÈRES D'ORIENT.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des maux que l'hérésie de Nestorius causa à l'Église ; ce serait nous écarter de notre sujet. Il suffira de rapporter en abrégé les suites funestes qu'elle eut dans les monastères d'Orient. Ce fut moins Nestorius lui-même que ses partisans, qui étendirent ses erreurs dans la Mésopotamie, dans la Perse et jusque dans l'Inde. Pour prendre la chose dans son origine, il y avait eu dans Edesse, depuis un très-long temps, une célèbre école, où l'on apprenait les saintes lettres aux Persans qui professaient la foi chrétienne, et qui y venaient en grand nombre. Nestorius ayant produit ses erreurs, il n'eut que trop de partisans ; et Jean, patriarche d'Antioche, fut un de ceux qui soutinrent sa mauvaise cause jusqu'à ce qu'il fit sa paix avec saint Cyrille d'Alexandrie, comme on peut le voir dans l'*Histoire ecclésiastique*, et il en entraîna d'autres. Les principaux de l'école persique d'Edesse s'y engagèrent aussi et furent des plus opiniâtres. Ibas, si célèbre depuis dans l'histoire de l'Église, qui était prêtre alors dans Edesse et succéda à Rabulas pour lors évêque, y contribua beaucoup de son côté. Enfin Rabulas, qui d'abord était uni avec Jean d'Antioche contre saint Cyrille, et qui ensuite embrassa la bonne cause, chassa de l'école persique

d'Edesse tous les fauteurs du nestorianisme et les obligea de se retirer ailleurs.

Leur expulsion ne les convertit point ; ils n'en devinrent que plus hardis à répandre l'erreur partout où ils se dispersèrent. Acace, Barsumas, Maanes, Absocas, Jean, Michée, Paul, Abraham, Narsès, Ezélie du monastère de Capharmaris, furent les faux apôtres de cette doctrine impie. Ils se retirèrent dans le pays de la domination des Perses, et pour comble de maux la plupart furent faits évêques, ce qui leur donna plus de moyens pour établir et autoriser l'erreur. Les monastères comme les églises en furent infectés, et enfin le nestorianisme, qui avait paru devoir s'éteindre par les soins que saint Procle, saint Cyrille d'Alexandrie et Jean d'Antioche après son union avec ce dernier, ainsi que plusieurs autres évêques prirent pour cela, se soutint, s'accrut et perdit une infinité d'âmes.

Barsumas ayant été fait évêque de Nisibe, qu'il gouverna depuis l'an 435 jusqu'à l'an 489, n'oublia rien pour pervertir toute la Chaldée et la Perse, et par conséquent tout ce qu'il y avait de moines dans ce pays. Il eut pour second dans cet ouvrage d'impiété Maanès, qui avait succédé à Maris de Perse, à qui Ibas avait envoyé la fameuse lettre qui occasionna tant de troubles.

Ce fut ce Barsumas qui accusa Babuë, archevêque de Séleucie et de Ctésiphonte qui résistait à ses erreurs, qui l'accusa, dis-je, auprès de Phérose, roi de Perse, de suivre la foi des Romains et d'être leur espion, et lui demanda le pouvoir de se saisir de lui et d'en disposer à son gré. On ne peut rien lire de plus odieux que ce que ce nestorien imposteur fit croire à ce prince contre les catholiques. « Si vous souffrez, lui dit-il, que les chrétiens qui sont sous votre domination tiennent les mêmes sentiments que les Grecs, ils ne vous seront jamais sincèrement attachés. » Sur quoi Phérose, trouvant sa réflexion très-juste, lui dit d'agir comme il voudrait. Barsumas ajouta : « Il y avait chez les Grecs un patriarche appelé Nestorius, homme très-sage et plein d'éru-

dition, qui aimait les Persans, et qui disait souvent aux Grecs : Si vous êtes de véritables chrétiens et si vous voulez suivre fidèlement la doctrine et l'exemple de Jésus-Christ, soyez soumis à vos ennemis, rendez-leur l'obéissance que vous leur devez, et priez pour eux quoiqu'ils vous maudissent, et ç'a été pour cette raison qu'il leur devint odieux et qu'ils le déposèrent de son siège. Si donc vous m'en donnez le pouvoir, j'obligerai tous les chrétiens qui sont sous votre domination de suivre les sentiments de Nestorius, et étant par là devenu odieux aux Grecs, ils vous seront sûrement fidèles. » Ce conseil plut beaucoup au roi, et en vertu du pouvoir qu'il lui donna, il tint plusieurs conciliabules contre les catholiques, et fit mourir Babuë, à la place duquel les catholiques mirent Acace, que Barsumas persécuta beaucoup.

Mais tandis que cet impie vexait ainsi les fidèles de Perse, Cyrus, qui avait succédé à Ibas dans l'évêché d'Edesse, chassa tout ce qui restait dans cette ville de l'école des Persans qui tenaient encore aux erreurs de Nestorius, et rendit la pareille à Barsumas en faveur de la foi orthodoxe, en détruisant entièrement cette école par l'autorité de l'empereur Zénon. Il fit bâtin aussi en sa place un temple sous le nom de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu.

L'auteur du *Catalogue des Patriarches de Chaldée* dit que Barsumas vint enfin à bout, à force de menaces, de changer la foi d'Acace et de le rendre nestorien. Assémani remarque pourtant que cela n'est pas tout à fait certain, puisque dans une assemblée d'évêques grecs, il protesta hautement qu'il détestait les erreurs de Nestorius et sa doctrine, que Barsumas tâchait de faire recevoir partout où il pouvait. Ainsi c'est ou une imposture de la part des nestoriens, ou peut-être aussi qu'Acace s'était conduit trop faiblement en faveur de la saine doctrine. Ce qui pourrait le faire penser ainsi, c'est qu'ayant été envoyé par le roi de Perse à l'empereur Zénon pour des affaires d'état, les évêques d'Occident lui déclarèrent dans cette assemblée qu'ils tinrent,

qu'ayant appris que Barsumas avait fait mourir Babuë, et que dans un conciliabule il avait fait des canons impurs sans qu'il s'y fût opposé comme il l'aurait dû ; ils lui signifiaient que si, à son retour dans son pays, il ne le déposait pas, ils le déposeraient lui-même avec lui. Acace leur promit de le faire ; mais Barsumas alla rendre compte au terrible jugement de Dieu avant qu'il y fût arrivé.

Ce ne fut pourtant pas sans sujet que l'assemblée des évêques occidentaux accusa Acace de négligence, et on ne saurait accuser l'auteur du *Catalogue des Patriarches de Chaldée* de calomnie, de l'avoir mis au nombre de ceux que Barsumas avait pervertis : car s'il ne le fut pas tout à fait, il fut du moins un de ces évêques tolérants, qui font souvent presque autant de mal sans qu'il y paraisse beaucoup, que ceux qui soutiennent ouvertement l'hérésie ; car, comme Assémani l'a remarqué, si l'école des Perses nestoriens fut détruite par l'autorité de l'empereur Zénon et les soins de Cyrus successeur d'Ibas, celle de Nisibe acheva de rendre presque tout l'Orient nestorien par la tolérance d'Acace. En effet, Narsès, compagnon de Barsumas dans la célèbre école qu'il avait dressée à Nisibe, ne cessa de soutenir le nestorianisme pendant cinquante ans qu'il y présida, après avoir demeuré vingt ans à Edesse. Il eut pour successeur dans cette école Joseph Huzite aussi nestorien, auquel succédèrent Jésus-Jabus, Abraham et Hanane, imbus des mêmes erreurs : et Acace étant mort en 496, Babée, que les nestoriens mirent en sa place, éteignit la foi catholique dans presque tout l'Orient.

Barsumas ne se contenta pas de soutenir le nestorianisme, il devint un docteur de libertinage par son exemple et par ses ordonnances ; car il contracta des noces sacrilèges avec une religieuse nommée Mammée, et dans un conciliabule qu'il tint à Séleucie en 485, il écrivit une lettre synodique, par laquelle il permit aux prêtres et aux moines, à qui la chasteté paraissait trop difficile à garder, de se marier. Les cinq évêques qui lui

succédèrent, savoir : Babée, Silas, Élisée, Narsès et Paul, suivirent ses erreurs et son incontinence, et Babée, dans un faux concile qu'il tint en 499, établit que l'évêque, les prêtres et les moines pourraient épouser une femme.

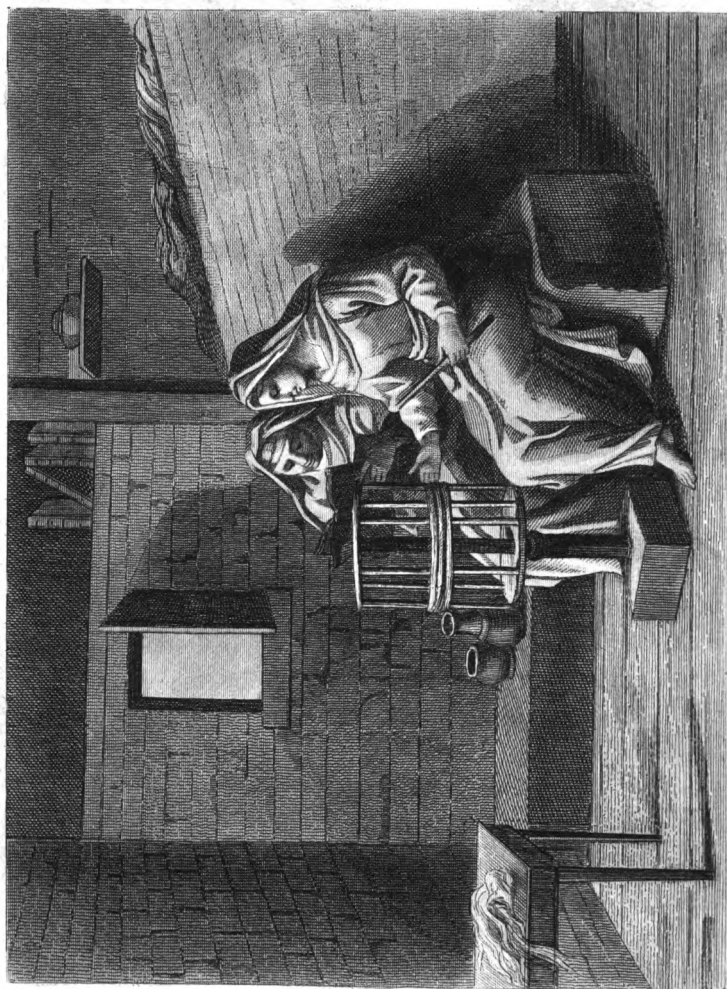
Cette loi si odieuse et si flétrissante pour l'épiscopat et l'état monastique, montre que Dieu punissait d'une manière terrible ces propagateurs furieux de l'impiété de Nestorius, en permettant qu'ils tombassent dans des passions ignominieuses. Mais ne pouvons-nous pas reprocher la même chose aux novateurs modernes qui, en combattant l'état sacré des vierges, dont l'Église s'est toujours fait honneur, et qu'elle a opposé même aux païens comme une preuve de la sainteté et de sa doctrine et de ses mœurs, se sont fait des sectateurs qui ont apostasié de la foi de leurs pères, autant et plus pour satisfaire leurs désirs impurs, que pour suivre leurs faux dogmes !

On ne peut exprimer les désordres que ces lois sacrilèges de Barsumas occasionnèrent dans ces provinces. Les monastères ne furent que des maisons d'infamie, et plusieurs moines abandonnèrent leurs cellules et leur habit et rentrèrent dans le siècle qu'ils avaient quitté pour l'amour de Dieu, pour y vivre dans l'incontinence que ces évêques hérétiques leur avaient permise.

Le patriarche Marabas et Abraham, père des moines, voulurent ensuite remédier à ces maux. Le premier, qui fut évêque des nestoriens depuis l'an 536 jusqu'à l'an 552, rassembla un concile en 544, dans lequel il fut défendu de choisir pour patriarche ou évêque, un sujet qui eût une femme, et Abraham étant venu d'Égypte, où il avait reçu l'habit religieux, en Assyrie, pour y rétablir l'état monastique, fonda un monastère sur le mont Isla, et n'y admit que des moines qui voulussent vivre dans la chasteté selon leur état. Mais ils ne furent pas moins séparés de Dieu par leur attachement au nestorianisme, et il n'est rien de si déplorable que de lire dans les écrivains Syriens de cette secte, la quantité de monastères que les disciples d'Abraham et ceux







Carri. Rome.

St. Dominique.

Jug. Ch. Gordon del. Paris.

qui vinrent après eux, fondèrent dans la Mésopotamie, l'Assyrie, la Perse et plus loin encore, où ils se répandirent comme autant de différentes colonies, qui y portèrent, avec leurs *Institutions monastiques*, les erreurs de Nestorius, et qui même en désabussant plusieurs idolâtres de leurs superstitions, ne firent que les retirer d'un abîme pour les engager dans celui où ils s'étaient malheureusement précipités.

## MONASTÈRES DE SAINTE DOMINIQUE,

### DU BIENHEUREUX DIUS ET DE SAINTE PULCHÉRIE <sup>1</sup>.

Nous revenons à Constantinople pour y parler de choses plus édifiantes, après avoir déploré au chapitre précédent les scandales des sectateurs de Nestorius. Il y eut dans cette ville deux monastères appelés d'Alexandre qui furent bâtis par sainte Domnène ou Dominique et par sainte Maure. Elles y vinrent sous l'empereur Théodose le Grand, qui leur fut favorable, et leur donna le terrain pour faire ces établissements. Il n'est point parlé de ces deux saintes dans le *Martyrologe romain*, et nous ne savons de sainte Dominique que ce que les Grecs rapportent dans leur *Ménologe*; c'est-à-dire qu'elle vint à Constantinople avec quatre filles qui l'avaient suivie, que le patriarche Nestorius les baptisa, que Domnène embrassa la vie religieuse et s'y exerça dans les travaux de la pénitence monastique, et qu'elle arriva à une vertu si éminente, que Dieu la favorisa de très-grandes grâces, la fit éclater par des œuvres merveilleuses, particulièrement par le don de prophétie. Comme elle vint à Constantinople sous le grand Théodose, et que les Grecs disent qu'elle vivait encore sous les empereurs Léon et Zénon, il faut qu'elle ait poussé sa vie jusqu'à

<sup>1</sup> Sozomène, Socrate, Nicéphore, Tillemont, Bulteau.

cent ans au moins. Bulteau ajoute qu'elle eut la conduite d'un monastère qu'elle fonda ou rebâtit, et qui porta le nom de Saint-Zacharie, et qu'elle eut aussi la charge de diaconesse. Sainte Maure fonda aussi un monastère de filles qui porta son nom.

Les Grecs font l'office du bienheureux Dios le 19 de juillet, et le surnomment Thaumaturge. Le *Ménologe latin* de Canisius marque qu'il était d'Antioche, et qu'il s'y rendit célèbre. Il vint ensuite à Constantinople par une inspiration particulière de Dieu, et y bâtit un monastère, auquel l'empereur Théodose contribua par ses libéralités. On ne sait pas si ce fut Théodose le Grand, ou si ce fut le Jeune : on le nomma le monastère de Dios. Il y a apparence qu'on y introduisit ensuite la règle des Acémètes, dont nous parlerons au chapitre suivant. Saint Attique ordonna Dios prêtre. Il est parlé de son monastère comme d'un des principaux de Constantinople. Martin en était abbé en 448, lorsque Eutychès publia ses erreurs. Cet hérésiarque voulant se soutenir par le crédit des autres moines, et les entraîner dans son hérésie, fit courir un écrit parmi eux pour le leur faire signer. Constantin, diacre de son monastère, vint le présenter pour cela à Martin, qui refusa de le faire, disant que ce n'était qu'aux évêques à signer des écrits sur la foi. Constantin voulut le tromper et l'intimider en lui disant, sans lui montrer l'écrit, qu'il était de saint Cyrille et des Pères du concile d'Éphèse qui avaient condamné Nestorius, et que s'il ne se joignait à Eutychès, ou s'il souffrait que son évêque l'opprimât, il se verrait bientôt attaqué lui-même ; mais Martin demeura ferme et le renvoya ainsi. Nous ne trouvons rien de plus à rapporter ici du monastère du bienheureux Dios. Il y avait aussi avant le cinquième siècle, à Constantinople ou aux environs, un monastère qui portait le nom de Saint-Thalasse, un autre qui fut depuis appelé de Job, et deux autres, dont l'un était habité par des moines égyptiens et l'autre par des syriens.

Nous ne pouvons point parler au long des monastères que sainte Pulchérie fonda à Constantinople, parce que nous n'en avons

point des mémoires détaillés : mais les vertus de cette célèbre princesse méritent bien que nous lui donnions une place ici en faveur de l'estime qu'elle avait de la vie religieuse, dont elle pratiqua même dans son palais les exercices, autant que son état le lui put permettre.

Elle fut fille de l'empereur Arcade, petit-fille du grand Théodose et sœur de Théodose le Jeune, dont elle prit un soin particulier, et qui se conduisit heureusement tant qu'il ne suivit que ses conseils. Elle avait aussi trois sœurs, nommées Flaccille, Arcadie et Marine. On met sa naissance au 19 de janvier 399. L'inclination à la piété lui était commune avec son frère et ses sœurs, mais elle seule témoigna avoir hérité du courage du grand Théodose son aïeul. On remarqua en elle dès sa première jeunesse une prudence qui passait son âge, et elle était excellente pour le conseil et également prompte pour l'exécution. Ainsi dès sa quinzième année, c'est-à-dire le 4 juillet de l'an 414, elle fut déclarée Auguste et impératrice, pour prendre soin de tout l'empire et de son frère Théodose, qui n'avait que deux ans moins qu'elle.

Son amour pour Dieu et pour la pureté la détermina dans ce même temps à consacrer sa virginité à Jésus-Christ, et elle porta ses sœurs à en faire de même; et pour marque plus authentique de sa consécration, elle fit présent à l'église de Constantinople d'une table pour servir d'autel, enrichie d'or et de pierreries, sur laquelle on marqua par son ordre qu'elle l'avait offerte à Dieu comme un gage de la consécration qu'elle lui faisait de sa virginité, et dont elle voulut que tout le monde fût témoin.

Il parut par la suite que ce ne fut que par un véritable esprit de piété, et non point par aucune vue de politique, qu'elle s'était ainsi dévouée à Dieu; puisque tous les soins de la dignité impériale ne l'empêchèrent point de vivre dans une prière presque continuelle, de chanter des psaumes et d'avoir en vénération les personnes qui s'étaient abaissées pour Jésus-Christ.

Sozomène nous donne le détail de ses exercices et de ceux de ses sœurs, en disant qu'elles fréquentaient beaucoup les églises ; qu'elles étaient fort libérales envers les pauvres et les étrangers ; qu'elles ne mangeaient et ne sortaient pour l'ordinaire qu'ensemble ; qu'elles chantaient aussi ensemble les louanges de Dieu la nuit et le jour ; qu'elles travaillaient à des ouvrages de tapisseries, ou d'autres semblables selon la coutume des dames de vertu. « Car, dit-il, quoiqu'elles soient nées princesses, et qu'elles aient été élevées au milieu de la grandeur et du faste de la cour, elles renoncent entièrement à l'oisiveté et à la paresse, comme à des choses indignes de la virginité sainte dont elles font profession. » Leur joie et leurs délices étaient de chanter les louanges de Dieu et d'en méditer les oracles, et leur trésor inépuisable était les besoins des pauvres. Leur virginité était la gloire de toute la terre et de toutes les églises, qui se réjouissaient de voir des reines épouses de Jésus-Christ.

Pulchérie en particulier mortifiait sa chair par des souffrances volontaires, comme étant le temple de Jésus-Christ crucifié. Douée de tous les avantages du corps et de l'âme, elle ne les fit servir qu'à glorifier Dieu par des œuvres de piété. Elle sut si bien inspirer la piété à son frère et à ses sœurs, que la cour était presque un monastère, dit Socrate, par les exercices de la dévotion solide que ces personnes royales y pratiquaient.

Ce serait une chose trop longue, dit Sozomène, de décrire combien cette princesse a érigé d'églises de tous côtés avec une magnificence royale ; combien elle a fondé d'hôpitaux en faveur des pauvres et des étrangers ; combien elle a bâti de monastères, auxquels elle a laissé des revenus pour l'entretien des personnes qui s'y retiraient. Il faut ajouter avec Théophanes, des cimetières pour les étrangers. Théodore le Lecteur marque en particulier les églises de Blaquernes, de Calcopratéés et d'Hodéges, qu'elle fit bâtir toutes trois fort grandes et dédiées sous le nom de la très-sainte Vierge.

L'église d'Hodéges ou des Guides était auprès de la mer, et servait à un monastère d'hommes. Pulchérie y mit un tableau de la sainte Vierge, que saint Luc avait fait sur elle-même de son vivant. Dieu favorisa cette pieuse princesse de faveurs particulières à mesure qu'elle se conduisait par son esprit avec une grande fidélité. L'impératrice Eudoxie, épouse de Théodose son frère, revenant de Jérusalem vers l'an 439, en apporta le bras de saint Étienne, et Pulchérie alla au-devant pour le recevoir sur une révélation qu'elle en avait eue, et on mit cette précieuse relique, avec quelques autres de sainte Agnès et de saint Laurent, dans une église de ce Saint qu'elle avait fait bâtir. Elle trouva aussi dans l'église de saint Thyrses, après trois apparitions qu'elle eut de ce Saint, quelques reliques des quarante Martyrs de Sébaste qui y étaient cachées et qui lui apparurent aussi pour cela. Elle fit mettre ces reliques dans une châsse très-riche, et les fit transporter auprès de celles de saint Thyrses avec beaucoup de solennité. Sozomène, qui y était présent, rapporte au long cette heureuse découverte. Nous mettrons sa relation à la fin de ce chapitre, pour ne pas interrompre par cette digression ce qui nous reste à dire de cette illustre princesse.

On peut voir dans ceux qui ont écrit l'*Histoire de l'Église*, tout ce qu'elle fit pour le soutien de la foi catholique contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. Sozomène dit que ce fut elle principalement qui empêcha que de son temps ces hérésies ne l'emportassent sur la vérité de la foi ; mais on connaît encore plus les soins qu'elle en prit par les lettres que saint Léon lui adressa, et par les éloges que lui donnent les Pères du concile de Chalcédoine : car ce saint Pape reconnaît que Dieu l'a établie dans l'Église pour lui servir d'une puissante protection ; qu'elle a eu la principale part à tout ce que les évêques ont fait de son temps contre les ennemis de la foi catholique ; qu'il a une extrême confiance dans sa piété et dans sa foi très-sincère ; qu'elle a toujours assisté l'église dans ses travaux et dans ses peines ; et

les Pères du concile de Chalcédoine la qualifient de très-pieuse impératrice, pleine d'amour pour Dieu et très-chérie de Dieu, la gardienne et la conservatrice de la foi orthodoxe ; et ils s'étendent beaucoup pour montrer que l'Église lui était redevable de tous les avantages dont elle jouissait alors.

Nous n'entrons point ici dans ce que fit cette sainte princesse pour le gouvernement civil de l'empire. Les nestoriens, dont elle haïssait le chef à cause de ses erreurs, ont fait son éloge malgré eux en la calomniant, aussi toute la honte leur en est restée. Enfin cette auguste impératrice, après avoir consacré toute sa vie à la gloire de Dieu, au soutien de l'Église, au gouvernement de l'empire et au secours des pauvres et des affligés, alla recevoir dans le ciel la récompense de ses saintes œuvres l'an de Jésus-Christ 453. Son corps fut déposé dans l'église des Apôtres. Les Latins et les Grecs honorent sa mémoire le 10 de septembre.

Nous ne devons pas omettre ici que les sœurs de cette sainte princesse signalèrent leur piété à son exemple par des monuments publics, et qu'on dit d'Arcadie en particulier qu'elle fit bâtir une église de saint André qui porte son nom.

Il reste à rapporter ici la découverte des reliques des quarante Martyrs de Sébaste, dont Sozomène, témoin oculaire, a fait la relation. C'est un morceau d'histoire fort édifiant, et nous le donnons de la traduction très-estimée du président Cousin.

*Invention des Reliques des quarante Martyrs par  
sainte Pulchérie.*

Une femme nommée Eusébie, qui faisait la fonction de diaconesse parmi les Macédoniens, avait une maison et un jardin hors les murs de Constantinople, où elle gardait les reliques de quarante soldats qui souffrirent autrefois le martyre à Sébaste, sous le règne de Licinius. Quand elle se sentit proche de sa fin, elle laissa par testament sa maison à des moines de sa secte, à la charge de mettre les reliques des saints Martyrs dans son cer-

cueil au-dessus de sa tête, sans que personne en eût connaissance. Les moines firent ce qu'elle avait souhaité; mais pour ne pas priver les Martyrs de l'honneur qui leur était dû en suivant les intentions d'Eusébie, ils bâtirent sous terre proche du tombeau une petite chapelle, et au-dessus un logement dont le pavé était carrelé. Césaire, un des plus puissants du siècle, qui avait été consul et préfet du prétoire, fit enterrer quelque temps après sa femme proche d'Eusébie comme elle l'avait désiré, parce qu'elles avaient eu une étroite amitié ensemble, et qu'elles avaient été de même sentiment et de même communion. Césaire eut depuis envie d'acheter la maison et le jardin à dessein d'élire sa sépulture proche de celle de sa femme. Les moines la vendirent sans déclarer que les reliques des Martyrs y étaient, et allèrent s'établir ailleurs. Césaire fit abattre la maison pour élever en la place une église fort magnifique en l'honneur de saint Thyrsus martyr. Je me persuade que Dieu permit que la maison fût démolie de la sorte pour rendre l'invention des sacrées reliques plus merveilleuse, après un si long espace de temps, et pour donner des preuves plus sensibles de son amour envers la personne à qui il réservait la gloire de cette invention. Il la réservait à Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose. Saint Thyrsus, martyr, lui apparut trois fois, lui déclara l'endroit où les reliques des quarante soldats étaient déposées, et lui ordonna de les faire transférer auprès de son corps, afin qu'elles reçussent le même honneur de la dévotion des fidèles. Les quarante Martyrs lui apparurent aussi vêtus de robes blanches. Cependant la chose semblait incroyable, et on ne voyait nulle espérance de trouver ces sacrées reliques. Les plus anciens, tant des ecclésiastiques que des séculiers, n'en avaient pu rien dire, quelque soin qu'on eût pris de s'en informer d'eux. Comme on désespérait d'en tirer aucune lumière, Dieu rappela dans la mémoire d'un prêtre nommé Polychronius, ancien domestique de Césaire, que ce lieu-là avait été autrefois possédé par des moines de la secte de Macédonius. Il alla donc



s'informer d'eux à des ecclésiastiques de la même secte; tous les autres étant morts, il n'en restait plus qu'un, qui semblait avoir été réservé pour montrer le lieu où les reliques des bienheureux Martyrs avaient été déposées. Polychronius lui demanda s'il en avait quelque connaissance; et ayant reconnu qu'il ne s'expliquait pas fort clairement, ce qu'il faisait à cause qu'Eusébie les avait obligés au secret, il lui déclara la révélation que Pulchérie avait eue, et l'inquiétude où elle était. Alors le moine lui avoua franchement qu'il se souvenait qu'au temps de sa jeunesse, auquel il commençait à s'instruire, sous la conduite des supérieurs du monastère, des devoirs de la profession monastique, on déposa des reliques de martyrs proche du tombeau d'Eusébie; mais que les années qui s'étaient écoulées depuis, et le changement qu'on avait fait en ce lieu-là l'empêchaient d'assurer si elles étaient sous l'église ou dans un autre endroit. « Je me souviens, lui dit alors Polychronius, que j'étais à l'enterrement de la femme de Césaire, et autant que j'en puis juger par la disposition de la rue, elle fut enterrée environ au lieu où est maintenant le pupitre. » — « C'est donc à cet endroit-là, repartit le moine, qu'il faut chercher le tombeau d'Eusébie; car elles étaient fort bonnes amies, se visitaient fort souvent, et s'étaient réciproquement promis d'élire leur sépulture au même lieu. » Pulchérie ayant été avertie de tout ceci, commanda qu'on fouillât sous le pupitre de l'église; et quand on y eut fouillé, on trouva le cercueil de la femme de Césaire, selon la conjecture de Polychronius. A quelque distance de là en travers on trouva un pavé de carreaux et une tombe de marbre d'égale grandeur, sous laquelle était le cercueil d'Eusébie, et à côté une petite chapelle revêtue de marbre rouge et blanc. Le dessus du cercueil d'Eusébie était fait en forme d'autel. Au haut d'un des bouts où les sacrées reliques avaient été déposées, on aperçut un petit trou, où un officier de l'empereur qui était présent, mit le bout d'une baguette qu'il tenait à la main, et en la retirant il répandit en l'air une odeur très-





Imp. et. Bachelier aîné, Paris.

*Alexandre, fondateur des Asciètes.*

*Tom. II. Pl. 1.*

agréable. Quand on eut ouvert le cercueil on vit le corps d'Eusébie. Au-dessus de sa tête était un petit coffre fermé, garni de fer et de plomb, et au-dessus duquel il y avait une petite ouverture. Dès que la chose fut publiée, Pulchérie et les évêques accoururent à l'église du saint Martyr, et firent déclouer les bandes de fer par les serruriers et lever la couverture du coffre. On trouva dedans quantité de parfums et deux petites boîtes d'argent, où les reliques étaient enfermées. Pulchérie rendit à Dieu ses actions de grâces, non-seulement de ce qu'il lui avait révélé ce précieux dépôt, mais de ce qu'il le lui avait fait trouver. Elle le fit mettre ensuite dans une châsse de grand prix, et placer auprès de celle de saint Thyrsus, avec une pompe très-magnifique, à laquelle j'assistai. Tous ceux qui y assistèrent aussi bien que moi, et qui vivent encore, parce que cela n'est arrivé qu'au temps que Proclus était évêque de Constantinople, en peuvent rendre témoignage.

---

### ALEXANDRE, FONDATEUR DES ACÉMÈTES <sup>1</sup>.

L'ordre des Acémètes a été dans son temps un des plus grands ornements de l'Orient par la sainteté de son institut et celle des moines qui l'ont professé, et par les sciences qui y fleurirent, ce qui l'a rendu d'une très-grande utilité dans l'Eglise contre l'impiété des hérétiques. On appela ces moines *Acémètes*, c'est-à-dire qui ne dormaient point, à cause de la psalmodie continue, tant de la nuit que du jour, qui était leur principale observance.

Le respectable Alexandre, qui l'établit, ne le fit pas sans avoir essuyé de grandes contradictions, comme nous l'allons voir. Il fut élevé en son bas âge dans un île de la mer Égée, aujourd'hui l'Archipel, ce qui fait présumer qu'il était de l'Asie Mineure, et

<sup>1</sup> Les Bollandistes, Bulteau.

on met sa naissance sous le règne de l'empereur Constance. Sa famille était illustre et ancienne dans le pays. Il fut envoyé à Constantinople pour y apprendre les lettres humaines, après quoi il eut un emploi parmi les officiers de la préfecture, qu'il exerça aussi sous Théodose le Grand.

Ses occupations séculières ne l'empêchèrent point de s'appliquer à la méditation des vérités contenues dans les Livres saints dont il faisait une étude particulière, et touché de ces paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel*, il voulut les pratiquer à la lettre; se défit de sa charge et de son patrimoine qui était fort considérable, en distribua l'argent aux pauvres, et se retira dans un monastère de Syrie gouverné par un pieux abbé nommé Élie, pour y vivre sous sa discipline dans la retraite et la pénitence. Au bout de quatre ans, le désir d'un plus grand dénûment le porta à s'enfoncer dans un désert du côté de l'Euphrate, où il passa sept ans, pour mieux s'affermir par l'austérité de la pénitence et la contemplation des choses divines, dans la foi et la charité.

Après ce temps, il se sentit inspiré de prêcher l'Évangile aux idolâtres, pour n'être point dans l'église du nombre des serviteurs inutiles; et étant allé à l'extrémité de la Syrie et de la Mésopotamie, il apprit qu'il y avait une ville dont les habitants étaient livrés entièrement aux superstitions du paganisme, célébrant leurs fêtes profanes avec grand bruit, et s'abandonnant à tous les crimes que leur infâme religion autorisait. Il y alla donc en diligence, et étant entré dans leur temple, fit descendre par sa prière le feu du ciel qui le réduisit en cendres. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur des païens: ils accoururent en troupe et voulurent le tuer; mais Dieu mit sa parole dans sa bouche qui les adoucit et les fit retirer paisiblement.

Rabule, gouverneur de la ville, homme riche, éloquent, et extrêmement attaché à l'idolâtrie, les rassembla bientôt, et leur

représenta qu'il n'y avait nulle raison d'abandonner le culte des dieux de leur patrie pour suivre la religion de ce chrétien ; qu'ils avaient fait paraître une indigne lâcheté en se laissant si facilement apaiser après une si grande injure faite à leur religion ; qu'il voulait les venger lui-même, et faire voir qu'Alexandre n'était qu'un magicien et un imposteur. Il vint donc le trouver et lui dit : « C'est donc toi qui as détruit le temple de nos dieux, et qui veux nous rendre coupables comme toi de sacrilège ? Et quelle espérance peuvent avoir les chrétiens pour s'exposer à périr par des entreprises si téméraires ? »

« Nous vous montrerons, lui dit Alexandre avec intrépidité, la vérité de notre foi par les œuvres, et vous comprendrez par là que l'espérance que nous avons d'une gloire immortelle après la mort, n'est point vaine. » Il lui exposa ensuite par un discours plein de force et d'onction la vérité de la foi confirmée par les plus grands prodiges ; et prenant ses preuves depuis le commencement du monde, quand il en fut au miracle d'Élie qui fit descendre le feu du ciel, Rabule s'en moqua et lui dit qu'il voudrait voir un semblable prodige. Le Saint l'obtint de Dieu dans le moment, ce qui le confondit et le convertit en même temps ; et son exemple fut suivi de sa famille. Il ne se contenta pas de recevoir le baptême ; mais après s'être démis de sa charge, et avoir donné à sa femme et à ses filles ce qui leur revenait de ses biens, il donna aussi la liberté à ses esclaves avec un honnête entretien, se retira dans le désert pour ne plus vaquer qu'à l'oraison et à la contemplation des choses célestes, et embrassa la pauvreté évangélique. On l'éleva depuis à la chaire d'Édesse, comme nous le dirons ailleurs.

Alexandre, après ces conquêtes qu'il avait faites à Jésus-Christ, pensa à de nouveaux moyens de procurer sa gloire, et dans ce même temps le peuple qu'il avait converti voulut l'avoir pour évêque, comme il l'avait eu pour catéchiste. Son humilité en fut effrayée, et il voulut prendre la fuite ; mais on garda les portes

de la ville pour l'en empêcher, et il ne put échapper que comme saint Paul fit à Damas, en se faisant descendre par ses disciples, durant la nuit, du haut des murs, dans une corbeille.

Ainsi échappé, il marcha dans le désert pendant deux jours, et tomba entre les mains d'une bande de voleurs composée de trente hommes, qui faisaient de grands ravages. Plein de confiance en la protection de Dieu, sans s'occuper de sa propre vie qui était en si grand danger, il ne songea qu'à les gagner à Jésus-Christ, et le pria de lui donner leurs âmes. Il fut exaucé, car ayant été conduit par un de ces brigands qui l'avait arrêté, au chef de la troupe, Alexandre ne lui parla que de la foi, et le toucha tellement que d'un païen il en fit un chrétien, et d'un scélérat un parfait pénitent. Il lui donna le saint baptême; après quoi il lui dit: « N'avez-vous rien demandé à Dieu en vous approchant du sacrement de la régénération? » — « Pardonnez-moi, » lui répondit le néophyte. « Et qu'avez-vous demandé? » lui dit Alexandre. « J'ai prié le Seigneur, lui répliqua-t-il, de me retirer bientôt de ce monde. Sa prière fut suivie de l'effet. Il passa une semaine entière dans les larmes, que le regret de ses péchés lui faisait verser; et au huitième jour il rendit son âme à Dieu.

Une mort si heureuse, dans laquelle on ne pouvait méconnaître la miséricorde de Dieu, saisit d'admiration les compagnons de ses brigandages. Ils prièrent Alexandre de les baptiser, et furent, après avoir reçu ce sacrement, pénétrés d'une foi si vive et d'un si grand désir de leur salut, qu'ils changèrent le lieu de leur demeure en un monastère, et firent en peu de temps des progrès étonnants dans la pratique des vertus monastiques. Alexandre les voyant affermis dans la foi et si avancés dans le bien, crut qu'ils pouvaient se passer de sa présence. Il leur donna un supérieur pour les gouverner en sa place, leur prescrivit les règles qu'ils devaient suivre, les affermit dans leur bonne volonté par une puissante exhortation à la persévérance, et pria le Seigneur de les protéger.

Il partit ainsi, le cœur pénétré d'une sainte joie de les avoir gagnés à Dieu, et arriva dans deux jours à l'Euphrate, qu'il traversa pour entrer dans la solitude qui est au delà du fleuve. Il y passait souvent les jours en prière sur le haut des montagnes, et la nuit il se mettait dans un muid que la Providence lui fit trouver, et qui lui servait de retraite. Dans l'espace de vingt ans qu'il demeura dans ce désert, il s'assembla autour de lui quatre cents moines de quatre langues différentes, savoir : des Latins, des Grecs, des Syriens et des Égyptiens, qu'il divisa en vingt-quatre chœurs, pour se relever successivement dans la continue récitation de l'office divin qu'il établit parmi eux. Son intention était que comme les saints Anges louent Dieu continuellement dans le ciel, ses disciples tâchassent de les imiter sur la terre, autant qu'il était à leur pouvoir.

Il voulut aussi qu'ils pratiquassent une pauvreté très-étroite, n'ayant qu'une tunique, s'abandonnant plus à la Providence qu'à leur industrie pour leur entretien, ne se fournissant de vivres que pour chaque jour, et donnant aux pauvres ce qui leur restait. Après qu'il eut bien établi l'observance de cette règle, qu'on pouvait appeler angélique par le but qu'il se proposait et par l'ordre qu'on y gardait, il choisit, pour imiter ce que Jésus-Christ avait fait, soixante-dix de ses disciples pleins de foi et d'amour de Dieu, et les envoya en divers lieux pour convertir les idolâtres : il en prit aussi cent cinquante autres pour le suivre au désert, dans l'espérance également de trouver des païens qu'il pût amener à la foi, et laissa les autres dans le monastère sous la conduite du vénérable Trophime, à qui il ne manqua pas de donner en partant ses instructions pour le gouvernement.

La solitude dans laquelle il se retira du côté de la Perse était fort stérile. Ses religieux ne trouvaient pour toute nourriture que de petits fruits ou des grains sauvages, ce qui fut pour eux un sujet de tentation. Trente d'entre eux lui dirent comme autrefois les Israélites, qu'il les avait engagés dans ce désert pour les faire



mourir de faim, et ils pensaient en eux-mêmes de retourner au monastère. Alexandre pénétra dans leur cœur par la lumière dont Dieu l'éclairait; et après leur avoir reproché leur défaut de confiance en Dieu, il les renvoya à leur cloître, en leur disant qu'ils verraient le jour même que Dieu n'abandonne point ceux qui le servent dans le désert.

En effet, ils furent eux-mêmes témoins, à mesure qu'ils se retiraient, que les tribuns et les soldats romains, qui gardaient les frontières de l'empire, portèrent à Alexandre et à ceux qui étaient restés auprès de lui, des provisions en abondance; ce qui les toucha si fort, voyant comment ce qu'il leur avait dit s'était si bien accompli, que quelques-uns se jetèrent contre terre, pénétrés de regret de leur défiance, et laissèrent les autres retourner au monastère. D'autres aussi qui étaient restés auprès d'Alexandre, ne voulurent plus quitter le désert, et s'y retirèrent plus avant, où ils persévérèrent jusqu'à la mort.

Les Romains en leur apportant des vivres, l'invitèrent de venir à leurs châteaux pour prier sur eux et leur donner sa bénédiction. Il y alla, et sa visite y produisit de grands fruits de salut. La confiance même qu'on eut en lui, fit que ceux qui, dans ces contrées, avaient intenté des procès à d'autres, brûlèrent leurs papiers, et ne voulurent avoir que lui pour arbitre de leurs différends.

Dieu punit par une sécheresse de trois ans les terres d'un de ces quartiers, où on n'avait point voulu profiter de ses avis, et elle ne cessa que quand les habitants eurent eu recours à lui pour obtenir du ciel la pluie dont ils avaient un extrême besoin. Il parcourut les déserts de Mésopotamie, ne manquant point de chanter les louanges de Dieu avec ses disciples, comme on le faisait dans le monastère, et il vint à Palmyre où les habitants qui, quoique chrétiens en apparence, étaient Juifs par leur avarice, lui fermèrent les portes, donnant pour raison qu'un si grand nombre de moines affamerait leur ville. Alexandre, bien

loin de s'en affliger, rendit grâces au Seigneur en disant avec le Prophète : *Il vaut mieux mettre sa confiance en Dieu que dans les hommes* ; et se tournant vers ses disciples : « Ne vous affligez point, mes frères, leur dit-il, le Seigneur viendra à votre secours plus tôt même que vous ne l'attendez. » En effet, les barbares qui étaient répandus dans ce pays, leur apportèrent toutes les provisions nécessaires, dont ils se nourrirent pendant trois jours, et ils en firent même part aux pauvres de la ville, selon l'ordre qu'il leur en donna. Psalm. 117, 3.

Quelques-uns de ses disciples voulurent faire un régal à tous les autres de ce qu'on leur avait apporté, comme pour les délasser de leurs fatigues, et le préparèrent mieux que de coutume. Alexandre le permit ; mais tandis qu'ils travaillaient à le préparer, et qu'ils se donnaient beaucoup de soin pour cela, il prit le livre des Évangiles et dit qu'il fallait partir, pour leur apprendre à se dégager de tout empressement pour les choses terrestres, ne permettant point qu'aucun d'eux touchât à ce qu'on avait préparé ; ils obéirent sur-le-champ.

Ils arrivèrent après quatre jours de marche à un monastère dont un frère qu'il avait, nommé Pierre, et qui avait aussi embrassé la vie monastique, était supérieur. Il voulut connaître par lui-même s'il se conduisait selon les maximes les plus étroites du détachement évangélique ; et ne prenant qu'un frère avec soi, il frappa à la porte du monastère. Le portier qui lui répondit lui dit d'attendre jusqu'à ce qu'il eût averti le supérieur ; mais il le suivit pour voir ce que son frère lui dirait, et se présenta en même temps à lui. Pierre le reconnut aussitôt, bien qu'il ne l'eût point vu depuis trente ans, et se jetant à ses pieds il le pria d'excuser le portier qui lui avait d'abord dit de ne pas entrer. Mais Alexandre lui dit d'un air sévère, qu'il devait lui-même recevoir les étrangers, et les servir à l'exemple d'Abraham, et comme Jésus-Christ l'a recommandé, et qu'il allait se retirer en secouant la poussière de son habit. Son frère et ses religieux

voulaient le retenir au moins un jour ; mais il se contenta de leur faire une exhortation sur l'esprit de pauvreté et sur l'amour de Dieu, après quoi il prit le chemin d'Antioche.

Il n'était pas inconnu dans cette ville, y ayant été vingt ans auparavant, et s'y étant distingué par le zèle avec lequel il s'opposa à l'établissement de Porphyre, qui s'empara du siège patriarchal après la mort de saint Flavien en 404. L'historien de sa Vie dit que Théodote en était alors évêque, et que s'étant laissé prévenir contre lui par la méchanceté et l'hypocrisie de quelques personnes mal intentionnées, il le leur livra avec sa pieuse troupe pour les chasser de la ville ; ce qu'ils exécutèrent, en ajoutant les coups aux injures grossières. Alexandre attribua plutôt ce mauvais traitement à la malice du démon qu'à celle des hommes ; ainsi il profita des ténèbres de la nuit pour y rentrer, et se retira dans de vieux bâtiments où il y avait eu autrefois des bains publics, et y continua sa psalmodie.

L'évêque en fut encore plus irrité ; mais il craignit le peuple qui le regardait comme un prophète, et qui courait en foule pour l'entendre parler de Dieu ; d'autant mieux qu'il appuyait sa parole par des prodiges ; ainsi il ne voulut pas user davantage de violence contre lui. Alexandre en profita pour opposer le bien au mal qu'on voulait lui faire. Il se servit de l'ascendant que ses puissants discours lui donnaient sur les esprits, pour porter plusieurs personnes à bâtir un hôpital.

Cependant il éprouva bientôt que si l'on peut reprendre le peuple de ses désordres avec espoir d'y remédier, on risque plus souvent d'être la victime de son zèle, quand on veut dire la vérité aux grands. Il la dit pourtant à l'évêque et au général de l'armée, aussi bien qu'au clergé ; mais il n'en recueillit que de mauvais traitements. Un sous-diacre nommé Malchus, homme fier et arrogant, vint se plaindre à l'évêque contre lui, et sa plainte était fondée sur un sujet qui ne montrait que son avarice. Il lui dépeignit Alexandre comme un fanatique et un perturbateur, et

rappela surtout ce qu'il avait fait vingt ans auparavant en s'opposant à l'intrusion de Porphyre. La fin de sa plainte fut de demander au prélat qu'il le chassât de la ville, ou bien que lui-même en sortirait avec le reste du clergé.

Théodote, trop crédule, lui donna pouvoir de le faire, et il vint aussitôt accompagné de quelques hommes qui portaient les morts aux convois funèbres, et l'ayant trouvé il lui déchargea avec fureur un soufflet sur la joue en lui disant : « Sors de cette ville, scélérat. » Alexandre reçut le coup avec la douceur d'un agneau, et dit seulement ces mots de l'Évangile : *Or le nom de ce serviteur était Malchus*. Ceux qui étaient présents furent également surpris de la prompte application qu'il avait faite de ces paroles, et de la patience avec laquelle il avait souffert ce sanglant affront. Ils le défendirent contre Malchus et sa troupe ; mais Alexandre fut obligé de quitter par ordre du gouverneur, qui le relégua à Chalcis avec ses disciples.

Jean. 18, 40

Il profita de cet exil pour visiter les monastères qu'il avait fondés en divers lieux, et revint après quelques années secrètement à Antioche pour y confirmer dans la vertu ceux qu'il y avait gagnés à Dieu. Il ne s'y arrêta que le moins de temps qu'il put, et en partit dans l'intention de trouver quelque autre endroit où il pût faire du bien aux âmes. A une journée de là il entra dans un monastère appelé Crithen, et fut fort surpris de voir qu'on y gardait les mêmes règles qu'il avait établies dans les siens, et la même pratique des vertus évangéliques qu'il inspirait à tous ceux qui se mettaient sous sa conduite. Mais en examinant bien toutes les choses, il reconnut enfin que celui qui l'avait fondé avait été de ses disciples. Il trouva pourtant à redire qu'on cultivât un jardin trop vaste, et dit aux religieux qu'ils ne se confiaient pas assez à la Providence. A ces reproches ils reconnurent Alexandre, dont sans doute le fondateur de leur monastère, qui devait être mort alors, leur avait parlé, et dont la réputation était déjà répandue dans tout l'Orient.

Il quitta la Syrie et se transporta à Constantinople avec vingt de ses religieux, tous pleins de zèle et d'ardeur pour la gloire de Dieu et le détachement de toutes les choses du monde, et y fonda un monastère près de l'église de saint Menne. L'éclat de ses vertus, ainsi que la force de ses discours, et l'étroite observance qu'il faisait garder à ses disciples, attira beaucoup de monde auprès de lui. On venait surtout admirer leur parfait dégagement de toutes les choses de la terre, leur pauvreté volontaire, leur abandon à la Providence, et cette continuelle psalmodie qu'on y pratiquait, et dont on n'avait point encore vu d'exemples. Sa communauté s'accrut si fort en peu de temps, qu'elle se trouva composée de trois cents solitaires de trois langues différentes, de Grecs, de Latins, de Syriens, qui étaient tous catholiques, et dont plusieurs avaient demeuré dans d'autres monastères. Il les divisa en six chœurs, et ils chantaient successivement les louanges de Dieu sans interruption.

Quelques personnes qui ne pouvaient comprendre comment ils soutenaient cette observance, ni par quelle voie des religieux qui ne possédaient rien, avaient pourtant tous les jours de quoi se nourrir suffisamment, entrèrent dans une certaine défiance contre eux dont ils voulurent se guérir, en venant passer quelque temps dans leur monastère. Ils ne s'expliquèrent à personne de leur dessein ; mais Dieu le fit connaître à Alexandre, et manifesta sa Providence sur lui et sur les siens par un miracle. Alexandre dit au religieux qui répondait aux gens de dehors, d'aller à la porte et de retirer ce qu'on lui apporterait. Personne n'y avait pourtant frappé ; mais avant qu'il y fût il entendit frapper de grands coups, et ayant ouvert la porte, il trouva un jeune homme chargé de pains blancs et tout chauds, pour la communauté. Le portier lui demanda qui l'avait envoyé, il ne sut lui dire autre chose, sinon qu'un homme vêtu d'une robe blanche lui avait dit, au moment qu'il avait retiré ces pains du four, de le suivre au monastère : il ajouta que ~~c'était~~ cet homme qui avait frappé à la

porte, et qu'en même temps il avait disparu. On reconnut sans difficulté que c'était un ange que Dieu avait envoyé, et on lui en rendit des actions de grâces.

L'historien de sa vie rapporte ensuite, que Dieu lui fit connaître la faute qu'un de ses religieux avait commise, et dont il n'avait osé d'abord lui faire l'aveu ; et qu'il fit aussi bouillir de l'eau dans une marmite sans qu'il y eût du feu dessous ; mais l'admiration du peuple pour sa piété et le bon ordre de son monastère, se changea ensuite dans plusieurs en une persécution ouverte. Le démon, ajoute son historien, ne pouvant souffrir qu'il vînt dans Constantinople continuer de faire les grands biens qu'il avait faits en tant d'autres provinces, on se saisit de lui, on l'accusa de vouloir répandre dans l'Église une mauvaise doctrine, et on le déféra sur cela aux préfets ; ce qu'on doit sans doute entendre de l'église et du clergé, ou des évêques qui se trouvaient alors dans cette ville. Bollandus dit que c'était Nestorius qui était alors dans Constantinople, et qu'il craignit qu'après ce qu'Alexandre avait fait autrefois dans Antioche contre l'intrusion de Porphyre, il ne voulût s'opposer aussi à ses erreurs. Quoi qu'il en soit, il fut obligé de comparaître en jugement, et y fut condamné ; mais on se contenta de l'abandonner au peuple. Cependant sa défense n'avait été dans cette persécution que la prière devant Dieu, et il en fut secouru si puissamment, qu'il retourna à son monastère sans que personne osât lui rien dire.

Il y jouit quelque temps de la paix, mais on lui suscita ensuite une nouvelle querelle au sujet des religieux qui avaient passé des autres monastères dans le sien, et on lui en fit un crime. En conséquence on l'arrêta avec ces religieux, on les mit en prison, on les maltraita de coups, et enfin on les relâcha avec ordre à chacun d'eux de retourner dans leur premier monastère. Cela interrompit pour quelques jours leur psalmodie perpétuelle ; mais ils la reprirent bientôt, parce qu'Alexandre ayant été mis hors de prison, comptant qu'il resterait seul, ils se réunirent le

même jour autour de lui, et allèrent tous ensemble établir leur monastère à un endroit de la Bithynie appelé Gomon, à l'embouchure du Pont-Euxin. Il paraît qu'il vécut peu après ce nouvel établissement. Du moins l'auteur de sa vie dit qu'il y mourut, et y reçut la sépulture. Bollandus croit que ce fut l'an 430.

Saint Marcel son disciple, qui craignait qu'on ne le mît en sa place, n'attendit pas qu'il eût expiré; il se retira secrètement, et ne retourna au monastère que quand il eut appris qu'on avait élu un vieillard nommé Jean pour supérieur. Ce fut durant son gouvernement qu'un nommé Philothée lui persuada de transférer son monastère en un lieu qu'il lui donna nommé *Irénée*, c'est-à-dire calme et tranquille, aussi dans la Bithynie, sur le bord de la mer, vis-à-vis du Sosthénium, qui est un port ou un havre de la Thrace un peu au-dessus de Constantinople du côté du nord, appelé par les anciens Laosthène. Ce fut ce nouveau monastère fondé par ses disciples, qu'on commença d'appeler le monastère des acémètes, qui depuis est devenu fort célèbre. On y transféra le corps d'Alexandre, qui, au rapport de son historien, faisait tous les jours un grand nombre de miracles.

Cet écrivain, qui était du nombre de ses disciples, et qui assure n'avoir rapporté que ce qu'il avait vu lui-même, dit que non-seulement la discipline qu'il avait établie se soutint bien; mais que l'institution de la psalmodie continuelle se répandit de toute part, soit dans l'empire romain, soit même dans les pays barbares, ce qui se trouve confirmé dans la vie de saint Marcel.

Il y a apparence que ce qui attira des persécutions à Alexandre, fut qu'on prétendit qu'il était de la secte des eucharistes ou des messaliens, hérétiques qui donnaient tout à la prière, et qui regardaient les autres exercices de piété comme inutiles, et c'est apparemment ce qui donna occasion au grand saint Nil de le condamner dans une de ses lettres. Mais l'on doit remarquer que si Alexandre établit la prière continuelle dans son ordre, ce qui peut avoir donné lieu à l'accuser de cette erreur, il n'entendit

point qu'elle fût l'unique exercice de piété, puisque ses religieux ne priaient pas tous ensemble, et qu'ils se divisaient pour cela en plusieurs bandes, les uns vaquant à différents exercices, tandis que les autres chantaient les louanges de Dieu.

Il est vrai qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans ses actes, comme le remarque Bulteau, et qui ne doit point être imité; mais il paraît aussi qu'il y a bien des endroits critiqués par Tillemont, qui ne lui est pas trop favorable, qu'on peut très-bien justifier, comme Bollandus l'a fait dans ses notes marginales. Il y a quelquefois, dans les vies des serviteurs de Dieu, des choses extraordinaires dont on ne peut pas porter un juste jugement, parce que, pour le faire, il faudrait avoir vécu de leur temps, et en avoir vu toutes les circonstances, et pénétré même dans leurs dispositions intérieures, ce qui est réservé à Dieu seul. Enfin si, selon l'oracle de Jésus-Christ, on connaît l'arbre par les fruits, on n'a qu'à considérer les grands services que l'ordre des acémètes a rendus à l'Église pour juger plus favorablement de son instituteur.

---

## RABULE, MOINE ET ÉVÊQUE D'ÉDESSE,

### SAINT JEAN CALYBITE <sup>1</sup>.

Nous avons dit dans la vie d'Alexandre, comment Rabule, qui était grand seigneur et préfet d'une ville païenne, se convertit. Sa famille suivit son exemple, et sa femme bâtit un monastère, où, s'étant consacrée à Dieu avec ses filles et ses servantes, elle persévéra jusqu'à la fin de ses jours dans les exercices de la vie religieuse. Quant à lui, il embrassa la vie monastique et se régla sur les maximes de détachement des choses du monde qu'il apprit

<sup>1</sup> Les Bollandistes.



d'Alexandre, dont il s'était rendu depuis sa conversion le fidèle disciple. L'écrivain des Actes d'Alexandre dit que la vie qu'il y mena était si austère et si sainte qu'on eût dit qu'il n'était plus revêtu d'une chair mortelle. Ses jeûnes étaient très-long, ses veilles presque continuelles ; toute son occupation était de prier et de gémir sur le temps qu'il avait passé jusqu'alors dans l'aveuglement de l'idolâtrie.

On le tira depuis de sa retraite pour le mettre comme une lampe brillante sur le chandelier, et il fut choisi par tous les habitants d'Édesse, métropole de la Mésopotamie, et par tous ceux des pays voisins, pour gouverner cette église. Il s'en acquitta si parfaitement qu'il fut, dit le même historien, le maître commun de la Syrie, de l'Arménie et de la Perse, et de presque tout l'Orient.

Son zèle pour la conversion des païens parut surtout dans le soin qu'il prit de l'instruction de leurs enfants. Comme on élevait dans le grand collège de sa ville ces enfants des provinces voisines pour leur faire apprendre les lettres, il les appelait tous les mois auprès de lui, et leur enseignait les mystères de la foi et les saintes maximes de l'Évangile ; ensuite il les baptisait, et quand il les voyait bien affermis dans la religion, il les renvoyait dans leur pays, et par ce moyen il procurait l'avancement de la foi chrétienne.

Les erreurs de Nestorius ayant commencé de faire du bruit, il fut d'abord du parti de Jean d'Antioche, qui soutenait cet hérésiarque avec une partie des évêques d'Orient. Mais il ouvrit les yeux sur ses dogmes impies, et se déclara avec plus d'ardeur contre lui et contre ceux qui le défendirent, qu'il n'avait paru pencher pour sa défense. Ce qui fait dire à saint Cyrille, auquel il s'était uni, qu'il s'était rendu le fondement et la colonne de la vérité pour tous les Orientaux.

Il tâcha de purger le collège d'Édesse de ceux qui soutenaient les erreurs de Nestorius, et se déclara avec le même zèle contre

Théodore de Mopsueste qu'il anathématisa en pleine église, ainsi que ceux qui lisaient les ouvrages de cet auteur, et qui ne les lui apportaient pas pour les brûler ; ceux encore qui lisaient ce que les Orientaux, et nommément André de Samosate, avaient écrit contre les *Anathématismes* de saint Cyrille, ou qui n'étaient point dans ses sentiments.

Cela lui attira de la part des partisans de Nestorius une espèce de persécution ; et entre autres la haine d'Ibas, qui était alors dans son clergé, et qui le traitait de tyran et de perturbateur des églises. On peut voir tout ceci plus en détail dans l'*Histoire ecclésiastique*. Rabule, selon l'auteur de la Vie d'Alexandre, fut trente ans évêque d'Édesse. Bulteau et Tillemont ont suivi ce sentiment. Mais Assémani, appuyé sur la chronique d'Édesse, dit qu'il fut évêque depuis l'an 412 jusqu'à l'an 435 ; et par conséquent son épiscopat ne dura que vingt-trois ans.

Il perdit la vue dans ses vieux jours sans pourtant qu'il cessât d'agir, puisqu'il se trouva dans un concile tenu en Arménie vers l'an 435, où l'on défendit la lettre de Théodore de Mopsueste, et il mourut peu de temps après.

— Nous avons deux Vies de saint Jean Calybite que Bollandus a données au 15 de janvier. On préfère la première comme plus exacte, à la seconde que le cardinal Sirlet a traduite et qu'on attribue à Métaphraste, ou à quelqu'autre Grec du moyen âge. C'est donc la première que nous suivrons ici, pour ne point nous exposer à copier les fautes de la seconde.

Eutrope, général des troupes de Théodose le Jeune, eut à Constantinople de Théodore, son épouse, trois garçons, dont les deux premiers eurent des emplois conformes à leur naissance, et le dernier, dont nous parlons ici, prit pour son partage la croix et la sainte abjection de Jésus-Christ.

Il fut élevé dans les lettres et la crainte de Dieu, conformément à sa condition et à la piété de ses parents, et il montra dès sa jeunesse du mépris pour les richesses et pour le faste du monde.

On le voyait à l'âge de douze ans fréquenter les églises et y vaquer à la prière, non-seulement le jour, mais encore la nuit, donnant dès lors des marques de cette vertu parfaite à laquelle il devait s'élever un jour.

Un religieux de la communauté des acémètes alla en pèlerinage à Jérusalem, passa dans ce temps-là par Constantinople et logea tout auprès du palais d'Eutrope. Jean eut occasion de le voir, et son cœur fut aussitôt embrasé d'un certain feu de dévotion qui le porta à s'informer de lui du sujet de son séjour dans la ville, de quel monastère il était, et du nom du supérieur qui le gouvernait. Après que ce bon religieux eut satisfait à ces premières questions, il le pria de lui dire en détail les exercices qu'on pratiquait dans sa communauté ; et à mesure que ce religieux le faisait, son cœur semblait recevoir ses paroles comme une manne délicieuse, qu'il goûtait avec une tendre dévotion. Là-dessus il le prit par la main et lui fit promettre de repasser par Constantinople à son retour des saints Lieux, et de l'emmener avec lui dans son monastère.

Quand il fut parti, Jean ne s'occupa plus que du dessein qu'il avait conçu de renoncer au monde ; et tandis que les jeunes gens de son âge ne pensent qu'à demander à leurs parents de l'argent, ou d'autres choses qui flattent leur vanité, il pria seulement les siens de lui procurer un livre des saints Évangiles. Cette demande était trop conforme à leur piété pour la lui refuser, et ils lui en donnèrent un des plus beaux, tant pour les caractères que pour la reliure.

L'acémète ne manqua pas à son retour de le voir, et ce fut pour Jean un si grand sujet de joie, que son historien le compare à l'effet que la vue d'une fontaine fait sur les yeux d'un cerf qui souffre une soif extrême. Il sortit de la maison comme pour se rendre à l'école selon sa coutume, ne portant avec soi que le livre des Évangiles, et prit avec l'acémète le chemin de la mer, où il monta sur un bâtiment qui le transporta bientôt au monastère après lequel il soupirait tant.

Le religieux qui le conduisait prévint l'abbé sur son pieux dessein et la condition distinguée de ses parents, et lui rendit compte de tout ce qui s'était passé à son sujet. Saint Marcel, qui était, à ce qu'on croit, ce digne supérieur, fit difficulté de le recevoir à cause de sa grande jeunesse et de la délicatesse dans laquelle il avait été élevé. Il lui représenta les austérités de la règle, et combien il était à craindre qu'après que la première ferveur aurait passé, les trouvant trop pénibles, il ne se relâchât, et qu'il n'entraînât par son exemple d'autres frères dans son relâchement. Cependant, pour ne pas tout à fait lui refuser sa demande, il lui dit de demeurer quarante jours dans le monastère pour voir de plus près ce qu'on y pratiquait, après quoi s'il continuait dans sa bonne volonté, il pourrait le satisfaire; mais Jean se jetant à ses genoux et les serrant étroitement, le conjura avec tant d'instance de ne pas différer de l'admettre au nombre des frères, qu'enfin le saint abbé lui fit couper les cheveux et le revêtit de l'habit monastique.

Nous ne disons point ici quelle fut la douleur de ses parents quand ils ne le virent plus paraître. Ils le firent chercher partout; et quoique le monastère où il s'était retiré fût peu éloigné de Constantinople, ils ne pensèrent pas qu'il s'y fût retiré; la Providence le disposant ainsi, afin qu'ils ne vinssent point l'arracher de sa retraite.

Il passa six ans dans une grande fidélité aux pratiques de la règle et aux vertus de son état, servant plutôt de modèle d'humilité et d'obéissance aux autres, que les autres ne l'étaient pour lui, bien qu'ils fussent très-réguliers. Mais la septième année l'ennemi du salut, dont sa fervente piété alluma la fureur, lui représenta si vivement dans l'imagination l'inquiétude et la tristesse qu'il avait causées à ses parents, et excita en même temps dans son cœur un retour de tendresse envers eux et un si violent désir de les revoir, qu'il en était consumé et en danger même de mourir. Son supérieur, qui s'aperçut de sa maigreur, l'attribua

à quelque excès de pénitence qu'il faisait secrètement, et lui dit qu'il n'était ni de la vertu ni même du bon sens de s'accabler d'austérités comme il faisait, et l'exhorta à se modérer. Mais Jean qui ne savait point se déguiser, lui avoua ingénument que son mal ne venait que du désir qu'il avait de voir ses parents ; qu'il reconnaissait que le démon s'en servait pour troubler son âme ; mais que, s'il voulait bien lui accorder la permission de faire ce voyage, il espérait que Jésus-Christ lui ferait la grâce de se conduire de telle sorte, que, bien loin d'être vaincu par son ennemi, il en triompherait, pourvu qu'il fût aidé de ses prières et de celles de ses frères.

L'abbé, qui ne s'attendait à rien moins qu'à une pareille demande de sa part, en fut percé de douleur jusqu'au fond de l'âme. Il lui représenta l'empressement qu'il avait marqué dès le commencement pour être admis dans le monastère, et qu'il lui avait fait par ses vives instances une espèce de violence pour l'obliger à l'y recevoir. Il le conjura donc de prendre d'autres sentiments, et accompagna son exhortation de beaucoup de larmes. Cependant le lendemain ayant assemblé tous les religieux, il lui accorda sa demande en soupirant et en pleurant beaucoup, et lui dit : « Partez donc, mon fils, et que le Seigneur guide lui-même vos pas selon sa très-sainte volonté. »

Quelque désir qu'eut Jean de revoir ses parents, il ne put quitter la compagnie des frères sans que son cœur en fût déchiré de regret. Il versa beaucoup de larmes en prenant congé d'eux ; ils en répandirent également ; et quand il se fut mis en chemin, il tournait de temps en temps ses regards vers le monastère avec un sentiment de douleur, jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue. Dieu, qui en voulait faire un exemple de la puissance de sa grâce, changea ses sentiments de tendresse en des sentiments d'une mortification héroïque, et lui donna la force de fouler aux pieds l'ennemi, qui paraissait d'abord l'avoir emporté sur lui. Il lui fit rencontrer sur ses pas un mendiant couvert de haillons avec

lequel il changea d'habit, pour être encore moins connu, et il se rendit à Constantinople dans ce pauvre équipage. Quand il vit le palais de son père, il éleva son esprit à Dieu et le pria que, puisqu'il lui avait fait la grâce de mépriser depuis sa jeunesse les honneurs et les richesses du monde, il ne permît point que son cœur vînt les rechercher, et qu'il lui fît la grâce de vaincre son ennemi qui avait voulu lui tendre ce piège.

Après cette prière, il se tint dès le matin près de la porte du palais en attendant qu'on l'ouvrît. Le domestique qui était chargé de cette fonction, lui demanda ce qu'il souhaitait, mais les hail-  
lons dont il était couvert montraient assez que c'était l'aumône. Il demeura donc au même endroit, subsistant de ce qu'on lui donnait par charité, et avec le temps il obtint de l'intendant de la maison la permission de se retirer dans une petite loge, d'où il pouvait voir tous ceux qui entraient et qui sortaient. Il voyait par conséquent tous les jours son père, sa mère et ses frères, et outre cela il essuyait souvent de la part des valets des rebuts, des injures et même des outrages. La nature dans ces épreuves si sensibles, lui donnait des assauts bien violents qui revenaient tous les jours, et il ne fallait pas moins que la force de la grâce pour l'empêcher de se faire connaître, comme il en était continuellement tenté : mais il obtint la persévérance par la prière, combattant généreusement contre la nature, et ne cessant d'appeler Dieu à son secours pour se soutenir jusqu'à la fin.

Son père, qui avait beaucoup de charité pour les pauvres et qui avait consenti sans difficulté que Jean fût dans cette petite loge, fit attention au bout d'un an à sa patience, et commanda à ses gens de lui porter des viandes qu'on servait à sa table. Jean les recevait avec beaucoup d'humilité et d'action de grâces ; il n'en mangeait pourtant que ce qui lui était absolument nécessaire et donnait le reste aux pauvres. Mais Dieu voulut qu'il souffrît encore une grande épreuve de la part de sa mère. Cette dame sortant un jour en grand cortège de son palais, et ayant

jeté par hasard un regard sur lui, elle sentit un dégoût extrême de le voir si pauvre et si hideux, et ordonna qu'on l'éloignât davantage, afin qu'elle ne le vît plus dans son passage. Il venait pourtant toutes les nuits se retirer dans sa loge.

Il passa encore deux ans dans ce combat, ne se relâchant jamais de sa résolution, et à la troisième année Dieu lui fit connaître qu'il mourrait dans trois jours. Ce fut pour lui une nouvelle bien consolante, après tant de travaux et d'humiliations qu'il avait soufferts. Son cœur s'épanouit, et l'onction de la grâce fit couler de ses yeux des larmes de joie et de reconnaissance. Dieu, qui voulait ainsi faire connaître au monde sa vertu, qui était demeurée cachée jusqu'alors sous les voiles de la pauvreté et de l'humilité, lui inspira de parler à son père sans se faire connaître encore à lui, et de le prier d'obtenir de la dame qu'elle ne dédaignât pas de descendre jusqu'à sa loge, quoiqu'il ne fût qu'un pauvre mendiant, puisque Jésus-Christ avait voulu embrasser la pauvreté pour l'amour de nous, parce qu'il avait quelque chose de conséquence à lui communiquer. Cette dame en fut fort étonnée, et demanda à son mari s'il était décent qu'elle allât voir ce pauvre si mal vêtu. Bien loin de l'en détourner, ce seigneur l'exhorta à le faire, lui représentant que Dieu avait des prédilections pour les pauvres. Elle s'y détermina ; mais au lieu d'aller à l'endroit où il était, elle ordonna à quelques-uns de ses domestiques de le lui amener. Quand il fut en sa présence, il lui dit que l'importunité qu'il donnait allait cesser par sa mort, et que Dieu, tenant pour fait à lui-même ce qu'on fait au moindre des siens, ainsi qu'il nous en assure dans l'Évangile, ne manquerait pas de les récompenser de la charité dont ils avaient usé à son égard, et qu'il la priait enfin pour dernière grâce de le faire enterrer dans le même lieu où il logeait avec les pauvres habits dont il était vêtu. Elle le lui promit, et en même temps Jean lui fit présent de son livre des Évangiles en lui disant : « Je souhaite, Madame, que ce livre sacré soit pour vous et pour

Monseigneur votre époux une protection dans cette vie mortelle et un gage pour la future. » Sa mère le reçut volontiers, et fut surprise qu'un livre si beau et si bien conditionné fût tombé entre les mains d'un homme qui paraissait si pauvre. Jean se retira après cela, et sa mère examinant de plus près son livre, dit en elle-même : « En vérité ce livre paraît bien semblable à celui que nous donnâmes à notre fils Jean. » Cette idée réveilla sa douleur sur ce fils qu'elle croyait avoir perdu ; et sur le soir son mari étant rentré dans le palais, elle se hâta de le lui montrer et lui dit la pensée qu'elle avait eue. Ce seigneur reconnut d'abord que c'était le même qu'ils avaient donné à leur fils avant qu'il disparût ; et ils allèrent ensemble à la loge de Jean pour savoir depuis quel temps et comment il l'avait eu, espérant par là d'apprendre quelque nouvelle de leur fils.

Ils l'interrogèrent beaucoup, le conjurant de ne leur rien cacher de ce qu'il pouvait savoir de leur enfant ; et alors le Saint, qui sentait qu'il allait mourir, leur dit que c'étaient eux-mêmes qui lui avaient donné ce livre des Évangiles, et qu'il était leur fils Jean qu'ils avaient fait chercher si longtemps. A ces paroles ils le considérèrent de plus près et reconnurent sur les traits de son visage, que sa pénitence n'avait pas entièrement effacés, que c'était lui-même. La joie de le voir, le regret de le perdre, firent comme un combat de sentiments contraires dans leur cœur ; mais la douleur l'emporta bientôt. Ils éclatèrent en gémissements, en pleurs et en cris, et remplirent le palais de leurs lamentations.

Jean de son côté attendait son dernier moment avec confiance, et enfin il expira doucement trois ou quatre heures après qu'il se fut fait connaître à eux. Sa mère oubliant dans sa douleur la promesse qu'elle lui avait faite de l'ensevelir avec ses pauvres habits, le fit revêtir d'un robe précieuse : mais elle fut frappée sur-le-champ de paralysie. Son mari lui dit que c'était sans doute en punition de ce qu'elle n'avait point exécuté la volonté de son



filz ; et elle ne fut guérie qu'après qu'on l'eut revêtu de ses haillons.

Toute la ville fut bientôt informée de ce qui s'était passé. On accourut en foule, les uns félicitant ses parents de la sainteté de leur fils, les autres pleurant avec eux de regret de sa perte. Enfin ils l'ensevelirent comme il l'avait souhaité, et bâtirent une église sur son tombeau pour remercier Dieu de ses grâces. L'exemple de la pénitence de leur fils réveilla en eux plus que jamais les sentiments de la piété chrétienne, et ils employèrent une grande partie de leurs biens pour enrichir l'église qu'ils avaient bâtie et pour le soulagement des pauvres.

On estime que ce Saint mourut vers 464.

---

## SAINT MARCEL,

### PROPAGATEUR DE L'ORDRE DES ACÉMÈTES <sup>1</sup>.

Surius nous a donné la Vie de saint Marcel écrite par Métaphraste ; ce qui d'abord ne prévient pas beaucoup en sa faveur. Mais les critiques les plus sévères ont dû reconnaître que cette Vie est marquée au coin de la vérité, puisqu'elle s'accorde très-bien avec les historiens du temps, qu'elle est écrite d'un ton grave et édifiant, et que Métaphraste doit l'avoir tirée pour le fond, selon toute apparence, d'un original ancien, fait par quelque personne bien instruite. C'est ainsi qu'en juge Tillemont. Baillet n'en parle pas moins favorablement ; et sans parler de Baronius, de Godeau et de bien d'autres, Bulteau et Fleury n'ont point puisé ailleurs ce qu'ils ont écrit de ce Saint dans leurs histoires.

La ville d'Apamée en Syrie fut la patrie de saint Marcel. Ses

<sup>1</sup> Théodoret, les Bollandistes.

parents y étaient fort considérés par leur noblesse et par leur opulence. Il les perdit étant à la fleur de l'âge, et quoique par leur mort il fût devenu son maître, loin d'abuser de sa liberté et de ses biens, il regarda les plaisirs des sens comme des objets d'horreur, et se retira à Antioche pour s'y occuper à des études qui pussent le conduire à la pratique de la piété chrétienne. C'était là l'unique but qu'il se proposait, et il cherchait pour cela un guide sûr, qui le dirigeât pour ses actions, comme il avait trouvé un maître pour les autres sciences.

N'en voyant point à son gré dans Antioche, il se persuada qu'il en rencontrerait plus aisément à Éphèse, et dans cette pensée, méprisant les magnificences d'Antioche, ainsi que les douceurs de sa patrie, il distribua aux pauvres ce qui lui était échu des biens de son patrimoine, et vint à Éphèse, où il se logea chez un homme de bien qui le reçut volontiers, et dont la piété, ainsi que celle de sa femme, s'accordait très-bien avec la sienne. Ils avaient aussi chez eux un esclave nommé Promote, dont la vertu était en vénération dans toute la ville, et on rapportait de lui que passant souvent les nuits entières dans les églises des monastères, il y entraînait les portes fermées; ce qui était connu de tout le monde. C'était lui qui avait inspiré à son maître et à sa maîtresse les sentiments de cette grande piété dont ils faisaient profession, et il ne servit pas moins à notre Saint par ses bons avis et par son exemple.

Marcel avait entre autres bonnes qualités celle de fort bien écrire : il l'employa à copier des livres qu'il vendait et dont le produit servait à son entretien et à faire des aumônes aux pauvres. Il ne passait pourtant pas tout son temps à cette occupation, mais il s'en réserva aussi pour la prière, et c'était dans cet exercice d'adoration et de louange qu'il passait presque toutes les nuits, ou en entier ou en partie.

La réputation d'Alexandre, fondateur de l'ordre des acémètes, l'attira à Constantinople. Il en fut reçu avec plaisir sur la re-

commandation d'un de ses religieux nommé Jacques, qui l'avait connu familièrement dans le monde. La conduite qu'il y garda attira sur lui toute l'estime de ses religieux ; ce qui lui fit craindre qu'après la mort d'Alexandre, qu'il prévoyait devoir arriver dans peu de temps, on ne l'obligeât de gouverner le monastère en sa place. Il avait partagé avec lui et avec ses confrères les persécutions qu'ils avaient souffertes dans la ville, et il s'était retiré comme eux à Gomon, ainsi que nous l'avons dit dans la Vie d'Alexandre. Mais voyant celui-ci près de sa fin, il comprit encore mieux qu'on voulait le faire abbé, sortit secrètement du monastère et en alla visiter d'autres, pour s'édifier toujours plus des vertus des Saints qu'il y rencontrait.

Sa retraite obligea les religieux de jeter les yeux sur un autre, quand Alexandre eut quitté la vie ; et ce fut sur un vieillard nommé Jean, non moins estimable par sa prudence que respectable par ses cheveux blancs. Marcel vint rejoindre ses confrères quand il eut appris le choix qu'ils avaient fait ; mais le nouvel abbé ne le laissa jouir qu'en partie de l'avantage qu'il avait cru se procurer par sa fuite ; parce qu'en se réservant sa qualité d'abbé, il voulut qu'il en partageât avec lui les fonctions et les soins. Ils agissaient donc avec un accord merveilleux, et leur vertu éclatant également, ils furent faits en un même jour l'un prêtre et Marcel diacre.

Ils avaient déjà quitté Gomon et étaient retirés dans un autre endroit vis-à-vis de Sosthénium à la persuasion de Philotée, qui leur en avait donné le terrain, et ce lieu fut appelé Irénée, à cause qu'il était loin du tumulte et qu'on y jouissait d'une grande tranquillité. Ce fut là proprement le grand monastère, auquel on donna le nom des *Acémètes* ; les autres qu'on bâtit ailleurs sous la même règle, ayant presque tous porté le nom de ceux qui les avaient fondés, comme nous le verrons en parlant de celui de Stude.

Il y avait à peu de distance de l'Irénée un autre monastère

gouverné par un saint abbé nommé Macédoine, que Dieu avait favorisé du don de prophétie. La vertu de saint Marcel lui était bien connue, et il le venait voir de temps en temps. Dieu lui révéla ce qu'il ferait un jour pour le soutien de l'Église, la gloire de son ordre et le salut de plusieurs. Marcel, à qui il en fit part, n'en conçut pour cela aucun sentiment d'estime de lui-même ; il fut toujours vil et abject à ses propres yeux et ne se regarda que comme le dernier de ses frères. Cela parut bien dans une occasion, où Jean son abbé voulut mettre sa vertu à l'épreuve, pour confondre quelques murmureurs à qui elle était un sujet de jalousie. Le Saint était avec Macédoine, s'entretenant de choses de Dieu. Durant ce temps-là les religieux se trouvaient assemblés auprès de Jean. Quoiqu'il y en eût parmi eux de bien réguliers, il y en avait aussi, car on en voit partout, qui étaient fort imparfaits ; et comme ce sont ceux-là ordinairement qui trouvent dans les autres les défauts qu'ils ont eux-mêmes, le discours étant tombé sur la vertu de Marcel, ceux-ci crurent de pouvoir la déprimer avec plus de liberté parce qu'il était absent. Ils osèrent même avancer qu'il n'était pas exempt d'ambition ni de vaine gloire, et que s'il s'était caché à la mort d'Alexandre pour faire voir qu'il fuyait la supériorité, on devait plutôt l'attribuer à la crainte qu'il avait qu'on ne l'y élevât point, et qu'il n'avait fui que pour s'épargner la honte de se voir refusé par ses confrères.

C'était un jugement bien téméraire et une imputation tout à fait odieuse. Jean voulut guérir ces esprits mal montés par l'épreuve de l'humilité de Marcel sous leurs propres yeux. C'est par l'humiliation que nous en jugerons, mes enfants, leur dit-il ; car elle est comme la pierre de touche qui fait connaître la vertu solide. Marcel étant de retour au monastère, son abbé l'appela devant tous les religieux pour l'humilier davantage, et lui dit que désormais il serait chargé du soin des ânes du monastère. C'était le dernier des emplois de la maison, et Marcel l'occupa avec une joie sincère ; il pria même son abbé de l'y confirmer

pour le reste de sa vie, et qu'il s'y engagerait lui-même par écrit s'il le trouvait bon. L'abbé, qui ne voulait que guérir l'esprit de ces religieux imparfaits, ne voulut point lui accorder sa demande. Il lui suffit qu'il remplît cet emploi pour tout le temps qu'il l'y laisserait, et Marcel, toujours exact dans son obéissance, s'en acquitta avec tant d'humilité, que les murmurateurs en furent confondus et le conjurèrent eux-mêmes de reprendre ses premiers emplois.

L'abbé Jean mourut peu de temps après et Marcel fut mis en sa place. Elle ne fut pour lui qu'un surcroît de sollicitude ; mais elle servit plus utilement pour le bien des autres. Sa réputation était déjà si bien établie, qu'à peine fut-il élu qu'il lui vint un grand nombre de disciples. Il fallut augmenter de beaucoup les bâtiments du monastère pour pouvoir les loger. Ses moyens n'y pouvaient pas suffire ; mais la Providence qui veillait sur lui et sur les siens, y pourvut suffisamment. Un homme très-riche, nommé Pharètre, se vint donner à lui avec tous ses biens et ses enfants qui étaient encore jeunes. Il les revêtit de l'habit religieux et employa ses richesses à édifier une belle église, à agrandir les logements, à bâtir une maison pour les malades et les étrangers, et à tout ce qui était nécessaire pour la communauté.

Quelque étendue qu'il eut donnée à ses bâtiments, elle ne suffit pourtant pas pour le grand nombre de postulants qui se présentèrent. Il fut obligé d'en former de saintes colonies, et sa communauté devint un séminaire d'excellents religieux, que ceux qui bâtissaient des églises et des monastères lui demandaient pour y établir ses règles, et surtout cette psalmodie continuelle qu'on pratiquait dans le sien. Son historien le compare pour cela au paradis terrestre, d'où sortaient les quatre grands fleuves qui arrosaient la terre ; et c'est ainsi, dit-il, que sous l'inspection du Saint, les disciples formés de sa main se répandaient partout, et qu'il était par leur moyen le père commun des églises et des maisons religieuses.

La tendresse paternelle qu'il avait pour eux lui faisait sentir avec douleur leur éloignement, quand il était obligé de les envoyer dans d'autres monastères ; mais cette douleur était tempérée par la sainte joie qu'il avait de pouvoir par leur mission travailler au salut de tant d'âmes. Il ne les envoyait point qu'ils ne fussent bien instruits, bien établis dans les vertus et bien formés pour conduire les autres, et il ne manquait point, quand ils devaient partir, de leur renouveler ses bons avis et de leur recommander qu'ils se conduisissent de telle sorte envers ceux qu'ils devaient gouverner, qu'ils pussent perpétuer après eux la sainteté de leur institut et les vertus qu'on y devait pratiquer.

C'était là l'effet de son zèle pour la gloire de Dieu et pour le bien spirituel des âmes. Ce zèle s'étendait aussi sur les besoins temporels du prochain ; et on ne peut admirer, dit son historien, combien sa charité à cet égard était grande et en quelque façon prodigue : aussi ne faisait-il cas des biens de ce monde que pour les employer au secours de ceux qui étaient dans le besoin ; cela parut évidemment dans l'usage qu'il fit de l'héritage que son frère lui laissa en mourant. Quelques-uns de ses religieux lui témoignèrent qu'il ferait bien d'en acheter un champ pour l'usage de la communauté ; mais il leur répondit qu'il ne connaissait point de champ plus avantageux et plus fertile que l'espérance en Jésus-Christ, et il le distribua tout à d'autres maisons religieuses de l'un et de l'autre sexe qu'il sut être dans l'indigence.

Dieu fit voir par des miracles combien une charité si pure et si désintéressée lui était agréable. On peut remarquer en particulier celle qu'il exerça envers trois évêques qui avaient été faits esclaves par les barbares, et qui, étant délivrés de leurs chaînes, vinrent chercher auprès de lui du secours pour retourner dans leurs diocèses. Il les garda quelque temps chez lui, et quand ils voulurent partir, il ordonna à l'économe de leur donner largement pour leur voyage. Julien, c'était le nom de cet économe,

ne leur donna qu'une pièce *statera* à chacun, qui pouvait valoir de vingt-cinq à trente sous de notre monnaie. Le Saint connut qu'il n'avait pas exécuté ses ordres, et voulut qu'il leur donnât tout ce qu'il avait. Julien n'avait que dix de ces pièces et leur en donna neuf, réservant la dixième pour les pauvres qui pourraient survenir. Dans ce temps-là un homme se sentit inspiré d'apporter au Saint quatre-vingt-dix pièces d'or ; ce qu'il fit : et le Saint appelant l'économe, lui dit : « Vous auriez reçu cent de ces pièces si vous aviez donné à ces évêques ce que je vous avais ordonné : voilà qu'en punition de votre désobéissance Dieu vous a ôté dix de ces pièces, pour vous apprendre à vous confier mieux en lui et à n'avoir point tant de sollicitude pour l'avenir. »

Son historien rapporte au long plusieurs miracles qu'il fit pour le soulagement des malades. Il guérit sur-le-champ un religieux nommé Elpide, en le touchant seulement à la bouche, d'un ulcère horrible qu'il y avait, et d'une tumeur sous la langue qui l'empêchait de parler. Il en fit de même en faveur d'un autre religieux nommé Étienne, attaqué d'un mal qui n'était pas moins dangereux. Julien, son économe, dont nous avons déjà parlé, éprouva aussi l'effet du même don qu'il avait reçu de Dieu, dans une maladie pour laquelle il avait employé inutilement les secours de la médecine. Un autre de ses religieux nommé Cyrus, dont le corps était couvert d'ulcères comme un autre Job, fut également guéri par ses prières. Il en fut de même d'un nommé Eudoxe, perclus de tous ses membres. Il obtint pour la femme d'un nommé Eugène, qui était en danger de mourir dans ses couches, d'être délivrée heureusement, dès qu'on eut mis sur son estomac un pain qu'il avait béni. Il chassa le démon du corps de plusieurs possédés. Il connut par une lumière céleste qu'un de ses religieux nommé Paul, qui se trouvait bien malade à Ancyre, implorait le secours de ses prières, et obtint de Dieu sa guérison ; ce qui fut vérifié à son retour, quand il rapporta le

temps auquel il avait été guéri. Quelques-uns de ses religieux étant sur un vaisseau dans le Pont-Euxin, le bâtiment s'arrêta à une plage qui n'était point sûre : le Saint apparut en songe à l'un d'eux, et lui indiqua le port où ils devaient aller incessamment. Ce religieux s'éveilla et en avertit les gens du bâtiment. Ils partirent aussitôt, et à peine furent-ils arrivés au port, qu'il se leva un orage terrible, qui les aurait fait périr s'ils ne se fussent mis en sûreté.

Il multiplia encore le blé dans ses greniers en un temps d'une grande famine dont le pays fut affligé, en sorte qu'il en eut pour l'entretien de ses religieux tout le temps que dura cette disette. Mais entre tant de prodiges qu'il fit, on en remarque particulièrement deux, dont le premier fut la guérison d'un Juif que Dieu punit enfin pour sa perfidie. Ce malheureux se trouvant atteint d'une maladie pour laquelle il avait employé inutilement toutes sortes de remèdes, eut recours comme sa dernière ressource à notre Saint, et lui promit de se faire chrétien s'il obtenait de Dieu sa guérison. Le Saint pria, fut exaucé, et le Juif se fit chrétien ; mais à peine quatre jours furent écoulés qu'il abjura la foi et retomba malade. Dieu le fit connaître au Saint, auquel cet impie eut de nouveau recours. Il lui reprocha son infidélité, et obtint pourtant sa guérison : mais comme un chien qui reprend ce qu'il a vomi, il se rendit de nouveau infidèle, et la maladie du corps revint avec celle de l'âme. Saint Marcel, auquel il osa encore recourir, lui dit : « Ce n'est pas moi qui t'ai guéri, c'est Jésus-Christ ; ainsi c'est avec lui que tu as à faire et non avec moi : ne pense pas de le tromper, parce que nos plus secrets sentiments lui sont connus ; ainsi reviens à lui sans déguisement et dans la sincérité de ton cœur, et tu seras guéri. » Alors cet obstiné lui répondit que, quoi qu'il pût arriver, il ne voulait point quitter la religion de ses pères, et se retira ; mais à peine fut-il sorti du monastère que son mal redoubla, et il perdit la vie du corps et de l'âme. Le Saint, à qui on vint le rapporter, ne put



s'empêcher de pleurer la perte éternelle de ce perfide, et dit en gémissant : « Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

Le second miracle fut la résurrection d'un solitaire nommé Paul. Ce religieux étant tombé malade, l'envoya prier de le venir voir. Le Saint était alors dans son monastère avec l'évêque de Chalcédoine, avec qui il parlait des dogmes de l'Église, apparemment à l'occasion de l'hérésie d'Eutychès. Comme il ne put pas quitter le prélat, il partit aussitôt que l'entretien fut fini. Dans cet intervalle Paul mourut, et on vint au-devant de lui pour le lui faire savoir. Il ne laissa pas d'y aller, et trouva qu'on le portait en terre. Alors plein de cet esprit de foi vive, qui obtient de Dieu les plus grands prodiges, il se mit en prière, toucha le mort et lui rendit la vie. Tous les assistants furent dans un merveilleux étonnement de voir ce prodige. Marcel les pria instamment de n'en rien dire ; mais ils n'y eurent point égard et publièrent partout le miracle.

Tant de vertus et tant de prodiges le firent souverainement respecter des grands et du peuple, et les plus saints personnages de son temps voulurent le connaître et lier une sainte amitié avec lui. Un abbé nommé Serge, qui gouvernait un monastère proche de l'Euphrate, vint le voir, étant attiré par le bruit de sa réputation ; et après l'avoir entendu, il reconnut en lui encore plus de mérite qu'on ne lui en avait rapporté. Dieu voulut même le confirmer dans la haute estime qu'il en avait, en lui faisant voir deux anges vêtus de blanc à ses côtés, tandis qu'il priait la face contre terre. Elisée, abbé d'un autre monastère de Desse, eut une révélation particulière de ses grandes vertus, et le vit en esprit par une image si distincte de sa figure, qu'ayant logé chez lui un de ses disciples qui voulut lui en parler, il lui dit : « Mon frère, vous ne sauriez me dire de l'abbé Marcel plus que j'en sais, puisque je le connais sans l'avoir vu, aussi bien que vous ; » et tout de suite il lui fit son portrait, comme s'il l'eût eu sous ses yeux. Gaudiale, abbé d'un monastère du Pont-Euxin, connut

aussi l'excellent mérite de saint Marcel par révélation divine, comme il le certifia à un des religieux de ce Saint nommé Thallasse, et l'assura qu'on pouvait le regarder comme un second Moïse.

L'historien de sa vie nous apprend, comme une preuve de sa piété, le respect qu'il avait pour les reliques des Saints; et comme sa dévotion était connue, on lui en apportait de Perse, de l'Illyrie et de plusieurs autres endroits. Il les recevait avec une grande joie, et rassemblant pour cela tous ses religieux, il les déposait religieusement dans la place honorable qu'il leur avait préparée. Dieu lui révélait quelquefois qu'on devait lui en apporter, et il se préparait par des pratiques particulières de religion pour les recevoir avec plus de dévotion. Quelqu'un lui en présenta un jour qu'il dit être de saint Ursicin, martyr. Il les reçut solennellement, et célébra une fête en l'honneur de ce Saint. Cependant lorsqu'il faisait l'office de la nuit, il lui vint dans l'esprit que ces reliques étaient peut-être fausses; mais Dieu le rassura en faisant connaître sa pensée à un de ses religieux qui l'assistait; et celui-ci s'approchant lui dit à l'oreille: « Ne vous laissez pas aller, mon père, à un doute téméraire; car ces reliques sont véritablement du grand saint Ursicin. » Cet endroit de sa vie fait présumer qu'il fut élevé au sacerdoce. C'est le sentiment de Bulteau; et en effet, de l'aveu même de Tillemont, qui ne lui donne que le titre de diacre, presque tous les abbés de ces contrées étaient prêtres.

Le second de septembre de l'an 465, la ville de Constantinople faillit être entièrement consumée par le plus furieux embrasement qu'on eût jamais vu, et dont nous parlerons dans la vie de saint Daniel Stylite. Saint Marcel en étant averti, leva les mains au ciel et demanda pardon à Dieu avec larmes, pour les péchés du peuple; alors l'incendie cessa, et ce qui restait de cette superbe ville fut conservé. Il lui rendit encore un plus signalé service; car il parut trois ans après avec l'abbé Gelade à la tête des catholiques, et obtint de l'empereur Léon qu'il ne donnerait

point le titre de César à Patrice, fils d'Aspar, qu'il n'eût abandonné l'arianisme. On vit alors un jeune homme d'une grande taille et d'un port majestueux, marchant à son côté comme pour le défendre. Il avait le visage tout éclatant de lumière, et était vêtu d'une robe plus blanche que la neige, avec une ceinture d'or. Il l'escorta ainsi jusqu'à l'hippodrome où était l'empereur, et après l'audience il l'accompagna jusqu'à la porte du monastère où il disparut. Il avait déjà fait sentir à cette maison la puissance de Dieu dans un cas qui, selon Baronius, donna occasion à l'empereur Léon de faire le 28 février 466, une loi célèbre en faveur des asiles ; en voici l'histoire.

Ardabure, père d'Aspar, s'était fâché contre un de ses gens nommé Jean, qui n'osa s'adresser à aucun des grands de la cour, ni même à l'empereur, ne les jugeant pas assez puissants pour apaiser son maître ; et ce n'était pas sans sujet qu'il le croyait ainsi. Il pensa donc qu'il ne pourrait avoir de plus sûr asile que la cellule de saint Marcel, et courut s'y réfugier. Ardabure l'ayant su, envoya dire au Saint qu'il lui rendit cet homme. Marcel le refusa, et Ardabure lui fit faire de grandes menaces. Voyant que le Saint n'en était point ébranlé, il envoya un grand nombre des plus vaillants soldats qu'il avait sous son commandement, avec ordre de prendre Jean à main armée, si on ne le leur rendait pas de bon gré. Ils arrivèrent sur le soir et environnèrent le monastère ; mais saint Marcel ne s'en émut point. Il leur dit même, que s'ils voulaient demeurer là, il leur donnerait de quoi manger ; ce qu'ils acceptèrent. La nuit tombant, ils firent grand bruit avec leurs épées, ce qui intimida extrêmement les moines, qui, tous effrayés, vinrent crier autour du Saint : « Voulez-vous nous faire périr d'une mort violente, pour conserver un seul homme ? Préférez-vous la vie d'un étranger à celle de tous vos enfants ? On ruinera notre église et notre monastère. Donnez-leur donc plutôt la satisfaction d'emmener cet homme, qui n'est venu ici que pour notre malheur. »

Saint Marcel était trop assuré du secours de Dieu pour craindre les hommes comme eux. Ainsi, quelques instances qu'on lui fit toute la nuit, il demeura toujours ferme. On éprouva, quand il fut jour, que sa foi vive en Dieu avait été la cause de sa résistance. Ces gens allaient déjà attaquer, l'épée à la main, le monastère, quand le soldat de Jésus-Christ leur opposa les armes de Dieu toujours victorieuses. Il parut du haut du monastère un grand globe de feu, et au milieu une croix plus éclatante que la flamme même ; et de là une puissance céleste lança contre ces soldats des traits de feu, dont ils ne pouvaient même supporter la vue. Ils mirent aussitôt les armes bas, et se prosternèrent en terre, priant chacun de toutes leurs forces pour apaiser la colère de Dieu. Les religieux les entendant du dedans du monastère, furent témoins de ce miracle auquel ils ne s'attendaient point, et se mirent à chanter pour rendre à Dieu des actions de grâces. Ce prodige apaisa Ardabure et l'obligea à pardonner à Jean.

Aspar et Ardabure étaient si puissants, qu'ils balançaient l'autorité de l'empereur ; et ne pouvant l'être eux-mêmes à cause de leur attachement à l'arianisme qu'ils ne voulaient point quitter, et que le peuple de Constantinople avait en horreur, ils avaient donné l'empire à Léon dans l'espérance de le posséder. Mais Léon voulut gouverner, et non pas être gouverné. Il arriva en conséquence plusieurs affaires où l'empereur agissant contre leurs avis, ils formèrent entre eux des soupçons, des aversions, qui vinrent jusqu'à une inimitié ouverte.

Dans ce temps-là saint Marcel eut une vision qui lui fit connaître la ruine entière d'Aspar et de toute sa maison. S'étant allé reposer après la prière de la nuit, il vit en esprit un lion et un dragon qui se battaient ensemble. Le dragon était d'une grandeur prodigieuse et tourmentait extrêmement le lion avec sa queue. Le lion fouettait de la sienne en marquant beaucoup de douleur ; mais c'était inutilement, parce qu'il ne portait aucun coup contre le dragon. Enfin ayant perdu ses forces par les blessures qu'il

avait reçues, il s'abattit et demeura couché par terre sans mouvement; mais un peu après il reprit des forces, se releva, se jeta impétueusement sur le dragon, le terrassa et le laissa étendu le ventre contre terre. Saint Marcel comprit aisément ce que cette vision signifiait, et prédit qu'Aspar et Ardabure succomberaient bientôt sous l'autorité de l'empereur, et périeraient avec toute leur race. Ce qui arriva en effet, comme on peut le voir dans les historiens qui en ont écrit.

La grande opinion qu'on avait généralement des lumières et de la probité du Saint, portait bien des gens à le prendre pour arbitre de leurs différends; et quoiqu'il aimât extrêmement la retraite et la prière, il ne laissait pas de se prêter à ces actes de charité. Ainsi il termina souvent des contestations de conséquence, et réconcilia ensemble des personnes qui étaient ennemies; mais pour n'être pas accablé par la multitude de ceux qui avaient recours à lui, en donnant premièrement accès à ceux qui souffraient des peines d'esprit, et tâchant de les soulager par des avis salutaires; écoutant ensuite ceux qui venaient lui parler d'affaires litigieuses, auxquels il donnait toujours des conseils dictés par la charité, la prudence et l'équité. Ses lettres de recommandation, soit auprès des grands, soit même auprès de l'empereur, furent toujours bien reçues à cause de la grande vénération qu'on avait pour sa sainteté.

Son zèle pour la foi orthodoxe parut avec éclat lorsqu'il s'unit aux évêques catholiques pour condamner l'hérésie d'Eutychès. Il signa au concile de Constantinople, que saint Flavien tint contre cet hérésiarque, et soutint constamment la bonne cause contre ce qui s'était fait en sa faveur dans le faux concile d'Éphèse en 449 par les intrigues de l'eunuque Chrysaphe, protecteur d'Eutychès, et qui trompait l'empereur Théodose le Jeune. On voit par les lettres que Théodoret lui écrivit, combien sa fermeté à soutenir la foi catholique le rendit recommandable. Il fut encore du nombre de ceux qui, en 451, adressèrent une requête à l'em-

pereur Marcien contre Eutychès et quelques moines de sa secte.

Nous ne savons rien depuis ce temps-là de plus particulier de sa vie ; mais étant proche de sa fin, comme tous ses religieux, ainsi que plusieurs autres de différents monastères, et des séculiers pleins de piété, vinrent pour recevoir ses derniers avis, il leur en donna à tous tels qu'ils pouvaient l'attendre de sa sagesse et de sa charité ; après quoi les ayant congédiés pour se reposer, il s'endormit du sommeil des justes, ayant passé soixante ans dans les exercices de la vie religieuse. On n'est pas bien certain du temps de sa mort, mais on croit qu'elle arriva après l'an 485.

Un personnage nommé Lucien, fils de Constant, homme doué de grands talents, avait renoncé à toutes les espérances du siècle pour entrer dans son monastère, et avait fait tant de progrès dans la vertu en peu de temps sous sa conduite, qu'il surpassait les plus anciens. On marque surtout de lui, qu'on ne l'avait jamais vu ni ému de colère, ni parler inutilement, ni donner sujet de peine à personne. Voyant que son saint père allait mourir, il répandait des larmes auprès de lui plus qu'aucun autre, quoique tous fussent fort affligés, et il demandait instamment à Dieu, ou de le retirer de ce monde en sa place, ou qu'il n'eût pas la douleur de lui survivre. Le Saint le voyant ainsi affligé, lui dit : « Apaisez-vous, mon fils, et soyez content ; car vous ne tarderez pas de me suivre. » Lucien passa après sa mort cinq jours sur son sépulcre, au bout desquels le Saint lui apparut, et lui dit qu'il avait obtenu de Dieu ce qu'il désirait. Ainsi il mourut trois jours après.

Un grand seigneur nommé Stude, qui avait été consul, fonda du vivant de saint Marcel un monastère à l'extrémité de Constantinople, vers la porte Dorée, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, et y mit des moines acémètes. Ainsi ils retournèrent dans la ville impériale l'an 463. Ce monastère fut célèbre par les grands hommes qui y fleurirent en doctrine et en sainteté. Il en est beaucoup parlé dans l'histoire ; et quand il n'aurait donné

que les saints Nicolas et Théodore Studites, ils en valent eux seuls plusieurs, par les importants services qu'ils rendirent dans leur temps à l'Eglise. On dit que ce monastère fut habité de mille religieux.

Théodose le Lecteur nous apprend un cas qui y arriva en 613 ou environ, et qu'il convient de rapporter ici. Le supérieur étant mort, Timothée eutychien et intrus au siège de Constantinople à la place de saint Macédoine, voulut y aller pour en ordonner un à sa place. Mais celui qui avait été élu pour cette charge lui déclara qu'il ne pouvait point recevoir l'ordination d'un homme qui anathématisait le concile de Chalcédoine. Alors Timothée dit : « Anathème à tous ceux qui rejettent ou anathématisent le concile de Chalcédoine. » Après cela, le supérieur élu se laissa ordonner. Jean son archidiacre, qui était manichéen, lui reprocha cette action, et courut au palais en informer l'empereur qui favorisait les eutychiens. Ce prince fit venir Timothée et le traita avec un grand mépris ; mais cet impie, qui osait se moquer de Dieu et des hommes, nia le fait et dit : « Anathème à tous ceux qui reçoivent le concile de Chalcédoine. » On connaît là l'esprit de l'hérésie, et on voit aussi l'attachement que les studites et les acémètes en général avaient au saint concile de Chalcédoine. Ce qui paraît encore plus par la persécution qu'ils souffrirent sous l'empereur Zénon, dont nous parlerons en son lieu.

---

## DE L'HÉRÉSIE D'EUTYCHÈS, ET DES ABBÉS CATHOLIQUES DE CONSTANTINOPLE ET DES ENVIRONS <sup>1</sup>.

Nous devons ici entrer dans quelques détails sur l'hérétique Eutychès, qui fit des maux infinis à l'Orient, pour mieux faire

<sup>1</sup> Nicéphore, Théophane.

connaître la fidélité des saints moines qui combattirent ses erreurs ; et qui, par leurs exhortations, par leurs miracles et par leur exemple, empêchèrent une grande partie des chrétiens de faire naufrage dans la foi avec lui et ses adhérents.

Eutychès embrassa dès sa première jeunesse la vie monastique, et en 448 ou 449, il se glorifiait d'avoir vécu soixante-dix ans dans la chasteté. Il vivait dans un monastère fort près de Constantinople, dont il fut fait abbé, et où il gouvernait trois cents moines. Il fut élevé à la dignité du sacerdoce, et la profession qu'il faisait de l'humilité lui acquit l'estime de beaucoup de monde. Il se signala aussi au concile d'Éphèse en s'opposant avec un grand zèle à l'hérésie de Nestorius. Mais les erreurs de celui-ci lui servirent d'occasion et de prétexte de soutenir les siennes. Nestorius disait qu'il y a deux personnes dans Jésus-Christ comme il y a deux natures, la divine et l'humaine. Eutychès, en reconnaissant la vérité catholique, qui n'admet qu'une personne dans Jésus-Christ, soutint qu'il n'y avait qu'une nature, comme si la divine eût absorbé l'humaine, ou que l'une eût été tellement mêlée et confondue avec l'autre, que de ce mélange il s'en fût fait une d'une troisième espèce. Cette manière obscure et hérétique d'expliquer le mystère de l'Incarnation donna lieu aux différentes branches de son hérésie. Mais ce qui la caractérisa et qui fut comme le malheureux germe de ces branches, c'est qu'il croyait qu'il n'y a qu'une seule nature en Jésus-Christ, et qu'on ne pouvait pas dire qu'il y en eût deux.

Il tomba dans cet abîme par une ignorance accompagnée d'orgueil, suivant plutôt dans l'explication de l'Écriture ses propres lumières que celles de la tradition et des saints Docteurs. Comme ses moines avaient une grande confiance en lui, il les infecta du poison de sa doctrine, qu'il débitait aussi à ses confidents et à ses amis. On l'accuse même d'avoir voulu troubler l'Église par la funeste ambition d'être évêque ; et l'eunuque Chrysaphe, favori de l'empereur, et qui l'aimait et l'honorait comme son parrain,



voulut faire déposer saint Flavien de Constantinople pour le mettre en sa place.

Eusèbe, évêque de Dorylée, son ami, fut du nombre de ceux à qui il fit part de ses faux dogmes. Eusèbe ne les put souffrir et lui en remontra la fausseté. Mais le voyant obstiné et prêt à les publier, il le dénonça comme hérétique à saint Flavien dans un concile qu'il avait assemblé à Constantinople l'an 448. Les Pères du concile lui envoyèrent Jean, prêtre, et André, diacre, pour lui ordonner de comparaître ; mais il répondit qu'il avait résolu depuis longtemps de ne sortir jamais de son monastère que par la mort, et d'y demeurer enfermé comme dans son tombeau. Il ne s'y endormit pourtant pas ; car il envoya en même temps par ses disciples un écrit à quelques abbés touchant le mystère de l'Incarnation, afin qu'ils y souscrivissent, disant qu'il ne contenait que la doctrine des conciles de Nicée et d'Éphèse, croyant se faire par là des partisans ; mais ces abbés, qui étaient Fauste, Martin, Job et quelques autres, le lui renvoyèrent sans le vouloir signer.

Le concile l'ajourna pour la seconde fois par Mamas et Théophile prêtre, et au lieu de comparaître, il pria l'abbé Abraham d'aller assurer de sa part saint Flavien et les autres Pères qu'il n'avait point d'autre foi que celle des conciles de Nicée et d'Éphèse. Saint Flavien reçut Abraham avec beaucoup de bonté, mais il lui dit qu'Eutychès devait se présenter en personne et non par procureur ; et que s'il avait si bien travaillé autrefois contre Nestorius pour soutenir la foi, il devait, à plus forte raison, agir pour lui-même lorsqu'il était accusé ; et que s'il était coupable et venait tout de bon se rétracter, il ne trouverait dans le concile que des pères, des frères et des amis.

On lui donna une troisième assignation, et il profita de quelques jours de délai pour paraître au concile avec une bonne escorte. Ainsi, au lieu de s'y présenter avec l'humilité d'un suppliant qui se rétracte et demande grâce, il y parut avec la fierté

d'un hérétique prêt à soutenir ses erreurs, et qui veut se faire craindre. Il était accompagné de deux officiers de l'empereur, d'un grand nombre de ses moines, et de soldats des gardes qui ne le laissèrent entrer dans l'assemblée qu'après qu'on leur eût promis qu'on ne le retiendrait point. C'était Chrysaphe son protecteur qui lui avait obtenu cette escorte, et qui manœuvrait tout cela auprès de l'empereur.

Eusèbe de Dorylée l'accusa donc devant le concile d'enseigner une doctrine contraire à la foi, et Eutychès soutint hautement son erreur et s'y obstina. En conséquence il fut condamné, et saint Flavien prononça la sentence qui le privait de sa charge d'abbé, et le retranchait de la communion de l'Église. Elle fut signée par trente-deux évêques et vingt-trois abbés de la ville ou des environs, dont dix-huit étaient prêtres, un diacre et quatre seulement religieux.

Eutychès se voyant condamné, dit au patrice Florent, un des deux officiers qui l'avaient accompagné, et à qui le concile avait permis d'assister au jugement, qu'il en appelait au concile du Pape; et en effet, il avait eu la témérité, six mois auparavant, d'essayer de prévenir le pape saint Léon en sa faveur, en lui écrivant qu'on voulait renouveler en Orient l'hérésie de Nestorius, et qu'il voulait s'y opposer. Mais pour se défendre encore de plus près, sachant que Dioscore, archevêque d'Alexandrie, était opposé à saint Flavien, il implora sa protection, et le gagna pour être chef de son parti. Celui-ci obtint de l'empereur par l'entremise de Chrysaphe, d'assembler un concile à Éphèse, pour y casser ce qui s'était fait à Constantinople contre Eutychès, et les abbés catholiques, et les évêques qui l'avaient condamné eurent défense de s'y trouver; mais en leur place on appela un nommé Barsumas, sectateur d'Eutychès et abbé d'un monastère de Syrie, afin qu'il y tint la place de tous les autres abbés d'Orient. Barsumas n'était pas seulement eutychien, il était encore emporté et propre à soutenir l'erreur par la violence. Aussi,

avait-il déjà bouleversé son pays et soulevé contre les évêques catholiques jusqu'à mille solitaires qu'il avait séduits, leur faisant croire qu'ils favorisaient le nestorianisme.

Ce qui se passa dans ce faux concile, qu'on a appelé justement *le brigandage d'Éphèse*, fait horreur : toutes les lois y furent foulées aux pieds ; saint Flavien mourut des coups qu'il y reçut, et jamais l'hérésie protégée par un eunuque ne parut plus insolente et plus furieuse. On en peut voir les suites funestes dans l'histoire de l'Église, jusqu'à ce qu'on tint le concile général de Constantinople. On y lut surtout la lettre admirable et si digne du premier Siège, que saint Léon avait écrite à saint Flavien sur le mystère de l'Incarnation : lettre qu'on a toujours regardée comme la règle et la colonne de la foi à l'égard de ce point capital de notre religion.

L'empereur Marcien, qui avait succédé à Théodose, appuya de son autorité les décrets du concile, et ordonna que les sectateurs d'Eutychès, qui furent envoyés en exil, et surtout ceux de sa communauté qui soutenaient son erreur, seraient soumis aux peines canoniques. Ainsi le concile étant heureusement terminé, et l'empire ayant concouru avec le sacerdoce pour éteindre le mal, il sembla d'abord que cette grande affaire devait être entièrement consommée : mais il en arriva autrement, et la fureur des partisans d'Eutychès fut telle, qu'ils troublèrent toute l'Église d'Orient. Un d'entre eux nommé Théodose, alla s'emparer du siège épiscopal de Jérusalem. Timothée Elure en fit de même à Alexandrie, et y eut pour successeur Pierre Monge, aussi corrompu que lui dans la foi. L'Église d'Antioche fut usurpée par Pierre le Foulon et par l'impie Sévère.

Marcien étant mort, Léon lui succéda, et après lui vint Zénon qui favorisa les eutychiens. Il fit en 482 un édit artificieux qui, sous prétexte d'accorder les orthodoxes avec les eutychiens, donnait atteinte à l'autorité du concile de Chalcédoine, ce qui eut de funestes suites. Nous en avons parlé dans la vie de saint

Sabas et de saint Théodose le Cénobiarque, où l'on peut voir ce qu'ils firent pour soutenir la foi.

Plusieurs moines de Constantinople la défendirent généreusement en improuvant l'*Hénotique* de Zénon, c'est ainsi qu'on appela son édit de conciliation. Il l'avait fait à la sollicitation d'Acace, qu'on accuse non-seulement de le lui avoir conseillé, mais de l'avoir composé et dicté lui-même. Acace s'engagea si bien dans le parti des eutychiens, qu'il se rendit le protecteur de Pierre Monge, faux évêque d'Alexandrie, ce qui obligea Cyrille, supérieur des acémètes, d'en écrire au pape Félix, qui tint un concile à Rome, où il fut de nouveau condamné, l'ayant déjà été dans un autre qu'il avait tenu auparavant.

Le Pape écrivit sur ce sujet aux abbés de Constantinople et de Bithynie, pour les avertir qu'il envoyait Titus le Défenseur, qui devait signifier la sentence à Acace. L'empereur Zénon voulut empêcher qu'on n'apportât rien de Rome contre celui-ci, et fit garder pour cela toutes les voies. Mais Titus se sauva de ceux qui gardaient le détroit d'Abyde, et se rendit au monastère de Die. Les moines de ce monastère étant persuadés qu'Acace ne recevrait jamais la lettre du Pape, la lui firent tomber entre les mains malgré lui, en l'attachant à son pallium lorsqu'il allait célébrer les saints mystères. Cela suscita une vive persécution contre ces acémètes. On en blessa plusieurs, d'autres furent mis en prison, et on en tua quelques-uns que l'Église honore comme martyrs au 8 de février.

Acace se mit peu en peine de la sentence rendue à Rome contre lui, et, insensible à sa déposition, il continua tant qu'il vécut à offrir le sacrifice et à faire les autres fonctions, parce qu'il avait l'empereur Zénon pour protecteur. Les abbés Rufin, Hilaire et Thalasse, qui étaient prêtres, aimèrent mieux se séparer de son Église que de celle de Rome. Il paraît que le pape Félix écrivit à ces abbés, qu'Acace avait voulu attirer leurs religieux à son parti par des promesses ou les y forcer par des

tourments. Plusieurs monastères, tant à Constantinople qu'aux environs, se séparèrent de cette église à cause de l'*Hénotique* de Zénon. On remarque particulièrement ceux de Die, de saint Bassien et de sainte Matrone, qui souffrirent avec joie qu'on bannît plusieurs d'entre eux. Théophane, qui vivait du temps de sainte Matrone, assure qu'elle fit et endura des choses incroyables à l'occasion de l'*Hénotique*, ainsi que ses religieuses. Une autre nommée Sophie, non moins distinguée par les sciences qu'elle possédait, que par sa vertu et la sainteté de sa profession, se signala aussi par une fermeté admirable. L'Église grecque fait mémoire de sainte Matrone au 9 de novembre, et la qualifie sa mère. Surius nous en a donné une vie au 8 du même mois, tirée de Métaphraste ; mais elle est tout à fait apocryphe ; ainsi nous n'en parlerons point ici. Il nous suffit d'avoir marqué en passant le peu qu'en dit Théophane.

Quant à saint Bassien, il embrassa la vie religieuse dans la Syrie, et vint à Constantinople du temps de l'empereur Marcien. Ses vertus et ses miracles le rendirent cher à ce prince, qui fit bâtir pour lui une église et un monastère, où il eut jusqu'à trois cents disciples. Il avait un don particulier pour faire mépriser par ses exhortations les faux plaisirs du siècle, et surtout pour convertir les plus grands pécheurs. Il mourut dans une extrême vieillesse. Les Grecs font sa fête le 10 d'octobre. Il est parlé quelquefois de son monastère dans l'histoire et dans les conciles, et il a subsisté longtemps.

Nous avons dit que vingt-trois abbés souscrivirent au concile que saint Flavien assembla à Constantinople contre Eutychès. Leurs souscriptions nous donnent quelques notices des monastères de cette ville et des environs ; mais elle n'est pas considérable, et montre seulement qu'ils étaient gouvernés par des supérieurs éclairés dans le gouvernement et zélés pour la saine doctrine. Voici les noms de ces abbés, tels qu'on les trouve à la suite des actes de ce concile après les évêques.

1° André, prêtre et archimandrite, souscrivit à la déposition d'Eutychès par la main du prêtre Timothée. 2° Fauste, prêtre et archimandrite : on croit que c'est le même que saint Fauste, fils de saint Dalmace, dont nous avons parlé. 3° Martin, prêtre et archimandrite du monastère de Saint-Denis, souscrivit par un de ses moines nommé Philippe. 4° Manuel, prêtre et archimandrite. 5° Pierre, prêtre et archimandrite du monastère du bienheureux Thalasse, souscrivit par le moine Théodore. 6° Job, prêtre et archimandrite, souscrivit par André, son diacre. 7° Antiochus, prêtre et archimandrite du monastère du bienheureux Théoctène. 8° Abraham, prêtre et archimandrite : on croit qu'il est le même que saint Abraham, dont le monastère se voyait encore à Constantinople en 536. 9° Théodore, moine et archimandrite. 10° Un autre Théodore, prêtre et archimandrite du monastère des Egyptiens. 11° Picatius, prêtre et archimandrite de la basilique des Enfants. 12° Flavien, archimandrite du monastère de Saint-Hermile. 13° Eusèbe, prêtre et archimandrite du monastère d'Élie. 14° Un autre Eusèbe, prêtre et archimandrite du monastère de Saint-Euloge, souscrivit par la main de Théodule, son diacre. 15° Triphon, archimandrite. 16° Jacques, diacre et archimandrite du monastère des Syriens, souscrivit par son moine Zotique. 17° Elpide, prêtre et archimandrite. 18° Paul, prêtre et archimandrite d'Æthérie. 19° Carose, prêtre et archimandrite : il est différent d'un autre Carose, disciple d'Eutychès, qui refusa de le condamner, et qui revint enfin à résipiscence. 20° Astère, prêtre et archimandrite du monastère de Saint-Laurent. 21° Callinice, moine et archimandrite du monastère de Théodote. 22° Germain, prêtre et archimandrite, signa par Glicère, son diacre. 23° Marcel, qui est le même que saint Marcel dont nous avons parlé au chapitre précédent, se signe le dernier, et se qualifie archimandrite et le moindre des prêtres.

Il y avait aussi à Constantinople le monastère de Saint-Cyriaque, fondé par Gratissime, grand chambellan de l'empereur. Il ne se

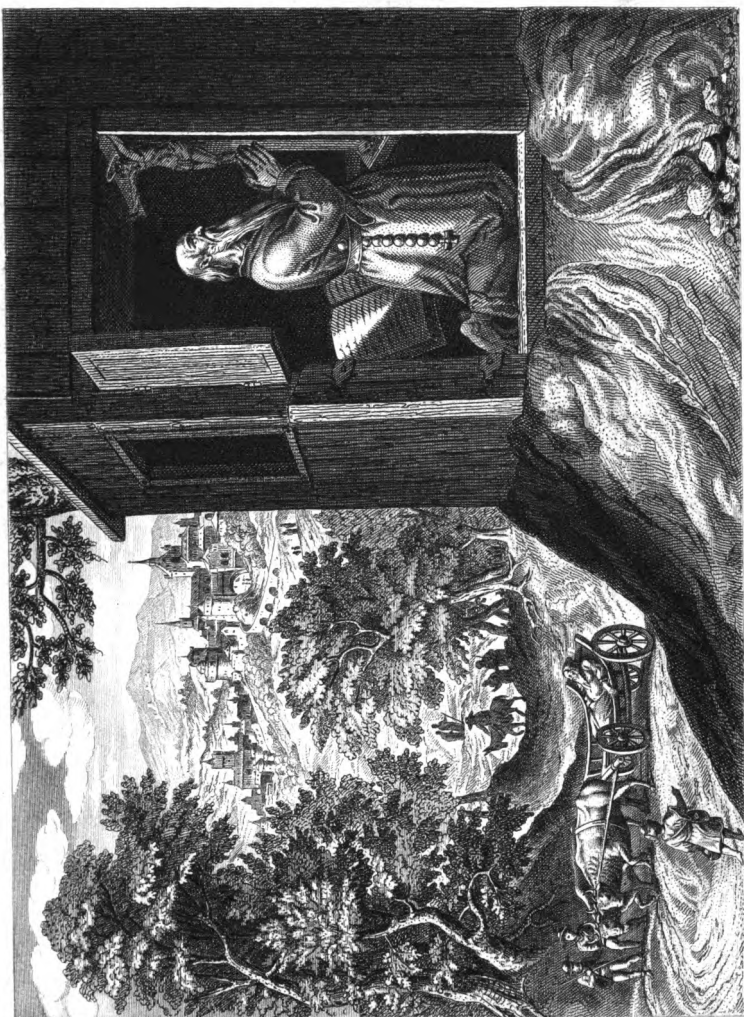
contenta pas de le fonder ; mais il y prit aussi l'habit religieux, sans pourtant cesser de faire les fonctions de sa charge. Ce monastère était hors de la porte Dorée. Il y en avait aussi d'autres de saint Cyriaque dans la ville. L'exemple de Gratissime, qui garda sa charge en prenant l'habit de moine, n'est pas le seul qu'on peut rapporter. Bingomal ou Vincomale, qui avait été consul l'an 456, fut revêtu de l'habit monastique par saint Bassien, et continua d'aller au sénat. Il en revenait accompagné de grand nombre de personnes pour lui faire honneur, ou lui parler de leurs affaires : mais quand il était rentré dans son cloître, il reprenait son habit de moine, et allait travailler à la cuisine, à l'étable et à d'autres bas emplois de la communauté.

L'empereur Léon bâtit hors de la ville, en 468, un monastère pour les disciples de saint Daniel Stylite, avec une église de saint Siméon Stylite, où Gennade transporta solennellement quelques reliques de ce Saint. Il y avait aussi en 536 un monastère de Saint-Siméon surnommé Cyracone.

### SAINT AUXENT OU AUXENCE, PRÊTRE ET ABBÉ DANS LA BITHYNIE.

La vie de saint Auxent a été écrite par un solitaire qui était, selon les apparences, dans son monastère, puisqu'il l'appelle son père. Il en avait appris plusieurs choses d'un de ses disciples qui fut héritier de sa caverne ; sa relation n'a paru suspecte à aucun de nos meilleurs critiques. Nous la donnons d'après Henschenius. Sozomène a fait aussi un grand éloge de ce Saint, sans compter les autres historiens qui sont venus après lui et qui ont eu occasion d'en parler.

**Saint Auxent fut Persan d'origine et Syrien de naissance. Son**



auxant d'ant.

Saint Auxant.

J. B. Chardon sculp.





père, nommé Abdas, quitta la Perse, où le roi Sapor persécutait les chrétiens, et vint dans les terres des Romains sous l'empereur Constance avec un de ses cousins nommé Vincent. Il peut aussi y être venu avec un frère que l'historien ne nomme point, mais qu'il désigne assez en disant qu'il se mit dans les armes et eut une charge de lieutenant dans les gardes de l'empereur. Vincent s'engagea malheureusement dans la secte des Macédoniens, et y fut prêtre en un village près de Chalcédoine. Il eut néanmoins le bonheur, vers l'an 392, de se réunir à l'Église.

Abdas se maria et eut pour fils notre saint Auxent, qui naquit en Syrie. Il l'éleva dans la piété et dans les sciences, et sa jeunesse, auprès de ce digne père, se passa dans l'intégrité des mœurs. Il vint à Constantinople sous le règne de Théodose le Jeune pour y voir son oncle, qui, comme nous l'avons dit, avait une charge dans les gardes du prince; mais l'ayant trouvé mort, il s'attacha pourtant à la cour et y eut un emploi dans la quatrième compagnie des gardes. Ce poste fit encore mieux connaître ses talents et son mérite. Il était fort bien fait, adroit, robuste et vigoureux, et ces qualités corporelles jointes à celles de son esprit, le firent aimer et estimer de l'empereur et de toute la cour, où il posséda des charges très-considérables. C'est ce que nous certifie Sozomène, qui écrivait son histoire dans le même temps et avant que le Saint eût quitté le monde. Il ajoute qu'il fut recommandable par sa piété envers Dieu, par son zèle pour ses amis, par la pureté de ses mœurs, par son érudition dans les sciences profanes et ecclésiastiques, par sa politesse et sa douceur.

Auxent se préserva par cette conduite de la contagion du monde, et attira sur son âme de si grandes bénédictions, qu'avant qu'il abandonnât le siècle, il reçut de Dieu le don des miracles. Il fit liaison avec les personnes de piété qu'il connut les plus propres à l'aider dans le service du Seigneur; mais surtout avec un solitaire nommé Jean qui vivait reclus vers l'Hebdomon,

faubourg de Constantinople. Il le visitait fort souvent, accompagné de Marcien et d'Anthime, tous deux alors laïques comme lui, et depuis prêtres.

L'historien du Saint parle d'Anthime comme d'un homme admirable. Il composa des hymnes et des cantiques, qu'on chantait dans l'église en différents chœurs durant les veilles de la nuit. Il passait avec saint Auxent les jours dans le jeûne et la prière, et les nuits dans les veilles ou couché à terre. Ils allaient aussi d'ordinaire prier ensemble dans l'église de la Paix qui était au bord de la mer. Telle était donc la vie que menait saint Auxent, quoiqu'il fût encore laïque et distingué dans la cour de l'empereur. Mais quelque vertu qu'il y pratiquât, il crut devoir quitter le monde pour éviter les louanges des hommes, surtout depuis qu'il avait reçu de Dieu le don de faire des miracles ; ce qu'il exécuta probablement vers l'an 446. Son historien dit aussi qu'il prévint dès lors l'orage dont l'Église était menacée par les hérétiques qui allaient paraître ; ce qui ne le déterminait pas moins de prendre le parti d'une retraite entière.

Il se retira pour cela dans la Bithynie sur le Mont-Oxie à quatre lieues de Chalcédoine, où il espérait de vivre inconnu aux hommes. Son habit consistait en une peau où le poil était encore. Il n'avait d'autre couvert que le ciel, et quand il voulait prier, il montait sur une roche, où, élevant ses yeux et ses mains vers le ciel pour le contempler avec plus de liberté, son cœur se dilatait de joie d'être dégagé du siècle et de pouvoir dire à Dieu avec le Prophète : « Vous m'avez mis, Seigneur, dans un état où je n'ai d'autre espérance qu'en vous seul. »

Mais il n'y eut pas demeuré un mois qu'il y fut découvert par de jeunes bergers, dont les troupeaux s'étaient perdus dans ce désert. Ces enfants les cherchaient partout en pleurant, et apercevant le Saint avec sa robe hérissée de poils, ils crurent que c'était un fantôme ou une bête sauvage, et s'enfuirent tout effrayés. Il les rassura en leur criant qu'il était un homme comme

eux, et leur demanda pourquoi ils pleuraient. Ils lui en dirent le sujet, et touché de compassion, il se mit en prière durant quelque temps, après quoi il leur dit : « Passez à la gauche de la montagne et vous trouverez vos brebis. » — « Nous y avons été, lui répondirent-ils, et nous ne les avons point vues. » — « Allez-y pourtant encore au nom du Seigneur, répliqua-t-il, et vous les y trouverez indubitablement. »

Il en arriva comme il leur avait dit, et ces enfants fort contents le rapportèrent à leurs parents, qui ne doutèrent point que ce ne fût un grand serviteur de Dieu, et vinrent le voir accompagnés de leurs voisins en grand nombre. Ils le trouvèrent en oraison sur la roche où il avait coutume de prier. Leur cœur en fut si touché, qu'ils le supplièrent de monter sur le sommet de la montagne pour prier pour eux, et lui bâtirent une petite cellule, dont il voulut qu'ils fermassent la porte, se contentant de prendre du jour d'une petite fenêtre, par où il parlait depuis à ceux qui le venaient voir.

Ces bonnes gens le faisaient souvent pour profiter des instructions qu'il ne manquait point de leur donner et pour recevoir sa bénédiction. Mais bientôt sa réputation s'étendit loin, et Dieu qui, selon la remarque du cardinal Baronius, voulait le placer sur un lieu élevé auprès de Chalcédoine, afin que tout le monde voyant ses vertus et ses miracles, pût juger quelle était la vraie foi qu'on devait suivre, qu'il autorisait par les prodiges de son serviteur; Dieu, dis-je, lui donna le pouvoir d'en faire en si grand nombre, qu'on eût dit que sa cellule était comme une vive source de grâces qui en versait avec abondance.

Le premier qu'il y fit fut en faveur d'une dame de grande considération de Nicomédie qui était aveugle, laquelle entendant parler de lui, se fit conduire devant sa cellule, où s'étant prosternée, elle lui cria : « Serviteur du Très-Haut, ayez pitié de moi. » Le Saint lui répondit : « Je ne suis qu'un pécheur comme les autres hommes; mais si vous croyez que Jésus-Christ, qui éclaire

l'aveugle-né, peut aussi vous rendre la vue, prions tous ensemble et espérez qu'il vous exaucera. » Tous ceux qui étaient présents et qui se trouvaient en grand nombre, se mirent à prier avec lui ; après quoi, faisant approcher l'aveugle de sa fenêtre, il lui toucha les yeux et lui dit : « Que Jésus-Christ, qui est la véritable lumière, vous guérisse ; » et sur-le-champ elle vit clair. Cette grâce combla son âme de joie et de reconnaissance. Elle fit de larges aumônes à beaucoup de pauvres qui se trouvaient sur le lieu, et retourna en son pays, rendant à Dieu des louanges et des actions de grâces. Il délivra aussi beaucoup de démoniaques ; et les miracles qu'il faisait étaient en si grand nombre, qu'on accourait à lui de toutes parts.

L'historien de sa Vie rapporte aussi la guérison de deux lépreux. Le Saint leur dit en les voyant : « Quel péché avez-vous commis, qui vous a attiré cette maladie ? » Ils se prosternèrent en terre en lui disant : « Serviteur de Jésus-Christ, priez pour nous afin qu'il nous guérisse. » Mais il leur répondit : « Sachez que vous avez été frappés de sa main à cause de vos jurements ; pensez tout de bon à vous corriger et n'irritez plus Dieu par vos crimes. » Il dit à ceux qui étaient présents de prier avec lui ; car son humilité était si grande, que pour empêcher qu'on n'attribuât les miracles qu'il faisait à l'efficacité de ses prières, il voulait ordinairement que les autres unissent les leurs aux siennes ; et ayant ensuite frotté le corps de ces lépreux avec une huile qui brûlait devant les saintes reliques, il leur dit : « Jésus-Christ vous guérit, et quant à moi je ne suis qu'un pécheur, » et ils se trouvèrent guéris.

Tandis qu'il était d'un si grand secours aux autres par la vertu de ses prières, il soutenait beaucoup de combats, et contre lui-même par l'exercice d'une mortification entière, et contre les esprits des ténèbres qui lui déclaraient une guerre cruelle. Mais toujours invincible par sa patience, il ne se relâchait jamais de la rigueur de sa pénitence, et il triomphait toujours par cette même patience de la malice du démon.

Cet ennemi du salut suscita contre lui un homme, qui l'attaqua par des calomnies, mais qui tournèrent à sa confusion. Voici comment le rapporte l'historien de sa vie. Un personnage qui lui était fort attaché et le visitait souvent, dit à un de ses amis : « Je dois aller voir demain Auxent, venez-y avec moi et je suis persuadé que vous profiterez beaucoup de son entretien. » Celui-ci, bien loin de se rendre à son invitation, se mit à dire qu'Auxent n'était qu'un fourbe et un imposteur, qui pour tromper le monde donnait quelques oboles à des misérables, qui feignaient ensuite d'être possédés du démon, et d'être délivrés par ses prières.

Ce discours scandalisa son ami, qui lui persuada enfin, malgré son incrédulité, de l'accompagner dans cette visite. Dieu fit connaître au Saint la mauvaise disposition de son cœur, de sorte que quand il parut devant lui il ne lui parla point, et adressa toujours le discours à l'autre dont il connaissait la foi et la piété. Après l'entretien des choses de Dieu, ils retournèrent chez eux, et dans le chemin l'incrédule vit venir à lui en diligence un de ses domestiques, qui déchirait ses habits et faisait de grandes lamentations, et il ne put lui dire d'abord autre chose que ces paroles : « Ah ! mon maître, quel malheur vous est-il arrivé ! » Hé quoi donc ? lui demanda l'incrédule, m'a-t-on volé, ou le feu a-t-il pris à ma maison ? — « Non, répondit le domestique ; mais votre fille est possédée du démon qui la tourmente cruellement. »

A ces mots cet homme rentrant en lui-même, pressé par les remords de sa conscience, se frappa le visage, s'arracha les cheveux et se reprocha hautement son incrédulité. Son ami lui dit alors, comme le Sauveur à Jaire : « Croyez seulement et votre fille sera guérie. » L'état déplorable où il la trouva, changea bientôt ses mauvais sentiments. Il la conduisit au Saint, témoignant un vif regret de sa faute. Auxent lui reprocha son incrédulité, en lui représentant qu'il n'avait point donné d'obole à sa

filles pour feindre d'être possédée du démon, que ce n'était qu'à Dieu et non point à lui qu'il devait attribuer les miracles qu'il faisait, et que c'était pour punir son peu de foi que Dieu avait permis que ce malheur fût arrivé à sa fille, et enfin il la délivra du malin esprit et la lui rendit parfaitement guérie ; mais il recommanda à l'un et à l'autre d'être plus assidus à l'Église qu'ils n'avaient fait jusqu'alors.

Nous avons dit qu'une des raisons qui avaient déterminé saint Auxent à renoncer au monde, fut les maux qu'il prévoyait par l'esprit de Dieu que les hérétiques devaient faire dans l'Église. L'hérésie de Nestorius était extrêmement odieuse à la cour quand il la quitta en 446 ; mais celle d'Eutychès n'était pas encore connue. Il put même se faire qu'il eût eu quelque liaison avec lui, parce qu'avant que cet hérétique manifestât ses erreurs, il passait pour un grand serviteur de Dieu. Enfin, l'empereur Théodose le Jeune étant mort, et le concile de Chalcédoine ayant été assemblé sous Marcien, à qui sainte Pulchérie avait remis l'empire, on craignit apparemment que le Saint ne se laissât aller aux sentiments d'Eutychès, ce qui aurait été un grand scandale dans l'Église ; ainsi l'empereur et quelques évêques du pays jugèrent à propos de l'appeler, afin qu'il rendît compte de sa foi.

On envoya pour cela à sa cellule, comme si l'on eût voulu autoriser la foi contre Eutychès par son témoignage ; et il répondit que ce n'était pas aux moines à instruire, et qu'ils devaient plutôt être instruits par les évêques. Mais on lui fit ensuite entendre qu'on voulait être assuré de sa foi ; c'est pourquoi l'empereur lui envoya de nouveau quelques ecclésiastiques et quelques moines avec des soldats pour le persuader de venir ou pour l'emmener de force. Comme il faisait toujours difficulté de sortir, ils s'emportèrent contre lui par des injures jusqu'à le traiter d'insensé. Ils ne purent pourtant jamais ouvrir sa porte, quoique les serruriers qu'ils avaient amenés y eussent travaillé toute la nuit. Quand il fut jour, il leur dit avec douceur : « Mes Pères et mes

Frères, je vous prie de me dire de quelle erreur on m'accuse, après quoi Dieu fera que vous n'aurez point de difficulté d'ouvrir ma porte. » Ils lui répondirent que le très-pieux empereur Marcien ayant fait venir les évêques de toutes les parties du monde pour décider sur la foi orthodoxe, il était étonnant qu'il ne voulût pas venir, étant appelé; qu'il n'ignorait pas les troubles que Nestorius avait causés dans l'Eglise en refusant de croire que la très-sainte Vierge fût véritablement Mère de Dieu, et qu'après lui Eutychès renouvelait les erreurs d'Apollinaire, et niait que Jésus-Christ eût pris une chair véritable, et disait qu'il n'a été homme que par une apparence extérieure.

Saint Auxent déclara à cela, que pour lui il croyait très-sincèrement que le Verbe a véritablement et réellement pris une chair humaine de la très-sainte Vierge, sans qu'elle ait cessé d'être vierge; qu'il l'adorait comme Fils unique de Dieu son Père, et qui est comme lui sans commencement et sans principe quant à la divinité, quoique sur la fin des temps il se soit revêtu de l'humanité, et que c'était une impiété de ne reconnaître dans le Fils de Dieu que la seule humanité, ainsi que quelques-uns l'osent dire.

Cette réponse fait voir que le Saint n'était pas instruit de ce qui se passait au concile de Chalcédoine touchant l'hérésie d'Eutychès, parce qu'il aurait parlé là-dessus plus clairement pour la condamner, comme il fit quand on lui eut fait lire les décisions de ce concile. Voyant donc que cela n'empêchait pas que ces députés n'insistassent à le presser de sortir, il éleva les mains vers le ciel et leur dit de se mettre en prière; et comme ils continuaient de faire d'inutiles efforts pour ouvrir la porte, il dit par trois fois : *Dieu soit béni*, et alors ils l'ouvrirent sans peine. Ils furent effrayés de le voir, tant ses austérités l'avaient exténué. Son corps était couvert de plaies et il en sortait du pus et des vers. Dans ce temps-là même un ongle lui tomba du pied, qu'un de la compagnie, nommé Théophile, qui avait plus de foi que les



autres, ramassa aussitôt. L'humilité du Saint en souffrit et il dit avec douleur : « Ne suis-je pas un homme comme vous ? Je vous en conjure, épargnez-moi cette peine. »

Comme il était trop faible pour aller à cheval, on le fit monter sur un chariot ; mais les bœufs qu'on y avait attelés furent immobiles, quoiqu'on les piquât avec l'aiguillon, jusqu'à ce qu'il leur eût fait signe avec une croix qu'il tenait à la main de marcher. Il chassa dans le chemin les démons du corps de plusieurs possédés, et entre les autres de la petite fille du comte Dorothée, qu'on croit être celui qui gouvernait la Palestine en 452 et 453. On vit accourir aussi à son chariot grand nombre de paysans qui pleuraient et se lamentaient beaucoup de le voir partir, parce que les démons étaient entrés dans le corps de leurs bestiaux, et il les en délivra par sa seule parole. Ceux qui le conduisaient étaient dans un étonnement extraordinaire de voir ces prodiges. Ils avaient de la peine à croire ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux ; et Dieu, qui voulait se servir d'eux pour lui faire pratiquer la patience, tandis qu'il le relevait par ces prodiges, permit qu'ils continuassent de se défier de sa vertu, jusqu'à lui dire que les miracles qu'il faisait n'étaient que des prestiges par lesquels il trompait le monde. Mais il leur dit avec humilité, qu'il ne voulait tromper personne ; qu'il mettait toute sa gloire à être serviteur de Jésus-Christ, et qu'il croyait en la très-sainte Trinité, et que la très-sainte Vierge était véritablement Mère de Dieu. On voit par là qu'il condamnait l'hérésie de Nestorius ; mais il ne parlait point de celle d'Eutychès, qu'il ignorait encore.

Les pauvres qu'il nourrissait sur le Mont-Oxie des aumônes que les personnes de piété lui apportaient, le suivirent en pleurant jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de l'église de Saint-Thalalée. Les soldats qui le conduisaient s'en irritaient, et le Saint leur dit de s'en retourner en paix, assurant que, quoiqu'il ne fût plus de corps auprès d'eux, il continuerait de l'être d'esprit ; ce qui les apaisa.

On le conduisit au monastère de Philie, où, à peine fut-il arrivé, qu'un jeune homme nommé Isidore, qui était possédé du démon, se mit à crier après lui se plaignant qu'il avait sanctifié les lieux par où il avait passé, et chassé ses compagnons de partout. Mais le Saint lui dit : « Cesse de parler, toi qui ne te réjouis que du mal que tu fais. » On l'introduisit dans le monastère sans le laisser parler davantage, et on l'enferma dans une chambre comme un criminel ; mais du dedans de cette honnête prison, il délivra par ses prières ce démoniaque. Cela n'empêcha pas qu'on ne continuât de se défier de sa vertu. On ne permettait même à personne de lui parler, et l'historien de sa vie remarque qu'on le refusa à une dame dont il avait guéri miraculeusement la fille, et qui, ne l'ayant pas trouvé à sa montagne, vint se présenter à ce monastère, ce qui l'affligea extrêmement, de sorte qu'elle retourna à sa maison en versant beaucoup de larmes, et raconta à son mari les mauvais traitements qu'on lui faisait.

Quelques personnes de qualité eurent pourtant la liberté de le voir, entre autres le général Constantin et le comte Artace, qui tous deux assistèrent au concile de Chalcédoine. Ils avaient le bonheur de le connaître beaucoup, l'ayant visité souvent à sa montagne. Ils l'exhortèrent à ne point donner occasion aux mauvais sentiments qu'on avait de lui, et à procurer l'union de l'Église ; à quoi il répondit seulement : « Que la volonté de Dieu soit faite, sur la terre comme dans le ciel. » Ensuite ils lui présentèrent quelques pièces d'or ; mais il leur dit qu'il ne manquait de rien, et les pria de les faire distribuer aux pauvres du Mont-Oxie, et aux monastères qui étaient dans le besoin. Les religieux de Philée auraient souhaité qu'il les eût retenues pour le leur, et furent fort fâchés contre lui ; mais ces seigneurs firent exactement la distribution comme il le leur avait recommandé.

Il passait ordinairement plusieurs jours sans prendre aucune nourriture, et quoiqu'il fût enfermé dans une chambre obscure,

les religieux se défiaient de son abstinence et voulurent le mieux éprouver. Ils mirent donc dans cette cellule une corbeille pleine de racines, de dattes et d'autres choses dont les solitaires se nourrissaient, allumèrent une chandelle à cause de l'obscurité du lieu, et enfermèrent un jeune enfant avec lui pendant toute la semaine, avec ordre d'observer tout ce qu'il ferait. Ils entrèrent au bout de ce temps, et trouvèrent qu'il n'avait touché à rien et que la chandelle brûlait sans s'être diminuée. Ils interrogèrent beaucoup l'enfant, mais il ne put leur répondre autre chose, si ce n'est qu'il avait vu en dormant plusieurs personnages qui louaient Dieu avec lui, et une colombe qui lui apportait de quoi manger. Il ajouta qu'il avait remarqué encore que le saint homme ramassait les vers qui tombaient de ses plaies et les y remettait. Saint Auxent avait défendu à cet enfant de ne rien dire de ce qu'il avait vu, et Dieu punit sévèrement sa désobéissance ; car il mourut le lendemain.

On transporta le Saint peu de temps après au monastère de l'abbé Hypace, près le palais de Rufin ou du Chêne au voisinage de Chalcédoine, et il y fut reçu par ce saint abbé et par ses religieux bien différemment que par ceux de Philée. Leur joie fut grande en le voyant, connaissant la piété éminente et les dons que Dieu avait mis en lui, et quoiqu'ils eussent ordre de ne le laisser parler à personne, ils ouvrirent leurs portes à tous ceux qui le voulurent voir, et exercèrent même envers eux les devoirs de l'hospitalité. Il y guérit une dame de grande considération, qui était possédée du démon, et plusieurs autres malades.

L'empereur Marcien lui envoya un de ses vaisseaux, et le fit amener au palais d'Hebdomon, près de Constantinople, pour lui faire approuver les décrets du concile de Chalcédoine. Quand il le vit dans l'état de faiblesse où ses austérités l'avaient réduit, il en fut fort touché et respecta la rigueur de sa pénitence : « Je sais, lui dit-il, que vous êtes un grand serviteur de Dieu, et vous devez approuver ce que le saint concile œcuménique a ordonné,

afin que vous ne soyez pas un sujet de scandale pour ceux qui refuseraient de le recevoir.» — « Qui suis-je, lui répondit Auxent, sinon un chien mort ? et comment Votre Majesté vient-elle me mettre au rang des pasteurs de l'Église, moi qui ai plutôt besoin d'être instruit, que d'instruire les autres ? » L'empereur l'entre tint encore longtemps, et lui dit enfin : « Considérez ce que vous avez à faire et ne nous affligez point par votre résistance ; car nous n'avons eu d'autres vues en assemblant le saint concile, que de travailler à ce qui était le plus avantageux pour le bien et la paix de la sainte Église. » Après quoi il le congédia en se recommandant à ses prières.

Il trouva à son retour au monastère d'Hypace, beaucoup de monde qui l'attendait. Il leur donna pour avis de ne point aller aux spectacles, de renoncer à toute action impure, aux faux témoignages et à toutes sortes de crimes. Il les exhorta encore à avoir une foi pure, à croire fermement en la très-sainte Trinité ; à reconnaître que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de Marie toujours vierge et véritablement Mère de Dieu ; et à assister exactement aux psaumes et aux saints cantiques qui se chantent dans l'Église. Il y avait parmi la foule de ceux qui l'environnaient plusieurs personnes affligées de différentes maladies, qui s'empressèrent de lui baiser les mains, et furent guéries. Il en fut de même d'une femme, mariée depuis peu de temps, qui avait une légion de démons dans le corps.

L'empereur le fit appeler une seconde fois, et lui demanda s'il n'approuvait point ce qui avait été ordonné dans le saint concile de Chalcédoine. « Comment puis-je l'approuver, répondit-il, s'il ne reconnaît pas que la très-sainte Vierge Marie est Mère de Dieu ? » Cette réponse prouve que non-seulement le Saint ne s'était point trouvé au concile, mais encore qu'il ignorait ce qu'on y avait décidé contre Eutychès, et qu'il craignait qu'on n'y eût donné atteinte aux décisions du concile général d'Éphèse assemblé

contre Nestorius, comme les eutychiens s'efforçaient de le faire croire à ceux qu'ils voulaient attirer à leur parti. « Mais, lui dit l'empereur, s'il vous est prouvé que le saint concile n'a rien fait que pour détruire les hérésies, ne serez-vous pas de son sentiment ? » A quoi il répondit : « Si le concile n'a rien décidé de contraire à celui de Nicée, et s'il a déclaré que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est véritablement incarné et que la très-sainte Vierge est Mère de Dieu, en ce cas je communiquerai avec lui, j'entrerai dans ses sentiments et j'en rendrai grâces à Dieu et à votre piété. » Le prince, très-satisfait de cette réponse, l'embrassa, et commanda qu'on le conduist avec beaucoup d'honneur dans la grande église. Il envoya dire aussi au patriarche de Constantinople, de lui faire lire tout ce qui avait été arrêté dans le concile de Chalcédoine touchant la foi contre les erreurs d'Eutychès.

Le Saint s'y rendit suivi de tout le peuple. Il y lut avec attention les actes du concile ; après quoi il déclara qu'il se soumettait très-sincèrement à ces saints décrets. On croit que ce fut alors qu'il fut ordonné prêtre, quoique son historien ne marque point en quel temps il reçut cet ordre sacré. Il retourna au monastère d'Hypace et pria qu'au lieu de le conduire au Mont-Oxie, on le menât sur la montagne de Siope, qui était plus proche de Chalcédoine. Il n'en pouvait choisir de plus propre à seconder son attrait pour la pénitence. Cette montagne était plus haute que toutes celles des environs ; mais elle était très-rude et très-froide, et il fallait, pour avoir de l'eau, l'aller chercher à une demi-lieue loin au bas de la montagne, par un chemin très-difficile. Les religieux du monastère de Saint-Hypace l'y conduisirent en chantant des hymnes et des cantiques, et lui bâtirent dans une caverne une petite cellule de bois, qui n'avait d'autre ouverture qu'une fenêtre, par où il parlait à ceux qui avaient recours à ses prières, ou venaient recevoir ses avis.

Ce fut de cette montagne que cet homme incomparable éclaira

l'église par l'éclat de ses vertus, de sa doctrine et de ses miracles, qu'il continua de faire en grand nombre. Il y combattit aussi avec force les impiétés d'Eutychès et de Dioscore. Il y était souvent visité par les religieux de saint Hypace et par grand nombre d'autres personnes, à qui il donnait de saintes instructions. Il conseillait de ne point travailler le vendredi à cause de la Passion de Notre-Seigneur, comme on le faisait le dimanche pour honorer sa Résurrection, et que l'on passât le premier dans le jeûne et la prière, comme on passait l'autre dans une joie sainte et dans la participation des sacrements. On voit ici l'usage de communier le dimanche.

Le Saint avait souffert de grands combats de la part des démons sur le Mont-Oxie ; il n'en eut pas moins à soutenir dans sa nouvelle demeure. Ils lui apparurent une nuit en grand nombre sous différentes figures, toutes capables de lui causer de la terreur s'il eût été moins aguerri contre eux. Ils faisaient autour de lui des bruits épouvantables, et ils le battirent cruellement, en lui criant : « Que viens-tu faire dans ce désert ? Sors de ce lieu qui nous appartient. » Mais le Saint leur opposa la prière et le signe salulaire de la croix, et demeura victorieux.

Cependant ils l'avaient si couvert de plaies, qu'il eut beaucoup de peine le matin d'ouvrir sa fenêtre aux religieux du monastère de saint Hypace et à d'autres personnes qui le vinrent voir. Ils crurent d'abord qu'il était malade, ce qui les mit beaucoup en peine ; mais il leur dit que ce n'était qu'un vacarme que les esprits malins avaient fait dans sa cellule, et les rassura. Ce qu'il éprouvait de la part de ces esprits de ténèbres, ne le rendait ni triste, ni d'un abord difficile. Il se soutenait dans la douceur et la patience, et dans la paix de l'âme qui vient de la bonne conscience. Il recevait toujours avec la même affabilité ceux qui venaient à lui, de quelque condition qu'ils fussent, grands et petits, riches ou pauvres, justes ou pécheurs, parce qu'il était animé de la charité de Jésus-Christ. On y accourait de Constantinople et de

tous les endroits voisins ; on y venait aussi des pays étrangers, et même de bien loin, pour chercher auprès de lui la consolation dont on avait besoin, et on la trouvait toujours, ou dans ses exhortations, ou dans ses miracles. Quoiqu'on lui portât souvent des présents, il ne recevait rien qu'un peu d'huile et de cire, et faisait distribuer le reste aux pauvres.

Il retenait ceux qui venaient le matin jusqu'à l'heure de Tierce, après quoi il les congédiait ; et ceux qui venaient après jusqu'à l'heure de Sexte, et les renvoyait de même. Il voulait qu'ils priassent avec lui, ou il leur faisait la lecture. Il composa plusieurs cantiques qu'il faisait chanter à plusieurs chœurs ; ce que tout le monde faisait avec allégresse, y étant excité par son zèle pour leur faire rendre gloire à Dieu. Il les animait en chantant lui-même à son tour celui des trois enfants de la fournaise, qui invite toutes les créatures à louer le Seigneur. Les paroles de ses cantiques étaient ordinairement celles-ci : « Le pauvre vous bénit, Seigneur, dans la pauvreté : gloire à vous, Père céleste, gloire soit à votre Fils, gloire soit au Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes. Nous nous unissons aux esprits célestes pour vous louer sur la terre comme ils font dans le ciel, en chantant : Saint, Saint, Saint, le Seigneur notre Dieu. Les cieux et la terre sont pleins de votre gloire. O créateur de l'univers ! vous avez dit et tout a été fait ; vous l'avez voulu et tout a été créé ; vous nous avez donné une loi, elle sera invariable. Dieu notre Sauveur, nous vous rendons nos très-humbles actions de grâces. Seigneur, Dieu des vertus, vous avez souffert pour nous, vous êtes ressuscité et vous vous êtes fait voir à vos disciples. Vous êtes monté au ciel, vous en reviendrez pour juger le monde ; ayez pitié de nous et sauvez-nous. Nous nous prosternons à vos pieds avec une entière soumission dans nos misères et nos peines, et nous implorons votre miséricorde, vous qui êtes notre Sauveur ; car vous êtes véritablement le Dieu de ceux qui recourent à votre bonté avec un cœur sincèrement pénitent. Vous qui êtes assis sur

les chérubins et qui avez ouvert les cieux, ayez compassion de vos créatures et conduisez-les au salut. Que les justes se réjouissent en vous, Seigneur, et qu'ils intercèdent pour nous auprès de votre divine Majesté. Jésus notre Seigneur, qui êtes le Dieu des Saints, à vous soit tout honneur et gloire. »

Telle était la matière de ses saints cantiques, et tels étaient les sentiments qu'il tâchait d'inspirer à ce monde si nombreux qui s'assemblait auprès de lui en les lui faisant chanter; et tous sans exception s'empressaient de les chanter, les uns jusqu'à Tierce, les autres jusqu'à Sexte, comme nous l'avons dit, et ils se retiraient ensuite, ayant le cœur comblé de consolation et de ferveur.

Ses exhortations roulaient beaucoup sur la fuite du péché, sur le bon usage de notre liberté, sur la nécessité de rétablir dans notre âme par la pénitence et par la pratique des vertus, l'image de Dieu que le péché y a défigurée, et aussi sur le détachement des choses de ce monde, et pour mériter le ciel par nos bonnes œuvres.

« Nous ne devons pas tellement nous livrer, leur disait-il, aux soins de la terre, que nous manquions de donner au service de Dieu le temps que nous devons, afin que Jésus-Christ dirige par là toutes nos œuvres, et sanctifie toute notre conduite. Notre esprit est bouché et notre cœur est insensible. Nous avons besoin de nous délivrer de ces ténèbres; et de la dureté de ce cœur par la piété et la crainte de Dieu. Si nous voulons nous conduire avec sagesse, au lieu de nous attacher aux choses passagères de ce monde qui font illusion à notre âme, élevons-nous par la prière au-dessus de ces objets sensibles aux objets spirituels, et portons vers ceux-ci toutes nos affections. Tout ce qui est de ce monde passe avec le temps; et en nous y attachant nous n'éprouverons que mensonge et agitation d'esprit. C'est une grande erreur de préférer ce qui ne sert qu'à nous égarer, à ces biens spirituels que la foi nous propose et nous présente. Ceux-



là sont assurément bien aveugles qui, se livrant à l'avarice, à la gourmandise et aux plaisirs des sens, se privent de ces biens inestimables. »

« Relevons-nous de cette première chute qui nous a rendus tout terrestres ; portons nos affections aux choses divines, et rendons-nous dignes par là des biens de l'éternité. Quoique nous tombions, ce n'a pas été une nécessité en nous ; car nous n'avons pas perdu notre libre arbitre, et Dieu ne nous a pas créés mauvais dès le commencement, mais le mal vient de nous-mêmes. Voyez comment le soleil éclaire tous ceux qui ont les yeux ouverts ; mais ceux qui ferment leurs yeux ne doivent s'attribuer qu'à eux-mêmes s'ils sont dans les ténèbres. Abandonnons donc le péché qui défigure notre âme formée à l'image de Dieu, et ôtons cette malheureuse rouille qui la couvre et la rend difforme. Rendons-lui sa première beauté par le renoncement à tout ce qui est du péché, et par les œuvres de la pénitence. Alors elle sera belle des beautés de la grâce, et nous verrons le royaume de Dieu. Nous n'avons pas besoin de nous séparer de nous-mêmes, ni d'aller loin pour trouver ce royaume de Dieu ; Jésus-Christ nous a dit qu'il est dans nous. Mais il nous est caché par la fascination des choses de ce monde qui nous empêchent de le connaître, et nous le trouverons enfin, si nous cessons de nous livrer aux vains amusements du siècle. C'est là la dragme dont il est parlé dans l'Évangile, que nous avons perdue, et qu'il faut chercher avec soin si nous voulons la recouvrer. Le péché est comme une ordure sur notre âme qui nous cache ce trésor perdu ; ôtons cette ordure et nous trouverons ce trésor. »

« Puisque c'est le péché qui nous a chassés du Paradis, tâchons d'y entrer par des œuvres toutes contraires. C'est la volupté qui nous a trompés ; que la pureté de la vie et la sainteté de nos œuvres nous rétablisse dans notre premier état. Le ciel n'est point la demeure des hommes charnels, ni de ceux qui sont morts par le péché ; mais il est la patrie des vivants et le séjour des

vertus. Conduisons-nous donc de telle sorte, que quand la mort viendra nous n'ayons pas sujet de craindre de perdre les biens éternels qui nous y sont préparés. »

Outre ces avis généraux qu'il donnait à tout le monde, il recommandait à ceux qui aspiraient à la pratique des conseils évangéliques, de travailler avec grand soin à leur réformation, et de renoncer à tout pour embrasser la pauvreté religieuse ; mais il ne voulait point qu'ils s'y engageassent sans avoir bien mûrement examiné devant Dieu leur vocation, de peur que le faisant trop légèrement et par une ferveur passagère, ils ne se repentissent ensuite de l'avoir entrepris, et ne retournassent à leurs anciennes habitudes.

Ces discours et d'autres semblables qu'il faisait tous les jours, pénétraient de telle sorte le cœur de ceux qui le venaient voir, que plusieurs le prièrent de les revêtir de l'habit monastique, et se retirèrent en divers lieux pour y vivre en solitude, et d'autres demeurèrent auprès de sa cellule. Il y en eut un surtout nommé Basile, qui, touché de ce qu'il avait dit du néant de cette vie, et du bonheur de ceux qui renoncent aux biens de ce monde pour acquérir ceux du ciel, le conjura de le revêtir d'un même habit que le sien. Le Saint lui donna la peau de brebis qu'il portait, et Basile se retira à huit lieues de là sur une montagne où il se bâtit une cellule. Les démons l'y attaquèrent par différentes tentations, et lui donnèrent tant de coups, qu'il demeura sans mouvement et sans parole. Quelques personnes étant survenues pour se recommander à ses prières et recevoir sa bénédiction, crurent qu'il était mort, le mirent sur un chariot et le menèrent au Saint, qui le fit revenir à lui, et lui dit ces paroles : « Recevez la puissance contre le tentateur, et ne craignez plus sa malice. » Basile se leva à l'instant ; le Saint lui fit recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur, et lui ordonna de retourner dans sa cellule. Il y passa encore trois ans dans une grande perfection, sans que les démons osassent le tenter, et il alla ensuite jouir dans l'éternité du fruit de ses bonnes œuvres.

Comme le Saint disait une nuit l'office de Matines, et que ceux qui étaient hors de sa cellule priaient aussi, il ouvrit sa fenêtre, et cria trois fois à haute voix : « Dieu soit béni. » Ensuite il baissa la tête et dit en jetant un profond soupir : « Mes enfants, la grande lumière de l'Orient est éteinte, Siméon, notre cher père, vient de mourir. On ne put entendre ce qu'il disait, parce qu'on chantait fort haut de saints cantiques; et il répéta donc en versant des larmes : « Notre saint père Siméon, qui était la colonne et l'appui de la vérité, repose en paix, et son âme toute pure n'a pas dédaigné de me faire savoir son heureux passage, quoique je ne sois qu'un pécheur et inutile au monde. » On marqua le temps auquel il le dit, et quelques jours après l'empereur Léon, qui avait succédé à Marcien, reçut la nouvelle de la mort de ce grand saint Stylite. Alors on reconnut qu'elle était arrivée au moment même que le Saint l'avait annoncée.

Plusieurs femmes qui venaient entendre ses discours, voulurent aussi renoncer au monde et embrasser la vie religieuse. On nomme des premières Éleuthère et Cosmie, qui avaient eu de grandes charges auprès de l'impératrice Pulchérie. Le Saint les éprouva assez de temps avant que de le leur permettre. Il leur remontra qu'elles pouvaient servir Dieu avec fidélité dans l'état où elles étaient; mais voyant leur persévérance et l'amour qu'elles avaient de la mortification à laquelle elles s'exerçaient avec une grande ferveur, il acquiesça à leurs pieux désirs. Elles furent suivies bientôt d'une troisième, que son historien ne nomme point. Il leur donna des règles de conduite très-parfaites, et pour habit un cilice et un manteau long. Plusieurs autres de leur sexe, que le Saint avait dégoûtées du théâtre et des vanités du monde par ses exhortations, ou qui voulurent consacrer à Dieu leur virginité, se joignirent à elles, et leur nombre monta dans peu jusqu'à soixante-dix.

Il leur fit construire des cellules avec un oratoire, en attendant qu'on leur bâtit un monastère dans un endroit appelé

Gyrette, à une demi-lieue de sa caverne, au bas de sa montagne. Ce fut là l'origine du monastère des filles de Bithynie qu'on nomme *Trychinaire*, soit à cause des chemins difficiles qui y menaient, soit à cause de l'habit rude qu'elles portaient. Elles ne manquaient point, tandis qu'on bâtissait leur monastère, de se rendre le mercredi à la caverne du Saint pour y entendre ses exhortations, et le dimanche aussi pour recevoir la sainte Eucharistie ; ce qui montre qu'il y célébrait les saints Mystères.

Il leur recommandait de se conserver dans une grande pureté d'esprit et de corps ; de reconnaître par leur fidélité à l'Époux céleste, la grâce qu'il leur avait faite d'être dégagées des sollicitudes qu'on a dans l'état du mariage, de veiller sur leurs sens avec une grande attention, afin que la paix de leur âme ne fût point troublée par les objets qui viennent des sens, et de dompter la chair par la pénitence pour empêcher qu'elle ne se révoltât contre l'esprit. C'est en substance ce que son historien rapporte d'un long discours qu'il leur fit, par lequel on peut juger des autres avis qu'il leur donnait.

Enfin, quoiqu'il ne fût point sorti de sa cellule depuis qu'il s'y était enfermé au retour de Chalcédoine, il en sortit dans les derniers jours de sa vie pour aller visiter le monastère de ces religieuses qu'on bâtissait encore. Il y adressa à Dieu des prières ferventes pour attirer ses bénédictions sur cette sainte maison et celles qui devaient l'habiter, et retourna à sa caverne suivi d'une foule de monde qui l'avait accompagné. Trois jours après il fut atteint d'une maladie qui l'emporta au bout de dix jours. Ce fut le 14 de février, qui est le jour auquel l'Église grecque et l'Église latine honorent sa mémoire ; mais on n'en sait point l'année. Il est sûr que ce fut après celle de saint Siméon Stylite qui mourut l'an 459, et avant celle de l'empereur Léon, et par conséquent avant l'an 474. Il s'assembla un grand monde, tant du clergé que des différents monastères, pour honorer ses funérailles. Les religieux de saint Hypace ne manquèrent pas de s'y trouver, et

désirèrent qu'on déposât son saint corps dans l'église des Saints-Apôtres. D'autres le demandèrent pour celle de Saint-Zacharie ; mais on ne put le refuser aux larmes de ses religieuses. Ainsi on l'ensevelit dans leur oratoire, et on l'appela depuis le cimetière de Saint-Auxent. L'auteur de sa vie la termine en l'appelant notre saint Père Auxent, prêtre et archimandrite ; ce qui prouve qu'il fut élevé au sacerdoce, et qu'il devait y avoir auprès de sa caverne une communauté de moines qu'il gouvernait. Les Grecs disent qu'on faisait sa fête à Constantinople dans le monastère de Callistrate.

Celui des religieux subsistait encore trois cents ans après, et la caverne du Saint fut successivement habitée durant ce même temps par des saints personnages qui y demeurèrent reclus comme lui, savoir : par Serge, Bendimien, Grégoire, Jean, et le célèbre saint Étienne le Jeune. C'est de Serge que l'auteur de la vie de saint Auxent avait appris une partie de son histoire ; il ne pouvait que la lui raconter fidèlement, ayant été son disciple : il fut aussi l'imitateur de ses vertus. Il était originaire de Mésie, et conservait encore le langage barbare de son pays ; mais il n'avait rien de barbare dans son esprit. Depuis qu'il se mit sous la conduite du Saint, il n'usa ni de vin, ni d'huile, ni de fruits. Sa nourriture était de pain et d'eau, et quelques légumes qui n'étaient point cuits, et il ne s'en rassasiait jamais. Il passait presque toute la nuit en prière, et s'occupait le jour à faire de petites croix qu'il donnait à ceux qui venaient le voir, et qui les recevaient comme une bénédiction du ciel. Bendian ou Bendimien fut aussi disciple du Saint. Il demeura quelque temps dans sa cellule, et en bâtit ensuite une autre dans un espace fort étroit qui séparait deux montagnes, dont il ferma l'entrée de part et d'autre, pour être plus séparé des créatures. Il passa dans cette cellule quarante-deux ans. Il est honoré dans l'Église grecque le 1<sup>er</sup> février.

Saint Auxent eut encore d'autres disciples également recommandables par leur grande piété.

## SAINT DANIEL STYLITE, PRÊTRE ET ABBÉ A CONSTANTINOPLE <sup>1</sup>.

Saint Daniel, cet homme admirable, comme le qualifie Théodore le Lecteur, titre qu'il a mérité par l'austérité de sa pénitence, par sa patience héroïque, par les dons de miracle et de prophétie dont Dieu l'avait honoré, par les importants services qu'il rendit à l'Église dans la cause de la foi, et par la conversion d'un grand nombre de pécheurs ; saint Daniel, dis-je, fut l'un des premiers imitateurs de la vie extraordinaire de saint Siméon Stylite, et marcha fidèlement par cette voie si pénible pour arriver à la gloire céleste. Le bourg de Maratha, peu éloigné de Samosate dans la province Euphratésiennne <sup>2</sup>, lui donna la naissance. Son père se nommait Élice et sa mère Marthe, noms juifs fort ordinaires dans ces contrées. Celle-ci, qui était stérile, l'obtint enfin de Dieu par ses prières, après lui avoir promis de le consacrer à son service. Dieu même lui fit connaître par une vision, que cet enfant qu'elle tenait de sa bonté, serait un jour une des plus éclatantes lumières de l'Église.

A peine l'enfant eut cinq ans, qu'elle et son mari le menèrent en un monastère pour l'y dévouer à Dieu selon leur promesse. Ils ne lui avaient point encore donné de nom, et ils voulurent qu'il le reçût du supérieur de ce monastère, qui, avant que de le lui imposer, dit qu'il fallait consulter Dieu. Il ordonna à Daniel d'aller prendre un des livres qui étaient sur l'autel : l'enfant lui apporta celui du prophète Daniel. L'abbé regarda cela comme une déclaration de la Providence, et lui donna le nom de ce pro-

<sup>1</sup> Théodore le Lecteur, Baronius, Tillemont.

<sup>2</sup> Anciennement province de la Comagène. Ce pays est compris aujourd'hui dans les eyalets de Marach et d'Alep.

phète. Il ne le reçut pourtant point alors dans sa communauté, parce qu'il était trop jeune; mais il recommanda à ses parents de l'élever dans la piété, jusqu'à ce qu'il fût en âge d'embrasser la vie religieuse.

Daniel prévint ce temps par le désir qu'il avait de s'y engager. A peine eut-il atteint sa douzième année, qu'il quitta la maison sans rien dire, et fut se présenter au supérieur d'un autre monastère qui n'était qu'à une lieue et demie de son village. L'abbé lui représenta qu'il était encore trop faible pour soutenir l'observance qu'on gardait dans sa communauté; mais Daniel se jetant à ses pieds, lui dit : « Je viens ici, mon Père, pour vivre à Jésus-Christ et pour mourir à ma chair. Si mon corps y succombe, j'accepterai volontiers une mort qui m'est si avantageuse, plutôt que de regarder derrière moi. » Cette généreuse réponse toucha l'abbé, qui en parla à ses religieux, et tous présumèrent que ces marques de ferveur ne pouvaient venir que de Dieu. Il fut donc reçu; mais on voulut attendre encore quelque temps pour le revêtir de l'habit monastique.

Ses parents apprirent bientôt qu'il était dans ce monastère et s'y rendirent, non point pour le détourner de son dessein, mais plutôt pour l'encourager à la persévérance. Rare exemple dans les pères et les mères qui consultent souvent leur tendresse, ou des vues humaines, plutôt que le bien spirituel de leurs enfants dans leur destination. Ceux du jeune Daniel pressèrent l'abbé de donner l'habit à leur fils en leur présence. Ainsi ce supérieur, ayant pris l'avis de ses religieux, le conduisit de leur consentement dans l'église où il leur fit lire devant eux la règle qu'on professait dans cette sainte maison, lui coupa les cheveux et le revêtit de l'habit de la religion. Il recommanda aussi à ses parents de ne point faire à leur fils des visites trop fréquentes, de peur que la tendresse qu'il avait pour eux ne fût un obstacle dans son cœur aux opérations de la grâce. On reconnut bientôt la solidité de sa vocation par sa fidélité dans la pratique des

vertus : elles crurent en lui avec l'âge, et le rendirent cher à son abbé et à tous ses religieux.

Ce supérieur fut obligé, au bout de quelque temps, de faire un voyage à Antioche pour les affaires de l'Église et le mena avec lui. Ils vinrent au bourg de Talade ou Télanisse, dont saint Siméon, qui était alors sur sa colonne, n'était pas fort éloigné. Daniel souhaitait depuis longtemps de voir ce grand Saint ; mais son supérieur n'avait point encore voulu le lui permettre.

Il lui accorda alors la permission de monter sur sa colonne, où le Saint, à qui Dieu avait fait connaître ce qu'il serait dans la suite, le reçut avec tendresse, lui imposa les mains, l'entretint familièrement et lui prédit qu'il souffrirait beaucoup pour la gloire de Dieu. Daniel retourna après cette visite à son monastère, et y demeura jusqu'à la mort de son abbé. Les religieux voulurent qu'il remplît sa place ; mais son amour pour la retraite et le silence, et sa modestie, l'emportèrent sur leurs instances, et ils furent obligés d'en élire un autre qu'il leur proposa. Cela lui facilita le moyen de retourner à saint Siméon, dont il avait déjà conçu dans son cœur d'imiter la rigoureuse pénitence, et il passa auprès de lui quatorze jours. Il voulut de là faire le pèlerinage de Jérusalem pour visiter les saints Lieux, et se mit en chemin, quoiqu'on l'eût averti que les Samaritains avaient pris les armes contre les chrétiens, et qu'il risquait de tomber entre leurs mains. Mais la rencontre d'un vieillard, qui désapprouva son dessein et lui conseilla d'aller à Constantinople, l'empêcha de poursuivre sa route.

Il comprit par diverses circonstances, que c'était saint Siméon lui-même qui lui avait apparu sous la figure de ce vieillard. Ainsi recevant cet avis comme lui étant venu du ciel par la bouche de ce Saint, il se rendit avec joie à Constantinople. Ce fut apparemment l'an 452, sous le règne de Marcien et l'épiscopat d'Anatolius. Il s'arrêta les sept premiers jours dans les logements de l'église de Saint-Michel, qui était hors de la ville du côté du



nord et ensuite en un lieu appelé Philampore, où il se retira dans un vieux temple d'idoles que tout le monde savait être infecté par les malins esprits. Il y entra avec intrépidité, s'étant muni du signe de la croix, et chantant des psaumes. Il fit aussi des prières dans tous les coins de cet édifice afin de les en chasser.

Cependant ces esprits des enfers lui firent durant trois nuits des menaces terribles, accompagnées de grands bruits pour mieux l'épouvanter ; mais bien loin de leur céder, il boucha toutes les portes, s'y enferma et n'y laissa qu'une fenêtre ouverte pour recevoir la nourriture nécessaire, et parler à ceux qui le venaient voir. Les démons cessèrent pendant quelque temps de lui faire des insultes ; mais ils revinrent de nouveau, et le menacèrent de le jeter dans la mer. Il n'en fut pas moins ferme, et les menaça à son tour du dernier avènement de Jésus-Christ, qui doit les renfermer pour toujours au fond de l'abîme. Enfin ils abandonnèrent ce lieu et tous les environs, où l'on prétend qu'ils faisaient auparavant beaucoup de mal.

Le bruit de sa victoire contre ces malins esprits attira beaucoup de monde. Chacun venait admirer son intrépidité autant que ses vertus. Mais quelques ecclésiastiques, qui tenaient plus à leur avarice qu'ils n'avaient de zèle pour la gloire de Dieu, s'imaginèrent que les petites aumônes qu'on lui faisait, pourraient devenir plus considérables et diminuer leurs revenus, et portèrent leurs plaintes à l'évêque Anatolius, afin qu'il le chassât de ce lieu. Ils ne lui en parlèrent que comme d'un inconnu qui venait leur faire tort ; et ce prélat plus équitable les prit sur leur propre aveu, et leur fit voir qu'il y avait de l'injustice à s'élever comme ils faisaient contre un homme qu'ils ne connaissaient point.

Il leur laissa pourtant faire de nouvelles informations ; mais plus emportés que jamais par leur passion, ils revinrent en criant que ce n'était qu'un hypocrite, et ajoutèrent beaucoup d'autres invectives contre lui. Anatolius ne se fia pas à leurs rapports,

il voulut connaître Daniel par lui-même avant que de décider, et lui manda de le venir voir. Il s'informa de sa foi, de sa conduite et du sujet qui l'avait amené dans ce lieu. Le Saint le satisfit avec tant de modestie, qu'Anatolius l'embrassa avec tendresse, et ne le regarda plus que comme un véritable serviteur de Dieu. Il fut bientôt confirmé dans son jugement par un miracle que Daniel fit en sa faveur. Car étant tombé dangereusement malade, il eut recours à lui et fut guéri par ses prières. Cela lui fit encore plus ouvrir les yeux sur le mauvais procédé de ceux qui l'avaient si injustement persécuté. Il se préparait à les punir ; mais le Saint, que la charité de Jésus-Christ animait, lui demanda grâce pour eux, comme la récompense qu'il exigeait de lui pour le rétablissement de sa santé qu'il lui avait obtenue de Dieu.

Daniel fut encore environ neuf ans dans sa retraite, où il devint célèbre par plusieurs miracles. Au bout de ce temps, Dieu lui fit connaître dans une vision qu'il l'appelait à vivre comme saint Siméon sur une colonne ; et il fut encore confirmé par une rencontre fort remarquable dans cette conjoncture. Saint Siméon avait recommandé à un de ses disciples nommé Serge, de porter après sa mort son scapulaire ou sa cuculle à l'empereur Léon. Serge vint pour cela à Constantinople ; mais ce prince étant alors très-occupé aux affaires de l'État, il ne put avoir audience ; ainsi il se détermina à rapporter en Syrie le scapulaire du Saint. Avant que de partir il alla au monastère des acémètes que saint Marcel gouvernait alors ; et on lui dit tant de choses avantageuses de saint Daniel, qu'il voulut l'aller voir.

Il en fut reçu avec joie, et le principal sujet de leur entretien fut le grand Siméon. Daniel lui avoua que Dieu lui avait révélé plusieurs particularités de la vie de ce Saint, et qu'il lui donnait un puissant mouvement d'imiter sa pénitence. Serge, ravi de l'entendre parler de la sorte, crut que Dieu lui avait plutôt destiné le scapulaire de ce Saint qu'à l'empereur. Il le lui offrit, et saint Daniel le reçut avec de grands témoignages de vénération,

comme un gage qui lui faisait espérer de se voir revêtu du double esprit de ce grand Saint.

Serge se résolut de demeurer auprès de lui, et eut dans ce temps-là une vision, où il lui fut ordonné de lui dire qu'il quittât sa demeure et qu'il entreprit quelque chose de plus grand. Daniel, confirmé par cette vision, ne douta plus de la volonté de Dieu, et pria Serge de chercher dans les montagnes voisines un lieu solitaire et qui fût propre à son dessein. Une colombe marqua le lieu que la Providence lui avait préparé. C'était sur une montagne du quartier qu'on appelait Anaple, du côté où le Bosphore conduit au Pont-Euxin, environ à une lieue et demie de Constantinople par mer, et à trois par terre.

Un ami du Saint fournit la colonne. On y fit un chapiteau; et quand elle fut placée, Daniel sortit de nuit de son logement et vint monter sur ce nouveau théâtre, où, à l'exemple de saint Siméon, Dieu devait le donner en spectacle aux anges et aux hommes. Il adressa alors cette prière à Notre-Seigneur : « Jésus-Christ, mon Dieu, soyez-vous glorifié pour tous les biens dont vous avez comblé jusqu'à présent votre serviteur, et surtout de la grâce que vous m'avez faite d'embrasser ce genre de vie. Vous savez, mon Seigneur, qu'en montant sur cette colonne, je ne me suis appuyé que sur vous seul, et que c'est uniquement de vous que j'attends l'heureux succès de mon entreprise. Daignez l'agréer : fortifiez-moi afin que je fournisse ma carrière selon votre volonté ; accordez-moi la grâce de la terminer saintement. »

La colonne de Daniel fut une chaire exposée aux yeux de l'univers, d'où, rempli de l'esprit de Dieu, tout parlait en lui et tout inspirait la pénitence, le détachement des choses de la terre, la crainte des jugements de Dieu, le recours à sa miséricorde, la pratique des vertus chrétiennes, la violence évangélique, les récompenses promises dans le ciel, la nécessité de marcher par la voie étroite pour y arriver. Telles étaient les vérités qui faisaient ordinairement le sujet de ses instructions ; et quoiqu'il n'eût

point étudié l'éloquence humaine, Dieu lui en avait donné une bien plus efficace, qui pénétrait les cœurs, les amollissait, les changeait, et faisait des pénitents et des parfaits, la grâce du Seigneur bénissant ses avis par des effets merveilleux. Nous en verrons un grand exemple en la personne du comte Edran, qui fut si touché de ses instructions, qu'il renonça au monde pour se rendre son disciple, comme nous le dirons à la fin de ce chapitre.

Dieu le rendit célèbre par le don de prophétie, et par un grand nombre de miracles qu'il fit. Il semblait en avoir reçu un plus particulier pour chasser les démons des corps des possédés, et en même temps des âmes de ceux qu'ils possédaient par le péché. Un jeune homme qui se trouvait dans le cas, ayant été guéri par sa prière, voulut recevoir en reconnaissance l'habit monastique et se rendre son disciple ; et son père, qui n'avait que cet enfant, en fit volontiers le sacrifice à Dieu, s'estimant trop heureux de le lui consacrer après une faveur si signalée.

Cyrus, préfet d'Orient, célèbre sous l'empire de Théodose le Jeune, par ses charges, son crédit et sa disgrâce, eut une union particulière avec notre Saint, et obtint de Dieu par ses prières la délivrance de sa femme et de sa fille, toutes les deux possédées du démon. Pour reconnaître cette double faveur, il fit graver sur sa colonne des vers à sa louange ; car il se piquait de poésie.

Nous verrons dans la suite les prédictions qu'il fit à l'empereur Léon, et à Zénon son beau-fils qui fut ensuite empereur. Il faisait monter sur sa colonne ceux qui avaient recours à lui pour être guéris de leurs maux, et leur imposait les mains. Il se servait aussi quelquefois de l'huile des lampes qu'on brûlait devant les reliques des Saints, et qu'on appelait pour cela *l'huile des Saints*, et ordonnait qu'on les en frottât, voulant par là qu'on attribuât ses guérisons miraculeuses aux prières des martyrs plutôt qu'aux siennes.

Mais nous pouvons bien mettre au nombre de ses miracles cette prodigieuse humilité, par laquelle, bien que Dieu l'eût fa-

vorisé de tant de dons célestes, et qu'il fût arrivé à un degré si éminent de vertu que tout le monde, les empereurs même, les impératrices, les rois étrangers venaient lui donner des marques d'une singulière vénération, il ne croyait point avoir rien qui l'élevât au-dessus des autres, ni qui méritât quelque louange. C'était aussi par un effet de cette humilité sur laquelle sa vertu était si solidement établie, qu'il était extrêmement réservé quand il s'agissait de juger de la conduite des autres, et surtout lorsqu'on lui faisait quelque plainte au sujet des évêques, ne voulant point qu'on précipitât son jugement par un zèle indiscret et téméraire ; ce qui souvent ne servait qu'à causer du scandale et du trouble dans l'Église, et principalement dans ce temps-là, où sa doctrine était attaquée par plus d'un hérétique. Il voulait plutôt que les particuliers qui ne sont point destinés pour décider de ces sortes de choses, en laissassent la sollicitude à ceux à qui le soin des affaires de l'Église était commis, sans se mêler de ce qu'ils n'entendaient même pas pour la plupart.

Comme plus la vertu est élevée, plus aussi elle a à craindre les pièges de la vanité, et que Daniel redoutait extrêmement ce dangereux vice, Dieu lui fit trouver dans quelques humiliations qu'il eut à souffrir, un moyen de s'en garantir, et il les mit à profit. Sa colonne était placée sur les terres d'un nommé Gélase, mais dans un endroit fort éloigné de celles qui étaient en culture, et où par conséquent il ne lui pouvait causer aucun dommage. Cependant, comme il l'avait dressée sans lui en avoir demandé la permission, il en alla porter ses plaintes à l'empereur Léon, qui n'en fit pas cas ; et ensuite à Gennade, qui avait succédé à Anatolius en 458, qui dit qu'il fallait faire descendre le Saint et le punir. Gélase sur cela vint en colère pour lui intimer cet ordre ; mais une furieuse tempête qui s'éleva, et les remontrances de plusieurs personnes l'apaisèrent, et il se contenta pour sauver son honneur que le Saint descendît, et il promit de le laisser remonter aussitôt. Daniel, en homme humble toujours prêt à

céder, se mit en devoir de le faire ; mais quand Gélase eut vu qu'il avait descendu quelques échelons, il le pria de remonter ; et depuis, bien loin de penser à le troubler sur sa colonne, il lui en fit dresser une plus forte et plus haute, sur laquelle le Saint monta en 463.

On ne doit point être surpris de la conduite de Gennade dans cette affaire. Ce patriarche ne fut pas favorable à Daniel durant quelques années, soit qu'on lui en eût fait quelques mauvais rapports, soit parce qu'il craignait qu'il n'y eût quelque illusion dans son genre de vie si extraordinaire ; mais nous verrons qu'il revint enfin de son préjugé quand il l'ordonna prêtre.

Le Saint eut encore une calomnie fort odieuse à souffrir ; mais elle dura peu, parce que Dieu en tira vengeance. Une misérable, nommée Bassienne, fut poussée par quelques hérétiques à contrefaire la malade, pour avoir occasion de tenter le Saint, ou quelqu'un de ses disciples, ou enfin pour pouvoir faire croire, quand même elle n'aurait rien pu gagner, qu'elle y avait réussi : en quoi l'on connaît la malice de l'hérésie, qui ne craint point d'employer les plus noires impostures contre les Saints, afin de se venger de la pureté de leur foi et mieux accréditer leurs erreurs. Mais le démon, qui leur avait inspiré ce détestable dessein, fut l'instrument dont Dieu se servit pour venger son serviteur. Il entra visiblement dans le corps de cette femme perdue, qu'ils avaient gagnée pour diffamer Daniel, et la contraignit, quoiqu'il ne soit qu'un esprit de mensonge, d'avouer la vérité ; ce qui couvrit de confusion les hérétiques. Il fallut, pour délivrer la possédée de ce malheureux hôte, recourir aux prières de celui qu'ils avaient voulu diffamer. Il l'en délivra en effet, et Dieu manifesta son innocence et dévoila l'ignominie de ces ennemis de la vraie foi.

Nous avons parlé dans la vie de saint Marcel, archimandrite du monastère des acémètes, de ce terrible embrasement qui arriva à Constantinople le second de septembre de l'an 465.

Dieu l'avait fait connaître quelque temps auparavant à notre Saint, qui avait averti l'empereur Léon et le patriarche Gennade que la colère de Dieu, était prête de tomber sur la ville, et qu'il fallait faire des prières continuelles et des processions publiques pour la détourner. Mais quelque vénération qu'on eût d'ailleurs pour sa vertu, Dieu qui voulait punir cette ville, permit qu'on négligeât son avis. La prédiction s'accomplit ; et dans la désolation où tout le monde était, quantité de personnes coururent à lui. La nouvelle d'un si triste événement le fit fondre en larmes. Il se plaignit de ce qu'on n'avait pas eu recours à la pénitence, comme il l'avait recommandé, et exhorta tout le monde à apaiser la justice divine par la prière et le jeûne. Il se mit ensuite en oraison, et puis il promit que dans sept jours le mal cesserait ; ce qui arriva.

L'empereur et l'impératrice allèrent visiter alors le Saint, et lui demandèrent pardon de n'avoir point profité de ses avis. Quoiqu'ils les eussent négligés lorsqu'il les leur avait donnés avant l'embrasement, Léon l'était pourtant déjà venu voir sur sa colonne, et pénétré de vénération en le voyant dans cet état de pénitence, il s'était prosterné à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Il pressa aussi Gennade de le visiter pour l'ordonner prêtre, et ce patriarche s'y rendit, quoiqu'il eût alors peu d'inclination pour lui. Daniel le pria de ne point monter sur sa colonne, ne pouvant se résoudre à accepter un caractère dont il se croyait indigne. Cependant Gennade commença au bas les prières ordinaires et déclara qu'il ordonnait Daniel prêtre de la sainte Église. A quoi tout le peuple répondit selon la coutume : *Il en est digne*. Ainsi le Saint n'osa résister davantage, et alors le patriarche monta sur sa colonne, lui conféra le sacerdoce, lui donna la communion, la reçut de lui, et Daniel pria pour le peuple. Il célébrait depuis les saints Mystères sur sa colonne et les distribuait aux autres.

L'empereur Léon lui fit faire une troisième colonne composée

de deux grandes et d'une moindre au milieu où il se retirait dans un temps d'orage. Il lui fit construire ensuite un toit sur sa colonne, parce que dans l'hiver il fut au moins deux nuits et un jour tout couvert de neige glacée. Le Saint obtint aussi de ce prince qu'il fit apporter d'Antioche des reliques de saint Siméon Stylite, qui furent mises en une chapelle de ce Saint que l'on bâtit au pied de sa colonne. Il renvoyait quelquefois à cette chapelle ceux qui venaient le prier pour quelque maladie, afin qu'ils attribuassent leur guérison à l'intercession de saint Siméon. Le même prince voulut aussi qu'on bâtit auprès de sa colonne quelques maisons, tant pour ses disciples que pour les hôtes qui le venaient voir ; ce qui forma le monastère qu'on appela depuis de Saint-Daniel : car avant cela ses disciples formaient une communauté ; mais ils n'avaient ni maison, ni aucun édifice. Ce monastère eut successivement ses abbés ; puisqu'entre ceux de Constantinople, qui demandèrent l'an 518 le rétablissement de la foi catholique, on nomme Babylas prêtre et abbé du monastère de la colonne de Saint-Daniel : et que le même parut encore dans le concile de cette ville, où il prend la qualité d'abbé du monastère de Saint-Daniel Stylite, de Saint-Jean dans le petit fond, et de Saint-André près de la colonne.

Si l'empereur Léon avait tant de vénération pour saint Daniel, ce Saint lui fut aussi d'un grand secours, tant pour son avantage particulier que pour le bien de ses États. Léon avait à combattre son naturel porté à la dureté et à la vengeance, et saint Daniel ne manquait point de l'exhorter par ses avis à pardonner et à être humain.

Il le garantit d'un grand danger en l'année 466, dont voici l'occasion. L'hiver de cette année fut extrêmement rude et accompagné de pluies extraordinaires et d'orages impétueux. La colonne du Saint fut tout à fait ébranlée par la violence des vents, et l'empereur, qui en apprit la nouvelle, en fut alarmé. Il vint sur le lieu pour faire rassurer la colonne, en menaçant du der-



nier supplice ceux qui ne l'avaient pas bâtie assez forte ; mais saint Daniel obtint leur grâce ; ce qui n'était pas aisé en bien des rencontres à cause de l'humeur vindicative de Léon. Comme donc ce prince descendait de la montagne après sa visite, le cheval sur lequel il était monté eut peur, se dressa sur les pieds de derrière, et tomba à la renverse, ayant l'empereur sous lui. Le pommeau de la selle lui froissa le front, et jeta bien loin son diadème, dont les perles furent dispersées de côté et d'autre. Dans ce danger saint Daniel pria pour lui et le préserva d'une mort funeste, en sorte qu'il s'en retourna sans aucune suite fâcheuse de sa chute. Cet accident, qui fit sentir au prince la force des prières du Saint, fut aussi l'occasion de la conversion de son écuyer nommé Jourdain, qui était arien.

Celui-ci craignant que l'empereur ne lui imputât la cause de sa chute et ne le disgraciât, eut recours au Saint pour obtenir sa grâce. Daniel en profita pour le désabuser de ses erreurs, et lui persuada par ses douces exhortations de les abjurer. Après cela il écrivit à l'empereur pour lui apprendre sa conversion, et lui demanda sa grâce. Léon lui fit la réponse suivante : « Le danger où je me suis trouvé ne vient de nul autre que de moi-même, qui ai été assez téméraire pour monter à cheval en votre présence, au lieu de m'en aller à pied loin de votre sainte colonne ; et j'aurai soin de ne pas retomber à l'avenir dans la même faute. Bien loin donc d'être fâché contre Jourdain, j'ai bien de la joie, au contraire, de ce que ma chute de cheval l'a fait relever de ses erreurs. »

Tel était le respect que cet empereur avait pour le Saint. Il ne se contentait pas aussi de lui en donner des marques ; mais il en parlait aux autres comme d'un prodige et d'un homme tout céleste. Il lui menait ou lui faisait conduire tous les princes, ou les ambassadeurs qui venaient à sa cour, pour leur faire admirer sa patience prodigieuse dans un genre de pénitence qui lui paraissait être au-dessus de toute admiration.

Gobaze, roi des Lazes <sup>1</sup>, étant venu à Constantinople pour traiter d'accord avec lui, il le mena voir le Saint comme la plus rare merveille de son empire. Ce prince fut si étonné de sa patience et de son courage à souffrir une pénitence si prodigieuse, qu'il se prosterna en terre, non-seulement pour lui rendre ses respects, mais même pour honorer sa colonne. Et dans l'étonnement où il était, il s'écria : « Je vous rends grâces, Roi du ciel, de ce qu'en venant voir un roi de la terre, vous avez bien voulu me faire connaître la vie toute céleste de cet homme, et me rendre le spectateur d'une chose si incroyable. » Ces deux princes voulurent même le prendre pour arbitre de leur traité. Du reste, Gobaze était un prince plein d'esprit, qui avait beaucoup étudié, et qui, par conséquent, était en état de juger du mérite d'un grand homme et d'apprécier une vertu extraordinaire. Il ne manqua pas à son retour dans ses États de raconter ce prodige à ses sujets. Il n'envoya jamais depuis à Constantinople sans lui écrire des lettres pleines des marques de son estime, et où il le priait de recommander à Dieu son royaume.

Saint Daniel obtint du ciel en 462 un fils à l'empereur Léon, qui, dans la vive douleur de n'en avoir point, eut recours à ses prières : mais Dieu retira bientôt cet enfant du monde, pour lui donner le royaume des cieux au lieu de celui de la terre. La guerre s'étant allumée l'an 467 entre cet empereur et Genséric, roi des Vandales, le bruit courut dans Constantinople que ce roi était déjà devant Alexandrie avec un armement redoutable. Toute la cour en fut alarmée, et l'empereur eut aussitôt recours aux prières de Daniel. Le Saint pria, et l'assura ensuite que Genséric ne prendrait ni Alexandrie, ni aucune autre place, mais s'en retournerait sans avoir rien fait ; et l'effet vérifia cette prophétie.

L'impératrice Eudoxie, fille de Théodose II, et veuve de Valentinien III, étant venue en 462 à Constantinople, ne lui témoigna

<sup>1</sup> Nom donné aux habitants de la *Lazica*, partie de l'ancienne Colchide, au sud du Phase et au nord de l'Arménie.

pas moins de respect que Léon. Elle le pria même de venir demeurer dans quelqu'une de ses terres ; qu'elle en avait de très-propres pour y vivre en solitude. Daniel loua sa piété, et la remercia de son affection pour lui ; mais il lui témoigna qu'il était résolu de persévérer dans le lieu que Dieu lui avait choisi, et lui donna ensuite sa bénédiction.

Zénon, gendre de l'empereur, dont il avait épousé la fille Ariadne, fut envoyé en Thrace contre quelques barbares qui ravageaient cette province, et ne voulut point partir pour cette expédition sans avoir consulté saint Daniel. Il vint le visiter avec ses principaux officiers, et le Saint lui promit qu'il ne lui arriverait point de malheur dans son voyage. Ce prince devint depuis empereur en 474. On lui attribue quelques bonnes qualités, comme de faire de grandes aumônes ; mais il eut aussi de grands vices.

Sa vie déréglée le fit haïr de tout le monde, et ses plus proches devinrent ses ennemis, bien que la plupart fussent tout au moins aussi méchants que lui. Ainsi, tandis qu'il jouissait au dehors de la paix, la guerre s'alluma dans son propre palais, et Vérine, sa belle-mère, qui l'avait porté sur le trône, fut la première à chercher les moyens de l'en chasser. Basilisque, frère de cette princesse, homme sans capacité, mais plein de l'ambition de régner, l'appuya dans cette conspiration, et travailla pour lui-même contre les vues de Vérine, qui voulait donner le diadème à Patrice, maître des offices, pour des raisons scandaleuses. Zénon ayant eu quelque connaissance de ce qui se tramait contre lui, vint consulter saint Daniel, qui lui prédit qu'il perdrait l'empire pour quelque temps ; mais que Dieu le rétablirait ensuite pour ne le plus perdre qu'avec la vie. Il lui prédit encore diverses choses, entre autres qu'il serait contraint de manger de l'herbe, faute d'autre nourriture ; tout cela s'accomplit à la lettre.

On peut voir au long dans les auteurs profanes, l'histoire de cette révolution, qui ne dura que deux ans. Nous n'en dirons que

ce qui a du rapport avec la vie de notre Saint. Dès que Basilisque eut commencé de régner, il se déclara ennemi de la foi orthodoxe, et employa son autorité à établir l'hérésie d'Eutychès. Il rappela par un ordre exprès, Timothée Élure, ce fameux eutychien que l'empereur Léon avait banni seize ou dix-huit ans auparavant dans la Chersonèse Taurique, et le remit sur la chaire d'Alexandrie, qu'il avait usurpée avant son bannissement, après avoir fait tuer saint Protère, qui en était évêque. Tous les ennemis du concile de Chalcédoine commencèrent alors de se déclarer ouvertement ; car c'est le propre des hérétiques de n'agir que sourdement quand ils sont combattus ; mais ils lèvent la tête et montrent toute leur audace dès qu'ils se sentent appuyés.

En effet, Timothée Élure vint à Constantinople, soutenu par l'autorité de Basilisque, pour y troubler la paix dont cette église jouissait depuis tant de temps. Il entra comme en triomphe, et ses partisans le reçurent avec des acclamations, en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Mais si l'on en excepte une troupe confuse d'Alexandrins, et quelques autres qui étaient eutychiens dans le cœur, ou qui se laissèrent tromper, le peuple de Constantinople demeura attaché à la vérité, et Élure y fut exclu partout de la communion, et ne put se faire recevoir dans aucune des églises, ni même dans les maisons des fidèles ; le patriarche Acace s'y opposant constamment, ainsi que les prêtres et les abbés.

Il eut pourtant le crédit, par l'appui de Basilisque, de faire assembler un conciliabule contre le concile général de Chalcédoine, où Eutychès avait été condamné ; mais cette assemblée illicite n'aurait produit aucun mal, si ce qu'on y avait déterminé n'eût été appuyé par la déclaration de Basilisque, appelée la *Circulaire*, faite à la persuasion d'Élure. Il était ordonné nettement dans cette *Circulaire*, qu'on anathématisât et qu'on brûlât la lettre de saint Léon et tout le concile de Chalcédoine, comme des scandales qui ruinaient la paix, l'ordre et l'unité de l'Église.

Basilisque en attaquant ainsi la religion, hâta sa propre ruine. Il voulut obliger le patriarche Acace de signer sa *Circulaire*; mais dès qu'on le sut, toute la ville, jusqu'aux femmes et aux enfants, courut à l'église pour l'empêcher. Le clergé et les moines firent paraître dans cette occasion un zèle extraordinaire pour le concile de Chalcédoine. Plusieurs évêques qui se trouvèrent dans Constantinople se joignirent à Acace et aux catholiques. Basilisque fut sur le point de chasser Acace de la ville; mais il n'osa l'entreprendre à cause des moines qui le défendaient.

Dans ce tumulte chacun chercha à avoir saint Daniel pour son parti. Acace l'envoya avertir des menaces de Basilisque et le pria de venir au secours de l'Église. Celui-ci l'ayant su y envoya aussi de sa part, comme pour se justifier, rejetant la faute sur le patriarche, qu'il accusait de soulever la ville et les soldats même contre lui. Saint Daniel, que l'esprit de Dieu éclairait de ses vives lumières, ne se laissa pas tromper par le tyran. Il dit à son envoyé de lui déclarer que, puisqu'il s'était élevé contre Dieu, Dieu anéantirait sa puissance, et ajouta d'autres choses encore plus fortes; mais l'envoyé n'osa s'en charger, et le pria de mettre sa réponse par écrit et de la cacheter, ce qu'il fit.

Le patriarche Acace crut que cela ne suffisait pas, et qu'il fallait que le Saint vînt lui-même, et lui envoya par deux fois des évêques pour l'en prier. Il ne se rendit qu'après avoir consulté Dieu, qui lui ordonna de descendre de sa colonne pour secourir l'Église, et ensuite d'y remonter. Les évêques le reçurent avec une grande joie, et le conduisirent au patriarche, qui n'en eut pas moins qu'eux de le voir, et l'accueillit avec beaucoup d'honneur. Daniel ajouta aux reproches qu'il avait faits à Basilisque dans sa lettre, de terribles menaces des supplices présents et à venir. Il le compara même à Dioclétien comme il l'avait déjà fait dans sa lettre, et lui dit enfin qu'il ne pouvait trouver de sûreté que dans la fuite. Le tyran effrayé, répondit qu'il céda la ville

et ses habitants, et en sortit comme s'il allait prendre l'air de la campagne. Daniel résolut de le suivre pour lui parler plus au long. Il était accompagné des moines et d'une partie du peuple, et était porté par les autres, parce qu'il ne pouvait marcher.

Il guérit miraculeusement un lépreux dans le chemin, qu'on mena ensuite à la grande église, et qu'on fit monter au jubé, afin que tout le monde fût témoin du miracle. Basilisque s'était retiré au palais d'Hebdemon. Daniel y vint avec beaucoup de monde pour lui parler. Un seigneur Goth, qui le vit de la fenêtre porté sur les bras des autres, comme nous l'avons déjà marqué, dit en se moquant : « Voici un nouveau consul ; » mais il tomba mort sur-le-champ. Les gardes, effrayés de cet accident, craignirent qu'il ne leur en arrivât autant, ou même à Basilisque, et ne voulurent point laisser entrer le Saint, qui, pour ne point causer du tumulte, dit à ceux qui le portaient de secouer la poussière de leurs souliers, comme Jésus-Christ le dit dans l'Évangile aux Apôtres, et de retourner à la ville.

Plusieurs des soldats de la garde admirant son habit pénitent et sa vertu, quittèrent le palais et le suivirent. Basilisque, frappé de la mort subite du Goth, envoya après le Saint pour le faire retourner ; mais il le refusa, disant que celui qui s'était élevé contre Dieu, n'échapperait pas à sa justice, et serait bientôt privé de l'empire ; et en parlant ainsi il secoua le reste de poussière qu'il pouvait avoir sur sa pauvre tunique. Basilisque craignit encore plus pour lui-même ; et ce qui augmenta sa frayeur fut la chute de la tour du palais, qui croula tout à coup, sans qu'elle parût auparavant menacer ruine.

Daniel en retournant à la ville délivra deux possédés du démon, et fit d'autres miracles. Un patrice le pria, à l'imitation de Zachée, de loger chez lui, et Dieu combla depuis sa maison de bénédictions. Il alla ensuite dans la grande église, où Acace et tout le peuple le reçut avec de grands témoignages de joie. Il arriva alors quelque chose de bien extraordinaire. Un serpent d'un

regard effrayant se glissa dans la foule et vint s'entortiller dans les jambes du Saint. Chacun s'empessa de l'en délivrer; mais Daniel sans s'émouvoir dit à cet animal avec autorité : « Retourne dans le trou d'où tu es sorti. » Chose admirable, le serpent obéit sans faire mal à personne et ne parut plus.

Dieu voulut faire voir par ce prodige, dit le cardinal Baronius, que le Saint avait triomphé de l'ancien serpent par le service qu'il rendit alors à l'Église. En effet, Basilisque craignant toujours plus la vertu du Saint, et l'ayant fait presser inutilement de retourner à l'Hebdeomon pour lui parler, il prit enfin le parti de le venir trouver lui-même à Constantinople. Là, il se jeta à ses pieds et les embrassa pour lui demander pardon; mais Daniel, qui pénétrait le fond de son cœur par la lumière dont Dieu l'éclairait, et qui savait que son repentir n'était rien moins que sincère, lui parla avec force, et assura tout le monde que la colère de Dieu allait fondre sur lui; et prédit beaucoup d'autres choses.

Il rétablit ensuite les affaires de l'Église, et retourna enfin à sa colonne, d'où il n'était descendu que pour la gloire de Dieu, et par son ordre exprès. Tout ce qu'il prédit à Basilisque se vérifia bientôt. Ce tyran fit une nouvelle circulaire en faveur du concile de Chalcédoine, pour rétracter celle qu'il avait publiée en faveur des eutychiens; mais il n'échappa pas pour cela à la colère de Dieu. Il fut trahi par ses propres généraux, qui se rangèrent du côté de Zénon; et celui-ci arriva dans la ville, fut reçu du sénat et du peuple, et entra dans le palais avant même que le tyran s'en fût aperçu. Dans cette extrémité il s'enfuit dans la grande église avec sa femme Zénodine et ses enfants, et se réfugia dans le grand baptistère.

Zénon envoya pour lui ôter les marques de la dignité qu'il avait usurpées. Procope dit qu'Acace le lui livra comme indigne de jouir de l'asile, à cause de ce qu'il avait fait contre la foi. On dit que Zénon promit de ne point répandre son sang, ni celui des siens; mais ayant fait assembler divers évêques avec le sénat

pour le juger, il fut condamné à être mené dans un château nommé Limac auprès de Cucusum avec sa famille. Les auteurs parlent diversement de leur fin. Les uns disent qu'on leur ôta la vie avant qu'ils fussent arrivés à ce château. D'autres, et c'est l'opinion la plus reçue, assurent qu'on les enferma dans une tour de ce château, où on ne leur donna rien pour vivre, de sorte qu'ils y périrent de faim et de froid, en s'embrassant les uns les autres.

Zénon rétabli sur le trône ne manqua point d'aller avec l'impératrice visiter saint Daniel, qui lui avait prédit avec tant de vérité son expulsion et son rétablissement. Il cassa aussi tout ce que le tyran Basilisque avait ordonné contre la foi et la police de l'Eglise. Heureux s'il s'était toujours conduit par les avis de ce grand Saint.

Saint Daniel vécut encore dix-huit ans, et rendit ce reste de sa vie illustre par divers miracles, qu'on peut voir dans son histoire. Il prédit sa mort comme il avait prédit tant d'autres choses : et lorsqu'elle fut proche, il fit écrire une petite exhortation pour ses disciples, qui fut comme le testament qu'il leur laissa. Voici ce qu'elle portait : « Mes enfants et mes frères, car vous êtes l'un et l'autre ; mes enfants, parce que je suis votre père spirituel, et mes frères, parce que Dieu est notre père commun à tous. Je m'en vais à ce Père commun. Je vous aime trop pour vous laisser orphelins, et dans la douleur d'avoir perdu votre père. Je laisse au Père céleste à avoir soin de vous, lui qui m'a créé et vous aussi ; lui qui a fait toutes choses avec sagesse et avec raison ; qui a aussi abaissé les cieux, qui est descendu sur la terre, qui est mort et qui est ressuscité pour nous ; lui, dis-je, demeurera avec vous, et vous préservera du méchant. Il est maître de toutes choses, comme il est la souveraine sagesse, et il vous conservera selon sa volonté. Comme père, il vous redressera avec bonté, si vous venez à vous égarer, et il vous tendra les bras de sa miséricorde pour vous ramener à lui. Il conservera la paix et l'union entre vous, et fera



que vous ne soyez tous qu'un devant son Père, par un effet de la bonté avec laquelle il s'est livré lui-même à la mort pour nous. Embrassez l'humilité, pratiquez l'obéissance, exercez l'hospitalité, gardez les jeûnes, observez les veilles, aimez la pauvreté, et surtout conservez la charité, qui est le premier et le plus grand commandement. Tenez-vous fermement attachés à ce qui regarde la piété ; évitez la zizanie des hérétiques ; ne vous séparez jamais de l'Église votre mère. Si vous faites toutes ces choses, votre vertu sera parfaite. »

Le cardinal Baronius remarque ces dernières paroles comme un des principaux caractères de sa sainteté. « On ne doit jamais oublier, dit-il, que ce grand Saint, que Dieu avait rendu célèbre par tant de miracles, étant sur le point de mourir, recommanda spécialement à ses disciples, comme son dernier avis et son testament, de se conserver fidèlement dans la foi catholique. »

Le Saint offrit le saint Sacrifice à minuit, trois heures avant sa mort. Son historien assure qu'il vit alors plusieurs saints et plusieurs anges qui venaient le recevoir, et qu'un possédé qui se trouvait présent s'écria qu'il les voyait aussi ; que le Saint mourrait à la troisième heure de ce jour, et qu'au moment qu'il aurait expiré, lui serait délivré du démon ; ce qui arriva effectivement. Acace était mort, et Euphème, qui lui avait succédé dans le gouvernement de l'Église de Constantinople, accourut pour recevoir ses derniers soupirs. Une dame fort pieuse, nommée Rhaïs, à qui il avait obtenu de Dieu un fils par ses prières, y vint aussi en diligence. Le Saint recommanda qu'aucune autre personne qu'elle ne réglât ce qui regardait sa sépulture ; ce qu'elle fit avec beaucoup de dévotion. Elle fit enfermer son corps dans une caisse de plomb, et le fit déposer dans un tombeau qu'elle avait fait préparer au pied de la colonne. On croit que sa bienheureuse mort arriva le 11 décembre, jour auquel l'Église grecque et l'Église latine font sa fête, vers l'an 494 et dans la quatre-vingtième année de son âge.

Nous ne devons pas oublier ici que Théodore le Lecteur rapporte que, quoique saint Daniel eût la première part à la victoire qu'il remporta contre le tyran Basilisque, il la partagea néanmoins avec un autre moine nommé Olympe, qui lui parla avec une extrême liberté.

L'auteur de la Vie de saint Daniel loue plus particulièrement entre ses disciples, Tite et Anatole. Tite est le même que le comte Edram, dont nous avons dit un mot en parlant de sa conversion. C'était un seigneur barbare qui s'était nourri dans la guerre et dans le carnage, et qui commandait quelques troupes de sa nation. Sa bravoure le rendit cher à l'empereur Léon, qui l'avait attiré à son service, et l'avait fait grand écuyer. Ce prince, qui envoyait volontiers à saint Daniel toutes les personnes qualifiées pour recevoir sa bénédiction et admirer sa pénitence, y envoya aussi ce comte. Il fut si touché des instructions qu'il en reçut et de l'exemple de sa vie, qu'il voulut tout quitter pour embrasser la vie monastique. Il assembla pour cela tous ceux qui étaient à lui, leur fit un long discours sur les vanités des choses de la terre, et leur remontra combien il était indigne de l'homme de répandre le sang humain : ensuite il leur fit part de sa résolution, et les exhorta à le suivre ; ajoutant que ceux qui ne le voudraient point pouvaient se retirer où ils voudraient. Deux barbares, qui même n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ, furent changés par son éloquence, animée de la grâce, en des hommes nouveaux. Ils voulurent l'imiter dans sa retraite ; les autres se contentèrent de l'argent qu'il leur donna, et saint Daniel le revêtit de l'habit monastique avec les deux qui l'avaient suivi, et il changea son ancien nom en celui de Tite.

L'empereur eut de la peine de sa résolution, sans doute parce qu'elle le privait d'un officier de mérite. Il lui en fit des reproches ; mais Tite n'en fut pas ébranlé. Ce prince l'en estima depuis davantage ; et quand il venait voir saint Daniel, il le voyait aussi volontiers et recevait ses instructions avec joie. Quant à

lui, il se soutint jusqu'à la fin dans sa bonne résolution, et se rendit recommandable par ses veilles et ses jeûnes.

Anatole l'avait servi dans le monde et l'imita dans sa conversion. Il se rendit recommandable par sa vertu, qui éclata surtout après la mort de Tite. Il eut douze disciples qui tâchèrent d'égaliser sa ferveur. On lui bâtit un monastère et une église. Il y avait à Constantinople en 518, un Anatole, abbé du monastère d'Astère, et un autre du monastère de Philippe.

## PROPAGATION DE L'ÉTAT MONASTIQUE

DANS LA MÉDIE, LA PERSE, L'ARMÉNIE, LA SCYTHIE,  
LA BACTRIANE ET L'INDE,

PAR AONEZ OU EUGÈNE ET SES DISCIPLES <sup>1</sup>.

Nous avons dit ailleurs qu'Aonez ou Eugène n'avait pas, le premier, fait connaître l'état monastique dans la Syrie et la Mésopotamie. Cependant nous n'avons pas prétendu rejeter ce que les écrivains syriens ont dit des progrès qu'il y fit, ou par lui-même ou par ses disciples, en fondant quantité de monastères dans ces provinces et les pays voisins. Ces faits sont indépendants des actes de sainte Fébronie que nous avons donnés comme véritables, et du monastère de l'abbé Marcel, que nous avons supposé antérieur à ceux d'Eugène. Celui-ci a pu venir en Mésopotamie après lui, et y faire ce que saint Antoine a fait en Égypte, saint Pacôme dans la Haute-Thébaïde, et saint Hilarion en Palestine.

Les auteurs syriens qu'on cite pour l'histoire d'Eugène, disent qu'il professa d'abord la vie religieuse en Égypte du temps de

<sup>1</sup> Assemani.



Sup. Ch. Bardon aîné, Paris.

Gravé d'après.

*Fancy on Eugene.*



saint Antoine, dont il fut disciple, et qu'il vint dans la Mésopotamie avec vingt-huit de ses élèves; qu'il s'établit sur le Mont-Isla, près de Nisibe, et y bâtit un monastère; qu'il guérit les enfants du gouverneur de cette ville atteints de maladies dangereuses, ce qui fut cause de sa conversion et de celle de sa famille; qu'il avait reçu de Dieu le don de prophétie, qu'il prédit les maux que l'hérésie d'Arius causerait dans l'Église, ainsi que sa condamnation au concile de Nicée; et qu'après avoir parcouru les provinces voisines et envoyé ses disciples en divers lieux pour y prêcher l'Évangile à son exemple, il revint dans son monastère, où, usé de travaux et d'années, il reposa en paix.

Les principaux de ses disciples furent Jean, Acha, Jonas, Saba, Scialite. On lui donna aussi pour compagnons Gaddane et Azize. Ce furent eux ou leurs élèves, disent les historiens de Syrie, qui formèrent les plus saints personnages qu'on vit fleurir dans l'Orient.

Jean et Acha étaient frères. Ils s'établirent à Gézire et y changèrent en monastère un ancien temple d'idoles. Ils n'y demeurèrent pas oisifs; mais imitant le zèle de leur père Eugène, ils parcoururent tous les bourgs d'alentour, qui étaient pleins d'idolâtres, et les rendirent chrétiens. On dit qu'après que Jean fut mort, les démons, comme s'ils avaient voulu se venger sur ses religieux de la guerre qu'il leur avait faite durant sa vie, les poursuivaient à coups de pierres lorsqu'ils allaient puiser de l'eau à la fontaine; mais qu'ils obligèrent ces esprits de ténèbres de s'enfuir, en portant une fois à cette fontaine la caisse où étaient enfermées ses reliques; après quoi ils la remirent à son lieu ordinaire.

On rapporte d'Acha, qu'il fit sortir par ses prières, et par celles d'un de ses moines nommé Jésusaba, une fontaine de dessous l'autel de l'église pour la commodité de ses religieux, qui n'avaient pour puiser de l'eau qu'un instrument appelé zarnucha, plus petit que nos seaux ordinaires, ce qui leur était trop pénible;

cela fit apparemment que le monastère porta depuis le nom de Zarnucha.

On parle encore d'un autre moine, nommé Jean, qui se retira près du bourg de Camula. Il avait été officier de Sapor, roi de Perse, le grand ennemi des chrétiens; et ayant vu les grands miracles que saint Sadoth, martyr, avait faits après sa mort, il exhorta ce prince à ne plus répandre le sang innocent des chrétiens, et en délivra de son autorité plusieurs qu'on détenait dans les prisons, après quoi il prit la fuite. Sapor l'ayant appris le fit chercher partout, mais ce fut inutilement. Il vint trouver Eugène qui le baptisa, et lui donna le nom de Jean, après quoi il se tint caché dans une caverne près de Camula, où depuis il éclata par ses vertus et par plusieurs miracles. Dans la suite, un moine nommé Achamas, disciple de l'abbé Abraham, bâtit en ce lieu un monastère.

Jonas faisait profession de la philosophie et de la médecine. Il renonça au siècle et se mit sous la conduite d'Eugène, dont il devint un des principaux disciples. Il se dévoua tout entier à l'oraison, au jeûne et aux autres exercices de son état. Il passa à Babylone en un lieu appelé Anbare, et y assembla une communauté de moines. Saba bâtit aussi un monastère à Gézire, qui porta depuis son nom. Scialite s'établit également à Gézire. Il instruisit les peuples voisins dans la foi de Jésus-Christ, et bâtit un monastère en un lieu où il avait brisé leur idole. Il y avait à Ninive, du temps du roi Sapor, deux monastères, l'un sous le titre de Saint-Mathieu, sur le Mont-Elphèpe, l'autre sous le titre de Saint-Jonas, que le patriarche Serge rétablit. Le premier fut habité dans la suite par des jacobites, et le second par des nestoriens.

On bâtit plusieurs monastères dans le pays des Marges <sup>1</sup> du temps de l'empereur Valens. Le premier fut celui de Riscie, qu'on

*Margiana*, contrée de l'Asie ancienne au nord de la Bactriane.

dit avoir été habité dès le commencement par sept évêques, qui, pour fuir la persécution que cet empereur arien faisait à l'Église, abandonnèrent leur pays et vinrent se réfugier en ce lieu, où ils pratiquèrent la vie religieuse. Leur monastère était sur une montagne appelée Barsi-Nirba. Jean, métropolitain d'une province que l'historien ne nomme point, les accompagna. Ils vivaient tous d'une manière parfaite; mais Jean se distingua au milieu d'eux par l'éminence de sa piété et par le don des miracles qu'il reçut de Dieu. Il choisit un tombeau pour lui servir de cellule, où se privant volontairement de la lumière du jour, il gardait un silence qu'on pouvait appeler continuel. Il bâtit le monastère de Barzi-Nirba auprès du bourg de Kuph, qui fut le second de cette contrée.

Le troisième fut celui de la vallée profonde qu'Ephrem bâtit et où il passa sa vie dans une entière retraite; le quatrième fut le monastère d'Anan-Jésu à Cathare; le cinquième fut celui d'Aïtallah auprès du bourg de Laghes; le sixième fut celui de Jésurochme, qu'on appela le monastère de Bethma ou du Térébinthe; le septième fut celui d'Habise au bourg d'Hanèse. L'auteur syriaque cité par Assémani, dont nous empruntons tout ceci, dit que les quatre derniers fondateurs de monastères furent ensevelis dans celui-ci, en une grotte qu'on découvrit de son temps, qui était fort proprement voûtée, et où l'on avait gravé des croix en différents endroits pour marquer leur insigne piété. Chaque corps était séparé, et les tables qui les couvraient étaient percées de plusieurs petits trous, pour donner autant d'issue à la bonne odeur qui sortait de leurs reliques.

Le huitième monastère fut celui d'Adæe, appelé Rama; le neuvième celui de Grégoire, auprès de Barbélie; le dixième celui d'Isaac, à Harbe; le onzième celui d'Aba, à Beth-Sot; le douzième celui d'Abraham, au même bourg; et le treizième celui d'Acha, à Nirba.

Du temps de Tamuse, ou Tomarse, archevêque de Séleucie et



de Ctésiphon, vers l'an 385, Abdas et ses disciples Ébed-Jésus et Jaballaha étendirent l'ordre monastique dans le pays de Babylone et dans l'Arabie. Abdas bâtit trois monastères, l'un à Dorken sa patrie, sous le titre de Saint-Maris ; l'autre à Zéla auprès du fleuve Sarsare, qu'on appela le monastère de la Croix. Ce nom lui fut donné à cause que du temps de la persécution des Perses, comme les idolâtres démolissaient les églises et faisaient mourir quantité de chrétiens, on vit près de ce fleuve un arbre qui avait la figure de la sainte croix. Les mages voulurent cacher ce prodige ; mais n'ayant pu y réussir, ils s'adressèrent au gouverneur du pays, nommé Salibe. Celui-ci, bien loin de déférer à leurs plaintes et de seconder leur mauvaise volonté, fit bâtir au même endroit où était cet arbre, un monastère, et Abdas y rassembla une communauté de moines, auxquels il fournit tout ce qui était nécessaire pour leur entretien. On l'appela aussi le monastère de Salibe, outre le nom de la Croix qu'il portait. Abdas bâtit son troisième monastère à Baxaje, à peu de distance de Dorken.

Après sa mort, Achée et Jaballaha gouvernèrent son monastère de Dorken, et furent élevés successivement à l'archevêché de Séleucie. Ce dernier est appelé par son historien, un homme très-zélé pour la discipline régulière, et qui excellait par sa probité, sa piété et sa science. Il ajoute qu'il fut envoyé par son supérieur Abdas à Doscore, au monastère d'Ézéchiél, qui était gouverné par l'abbé Abjésu, pour y convertir à la foi les habitants du lieu qui étaient païens, et qu'après avoir rempli heureusement cette mission, pressé de l'amour de la solitude, il alla bâtir auprès de l'Euphrate un monastère, où grand nombre de moines s'étant joints à lui, il les partagea en quatre compagnies, pour se succéder les uns aux autres dans la psalmodie ; en sorte qu'on ne cessait point le jour ni la nuit, de chanter dans le monastère les louanges du Seigneur, et que ceux qui avaient fini leur tour, s'employaient dans l'intervalle à servir les malades et

les étrangers, et aux autres emplois de la maison. Ce fut là un commencement de l'institut des acémètes, dont nous avons parlé dans la vie de saint Alexandre leur fondateur.

Ebed-Jésus, disciple d'Abdas, comme nous l'avons dit, naquit à Mésène d'une femme de mauvaise vie, qui l'exposa furtivement dans l'église, où les chrétiens en prirent soin. Quand il fut en état d'étudier, il vint au monastère et à l'école d'Abdas, et retourna ensuite à son pays, où il fonda un monastère. Il y reçut le sacerdoce et fonda une école, où il instruisit dans la foi et dans les lettres, tous ceux qui voulurent y venir. Il convertit plusieurs marcionites au péril de sa vie ; car ceux de ces hérétiques qui demeurèrent obstinés, le cherchèrent pour le tuer. Les mages aussi se saisirent une fois de lui, et le jetèrent dans une prison ; mais il fut délivré des uns et des autres par la vertu de Jésus-Christ. On rapporte encore de lui, qu'il multiplia par sa prière quelques morceaux de pain, dont il eut suffisamment pour nourrir, durant deux jours, ses écoliers qui en avaient manqué.

Il bâtit aussi d'autres monastères, et se rendit si célèbre, que Tormase, archevêque de Séleucie, l'ordonna évêque de Daïr-Meherak ; mais voyant que bien loin de réussir auprès des gens du lieu, ils ne cessaient de le persécuter, il y laissa son manteau et son bâton, et se retira dans une île, où il eut la consolation de convertir les païens qui l'habitaient. Il y fonda encore un monastère, et retourna à celui de Hirte qu'il avait bâti auparavant. Enfin il se rendit à Mésène, où il avait d'autres disciples, et y mourut en paix.

Le monastère de Salibe ou de la Croix eut pour supérieur Sabar-Jésus après Abdas. Il y eut encore près de Bagdad le monastère de saint Photion, martyr ; un autre de Salibre près du Tigre ; un autre à Hirte, appelé le monastère de Henda, fille de Naaman, roi des Arabes, qui vivait à la fin du sixième siècle. Il y avait encore dans les montagnes de la Cordouene, des

l'an 430, un monastère appelé de l'Arche. Dans le même temps Jean de Cascare en bâtit un dans le pays des Gormiens.

Ce fut par les fondateurs de ces différents monastères, ou par leurs disciples, que la profession monastique s'étendit non-seulement dans la Mésopotamie, l'Assyrie et l'Arabie, mais encore dans la Médie, la Perse, l'Arménie, la Scythie, la Bactriane et l'Inde. La foi catholique y fleurissait, et la Perse donna plusieurs moines martyrs à Jésus-Christ, comme nous le verrons au chapitre suivant, jusqu'à ce que le nestorianisme infecta ces saintes institutions, ainsi que nous l'avons remarqué en parlant des maux qu'il causa dans les monastères de l'Orient.

Assémani parle dans sa *Bibliothèque orientale* de quelques solitaires des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, qui ont composé divers ouvrages, ou ascétiques, ou historiques, ou dogmatiques. Nous aurions souhaité qu'il eût donné une connaissance un peu plus détaillée de leur conduite monastique, dont nous aurions volontiers profité pour l'insérer ici. Mais comme ce n'était pas son principal objet, nous marquerons du moins le peu qu'il nous en a appris.

Le premier dont il parle est un solitaire nommé Jean, natif d'Edesse : il fleurit à la fin du cinquième siècle. Il embrassa d'abord la vie religieuse dans un monastère du territoire d'Amide en Mésopotamie, appelé Zucnim. Le désir d'une vie plus austère que celle de ses frères, le porta ensuite à monter sur une colonne à l'exemple du grand saint Siméon. Ainsi il faut le mettre au nombre des Stylites. Il a laissé après lui un monument de littérature, en écrivant l'histoire de la guerre des Romains et des Perses, sous l'empereur Anastase et le roi Cavade, depuis l'an 495 jusqu'à l'an 507. Il dédia son ouvrage à un abbé nommé Serge.

Le second est un autre Jean, natif d'Apamée, qui fleurit au sixième siècle, puisque Théodoret, qui vivait dans le cinquième siècle, n'en parle point. Nous ignorons dans quel monastère il se fit religieux ; mais il y a apparence que ce fut dans quelqu'un de ceux qui étaient le long de l'Oronte. Il a composé plusieurs

ouvrages ascétiques dont Assémani ne nous a donné que les titres.

Le troisième est Jean surnommé Saba, ou le vieillard : il fleurit vers le milieu du sixième siècle. Ninive fut sa patrie, et le monastère où il se retira était situé au delà du Tigre, et s'appelait Dilaïta. Les Syriens l'ont en grande vénération. Ils en font mémoire dans leur calendrier au 15 de mars. Après qu'il se fut exercé dans le monastère à l'obéissance, le désir d'une vie encore plus solitaire le détermina à se retirer sur une montagne escarpée, où il n'y avait que des bêtes sauvages et des serpents ; mettant en Dieu toute sa confiance, et s'immolant continuellement à lui par les pratiques d'une très-austère pénitence.

Il avait un frère dont il était extrêmement aimé, et qui tomba dans une profonde tristesse, voyant qu'il s'était entièrement sequestré du monde, et qu'il traitait son corps impitoyablement. Jean lui écrivit pour le consoler ; et c'est de ce frère que nous avons le recueil de ses ouvrages ascétiques, dont le style et les sentiments ont beaucoup de rapport avec la manière d'écrire agréable et affective de saint Ephrem : c'est le jugement qu'en porte Assémani, qui assure qu'en les lisant on reconnaît qu'il avait une parfaite connaissance des devoirs de la vie monastique, et qu'il devait les pratiquer très-fidèlement.

Il excellait en humilité ; et en écrivant à son frère, il lui recommandait de ne point produire ses lettres. Il ne les signait point par son propre nom : mais par celui d'un animal immonde, tant il avait de bas sentiments de lui-même. Son frère ne voulut pourtant pas dérober ses saintes instructions à la postérité, et fit un recueil de tout ce qu'il en put avoir. Il n'y a qu'à lire dans Assémani les titres de ses discours et de ses lettres, pour juger que ce devait être un religieux d'une vertu rare.

Le quatrième est Isaac, qui fut tiré de la solitude pour être placé sur la chaire épiscopale de Ninive. Il était originaire de Syrie, et avait un frère, avec lequel il embrassa la vie religieuse

dans le monastère de Saint-Matthieu, alors fort considérable. Il le devint lui-même par sa doctrine et par son attachement à l'observance régulière. Son frère fut fait supérieur de ce monastère, et lui, après y avoir pratiqué fidèlement toutes les vertus d'un cénobite, se retira dans une cellule hors du monastère, pour y pratiquer celles des anachorètes.

La réputation de sa science et de son insigne piété fit qu'on jeta les yeux sur lui pour gouverner l'église de Ninive. Il fallut presque user de violence pour l'arracher à sa solitude, et il ne tarda pas d'y retourner. Le jour qu'il fut sacré, comme il était assis dans sa chambre, deux hommes se présentèrent à lui, dont l'un demandait à l'autre une somme que celui-ci ne niait point lui devoir, mais pour laquelle il lui demandait du délai. Le créancier protestait que s'il ne le payait dans le moment, il allait le citer devant le juge. L'évêque lui représenta que si l'Évangile nous conseille de céder ce qu'on nous a pris, à plus forte raison il devait accorder du temps à son débiteur. « Effacez cela de l'Évangile, lui répondit brutalement le créancier. » Sur quoi l'évêque dit : « Ces gens-ci ne veulent point écouter l'Évangile; que viens-je donc faire ici ? » Il se démit de son évêché, et se retira en Égypte au désert de Scété, où il s'éleva à une grande perfection. Il était comme le maître et le docteur des moines de ce désert. Tous recouraient à lui pour s'instruire de leurs devoirs. Il a composé plusieurs ouvrages ascétiques, dont Assémani parle dans sa bibliothèque.

---

## SOLITAIRES DE LA PERSE ET DE L'INDE <sup>1</sup>.

Nous connaissons moins les solitaires de Perse par leurs exercices et leurs vertus monastiques, que par le martyre que

<sup>1</sup> Assémani, Eusèbe, Sozomène, Théodoret.



Goussier delin.

*Solitaires de la Perse & de l'Inde.*

Imp. B. Auzouville, Paris.



quelques-uns d'eux ont souffert, principalement sous le roi Sapor et sous Vararane V. Comme nous voulons renfermer dans un seul chapitre tous ceux dont nous avons les actes, nous le partagerons en différents articles.

§ 1<sup>er</sup>. — *En quel temps la foi chrétienne a été prêchée dans la Perse.*

Sozomène a cru que la foi fut reçue dans la Perse par la communication que ce royaume avait avec l'Osroène, qui fait partie de la Mésopotamie, et avec l'Arménie, dont les habitants avaient embrassé la foi avec tant de ferveur, qu'ils soutinrent avec la plus généreuse constance, la persécution de l'empereur Maximin Galère en 312. Mais cette opinion de Sozomène est détruite par Bardesane, écrivain du second siècle, et cité par Eusèbe, qui écrit qu'il y avait des chrétiens dans le pays des Parthes, des Mèdes et des Perses, et jusque dans la Bactriane. La première Épître de saint Jean l'Évangéliste était autrefois intitulée : *Épître aux Parthes*. Saint Ambroise, saint Paulin et les Grecs dans leurs *Ménées*, assurent que saint Matthieu prêcha l'Évangile dans ces provinces. Eusèbe dit la même chose de saint Barthélemi ; et enfin les Chaldéens et les Perses appellent par excellence saint Thomas et saint Thadée, les apôtres de l'Orient dans lequel ces pays sont compris. Ils disent que ce sont eux qui ont fondé l'église de Séleucie et de Ctésiphon, deux villes royales de Perse, éloignées seulement d'une grande lieue l'une de l'autre, et cette église a été depuis la patriarcale de tout le pays.

§ 2. — *Persécution des chrétiens sous Sapor et sous Vararane ou Varane V, rois de Perse.*

Sapor II, surnommé de Longue-Vie, parce qu'il fut reconnu roi étant encore dans le sein de sa mère, dès l'an 309, et qu'il régna soixante-dix ans, fut un des plus grands ennemis des chrétiens, et les poursuivit d'une manière si barbare et si impi-



toyable, que l'Église n'a jamais souffert de persécution si longue ni si cruelle. Il la commença en l'année 340 de Jésus-Christ, et la trente-unième de son règne.

Sozomène nous en a donné une relation assez ample, et nous rapporterons en substance ce qu'il en a dit, pour venir ensuite à l'histoire des solitaires qui furent couronnés du martyre.

« Lorsque le nombre des chrétiens, dit-il, se fut accru par la suite des temps, et qu'ils commencèrent à avoir des diacres et des prêtres, les mages qui possèdent comme par droit de succession le sacerdoce chez les Perses, et les Juifs toujours jaloux et ennemis des chrétiens, déférèrent Syméon, archevêque de Séleucie et de Ctésiphon, au roi Sapor, et l'accusèrent d'entretenir des intelligences secrètes avec l'empereur des Romains. Sapor prêtant l'oreille trop facilement à ces calomnies, accabla les chrétiens d'impôts, et en commit la levée à des hommes durs et impitoyables, afin que leurs vexations, et la misère à laquelle ils se trouveraient réduits, les obligeassent à quitter leur religion. Il ordonna aussi qu'on fît mourir les prêtres, qu'on démolît les églises, qu'on en confisquât les vases et les ornements, et qu'on lui menât Syméon, comme traître et ennemi de l'État. Ce qui fut exécuté en peu de temps par les Mages et par les Juifs. »

Le même historien raconte le martyre de saint Syméon et de plusieurs autres, et dit qu'après l'année suivante, lorsqu'on célébrait la mémoire de la passion du Sauveur, et qu'on se préparait à la fête de la Résurrection, Sapor fit publier un édit dans toute la Perse, par lequel il était ordonné que les chrétiens seraient mis à mort. On dit qu'il y en eut un nombre innombrable qui passèrent par le tranchant de l'épée. Les Mages cherchèrent dans les villes et dans les bourgs ceux qui s'étaient cachés, et plusieurs se présentèrent d'eux-mêmes, de peur qu'ils ne semblassent trahir Jésus-Christ par leur silence. On exécuta même ceux qui étaient dans le palais, et autre autres l'eunuque Azadas fort chéri du roi, qui en témoigna un sensible regret, et

qui ordonna après cela qu'on épargnât les autres chrétiens, et qu'on fît périr seulement ceux qui enseignaient la doctrine aux autres.

Nous devons faire observer ici avec Assémani, que la persécution que Sapor fit aux chrétiens la trente-unième année de son âge, fut la troisième et la plus cruelle de toutes ; car il n'avait que dix-huit ans quand il commença de les persécuter. Il y revint à la trentième année, et enfin il la continua avec plus de violence l'année d'après. « Alors, dit Sozomène, il fit périr un si grand nombre de chrétiens, qu'il serait trop difficile de faire un détail exact de leurs noms, de leur pays, du genre de leur supplice, et des cruautés nouvelles qui furent inventées contre eux. Je dirai seulement, ajoute-t-il, que les hommes et les femmes dont on sait les noms, montent à seize mille, et que le nombre des autres est si grand, que les Perses, les Syriens et les Édessiens n'ont jamais pu parvenir à le savoir au vrai. »

Cette horrible persécution fut renouvelée après quelques années par Isdegerde et son fils Varane V. Le premier avait conçu une haute estime pour saint Maruthas, évêque de Martyropole en Mésopotamie, dont les miracles l'avaient convaincu des fourberies de ses mages ; mais à la fin de son règne il commença une sanglante persécution qui fut continuée par son fils et son successeur Varane, et qui ne fut pas moins horrible que celle de Sapor par les tourments qu'on y fit souffrir aux chrétiens. Ce qui y donna occasion fut le zèle inconsidéré d'un évêque nommé Abdas, prélat d'ailleurs orné de toutes les vertus. Comme il s'était joint à saint Maruthas pour obtenir de Dieu par ses jeûnes et par ses prières, la délivrance du fils d'Isdegerde, qui était possédé du démon, et que le mérite qu'il avait acquis auprès de ce prince lui fit croire apparemment qu'il ne trouverait point à redire à ce qu'il ferait, il abattit un pyrée ou temple que les Perses avaient bâti pour rendre au feu des honneurs divins. Cette action alluma la fureur des mages, qui en portèrent leurs plaintes

au roi. Isdegerde appela Abdas, le reprit de ce qu'il avait fait, et lui ordonna de rebâtir le pyrée. Abdas le refusa : le roi le menaça de la mort, et de faire renverser toutes les églises des chrétiens; mais Abdas demeura ferme, et les menaces du roi furent exécutées.

« La persécution étant ainsi ouverte, il n'est pas aisé d'exprimer, dit Théodoret, les cruautés qu'on y exerça contre les fidèles. Il y en eut dont on écorcha les mains; on écorcha aussi le dos à d'autres. On arracha la peau du visage à quelques-uns depuis le front jusqu'au menton. On couvrit le corps de plusieurs, depuis la tête jusqu'aux pieds, de roseaux coupés en deux, qu'on serrait étroitement avec des liens, et qu'on retirait ensuite avec force, ce qui leur déchirait tous les membres, et leur causait des douleurs extrêmes. On en mit d'autres dans des fosses profondes, et on y enferma quantité de rats et de souris, qui, pressés par la faim, les dévoraient peu à peu, et ils leur avaient lié les pieds et les mains pour les empêcher de se défendre de leurs morsures. Ils imaginèrent des supplices encore plus atroces; mais rien ne put ébranler leur constance; au contraire, ils accouraient d'eux-mêmes pour se présenter aux persécuteurs, désirant de souffrir une mort qui leur méritait une vie immortelle. »

C'est ainsi que l'Église fut persécutée en Perse, sous Isdegerde I et Varane V; son fils. Isdegerde II, fils de celui-ci, hérita de sa couronne et de sa haine contre les chrétiens. Il continua la persécution, et nous ignorons en quelle année elle cessa. Nous allons à présent donner les actes de quelques saints moines qui souffrirent le martyre dans ces persécutions. C'est au docte Étienne Assémani, archevêque d'Apamée, que nous en devons la découverte,

### § 3. — *Saint Milis, solitaire, évêque et martyr.*

Saint Maruthas, évêque de Tagrit en Mésopotamie, qui vivait du temps de Sapor, fit un recueil des actes des martyrs qui souffrirent.

friront dans la longue et cruelle persécution de ce prince ennemi des chrétiens. Il est l'auteur de l'histoire de saint Milis, que nous allons donner d'après la traduction latine qu'Assémani en a faite de l'original syriaque, et qu'il a insérée dans sa savante collection des Actes des martyrs d'Orient. C'est sur ce monument qu'il faut réformer ce que Tillemont, Bulteau et d'autres ont dit de saint Milis, et qu'ils ont puisé dans des mémoires bien moins fidèles ; parce qu'ils n'avaient point ceux-ci, qui paraissent pour la première fois en notre langue.

Saint Milis naquit dans le pays des Bazichites, et fut reçu encore jeune à la cour du roi Sapor. Le Seigneur, qui se le destinait comme un vase d'élection pour travailler à sa gloire, ne permit pas qu'il demeurât longtemps dans le bournier de l'idolâtrie, et l'appela de la profession militaire à une vie qui devait le rendre participant de la milice céleste. Il reçut le saint baptême, et ne s'occupa depuis ce temps-là qu'à se former sur les maximes du Sauveur du monde, et à marcher sur ses traces. Il domptait sa chair par les jeûnes et les veilles et conservait son corps et son âme dans la pureté d'un parfait chrétien.

Son cœur fut embrasé, par ces saintes pratiques, d'un si grand zèle pour la gloire de Jésus-Christ, qu'après avoir été assez de temps dans la ville de Lapète, ou Béthlapet, dans laquelle il avait été instruit dans les vertus chrétiennes, il se sentit fortement inspiré de travailler à convertir les autres, et il se rendit pour cela à Clam, ou Élam, ville peu éloignée de Susan dans la Perse <sup>1</sup>. A peine y fut-il arrivé qu'il se mit à exhorter les gens du lieu, soit en particulier, soit en public, à la fuite du vice et à la pratique des vertus. Sa mission fut accompagnée de grandes peines. Il eut extrêmement à souffrir de ces idolâtres ; et son his-

<sup>1</sup> Susan ou Schuschan était la résidence d'hiver des rois de Perse. Il en reste quelques ruines, notamment un tombeau que l'on croit être celui de Daniel.

torien assure qu'on ne peut exprimer combien ce qu'il endura de travaux et de contradictions fut terrible.

Gabiade, évêque de Béthlapet, et depuis martyr, l'éleva par les degrés de la cléricature jusqu'au sacerdoce, et le fit ensuite évêque de Susan. Il y travailla avec un grand zèle, malgré la persécution continuelle des habitants ; car ils l'accablaient tous les jours d'injures et de coups, et ils le traînèrent souvent par les rues, hors de leur ville, jusqu'à le laisser presque mort. Ces insultes et ces mauvais traitements durèrent trois ans, et il les soutint avec une patience et une constance héroïque ; mais voyant qu'il n'avancait rien, et que ces aveugles, séduits par leurs mages, étaient toujours plus obstinés dans leur idolâtrie, il résolut de les abandonner et de porter ailleurs la lumière de l'Évangile.

On rapporte qu'en quittant cette ville, il prédit que la colère de Dieu allait bientôt éclater contre elle ; et la regardant dans sa douleur, il dit : « O la plus malheureuse de toutes les villes, puisque tu as refusé par ton obstination les grâces que Dieu voulait te faire, et qui t'auraient comblée de biens, tu seras dans peu détruite par un ennemi impitoyable ; tes superbes édifices seront démolis, et tes habitants, trop enflés de leur prospérité, seront obligés de fuir sans trouver de retraite assurée. »

Cette espèce de malédiction eut bientôt son effet. Trois jours après, le roi ayant été offensé par les principaux du lieu, y envoya trois cents éléphants avec une armée qui fit périr quantité d'habitants, détruisit les maisons, et ruina tellement la ville, qu'on labourait et qu'on semait depuis le terrain qu'elle occupait auparavant.

Saint Milis n'emporta avec lui que le livre des Évangiles, et s'en alla à Jérusalem, d'où il passa à Alexandrie pour y voir Ammon, qui avait été disciple de saint Antoine, et qui gouvernait son monastère. Il y demeura deux ans, pendant lesquels il visita les différents monastères de cette contrée, et les religieux qui y

fleurissaient par leurs vertus ; après quoi il revint à son pays, et se joignit à un anachorète qui habitait dans une caverne.

Une nuit qu'ils récitaient ensemble l'office de Matines, il vit entrer un serpent qui avait plus de trente coudées de long. Cet animal monstrueux se retirait de temps en temps dans cette caverne, et saint Milis, qui ne s'en était pas encore aperçu, fut effrayé en le voyant ; mais revenant aussitôt de sa peur, il leva la main contre lui, et lui dit en le menaçant : « Quoi, détestable ennemi de l'homme, tu as l'audace de venir ici tandis que nous y sommes ? Veux-tu nous forcer de passer la nuit dehors, tandis que tu seras à couvert ? Il n'en ira pas ainsi : le glaive du Seigneur va te fendre le corps depuis la tête jusqu'à la queue, au grand étonnement de tous ceux qui te verront. » Dans ce moment, son corps enfla prodigieusement, et se creva de la même manière que le Saint l'avait dit.

L'anachorète en eut de la peine, et dit à saint Milis, que cet animal avait demeuré jusqu'alors dans sa caverne sans lui nuire en aucune façon. Mais le Saint le reprit en lui disant, qu'il ne convenait point, après la malédiction que Dieu avait donnée au serpent qui avait trompé l'homme au commencement des temps, de se fier à ceux de son espèce, et encore moins d'avoir avec eux un même gîte. L'anachorète voulut changer de demeure ; mais saint Milis se retira et se rendit à Nisibe. Il y trouva le grand saint Jacques occupé à faire bâtir une église, dont il admira la grandeur et la beauté, ainsi que la haute sagesse de ce saint évêque.

Après qu'il eut été quelque temps auprès de lui, il alla en Syrie et ensuite à Séleucie, où plusieurs prélats étaient assemblés pour juger la cause de Papas, évêque de cette église. Papas était un homme d'un orgueil et d'une arrogance insupportable. Il gouvernait son diocèse en tyran plutôt qu'en évêque. Il maltraitait son clergé en toutes rencontres, et s'était rendu très-odieux au peuple. Il y avait contre lui plusieurs chefs d'accusation, et bien

loin de se rendre favorables les évêques assemblés pour le juger, en donnant des marques de repentir, il n'avait que du mépris pour eux, et ne montrait que de l'obstination.

Saint Milis se trouva dans ce conseil, et voyant la mauvaise conduite de Papas, il ne craignit point de lui reprocher publiquement sa dureté et son orgueil envers son clergé. « Quel crime ont donc commis vos frères, lui dit-il, que vous les traitiez avec tant de hauteur, tandis que vous devriez les regarder comme vos membres? Pourquoi avez-vous conçu si injustement des sentiments d'une haine cruelle contre eux? Ne savez-vous pas qu'il est écrit : *Que celui qui est le premier parmi vous, soit comme le serviteur.* »

Matth. 20, 27.

« Je le sais, répondit fièrement Papas, et ce ne sera pas de vous que je l'apprendrai. » Milis tira de sa poche le livre des saints Évangiles, et le plaçant au milieu de l'assemblée, dit à Papas : « Si vous ne voulez pas entendre de ma bouche cette vérité, parce que je ne suis qu'un homme mortel comme les autres, apprenez-la de l'Évangile du Seigneur que je mets devant vos yeux ; car il paraît que ceux de votre esprit sont obscurcis par la passion qui vous aveugle. » Papas entra en fureur en entendant ceci, et poussé par le transport d'une rage diabolique, il donna de grands coups sur le Livre saint en criant : « Parle, Évangile, parle. »

Saint Milis eut horreur de son impiété, qui ne dut pas moins scandaliser l'assemblée, et pour la réparer autant qu'il était en son pouvoir, il prit avec respect le Livre sacré, le baisa et l'appliqua sur ses yeux ; après quoi il leva la voix en présence de tout le peuple, et dit à Papas : « Homme plein d'orgueil, parce que tu as osé mépriser avec tant d'audace les paroles de l'Évangile, l'ange du Seigneur va te frapper, afin que ton châtiment inspire la crainte à plusieurs. Il te rendra perclus de la moitié du corps, et tu n'en mourras pas sitôt, mais Dieu te conservera encore la vie pour avoir plus longtemps des témoins de la vengeance qu'il

a tirée de ton impiété. » Dans le moment Papas tomba sur le côté, ayant la moitié du corps sans mouvement. Il vécut encore douze ans dans le même état, et souffrit durant tout ce temps, qui consumma sa vie, des douleurs incroyables : de quoi tout le peuple qui le vit fut saisi d'une frayeur extrême, reconnaissant dans cet accident la rigueur des jugements de Dieu.

Le Saint quitta Séleucie et vint à Mésène demeurer avec un solitaire qui habitait dans le désert. Le seigneur du lieu, affligé depuis deux ans d'une grande maladie, ne l'eut pas plutôt su, qu'il lui envoya un de ses serviteurs pour le prier de lui faire une visite. Saint Milis se contenta de dire à ce domestique : « Retournez chez votre maître, et en entrant dans son appartement dites à haute voix : Milis a dit : Au nom de Jésus de Nazareth, soyez guéri, levez-vous et marchez. » Le domestique obéit, et son maître fut guéri sur-le-champ. Il vint aussitôt voir le Saint, suivi des habitants du lieu qui, tous ensemble, en rendirent à Dieu des actions de grâces, et ce miracle fut cause de la conversion de beaucoup d'idolâtres. Il délivra aussi un jeune homme du démon dont il était possédé depuis son enfance, et fit d'autres prodiges qui servirent beaucoup à étendre le royaume de Jésus-Christ.

Il passa de Mésène au pays des Razichites dont il était originaire, et continua à y faire des miracles. Il guérit une dame d'une grande considération, paralytique depuis neuf ans, en lui disant, après avoir prié pour elle : « Levez-vous, marchez et rendez gloire à Dieu en qui vous avez cru. » Deux hommes du même endroit vinrent à lui, dont l'un soupçonnait l'autre de l'avoir volé, et voulait qu'il se purgeât par le serment ; mais le Saint l'avertit de prendre garde de jurer à faux, parce que Dieu l'en punirait. Ce misérable ne fit pas cas de son avis et se parjura. Alors saint Milis le regardant fixement lui dit : « Si vous êtes innocent, vous retournerez chez vous en parfaite santé ; mais si vous vous êtes rendu parjure, vous aller subir le même châtiment



que Giési, qui fut frappé de lèpre.» En effet, il eut sur-le-champ tout le corps couvert de lèpre éléphantine; ce qui étonna tellement plusieurs païens qui étaient présents, qu'ils renoncèrent aux idoles pour suivre la foi de Jésus-Christ.

Il partit encore de ce lieu, et passant dans un autre pays que son historien ne nomme point, il fut rencontré dans le chemin par deux solitaires qui se joignirent à lui pour aller de compagnie. Étant arrivés à un endroit où il fallait traverser une rivière, dont les eaux étaient trop hautes pour la passer à gué, ils attendirent tout un jour qu'elles fussent plus basses; mais comme elles se soutenaient toujours dans le même état, saint Milis conseilla à ces deux solitaires de retourner chez eux, et leur dit adieu. Ceux-ci voyant qu'il demeurait sur le lieu, feignirent de s'en retourner, et après avoir marché quelque temps, ils firent un contour pour observer ce qu'il ferait sans qu'il pût les apercevoir, et ils virent qu'ayant prié quelque temps, il avait marché sur les eaux comme sur la terre, et était ainsi arrivé à l'autre bord.

Il y avait dans un bourg proche du lieu où il s'était rendu, un diacre qu'on accusait d'avoir commis un grand crime contre la pureté, et qui en était véritablement coupable. Le Saint l'exhorta beaucoup à confesser son crime, et à ne point exercer son ordre sans en avoir fait pénitence. « Peut-être, dit-il, mon fils, n'êtes-vous pas innocent du péché dont on vous a accusé? Si cela est, avouez-le, et tâchez de satisfaire à la justice de Dieu par la pénitence; car sa miséricorde est telle qu'il vous pardonnera si vous êtes véritablement repentant; mais n'ayez pas la témérité, si vous êtes coupable, de servir à l'autel, parce que vous éprouveriez aussitôt les traits de sa justice. »

Cet audacieux, que son crime aveuglait, crut d'en être quitte devant les hommes en le niant effrontément. « Ce n'est, dit-il, qu'une imposture et une noire calomnie qu'on a faite, et vous avez tort de recevoir cette accusation contre moi. » En disant ceci il prit le psautier, monta à la tribune et se mit à chanter les

psaumes; mais à peine eut-il commencé, qu'on vit la figure d'une main qui partit du sanctuaire et vint le frapper à la bouche, et le coup fut si violent qu'il en tomba mort sur-le-champ. On présenta au Saint dans le même endroit un jeune homme de vingt-un ans, perclus des mains et des pieds, qu'il guérit en lui disant seulement: « Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. »

Saint Milis ajouta à ces miracles et à quantité d'autres qu'il fit par la vertu de Jésus-Christ, celui de sa constance inébranlable dans le martyre qu'il souffrit pour la gloire de son saint nom, et qui mit le comble à ses merveilles triomphantes, comme dit son historien. Hormisdas Gaphrize, gouverneur de la province, homme fier et superbe, et qui aimait excessivement le faste, ayant appris que le Saint commençait d'attirer après lui beaucoup de disciples par ses vertus et par ses prodiges, le fit saisir et conduire à Maheldagdar, ou Maheldegerd, ville du pays des Razichites peu éloigné de Suzan. On prit aussi avec lui le prêtre Ambrosime et le diacre Sina, l'un et l'autre ses disciples.

Quand ils y furent arrivés on les mit en prison chargés de chaînes, et on les battit deux fois à coups de verges pour les obliger de sacrifier au soleil; mais bien loin de céder au tyran, ils méprisèrent sa colère et ses coups, et ne cessèrent point de louer le Seigneur de la grâce qu'il leur faisait de souffrir pour la gloire de son saint nom.

Le gouverneur, qui se plaisait beaucoup à la chasse, ordonna dans ce temps-là qu'on préparât tout pour en faire une célèbre dans les montagnes voisines. C'était au mois d'octobre, et il voulut qu'on y conduisît les saints Confesseurs enchaînés, ayant résolu de les y faire mourir. Il dressa son tribunal pour les interroger, et se les étant fait présenter, il dit à saint Milis d'un ton moqueur: « Réponds-moi: Es-tu un dieu, ou un homme? Quelle est ta religion? Quels dogmes soutiens-tu? Manifeste ici devant tous cette sagesse dont tu te glorifies, afin qu'en nous instruisant de ta doc-

trine nous puissions la suivre : mais si tu refuses de nous faire connaître tout ce qu'on enseigne dans ta secte, je te promets que je te ferai périr comme les bêtes que nous prendrons dans ces bois. »

Le saint évêque comprit aisément dans quel esprit il lui parlait, et lui répondit : « Je suis un homme et non pas un dieu. Quant à ce que vous me demandez de plus, je n'exposerai pas à des oreilles profanes comme les vôtres, les mystères sacrés de notre religion : voici pourtant ce que je dois vous en apprendre. Malheur à vous, tyran impie et criminel, et à tous vos semblables, qui osez vous élever contre Dieu et sa religion. Sachez que Dieu vous jugera après la mort, et vous livrera aux ténèbres et aux flammes que sa justice a préparées pour y punir votre orgueil, parce qu'ayant reçu de lui les avantages temporels dont vous jouissez, au lieu de reconnaître que vous ne les tenez que de sa main libérale, vous en devenez plus insolent et vous payez ses bienfaits d'ingratitude. »

Cette généreuse réponse fit entrer le tyran en fureur ; il se leva brusquement de son siège, et tirant le poignard qu'il tenait à sa ceinture, il se jeta sur le Saint et le lui enfonça dans l'épaule. En même temps Narsez son frère, non moins irrité que lui, tira le sien et lui en perça le flanc. Ce fut pour le Saint le coup le plus heureux et le plus désiré, parce qu'il lui ouvrit la porte du ciel en lui procurant l'honneur du martyre, après lequel son âme soupirait. Mais au moment qu'il l'allait rendre à son Créateur, il fit cette terrible prédiction au gouverneur et à son frère : « Puisque vous vous êtes unis ensemble pour vous rendre coupables d'un même crime, en répandant un sang innocent, demain à cette même heure et dans ce même lieu, vous vous donnerez la mort l'un à l'autre ; les chiens lécheront votre sang, les oiseaux du ciel dévoreront vos chairs, votre mère sera privée en un même jour de ses deux fils, et vos femmes seront veuves. » Ayant dit ceci il expira.

Le tyran, sans s'arrêter à cette menace, fit conduire le prêtre Ambrosime et le diacre Sina sur une éminence, où les ayant fait attacher l'un contre l'autre, les soldats les accablèrent de pierres. Il passa la nuit au même endroit, et dès que le jour parut on oommença la chasse.<sup>6</sup> Il ne pensait à rien moins qu'à la menace de saint Milis ; mais elle ne tarda pas de s'exécuter. Un cerf qui était poursuivi, rompit le filet dont on avait ceint le bois, et le gouverneur avec son frère voulurent le poursuivre ; l'ayant enfermé entre eux, ils décochèrent en même temps leurs traits sur lui ; mais la justice de Dieu, qui voulait venger la mort de saint Milis, les dirigea de telle sorte, qu'au lieu d'atteindre la bête, ils en furent réciproquement percés, comme s'ils s'étaient pointés l'un l'autre. Le dard du gouverneur alla droit à Narsez et le perça au ventre, et celui de Narsez perça le gouverneur dans la poitrine. Ils tombèrent morts tous les deux, et ce fut au même lieu où ils avaient tué le saint Martyr, et à la même heure qu'il leur avait prédite. Tout le reste de sa prophétie s'accomplit à la lettre : les chiens léchèrent leur sang, et les oiseaux de proie dévorèrent leur cadavre, parce que c'était l'usage des Perses de ne point ensevelir les corps que les chairs ne fussent consumées, se contentant d'enfermer les os dans le sépulcre. Le bruit de cet événement, dont chaque circonstance justifiait la prophétie de saint Milis, se répandit dans toute la province, et tous ceux qui l'apprirent en furent saisis de frayeur.

Quant aux corps des trois saints martyrs, on les enleva dans la même nuit, et on les transporta en un bourg appelé Malcan, où les habitants du lieu leur dressèrent un tombeau honorable. Ces saintes reliques furent pour le lieu comme un mur de défense contre les ennemis ; car on remarqua que les Arabes faisant souvent des incursions dans cette province, ils ne purent jamais ravager ce territoire, ni même y mettre le pied.

Il est dit dans la *Vie de saint Milis*, qu'il souffrit le martyre avec ses deux compagnons, le 13<sup>e</sup> jour de la lune de novembre ;

c'est-à-dire, selon la chronologie d'Assémani, le cinquième du mois de novembre de l'année 341. Tels sont les véritables actes de saint Milis, écrits par saint Maruthas, comme nous l'avons dit au commencement. On en peut voir dans l'historien que nous venons de citer, la justification, soit dans l'avertissement qu'il a mis à la tête de la traduction qu'il en a donnée de l'original syriaque, soit dans les notes savantes dont il les a enrichis.

Eusèbe de Césarée parle avec éloge de saint Milis. Il l'appelle l'ornement des évêques de Perse, un homme saint et un docteur très-versé dans la connaissance des saintes Écritures. Sozomène n'en parle pas avec moins d'honneur. Les Grecs en font un long éloge dans leurs *Ménées* au 10 de novembre. Le *Ménologe* de l'empereur Basile le met au 13 du même mois, et les Coptes en parlent dans leur *Sinaxaire* sous le nom de Nil ou Mil, au 7 de février et au 25 d'avril. L'Église latine en fait mémoire au 22 de février. Mais il faut remarquer que dans les *Ménées* des Grecs et dans le *Sinaxaire* des Coptes, ainsi que dans le *Ménologe* de Basile, il y a bien des choses qu'il faut corriger d'après les actes sûrs que nous venons de donner.

§ 4. — *Saint Barsabie cénobiarque, et ses compagnons, moines et martyrs.*

Il ne faut pas confondre le Saint dont nous parlons ici, avec saint Barsabée, diacre et martyr, dont il est parlé dans le *Martyrologe Romain* au 11 de décembre. Ce sont deux saints différents, puisqu'il n'est dit nulle part que le diacre saint Barsabée ait professé la vie monastique.

Saint Barsabie gouvernait une communauté composée de douze religieux, qui vivaient dans une discipline très-exacte, comme on peut le présumer par la constance avec laquelle ils souffrirent le martyre pour l'amour de Jésus-Christ. Des hommes impies les dénoncèrent au gouverneur d'Astahar ou Astachar, ville de Perse autrefois considérable, proche du fleuve Bandemir et des

ruines de l'ancienne Persepolis, qui fut longtemps la capitale de l'empire persan. « Barsabie, lui dirent-il, corrompt les mœurs, use de sortilège, combat la doctrine des mages pour faire recevoir la sienne, et travaille à détruire la religion.

Sur cette accusation le gouverneur envoya des soldats qui l'amènèrent chargé de chaînes avec ses religieux devant son tribunal, où on les tourmenta cruellement pour les obliger à renoncer à leur foi ; car on leur perça les genoux avec de gros clous, on leur brisa les bras, les jambes et les côtes à coups de bâton. On leur coupa le nez et les oreilles et on leur creva les yeux. Le tyran voyant que, bien loin de se rendre à ses volontés, ils souffraient ces horribles tourments sans marquer même sur leur visage aucun mouvement de peine et d'impatience, et qu'ils demeuraient invincibles dans leur résolution, ordonna qu'on les conduisit hors de la ville pour y être décapités.

Ils y furent conduits, suivis d'une foule innombrable de peuple, et pleins de l'espérance de l'éternité bienheureuse. Ils chantaient des psaumes et des hymnes, bénissant le Seigneur qui leur faisait la grâce de donner leur sang pour la gloire de son saint nom.

On réserva saint Barsabie pour être décapité le dernier. Tandis qu'on commençait d'exécuter les autres, un Mage suivi de sa femme, de ses deux fils et de quelques personnes de sa connaissance, vint à passer, et voyant tant de monde assemblé, voulut savoir ce que c'était. Il s'avança précédé d'un domestique, pour lui ouvrir le passage à travers la foule. Quand il fut près des martyrs, il vit saint Barsabie qui chantait avec joie de saints cantiques, et qui exhortait les autres à mourir courageusement, les présentant lui-même aux bourreaux les uns après les autres.

Ce spectacle l'effraya ; mais Dieu lui ouvrit en même temps les yeux de l'esprit, en lui faisant voir sur la tête de ceux qu'on avait déjà décapités une flamme en forme de croix, qui jetait un éclat merveilleux. La grâce agit dans son âme avec cette vision : il fut saisi d'une sainte frayeur, et descendant tout à coup du

cheval sur lequel il était monté, il quitte son habit, prend celui de son domestique, s'approche de saint Barsabie, lui déclare à l'oreille ce que Dieu lui avait fait voir, et le prie de le présenter aux bourreaux avec les autres pour leur être associé dans leur sacrifice : « Car, lui dit-il, je comprends que Dieu m'a aussi choisi pour rendre témoignage par mon sang à la foi que vous professez. Je crois très-sincèrement que le Dieu que vous adorez est le seul vrai Dieu, et je le confesse de toute la force dont mon âme est capable.

Saint Barsabie, touché de la grâce que Dieu lui avait faite de connaître la vérité, le présenta aux bourreaux pour être décapité avec les autres. On en avait déjà fait mourir neuf, et il fut le dixième. Les trois qui restaient présentèrent ensuite leur cou, et enfin saint Barsabie fut immolé le dernier. On porta leurs têtes dans la ville pour être suspendues au temple de Vénus, afin d'inspirer de la terreur au peuple, et on laissa leurs corps dans la campagne pour servir de pâture aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie.

On ne tarda pas d'apprendre la conversion du Mage avec ses circonstances, et la générosité avec laquelle il avait souffert le martyre. Le bruit s'en répandit dans la province, et il y eut beaucoup de païens qui, touchés de son exemple, renoncèrent à leur idolâtrie et embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Sa femme et ses enfants furent du nombre, de même que plusieurs autres de sa connaissance. Ils reçurent le saint baptême, et passèrent leur vie dans la crainte du Seigneur et avec une grande piété.

Saint Barsabie et ses compagnons endurèrent la mort quelques mois après saint Milis, dont nous avons parlé au chapitre précédent; c'est-à-dire, le 3 ou le 17 de juin de l'an 342, qui était le 33<sup>e</sup> du règne de Sapor, et le 3<sup>e</sup> de la persécution qu'il fit à l'Église.

Nous ajouterions ici les actes de saint Sciahdust, ou Sadoth, qui succéda à saint Siméon dans l'évêché de Séleucie, et fut

martyrisé dans la même persécution avec cent vingt-huit autres chrétiens ; mais comme il n'est point marqué dans l'original syriaque traduit par Assémani qu'il y eût des moines dans cette sainte troupe, et qu'il n'y est parlé que de prêtres, de diacres, de clercs et de vierges consacrées à Jésus-Christ, nous ne croyons pas devoir en parler. Il est vrai que dans leur histoire que Lipoman a donnée d'après Métaphraste, au lieu des clercs on a mis des moines et des religieuses ; ce que Tillemont a suivi : mais nous avons mieux aimé nous en tenir à l'original syriaque comme étant plus sûr.

Il est dit de tous ces Saints en général : 1° qu'on les amena devant le roi Sapor qui se trouvait alors dans Séleucie ; que les uns étaient de cette ville et les autres de divers bourgs des environs ; 2° qu'on les tint pendant cinq mois dans une prison infecte et ténébreuse ; 3° que dans cet intervalle on les fit comparaître devant le tribunal pour les obliger d'adorer le soleil, et que l'ayant refusé on les battit de verges, on leur enfonça des clous en différents endroits du corps, et on leur fit souffrir d'autres tourments très-cruels ; 4° qu'après cela on leur promit au nom du roi de leur pardonner et de les laisser libres s'ils voulaient renoncer à la foi ; 5° que saint Sciahdust répondit au nom de tous, qu'ils étaient tous animés du même courage pour soutenir la même vérité ; qu'ils n'avaient qu'une même volonté, et qu'ils étaient prêts à tous les supplices qu'on voudrait leur faire souffrir, et à donner leur vie pour le soutien de leur foi ; 6° que le roi les voyant dans cette ferme résolution, ordonna enfin qu'on les conduisit hors de la ville pour y être décapités ; 7° qu'ils chantaient des psaumes en y allant, et qu'étant arrivés sur le lieu, ils bénirent le Seigneur de la grâce qu'il leur faisait mourir pour la gloire de son nom, s'encourageant les uns les autres à mourir pour Jésus-Christ ; et qu'enfin ils reçurent tous le coup de la mort qui leur procura la vie éternelle, à l'exception de Sciahdust, que l'on conduisit chargé de chaînes à Lapet, où



on lui trancha la tête. Leur martyre arriva le 8 de février de l'an 342.

§ 6. — *Saint Badème, cénobiarque et martyr.*

Plusieurs savants, qui ont recueilli les actes des Saints, ont donné la relation du martyre de saint Badème sur un manuscrit grec de la Bibliothèque Barberine. On la trouve dans Lipoman, Surius, Henschénius, et dans les actes sincères de dom Ruinart, qui l'ont attribuée à un moine contemporain du Saint; mais Assémani, qui nous a donné l'original syriaque avec la traduction latine qu'il en a faite, assure que c'est saint Maruthas qui en est l'auteur. C'est sa traduction que nous suivons ici.

L'an de Jésus-Christ 375, le 36 de la persécution de Sapor, et la 66<sup>e</sup> de son règne, saint Badème fut arrêté et mis en prison par ordre de ce prince. Il était natif de Bethlapet, d'une maison noble et fort riche : mais ces avantages ne furent pas assez forts pour l'arrêter dans le monde. Il donna ses biens aux pauvres pour s'exercer sans obstacle dans les pratiques d'une solide piété, n'ayant rien tant à cœur que de mener une vie sainte, en accomplissant fidèlement en tout la volonté de Dieu.

Il travaillait aussi au salut des autres par les saintes instructions qu'il donnait à tous ceux qui le venaient voir, et recevait avec une charité tendre et sincère les pauvres et les affligés, tâchant de les consoler dans toutes leurs peines en leur inspirant la patience et la soumission à Dieu.

Autant il était doux et plein de compassion pour les autres, autant il était austère envers lui-même. Il passait quelquefois les semaines entières sans prendre aucune nourriture, et ne donnait ensuite à son corps pour tout aliment que du pain et de l'eau. Ses veilles égalaient la rigueur de son abstinence. Il commençait souvent son oraison le soir, qu'il continuait le reste de la nuit, ayant presque tout ce temps-là les mains élevées vers le ciel, et offrant à Dieu des prières que la pureté de son âme lui

rendait plus agréables. Ainsi on pouvait dire, comme le remarque son historien, que par cette excellente pureté de cœur il s'éleva jusqu'à Dieu, il arriva au sommet de la montagne du Seigneur, il reçut la bénédiction du Sauveur, et il contempla la face du Dieu de Jacob. Ses mœurs furent innocentes : il ne connut point le crime ; les vices fuyaient sa personne, et les vertus l'environnaient comme ses amies, l'accompagnaient partout, et habitaient nuit et jour avec lui.

Tel était cet excellent solitaire lorsqu'il fut arrêté et jeté dans une obscure prison avec sept autres moines. On les y retint quatre mois, et ils furent mis trois fois à la torture, où on les tourmenta cruellement, et on leur déchira tout le corps à coups de fouet ; mais leur constance fut inébranlable, et, comme dit son historien, ceux qui souffraient triomphaient de ceux qui les faisaient souffrir.

Il y avait dans la même prison un homme de grande condition nommé Narsès et surnommé Marajas, qui était seigneur de la ville d'Arnunès. Ce seigneur était chrétien ; et sur le refus qu'il avait fait d'adorer le soleil, il avait été arrêté. Mais il se relâcha insensiblement de sa piété, et se démentant de sa bonne résolution, il ne termina pas sa course comme il l'avait commencée. Séduit par les biens trompeurs de ce monde, et captivé par l'amour de ce qui est périssable, il préféra à la fidélité qu'il devait au Roi du ciel, la faveur d'un roi de la terre, et déclara qu'il était prêt de faire tout ce que celui-ci lui ordonnerait.

Le roi Sapor voulut éprouver si son changement était sincère, et ordonna pour s'en assurer qu'on ôtât les fers à saint Badème et qu'on le conduisît à Lapet, dans un endroit appelé Narfact où était le palais royal, et qu'on y menât aussi Narsès avec lui, mais enchaîné ; et que là, s'il voulait recouvrer sa liberté, il se déterminât à tuer saint Badème de sa propre main. Il voulut aussi que deux seigneurs de sa cour l'y accompagnassent pour être témoins de ce qu'il ferait et lui en venir rendre compte.

Le perfide Narsès accepta la condition, et quand il fut sur le lieu, il tira l'épée pour exécuter l'ordre du roi. Saint Badème le voyant prêt à le frapper le regarda d'un œil sévère et lui dit : « Narsès, tu as donc perdu l'esprit dans ta malheureuse vieillesse, puisque tu n'as pas horreur de répandre le sang des saints ? O malheureux que tu es, que feras-tu, et quel espoir auras-tu quand tu paraîtras devant le redoutable tribunal de Dieu ? Il est bien doux et consolant pour moi de rendre témoignage de la foi de Jésus-Christ ; mais j'en voudrais recevoir le coup de toute autre main que de la tienne. »

Narsès fut saisi de crainte et de honte. Il se troubla, il pâlit ; mais se roidissant contre les cris de sa conscience, il leva l'épée, et lui en déchargea d'une main tremblante quatre coups sur la tête qui le firent beaucoup souffrir, et il ne put la lui abattre qu'au quatrième coup. Il ne tarda pas de subir la peine de son crime ; car, outre que les païens qui étaient présents le chargèrent d'exécration, n'ayant pas moins d'horreur de sa cruauté que de mépris de sa faiblesse, il périt lui-même peu de temps après d'un coup d'épée.

On jeta le corps du Saint hors de la ville ; mais quelques personnes de piété profitèrent des ténèbres de la nuit pour l'enlever, et le mirent avec honneur dans un sépulcre. Quant à ses sept disciples qui avaient été mis en prison avec lui, ils y demeurèrent encore quatre ans, et furent enfin élargis après la mort du roi Sapor.

On fit mourir la même année saint Abdas et saint Ebedjésu, évêques, seize prêtres, neuf diacres, six moines et sept vierges consacrées à Jésus-Christ, dont on peut voir les actes dans le recueil d'Assémani. Comme nous ne parlons ici que des moines, et que les tourments que ceux-ci souffrirent pour la foi de Jésus-Christ leur furent communs avec les autres, il suffit de dire en général, qu'après avoir beaucoup enduré de maux, on les fit enfin mourir par le tranchant de l'épée. Mais ce ne fut pas au même

jour ni au même lieu ; car saint Abdas avec les prêtres, les diacres et les moines furent décapités à Lédan de la province des Hazites le 28 de mai, et les vierges furent conduites de Lédan à Lapet, où elles furent couronnées du martyre. Nous avons dans ces mêmes actes les noms de ces bienheureux martyrs. Outre saint Abdas et saint Ebedjésu, évêques, les prêtres étaient Abdalah, Siméon, Abraham, Aba, Ajabel, Joseph, Ham, Ebedjésu, un autre Abdalah, Jean, un autre Ebedjésu, Maris, Barhadbesciab, Rozicha, un troisième Abdalah et un troisième Ebedjésu ; en tout seize prêtres. Les diacres étaient Eliab, Ebedjésu, Han, Marjab, Maris, Abdia, Barhadbesciab, Siméon et un autre Maris ; neuf en tout. Les moines étaient Papa, Evoles, Ebedjésu, Phachide, Samuel et un autre Ebedjésu ; en tout six. Les vierges étaient Marie, Tathe, Eme, Adrame, Mame, une autre Marie et Marache ; sept en tout.

Le jour que saint Abdas et ses compagnons furent décapités, deux saints moines nommés Barhadbesciabas et Samuel, qui n'avaient point été pris avec les autres et qui les avaient suivis pour pouvoir les secourir s'ils en trouvaient le moyen, vinrent à la ville pour leur porter furtivement de quoi manger, parce qu'on les faisait souffrir de la faim dans la prison ; mais ils trouvèrent qu'on les avait tirés à la troisième heure du jour pour les décapiter. Ils coururent aussitôt le cœur pénétré de la plus vive douleur à l'endroit où on les avait exécutés et reconnurent d'abord le corps du saint évêque Abdas ; ils se jetèrent sur lui, l'embrasèrent, le baisèrent en versant beaucoup de larmes ; appliquèrent leur bouche sur son sang, et adressant la parole aux bourreaux, ils leur dirent avec un zèle digne de leur foi : « Que ne nous faites-vous mourir avec ceux-ci ? La mort qu'ils ont soufferte est bien plus douce et plus consolante que cette misérable vie ? » Ils éclatèrent en même temps en plaintes contre l'édit impie du roi et contre sa cruauté, ne doutant point que les soldats qui gardaient les saints corps, irrités de la liberté avec laquelle ils

parlaient contre le roi, ne les fissent mourir. Mais les trois juges qui avaient présidé à la condamnation des Saints n'osèrent rien entreprendre contre ceux-ci sans un nouvel ordre du roi, objectant qu'ils n'étaient point dans la liste de ceux qu'on leur avait ordonné de juger. Ils envoyèrent donc à Sapor pour recevoir de nouveaux ordres. Cependant ces deux religieux ne cessaient de crier : « Nous sommes chrétiens ; nous professons la même religion que ceux que vous venez de mettre à mort. Nous croyons en un seul vrai Dieu, et nous méprisons vos dieux qui ne sont que des divinités imaginaires. » Le roi instruit de leur confession envoya ordre de les décapiter ; ce qui fut exécuté sur-le-champ et au même endroit : ainsi ils mêlèrent leur sang avec celui des saints martyrs. Le saint évêque Ebedjésu, avec le prêtre Abdalah, n'avaient pas encore été exécutés. Le roi ordonna qu'on les tirât de prison, et que s'ils persistaient dans la confession de la foi on leur tranchât la tête. Ils n'étaient point en état de marcher, parce qu'on leur avait brisé les membres à force de tourments. Les bourreaux les portèrent sur les épaules au même lieu où on avait fait mourir les autres, et ils consommèrent leur martyre.

Quant aux sept vierges dont nous avons parlé, on les conduisit à Lapet chargées de chaînes pour y être jugées par le gouverneur de cette ville. A leur arrivée, tous les habitants du lieu furent indignés de les voir traiter avec tant d'ignominie. On criait de toute part : Ces filles sont innocentes ; on ne peut les faire mourir sans commettre la plus grande de toutes les injustices. Mais cela n'empêcha pas que le gouverneur ne les fit conduire hors des murs de la ville, où, ayant fait dresser son tribunal, il leur dit : « Si vous obéissez au roi, et si vous consentez de vous marier, vous serez renvoyées libres et vous éviterez la mort. Voyez à quoi vous voulez vous déterminer. » Elles répondirent : « Nous ne connaissons et nous n'adorons qu'un seul Dieu. Vous pouvez faire sans différer davantage ce qui vous est commandé ; car nous ne voulons ni obéir aux ordres injustes du roi, ni adorer

le soleil, ni renoncer à notre état de vierge. » Là-dessus le gouverneur ordonna qu'on leur tranchât la tête, et la nuit d'après les chrétiens de la ville retirèrent leurs corps et leur donnèrent la sépulture.

### § 6. — *Solitaires de l'Inde.*

Il est certain que du temps de saint Jérôme, il y avait des moines dans l'Inde, puisque ce saint docteur écrivant à Léta dit expressément : « Nous recevons tous les jours une foule de solitaires qui viennent des Indes, de Perse et d'Éthiopie ; » mais nous n'avons point de mémoires de leurs monastères, ni de leur discipline régulière. La vie monastique a dû apparemment y être introduite par la Syrie ou la Perse, et par les disciples d'Eugène qui se répandirent dans l'Orient, comme nous l'avons dit ailleurs. L'histoire de saint Josaphat, fils d'Abener, qui régnait dans l'Inde orientale, et qui fut converti à la foi par saint Barlaam, ermite, est célèbre et connue de tout le monde ; mais tous les savants n'en jugent pas favorablement. Il y en a qui ne la regardent que comme une instruction morale que l'auteur a présentée sous des figures capables de la faire recevoir plus agréablement. C'est l'avis de Baillet. D'autres, comme Tillemont, la croient véritable quant au fond, mais chargée de circonstances imaginées selon le génie des Orientaux par celui qui l'a donnée, afin de la faire mieux goûter. Il y a eu un saint Barlaam et un saint Josaphat. Les Grecs honorent celui-ci le 26 d'août, et l'un et l'autre sont marqués dans le *Martyrologe Romain* au 27 de novembre. Voici ce qu'en dit Tillemont après en avoir discuté les actes en peu de mots. « L'auteur, dit-il, peut avoir été trompé par de faux mémoires, et avoir trompé les autres par l'autorité de saint Jean de Damas (auquel quelques-uns l'attribuent) ; mais c'est ce que je ne voudrais pas dire à moins d'en avoir de fortes preuves ; et n'en ayant point, il vaut mieux, comme dit l'abbé de Bili (qui la tient pour véritable), donner moins à nos soupçons

qu'à la charité qui croit tout. » Nous ne nous étendons pas davantage sur ces deux Saints, parce qu'on trouve leur vie au long dans tous ceux qui ont écrit les *Vies des Saints*. Nous remarquerons pourtant que l'auteur de leur histoire distingue trois sortes de religieux, dont les uns vivaient dans une entière solitude; les autres habitaient dans des cellules assez distantes les unes des autres, et se trouvaient tous les dimanches ensemble dans leur église; et les autres servaient Dieu dans leur cloître sous l'obéissance d'un abbé. Quand même cette histoire ne serait qu'une pieuse fiction, ce que nous ne croyons pas quant au fond, celui qui l'a écrite a sans doute voulu garder la vraisemblance; et il n'y a point d'apparence qu'il ait distingué ces trois sortes de moines dans l'Inde, s'il n'y étaient pas effectivement. La persécution qu'Abener fit aux moines de ses États, et le martyre que plusieurs souffrirent par ses ordres, ne paraît point non plus une fiction. Il ne suffit pas de le dire pour la regarder comme telle, il en faut donner les preuves, et on n'en trouve point.

Nous avons un excellent traité ascétique, que Jean, évêque des Carpathes, composa à la prière de quelques religieux Indiens pour les consoler et les soutenir dans les différentes tentations qu'ils souffraient, et dont ils paraissaient abattus. Photius avait lu ce traité, puisqu'il en parle dans sa bibliothèque, ce qui prouve que cet auteur est ancien. C'est un recueil de plusieurs sentences courtes, mais très-propres à servir d'instructions aux personnes qui font profession de la vie religieuse, et qui souffrent des tentations.

1° Le règne de Dieu est éternel, dit-il, ainsi ceux qui veulent être à lui, doivent persévérer constamment dans la fidélité à le servir. Il ne faut point qu'ils se laissent éblouir par la gloire du siècle qui n'est que passagère; mais ils doivent aspirer à cette félicité bienheureuse qui ne finira jamais; 2° le Prophète royal, après avoir invité les esprits célestes à louer le Seigneur, invite aussi toutes les créatures, celles mêmes qui sont dépourvues de

raison, de le louer en leur manière : à combien plus forte raison un religieux doit-il lui rendre ce juste tribut de louanges ; et comment oserait-il le négliger, ou s'en acquitter avec lâcheté ? 3° S'il arrive que vous soyez assiégé par une foule de tentations, ne demeurez point dans l'indifférence, mais efforcez-vous aussitôt de les combattre et de les rejeter ; et si vous avez le bonheur d'en triompher, ne l'attribuez point à vos propres forces, mais à la grâce du Seigneur ; 4° si le démon s'efforce d'exciter en nous de mauvaises affections, opposons-lui la méditation de la parole de Dieu, et la persévérance dans la prière, accompagnée de larmes, et nous le mettrons en fuite ; 5° c'est un excellent jeûne dans un religieux que celui de l'esprit, par lequel il résiste à tous les mauvais sentiments qui s'y élèvent, et conserve son âme en paix ; 6° souvent les démons, qui ont une haine implacable contre nous, suscitent des personnes pour nous louer, et tâchent de nous porter à en avoir de la complaisance. Si nous les écoutons, ils ont gagné ce qu'ils souhaitent, et ils croient nous avoir assez captivés, sans nous toucher davantage ; 7° préférez celui qui vous contrarie à celui qui vous applaudit ; car celui-ci ne vaut pas mieux qu'un autre qui dirait du mal de vous.

8° Si vous êtes infirme, et si vous ne pouvez pas jeûner, quel-que désir que vous en ayez, suppléez-y en rendant grâces à Dieu de votre infirmité. Vous n'obtiendrez pas moins sa miséricorde, pourvu que vous ayez la contrition, que vous vous humiliez en vous-même, et que vous ne vous préfériez à personne ; 9° le démon connaissant combien l'oraison nous est nécessaire, surtout pour résister à ses attaques, tâche de nous mettre alors dans l'esprit des pensées d'étude, afin que nous la négligions pour nous appliquer aux sciences ; mais gardons-nous bien d'écouter ces pensées : car ce serait autant que si au lieu de cultiver de bons fruits, nous ne semions que des épines et des ronces.

10° Quand nous chantons des psaumes, acquittons-nous-en avec allégresse de cœur. Modérons-la pourtant par une crainte res-



pectueuse de la majesté du Dieu que nous louons; 11° celui qui se trouve agité par ses passions, les soumettra par sa foi et par l'humiliation de son cœur; 12° plus nous sommes tentés par la malice du démon, plus aussi, si nous détestons la tentation, nous nous confirmons dans la foi et dans l'espérance. La tentation nous faisant comprendre que les biens que Dieu nous promet doivent être bien grands, puisque le démon fait tant d'efforts pour nous en priver.

13° C'est quelquefois aux jours de fêtes, ou lorsque nous voulons participer aux saints Mystères que les démons s'efforcent de nous troubler par des fantômes impurs; ne nous en laissons point abattre, ni décourager; mais opposons-leur une ferme résolution d'être plus à Dieu et une humble patience; 14° que la tentation ne vous jette point dans la tristesse, et continuez malgré ses efforts à servir Dieu avec joie, vous souvenant que la couronne que Dieu réserve à ceux qui combattent pour lui, est formée des actes de patience que nous pratiquons dans la tribulation.

15° Évitez les entretiens inutiles, et à plus forte raison les paroles de bouffonnerie; mais conservez-vous dans la crainte du Seigneur, dans l'attention à la sainte présence, dans la méditation des saintes Écritures; 16° on ne saurait trop louer celui qui est véritablement intérieur, et dont l'âme croît toujours en vertu. Cependant à quelque degré de perfection qu'il s'élève, il doit toujours craindre le moindre péché comme nous voyons que l'éléphant redoute la souris, quoique petite; 17° la plus légère tentation est toujours à craindre, parce que si nous la négligeons, il n'en faut pas davantage pour nous arrêter dans la voie de la vertu; 18° vous ne foulerez point aux pieds l'aspic et le dragon, comme dit le Prophète royal, si les saints ne présentent au trône de Dieu vos humbles supplications pour en triompher; 19° si nous avons le malheur de succomber à la tentation, ne perdons pas courage, parce qu'en recourant à la pénitence nous nous relèverons de notre chute; 20° nous ne saurions être exempts de

tentation, mais en y résistant généreusement la peine qu'elle nous a causée, se change en larmes de consolation ; 21° si vous formez la résolution de vous mortifier de quelque chose, comme par exemple, de manger du poisson, attendez-vous à être tenté de ce côté-là ; c'est ainsi que le démon tenta Adam de manger du fruit défendu ; 22° ne vous livrez pas à la sollicitude des choses de la terre, mais confiez-vous entièrement en Dieu, qui prendra plus de soin de vous que vous ne pourriez le faire vous-même ; 23° si nous voulons nous rendre agréables à Dieu et dignes de ses bonnes grâces, vidons notre cœur de toutes les choses de ce monde ; 24° nous ne saurions nous retirer de l'état de péché sans nous animer de courage et nous faire violence ; c'est ainsi qu'on repousse la force par la force ; 25° le démon nous tend des pièges comme le lion en tend aux brebis ; mais si nous savons bien faire, nous lui en tendrons à notre tour où il sera pris ; et quels sont ces pièges que nous lui tendrons ? L'oraison, la psalmodie, les veilles, l'humilité, la charité, l'action de grâces à Dieu, la lecture des Livres saints ; ce sont là les embûches, les fosses, les lacets, et les tourments que nous préparons au malin esprit ; 26° il est dit dans l'Écriture : *Levons-nous et allons attaquer ce peuple qui se confie en son espérance et qui jouit du repos*. Les démons tiennent entre eux le même langage à l'égard des moines. Ils viennent troubler leur solitude et leur repos. Ils les attaquent avec d'autant plus de fureur, qu'ils les trouvent plus appliqués à Dieu et à leurs devoirs, et ils s'efforcent d'arracher de leur cœur l'espérance en Jésus-Christ, pour les jeter dans le désespoir ; mais ils doivent dire alors comme David : *Seigneur, nous nous tiendrons toujours avec vous jusqu'à ce que vous ayez dissipé nos ennemis* ; 27° j'entends quelquefois des moines qui, ne pouvant pas jeûner par défaut de santé, disent : Comment pourrions-nous nous défendre contre le démon si nous ne jeûnons point ? A quoi je réponds, que ce n'est pas toujours en se privant de nourriture qu'on le surmonte, mais que c'est prin-

Jud. 18.

Psal. 124.

ciipalement par les cris du cœur vers Dieu ; 28° celui qui, ayant goûté les douceurs de Dieu pendant quelque temps, et la paix du cœur, murmure quand il est ensuite attaqué de quelque tentation, au lieu de la souffrir et de la combattre avec patience, est semblable à un mendiant à qui on aurait donné quelque chose à la porte du palais, et qui se retirerait en grondant de ce qu'on ne l'a pas admis à la table du maître ; 29° nous voyons souvent les coups que le démon porte à notre âme ; mais pourquoi ne verrons-nous pas aussi ceux que nous lui portons par la contrition, par la patience, par la prière, et par d'autres pratiques de vertus ? Dieu le règle ainsi, afin que ceux qui nous troublent soient plus troublés eux-mêmes ; 30° disons à l'âme qui est tentée de découragement dans la violence des tentations : Relevez votre espérance, vous vivrez et vous connaîtrez que le Seigneur est avec vous ; 31° tenez-vous ferme pour vous empêcher de tomber ; mais si vous tombez, relevez-vous aussitôt et rentrez dans le combat avec un nouveau courage, et quand vous tomberiez mille fois, relevez-vous autant de fois. C'est un plus grand mal de se livrer au désespoir que de pécher. L'exemple du désespoir de Judas et celui de saint Pierre, qui pleura après avoir renié Jésus-Christ, le montrent assez ; 32° le solitaire doit déclarer une guerre implacable à trois vices : à la gourmandise, à la vaine gloire et à l'avarice, qui est une espèce d'idolâtrie.

33° Comme Dieu se sert des hommes pour nous aider à nous sauver, le démon aussi s'en sert pour nous perdre ; ainsi ne vous arrêtez point familièrement avec un homme qui méprise son prochain, qui est rusé, ou grand parleur ; ni avec ceux qui ont de mauvaises inclinations, parce que vous feriez naufrage avec eux ; 34° celui qui désire d'être ami de Dieu, doit travailler à conserver son âme dans la même pureté qu'elle a reçue de Jésus-Christ par le saint baptême ; 35° une parole a ouvert le ciel au bon larron, et une parole empêcha Moïse d'entrer dans la terre promise. Cela nous apprend qu'il ne faut pas regarder comme

indifférente la maladie de la langue ; 36° renfermons-nous au dedans de nous-mêmes, et bannissons-en le souvenir de toutes les images de ce monde visible pour ne nous occuper que de Dieu, si nous voulons n'être point séduits par les sens qui ne nous présentent que des vanités ; 37° imitez le prophète Élisée, qu'un ardent amour pour Dieu porta à se dépouiller de tout : donnez aux pauvres et aux monastères tout ce que vous avez, et ainsi dépouillés, marchez à la suite de Jésus-Christ, montant au calvaire et portant votre croix sur laquelle vous devez mourir volontairement pour entrer dans la gloire ; 38° ne vous étonnez point si quelquefois des gens qui ne peuvent avoir du repos avec eux-mêmes, veulent troubler le vôtre et vous contrarier : ne vous irritez point non plus contre eux, et opposez-leur une parfaite soumission à la volonté de Dieu.

39° Faites en sorte que votre cœur soit comme un autel, sur lequel le feu de vos prières et de vos méditations brûle toujours ; 40° ne préférez jamais l'état séculier au vôtre, quand même vous reconnâtriez en eux beaucoup plus de vertu que vous n'en avez. Oui, je conviens avec vous que vous êtes un pécheur ; mais vous avez bien plus de pratiques de vertu à faire qu'ils n'en ont eux-mêmes l'occasion, étant occupés par les sollicitudes temporelles. Ne vous étonnez pas non plus de ce que vous souffrez beaucoup de tentations et de peines d'esprit, tandis que les gens du monde paraissent n'en avoir presque point. Ceux-ci ne sont pas toujours tentés par le démon, parce qu'il voit qu'ils le sont assez par eux-mêmes et par les soucis auxquels ils sont livrés, ou par les plaisirs que le monde leur présente. Quant à vous, le démon vous déclare la guerre, parce qu'il vous voit dans un état où tout vous inspire le bien, et c'est pour cela qu'il vous attaque avec plus de violence, afin de vous abattre et de vous dégoûter de votre état.

Il vous paraîtra peut-être que ceux qui sont dans le siècle sont plus heureux que vous, en ce qu'ils semblent avoir moins de

peines ; mais quand cela serait, ne voyez-vous pas que ceux qui sont à Dieu, sont aussi ceux qu'il éprouve davantage par la tribulation, et que le démon les poursuit avec plus de fureur ? Considérez comment un maître se conduit envers son serviteur ; quoiqu'il le chérisse, il ne laisse pas de le reprendre dans les occasions où il manque, et quelquefois même de le châtier. Fait-il la même chose à l'égard de ceux qui sont hors de sa maison ? nullement. Vous êtes les serviteurs de Dieu, qui approchez plus près de lui par vos saints exercices. Il vous traite donc comme lui appartenant plus particulièrement ; et si vous éprouvez sa bonté, il vous fait aussi sentir vos fautes, il vous en punit, et il vous traite en maître, qui veut vous rendre par la correction toujours plus dignes de ses bonnes grâces.

O solitaires ! apprenez de l'exemple des Israélites, que Dieu ne retira d'Égypte pour les conduire dans la terre promise, que parce qu'ils étaient son peuple choisi. Il leur dit qu'ils auraient des tribulations, et qu'il les punirait quand ils s'écarteraient de sa loi. Il les traitait en bon père qui châtie son enfant parce qu'il l'aime, et il en fait de même à votre égard. Toutes les afflictions donc que vous éprouvez sont des grâces du Seigneur, et elles doivent vous être douces en les considérant ainsi.

Mais voyez quelle sera la fin de vos peines, et où elles vous conduiront ; ce sera à la joie qui est promise à ceux qui auront enduré pour l'amour de Dieu de grands travaux sur la terre. Alors vous tressaillirez d'allégresse, et vous vous félicitez d'avoir passé par tant de différentes tentations. Si à présent vous vous exercez dans la piété, dans l'humilité, dans la componction, ne vous regardant que comme des serviteurs inutiles, quoique vous me disiez que vous êtes de grands pécheurs, je vous donne la préférence sur les séculiers, dont la vertu vous humilie.

J'ai écrit ceci pour ceux d'entre vos frères de l'Inde, qui, comme vous me l'avez marqué, ayant embrassé la vie monastique, et se trouvant affligés par la tentation, ont commencé à se

dégoûter de leur état, qu'ils ont regardé comme trop exposé aux insultes du démon, et qui ont cru que les séculiers étaient plus heureux, comme s'ils n'étaient pas tant exposés aux pièges que ce malin esprit tend aux hommes, en quoi ils se sont bien trompés. Aussi ai-je eu principalement en vue en vous écrivant, de leur faire comprendre que désormais ils ne doivent point appeler bienheureux l'état des séculiers, mais plutôt le leur, qu'ils doivent préférer au diadème des empereurs, parce qu'il est plus glorieux aux yeux de Dieu, et qu'il les rapproche plus de lui.

§ 7. — *Les chanoinesses de Perse, ou les filles de l'alliance.*

Nous terminerons cet ouvrage par une courte relation du martyre que plusieurs saintes vierges souffrirent en Perse dans les persécutions dont nous venons de parler.

Personne n'ignore que l'état sacré des vierges chrétiennes est aussi ancien que l'Église. Il suffit de lire ce que Jésus-Christ en a dit dans l'Évangile, ce que saint Paul en marque dans ses Épîtres, et ce que les saints Pères et les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles nous en ont appris. Elles étaient distribuées en trois classes. Les unes se consacraient elles-mêmes à Jésus-Christ, et prenaient pour cela un habit modeste et de couleur brune pour marque de leur profession, et pour se distinguer des autres filles qui aspiraient au mariage. Les autres étaient consacrées à Jésus-Christ par l'évêque, ou le prêtre député de sa part, ce qui se faisait en présence de tout le peuple en un jour de grande fête et avec beaucoup de solennité, et elles recevaient pour cela le voile de leur consécration des mains du prélat ou de son député. D'autres enfin étaient élevées à la charge de diaconesses, et on les appelait chez les Syriens et les Chaldéens, chanoinesses, ou les filles de l'alliance, soit parce qu'elles avaient des règles qu'elles observaient, soit à cause qu'ayant voué leur virginité à Jésus-Christ, elles avaient fait par là, avec ce divin Époux de nos âmes, une alliance irrévocable. Il y aurait beaucoup

de remarques à faire sur cet état si saint des vierges chrétiennes, que saint Cyprien appelle l'illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, que les autres saints Pères ont comblé d'éloges, et dont l'Église s'est toujours fait honneur aux yeux de l'univers entier, comme une preuve de sa sainteté et de la pureté de sa doctrine; mais nous ne saurions nous étendre là-dessus, quelque édifiante que soit cette matière, sans nous trop écarter de notre sujet principal.

On pourra même croire que les chanoinesses, dont nous parlons ici, n'ont aucun rapport avec l'histoire des solitaires, n'ayant point vécu pour la plupart dans des monastères; mais comme elles étaient séparées par leur état des personnes séculières, et qu'elles vivaient à leur particulier avec autant de piété et dans les mêmes pratiques qu'on observait dans les communautés, vaquant à la prière, à la psalmodie, aux jeûnes, aux veilles, au travail des mains et aux autres exercices réguliers, et gardant une grande retraite, il nous a paru qu'ayant parlé dans les autres volumes des filles qui faisaient profession de la vie religieuse, nous pouvions les mettre ici, comme étant de leur nombre, puisqu'elles suivaient les mêmes pratiques.

Les Apôtres et les hommes apostoliques, qui prêchèrent l'Évangile aux différentes nations, leur firent aussi connaître, avec les dogmes de la foi et la sainte morale du christianisme, ce divin conseil du Sauveur du monde; et il n'y a aucun lieu de douter qu'à mesure que la foi fut prêchée dans la Perse, on n'y fit connaître l'excellence de la virginité. Aussi voyons-nous dans l'histoire de l'Église de cet empire, que plusieurs personnes, de l'un et de l'autre sexe, pénétrées du prix inestimable de cette vertu et des couronnes que Dieu lui réserve dans le ciel, s'empressèrent de l'embrasser, et de rendre par là à Jésus-Christ et à son Église une gloire plus particulière.

Ces dignes filles de l'alliance montrèrent dans le temps de la persécution de Sapor, et des autres princes ennemis du christia-

nisme, un courage mâle, et ne cédèrent point aux hommes la gloire de triompher des plus cruels tourments qu'on leur fit endurer pour le soutien de la foi. Nous avons les actes de quelques-unes, ou renfermés dans ceux de plusieurs évêques, prêtres, clercs et laïques, qui donnèrent alors leur vie pour Jésus-Christ, ou mis en particulier. Nous allons les recueillir de la savante collection d'Assémani, mais nous abrégerons pour la raison que nous avons dite.

Celles dont nous connaissons plus particulièrement les noms, et qui se signalèrent dans ces saints combats, furent : Tharbe avec sa sœur et sa servante ; Varde, Thècle, Danathe, Tatone, Mame, Mazachie, Anne, Abiathe, Hate, Malame, Marie, une autre Thècle, une autre Marie, Tate Ame, Adrame, une autre Mame, une troisième Marie et Marache.

Tharbe était sœur de saint Siméon, archevêque de Séleucie et de Ctésiphon, que le roi Sapor avait fait mourir. La reine, épouse de ce prince, étant tombée malade, les Juifs qu'elle favorisait et qui la faisaient entrer aisément dans leurs sentiments, profitèrent de l'occasion pour satisfaire leur haine contre les chrétiens, et lui firent croire que Tharbe avec sa sœur lui avaient donné du poison pour se venger de la mort de leur frère. Ceci fut rapporté au roi, qui ordonna aussitôt de les arrêter, et on arrêta aussi leur servante : elles furent conduites au palais. où le gouverneur avec deux autres juges les interrogèrent. A peine Tharbe parut devant eux, qu'ils furent tous les trois éblouis de sa beauté qui était sans égale ; leur cœur en fut saisi d'une si violente passion, qu'ils pensèrent chacun à leur particulier de la sauver, et de la demander au roi pour épouse. Ils n'osèrent pourtant pas le témoigner alors ; mais affectant un air de sévérité, ils leur reprochèrent d'avoir empoisonné la reine.

Tharbe prit la parole, et leur dit qu'il n'y avait rien de plus frivole que cette accusation ; qu'il paraissait bien que ce n'était qu'un faux prétexte qu'on prenait pour les faire mourir ; que



faisant profession du christianisme et d'un état saint, elles auraient horreur de se souiller d'un crime si noir ; et qu'enfin s'ils avaient soif de leur sang, il dépendait d'eux de le boire sans recourir pour cela à la calomnie. Les juges, que sa beauté ravissait toujours plus, parurent quelques moments comme immobiles, gardant le silence, et admirant également la prudence de sa réponse ; mais le gouverneur reprenant la parole lui dit : « C'est en vain que vous voulez-vous disculper par la défense que votre religion vous fait d'attenter à la vie des autres ; vous avez mieux aimé manquer à ce qu'elle vous prescrit, que de ne pas venger la mort de votre frère par celle de la reine. »

« Quel mal croyez-vous donc avoir fait à notre frère, répliqua la généreuse Tharbe pour que nous ayons voulu venger sa mort au préjudice de la loi de Dieu ? Quoique vous l'ayez fait mourir par un effet de votre haine, vous lui avez procuré la gloire céleste qu'il possédera éternellement, tandis que votre puissance passagère sera bientôt brisée. » On les conduisit ensuite toutes les trois en prison, où le gouverneur fit dire à Tharbe, par un interprète, que si elle voulait l'épouser il obtiendrait du roi sa grâce et celle de ses deux compagnes. Les deux autres juges lui firent aussi secrètement, chacun en particulier, la même proposition ; mais elle les rejeta avec indignation, déclarant qu'elle avait voué sa virginité à Jésus-Christ, et qu'elle n'aspirait qu'au bonheur d'aller joindre son frère Siméon dans le ciel.

Ces ministres d'iniquité se voyant ainsi frustrés de leur attente, passèrent de la passion de l'amour à celle d'une haine affreuse, et se réunirent pour la déclarer avec sa sœur et sa servante, coupables d'avoir empoisonné la reine. Ils les dénoncèrent au roi comme telles, mais il ne les crut point capables de ce crime, et ordonna de les laisser en liberté, pourvu qu'elles adorassent le soleil.

On le leur proposa ; mais elles déclarèrent d'une commune voix, qu'elles ne rendraient jamais à la créature un culte qui n'est dû

qu'à Dieu, et que quelque supplice qu'on leur fit endurer, on ne les séparerait jamais de Jésus-Christ. A cette confession, les Mages qui étaient présents s'écrièrent qu'il fallait faire périr ces femmes qui avaient empoisonné la reine : car ils avaient fait croire à cette princesse qu'elle serait guérie, si, après qu'on aurait mis leurs corps en pièces, elle passait au milieu de leurs membres ainsi partagés.

Le roi les livra à leur fureur, et dans cet intervalle le gouverneur fit faire une nouvelle tentative auprès de Tharbe ; mais elle lui répondit avec la même fermeté qu'auparavant, ajoutant qu'elle préférerait de mourir plutôt que de conserver sa vie par un pareil crime. Enfin étant arrivées au lieu du supplice, on les attacha chacune à deux poteaux, comme des brebis qu'on veut tondre, et on les scia par le milieu du corps, après quoi on suspendit ces six moitiés de corps à autant de pieux qu'on planta, trois d'un côté et trois de l'autre, et on fit passer la reine au milieu, suivie des troupes du roi, qui sortit le même jour de la ville. Le martyre de ces saintes arriva le 8 de mai de l'an 341, qui était le 32<sup>e</sup> du règne de Sapor, et le second de la persécution.

Varde, ou Rose, vierge consacrée à Jésus-Christ, endura la mort pour ce divin Maître avec le prêtre Daniel deux ans après saint Milis. Saint Maruthas ne nous rapporte leur histoire qu'en peu de mots. Il dit que Varde était du pays des Bazichites, et qu'elle fut arrêtée comme chrétienne par l'ordre du gouverneur de cette province, et qu'on arrêta en même temps le prêtre Daniel. On leur fit souffrir durant trois mois, dit saint Maruthas, des supplices très-cruels ; on leur perça les pieds avec une tarière ; on les plongea durant cinq jours dans de l'eau glacée ; et le gouverneur voyant enfin qu'ils étaient déterminés à voir tous leurs membres mis en pièces plutôt que de renoncer à leur foi, leur fit trancher la tête le 21 de février de l'an 344, qui était le 5<sup>e</sup> de la persécution de Sapor.

On fit mourir le 21 d'avril de la même année à Séleucie, cent

vingt chrétiens, dont les uns étaient de la ville et les autres de divers endroits de la province. Il y avait parmi eux neuf vierges consacrées à Jésus-Christ, les autres étaient prêtres, diacres ou clercs. On les jeta d'abord dans une prison où elles eurent extrêmement à souffrir de l'infection et des autres incommodités du lieu. Une pieuse dame de la ville d'Arbale dans l'Hadiabène, nommée Jazdundocte, c'est-à-dire, Dieudonné, trouva le moyen de les secourir. Elles y restèrent avec les autres confesseurs pendant six mois ; on les appliqua souvent à la question durant ce temps-là, et on leur déchira le corps à coups de fouet. Enfin leur constance triomphant de la barbarie des mages, qui étaient les principaux moteurs de la persécution, elles achevèrent glorieusement leur combat par le tranchant de l'épée. La généreuse Jazdundocte ne les quitta point depuis qu'on les eut condamnées à la mort. Elle ensevelit leur corps dans un lieu écarté de la ville, pour en dérober la connaissance aux mages.

Saint Maruthas a écrit encore en peu de mots le martyre de sainte Marie, vierge consacrée à Jésus-Christ, qui souffrit avec son frère le prêtre Jacques, le 22 de mars de l'année 346 et le septième de la persécution. Ils étaient du bourg de Thel-Sciabile. On voulut les obliger de manger du sang ; ce que les Perses regardaient dans les chrétiens comme un acte de renoncement à leur religion ; et sur leur refus, on leur déchira le corps à coups de verges. Tandis qu'on les frappait si cruellement, ils avaient les mains élevées au ciel et leur esprit fixé en Dieu, afin qu'il les fortifiât par sa grâce. Le tyran les voyant invincibles, commanda à un homme nommé Mahdades, qui se disait chrétien, mais qui ne l'était que de nom, de leur trancher la tête, ce qu'il exécuta, aimant mieux donner la mort à son âme en ôtant la vie aux saints, que de perdre les avantages temporels dont il jouissait dans le monde. Cette exécution se fit dans le bourg de Thal-Dara, proche l'Euphrate.

Nous avons encore du même saint Maruthas la relation du

fmartyre decinqchanoinesses ou filles de l'alliance, qui le souffrirent trois mois après le prêtre Jacques et sa sœur Marie dont nous venons de parler. Narsèz Tam-Sapor, qui avait fait mourir ceux-ci, ayant appris qu'un nommé Paul, prêtre du bourg de Casciaz, avait de grandes sommes d'argent, prit occasion de la religion qu'il professait pour le faire arrêter et se rendre maître de son trésor en le faisant mourir. Il envoya pour cela des soldats qui investirent sa maison, se saisirent de lui, le lièrent de chaînes, et enlevèrent la caisse où il gardait son argent pour la remettre au gouverneur.

Ils profitèrent de la même occasion pour arrêter cinq filles du même lieu nommées Thècle, Marie, Marthe, une autre Marie et Ame, toutes consacrées à Jésus-Christ, et les conduisirent enchaînées avec le prêtre Paul à Narsèz. Ce gouverneur fit amener Paul le premier devant son tribunal, et lui dit que s'il voulait adorer le soleil et manger du sang pour obéir au roi, il le renverrait libre et lui ferait rendre tout son argent. Alors ce misérable, qui aimait plus cet argent que son âme, répondit qu'il était prêt de faire tout ce qu'il voudrait.

Narsèz, qui n'était pas moins avare que lui, fut très-fâché de sa réponse, se flattant qu'il aurait soutenu sa foi avec constance et lui aurait fourni par là le prétexte de le faire mourir et de profiter de son trésor ; il pensa en lui-même quel autre moyen il pourrait prendre pour l'amener à ses fins, et enfin il lui proposa de couper la tête de ses propres mains aux cinq vierges qu'on avait conduites avec lui, comptant qu'il aurait horreur de sa proposition et lui donnerait par son refus un sujet spécieux de le perdre. Mais Paul, possédé de la même passion que Judas, consentit à tout et frustra Narsèz de son espérance.

Celui-ci fit donc appeler les vierges sacrées, et les regardant d'un air terrible, il leur donna à choisir, ou d'adorer le soleil, ou de se marier, ou de mourir dans les tourments si elles refusaient d'obéir aux ordres du roi. Elles lui répondirent toutes d'une voix

ferme et intrépide, qu'il ne gagnerait jamais sur leur cœur de désobéir à Dieu pour suivre ses conseils.

Là-dessus Narsès ordonna qu'on les fît sortir de la salle, et qu'on leur déchirât le corps à coups de fouet, ce qui fut exécuté avec tant de cruauté, qu'elles en furent toutes couvertes de plaies. Mais tandis qu'on les frappait impitoyablement, elles ne cessaient de dire : « Nous ne préférerons jamais le soleil à Dieu, vous n'êtes que des insensés, vous qui rendez à la créature un culte qui n'est dû qu'à lui seul. » Narsès, après cette sanglante exécution, prononça la sentence de mort contre elles, et les condamna à perdre la tête. Après quoi faisant appeler Paul il lui dit : « Allons donc maintenant, coupez la tête à ces vierges, et je vous promets qu'on vous rendra tout ce qu'on vous a pris. »

Le perfide Paul, que l'avarice avait aveuglé, s'arma d'un front d'airain et d'un cœur d'acier, et s'approcha des vierges l'épée nue à la main pour les frapper. Ces innocentes victimes le voyant prêt à leur donner le coup, outrées de douleur de sa cruauté et de son apostasie, lui dirent : « O indigne pasteur, est-ce ainsi que vous vous élevez contre vos propres ouailles, et que vous les égorgez ? Vous n'êtes plus le gardien de votre troupeau, vous avez été changé en loup pour le dévorer. Ce n'est donc plus le corps de Jésus-Christ, ni son sang adorable que nous recevrons aujourd'hui de vos mains, comme vous nous le donniez auparavant ; mais le fer dont vous vous êtes armé nous conduira à ce divin Maître. Oui, nous allons à lui, qui est notre partage et notre héritage ; mais ne vous flattez point qu'en nous ôtant la vie vous recouvriez votre argent. Nous serons avant vous devant le tribunal de Jésus-Christ, et là notre sang que vous allez répandre, plaidera notre cause contre vous, et attirera dans peu sur votre tête la terrible peine qui est justement due à votre perfidie. Hâtez-vous donc de nous faire mourir ; qu'attendez-vous ? Pourquoi différez-vous ? Car nous ne voulons pas vivre d'avantage pour ne point voir votre corps suspendu en l'air et étranglé ; car ce supplice vous est réservé. »

C'était sans doute l'esprit de Dieu qui leur mettait cette prédiction dans la bouche, comme nous allons le voir. Mais l'endurcissement de ce traître était à son comble ; ainsi , bien loin d'être touché de leurs reproches, ou de rougir de la présence du peuple assemblé, et qui ne le considérait que comme un homme digne d'exécration et d'horreur, il leur abattit la tête comme s'il se fût exercé longtemps au métier infâme de bourreau. Il ne tarda pas, après ce coup affreux, à subir la peine qu'il avait méritée ; car Narséz, qui en voulait toujours à son argent, l'ayant fait ramener tout de suite en prison, et craignant qu'il ne fît appel au jugement du roi, profita des ténèbres de la nuit pour le faire étrangler en grand secret par des soldats qui lui étaient affidés.

Nous terminons ici l'*Histoire des solitaires*, et nous prions le Seigneur qui nous a fait la grâce de l'achever, qu'il la fasse servir à sa plus grande gloire, et qu'elle puisse édifier tous ceux qui la liront dans un esprit de piété.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

## TABLE

---

	Pages.
Etat des monastères de la Palestine du temps de Jean Mosch. . . . .	1
Jean Mosch et saint Sophrone, son disciple. . . . .	21
Sainte Anastasie, patricienne . . . . .	29
Saint Anastase le Sinaïte et sa doctrine spirituelle . . . . .	32
Prise de Jérusalem par Chosroës et par Omar. — État des monastères de la Palestine et mort de Sophrone. . . . .	66

### Sixième partie.

#### SOLITAIRES DE L'ASIE MINEURE ET DES PROVINCES VOISINES.

Saint Basile le Grand et saint Grégoire de Nazianze. . . . .	83
Parents de saint Basile. — Sainte Macrine la Jeune et son monastère. .	132
Naucrèce, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste, frères de saint Basile . . . . .	153
Famille de saint Grégoire de Nazianze. . . . .	163
Monastères et doctrine de saint Basile. . . . .	181
Ascétiques de saint Basile. . . . .	205
Suite du même sujet . . . . .	239
Solitaires du diocèse de Nazianze. . . . .	265
Saint Amphiloque, évêque d'Icone ; saint Ascole, évêque de Thessalo- nique ; le bienheureux Leucade et le prêtre Sacerdos, amis de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. . . . .	271

## Nouvième Partie

## SOLITAIRES DE CONSTANTINOPLE ET DES PROVINCES VOISINES.

	Pages.
Des monastères de Nicomédie et de Chalcédoine. — Saint Arsace et saint Hypace. . . . .	286
Disciples et doctrine spirituelle de saint Hypace. . . . .	313
Monastère de Constantinople et de la Gothie. . . . .	331
Saint Sylvain, évêque de Troade, saint Isaac et saint Dalmace. . . . .	337
L'hérésie de Nestorius dans les monastères d'Orient. . . . .	348
Monastères de sainte Dominique, du bienheureux Dios et de sainte Pulchérie. . . . .	353
Alexandre, fondateur des Acémètes. . . . .	361
Rabule, moine et évêque d'Édesse, saint Jean Calybite. . . . .	373
Saint Marcel, propagateur de l'Ordre des Acémètes. . . . .	382
De l'hérésie d'Eutychès et des abbés catholiques de Constantinople et des environs. . . . .	396
Saint Auxent ou Auxence, prêtre et abbé dans la Bithynie. . . . .	404
Saint Daniel Stylite, prêtre et abbé à Constantinople. . . . .	425
Propagation de l'état monastique dans la Médie, la Perse, l'Arménie, la Scythie, la Bactriane et l'Inde, par Aonez ou Eugène et ses disciples. . . . .	446
Solitaires de la Perse et de l'Inde. . . . .	454

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.